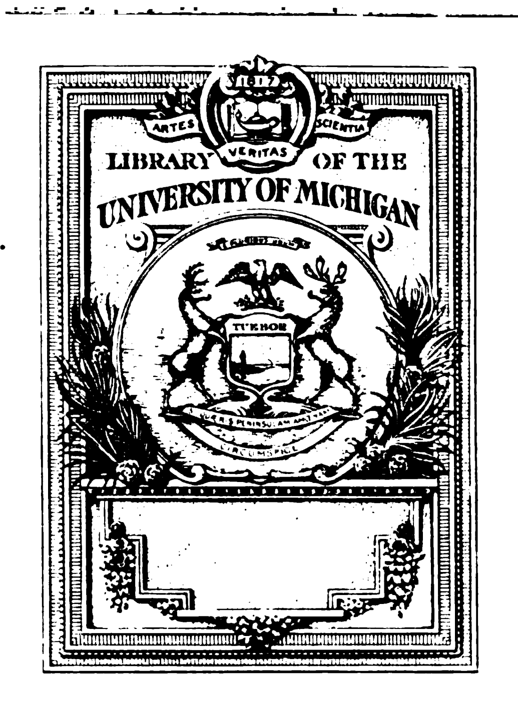
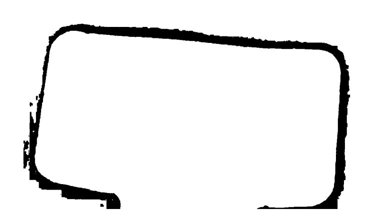


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Avec approbation des Supérieurs.

LYON. — IMPR. DE J. B. PÉLAGAUD.

Society for the propagation of the faith.

ANNALES

DE LA

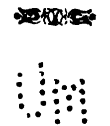
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PERIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'OEUVRE
DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME VINGT-UNIÈME.



A LYON,
CHEZ L'EDITEUR DES ANNALES,
Rue du Pérat, n° 6.
1849.



ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA

JANVIER 1849. — N° 122.



A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR, ...

A PARIS,
AU BUREAU ...



MISSION DE LA CHINE

AU XIXe SIÈCLE.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE (1).

La dernière période historique que nous avons analysée, présentait trois phases distinctes et faciles à caractériser dans leur ensemble : un travail de fondation qui a duré quatre-vingts ans, un demi-siècle de prospérité dont quelques dissidences, inévitable empreinte de l'homme sur les œuvres de Dieu, voilent à peine la splendeur, et une décadence progressive qui menace de se résoudre en ruine complète au temps dont nous allons parler.

Résumons d'abord la situation intérieure de cette Eglise à la fin du XVIIIe siècle. La persécution était sur le trône, le blocus aux frontières, l'oppression avec ses intermittences et ses accès dans les provinces, l'élite des chrétiens en exil, les survivants du clergé partagés, sauf de rares exceptions, en missionnaires

(1) Voir pour les deux premières parties les numéros de juillet et de novembre 1848.

proscrits dont la présence, sentie partout, se cachait comme l'âme dans le corps qu'elle anime, et en lettrés officiels qui siégeaient au tribunal des mathématiques, sorte de lazaret d'honneur où les précautions étaient prises pour enfermer la contagion de leur zèle.

Au dehors, et envisagée dans ses rapports de colonie avec la métropole chrétienne, la Mission chinoise semblait encore plus compromise. Jusque-là elle avait constamment trouvé, dans ses mauvais jours, une main étrangère empressée à la soutenir contre ses défaillances; mais, à cette heure, chancelante et s'épuisant à tendre vers l'Europe ses bras toujours ouverts à l'espérance et pour la première fois laissés sans soutien, elle s'étonnait que les vaisseaux de l'Occident ne jetassent plus sur ses bords la sainte contrebande du salut. C'est qu'au-delà des mers les sources où elle puisait la vie venaient elles-mêmes de tarir. Violemment arrachées du vieux sol catholique, les pépinières de l'apostolat n'existaient plus. L'Europe, qui de missionnaire s'était faite soldat, appelait à combattre toutes les mains qui eussent voulu bénir, et, dans le vide immense qui se creusait au sein du clergé, l'Eglise orientale, trop habituée peut-être à s'appuyer sur nous, semblait prête à trouver un abîme.

Pour faire face à la crise intérieure et à l'abandon étranger, voici quelles étaient, à cette époque, les forces et l'organisation ecclésiastiques de la Chine. Toutes ses missions se partageaient en trois Vicariats principaux et trois Evêchés. Les premiers étaient: 1° celui du Chan-si dirigé par les Franciscains italiens de la Propagande, dont le séminaire est à Naples; il embrassait quatre provinces au nord-ouest de l'empire, et comptait environ soixante mille chrétiens; 2° celui du Fo-kien, sur la côte du sud-est, confié aux Domi-

nicains espagnols, qui ont à Manille leur point de départ, leur établissement clérical et leurs réserves apostoliques : cette chrétienté, l'une des plus florissantes et la plus libre de toutes, pouvait se composer de quarante mille fidèles; 3° celui du Su-tchuen qui comprenait alors toute la frontière occidentale, du Tong-King au Thibet, desservi par la Congrégation des Missions-Etrangères. Outre le collége central (aujourd'hui à Pulo-pinang), un noviciat établi sur les lieux alimentait le clergé indigène et faisait l'espérance de soixante mille néophytes. Pékin, Nankin et Macao, avec une population totale de cent trente mille âmes, étaient les siéges des trois Evêchés. A ce dénombrement sommaire il faut ajouter les Lazaristes français, que Rome avait institués légataires des Jésuites dissous, et qui se trouvaient, comme eux, partout où les appelait ce glorieux héritage, à la cour comme savants, au Chan-si et au Kiang-nan comme Missionnaires, dans les prisons comme confesseurs, à Pékin et à Macao comme directeurs du sacerdoce national.

Dans cet état de choses, l'Eglise chinoise, réduite à ses seules forces, ne s'abandonna pas elle-même. Dieu vint, du reste, en aide à son courage, car il permit que les persécutions ne fussent jamais ni générales ni continues, en sorte qu'attaqués sur un point, les néophytes respiraient en liberté sur un autre, et qu'aux jours mauvais succédait bientôt un calme réparateur. Ainsi vit-on, en 1800, le culte catholique déployer publiquement ses pompes à Pékin ; la Fête-Dieu y fut célébrée avec une solennité interdite alors dans plus d'une capitale chrétienne; le St-Sacrement fut promené avec honneur sous les yeux des mandarins; un Evêque blanchi par les travaux et les années, des Missionnaires de toute nation, des prêtres

et des séminaristes indigènes, mêlés à des milliers de néophytes, l'entouraient de leurs hommages, et sur le passage du pieux cortége la foule des païens s'arrêtait silencieuse et frappée de la majesté de nos cérémonies.

Chose plus étonnante encore, le premier synode qui se soit réuni en Chine tenait régulièrement ses sessions, entre deux orages, dans la province la plus cruellement éprouvée, celle du Su-tchuen. Quatorze prêtres y assistaient. Présidés par un martyr, qui était alors leur Evêque, ils posaient à la hâte les bases d'un édifice que plusieurs allaient cimenter de leur sang, et traduisaient les inspirations de leur zèle en statuts que Rome proposa depuis aux Missionnaires chinois, comme la meilleure règle à suivre dans l'exercice du saint ministère.

A peine leur œuvre est-elle achevée, que la persécution les disperse. Une circonstance des plus inoffensives, envenimée par le soupçon, qui est l'âme du gouvernement chinois, alluma ce nouvel incendie. En 1804, on saisit sur le courrier de Pékin une carte géographique que le R. P. Adéodat envoyait à Rome, pour servir à fixer les limites des missions italiennes. Cette malheureuse carte fut transformée par les mandarins en plan de conspiration. Ils voulurent y voir un moyen perfide d'initier les princes européens à la connaissance de l'empire pour leur en faciliter la conquête. Dès-lors la sévérité des édits n'eut plus de bornes. Sur quatre églises qui existaient encore dans la capitale, trois furent rasées; les livres de religion furent recherchés et détruits, les planches d'imprimerie brisées, les inscriptions chrétiennes effacées de tous les monuments, la peine de mort portée de nouveau contre les Missionnaires, et d'affreux supplices in-

ventés contre leurs disciples. Tant que vécut l'empereur Kia-King, la persécution dura plus ou moins violente; elle éclata surtout en 1811, en 1814 et en 1818, pour ne se ralentir qu'en 1820, époque où ce cruel ennemi de la croix fut tué d'un coup de foudre en Tartarie. Mais quand l'orage cessa, le clergé se trouvait diminué des deux tiers, les écoles destinées à le renouveler avaient péri, les sanctuaires n'étaient plus que des décombres, la capitale qui possédait naguère un si grand nombre de confréries pieuses, et qui avait jadis compté plus de huit cents dames chinoises journellement occupées des bonnes œuvres convenables à leur sexe, était presque dépeuplée de chrétiens; le vieil Evêque portugais, respecté dans Pékin comme un père en deuil sur les tombes de sa famille éteinte, restait à peu près seul dans cette cité, où les autels du Sauveur s'étaient vus entourés de mandarins convertis et de princes catéchumènes.

Cependant, si désastreuse que soit cette époque, la gloire y domine encore les ruines. Et pour ne citer qu'un exemple, quelle admirable scène que la mort de Mgr Taurin Dufresse, qui scella par le martyre ses trente-neuf ans d'apostolat! Une sentence du vice-roi du Su-tchuen l'avait condamné, le 14 septembre 1815, à être décapité sans délai. Avec lui plus de trente chrétiens, jusqu'alors inébranlables dans la foi, sont tirés de prison pour accompagner leur Evêque au lieu du supplice, car on espère que le sang versé du pasteur intimidera le troupeau. Quand l'exécuteur et la victime sont en présence, les mandarins montrent aux confesseurs la croix à profaner ou le gibet qui les attend, et ils les somment une dernière fois de choisir. Mais, prosternés aux pieds de leur Evêque, ils lui

demandent l'absolution, et se préparent à mourir. Un seul était resté debout, le courage des autres console le Prélat de sa défection. Il les conjure de suivre l'exemple qu'il va leur donner, il étend sur eux ses mains chargées de chaines, les absout de leurs fautes, puis, avec une joie qui tient déjà du ciel, il présente sa tête au bourreau. Elle est abattue d'un seul coup; et, lorsque les disciples voient cette pourpre de sang ruisseler sur le trone mutilé de leur maître, la soif du martyre s'allume dans leur âme; ils réclament à genoux le gibet qu'on leur a promis. Ils n'obtinrent que l'exil.

L'année suivante, Pie VII, préconisant la vertu du saint Evêque, proclamait hautement sa mort *précieuse devant Dieu! Mort dont le récit*, ajoutait l'illustre Pontife, *nous a touché jusqu'au fond du cœur! En la lisant, nous pensions relire une page des annales de la primitive Eglise.* Cet éloge d'un martyr sur les lèvres d'un confesseur rapprochait une fois de plus deux noms si dignes l'un de l'autre : tous deux emprisonnés pour la même cause, ils avaient donné, sous une impériale tyrannie, le spectacle du même courage sous les cheveux blancs; tous deux, du fond de leur captivité, avaient soutenu par leur exemple la foi d'un grand peuple; toux deux avaient vu leurs épreuves cesser en même temps : le Pontife confesseur remontait en triomphe les marches de son trône pour y bénir encore le monde, quand l'Evêque martyr montait au ciel pour y protéger encore la Chine.

Après la mort de Kia-King, vint le règne de Tao-Kouang, son fils, qui commença par renouveler contre les chrétiens les édits de ses prédécesseurs, et qui a fini de nos jours par les déchirer tous à la face de son empire. Désormais, il faut l'espérer, la main

providentielle qui l'a forcé de les mettre en pièces, ne lui permettra plus d'en retrouver les lambeaux. Mais il fallait encore bien du sang pour éteindre à jamais le feu de la persécution. Il coula en abondance au début du nouveau règne; puis on le prodigua moins; on semblait même craindre de le verser pendant ces dernières années, lorsque, à l'approche des événements qui allaient clore l'âge des martyrs en Chine, le glaive se prit à frapper des coups plus furieux avant de se briser. Sa dernière victime méritait par son incomparable pureté de couronner la glorieuse hécatombe. M. Perboyre, exécuté le 11 septembre 1840, porta dans son immolation tout ce qu'il faut à un sacrifice pour apaiser le Ciel. A une vie toute d'innocence, il joignit cette majesté de la vertu qui faisait demander à ses juges s'il n'était pas quelque dieu incarné, et ce calme serein dans les tortures qui forçait ses bourreaux à s'écrier, dans l'impuissance de lui arracher un seul gémissement : *Il a le secret de ne pas souffrir!*

Avant d'entrer dans cette ère nouvelle, qui est moins encore la réalité que la promesse de la tolérance, quelques détails spéciaux nous semblent utiles pour apprécier l'état de chaque Mission, au moment où elles furent toutes affranchies d'une oppression séculaire. Ici les aperçus contrastent et varient avec les localités; car, si l'ostracisme est partout dans la loi, l'incohérence est également dans les tribunaux, les exceptions se pressent aussi nombreuses que les caprices des mandarins, et souvent entre le calme et l'orage il n'y a que la limite d'une province. Ainsi s'expliqueront ces contradictions apparentes qu'on a plus d'une fois signalées dans les lettres des Missionnaires, oppositions tout aussi naturelles que la diversité des sujets reflétés dans leurs tableaux.

Les seuls traits qu'on puisse généraliser à cette époque se bornent aux deux caractères suivants. Le premier, c'est que l'apostolat en Chine était plutôt un ministère de conservation que de conquête. Cette tâche, du reste, suffisait à la gloire, sinon aux désirs, des ouvriers évangéliques, puisque, sans eux, les étincelles de foi, éparses dans ce vaste empire, n'eussent pas tardé à s'éteindre.

Un second caractère commun à la plupart des chrétiens chinois, est une timidité excessive qui rend plus admirable en eux l'héroïsme de la vertu, mais qui multiplie aussi les chutes et les défections. Il est vrai, s'ils apostasient en présence du mandarin, c'est leur courage qui faillit, et non leurs croyances qui s'évanouissent. De retour au sein de leurs familles, ils reprennent aussitôt l'exercice de la religion qu'ils ont abjurée sans cesser de la chérir. Malheureusement, après un premier acte de pusillanimité, ils deviennent encore plus trembleurs, et la contagion de leur crainte propage autour d'eux le découragement (1).

En dehors de cette physionomie générale et permanente des chrétientés chinoises, qui se complète par une teinte plus ou moins accusée de souffrance et de deuil, empreinte comme un air de famille sur les traits de ces sœurs d'oppression, tout est local, changeant et presque individuel. En quelques journées de chemin le Missionnaire franchit les zônes les plus opposées. Et d'abord, le premier pas qu'il fait dans le Céleste-Empire est le plus dangereux. Canton se garde avec la vigilance et la sévérité des avant-postes, le passage de l'apôtre y est épié comme celui

(1) Lettre de M. Baldus, — 1841.

d'un ennemi; étranger, chrétien, ministre de l'Evangile, chacun de ces titres fait de lui une proie que le soupçon guette et poursuit, que la captivité attend, et que le mystère seul protége. Mais arrivé aux limites du Kouang-tong, il redescend, libre Européen, le versant de la montagne qu'il avait gravie en suspect Chinois. « En posant le pied sur la province du Kiang-« si, écrivait M. Huc en 1841, j'éprouvai comme « les émotions d'un exilé qui retrouve sa patrie. Tous « les néophytes d'alentour vinrent me saluer à la façon « orientale. Je passai avec eux les solennités de Pâ-« ques, dans la chrétienté de Kiou-Tou, lieu de paix « et de solitude où réside ordinairement le Mission-« naire. Au-dessus du village et sur le sommet d'une « colline couronnée de grands arbres, s'élève la mai-« son de Dieu. Là comme en Europe le Saint-Sacre-« ment fut exposé le jeudi-saint, et tant qu'il resta « sur l'autel, les femmes, pendant le jour, vinrent « chanter en chœur le Chemin de la Croix; le soir, « elles furent remplacées par les hommes qui ont aussi « redit leurs cantiques pieux durant la nuit tout entière. « Enfin, le jour de Pâques, un feu d'artifice annonça « aux païens de la vallée que les adorateurs du Maître « du ciel étaient, ce jour-là, en fête et en jubilation. »

A côté de cette oasis chrétienne où la piété est si libre qu'elle ne craint pas de se faire bruyante, le Ho-nan présente les symptômes d'une frayeur plus digne encore de pitié que d'excuse. Ici, quoiqu'on ne parle pas de persécution, les fidèles se donnent peur de tout; chaque néophyte est à leurs yeux un Judas, chaque païen un espion; le Missionnaire lui-même, s'il veut être accueilli, doit se constituer prisonnier de quiconque lui donne asile. A peine ose-t-on venir de nuit lui faire une confession annuelle, et après avoir

assisté une seule fois au saint Sacrifice, on rentre pour un an dans son village, où, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on respire, tout est païen. De cet isolement à l'apostasie qui dira combien la distance est courte et la pente rapide (1)?

Plus sérieusement menacée, mais aussi mieux aguerrie aux combats, l'Eglise du Su-tchuen paraît indifférente aux édits de mort, absorbée qu'elle est dans les angoisses de la misère et de la faim. Les satellites d'ailleurs ont bien assez à faire de poursuivre les bandes affamées qui promènent le brigandage et l'incendie dans toute la province. Pour les chrétiens, victimes résignées du fléau, ils se traînent parfois en grand nombre comme des squelettes ambulants jusqu'aux pieds du prêtre, pour lui demander l'onction réservée à ceux qui vont mourir, car ils n'ont rien mangé depuis trois ou quatre jours. A la vue d'une foi qui ne se dément ni devant l'appareil des tortures, ni dans l'excès de la misère, les dispositions de plus d'un mandarin se sont modifiées en faveur des néophytes, et le vice-roi du Su-tchuen a déclaré naguère qu'il n'hésiterait pas à se faire chrétien s'il pouvait concilier l'Evangile avec ses fonctions (2).

Le Hou-Kouang, au centre de l'empire, offre le spectacle de la même détresse unie à la même ferveur. Le Chan-tong a, de plus, dans le naturel altier et féroce des indigènes, un ennemi toujours prêt à se faire du moindre prétexte un motif d'oppression.

---

(1) Lettre de M. Baldus. — Nota. Quelques mois plus tard les chrétiens du Ho-nan n'étaient plus les mêmes, et le Missionnaire qui avait opéré parmi eux cet heureux changement se pressait d'ajouter que le courage leur était revenu avec la ferveur.

(2) Lettre de Mgr Pérocheau, — 1841.

Les chrétiens qui l'habitent sont peu nombreux, persécutés et surtout misérables. Leurs chapelles, au nombre de six, sont des huttes de paille, crépies avec de la boue; pour portes et fenêtres elles ont des trous informes, pour plancher la terre nue, pour autel une table qui jadis a pu être bonne à quelque chose, mais qui à présent, usée et vermoulue, chancelle sur ses pieds mal assis, quoique souvent rajustés. Sur cet autel, deux bâtons liés en travers forment la croix; de chaque côté une écuelle hors de service soutient, à défaut de chandeliers, deux cierges noircis par la crasse et le temps : c'est là toute la pompe de l'église, lorsqu'au sein des ténèbres, dans le silence qui convient à des proscrits, le pasteur et son troupeau viennent y célébrer les saints Mystères (1).

Dans le Chan-si les oratoires sont tout aussi pauvres et encore moins nombreux; à peine trouve-t-on une seule chapelle dans un district de quarante-une paroisses. Mais le courage des néophytes ne tient pas compte d'une distance de trente lieues, quand ils savent où rencontrer un ministre des autels. Alors rien ne les arrête : le chapelet à la main, une petite croix d'argent suspendue au cou, ou bien sur leur chapeau quatre lettres chinoises qui expriment une invocation au Saint-Esprit, on voit des femmes, des enfants, braver résolument à pied les privations et les périls d'un si long voyage (2).

La Mission du Fo-kien avait longtemps joui d'une tranquillité inconnue aux autres provinces. La croix debout sur ses montagnes était saluée avec étonnement par

---

(1) Lettre de Mgr de Bési, — 1843.
(2) Lettre de Mgr Alphonse de Donato; — 1843.

les navigateurs qui fréquentent les côtes de l'empire idolâtre, et les hymnes, chantés le soir par des villages entiers, annonçaient au loin que des milliers de frères y priaient avec nous aux pieds du même Dieu. En 1837 ces consolantes images n'étaient plus que celles d'un passé évanoui. Aucune église, aucune habitation de chrétiens, si solitaire qu'elle fût, n'échappa à la fureur des mandarins chinois; les néophytes étaient partout chargés de chaînes, les missionnaires en fuite sur les montagnes se cachaient dans les bois, dans les masures ou dans le creux des rochers. Et le saint Evêque qui a tracé ce tableau au fond d'une caverne qu'éclairait une misérable lampe, et aux portes de laquelle rôdaient les satellites chargés de le conduire à la mort, ajoutait : « Je suis sorti de la fosse où l'on m'avait mis; « c'est depuis quelques mois la sixième caverne qui a « servi d'asile à mes soixante et quinze ans (1). »

Le Kiang-nan possède au contraire tout ce qui manque à la plupart des Missions. Une tolérance qui est presque la liberté, des néophytes aussi riches que généreux, trois ordres religieux et deux cents chapelles au service d'une population de soixante-trois mille âmes, des païens plus curieux d'assister aux saintes cérémonies que d'y porter le trouble, et pour comble de sécurité, le pouvoi prenant parti pour les chrétiens contre la calomnie et affectant de les proclamer les plus fidèles sujets de l'empereur, tels sont les avantages prodigués à l'Eglise de Nankin.

Le tiers au moins de sa population se compose de pêcheurs, vivant de leurs filets, se réunissant le soir au milieu du fleuve pour y chanter en chœur nos saintes

(1) Lettre de Mgr Carpéna, — 1838.

prières, puis poussant leurs barques d'un rivage à l'autre pour s'abriter un instant où ils trouvent une paix plus profonde, et côtoyant de préférence les bords fréquentés par quelque homme de Dieu. Ont-ils le bonheur de rencontrer un prêtre, un signal convenu rallie aussitôt toutes les barques; chaque nacelle se range autour du principal esquif qui sert de chapelle; un autel est élevé par les catéchistes au milieu de cette île flottante, et Dieu descend dans les mains de son ministre pour se donner à tous ses enfants qui viennent tour-à-tour le recevoir dans leur canot. Il doit se plaire à leurs adorations, car elles partent d'un cœur que le souffle des passions n'a jamais flétri (1).

Dans la diversité de ces situations, dans le contraste de toutes ces Eglises qui, en même temps, ici s'épanouissent librement au soleil, là se voilent, pour respirer, d'une ombre de mort, ailleurs fléchissent sous le *poids des chaînes, s'inclinent résignées devant la faim*, ou radieuses sous le glaive du martyre, il est une œuvre qui a ses racines partout, que toute main cultive avec le même amour, qui autour d'elle fait grandir avec soi l'espérance, comme si la délivrance commune devait être le fruit de sa maturité. Cette *Œuvre angélique* est celle du baptême des enfants moribonds de la Chine (2). On sait la multitude de ces nouveau-nés que

(1) Lettre de Mgr de Bési, — 1843.

(2) Cette œuvre est presque aussi ancienne que le christianisme en Chine. Dès la fin du XVII[e] siècle ses résultats étaient déjà considérés comme les plus beaux fruits de la Mission ; en 1719 on voyait dans chaque ville des catéchistes spécialement chargés de parcourir les rues, de grand matin, pour baptiser les enfants qui se mouraient. Le nombre de ceux qui recevaient ainsi le baptême à Pékin, était annuellement de trois à quatre mille en 1722. Réorganisée sur un nouveau plan en 1838, l'*Œuvre angélique* multiplie de jour en jour ses bienfaits, surtout dans le Su-tchuen où tout favorise son heureuse action.

des mères païennes jettent à la voirie : « C'est par « millions, écrit Mgr Pérocheau, que leurs propres « parents les exposent chaque année pour servir de « pâture aux chiens et aux loups. L'autorité le voit « avec indifférence, l'opinion publique l'encourage, « il n'y a que la Religion qui s'en émeuve. » Inspirées par sa charité, des femmes pieuses s'en vont par les chemins disputer à la mort ces innocentes victimes; elles leur ouvrent par le baptême les portes du ciel, ou réunissent ce qu'elles peuvent d'orphelins dans des hospices, les premiers que des pauvres aient fondés, puisque l'aumône des Associés est leur unique dotation. Qu'on juge des résultats obtenus dans tout l'empire par ce seul fait, qu'en moins de neuf ans la mission du Su-tchuen a régénéré pour sa part deux cent quatre-vingt dix-huit mille sept cent quatre-vingt-quinze de ces jeunes prédestinés.

Or, dans la pensée des Missionnaires, c'était la rançon de la Chine que le christianisme payait. Il sentait sa dette diminuer sur la terre à mesure qu'il versait au ciel un nouveau tribut d'anges. Quand il l'eut peuplé de ces générations innocentes, quand la voix de tous ces petits cria au cœur de Dieu avec le sang des martyrs, la justice divine se laissa enfin désarmer, et la paix descendit autour de ces crèches où des milliers d'enfants n'avaient pas d'autre père que le Dieu des chrétiens.

Un vague pressentiment de ce qui allait s'accomplir agitait tous les esprits. Les apôtres le discernaient encore mieux, parce qu'ils le voyaient de plus haut : « Je « suis aux portes de la Chine, disait un jeune Mission- « naire qui devait mourir avant d'y entrer, de cette « Chine qui boit le sang de ses prophètes, et qui, sa- « tisfaite de ses ténèbres, repousse toujours le flam-

« beau qu'on lui présente... Mais si la voix de la raison « n'a pu faire tomber ses barrières devant le torrent « des peuples qui courent à une unité prédite, il n'en « sera pas ainsi d'une voix qui ébranle et qui brise, « *vox concutientis et confringentis.* Voilà que des guer- « riers vont *exécuter à leur insu les décrets* éternels « *sur* ce peuple orgueilleux. Le canon gronde autour « du Céleste-Empire; les événements se précipitent; « *les villes tombent* devant le vainqueur, et les vieux « préjugés disparaîtront sans doute avec la puissance « qui les soutient. Serions-nous donc à la veille de voir « *le* peuple chinois fraterniser avec les autres nations? « Tout porte à le croire, la Religion l'espère, la poli- « tique le demande, le canon l'exige et déjà l'exécute. « Oui, déjà nos limites se sont élargies, et dans une de « mes promenades j'ai franchi une de ces portes où il « semblait écrit à tout jamais: *Vous ne passerez pas!* « *Je me suis arrêté un instant sur* le sol chinois, comme « pour *prendre* possession de cette terre que je dois dé- « fricher. Assez longtemps elle a été arrosée du sang des « Missionnaires : que les sueurs de l'apôtre désormais « lui suffisent! Il est temps que notre voix, jusqu'ici « captive, *éclate sur* les places publiques de ses villes, « que la lumière chasse enfin les ténèbres, que la croix « soit en honneur ici comme par toute la terre! (1) »

Ce canon que le Missionnaire entendait gronder autour de la Chine, était le canon anglais. Au premier choc du colosse britannique, tout l'empire chancela comme une vieille tour sous les coups du bélier; cinq larges brèches (2), si bien taillées par le boulet qu'elles

---

(1) Lettre de M. Blanchin, — 1842.

(2) Les cinq ports ouverts au commerce étranger sont ceux de Canton, d'Amoy, de Foo-chou-fou, de Ning-poo et de Chang-hai.

ne se fermeront plus, sont maintenant ouvertes au cœur de ce peuple comme autant de plaies par où saigne son honneur, s'écoule sa richesse et s'altère sa vie : il n'a pas voulu souffrir l'apôtre désintéressé du salut, il subira le marchand d'opium qui verse au rivage chinois ses caisses de poison pour les remplir d'un or dont il est aussi avide que honteux. C'était l'heure du châtiment qui avait sonné pour la nation persécutrice; Dieu s'était servi pour l'infliger d'une main protestante. Mais pour la délivrance de ses saints, pour l'œuvre de réconciliation et de liberté, il fit choix d'un instrument catholique. La France, plus qu'aucun autre pays d'Europe, avait droit à cette mission : la première dans l'ordre des sacrifices et la plus persévérante au combat, il était juste qu'elle eût l'honneur de signer la paix chrétienne, et qu'au jour où le paganisme chinois capitulait, il rendît son épée à celle qui l'avait plus souvent rougie de son sang généreux.

Deux dépêches officielles, échangées entre M. de Lagrenée, ambassadeur français, et Ki-Yng, plénipotentiaire chinois, font connaître les nouvelles conditions stipulées pour nos frères au fond de l'Orient. La première est un édit impérial sous la forme de *Pétition respectueuse* (28 décembre 1844); la seconde, qui a pour titre *Affaire de Publication générale* (août 1845), a l'avantage de rendre plus précises les dispositions primitivement concédées par l'empereur.

PÉTITION RESPECTUEUSE.

« D'après les sérieuses investigations que nous avons « faites, la religion du Seigneur du ciel, professée avec « grand respect par les divers royaumes de l'Occident, « a pour principal objet d'engager au bien et de dé- « tourner du mal. C'est pour cela que depuis la dynastie

« antérieure des *Ming*, sous laquelle la prédication de « cette doctrine pénétra dans l'empire, aucune prohi- « bition ne fut portée contre elle. Depuis lors, s'étant « trouvé, parmi les Chinois sectateurs de cette religion, « des individus qui ont abusé de la religion pour le « mal, et qui ont poussé l'excès jusqu'à outrager les « femmes et arracher frauduleusement les yeux des « malades (1), comme cela conste des recherches faites « et des châtiments infligés par l'autorité, on a arrêté, « sous le règne de Kia-King, les articles qui frappent « de punition ces différents crimes. Par conséquent, « ce qui a été originairement prohibé dans l'empire, « ce fut que des individus se couvrissent du masque de « la religion pour faire le mal, et on n'a jamais prohibé « la religion que les divers royaumes européens pro- « fessent respectueusement.

« Maintenant, voici que le ministre français Lagrenée « demande qu'à l'avenir, si les Chinois embrassent la « religion chrétienne pour faire le bien, ils soient « exempts de toute culpabilité. Or, comme c'est une « chose qui peut se faire, il est de mon devoir d'a- « dresser une petition à Votre Majesté, en la sup- « pliant d'accorder la grâce qu'à l'avenir tout indi- « vidu sans distinction, soit chinois, soit étranger,

---

(1) « Le génie chinois perce ici à chaque ligne Le vice-roi a pallié comme il a pu les persécutions suscitées en divers temps contre les chrétiens. L'empereur et les mandarins ne croient nullement aux crimes allégués dans cette supplique, puisque jamais il n'en a été question devant les tribunaux ; ce n'est là qu'une absurde accusation faite par la populace et qui trouve son origine, soit dans la réunion des hommes et des femmes aux assemblées religieuses, soit dans les cérémonies mal interprétées de l'extrême-onction. » *Note de Mgr Ferréol, Vicaire apostolique de la Corée.*

« qui apprendra et pratiquera la religion du Seigneur « du ciel, sans en profiter pour faire le mal, soit « exempt de toute culpabilité. Si cependant il arrivait « que l'on séduisit les femmes, que l'on arrachât les « yeux des malades ou que l'on commît quelque autre « crime, on suivrait les lois anciennement établies.

« Quant aux Français et autres étrangers de la même « religion, il leur est permis de construire des églises « et de pratiquer les cérémonies religieuses dans les « cinq ports commerciaux seulement; mais il ne leur « est pas facultatif de pénétrer arbitrairement dans « l'intérieur du pays pour y prêcher la religion. Si « toutefois il se trouve des individus qui, ne faisant « aucun cas de ces traités, dépassent les limites et cir- « culent arbitrairement dans le pays, les autorités lo- « cales, dès le moment qu'elles auront arrêté ces in- « dividus, s'empresseront de les livrer à leurs consuls « respectifs, auxquels il appartiendra de les réprimer « et de les punir, sans qu'il soit permis de les mettre « à mort ou de leur infliger un châtiment quelconque, « afin que la bienveillance impériale soit manifestée à « tous, qu'il n'arrive plus de confondre les bons avec les « méchants, et que tous se soumettent paisiblement à « la raison et aux lois.

« La demande qui est faite que l'exercice de la re- « ligion soit trouvé bon et exempt de toute imputation « criminelle, devait de ma part faire l'objet d'une re- « présentation respectueuse à l'empereur; je le supplie « en m'inclinant d'accorder en grâce qu'elle obtienne « son effet. »

Cet édit, que l'empereur approuva en le signant de son pinceau rouge, constituait, au jugement des Missionnaires chinois, une véritable révolution dans l'intérêt du christianisme. Cependant il laissait encore beaucoup à

désirer. *Les* imputations calomnieuses qu'il accréditait avec une sorte de complaisance, faisaient peser sur les néophytes une flétrissure et une menace; la déclaration théorique de sainteté consignée en faveur du catholicisme, ne statuait rien quant à son culte et à sa profession manifestée par des actes extérieurs; l'érection de ses temples était formellement circonscrite aux cinq ports commerciaux; enfin l'absence d'une notification impérative à tous les gouverneurs rendait les concessions à peu près illusoires. Des négociations nouvelles s'engagèrent sur tous ces points, et il en sortit la déclaration suivante, qui paraît avoir terminé à la satisfaction du monde chrétien le grand œuvre de la légation française.

AFFAIRE DE PUBLICATION GÉNÉRALE.

« Le document officiel, portant que ceux du peuple « qui apprennent et pratiquent la religion du Seigneur « du ciel, pour le bien, soient exempts de culpabilité, « ayant été de ma part l'objet d'une pétition que j'ai « ci-devant adressée à l'empereur, après qu'on eut reçu « l'approbation impériale marquée au pinceau rouge « (respectez ceci), j'en ai tiré des copies que j'ai com- « muniquées aux nobles gouverneurs, sous-gouver- « neurs et généraux, afin qu'ils en donnassent con- « naissance à toutes les autorités des lieux soumis à « leur juridiction, et que celles-ci eussent à s'y con- « former respectueusement, comme cela est constaté « aux archives.

« Réfléchissant ensuite que, quoique en général ce « soit de l'essence de la religion du Seigneur du ciel « de conseiller la vertu et de défendre le vice, je n'ai « cependant pas établi dans ma dépêche antérieure en « quoi consistait la pratique vertueuse de cette religion,

« et craignant que, dans les différentes provinces, on « ne rencontre des difficultés d'administration, j'exa« mine maintenant la religion du Seigneur du ciel, et « je trouve que de s'assembler à certaines époques, « adorer le Seigneur du ciel, vénérer la croix et les « images, lire des livres de cette religion, sont autant « de règles propres à cette religion, tellement que sans « cela on ne peut pas dire que ce soit la religion du « Seigneur du ciel. Il est par conséquent accordé main« tenant que, sont exemptés de toute culpabilité ceux « qui s'assemblent pour adorer le Seigneur du ciel, « vénérer la croix et les images, lire des livres de cette « religion et prêcher la doctrine qui exhorte à la vertu; « car ce sont là des pratiques propres à l'exercice ver« tueux de cette religion, qu'on ne doit en aucune fa« çon prohiber. Et s'il y en a qui érigent des lieux d'a« doration du Seigneur du ciel, pour s'y assembler, « vénérer les images et exhorter au bien, ils le peuvent « aussi suivant leur bon plaisir.

« Mais il ne sera point permis de convoquer et d'accu« muler les gens des districts éloignés, de manière à « faire des agglomérations tumultueuses qui se trouve« raient en opposition avec les lois établies dans l'em« pire du Milieu. S'il se trouve des hommes sans lois, « qui, usurpant le nom de chrétiens, se forment en « société pour faire le mal, de même si des gens d'une « autre religion, par la raison que la religion du Sei« gneur du ciel vient d'être exemptée de culpabilité « par un bienfait de l'empereur, imaginent de mar« cher sur ses traces et croient se soustraire à toute « poursuite en revêtant faussement ces dehors, tous « ceux-là sont des gens qui abusent de la religion pour « le mal, et leurs crimes doivent être punis confor« mément aux lois antérieures.

« Il faut que les nobles gouverneurs, sous-gouver-
« neurs et généraux fassent de nouveau connaitre
« cette dépêche à tous les tribunaux qui relèvent de
« leur juridiction, soit grands, soit petits, civils et
« militaires également, afin qu'en l'examinant bien
« on puisse facilement distinguer la manière de se
« conduire et avoir une règle uniforme. Veuillez,
« nobles gouverneurs, sous-gouverneurs et généraux,
« prendre connaissance de cette dépêche et lui donner
« cours. »

Voilà donc la liberté du christianisme assise désormais sur d'assez larges bases dans l'empire du Milieu. Reste à faire passer les édits dans les faits; mais ce couronnement de l'édifice n'est plus qu'une question de temps. Sans doute le fanatisme des uns, la routine des autres se jetteront encore en travers. Des actes de violence isolés ont même donné déjà plus d'un démenti aux décrets impériaux. Pouvait-il en être autrement? pouvait-on obtenir sans miracle une docilité absolue, une obéissance immédiate qui s'étendît des sommités de l'administration jusqu'aux officiers les plus subalternes? C'est surtout avec le Chinois, immobilisé plus qu'aucun autre peuple dans ses traditions, qu'il faut savoir attendre : vouloir régler sa marche sur notre impatience, serait méconnaître les premiers éléments de sa nature stationnaire et méticuleuse. Maintenant qu'il est entraîné hors de sa sphère par le courant de nos idées, il faudra bien qu'il suive jusqu'au bout la loi d'attraction.

A côté de cet avenir promis aux Missions, deux inconvénients graves, deux dangers nouveaux surgissent de la position qui leur est faite. D'abord, les prêtres européens, restant légalement exclus de l'intérieur du pays, n'auront plus pour y protéger leur présence le mystère dont s'enveloppaient jusque-là leurs néo-

phytes; la publicité du culte en mettra les ministres à découvert, et la réunion libre du troupeau indigène sera ainsi un piége pour le pasteur étranger. Toutefois, il ne faut pas s'en alarmer plus que les Missionnaires eux-mêmes. Consultés sur cette aggravation possible de leur sort, « ils ont été unanimement d'avis « que, dût-il en résulter pour eux, dans les premiers « temps, une réaction fâcheuse, dussent-ils d'abord « rencontrer plus d'obstacles pour pénétrer et pour « résider dans l'intérieur, cet inconvénient passager « disparaîtrait à leurs yeux devant les avantages qu'en- « traînerait la révocation des édits (1). » Et déjà les faits ont prouvé qu'il n'y avait pas moins de justesse que de générosité dans cette opinion.

En second lieu, tant que l'apostolat fut le chemin du martyre, l'hérésie laissa nos Missionnaires voguer seuls vers les rivages chinois, leur abandonnant volontiers le périlleux monopole de la prédication en face de l'échafaud. L'unité de nos dogmes apparaissait alors sans nuage; la foi chrétienne, représentée en Chine par l'élite de ses enfants, n'y était connue que comme une source de dévouement, d'intelligence et de vertu. Aujourd'hui la tolérance religieuse y appelle toutes les sectes, le commerce européen y verse tous les scandales. Heureusement qu'ils arrivent trop tard et qu'ils n'iront pas loin, car à quelques lieues du littoral se fait encore entendre le bruit menaçant des chaînes. Personne, du reste, n'est moins effrayé de ce nouvel ennemi que nos Missionnaires. Les faux frères après les tyrans, c'est pour eux la vieille histoire de l'Eglise : ne faut-il pas qu'elle soit toujours militante ? Loin de redouter la lutte

(1) Documents officiels de la Légation française.

ils l'invoquent plutôt comme un auxiliaire, et un saint Evèque la salue dans ses lettres comme une espérance : « On pourrait craindre, dit-il, que le prosélytisme « anglican qui sème ici les Bibles à pleines mains, ne « contrariât nos efforts ; mais à mon avis il en résultera « plus de bien que de mal. Ces livres, quoique altérés « dans plus d'un endroit, contribueront à la diffusion « des idées chrétiennes ; ils inspireront à plusieurs un « vif désir de connaître nos grandes vérités, et comme « c'est auprès de nous qu'on viendra chercher l'intelli- « gence de cette lettre morte, de ces passages obscurs « qui ne s'interprètent pas eux-mêmes, les doutes des « païens se résoudront toujours en faveur de notre « foi. Un Chinois qui abjure ses idoles ne peut être « que catholique (1). » Oui, la prescription que, dans sa polémique religieuse, l'Eglise invoque si victorieusement contre les hérésies, condamne en Chine plus qu'ailleurs ses jeunes rivales au simple rôle de témoins ou d'humbles servantes de ses progrès. Entre tous les postes qu'elles pouvaient se choisir, celui de Chang-hai était évidemment le plus favorable. Sous la protection du canon britannique, avec l'influence des consuls anglais et américain, jointe au prestige éblouissant de l'opulence, elles devaient là rallier des adeptes si le succès leur était possible quelque part. Or, il est arrivé qu'en dépit de leurs nombreuses écoles, toute sympathie leur fait défaut, tandis que le prêtre catholique est plus que jamais en estime et en honneur. Qu'on en juge par ces hommages de fraîche date (1847) rendus à l'Evêque de Nankin par les premiers dignitaires chinois : « C'est « toujours en soutane violette, la barrette sur la tête « et la croix sur la poitrine, que Mgr de Bési fait ses

(1) Lettre de Mgr de Bési, — 1843.

« visites au grand Mandarin de Chang-haï. Dès que les « satellites aperçoivent le palanquin qui porte Sa Gran« deur, une décharge de trois coups de canon se fait « entendre, et pareil nombre à sa sortie. Comprend« on ces égards de la part de fonctionnaires qui ont « trempé si longtemps leurs mains homicides dans le « sang des Missionnaires européens ? (1) »

A ces honneurs publiquement rendus par des mandarins au ministère apostolique; à cette résurrection générale d'un culte proscrit en face des bonzes frémissants, mais enchaînés ; à ce *Te Deum* chanté en chœur par trois cent mille chrétiens, et répété de l'Océan au désert comme un cri de délivrance; à ce bruit des églises qui se rouvrent, des croix qui se relèvent, des prisons qui rendent leurs innocents captifs, des fers tombant des mains des confesseurs mutilés ; à la vue de ces conquérants pacifiques qui abordent plus nombreux que jamais au rivage de la Chine, de ces frères de Mathieu Ricci qui viennent redemander sur sa tombe une part de son laborieux héritage, de ces Sœurs de charité qui veulent faire planer aussi sur les destinées du christianisme oriental l'âme de saint Vincent de Paul à côté de celle de saint François Xavier ; à cette ardeur nouvelle qui, du cœur de l'empire, rayonne à toutes ses extrémités et pousse à toutes les distances les avant-gardes de la foi, des montagnes du Thibet aux frontières de la Sibérie et aux bords glacés du Soungari; au spectacle de cette Eglise, hier défaillante, et qui dans sa nouvelle fécondité jette aujourd'hui ses colonies aux solitudes mongoles, l'amnistie au Tong-King, l'espérance à la Corée, le cri du réveil au Japon : à

(1) Lettre de M. Colin. — novembre 1847.

tous ces signes ne semble-t-il pas que l'avenir commence tel que l'appelaient nos vœux, tel que l'ont mérité les souffrances des martyrs, tel que l'espérait et l'a décrit un illustre Prélat dans ces lignes que nous transcrivons en finissant : « Ce sont les prières des Associés « qui hâteront ces jours de salut pour la Chine. Fasse « le Ciel que nous soyons témoins de ce merveilleux « changement ! Que notre voix s'éteigne à force d'é- « vangéliser ! Que nos bras tombent de lassitude en « baptisant ! Que jour et nuit, sans repos, sans re- « lâche, pressés par la multitude, nous succombions « sous le poids du travail ! Que nous mourions de joie « et de fatigue ! (1) »

DIVISIONS, PERSONNEL ET ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX DE LA MISSION CHINOISE EN 1848.

Les diocèses et vicariats apostoliques qui étaient au nombre de six en 1800, de dix en 1844, sont aujourd'hui au nombre de seize. Les voici avec les noms des prélats qui les dirigent.

Missions portugaises.

Macao. — Mgr Jérôme de Matta.

Missions espagnoles.

Fo-Kien. — Mgr Carpéna.

---

(1) Lettre de Mgr Pérocheau, — 1838.

Missions italiennes.

Kiang-nan. — Mgr Maresca.
Chan-tong. — Mgr ***
Hou-kouang. — Mgr Rizzolati.
Chen-si. — Mgr Alphonse de Donato.
Chan-si. — Mgr Gabriel de Moretta.

Missions des Lazaristes.

Pékin. — Mgr Mouly.
Tartarie mongole. — Mgr Daguin.
Ho-nan. — Mgr Baldus.
Tche-kiang. — Mgr Lavaissière.
Kiang-si. — Mgr Larribe.

Missions du séminaire des Missions-Etrangères.

Su-tchuen. — Mgr Pérocheau.
Yun-nan. — Mgr Ponsot.
Koueï-tcheou. — Mgr Desflèches.
Leao-tong. — Mgr Verrolles.

Total approximatif des chrétiens chinois, 315,000; des missionnaires européens, 84; des prêtres indigènes, 135; des colléges et séminaires, 14; des églises et chapelles, 326. Dans ce dernier chiffre nous ne comprenons pas, faute de données suffisantes, les oratoires du Su-tchuen, du Ho-nan, du Leao-tong, et de Pékin. De plus, on espère qu'un certain nombre d'anciennes églises, jadis enlevées aux chrétiens, vont être rendues au culte catholique. Cinq ordres religieux se partagent en Chine les travaux de l'apostolat; ce sont : les Mineurs (Observantins et Réformés), les Dominicains, les Jésuites, les Lazaristes et les Prêtres des Missions-Etrangères. Enfin les orphelins chinois ont trouvé des mères; l'Europe leur envoie ses Sœurs de charité.

MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

DIOCÈSE DE BUFFALO.

Extrait d'une lettre de Mgr Timon, Evêque de Buffalo, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Buffalo, 1848.

« Messieurs,

« Après plus de vingt années de Missions dans l'ouest et le sud des Etats-Unis, ayant accepté l'Evêché de Buffalo, j'ai reçu la consécration épiscopale à New-Yorck, le 17 octobre 1847. Le 23 du même mois, accompagné de Mgr Hughes, de Mgrs Walsh d'Halifax et Mc. Closkey d'Albany, j'arrivai vers les neuf heures du soir à Buffalo. Ma réception a été pour ces Evêques un sujet d'étonnement, et pour la Religion un triomphe. La nuit était obscure, la pluie tombait; néanmoins, environ douze mille personnes se formèrent en procession, à la lueur de plus de quatre cents flambeaux; une voiture à quatre chevaux blancs conduisait les Evêques; des instruments de musique en grand nombre mêlaient

leurs symphonies aux chants religieux. Le cortége s'avançait lentement par la rue principale, vers l'Eglise française et allemande de Saint-Louis. Comme elle est très grande, au moins six mille personnes y furent réunies. Je leur adressai un discours, qui fut suivi de la bénédiction pontificale. Il était déjà onze heures quand les fidèles sortirent de l'église.

« Le 21 novembre, je consacrai l'église de Saint-Louis. Une foule immense était assemblée ; on commença de grand matin, et à deux heures la cérémonie était à peine terminée. Le Père Petit, de la Société de Jésus, prêcha en français. M. O'Reilly annonça la parole de Dieu en anglais. A Vêpres, M. Guel, le recteur, prêcha en allemand ; et après Vêpres, je parlai sur le sacrement de Confirmation, et confirmai deux cent vingt-sept personnes.

« Le 27, j'arrivai à Rochester, ville de trente-cinq mille âmes, qui, en 1810, n'avait pas un seul habitant, et, en 1814, n'en comptait que trois cent trente-un. Dès le lendemain, à l'église de Saint-Patrick, je donnai la communion à deux cents personnes, et célébrai pontificalement ; le soir, à l'église de Sainte-Marie, commença une retraite pour cette paroisse. Je prêchais trois fois par jour, et je faisais de plus deux méditations pour le peuple. Depuis le grand matin jusqu'à dix heures du soir, j'étais au confessionnal quand je n'étais pas appelé aux autres fonctions du saint ministère. Environ neuf cents personnes approchèrent de la sainte table, quoique cette paroisse soit la plus petite des quatre Congrégations de la ville.

« Après les exercices de la retraite, je retournai à Buffalo, où j'arrivai le 7 décembre. Le lendemain, je célébrai la messe pontificale dans l'église allemande de Sainte-Marie ; je prêchai en allemand et confirmai cent

soixante-treize personnes. Le 10, je partis pour Java; j'arrivai vers six heures de la nuit à Attica, et à sept heures je prêchai dans la maison d'école publique. Le 12, commença une retraite pour la Congrégation de l'église de Java; environ sept cents personnes reçurent la sainte communion, et quatre-vingt-treize personnes furent confirmées. Le 16, jour le plus froid que nous ayons eu cet hiver, je partis de grand matin, dans un wagon ouvert, pour Sheldon; j'y trouvai une grande congrégation de Français et d'Allemands, préparée par les soins de deux prêtres envoyés d'avance pour y donner une petite retraite. L'église, quoique grande, était en bois; elle n'était pas finie; une partie du plancher était couverte par la neige qui était tombée la nuit précédente. Déjà transi de froid, je commençai la messe : il y avait deux cent quarante personnes pour la communion; mes mains, gelées, ne pouvaient soutenir le ciboire; mes assistants vinrent à mon aide. Après la messe, je prêchai en français et en allemand, et confirmai soixante personnes. Je partis ce soir même pour Buffalo, où s'ouvrit, le 19, une retraite dans l'église de Saint-Patrick, prêchant, comme à l'ordinaire, trois fois par jour, et dès le grand matin jusqu'à dix heures du soir étant occupé au confessionnal. Il y eut quinze cents communions, et trois cent quarante confirmations. En terminant, j'établis la société de Saint-Vincent de Paul, et une confrérie pour réunir les femmes, sous les auspices de Marie, en association d'œuvres de piété et de charité.

« Le 8 janvier j'étais à Lockport, ville de neuf mille âmes. La retraite commença le jour suivant, et ses fruits répondirent à notre attente. Treize cents personnes reçurent la sainte communion, et trois cent dix-sept furent confirmées. Ici, comme ailleurs, plu-

sieurs personnes qui avaient comme apostasié eurent le bonheur de trouver la paix, et plusieurs protestants entrèrent dans l'Eglise de Dieu. Ici encore furent établies la société de Saint-Vincent de Paul pour les hommes, et la société du Rosaire-Vivant pour les femmes.

« J'étais le 18 janvier à Lancaster; et, après un jour de prédication, j'en repartais pour Auburn. Là, je visitai la grande prison de l'Etat. Le gardien ayant été averti deux jours d'avance, avait, quoique protestant, cherché tous les détenus catholiques; il m'accompagnait avec une grande bienveillance à chaque cellule, et puis se retirait un peu à l'écart pour donner plus de liberté au ministre de Dieu. Sur quatre cents condamnés, il n'y avait que vingt-huit catholiques. Après les avoir consolés, je dis à chacun d'eux : « Souvenez-vous que vous n'êtes venu ici qu'après avoir négligé les saintes pratiques de votre religion ; à l'avenir soyez-y fidèle, pour prévenir le retour des fautes qui ont fait votre malheur. » Leur réponse, en général, était celle-ci : « Mon père, vous avez raison; la révolte contre les lois de l'Eglise, l'oubli de la confession surtout, nous ont amenés ici; mais nous promettons que notre vie sera désormais chrétienne. » L'église d'Auburn étant trop petite pour contenir la foule, je cédai à l'invitation des citoyens, et je prêchai à quatre heures du soir, dans la maison de ville, à un grand auditoire.

« Le 24, vers midi, j'arrivai aux chutes du Seneca ; la petite église était déjà pleine; on se pressait au dedans, on s'accrochait aux fenêtres, on s'agenouillait même hors de la porte. Plus de deux cents personnes reçurent la sainte communion, et cinquante-quatre furent confirmées. Aussitôt après la confirmation, je partis pour Geneva, charmante

ville située sur les bords du lac Seneca. Les églises protestantes y sont nombreuses et belles. L'évêque épiscopalien a fixé là sa résidence. Son temple, en style gothique, s'élève sur une éminence qui domine le lac; à l'intérieur on voit des vitraux peints, des dessins religieux qui feraient croire qu'on est dans une cathédrale catholique; mais l'autel n'est qu'une table : c'est un corps sans âme. Pour notre église à nous, oh! qu'elle est pauvre! ni tabernacle, ni ciboire, ni ostensoir, ni tableau, rien ne s'y trouve de ce qu'il faut pour le culte.

« Le 29, je m'embarqnai sur un bateau à vapeur pour traverser le lac Seneca, qui a quarante-quatre milles de long et quatre à six de large. Rien de plus pittoresque que son paysage: de distance en distance on voit de nombreux villages qui ornent ses rives, et des églises dans chaque hameau; mais pas une n'appartient à la vraie religion. A Jefferson seulement, on vient d'acheter celle des presbytériens : elle est petite et en planches; placée sur une éminence, à deux cents pieds au-dessus du lac, elle le domine avec grâce. Je l'ai dédiée à la Mère de Dieu, sous le nom de *Sainte Marie du lac*.

« En arrivant à Ithaca, je me fis conduire à la maison de ville, où la foule était déjà réunie pour entendre la parole de Dieu. Je prêchai pendant deux heures sur l'autorité de l'Eglise catholique. Le lendemain, après avoir entendu les confessions et préparé le mieux possible un autel à la maison de ville, on célébra la sainte Messe; vingt-quatre personnes furent confirmées, et environ soixante-dix reçurent la sainte communion. Il en fut à peu près de même à Owego, où nous eûmes pour auditeurs assidus les juges, les avocats, et même les ministres protestants.

« Pendant notre course apostolique, la neige étant tombée en abondance, j'essayai de me rendre en traîneau à Elmira avec M. Sheridan. Tout alla bien pendant cinq milles, mais au-delà plus de neige. Le temps était froid, la terre gelée et dure comme le marbre; nous ne pouvions plus avancer. Nos efforts n'eurent d'autre résultat que de faire verser le traineau. J'eus le bonheur de préserver mon compagnon en recevant tout le choc : le sang coulait; je bandai ma tête avec mon mouchoir, et nous continuâmes notre chemin.

« D'Elmira je m'acheminai vers Scio, en compagnie de M. Evoy. Nous longeâmes ensuite le fleuve Génésée qui se jette dans le lac Ontario, après avoir parcouru, sur moins de quatre-vingts milles, une pente de treize cents pieds. Aussi ses chutes sont-elles fréquentes : nous en avons compté trois sur une distance d'une demi-lieue; la dernière tombait de cent dix pieds de haut. Au-dessus du torrent, ses rives se dressent comme des murailles à plus de quatre cents pieds d'élévation : c'est à peine si le voyageur qui en effleure constamment les bords, ose sonder du regard la profondeur de ces abîmes dont la voix monte à son oreille comme un bruit d'orage. L'homme aussi a voulu faire preuve de sa force au milieu de cette nature grandiose; il a taillé dans le roc un tunnel de onze cent quatre-vingts pieds de long; et sur le sommet de cette montagne percée à jour il a construit la maison de Hornby-house, qui passe pour une merveille du pays. C'est là qu'entourés des accidents les plus sublimes, nous avons dressé un autel, et pour la première fois le Roi de gloire est descendu à Hornby-house. Une foule de catholiques assistaient aux saints Mystères. Nous avions entendu leurs confessions jusqu'a deux heures après midi : ce bon peuple était encore à jeun; il venait de

loin pour recevoir son Dieu; quoique harassés de fatigue, nous n'eûmes pas le courage de frustrer son attente. La sainte Messe commença donc à deux heures; la confirmation fut ensuite donnée à quarante-deux personnes, et le baptême conféré à plusieurs enfants. Bref, il était nuit quand il nous fut permis de déjeûner.

« En résumé, depuis le 21 novembre j'ai confirmé mille sept cent vingt-quatre personnes, dont la moitié au moins étaient âgées de plus de quarante ans; j'ai donné de ma main la communion à près de huit mille fidèles; il me reste encore à visiter la moitié de mon diocèse. Daignez prier le Seigneur qu'il assiste jusqu'au bout, dans cette œuvre pastorale, celui qui a l'honneur d'être...

« † J. TIMON, *Evêque de Buffalo.* »

MISSIONS DU THIBET.

Lettre de M. Huc, Missionnaire apostolique en Chine, à M. Etienne, Supérieur général de Saint-Lazare à Paris.

SÉJOUR A LHA-SSA (1).

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

« Après dix-huit mois de luttes contre des souffrances et des contradictions sans nombre, nous étions enfin arrivés au terme de notre voyage, mais non pas pour cela au bout de nos misères. Nous n'avions plus, il est vrai, à redouter de mourir de faim ou de froid sur une terre inhabitée; mais des épreuves et des tribulations d'un autre genre allaient nous assaillir sans doute au milieu de ces populations infidèles, auxquelles nous voulions parler de Jésus mort sur la croix pour le salut

(1) Cette relation fait suite à une lettre du même Missionnaire insérée au N° 113 des Annales. On se rappelle qu'après dix-huit mois de voyages dans les déserts de la Mongolie, MM. Huc et Gabet arrivèrent à Lha-ssa le 26 janvier 1846. Leur séjour dans cette ville, esquissé dans les N°s 117 et 118, n'était que le sommaire du récit que nous présentons à nos lecteurs.

des hommes. Après les peines physiques, c'était le tour des peines morales. Nous comptâmes encore, pour ces nouveaux combats, sur la bonté du Seigneur; nous espérâmes que Celui qui nous avait protégés dans le désert contre les intempéries des saisons, voudrait bien nous continuer sa divine assistance contre la malice des hommes, au sein de la capitale du Bouddhisme.

« Le lendemain de notre arrivée à Lha-ssa, nous prîmes un guide thibétain et nous parcourûmes les divers quartiers de la ville, en quête d'un appartement à louer. Les maisons de Lha-ssa sont généralement grandes, à plusieurs étages et terminées par une terrasse légèrement inclinée pour faciliter l'écoulement des eaux. Elles sont extérieurement blanchies à l'eau de chaux, à l'exception de quelques bordures et des encadrements des portes et des fenêtres qui sont en rouge ou en jaune. Les *Bouddhistes* réformés affectionnent spécialement ces deux couleurs; elles sont, pour ainsi dire, sacrées à leur yeux, et ils les nomment couleurs lamanesques. Les habitants de Lha-ssa étant dans l'usage de peindre tous les ans leurs maisons, elles sont habituellement d'une admirable propreté, et paraissent toujours bâties de fraîche date; mais, à l'intérieur, elles sont loin d'être en harmonie avec la belle apparence qu'elles offrent au dehors. Les appartements sont sales, enfumés, puants, et encombrés de meubles et d'ustensiles répandus çà et là avec un dégoûtant désordre. Les habitations thibétaines ne sont en quelque sorte que de grands sépulcres blanchis..., véritable image du Bouddhisme et de toutes les fausses religions, qui ont toujours soin de recouvrir de certaines vérités dogmatiques et de quelques principes moraux la corruption et le mensonge qu'elles recèlent.

« Après de longues investigations, nous choisîmes

enfin un tout petit logement qui faisait partie d'une grande maison où se trouvaient réunis une cinquantaine de locataires. Notre pauvre gîte était à l'étage supérieur ; on y montait par vingt-six degrés en bois, dépourvus de rampe, et tellement raides et étroits que pour obvier au désagrément de se casser le cou, il était extrêmement prudent de s'aider et des pieds et des mains. Nos appartements se composaient d'une grande chambre carrée et d'un petit corridor auquel nous donnions le nom de cabinet. La chambre était éclairée au nord-est par une étroite fenêtre, garnie de trois épais barreaux en bois, et au zénith, par une lucarne ronde percée à la toiture. Ce dernier trou servait à beaucoup de choses ; d'abord il donnait entrée au jour, au vent, à la pluie et à la neige ; en second lieu, il laissait sortir la fumée qui s'élevait de notre foyer. Afin de se mettre à l'abri de la froidure de l'hiver, les Thibétains ont inventé de placer au milieu de leurs chambres un petit bassin en terre cuite où on fait brûler des *argols* (1); comme ce combustible s'avise souvent de répandre beaucoup plus de fumée que de chaleur, quand on a envie de se chauffer, on comprend tout l'avantage d'avoir une lucarne au dessus de sa tête. Sans ce trou inappréciable il nous eût été impossible d'allumer un peu de feu, sans courir risque d'être étouffés par la fumée. Il y avait bien dans tout cela le petit inconvénient de recevoir de temps à autre la pluie ou la neige sur le dos ; mais quand on a mené la vie nomade, on ne s'arrête pas à si peu de chose. La chambre avait pour ameublement deux peaux de bouc étendues à droite et à gauche de

---

(1) Quand la fiente des animaux est propre à être brûlée, les Tartares l'appellent *argol*. *Note de M. Huc.*

notre plat à feu, puis deux selles de cheval, notre tente de voyage, quelques vieilles paires de bottes, deux malles disloquées, trois robes déchirées, suspendues à des clous, nos couvertures de nuit roulées les unes dans les autres, et une grande provision de bouses sèches empilées dans un coin.

« Comme on voit, nous nous trouvions, du premier coup, au niveau de la civilisation thibétaine. Le cabinet, où s'élevait un magnifique fourneau en maçonnerie, nous tenait lieu de cuisine et de dépense. Nous y avions installé Samdadchiemba (1) qui, après avoir résigné son office de chamelier, cumulait les fonctions de cuisinier, de maître-d'hôtel et de palefrenier. Nos deux chevaux blancs étaient logés dans un recoin de la cour, et se reposaient de leur pénible et glorieuse campagne, en attendant l'occasion de passer à de nouveaux maîtres. Les pauvres bêtes étaient tellement exténuées, que nous ne pouvions convenablement les mettre en vente avant qu'il leur eût repoussé un peu de chair entre la peau et les os.

« Aussitôt que nous eûmes organisé notre maison, nous nous occupâmes de visiter en détail la capitale du Thibet et de faire connaissance avec ses nombreux habitants. Lha-ssa n'est pas une grande ville; elle a tout au plus deux lieues de tour; elle n'est pas enfermée comme les villes de Chine dans une enceinte de remparts. On prétend qu'autrefois elle en avait, mais qu'ils furent entièrement détruits dans une guerre que les Thibétains eurent à soutenir contre les Indiens du Boutan. Aujourd'hui on n'en retrouve pas les moindres vestiges.

---

(1) Samdadchiemba est un jeune lama qui s'est attaché par reconnaissance au service des Missionnaires qui l'ont converti.

En dehors des faubourgs on voit un grand nombre de jardins plantés de grands arbres, qui font à la ville un magnifique entourage de verdure. Les principales rues de Lha-ssa sont très-larges, bien alignées et assez propres, du moins quand il ne pleut pas; les faubourgs sont d'une saleté révoltante et inexprimable; les maisons, comme nous l'avons déjà dit, sont généralement grandes, élevées et d'un bel aspect. Elles sont construites tantôt en pierres, tantôt en briques, et quelques fois en terre; mais elles sont toujours blanchies avec tant de soin, qu'elles paraissent toutes avoir la même valeur. Dans les faubourgs il existe un quartier dont les maisons sont entièrement bâties avec des cornes de bœufs et de moutons. Ces bizarres constructions sont d'une solidité extrême et présentent à la vue un aspect assez agréable; les cornes de bœufs étant lisses et blanchâtres, et celles de moutons étant noires et raboteuses, ces matériaux étranges se prêtent merveilleusement à une foule de combinaisons, et forment sur les murs des dessins d'une variété infinie. Les interstices qui se trouvent entre les cornes, sont remplis avec du mortier. Ces maisons sont les seules qui ne soient pas blanchies. Les Thibétains ont le bon goût de les laisser au naturel, sans prétendre rien ajouter à leur sauvage et fantastique beauté. Il serait superflu de faire remarquer que les habitants de Lha-ssa font une assez grande consommation de bœufs et de moutons; leurs maisons en cornes en sont une preuve incontestable. Les temples bouddhiques sont les édifices les plus remarquables de Lha-ssa; nous n'en ferons pas ici la description, parce qu'ils ressemblent tous, à peu près, à ceux dont nous avons eu déjà occasion de parler. Il y a seulement à remarquer ici qu'ils sont plus grands et plus riches, et recouverts de dorures avec plus de profusion.

« Le palais du *Talé-Lama* mérite à tous égards la célébrité dont il jouit dans le monde entier. Vers la partie septentrionale de la ville, et tout au plus à un quart-d'heure de distance, il existe une montagne rocheuse, peu élevée et de forme conique. Elle s'élève au milieu de cette large vallée, comme un îlot isolé au-dessus d'un lac immense. Cette montagne porte le nom de *Bouddha-La*, c'est-à-dire *montagne de Bouddha, montagne divine*. C'est sur ce socle grandiose, préparé par la nature, que les adorateurs du *Talé-Lama* ont édifié un palais magnifique où réside en chair et en os leur vivante divinité. Ce palais est une réunion de plusieurs temples, de grandeur et de beauté diverses. Celui qui occupe le centre est élevé de quatre étages et domine tous les autres; il est terminé par un dôme entièrement recouvert de lames d'or, et entouré d'un grand péristyle dont les colonnes sont également dorées. C'est là que le *Talé-Lama* a fixé sa résidence. Du haut de ce sanctuaire élevé, il peut contempler, aux jours de grandes solennités, ses adorateurs innombrables se mouvant dans la plaine, et venant se prosterner au pied de la montagne divine. Les palais secondaires, groupés autour du grand temple, servent de demeure à une foule de Lamas de tout ordre, dont l'occupation continuelle est de servir le Bouddha vivant et de lui faire la cour. Deux belles avenues, bordées de grands arbres, conduisent de Lha-ssa au *Bouddha-La*; on y voit toujours un grand nombre de pèlerins étrangers déroulant entre leurs doigts leurs longs chapelets bouddhiques, et des Lamas de la cour revêtus d'habits magnifiques, et montés sur des chevaux richement harnachés. Il règne continuellement aux alentours du *Bouddha-La* une grande activité, mais en général tout le monde y est grave et silencieux. Les pensées religieuses paraissent préoccuper tous les esprits.

« Dans l'intérieur de la ville, l'allure de la population offre un caractère tout différent; on crie, on s'agite, on se presse, et chacun s'occupe avec ardeur de vendre ou d'acheter. Le commerce et la dévotion attirent sans cesse à Lha-ssa un grand nombre d'étrangers, et font de cette ville comme le rendez-vous de tous les peuples asiatiques. Les rues sont sans cesse encombrées de pèlerins et de marchands, parmi lesquels on remarque une étonnante variété de physionomies, de costumes et d'idiomes. Cette immense multitude est en grande partie flottante et se renouvelle tous les jours. La population fixe de Lha-ssa se compose de Thibétains, de Pébouns, de Katchis et de Chinois. Les Thibétains appartiennent à la grande famille qu'on a coutume de désigner par le nom de race mongole. Ils ont les cheveux noirs, la barbe peu fournie, les yeux petits et bridés, les pommettes des joues saillantes, le nez court, la bouche largement fendue et les lèvres amincies. Leur teint est légèrement basané; cependant, dans la classe élevée, on trouve des figures aussi blanches qu'en Europe. Les Thibétains sont de taille moyenne; à l'agilité et à la souplesse des Chinois ils réunissent la force et la vigueur des Tartares. Les exercices gymnastiques et surtout la danse paraissent faire leurs délices; leur démarche est cadencée et pleine de légèreté. Quand ils vont dans les rues, on les entend fredonner sans cesse des prières ou des chants populaires; ils ont de la générosité et de la franchise dans le caractère. Braves à la guerre, ils affrontent la mort avec courage; ils sont aussi religieux, mais moins crédules que les Tartares; la propreté est peu en honneur parmi eux, ce qui ne les empêche pas d'aimer le luxe et les habits somptueux.

« Les Thibétains ne se rasent pas la tête, ils laissent

flotter leurs cheveux sur les épaules, se contentant de les raccourcir de temps en temps avec des ciseaux. Les élégants de Lha-ssa ont depuis peu d'années adopté la mode de les tresser à la manière des Chinois, et d'attacher ensuite au milieu de leur tresse des joyaux en or ornés de pierres précieuses et de grains de corail. Leur coiffure ordinaire est une toque bleue avec un large rebord en velours noir, et surmontée d'un pompon rouge; aux jours de fête, ils portent un grand chapeau rouge assez semblable pour la forme au béret basque; il est seulement plus large et orné sur les bords de franges longues et touffues. Une large robe agrafée au côté droit par quatre crochets, et serrée aux reins par une ceinture rouge, enfin des bottes en drap rouge ou violet complètent le costume simple et pourtant assez gracieux des Thibétains. Ils suspendent ordinairement à leur ceinture un sac en taffetas jaune, renfermant leur inséparable écuelle de bois et deux petites bourses de forme ovale et richement brodées; elles ne contiennent rien du tout et servent uniquement de parure.

« Les femmes thibétaines ont un habillement à peu près semblable à celui des hommes; par-dessus leur robe, elles ajoutent une tunique courte et bigarrée de diverses couleurs; elles divisent leurs cheveux en deux tresses qu'elles laissent pendre sur les épaules. Les femmes de classe inférieure sont coiffées d'un petit bonnet jaune, assez semblable au bonnet de la liberté qu'on portait sous la république française. Les grandes dames ont pour tout ornement de tête une élégante et gracieuse couronne fabriquée avec des perles fines. Les femmes thibétaines se soumettent dans leur toilette à un usage ou plutôt à une règle incroyable et sans doute unique dans le monde : avant de sortir de leur maison

elles se frottent le visage avec une espèce de vernis noir et gluant, assez semblable à la confiture de raisin. Comme elles ont pour but de se rendre laides et hideuses, elles répandent sur leur face ce fard dégoûtant à tort et à travers, et se barbouillent de manière à ne plus ressembler à des créatures humaines. Voici ce qui nous a été dit sur l'origine de cette pratique monstrueuse. Il y a à peu près deux cents ans, le Nomekhan ou Lama-Roi, qui gouvernait le Thibet antérieur, était un homme rigide et de mœurs austères. A cette époque les Thibétaines, pas plus que les femmes des autres contrées de la terre, n'étaient dans l'habitude de s'enlaidir; elles avaient, au contraire, dit-on, un amour effréné du luxe et de la parure; de là naquirent des désordres affreux et une immoralité qui ne connaissait plus de bornes. La contagion gagna peu à peu la sainte famille des Lamas. Les couvents bouddhiques se relâchèrent de leur antique discipline, et furent travaillés d'un mal qui les poussait rapidement à une complète dissolution. Afin d'arrêter les progrès d'un libertinage qui était devenu presque général, le Nomekhan publia un édit par lequel il était défendu aux femmes de paraître en public, à moins de se barbouiller la figure de la façon que nous avons déjà dit. De hautes considérations morales et religieuses motivaient cette loi étrange, et menaçaient les réfractaires des peines les plus sevères et surtout de la colère et de l'indignation de Bouddha. Il fallut sans contredit un courage bien extraordinaire pour oser publier un édit semblable; mais la chose la plus étonnante, c'es que les femmes se soient montrées obéissantes et résignées. La tradition n'a pas conservé le plus léger souvenir de la moindre insurrection, de la plus petite émeute. Conformément à la loi, les femmes se noircirent donc à outrance, se rendirent laides à faire peur,

et l'usage s'est religieusement conservé jusqu'à ce jour. Il paraît que la chose est considerée maintenant comme un point de dogme, comme un article de dévotion; les femmes qui se barbouillent de la manière la plus dégoûtante sont réputées les plus pieuses. Dans les campagnes, l'édit est observé avec scrupule et de façon à ce que les censeurs n'y puissent trouver rien à redire. Mais à Lha-ssa il n'est pas rare de rencontrer dans les rues des femmes qui, au mépris des lois et de toutes les convenances, osent montrer en public leur physionomie non vernissée et telle que la nature la leur a donnée. Celles qui se permettent cette licence jouissent d'une très-mauvaise réputation, et ne manquent jamais de se cacher quand elles aperçoivent venir quelque agent de police.

« On prétend que l'édit du Nomekhan a fait un grand bien à la moralité publique; nous n'avons aucune raison pour avancer positivement le contraire, cependant nous pouvons dire que les Thibétains sont bien loin d'être exemplaires sous le rapport des bonnes mœurs. Il existe parmi eux de grands désordres, et nous serions tentés de croire que les vernis les plus noirs et les plus hideux sont incapables de ramener à la vertu des peuples corrompus. Le christianisme est seul capable de retirer les nations païennes des vices honteux au milieu desquels elles croupissent.

« Une chose qui tendrait à faire croire que dans le Thibet il y a peut-être moins de corruption que dans certaines autres contrées païennes, c'est que les femmes y jouissent d'une grande liberté; au lieu de végéter emprisonnées au fond de leurs maisons, elles mènent une vie laborieuse et pleine d'activité. Outre qu'elles sont chargées des soins du ménage, elles concentrent en leurs mains tout le petit commerce. Ce sont elles qui

colportent les marchandises de côté et d'autre, les étalent dans les rues, et tiennent presque toutes les boutiques de détail. Dans les campagnes elles ont aussi une grande part aux travaux de la vie agricole.

« Les hommes, quoique moins laborieux et moins actifs que les femmes, sont loin pourtant de passer leur vie dans l'oisiveté. Ils s'occupent spécialement du filage et du tissage des laines. Les étoffes qu'ils fabriquent portent le nom de *Pou-lou*; elles sont très-étroites et d'une grande solidité. Leur qualité est d'une variété étonnante; on trouve dans leurs fabriques depuis les draps les plus grossiers et les plus velus jusqu'au mérinos le plus beau et le plus fin qu'on puisse imaginer. D'après une règle de la réforme bouddhique, tous les Lamas doivent être habillés de *Pou-lou* rouge; il s'en fait une grande consommation dans le Thibet, et les caravanes en emportent une quantité considérable dans le nord de la Chine et dans la Tartarie. Le *Pou-lou* le plus grossier se vend à vil prix; mais celui qui est d'une qualité supérieure est d'une cherté extrême.

« Les bâtons d'odeur, si célèbres en Chine sous le nom de *Tsan-hian* ou parfum du Thibet, sont pour les habitants de Lha-ssa un objet de commerce assez important. On les fabrique avec la poudre de divers arbres aromatiques, auxquels on mélange du musc et de la poussière d'or. De tous ces ingrédients on élabore une pâte de couleur violette, qu'on moule ensuite en petits bâtons cylindriques, ayant la longueur de trois ou quatre pieds. On les brûle dans les lamaseries et devant les idoles qu'on honore dans l'intérieur des maisons. Quand ces bâtons d'odeur sont allumés, ils se consument lentement sans jamais s'éteindre, et répandent au loin un parfum d'une suavité exquise. Les marchands thibétains qui se rendent tous les ans à Pékin,

à la suite de l'ambassade, en exportent des quantités considérables, et les vendent à un prix exorbitant. Les Chinois du nord falsifient les bâtons d'odeur et les livrent au commerce, sous le nom de Tsan-hian; mais ils ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux qui viennent du Thibet.

« Les Thibétains n'ont pas de porcelaines; ils fabriquent néanmoins des poteries de tout genre avec une rare perfection. Comme nous l'avons fait observer ailleurs, toute leur vaisselle consiste en une simple écuelle en bois que chacun porte cachée dans le sein ou suspendue à la ceinture, dans une bourse de luxe. Ces écuelles sont faites avec les racines de certains arbres précieux qui croissent sur les montagnes du Thibet; elles sont de forme gracieuse, mais simples et sans ornement. On se contente de les enduire d'un léger vernis, qui ne fait disparaître ni leur couleur naturelle, ni les marbrures formées par la nodosité du bois. Dans le Thibet tout entier, depuis le mendiant le plus misérable jusqu'au Talé-Lama, tout le monde prend ses repas dans une écuelle en bois. Il est vrai que les Thibétains ne confondent pas les écuelles entre elles, comme nous serions tentés de le faire nous autres Européens. On doit donc savoir qu'il y a écuelle et écuelle; il y en a qu'on achète pour quelques pièces de monnaie et d'autres dont le prix va jusqu'à cent onces d'argent, à peu près mille francs. Et si l'on nous demande quelle différence nous avons remarquée dans ces diverses qualités d'écuelles en bois, nous répondrons, la main sur la conscience, que toutes nous ont paru à peu près de même valeur, et, qu'avec la meilleure volonté du monde, il nous a toujours été impossible de saisir entre elles une différence de quelque importance.

« Quelques jours après notre arrivée à Lha-ssa,

désireux que nous étions de remonter un peu notre vaisselle déjà bien vieille et bien avariée, nous entrâmes dans une boutique d'écuelles. Une Thibétaine, au visage richement vernissé de noir, était au comptoir. Cette dame, jugeant à notre mine tant soit peu exotique et inusitée, que nous étions sans doute des personnages de haute distinction, ouvrit un tiroir et en exhiba deux petites boites artistement façonnées, dans chacune desquelles était contenue une écuelle trois fois enveloppée dans du papier soyeux. Après avoir examiné la marchandise avec une sorte d'anxiété, nous demandâmes le prix : — « *Tchik-la-gatsé-re?* Combien chaque? — Excellence, cinquante onces d'argent la pièce. » — A peine eûmes-nous entendu ces paroles foudroyantes, que nos oreilles se mirent à bourdonner, et qu'il nous sembla que tout tournoyait dans la boutique; avec toute notre fortune nous eussions pu, tout au plus, acheter quatre écuelles en bois! Quand nous fûmes revenus un peu de notre étourdissement, nous replaçâmes avec respect les deux précieuses gamelles dans leurs boites respectives, et nous passâmes en revue les nombreuses collections qui étaient étalées, sans façon, sur les rayons de la boutique. — « Et celles-ci, combien la pièce? *Tchik-la-gatsé-re?* — Excellence, une paire pour une once d'argent. » — Nous payâmes sur-le-champ une once d'argent, et nous emportâmes nos deux écuelles avec une joie triomphante; car elles nous paraissaient semblables à celles qui valaient cinq cents francs pièce... De retour au logis, le maître de la maison, à qui nous nous hâtâmes de montrer notre emplette, nous dit que pour une once d'argent on pouvait avoir au moins quatre écuelles de cette façon.

« Les Pou-lou, les bâtons odorants et les écuelles en bois, sont les trois principales branches d'industrie

que les Thibétains exploitent avec quelque succès; pour tout le reste, ils travaillent mal ou médiocrement, et les grossiers produits de leurs arts et métiers ne méritent pas d'être mentionnés; leurs productions agricoles n'offrent, non plus, rien de remarquable. Le Thibet, presque entièrement recouvert de montagnes et sillonné de torrents impétueux, fournit à ses habitants peu de terre cultivable; il n'est guère que les vallées qu'on puisse ensemencer avec quelque espérance d'avoir une moisson à recueillir.

« Les Thibétains cultivent peu le froment, et encore moins le riz. La principale récolte est en *tsin-kou* ou orge noir, dont on fait le *tsam-ba*, base alimentaire de toute la population thibétaine, riche ou pauvre. La ville de Lha-ssa est abondamment approvisionnée de moutons, de chevreaux et de bœufs grognants; on y vend aussi d'excellent poisson frais, et de la viande de porc dont le goût est exquis. Mais le plus souvent tout cela est très-cher et hors de la portée du bas peuple. En somme, les Thibétains vivent très mal; d'ordinaire leurs repas se composent uniquement de thé beurré et de *tsam-ba* qu'on pétrit grossièrement avec les doigts; les plus riches suivent le même régime, et c'est vraiment pitié de les voir façonner une nourriture si misérable dans une écuelle qui a coûté quelquefois cent onces d'argent. La viande, quand on en a, se mange hors des repas; c'est une affaire de pure fantaisie; cela se pratique à peu près comme ailleurs on mange par gourmandise des fruits ou quelques légères pâtisseries. On sert ordinairement deux plats, l'un de viande bouillie et l'autre de viande crue. Les Thibétains dévorent l'une et l'autre avec un égal appétit, sans qu'il soit besoin qu'aucun genre d'assaisonnement leur vienne en aide; ils ont pourtant le

bon esprit de ne pas manger sans boire; ils remplissent de temps en temps leur écuelle chérie d'une liqueur aigrelette, faite avec de l'orge fermenté et dont le goût est assez agréable.

« Le Thibet, si pauvre en produits agricoles et manufacturiers, est riche en métaux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. L'or et l'argent s'y recueillent avec une si grande facilité, que les simples bergers eux-mêmes connaissent l'art de purifier ces métaux précieux. On les voit quelquefois au fond des ravins, ou aux anfractuosités des montagnes, accroupis à côté d'un feu d'argols de chèvres, et s'amusant à purifier dans des creusets la poudre d'or qu'ils ont recueillie çà et là, en faisant paître leurs troupeaux; il résulte de cette grande abondance de métaux que les espèces sont de peu de valeur, et par suite les denrées se maintiennent toujours à un prix très élevé.

« Le système monétaire des Thibétains ne se compose que de pièces d'argent; elles sont un peu plus grandes, mais moins épaisses que nos pièces d'un franc; d'un côté elles portent des inscriptions en caractères thibétains, parsis, ou indiens; de l'autre elles ont une couronne composée de huit petites fleurettes rondes; pour la facilité du commerce on fractionne ces pièces de monnaie de telle sorte que le nombre des fleurettes restant sur le fragment, détermine sa valeur. La pièce entière se nomme *tchan-ka*; le *tché-ptché* est une moitié du *tchan-ka*, et par conséquent n'a que quatre fleurettes; le *tcho-kan* en a cinq, et le *kagan* trois. Dans les grandes opérations commerciales on se sert de lingots d'argent qu'on pèse avec une balance romaine, graduée d'après le système décimal. Les Thibétains comptent sur leur chapelet; quelques uns, et surtout les marchands, se servent du *suan-*

pou chinois ; les savants enfin opèrent avec les chiffres que nous nommons arabes, et qui paraissent être très-anciens dans le Thibet. Nous avons vu plusieurs livres lamanesques manuscrits, renfermant des tableaux et des figures astronomiques, représentés avec des chiffres arabes. La pagination de ces livres était pareillement marquée avec ces mêmes caractères ; quelques-uns de ces chiffres ont avec ceux dont on se sert en Europe une légère différence, la plus notable est celle du 5 qui se trouve renversé de la manière suivante, ℥.

« D'après les quelques détails que nous venons de donner sur les productions du Thibet, il est permis de conclure que ce pays est peut-être le plus riche et en même temps le plus pauvre du monde ; riche en or et en argent, pauvre en tout ce qui fait le bien-être des masses. L'or et l'argent recueillis par le peuple sont absorbés par les grands et surtout par les lamazeries, réservoirs immenses où s'écoulent par mille canaux toutes les richesses de ces vastes contrées.

« Les lamas, mis d'abord en possession de la majeure partie du numéraire par les dons volontaires des fidèles, centuplent ensuite leur fortune par des procédés usuraires, dont la friponnerie chinoise est elle-même scandalisée ; les offrandes qu'on leur fait sont comme des crochets dont ils se servent pour attirer à eux toutes les bourses. L'argent se trouvant ainsi accumulé dans les coffres des classes privilégiées, et, d'autre part, les choses nécessaires à la vie ne pouvant se procurer qu'à un prix très élevé, il résulte de ce désordre capital qu'une grande partie de la population est continuellement plongée dans une misère affreuse. A Lha-ssa le nombre des mendiants est très considérable, ils entrent dans l'intérieur des maisons, et vont de porte en porte solliciter une poignée de tsam-ba. Leur manière de de-

mander l'aumône consiste à présenter le poing, en tenant le pouce en l'air. Nous devons ajouter à la louange des Thibétains, qu'ils ont généralement le cœur compatissant et charitable; rarement ils renvoient les pauvres sans leur accorder quelque secours.

« Parmi les étrangers qui constituent la population fixe de Lha-ssa, les *Péboums* sont les plus nombreux. Ce sont des Indiens, venus du côté du Boutan, par-delà les monts Himalaya. Petits, vigoureux et d'une allure pleine de vivacité, ils ont la figure plus arrondie que les Thibétains; leur teint est fortement basané; leurs yeux sont petits, noirs et malins; ils portent au front une tache de rouge ponceau qu'ils renouvellent tous les matins; ils sont toujours vêtus d'une robe en pou-lou violet, et coiffés d'un petit bonnet en feutre de la même couleur, mais un peu plus foncé; quand ils sortent, ils ajoutent à leur costume une longue écharpe rouge qui fait deux fois le tour du cou comme un grand collier, et dont les deux extrémités sont rejetées par-dessus les épaules.

« Les Pébouns sont les seuls ouvriers métallurgiques de Lha-ssa. C'est dans leur quartier qu'il faut aller chercher les forgerons, les chaudronniers, les plombiers, les étameurs, les fondeurs, les orfèvres, les bijoutiers, les mécaniciens, voire même les physiciens et les chimistes. Leurs ateliers et leurs laboratoires sont un peu souterrains; on y entre par une ouverture basse et étroite, et avant d'y arriver il faut descendre trois ou quatre marches; sur toutes les portes de leurs maisons on voit une peinture, représentant un globe rouge, et au-dessus un croissant blanc : évidemment cela signifie le soleil et la lune; mais à quoi ces emblèmes font-ils encore allusion? c'est ce dont nous avons oublié de nous informer.

« On rencontre parmi les Pébouns des artistes très distingués en fait de métallurgie. Ils fabriquent des vases en or et en argent pour l'usage des lamazeries, et des bijoux de tous genres, qui certainement ne feraient pas déshonneur à des Européens : ce sont eux qui font aux temples bouddhiques ces belles toitures en lames dorées qui résistent à toutes les intempéries des saisons, et conservent toujours une fraîcheur et un éclat merveilleux ; ils sont si habiles pour ce genre d'ouvrage, qu'on vient les chercher du fond de la Tartarie pour orner les grandes lamazeries. Les Pébouns sont encore les teinturiers de Lha-ssa ; leurs couleurs sont vives et persistantes ; leurs étoffes peuvent s'user, mais jamais se décolorer ; il ne leur est permis de teindre que les pou-lou ; les étoffes qui viennent des pays étrangers doivent être employées telles qu'elles sont : le gouvernement s'oppose absolument à ce que les teinturiers exercent sur elles leur industrie. Il est probable que cette prohibition a pour but de favoriser le débit des étoffes fabriquées à Lha-ssa.

« Les Pébouns ont le caractère extrêmement jovial et enfantin ; aux moments de repos on les voit toujours rire et folâtrer ; pendant les heures de travail, ils ne discontinuent jamais de chanter. Leur religion est le Bouddhisme indien ; quoiqu'ils ne suivent pas la réforme de Tsong-Kaba, ils sont pleins de respect pour les cérémonies et les pratiques lamanesques ; ils ne manquent jamais, aux jours de grandes solennités, d'aller se prosterner aux pieds du Bouddha-La et d'offrir leurs adorations au Talé-Lama.

« Après les Pébouns, on remarque à Lha-ssa les Katchis ou Musulmans originaires de Kachemir ; leur turban, leur grande barbe, leur démarche grave et solennelle, leur physionomie pleine d'intelligence et

de majesté, la propreté et la richesse de leurs habits, tout en eux contraste avec les peuples de race inférieure auxquels ils se trouvent mêlés. Ils ont à Lha-ssa un gouverneur duquel ils dépendent immédiatement, et dont l'autorité est reconnue par le gouvernement thibétain. Ce gouverneur est en même temps chef de la religion musulmane; ses compatriotes le considèrent sur cette terre étrangère comme leur pacha et leur muphti. Il y a déjà plusieurs siècles que les Katchis se sont établis à Lha-ssa; autrefois ils abandonnèrent leur patrie pour se soustraire aux vexations d'un certain pacha de Kachemir, dont le despotisme leur était devenu intolérable. Depuis lors, les enfants de ces premiers émigrants se sont si bien trouvés dans le Thibet, qu'ils n'ont plus songé à s'en retourner dans leur pays; ils ont pourtant encore des relations avec Kachemir, mais les nouvelles qu'ils en reçoivent sont peu propres à leur donner envie de renoncer à leur patrie adoptive. Le gouverneur katchi, avec lequel nous avons eu des relations assez intimes, nous a dit que les Pélins de Calcutta (les Anglais) étaient aujourd'hui maîtres de Kachemir. « Les Pélins, nous « disait-il, sont les hommes les plus rusés du monde. « Ils s'emparent petit à petit de toutes les contrées de « l'Inde, mais c'est toujours plutôt par tromperie qu'à « force ouverte; au lieu de renverser les autorités, ils « cherchent habilement à les mettre de leur parti et « à les faire entrer dans leurs intérêts. Ainsi, à Kache- « mir, voici ce qu'ils disent : *Le monde est à Allah,* « *la terre est au Pacha; c'est la Compagnie qui gou-* « *verne.* »

« Les Katchis sont les plus riches marchands de Lha-ssa; ce sont eux qui tiennent les magasins de lingerie et tous les objets de luxe et de toilette; ils sont

en outre agents de change, et trafiquent sur l'or et l'argent : de là vient que l'on trouve presque toujours des caractères parsis sur les monnaies thibétaines. Tous les ans, quelques-uns d'entre eux se rendent à Calcutta pour des opérations commerciales. Les Katchis sont les seuls à qui on permette de passer les frontières pour se rendre chez les Anglais. Ils partent, munis d'un passeport du Talé-Lama, et une escorte thibétaine les accompagne jusqu'aux pieds de l'Himalaya. Les objets qu'ils rapportent de Calcutta se réduisent à bien peu de chose : ce sont des rubans, des galons, des couteaux, des ciseaux, quelques autres articles de quincaillerie et un petit assortiment de toiles de coton. Les soieries et les draps qu'on trouve dans leurs magasins, et qui ont à Lha-ssa un assez grand débit, leur viennent de Pékin par les caravanes ; les draps sont russes, et par conséquent leur reviennent à bien meilleur marché que ceux qu'ils pourraient acheter à Calcutta.

« Les Katchis ont à Lha-ssa une mosquée, et sont rigides observateurs de la loi de Mahomet; ils professent ostensiblement leur mépris pour toutes les pratiques superstitieuses des Bouddhistes. Les premiers qui sont arrivés à Lha-ssa ont pris des femmes thibétaines qui ont été obligées de renoncer à leur religion, pour embrasser le mahométisme. Maintenant, ils ont pour règle de ne plus contracter des alliances qu'entre eux. Il s'est ainsi formé insensiblement au cœur du Thibet comme un petit peuple à part, n'ayant ni le costume, ni les mœurs, ni le langage, ni la religion des indigènes. Parce que les Katchis ne se prosternent pas devant le Talé-Lama et ne vont pas prier dans les lamazeries, tout le monde dit que ce sont des impies : cependant, comme en général ils sont riches et puissants, on se range dans les rues pour les laisser passer

et chacun leur tire la langue en signe de respect. Dans le Thibet, quand on veut saluer quelqu'un, on se découvre la tête, on tire la langue et on se gratte l'oreille droite: ces trois opérations se font en même temps.

« Les Chinois qu'on voit à Lha-ssa sont pour la plupart soldats ou employés dans les tribunaux; ceux qui demeurent fixés dans cette ville sont en très-petit nombre. A toutes les époques, les Chinois et les Thibétains ont eu ensemble des relations plus ou moins importantes; souvent ils se sont fait la guerre, et ont cherché à empiéter sur les droits les uns des autres. La dynastie tartare-mendchoue, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, a compris, dès le commencement de son élévation, combien il lui était important de se ménager l'amitié du Talé-Lama, dont l'influence est toute-puissante sur les tribus mongoles. En conséquence elle n'a jamais manqué d'avoir à la cour de Lha-ssa deux grands mandarins revêtus du titre de *Kin-Tchai*, c'est-à-dire ambassadeur ou délégué extraordinaire. Ces personnages ont pour mission avouée de présenter, dans certaines circonstances déterminées, les hommages de l'empereur chinois au Talé-Lama, et de lui prêter l'appui de la Chine dans les difficultés qu'il pourrait avoir avec ses voisins. Telle est en apparence le but de cette ambassade permanente, mais au fond elle n'est là que pour flatter les croyances religieuses des Mongols et les rallier à la dynastie régnante, en leur faisant croire que le gouvernement de Pékin a une grande dévotion pour la divinité du Boud-dha-La. Un autre avantage de cette ambassade, c'est que les deux Kin-Tchai peuvent facilement à Lha-ssa surveiller les mouvements des peuples divers qui avoisinent l'empire, et en donner avis à leur gouvernement

« La trente-cinquième année du règne de *Kian-Loung*,

la cour de Pékin avait à Lha-ssa deux *Kin-Tchai* ou ambassadeurs, nommés l'un *Lo* et l'autre *Pou*. On avait coutume de les désigner en réunissant leurs noms, et en disant : les *Kin-Tchai, Lo-Pou*. Le mot *Lo-Pou* voulant dire *rave* en thibétain, ce terme devenait en quelque sorte injurieux, et le peuple de Lha-ssa, qui n'a jamais vu de bon œil la présence des Chinois dans le pays, se servait volontiers de cette dénomination.

« Depuis quelque temps, d'ailleurs, les deux mandarins chinois donnaient par leur conduite de l'ombrage aux Thibétains. Ils s'immisçaient tous les jours de plus en plus dans les affaires du gouvernement, et empiétaient ouvertement sur les droits du Talé-Lama. Enfin, pour comble d'arrogance, ils faisaient entrer de nombreuses troupes chinoises dans le Thibet, sous prétexte de protéger le Talé-Lama contre certaines peuplades du Népal qui lui donnaient de l'inquiétude. Il était facile de voir que la Chine cherchait à étendre son empire et sa domination jusque dans le Thibet. L'opposition du gouvernement thibétain fut, dit-on, terrible, et le Nomekhan employa tous les ressorts de son autorité pour arrêter l'usurpation des deux Kin-Tchai.

« Un jour qu'il se rendait au palais des ambassadeurs chinois, un jeune lama lui jeta dans la litière un billet sur lequel étaient écrits ces mots : *Lo-Pou, Masa*, c'est-à-dire, ne mangez pas de raves, abstenez-vous de raves. — Le Nomekhan comprit bien que, par ce jeu de mots, on voulait lui donner avis de se défier des Kin-Tchai Lo-Pou ; mais comme l'avertissement manquait de clarté et de précision, il continua sa route. Pendant qu'il était en conférence secrète avec les deux délégués de la cour de Pékin, des satellites s'introdui-

sirent brusquement dans l'appartement, poignardèrent le Nomekhan et lui tranchèrent la tête. Un cuisinier thibétain, qui se trouvait dans une pièce voisine, accourut aux cris de la victime, s'empara de la tête ensanglantée, l'ajusta au bout d'une pique, et parcourut les rues de Lha-ssa en criant : Vengeance et mort aux Chinois ! La ville tout entière fut aussitôt soulevée, on courut aux armes de toutes parts, et on se précipita tumultueusement vers le palais des Kin-Tchai qui furent horriblement mis en pièces. La colère du peuple était si grande, qu'on poursuivit ensuite indistinctement tous les Chinois; on les traqua partout comme des bêtes sauvages, non-seulement à Lha-ssa, mais encore sur tous les autres points du Thibet où ils avaient établi des postes militaires ; on en fit une affreuse boucherie. Les Thibétains, dit-on, ne déposèrent les armes qu'après avoir impitoyablement poursuivi et massacré tous les Chinois jusqu'aux frontières du Sse-Tchouan et du Yun-Nan.

« La nouvelle de cette horrible catastrophe étant parvenue à la cour de Pékin, l'empereur Kian-Loung ordonna immédiatement de grandes levées de troupes dans toute l'étendue de l'empire, et les fit marcher contre le Thibet. Les Chinois, comme dans presque toutes les guerres qu'ils ont eu à soutenir contre leurs voisins, eurent le dessous, mais ils furent victorieux dans les négociations. Les choses furent rétablies sur l'ancien pied, et depuis lors la paix n'a jamais été sérieusement troublée entre les deux gouvernements.

« Les forces militaires que les Chinois entretiennent dans le Thibet sont peu considérables. Depuis le Sse-Tchouan jusqu'à Lha-ssa, ils ont d'étape en étape quelques misérables corps-de-garde, destinés à favoriser le passage du courrier de l'empereur. Dans la ville

même de Lha-ssa, leur garnison se compose de quelques centaines de soldats dont la présence contribue à relever et à protéger la position des ambassadeurs. En allant vers le sud jusqu'au Boutan, ils ont encore une ligne de corps détachés assez mal entretenus. Sur la frontière, ils gardent, conjointement avec les troupes thibétaines, les hautes montagnes qui séparent le Thibet des premiers postes anglais. Dans les autres parties du Thibet, il n'y a pas de Chinois; l'entrée leur en est sévèrement interdite.

« Les soldats et les mandarins chinois établis dans le Thibet sont à la solde du gouvernement de Pékin; ils restent ordinairement trois ans dans le pays: quand ce temps est écoulé, on leur envoie des remplaçants et ils rentrent dans leurs provinces respectives. Il en est pourtant un certain nombre qui, après avoir terminé leur service, obtiennent la permission de se fixer à Lha-ssa ou dans les villes situées sur la route du Sse-Tchouan. Les Chinois de Lha-ssa sont peu nombreux; il serait assez difficile de dire à quel genre de spécialité ils se livrent pour faire fortune. En général, ils sont un peu de tous les états et savent toujours trouver mille moyens pour faire passer dans leurs bourses les *tchan-ka* des Thibétains. Il en est plusieurs qui prennent une épouse dans le pays, mais les liens du mariage sont incapables de les fixer pour la vie dans leur patrie adoptive. Après un certain nombre d'années, quand ils jugent avoir fait des économies assez abondantes, ils s'en retournent tout bonnement en Chine, et laissent là leurs femmes et leurs enfants, à l'exception toutefois des garçons, qu'ils auraient scrupule d'abandonner. Les Thibétains redoutent les Chinois, les Katchis les méprisent, et les Pébouns se moquent d'eux.

« Parmi les nombreuses classes d'étrangers qui séjournent ou qui ne font que passer à Lha-ssa, il n'y en avait aucune à laquelle nous eussions l'air d'appartenir; nous ne ressemblions à personne : aussi, dès le premier jour de notre arrivée, nous aperçûmes-nous que l'étrangeté de notre physionomie attirait l'attention de tout le monde. Quand nous passions dans les rues, on nous examinait avec étonnement, et puis on faisait à demi-voix de nombreuses hypothèses sur notre nationalité. On nous prenait tantôt pour deux muphtis nouvellement arrivés de Kachemir, tantôt pour deux bracmanes de l'Inde; quelques-uns prétendaient que nous étions des lamas du nord de la Tartarie; d'autres enfin soutenaient que nous étions des marchands de Pékin, et que nous nous étions déguisés pour suivre l'ambassade thibétaine. Mais toutes les suppositions s'évanouirent bientôt, car nous déclarâmes formellement aux Katchis que nous n'étions ni muphtis ni Kachemiriens; aux Pébouns, que nous n'étions ni Indiens ni bracmanes; aux Mongols, que nous n'étions ni lamas ni Tartares; aux Chinois, enfin, que nous n'étions ni marchands, ni du royaume du Milieu. Quand on fut bien convaincu que nous n'appartenions à aucune de ces catégories, on se mit à nous appeler *Azaras blancs*. La dénomination était très grotesque, et nous plaisait assez; cependant nous ne voulûmes pas l'adopter sans prendre, par avance, quelques informations. Nous demandâmes donc ce qu'on entendait par *Azara blanc* : il nous fut répondu que les Azaras étaient les plus fervents adorateurs de Bouddha qu'on connût, qu'ils composaient une grande tribu de l'Inde et qu'ils faisaient souvent, par dévotion, le pèlerinage de Lha-ssa. On ajouta que, puisque nous n'étions ni Thibétains, ni Katchis, ni Pébouns, ni Chinois, ni Tartares,

nous devions certainement être Azaras. Il y avait seulement à cela un petit embarras, c'est que les Azaras qui avaient paru avant nous à Lha-ssa avaient la figure noire. Pour résoudre la difficulté, on avait donc dû nous appeler *Azaras blancs*. Nous rendîmes encore hommage à la vérité, et nous déclarâmes que nous n'étions Azaras d'aucune façon, ni blancs, ni noirs.

« Toutes ces hésitations sur le lieu de notre origine ne laissèrent pas d'abord d'être très-amusantes, mais elles devinrent bientôt graves et sérieuses : des esprits mal tournés allèrent s'imaginer que nous ne pouvions être que russes ou anglais. On finit même assez généralement par nous honorer de cette dernière qualification. On disait sans trop se gêner que nous étions des *Pelins de Galgatta*, que nous étions venus pour examiner les forces du Thibet, dresser des cartes de géographie, et chercher les moyens de nous emparer du pays. Tout préjugé national à part, il était très-fâcheux pour nous qu'on nous prît pour des sujets de sa majesté britannique. Un pareil quiproquo ne pouvait que nous rendre très-impopulaires, et peut-être finir par nous faire écarteler; car les Thibétains, nous ne savons trop pourquoi, se sont mis dans la tête que les Anglais sont un peuple envahisseur et dont il faut se défier.

« Pour couper court à tous les bavardages qui circulaient sur notre compte, nous prîmes la résolution de nous conformer à un règlement en vigueur à Lha-ssa, et qui prescrit à tous les étrangers qui veulent séjourner dans la ville pendant quelque temps, d'aller se présenter aux autorités. Nous allâmes donc trouver le chef de la police et nous lui déclarâmes que nous étions du ciel d'Occident, du grand royaume appelé la France, et que nous étions venus dans le Thi-

bet pour y prêcher la religion chrétienne dont nous étions ministres. L'individu à qui nous fîmes cette déclaration fut sec et impassible comme un bureaucrate. Il tira flegmatiquement son poinçon de bambou de derrière l'oreille et se mit à écrire, sans réflexion aucune, ce que nous venions de lui dire. Il se contenta de répéter deux ou trois fois entre ses dents les mots *France* et *Religion chrétienne*, comme un homme qui ne sait pas trop de quoi on veut lui parler. Quand il eut achevé d'écrire, il ossuya à ses cheveux son poinçon encore imbibé d'encre, et le réinstalla derrière l'oreille droite en nous disant: *Yak-fo-sé* (c'est bien). — *Temou-chu* (demeure en paix), lui répondîmes-nous; et après lui avoir tiré un pouce de langue, nous sortîmes tout enchantés de nous être mis en règle avec la police. Nous circulâmes dès-lors dans les rues de Lha-ssa d'un pas plus ferme, plus assuré, et sans tenir aucun compte des propos qui bourdonnaient incessamment à nos oreilles. La position légale que nous venions de nous faire nous relevait à nos propres yeux et remontait notre courage: quel bonheur de nous trouver enfin sur une terre hospitalière et de pouvoir respirer franchement un air libre, après avoir vécu si longtemps en Chine, toujours dans la contrainte, toujours en dehors des lois, toujours préoccupés des moyens de tricher le gouvernement de sa majesté impériale.

« La sorte d'indifférence avec laquelle notre déclaration fut reçue par l'autorité thibétaine, ne nous étonna nullement. D'après les informations que nous avions déjà prises sur la manière d'être des étrangers à Lha-ssa, nous étions convaincus qu'il ne nous serait fait aucune difficulté. Les Thibétains ne professent pas à l'égard des autres peuples ces principes d'exclusion qui font le caractère distinctif de la nation chinoise.

Tout le monde est admis à Lha-ssa; chacun peut aller et venir, se livrer au commerce et à l'industrie, sans que personne s'avise d'apporter la moindre entrave à sa liberté. Si l'entrée du Thibet est interdite aux Chinois, il faut attribuer cette prohibition au gouvernement de Pékin, qui, pour se montrer conséquent dans sa politique étroite et soupçonneuse, empêche lui-même ses sujets de pénétrer chez les peuples voisins. Il est probable que les Anglais ne seraient pas plus repoussés que les autres du Thibet, si leur marche envahissante dans l'Indoustan n'avait inspiré une légitime terreur au Talé-Lama.

« Nous avons déjà parlé des nombreuses et frappantes analogies qui existent entre les rites lamanesques et le culte catholique (1). Le gouvernement thibétain étant purement lamanesque, paraît en quelque sorte être calqué sur le gouvernement ecclésiastique des Etats pontificaux. Le Talé-Lama (2) est le chef politique et religieux de toutes les contrées du Thibet; c'est dans ses mains que réside toute puissance législative, exécutive et administrative. Le droit coutumier et certains règlements laissés par Tsong-Kaba servent à le diriger dans l'exercice de son immense autorité. Quand le Talé-Lama meurt, ou, pour parler le langage des Bouddhistes, quand il transmigre, on élit un enfant pour

(1) « Tous ces rapports embarrassent peu ceux qui sont persuadés que le Christianisme a été autrefois répandu dans la Tartarie; il leur semble évident que les institutions des Lamas, qui ne remontent pas au-delà du 13e siècle de notre ère, ont été calquées sur les nôtres. » *Abel Rémusat.*

(2) *Dalaï-Lama* est une très-mauvaise transcription; c'est *Talé-Lama* qu'on doit prononcer. Le mot mongol *Talé* veut dire *mer*, et a été donné au grand Lama du Thibet, parce que ce personnage est censé être une mer de sagesse et de puissance.

continuer la personnification indestructible du Bouddha vivant. Cette élection se fait par la grande assemblée des *Lamas-Houtouktou*, dont la dignité sacerdotale n'est inférieure qu'à celle du Talé-Lama. Plus bas nous entrerons dans quelques détails sur la forme et les règles de cette singulière élection. Comme le Talé-Lama est non-seulement le souverain politique et religieux des Thibétains, mais encore leur dieu visible, on comprend qu'il ne pourrait, sans compromettre gravement sa divinité, descendre à tout propos des hauteurs de son sanctuaire pour se mêler des choses humaines. Il s'est donc réservé les affaires de majeure importance, se contentant de régner beaucoup et de gouverner très-peu. Au reste, l'exercice de son autorité dépend uniquement de son goût et de son bon plaisir. Il n'y a ni charte, ni constitution pour contrôler sa manière d'agir.

« Après le Talé-Lama, que les Thibétains nomment aussi quelquefois *Kian-Ngan-Remboutchi* (souverain trésor), vient le *Nomekhan*, ou empereur spirituel. Les Chinois lui donnent le nom de *Tsan-Wang* (roi du Thibet). Ce personnage est nommé par le Talé-Lama, et doit être toujours choisi parmi la classe des *Lamas-Chaberous*. Il conserve son poste pendant toute sa vie, et ne peut être renversé que par un coup d'état. Toutes les affaires du gouvernement dépendent du *Nomekhan* et de quatre ministres nommés *Kalous*. Les Kalous sont choisis par le Talé-Lama sur une liste de candidats formée par le Nomekhan; ils n'appartiennent pas à la tribu sacerdotale, et peuvent être mariés. La durée de leur pouvoir est illimitée. Quand ils se rendent indignes de leurs fonctions, le Nomekhan adresse un rapport au Talé-Lama, qui les casse s'il le juge opportun. Les fonctionnaires subalternes sont choisis par les Kalous, et appartiennent le plus souvent à la classe des Lamas.

« Les provinces sont divisées en plusieurs principautés, qui sont gouvernées par des Lamas-Houtouktou. Ces espèces de petits souverains ecclésiastiques reçoivent leur investiture du Talé-Lama, et reconnaissent sa suzeraineté. En général ils ont l'humeur guerroyante, et se livrent souvent entre voisins des combats à outrance et toujours accompagnés de pillages et d'incendies.

« Le plus puissant de ces Lamas souverains est le *Boudchan-Remboutchi*. Il réside à *Djachi-Loumbo*, capitale du Thibet ultérieur. Cette ville est située au sud de Lha-ssa, et n'en est éloignée que de huit jours de marche. La célébrité du Boudchan actuel est prodigieuse; ses partisans prétendent que sa puissance spirituelle est aussi grande que celle du Talé-Lama, et que le sanctuaire de Djachi-Loumbo ne le cède pas en sainteté à celui du *Bouddha-La*. On admet pourtant généralement que la puissance temporelle du Talé-Lama est supérieure à celle du Boudchan-Remboutchi. Une grande rivalité ne peut manquer d'éclater tôt ou tard entre Lha-ssa et Djachi-Loumbo, et de jeter les Thibétains dans de funestes divisions.

« Le Boudchan-Remboutchi est âgé actuellement d'une soixantaine d'années. Il est, dit-on, d'une belle et majestueuse taille, et d'une vigueur étonnante pour son âge déjà avancé. Ce singulier personnage se di d'origine indienne. Il y a déjà quelques milliers d'années que sa première incarnation eut lieu dans le célèbre pays des *Azaras*. Les physionomistes, qui dès notre arrivée à Lha-ssa nous prenaient pour des Azaras blancs, ne manquèrent pas de nous engager vivement à faire un voyage de dévotion à Djachi-Loumbo, nous assurant qu'en notre qualité de compatriotes du Boudchan-Remboutchi nous en serions très bien reçus. Les Lamas érudits, qui s'occupent des généalogies bouddhiques, ex-

pliquent comme quoi le Boudchan, après de nombreuses et merveilleuses incarnations dans l'Indoustan, a fini par apparaître dans le Thibet ultérieur, et par fixer sa résidence à Djachi-Loumbo. Quoi qu'il en soit de sa biographie, à laquelle nous sommes fort heureusement dispensés d'ajouter foi, il est certain que cet habile Lama a su se donner une vogue vraiment étonnante. Les Thibétains, les Tartares et les autres peuples bouddhistes ne l'appellent jamais que le grand saint, et ne prononcent son nom qu'en joignant les mains et en levant les yeux au ciel. Ils prétendent que sa science est universelle; il sait parler, disent-ils, toutes les langues de l'univers, sans les avoir jamais étudiées, et peut converser avec les pèlerins de toutes les parties du monde. Les Tartares ont une foi si vigoureuse en sa puissance, qu'ils l'invoquent continuellement; dans les dangers, dans les afflictions, dans toutes les affaires pénibles et ardues, ils ont toujours à la bouche le nom magique du Bokte (saint).

« Les pèlerins qui se rendent dans le Thibet ne manquent jamais de visiter Djachi-Loumbo, d'aller se prosterner aux pieds du saint par excellence, et de lui présenter leurs offrandes; on ne saurait se faire une idée des sommes énormes que les caravanes tartares lui apportent annuellement. En retour des lingots d'or et d'argent qu'il enferme dans ses coffres, le Boudchan fait distribuer à ses adorateurs des lambeaux de ses vieux habits, des chiffons de papier où sont imprimées des sentences en mongol ou en thibétain, des statuettes en terre cuite et des pilules rouges d'une infaillible efficacité contre toute espèce de maladie. Les pèlerins reçoivent avec vénération toutes ces niaiseries, et les déposent religieusement dans un sachet qu'ils portent toujours suspendu à leur cou.

« Ceux-qui font le pèlerinage de Djachi Loumbo, séculiers ou lamas, hommes ou femmes, tout le monde se fait enrôler dans la confrérie des *Kelans*, instituée par le Boudchan-Remboutchi. Presque tous les Boudhistes aspirent au bonheur de devenir membres de cette association, qui pourra fort bien un jour faire naître dans la haute Asie quelque grave événement. Tous les esprits, du reste, sont vivement préoccupés et pressentent pour l'avenir une grande catastrophe. Voici quelles sont les étranges prophéties qui circulent à ce sujet:

« Quand le saint de Djachi-Loumbo, quand le Boudchan-Remboutchi sera mort, il ne transmigrera plus, comme par le passé, dans le Thibet ultérieur. Sa nouvelle incarnation ira s'opérer au nord de Lha-ssa, dans les steppes habitées par les *Ourang-Hai*, dans le pays nommé *Tieu-Chan-Pé-Lon*, entre les *Montagnes-Célestes* et les chaînes de l'*Altaï*. Pendant qu'il demeurera là inconnu durant quelques années, se préparant par la prière, la retraite et les bonnes œuvres aux grands événements de l'avenir, la religion de Bouddha ira s'affaiblissant dans tous les cœurs; elle ne vivra plus qu'au sein de la confrérie des Kelans. Dans ces jours malheureux les Chinois deviendront influents dans le Thibet; ils se répandront sur les montagnes et dans les vallées et chercheront à s'emparer de l'empire du Talé-Lama. Mais cela ne durera que peu de temps; il y aura un soulèvement général, les Thibétains prendront les armes et massacreront dans une seule journée tous les Chinois jeunes et vieux, sans qu'il soit donné à un seul de repasser les frontières.

« Un an après cette sanglante journée, l'empereur chinois mettra sur pied de nombreux bataillons et les fera marcher contre les Thibétains... Il y aura une réac-

tion épouvantable ; le sang coulera à flots, les torrents en seront rougis, et les Chinois finiront par s'emparer du Thibet. Mais ce triomphe ne sera pas de longue durée. C'est alors que le Boudchan-Remboutchi manifestera sa puissance : il fera un appel à tous les Kelans de la sainte association ; ceux qui seront déjà morts reviendront à la vie, et ils se rendront tous ensemble dans une vaste plaine du *Tieu-Chan-Pé-Lon*. Là le Boudchan distribuera des flèches et des fusils à tout le monde, et fera de cette multitude une armée formidable dont il prendra lui-même le commandement. La confrérie des Kelans marchera à la suite du saint par excellence et se précipitera sur les Chinois qui seront taillés en pièces. Le Thibet sera conquis, puis la Chine, puis la Tartarie, puis le vaste empire des *Oros* (Russes). Le Boudchan sera proclamé souverain universel, et sous sa sainte influence le lamanisme refleurira bientôt. Des lamazeries superbes s'élèveront de toutes parts, et le monde entier reconnaitra la puissance infinie des prières bouddhiques.

« Ces prédictions, dont nous nous contentons de donner un simple résumé, sont racontées par tout le monde en détail et dans les plus petites circonstances. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que personne ne paraît douter de la certitude des événements qu'elles annoncent ; chacun en parle comme d'une chose certaine et indubitable. Les Chinois résidants à Lha-ssa semblen également ajouter foi à la prophétie, mais ils ont le bon esprit de ne pas trop s'en tracasser. Ils espèrent que la débâcle arrivera fort tard, que d'ici là ils seront peut-être morts, ou que du moins ils auront le temps de vo venir. »

(*La suite au prochain numéro.*)

MANDEMENTS ET DÉPARTS.

Mgr l'Archevêque de Camerino (Etats romains), Mgr l'Evêque de Gap, et Mgr Lupke, Administrateur du diocèse d'Osnabruck, ont daigné recommander l'OEuvre à leurs diocésains.

Noms des RR. PP. Maristes partis de Toulon le 13 octobre dernier.

1° Pour le Vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie :

Mgr Douarre, Evêque d'Amata ;
M. Bernin (Claude), du diocèse de Lyon ;
M. Vigouroux (Jean), du diocèse de Saint-Flour ;
M. Forestier (Benoit), du diocèse de Clermont-Ferrand ;
M. Monnet (Pierre), id. id.
M. Anliard (Jean-Baptiste), id.
Le F. Anliard (Michel), id.

2° Pour le Vicariat de l'Océanie centrale :

M. Dubreul (Antoine), du diocèse de Lyon ;
M. Piéplu (Louis-Alfred), du diocèse de Bayeux ;
Le F. Pichelin (Louis), du diocèse de Reims.

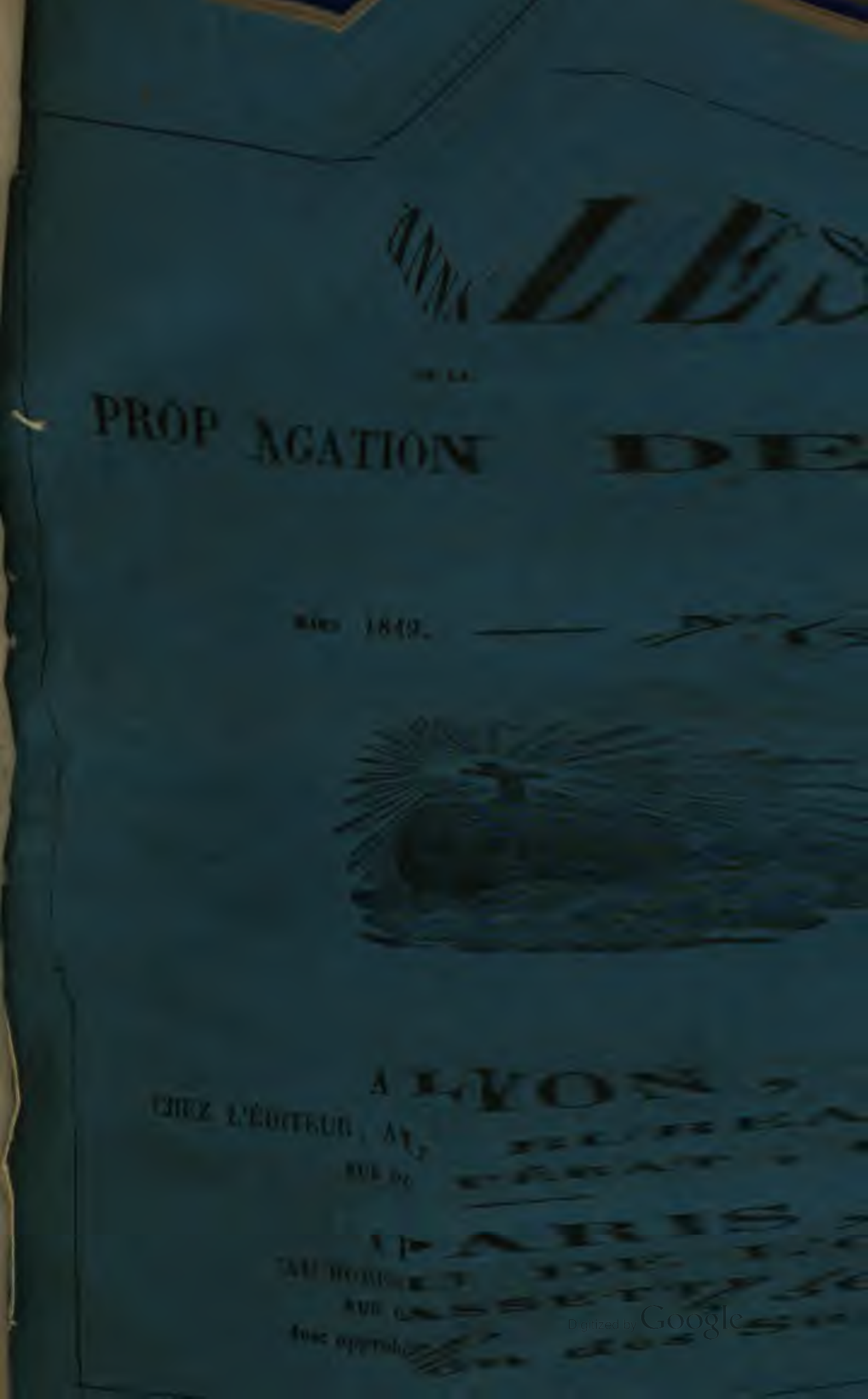
Au mois de juillet, quatre Missionnaires de la Congrégation de Saint-François de Sales sont partis pour le Vicariat apostolique de Vizigapatam, dans l'Inde : ce sont MM. Jean Baptiste Bénistiand, du diocèse de Chambéry ; François Larive, du diocèse de Maurienne ; François-Marie Sermel (diacre) et Marie Gavard (sous-diacre), du diocèse d'Annecy.

Six prêtres du Séminaire des Missions-Etrangères, destinés pour les Missions de Pondichéry, du Maysour et de Coimbatour, dans l'Inde, se sont embarqués à Bordeaux le 15 juillet: ce sont MM. Balcon, du diocèse de Saint-Brieuc; Bouquet, du diocèse du Puy; Cornevin, du diocèse de Langres; Prieur, du diocèse de Dijon; Rovel, du diocèse de Digne; Tuffou, du diocèse de Rodez.

Cinq autres prêtres de cette Congrégation se sont embarqués à Londres, le 12 septembre, pour Syncapore: ce sont MM. Bouillevaux, du diocèse de Langres; Combes, du diocèse d'Alby; Allard, du diocèse de Gap; Maistre, du diocèse d'Annecy; et Languereau, du diocèse de Dijon. Les deux premiers sont destinés pour la Cochinchine occidentale, le troisième et le quatrième pour la Malaisie, et le dernier pour le collége de Pulo-Pinang.

Le 17 août, partaient de Londres pour Hong-Kong six autres membres de la même Société: c'étaient MM. Guillemin, du diocèse de Besançon, pour le Su-Tchuen; Tapie, du diocèse de Tarbes, pour le Su-Tchuen; Franclet, du diocèse de Rennes, pour la Mandchourie; Mihières, du diocèse d'Aix, pour le Kouei-Tcheou; Néron, du diocèse de Saint-Claude, et Charbonnier, de celui de Digne, pour le Tong-King méridional.

Ces trois départs, joints à ceux que nous avons annoncés dans le courant de cette année, portent à 28 le nombre des sujets partis du Séminaire des Missions-Etrangères en 1848; 24 en étaient déjà sortis pendant l'année 1847, et 18 pendant celle de 1846: ce qui fait, en trois ans, 70 ouvriers évangéliques envoyés par cette Congrégation aux diverses Missions du globe.


PROPAGATION
1842.
A LYON
CHEZ L'ÉDITEUR
PARIS

MISSIONS DU THIBET.

Suite de la lettre de M. Huc à M. Etienne (1).

SÉJOUR A LHA-SSA.

« Pour ce qui est du Boudchan-Remboutchi, il se prépare, dit-on, avec ardeur à la grande révolution dont il doit être l'âme. Quoique déjà avancé en âge, il se livre souvent à des exercices militaires. Tous les instants de la journée qui ne sont pas absorbés par ses hautes fonctions de Bouddha vivant, il les utilise en se familiarisant avec son futur métier de généralissime des Kelans. On prétend qu'il lance très bien une flèche, et qu'il se sert avec habileté de la lance et du fusil à mèche. Il nourrit de grands troupeaux de chevaux pour sa future cavalerie, et des meutes de chiens énormes qui, joignant une force prodigieuse à une intelligence surhumaine, devront jouer un rôle important dans la grande armée des Kelans.

« Ces idées folles et extravagantes ont tellement pénétré dans les masses et surtout dans l'esprit de ceux qui se sont enrôlés dans la confrérie des Kelans, qu'elles pourront fort bien un jour occasionner une révolution

(1) Voir le précédent cahier des Annales, n° 122, p. 38.

dans le Thibet. Ce n'est jamais vainement que les peuples se préoccupent ainsi de l'avenir. Après la mort du grand Lama de Djachi-Loumbo, un aventurier audacieux n'aura qu'à se rendre dans le *Tieu-Chan-Pé-Lon*, puis se proclamer hardiment Boudchan-Remboutchi et faire un appel aux Kelans... il n'en faudra peut-être pas davantage pour bouleverser ces populations fanatiques.

« Un résultat actuel et immédiat de cette confrérie des Kelans, c'est de donner au Boudchan-Remboutchi une importance qui paraît porter peu à peu atteinte à la suprématie du Talé-Lama. Ce résultat est d'autant plus facile à obtenir que le souverain de Lha-ssa est un enfant de neuf ans, et que ses trois prédécesseurs ont expiré de mort violente avant d'atteindre leur majorité, fixée par les lois à vingt ans. Le Boudchan-Remboutchi, qui paraît être un homme habile et ambitieux, n'aura pas manqué sans doute d'utiliser cette période de quatre minorités, et de confisquer à son profit une partie de l'autorité spirituelle et temporelle du Talé-Lama.

« La mort violente des trois Talé-Lamas, prédécesseurs immédiats de celui qui règne aujourd'hui, a donné naissance dans l'année 1844 à un événement dont le Thibet, la Tartarie, la Chine même, se sont vivement préoccupés, et qui, à cause de son importance, mérite peut-être qu'on en dise ici quelque chose.

« Le phénomène inouï des trois Talé-Lamas, morts uccessivement à la fleur de leur âge, avait plongé la population de Lha-ssa dans une morne consternation. Peu à peu de sourdes rumeurs commencèrent à circuler, et bientôt on fit entendre publiquement les mots de crime et d'assassinat. La chose alla si loin, qu'on racontait dans les rues de la ville et dans les lamazeries

toutes les circonstances de ces funestes événements. On disait que le premier Talé-Lama avait été étranglé, le second écrasé par la toiture de sa chambre à coucher, et le troisième empoisonné avec ses nombreux parents qui étaient venus s'établir à Lha-ssa. Le Lama supérieur de la grande lamazerie de Kaldan, qui était très-dévoué au Talé-Lama, avait aussi subi le même sort. La voix publique designait le Nomekhan comme auteur de tous ces attentats. Les quatre ministres n'en doutaient nullement et connaissaient toute la vérité, mais ils se trouvaient dans l'impuissance de venger la mort de leur souverain; ils étaient trop faibles pour lutter contre le Nomekhan, qui était soutenu par des amis puissants et nombreux.

« Ce Nomekhan était Si-Fan, originaire de la principauté de Yang-Tou-Sse, dans la province du Kan-Sou. La suprême dignité de Tou-Sse était héréditaire dans sa famille, et un grand nombre de ses parents, établis à Lha-ssa depuis plusieurs générations, exerçaient une grande influence sur les affaires du Thibet. Le Nomekhan de Yang-Tou-Sse était encore bien jeune quand il fut investi d'une autorité qui ne le cédait qu'à celle du Talé-Lama. On prétend que, peu d'années après son élévation au pouvoir, il manifesta ses sentiments ambitieux et un désir effréné de la domination. Il usa de ses grandes richesses et de l'influence de ses parents pour s'entourer d'une clientèle qui lui fut entièrement dévouée. Il s'appliqua spécialement à se créer des partisans parmi la classe des lamas, et dans ce but il prit sous sa protection immédiate la fameuse lamazerie de *Séra*, située à une demi-lieue de Lha-ssa, et comptant plus de quinze mille religieux bouddhistes. Il la combla de ses faveurs, lui accorda des priviléges et des revenus immenses, et fit placer dans les diverses admi-

nistrations un grand nombre de ses créatures. Les lamas de Séra ne manquèrent pas de s'enthousiasmer pour le Nomekhan; ils le regardèrent comme un saint du premier ordre, et firent de ses perfections une nomenclature aussi étendue et aussi pompeuse que la nomenclature des perfections de Bouddha. Appuyé sur le parti puissant qu'il avait su se ménager, le Nomekhan ne mit plus de bornes à ses projets de domination. Ce fut alors qu'il fit périr successivement trois jeunes Talé-Lamas, afin de conserver entre ses mains le pouvoir de régent. Tel était le Nomekhan de Yang-Tou-Sse, ou du moins c'est ainsi qu'il nous fut représenté durant notre séjour à Lha-ssa.

« Il n'était pas aisé, comme on voit, de renverser un personnage dont la puissance était si solidement étayée. Les ministres kalous ne pouvant combattre ouvertement le Nomekhan qu'avec la perspective de succomber dans la lutte, prirent le parti de dissimuler et de travailler néanmoins, en secret, à la ruine de cet homme exécrable. L'assemblée du Houtouktou élut un nouveau Talé-Lama, ou plutôt désigna l'enfant dans le corps duquel l'âme du Bouddha vivant avait transmigré. Il fut intronisé au sommet du Boudda-La. Le Nomekhan, comme tous les autres dignitaires, alla se prosterner à ses pieds, l'adora très-dévotement, mais, sans doute, se promettant bien *in petto* de le faire transmigrer une quatrième fois quand il le jugerait opportun.

« Les Kalous prirent secrètement des mesures pour prévenir une nouvelle catastrophe. Ils s'entendirent avec le Boudchan-Remboutchi de Djachi-Loumbo, et il fut convenu que, pour arrêter les sinistres projets du Nomekhan, il fallait lui opposer la puissance irrésistible de l'empereur de Chine. Une requête fut donc rédigée et signée par le Boudchan et les quatre Kalous, puis envoyée secrètement à Pékin par l'ambassade de 1844.

« Pour trois raisons principales, le gouvernement de Pékin ne pouvait se dispenser d'accorder aux Thibétains la protection qu'ils lui demandaient en cette grave circonstance. D'abord la dynastie tartare s'était solennellement déclarée protectrice du Talé-Lama; en second lieu, le Nomekhan étant originaire de Yang-Tou-Sse dans la province du Kan-Sou, était en quelque sorte justiciable de l'empereur chinois. Enfin, politiquement parlant, c'était pour la cour de Pékin une excellente occasion d'établir son influence dans le Thibet, et d'y réaliser ses projets d'usurpation.

« La requête envoyée à Pékin par le Boudchan-Remboutchi et les quatre Kalous, fut reçue avec toute la faveur désirable. On songea aussitôt à faire partir pour Lha-ssa un ambassadeur d'une énergie et d'une prudence capables de renverser la puissance du Nomekhan; l'empereur jeta les yeux sur le mandarin *Ki-Chan*, et le chargea de cette mission difficile.

« Avant d'aller plus loin il ne sera pas superflu, peut-être, de faire connaître ce Ki-Chan, personnage très-célèbre en Chine, et qui a joué un rôle important dans l'affaire des Anglais à Canton. Ki-Chan est tartare-mandchou d'origine; il a commencé sa carrière par être écrivain dans un des six grands tribunaux de Pékin. Sa rare capacité ne tarda pas à se faire remarquer, et, quoiqu'il fût encore bien jeune, il monta rapidement les divers degrés de la magistrature. A l'âge de vingt-deux ans, il était gouverneur de la province du Ho-Nan. A vingt-cinq ans, il en fut vice-roi. Mais il fut dégradé de cette charge pour n'avoir pas su prévoir et arrêter un débordement du fleuve Jaune, qui causa de grands désastres dans la province qui lui avait été confiée. Sa disgrâce ne dura pas longtemps; il fut réintégré dans sa dignité première et envoyé

tour à tour en qualité de vice-roi, dans les provinces du *Chan-Toung*, du *Sse-Tchouan* et du *Pe-Tche-Ly*. Il fut décoré du globule rouge, de la plume de paon et de la tunique jaune, avec le titre de *Heou-Yé* (prince impérial); enfin il fut nommé *Tchoung-Tang*, dignité la plus grande à laquelle un mandarin puisse jamais prétendre. On ne compte que huit Tchoung-Tang dans l'empire, quatre Mandchous et quatre Chinois. Ils composent le conseil intime de l'empereur, et ont le droit de correspondre directement avec lui.

« Vers la fin de 1839, Ki-Chan fut envoyé à Canton en qualité de vice-roi de la province, et avec le titre de commissaire impérial; il avait tout pouvoir pour traiter, au nom de son gouvernement, avec les Anglais, et rétablir la paix qui avait été troublée par les mesures folles et violentes de *Lin*, son prédécesseur. Ce qui fait le plus grand éloge de la capacité de Ki-Chan, c'est qu'à son arrivée à Canton il reconnut l'immense supériorité des Européens sur les Chinois, et comprit qu'une guerre était impossible. Il entra donc sur-le-champ en négociations avec M. Elliot, plénipotentiaire anglais, et la paix fut conclue moyennant la cession de la petite île de *Hong-Kong*. Pour cimenter la bonne harmonie qui venait de s'établir entre l'empereur *Tao-Kouang* et la reine Victoria, Ki-Chan donna aux autorités anglaises un magnifique festin auquel eut l'honneur d'assister M. de Rosamel, commandant de la corvette *la Danaïde*, arrivée depuis peu de jours dans la rade de Macao. Tout le monde fut enchanté des bonnes grâces et de l'amabilité du commissaire impérial.

«Quelques jours s'étaient à peine écoulés que les intrigues ourdies à Pékin par l'ancien commissaire impérial *Lin*, réussirent à faire casser par l'empereur

le traité qu'on venait de conclure à Canton. Ki-Chan fut accusé de s'être laissé corrompre par l'or des Anglais, et d'avoir vendu aux *Diables marins* le territoire du Céleste-Empire. L'empereur lui envoya une lettre foudroyante, qui le déclarait digne de mort et lui donnait ordre de se rendre immédiatement à Pékin. Le pauvre commissaire impérial s'y attendait. L'empereur, dans sa paternelle mansuétude, lui fit grâce de la vie et se contenta de le dégrader de tous ses titres, de lui retirer toutes ses décorations, de confisquer ses biens, de raser sa maison, de faire vendre ses femmes à l'encan, et de l'envoyer en exil au fond de la Tartarie.

« Les amis nombreux et influents que Ki-Chan avait à la cour ne l'abandonnèrent pas dans son malheur ; ils travaillèrent avec courage et persévérance à le faire rentrer dans les bonnes grâces de l'empereur ; en 1844 il fut rappelé de son exil, et envoyé à Lha-ssa en qualité de délégué extraordinaire pour traiter l'affaire du Nomekhan. Il partit décoré du globule bleu, au lieu du rouge qu'il portait avant sa chute ; on lui rendit la plume de paon, mais le privilége de porter la tunique jaune lui fut encore interdit. Ses amis de Pékin se cotisèrent, et lui firent bâtir à leurs frais une magnifique maison. Le poste de *Kin-Tchai*, au milieu des montagnes du Thibet, était encore considéré comme un exil, mais c'était un acheminement vers une glorieuse et complète réhabilitation.

« Aussitôt après son arrivée à Lha-ssa, Ki-Chan se concerta avec le Boudchan-Remboutchi et les quatre Kalous, et fit arrêter le Nomekhan. Ensuite il fit subir un interrogatoire à toutes les personnes attachées au service de l'accusé ; et afin de les aider à déclarer la vérité, il leur fit enfoncer sous les ongles de longues aiguilles en bambou. *Par ce moyen*, comme disent les

Chinois, *la vérité fut séparée de l'erreur, et la conduite du Nomekhan fut manifestée au grand jour.* Ce malheureux avoua lui-même son crime, sans qu'il fût besoin de le soumettre à la question. Il se reconnut coupable d'avoir arraché trois vies au Talé-Lama, et de l'avoir fait transmigrer violemment, la première fois par strangulation, la seconde par suffocation, et la troisième par empoisonnement. Un procès-verbal fut dressé en chinois, en tartare et en thibétain ; le Nomekhan et ses complices le signèrent ; le Boudchan-Remboutchi, les quatre Kalous et l'ambassadeur chinois y apposèrent leur sceau, et il fut immédiatement envoyé à Pékin par un courrier extraordinaire. Tout cela se fit à huis clos et dans le plus grand secret.

« Trois mois après, la capitale du Thibet était plongée dans une affreuse agitation : on voyait placardé au grand portail du palais du Nomekhan, et dans les rues principales de la ville, un édit impérial en trois langues, sur papier jaune, et avec des bordures représentant des dragons ailés. Après de hautes considérations sur les devoirs des rois et des souverains grands et petits, après avoir exhorté les potentats, les monarques, les princes, les magistrats et les peuples des quatre mers à marcher dans les sentiers de la justice et de la vertu, sous peine d'encourir la colère du ciel et l'indignation du grand Khan, l'empereur rappelait les crimes du Nomekhan, et le condamnait à un exil perpétuel sur les bords du *Sakalien-Oula*, au fond de la Mandchourie......... A la fin de l'édit était la formule d'usage : Qu'on tremble ! et qu'on obéisse !!!

« Les habitants de Lha-ssa se portèrent avec empressement vers ces placards étranges, qu'ils n'étaient pas accoutumés de voir sur les murs de leur ville. La nouvelle de la condamnation du Nomekhan se répandit

avec rapidité parmi la multitude; des groupes nombreux se formèrent, où l'on discutait avec feu, mais à voix basse ; les figures étaient animées, et de tout côté s'élevait un frémissement sourd et presque silencieux. L'agitation qui régnait parmi le peuple thibétain avait moins pour objet la chute méritée du Nomekhan que l'intervention de l'autorité chinoise, intervention dont tout le monde se sentait froissé et humilié.

« A la lamazerie de *Séra*, l'opposition se manifesta avec une toute autre énergie. Aussitôt qu'on y eut connaissance de l'édit impérial, l'insurrection fut spontanée et générale. Ces quinze mille lamas, qui étaient tous dévoués à la cause du Nomekhan, s'armèrent précipitamment de lances, de fusils, de tout ce qu'ils purent rencontrer, et se précipitèrent sur Lha-ssa, dont ils n'étaient éloignés que d'une demi-lieue. Les épais nuages de poussière qu'ils soulevaient dans leur course désordonnée, et les épouvantables clameurs qu'ils faisaient entendre, annoncèrent leur arrivée aux habitants de Lha-ssa. — Les lamas de Séra ! voici les lamas de Séra !...... tel fut le cri qui retentit presque en même temps dans la ville entière, et qui porta l'effroi dans tous les cœurs. Les lamas fondirent comme une avalanche sur la résidence de l'ambassadeur chinois, et en firent voler les portes en éclats, aux cris mille fois répétés de : *Mort à Ki-Chan ! mort aux Chinois !* Mais ils ne trouvèrent personne sur qui ils pussent faire tomber leur colère. L'ambassadeur, prévenu à temps de leur arrivée, avait couru se cacher chez un Kalou, et les gens de sa suite s'étaient dispersés dans la ville. La multitude des lamas se divisa alors en plusieurs troupes : les uns se portèrent au palais du Nomekhan, et les autres envahirent la demeure des Kalous, demandant à grands cris qu'on leur livrât l'ambassa-

deur chinois. Il y eut sur ce point une lutte longue et acharnée, dans laquelle un des quatre ministres thibétains fut mis en lambeaux. Les autres reçurent des blessures plus ou moins dangereuses.

« Pendant qu'on se battait chez les Kalous pour s'emparer de la personne de Ki-Chan, la troupe la plus nombreuse des lamas avait enfoncé les portes de la prison où était enfermé le Nomekhan, et voulait le porter en triomphe jusqu'à la lamazerie de Séra. Le Nomekhan s'opposa vivement à ce projet, et usa de toute son influence pour calmer l'exaltation des lamas. Il leur dit que leur révolte inconsidérée aggravait sa position, au lieu de l'améliorer. — Je suis, leur dit-il, victime d'une conspiration. J'irai à Pékin, j'éclairerai l'empereur, et je reviendrai triomphant au milieu de vous. Maintenant, nous n'avons qu'à obéir au décret impérial.... ; je partirai selon qu'il m'a été ordonné..... Pour vous, rentrez en paix dans votre lamazerie. — Ces paroles ne changèrent pas la résolution des lamas ; mais la nuit venant à tomber, ils reprirent tumultueusement le chemin de Séra, se promettant bien de mieux organiser leur plan pour le lendemain.

« Quand le jour parut, les lamas commencèrent à s'agiter dans leur immense couvent, et se préparèrent de nouveau à envahir la ville de Lha-ssa. Mais, à leur grand étonnement, ils aperçurent dans la plaine, aux environs de la lamazerie, des tentes nombreuses et une multitude de soldats thibétains et chinois armés jusqu'aux dents, et qui leur barraient le passage. A cette vue, tous les courages s'évanouirent. La conque marine se fit entendre, et ces soldats improvisés, jetant bas leurs armes, rentrèrent dans leurs cellules, prirent leur livre sous le bras, et se rendirent tranquillement au chœur pour y réciter, selon l'usage, les ..ères du matin.

« Quelques jours après, le Nomekhan, accompagné d'une bonne escorte, prit la route du Sse-Tchouan, et s'achemina comme un mouton vers l'exil qui lui avait été assigné. On n'a jamais bien compris à Lha-ssa comment cet homme, qui n'avait pas reculé devant le meurtre de trois Talé-Lamas, n'avait pas voulu profiter de l'insurrection des lamas de Séra. Il est certain que d'un seul mot il eût pu anéantir tous les Chinois qui se trouvaient à Lha-ssa, et peut-être mettre en feu le Thibet tout entier. Mais le Nomekhan n'était pas trempé pour un pareil rôle; il avait la lâche énergie d'un assassin, et non l'audace d'un séditieux.

« Ki-Chan, enivré de son triomphe, étendit son pouvoir jusque sur les Thibétains complices du Nomekhan. Cette prétention ne fut pas du goût des Kalous, qui lui déclarèrent qu'à eux seuls appartenait le droit de juger des gens qui ne dépendaient en rien de la Chine, et contre lesquels on n'avait pas demandé la protection de l'empereur. Le Kin-Tchai n'insista pas; mais, pour ne pas avoir l'air de céder aux autorités thibétaines, il leur répondit officiellement qu'il leur abandonnait les assassins de bas étage, parce qu'ils ne valaient pas la peine qu'un représentant du grand empereur se mêlât de leur affaire.

« Un nouveau Nomekhan a été mis à la place de l'exilé. On a choisi pour cette charge éminente le Chaberon de la lamazerie de *Ran-Tchan*, jeune homme de dix-huit ans. Le Talé-Lama et le nouveau Nomekhan étant mineurs à l'époque où nous arrivâmes à Lha-ssa, la régence était confiée au premier Kalou. Toute la sollicitude du régent consistait à élever des digues contre les empiétements et les usurpations de l'ambassadeur chinois, qui cherchait par tous les moyens à profiter de la faiblesse dans laquelle se trouvait le gou-

vernement thibétain. Revenons maintenant à ce qui nous concerne.

« Aussitôt après nous être présentés aux autorités thibétaines et leur avoir déclaré qui nous étions et le but qui nous avait amenés à Lha-ssa, nous profitâmes de la position semi-officielle que nous venions de nous faire, pour entrer en rapport avec les lamas thibétains et tartares, et commencer enfin notre œuvre de Missionnaires. Un jour que nous étions assis à côté de notre modeste foyer, nous entretenant de questions religieuses avec un lama très-versé dans la science bouddhique, voilà qu'un Chinois, vêtu d'une manière assez recherchée, se présente inopinément à nous ; il se dit commerçant, et témoigne un vif désir d'acheter de nos marchandises. Nous lui répondons que nous n'avons rien à vendre. — Comment ! rien à vendre? — Non, rien, si ce n'est ces deux vieilles selles de cheval dont nous n'avons plus besoin. — Bon ! bon ! c'est précisément ce qu'il me faut; j'ai besoin de selles.... Et tout en examinant notre pauvre marchandise, il nous adresse mille questions sur notre pays et sur les lieux que nous avions visités avant d'arriver à Lha-ssa. Bientôt arriva un second Chinois, puis un troisième, puis enfin deux lamas enveloppés de magnifiques écharpes de soie. Tous ces visiteurs veulent nous acheter quelque chose, ils nous accablent de questions et paraissent scruter en même temps tous les recoins de notre chambre. Nous avons beau dire que nous ne sommes pas marchands, ils insistent; à défaut de soieries, de draperies et de quincailleries, ils s'accommoderont volontiers de nos selles. Ils les tournent et les retournent dans tous les sens; ils les trouvent tantôt magnifiques et tantôt abominables ; enfin, après de longues tergiversations, ils partent en nous promettant de revenir.

« La visite de ces cinq individus était faite pour nous donner à penser ; leur façon d'agir et de parler n'avait rien de naturel : quoique venus les uns après les autres, ils paraissaient s'entendre parfaitement et marcher de concert vers un même but. Leur envie de nous *acheter* quelque chose n'était évidemment qu'un prétexte pour déguiser leurs intentions. Ces gens étaient plutôt des escrocs ou des mouchards, que de véritables marchands. — Attendons, disions-nous ; demeurons en paix ; plus tard, peut-être, nous verrons clair dans cette affaire.

« L'heure du dîner étant venue, nous nous mîmes à table, ou plutôt nous demeurâmes accroupis à côté de notre foyer, et nous découvrîmes la marmite où bouillait depuis plusieurs heures une bonne tranche de bœuf grognant. Samdadchiemba, en sa qualité de majordome, la fit monter à la surface du liquide au moyen d'une large spatule en bois, puis la saisit avec les ongles et la jeta toute fumante sur un bout de planche, où il la dépeça en trois portions égales. Chacun prit une ration dans son écuelle, et, à l'aide de quelques petits pains cuits sous la cendre, nous commençâmes tranquillement notre repas, sans trop nous préoccuper ni des escrocs ni des mouchards. Nous en étions à rincer, en guise de dessert, nos écuelles avec du thé beurré, lorsque les deux lamas prétendus marchands reparurent. — Le régent, disent-ils, vous attend à son palais, il veut vous parler. — Bon! est-ce que le régent, lui aussi, voudrait, par hasard, nous acheter nos vieilles selles? — Il n'est question ni de selles ni de marchandises. Levez-vous promptement, et suivez-nous chez le régent. — Notre affaire n'était plus douteuse. Le gouvernement avait envie de se mêler de nous, mais dans quel but? était-ce pour

nous faire du bien ou du mal? pour nous donner la liberté ou pour nous enchainer? pour nous laisser vivre ou pour nous faire mourir? c'était ce que nous ne savions pas, ce que nous ne pouvions prévoir. — Allons voir le régent, dîmes-nous, et pour tout le reste la volonté du bon Dieu!

« Après nous être revêtus de nos plus belles robes et nous être coiffés de nos majestueux bonnets en peau de renard, nous dîmes à notre estafier : allons! — Et ce jeune homme? fit-il en nous montrant du doigt Samdadchiemba qui lui tournait les yeux d'une manière fort peu galante. — Ce jeune homme, c'est notre domestique; il gardera la maison pendant notre absence. — Ce n'est pas cela, il faut qu'il vienne aussi; le régent veut vous voir tous les trois. Samdadchiemba secoua, en guise de toilette, sa grosse robe de peau de mouton, posa d'une façon très-insolente une petite toque noire sur son oreille, et nous partîmes tous ensemble, après avoir cadenassé la porte de notre logis.

« Nous allâmes au pas de charge pendant cinq ou six minutes, et nous arrivâmes au palais du premier Kalou, régent du Thibet. Après avoir traversé une grande cour où se trouvaient réunis un grand nombre de lamas et de Chinois qui se mirent à chuchoter en nous voyant paraitre, on nous fit arrêter devant une porte dorée dont les battants étaient entr'ouverts. L'introducteur passa par un petit corridor à gauche, et un instant après la porte s'ouvrit. Au fond d'un appartement orné avec simplicité, nous aperçûmes un personnage assis, les jambes croisées, sur un épais coussin recouvert d'une peau de tigre : c'était le régent. De la main droite il nous fit signe d'approcher; nous avançâmes jusqu'à lui, et nous le saluâmes en mettant notre

bonnet sous le bras. Un banc recouvert d'un tapis rouge était placé à nôtre droite ; nous fûmes invités à nous y asseoir, ce que nous fîmes immédiatement. Pendant ce temps la porte dorée avait été refermée, et il n'était resté dans la salle que le régent et sept individus qui se tenaient debout derrière lui, savoir : quatre lamas au maintien modeste et composé, deux Chinois dont le regard était plein de finesse et de malice, et un personnage qu'à sa grande barbe, à son turban et à sa contenance grave nous reconnûmes être un musulman. Le régent était un homme d'une cinquantaine d'années; sa figure large, épanouie et remarquable de blancheur respirait une majesté vraiment royale; ses yeux noirs, ombragés de longs cils, étaient intelligents et pleins de douceur. Il était vêtu d'une robe jaune, doublée de marte zibeline ; une boucle ornée de diamants était suspendue à son oreille gauche, et ses longs cheveux d'un beau noir d'ébène étaient ramassés au sommet de la tête et retenus par trois petits peignes en or. Son large bonnet rouge, entouré de perles et surmonté d'une boule de corail, était déposé à côté de lui sur un coussin vert.

« Aussitôt que nous fûmes assis, le régent se mit à nous considérer longtemps en silence et avec une attention minutieuse. Il penchait sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, et nous souriait d'une façon moitié moqueuse et moitié bienveillante. Cette espèce de pantomime nous parut à la fin si drôle, que nous ne pûmes nous empêcher de rire. — Bon ! dîmes-nous en français et à voix basse, ce monsieur paraît assez bon enfant, notre affaire ira bien. — Ah! fit le régent d'un ton plein d'affabilité, quel langage parlez-vous ? je n'ai pas compris ce que vous avez dit. — Nous parlons le langage de notre pays. — Voyons, répétez

à haute voix ce que vous avez prononcé tout bas. — Nous disions : Ce monsieur parait assez bon enfant. — Vous autres comprenez-vous ce langage, dit le régent en se tournant vers ceux qui se tenaient debout derrière lui?.. Ils s'inclinèrent tous ensemble et répondirent qu'ils ne comprenaient pas. — Vous voyez, personne ici n'entend le langage de votre pays, traduisez vos paroles en thibétain ? — Nous disions que dans la physionomie du premier Kalou il y avait beaucoup de bonté. — Ah ! oui ; vous trouvez que j'ai de la bonté, cependant je suis très-méchant. N'est-ce pas que je suis très-méchant? demanda-t-il à ses gens... Ceux-ci se mirent à sourire, et ne répondirent pas. — Vous avez raison, continua le régent, je suis bon, car la bonté est le devoir d'un Kalou : je dois être bon envers mon peuple et aussi envers les étrangers... Puis il nous fit un long discours auquel nous ne comprimes que fort peu de chose. Quand il eut fini, nous lui dimes que n'ayant pas assez d'habitude de la langue thibétaine, nous n'avions pas entièrement pénétré le sens de ses paroles. Le régent fit signe à un Chinois qui avança d'un pas et nous traduisit sa harangue. En voici le résumé : On nous avait fait appeler, sans avoir la moindre intention de nous molester. Les bruits contradictoires, qui depuis notre arrivée à Lha-ssa circulaient sur notre compte, avaient déterminé le régent à nous interroger lui-même pour savoir d'où nous étions. — Nous sommes du ciel d'Occident, dimes-nous au régent. — De Galgatta (Calcutta) ? — Non, notre pays s'appelle la France. — Vous êtes, sans doute, des *Péling* (Anglais) ? — Non, nous sommes Français. — Savez-vous écrire ? — Mieux que parler. — Le régent se détourna, adressa quelques mots à un lama qui disparut et revint un instant après avec du pa-

pier, de l'encre et un poinçon en bambou. — Voilà du papier, nous dit le régent, écrivez quelque chose. — Dans quelle langue? en thibétain? — Non, écrivez des caractères de votre pays. — L'un de nous prit le papier sur ses genoux, et écrivit cette sentence : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* — Ah! voilà des caractères de votre pays! je n'en avais jamais vu de semblables; et quel est le sens de cela?.. — Nous écrivîmes la traduction en thibétain, en tartare et en chinois, et nous la lui fîmes passer. — On ne m'avait pas trompé, nous dit-il, vous êtes des hommes d'un grand savoir. Voilà que vous pouvez écrire dans toutes les langues, et vous exprimez des pensées aussi profondes que celles qu'on trouve dans les livres de prières... Puis il répétait en branlant lentement la tête : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?*

« Pendant que le régent et les personnages dont il était entouré, s'extasiaient sur notre merveilleuse science, on entendit tout-à-coup retentir dans la cour du palais les cris de la multitude et le bruit sonore du tam-tam chinois. — Voici l'ambassadeur de Pékin, nous dit le régent, il veut lui-même vous interroger : dites-lui franchement ce qui vous concerne et comptez sur ma protection, c'est moi qui gouverne le pays... Cela dit, il sortit avec les gens de sa suite par une petite porte dérobée et nous laissa seuls au milieu de cette espèce de prétoire.

« L'idée de tomber entre les mains des Chinois nous fit d'abord une impression désagréable, et l'image de ces horribles persécutions qui à diverses époques ont désolé les chrétientés de Chine s'empara tout-à-coup de notre imagination; mais nous fûmes bientôt rassurés en réfléchissant que, seuls et isolés comme

nous l'étions au milieu du Thibet, nous ne pouvions compromettre personne. Cette pensée nous donna du courage. — Samdadchiemba, dîmes-nous à notre jeune néophyte, c'est maintenant qu'il faut montrer que nous sommes des braves, que nous sommes des chrétiens. Cette affaire ira peut-être loin, mais ne perdons jamais de vue l'éternité. Si on nous traite bien, nous remercierons le bon Dieu; si on nous traite mal, nous le remercierons encore, car nous aurons le bonheur de souffrir pour la foi. Si l'on nous fait mourir, le martyre sera un beau couronnement à nos fatigues. Après seulement dix-huit mois de marche, arriver au ciel, n'est-ce pas là un bon voyage? n'est-ce pas avoir du bonheur? Qu'en dis-tu, Samdadchiemba? — Moi, je n'ai jamais eu peur de la mort. Si on me demande si je suis chrétien, vous verrez si je tremble!

« Ces excellentes dispositions de Samdadchiemba nous remplirent le cœur de joie, et dissipèrent complétement l'impression fâcheuse que cette mésaventure nous avait occasionnée. Nous fûmes un instant sur le point de prévoir les questions qu'on nous adresserait et les réponses que nous aurions à y faire; mais nous repoussâmes ce conseil de la prudence humaine; nous pensâmes que le moment était venu de nous en tenir strictement à ces paroles que Notre-Seigneur adressait à ses disciples : « Quand on vous conduira aux syna-
« gogues, aux magistrats et aux puissances, ne soyez
« point en peine de quelle manière vous répondrez. »
Il fut seulement convenu qu'on saluerait le Mandarin à la française et qu'on ne se mettrait pas à genoux en sa présence. Nous pensâmes que lorsqu'on a l'honneur d'être chrétien, Missionnaire et Français, on peut sans orgueil se tenir debout devant un Chinois quelconque.

« Après quelques moments d'antichambre, un jeune Chinois, élégamment vêtu et plein de gracieuses manières, vint nous annoncer que Ki-Chan, grand ambassadeur du grand empereur de la Chine, nous attendait pour nous interroger. Nous suivîmes cet aimable appariteur et nous fûmes introduits dans une salle ornée à la chinoise, où Ki-Chan était assis sur une estrade haute de trois pieds et recouverte de drap rouge. Devant lui était une petite table en laque noire où l'on voyait une écritoire, des pinceaux, quelques feuilles de papier et un vase en argent rempli de tabac à priser; au-dessous de l'estrade étaient quatre scribes, deux à droite et deux à gauche. Le reste de la salle était occupé par un grand nombre de Chinois et de Thibétains, qui avaient mis leurs beaux habits pour assister à la représentation.

« Ki-Chan, quoique âgé d'une soixantaine d'années, nous parut plein de force et de vigueur. Sa figure est, sans contredit, la plus noble, la plus gracieuse et la plus spirituelle que nous ayons jamais rencontrée parmi les Chinois. Aussitôt que nous lui eûmes tiré notre chapeau en lui faisant une courbette de la meilleure façon qu'il nous fut possible : — C'est bien, c'est bien, nous dit-il, suivez vos usages... On m'a dit que vous parlez correctement le langage de Pékin, je désire causer un instant avec vous. — Nous commettons beaucoup de fautes en parlant, mais ta merveilleuse intelligence saura suppléer à l'obscurité de notre parole. — En vérité, voilà du pur pékinois!... Vous autres, Français, vous avez une grande facilité pour toutes les sciences. Vous êtes Français, n'est-ce pas? — Oui, nous sommes Français. — Oh! je connais beaucoup les Français; autrefois il y en avait beaucoup à Pékin; j'en voyais quelques-uns. — Tu as dû

en connaître aussi à Canton, quand tu étais commissaire impérial... Ce souvenir fit froncer le sourcil à notre juge, il puisa dans sa tabatière une abondante prise de tabac et la renifla de très-mauvaise humeur. — Oui, c'est vrai, j'ai vu beaucoup d'Européens à Canton.... Vous êtes de la religion du Seigneur du ciel, n'est-ce pas? — Certainement, nous sommes même prédicateurs de cette religion. — Je le sais, je le sais; vous êtes, sans doute, venus ici pour prêcher cette religion? — Nous n'avons pas d'autre but. — Avez-vous déjà parcouru un grand nombre de pays? — Toute la Chine, toute la Tartarie et maintenant nous voici dans la capitale du Thibet. — Chez qui avez-vous logé quand vous étiez en Chine? — Nous ne répondons pas à des questions de ce genre. — Et si je vous le commande? — Nous ne pourrons pas obéir.... Ici, le juge dépité frappa un coup de poing sur la table. — Tu sais, lui dîmes-nous, que les chrétiens n'ont pas peur; pourquoi donc chercher à nous intimider? — Où avez-vous appris le chinois? — En Chine. — Dans quel endroit? — Un peu partout. — Et le tartare, où l'avez-vous appris? — En Mongolie, dans la terre des Herbes.

« Après quelques autres questions insignifiantes, Ki-Chan nous dit que nous devions être fatigués et nous invita à nous asseoir. Changeant ensuite brusquement de ton et de manières, il s'adressa à Samdadchiemba qui, le poing sur la hanche, s'était tenu debout un peu derrière nous : — Et toi, lui dit-il d'une voix sèche et courroucée, d'où es-tu? — Je suis du *Ki-Tou-Sse*. — Qu'est-ce que c'est que ce *Ki-Tou-Sse?* qui est-ce qui connaît cela? — *Ki-Tou-Sse* est dans le *San-Tchouan*. — Ah! tu es du *San-Tchouan!* dans la province du *Kan-Sou!*... Enfant de la nation centrale, à genoux!!!

Samdadchiemba pâlit, son poing se détacha de la hanche et le bras glissa modestement le long de la cuisse... A genoux !!! répéta le Mandarin d'une voix vibrante. — Samdadchiemba tomba à genoux en disant : A genoux, debout ou assis, ces positions me sont à peu près indifférentes ; un homme de peine et de fatigue comme moi n'est pas accoutumé à ses aises. — Ah ! tu es du Kan-Sou, dit le juge en aspirant de grosses prises de tabac, ah ! tu es du Kan Sou ! tu es un enfant de la nation centrale ! c'est bien :... dans ce cas, c'est moi qui vais te traiter ; ton affaire me regarde... Enfant de la nation centrale, réponds à tes père et mère, et garde-toi d'éparpiller des mensonges : où as-tu rencontré ces deux étrangers ? comment t'es-tu attaché à leur service ? réponds. — Samdadchiemba fit avec beaucoup d'aplomb une longue histoire de sa vie, qui parut assez intéresser l'auditoire ; puis il raconta comment il nous avait connus en Tartarie et quels avaient été les motifs qui l'avaient porté à nous suivre. Notre jeune néophyte parla avec dignité, mais surtout avec une prudence à laquelle nous ne nous attendions pas. — Pourquoi es-tu entré dans la religion du Seigneur du ciel ? ne sais-tu pas que le grand empereur le défend ? — *Le tout petit* (1) est entré dans cette religion, parce qu'elle est la seule véritable. Comment aurais-je pu croire que le grand empereur proscrivait une religion qui ordonne de faire le bien et d'éviter le mal ? — C'est vrai, la religion du Seigneur du ciel est sainte, je la connais. Pourquoi t'es-tu mis au service des étrangers ? ne sais-tu pas que les lois le défendent ? — Est-

(1) *Siao-té*, expression dont se servent les Chinois lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes en présence des mandarins.

ce qu'un ignorant comme moi peut savoir qui est étranger ou qui ne l'est pas ? Ces hommes ne m'ont jamais fait que du bien, ils m'ont toujours exhorté à la pratique de la vertu, pourquoi ne les aurais-je pas suivis ? — Combien te donnent-ils pour ton salaire? — Si je les accompagne, c'est pour sauver mon âme et non pas pour gagner de l'argent. Mes maîtres ne m'ont jamais laissé manquer ni de riz ni de vêtements, cela me suffit. — Es-tu marié ? — Ayant été lama avant d'entrer dans la religion du Seigneur du ciel, je n'ai jamais été marié.... Le juge adressa ensuite en riant une question inconvenante à Samdadchiemba qui baissa la tête et garda le silence. L'un de nous se leva alors, et dit à Ki-Chan : Notre religion défend non-seulement de commettre des actions impures, mais encore d'y penser et d'en parler; il ne nous est pas même permis de prêter l'oreille aux propos déshonnêtes. — Ces paroles prononcées avec calme et gravité, firent monter à la figure de son excellence l'ambassadeur de Chine une légère teinte de rougeur. — Je le sais, dit-il, je le sais, la religion du Seigneur du ciel est sainte, je la connais, j'ai lu ses livres de doctrine. Celui qui suivrait fidèlement tous ses enseignements serait un homme irréprochable... Il fit signe à Samdadchiemba de se lever; puis se tournant vers nous : Il est déjà nuit, dit-il; vous devez être fatigués, il est temps de prendre le repas du soir. Allez; demain, si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler.

« L'ambassadeur chinois avait parfaitement raison; il était fort tard, et les diverses émotions qui nous avaient été ménagées pendant la soirée n'avaient été capables, en aucune façon, de nous tenir lieu de souper. En sortant du prétoire sinico-thibétain, nous fûmes accostés par un vénérable lama qui nous donna

avis que monsieur le premier Kalou nous attendait. Nous traversâmes la cour illuminée par quelques lanternes rouges; nous allâmes prendre à droite un escalier périlleux, dont nous montâmes les degrés en nous tenant prudemment accrochés à la robe de notre conducteur, puis après avoir enfilé une longue terrasse, en marchant à la lueur douteuse des étoiles du firmament, nous fûmes introduits chez le régent. L'appartement, vaste et élevé, était splendidement éclairé au beurre. Les murs, le plafond, le plancher même, tout était chargé de dorures et de couleurs éblouissantes. Le régent était seul, il nous fit asseoir tout près de lui, sur un riche tapis, et essaya de nous exprimer par ses paroles et plus encore par ses gestes combien il s'intéressait à nous. Nous comprîmes surtout très-clairement qu'on s'occupait de ne pas nous laisser mourir de faim. Notre pantomime fut interrompue par l'arrivée d'un personnage qui laissa, en entrant, ses souliers à la porte : c'était le gouverneur des Musulmans kachemiriens. Après avoir salué la compagnie en portant la main au front et en prononçant la formule : *Salamalek*, il alla s'appuyer contre une colonne qui s'élevait au milieu de la salle et paraissait en soutenir la charpente. Le gouverneur musulman parlait très-bien la langue chinoise; le régent l'avait fait appeler pour servir d'interprète. Aussitôt après son arrivée, un domestique plaça devant nous une petite table, et on nous servit à souper aux frais du gouvernement thibétain. Nous ne dirons rien pour le moment de la cuisine du régent, d'abord parce que l'appétit distingué dont nous étions animés ne nous permit pas de faire une attention suffisante à la qualité des mets; en second lieu, parce que ce jour-là nous avions l'esprit beaucoup plus tourné à la politique qu'à la gastro-

nomie. Nous nous aperçûmes cependant que Samdadchiemba n'était pas là, et nous demandâmes ce qu'on en avait fait. — Il est avec mes domestiques, répondit le régent; soyez sans sollicitude sur son compte, rien ne lui manquera.

« Pendant et après le repas, il fut beaucoup question de la France et des pays que nous avions parcourus; le régent nous fit ensuite admirer les tableaux de peinture qui décoraient son appartement, et nous demanda si nous serions capables d'en faire autant. — Nous ne savons pas peindre, lui répondîmes-nous; l'étude et la prédication de la doctrine de Jehovah sont la seule chose qui nous occupe. — Oh! ne dites pas que vous ne savez pas peindre; je sais que les hommes de votre pays sont très-habiles dans cet art. — Oui, ceux qui en font un état, mais les ministres de la religion ne sont pas dans l'usage de s'en occuper. — Quoique vous ne soyez pas spécialement adonnés à cet art, cependant vous ne l'ignorez pas tout-à-fait.... Vous savez bien, sans doute, tracer des cartes de géographie? — Nous ne savons pas. — Comment! dans vos voyages, vous n'avez jamais dessiné? vous n'avez fait aucune carte? — Jamais. — Oh! c'est impossible!.... La persistance du régent à nous questionner sur un semblable sujet, nous donna à penser; nous lui exprimâmes l'étonnement que nous causaient toutes ces demandes. — Je vois, dit il, que vous êtes des hommes pleins de droiture, je vais donc vous parler franchement. Vous savez que les Chinois sont soupçonneux; puisque vous êtes restés longtemps en Chine, vous devez les connaître aussi bien que moi. Ils sont persuadés que vous parcourez les royaumes étrangers pour tracer des cartes et explorer tous les pays. Si vous dessinez, si vous faites des cartes de géographie, vous pouvez me l'avouer sans crainte;

comptez sur ma protection.... Evidemment le régent avait peur d'un envahissement; il se figurait, peut-être, que nous étions chargés de préparer les voies à quelque armée formidable prête à fondre sur le Thibet. Nous tâchâmes de dissiper ses craintes, et de l'assurer des dispositions extrêmement pacifiques du gouvernement français. Nous lui avouâmes que cependant, parmi nos effets, il se trouvait un grand nombre de dessins et de cartes géographiques, que nous avions même une carte du Thibet. A ces mots, la figure du régent se contracta subitement.... Mais nous nous hâtâmes d'ajouter, pour le rassurer, que toutes nos cartes de dessins et de géographie étaient imprimées et que nous n'en étions pas les auteurs. Nous prîmes de là occasion de parler au régent et au gouverneur kachemirien des connaissances géographiques des Européens ; ils furent fort étonnés quand nous leur dîmes que parmi nous les enfants de dix ou douze ans avaient une idée exacte et complète de tous les royaumes de la terre.

« La conversation se prolongea bien avant dans la nuit. Le régent se leva enfin, et nous demanda si nous n'éprouvions pas le besoin de prendre un peu de repos. — Nous n'attendions, lui répondîmes-nous, pour rejoindre notre demeure, que la permission du Kalou. — Votre demeure ! Mais j'ai donné ordre de vous préparer une chambre dans mon palais ; vous coucherez ici cette nuit, demain vous retournerez à votre maison.... Nous voulûmes nous excuser et remercier le régent de sa bienveillante attention ; mais nous nous aperçûmes bientôt que nous n'étions pas libres de refuser ce que nous avions eu la bonhomie de prendre pour une politesse ; nous étions tout bonnement prisonniers. Nous saluâmes le régent un peu froidement, et nous suivîmes un individu qui, après nous avoir

fait traverser un grand nombre de chambres, de corridors et de pas perdus, nous introduisit dans une espèce de cabinet auquel nous avons bien le droit de donner le nom de prison, puisqu'il ne nous était pas permis d'en sortir pour aller ailleurs.

« On nous avait préparé deux couchettes qui, sans contredit, valaient infiniment mieux que les nôtres; cependant nous regrettâmes nos pauvres grabats, où nous avions goûté si longtemps un sommeil libre et indépendant durant nos grandes courses à travers le désert. Des lamas et des serviteurs du régent arrivèrent en foule pour nous visiter; ceux qui étaient déjà couchés se relevèrent, et on entendit bientôt dans ce vaste palais, naguère si silencieux et si calme, les portes s'ouvrir et se fermer, et les pas précipités des curieux retentir dans tous les corridors; on se pressait autour de nous, et on nous examinait avec une insupportable avidité. Dans tous ces regards qui se croisaient sur nous de tous côtés, il n'y avait ni sympathie ni malveillance; ils exprimaient seulement une plate curiosité. Pour tous ces individus qui nous entouraient, nous n'étions rien de plus qu'une sorte de phénomène zoologique. Ah! qu'il est dur d'être ainsi donné en spectacle à une multitude indifférente!

« Lorsque nous jugeâmes que ces importuns avaient suffisamment regardé et chuchoté et qu'ils devaient se trouver satisfaits, nous les avertîmes que nous allions nous mettre au lit et qu'ils nous seraient extrêmement agréables de vouloir bien se retirer. Tout le monde nous fit une inclination de tête, quelques-uns nous tirèrent même la langue, mais personne ne bougea. Il était évident qu'on avait envie de savoir comment nous allions nous y prendre pour nous coucher. Ce désir nous parut quelque peu illégitime, cependant

nous crùmes devoir le tolérer jusqu'à un certain point. Nous nous mimes donc à genoux, nous fîmes le signe de la croix et nous récitàmes à haute voix notre prière du soir. Aussitôt que nous eùmes commencé, les chuchotemens cessèrent, et l'on garda un religieux silence. Quand la prière fut terminée, nous invitâmes de nouveau les assistants à nous laisser seuls; et afin de donner cette fois un peu d'efficacité à nos paroles, nous soufflâmes immédiatement le luminaire de notre chambre. Le public, plongé tout-à-coup dans de profondes ténèbres, prit le parti de rire et de se retirer à tâtons; nous poussâmes la porte de notre prison, et nous nous couchâmes.

« Aussitôt que nous fûmes étendus sur les lits du premier Kalou, nous nous trouvâmes beaucoup mieux disposés à causer qu'à dormir. Nous éprouvâmes un certain plaisir à récapituler les aventures de la journée. Les prétendus commerçants qui voulaient nous acheter nos selles de cheval, notre comparution devant le régent, l'interrogatoire que nous avait fait subir l'ambassadeur Ki-Chan, notre souper aux frais du trésor public, nos longs entretiens avec le régent, tout cela nous paraissait une fantasmagorie; il nous semblait que notre journée tout entière n'avait été qu'un long cauchemar. Notre voyage même, notre arrivée à Lhassa, tout nous semblait incroyable. Nous nous demandions s'il était bien vrai que nous, Missionnaires, nous, Français, nous fussions réellement dans les Etats du Talé-Lama, dans la capitale du Thibet, couchés dans le palais même du régent! Tous ces événements passés et présents se heurtaient dans notre tête; l'avenir, surtout, nous apparaissait enveloppé de noirs et épais nuages. Comment tout cela finira-t-il? Nous dira-t-on: Vous êtes libres, allez où il vous plaira? nous laissera-

t-on croupir dans cette prison, ou bien va-t-on nous y étrangler ?... — Ces réflexions étaient bien faites pour froisser le cœur et donner un peu de migraine; mais que la confiance en Dieu est une bonne chose au milieu des épreuves! comme on est heureux de pouvoir s'appuyer sur la Providence, alors qu'on se trouve seul, abandonné et destitué de tout secours! Oh! nous disions-nous l'un à l'autre, soyons résignés à tout et comptons sur la protection du bon Dieu; pas un cheveu ne tombera de notre tête sans une permission de sa part.

« Nous nous endormimes dans ces pensées, d'un sommeil peu profond et souvent interrompu. Aussitôt que les premières lueurs du jour commencèrent à paraître, la porte de notre cellule s'ouvrit tout doucement, et nous vîmes entrer le gouverneur des Katchis : il vint s'asseoir à côté de nous, entre nos deux couchettes, et nous demanda d'un ton bienveillant et affectueux si nous avions passé une assez bonne nuit; il nous offrit ensuite une petite corbeille de gâteaux faits dans sa famille, et des fruits secs venus de Ladak. Cette attention nous toucha profondément, ce fut comme si nous venions de faire la rencontre d'un ami sincère et dévoué.

« Le gouverneur des Katchis était âgé de trente deux ans; sa figure pleine de noblesse et de majesté respirait en même temps une bonté et une franchise bien capables d'attirer notre confiance; son regard, ses paroles, ses manières, tout en lui semblait nous exprimer combien vivement il s'intéressait à nous. Il était venu pour nous mettre au courant de ce qui aurait lieu pendant la journée, à notre sujet. — Dans la matinée, nous dit-il, l'autorité thibétaine se rendra avec vous dans votre demeure; on mettra le scellé sur tous vos effets, puis on les transportera au tribunal où ils seront exa-

minés, en votre présence, par le régent et l'ambassadeur chinois. Si vous n'avez pas dans vos malles des cartes de géographie autographes, vous pouvez être tranquilles, on vous laissera en paix; si, au contraire, vous en avez, vous feriez bien de me prévenir d'avance, parce que nous pourrions, dans ce cas, trouver quelque moyen d'arranger l'affaire. Je suis très-lié avec le régent (il nous avait été, en effet, facile de le remarquer la veille, pendant notre souper); c'est lui-même qui m'a chargé de venir vous faire cette confidence.... Il ajouta ensuite en baissant la voix que toutes ces tracasseries nous étaient suscitées par les Chinois, contre la volonté du gouvernement thibétain. Nous répondîmes au gouverneur des Katchsi que nous n'avions aucune carte de géographie autographe; puis nous lui parlâmes en détail de tous les objets qui étaient renfermés dans nos deux malles. — Puisqu'on doit aujourd'hui en faire la visite, tu jugeras par toi-même si nous sommes des gens qu'on peut croire, quand ils avancent quelque chose. — La figure du Musulman s'épanouit: Vos paroles, nous dit-il, me rassurent complètement; parmi les objets dont vous m'avez parlé, il n'y a rien qui puisse vous compromettre. Les cartes de géographie sont très-redoutées dans ce pays, on en a une peur extrême, surtout depuis l'affaire d'un certain Anglais, nommé Moorcroft, qui s'était introduit à Lha-ssa, où il se faisait passer pour Kachemirien. Après y avoir séjourné pendant douze ans, il est reparti; mais il a été assassiné sur la route de Ladak. Parmi ses effets on a trouvé une nombreuse collection de cartes de géographie et de dessins, qu'il avait composés pendant son séjour à Lha-ssa. Cet événement a rendu les autorités chinoises très-soupçonneuses à ce sujet; puisque vous autres vous ne faites pas des cartes

de géographie, c'est bien; je vais rapporter au régen ce que vous m'avez dit.

« Nous profitâmes du départ du gouverneur des Katchis pour nous lever, car nous étions restés couchés, sans façon, pendant sa longue visite. Après avoir fait notre prière du matin et avoir de notre mieux préparé nos cœurs à la patience et à la résignation, nous dégustâmes le déjeûner que le régent venait de nous faire servir : c'était un plat de petits pains farcis de cassonnade et de viande hachée, puis un pot de thé richement beurré. Nous fîmes honneur, plus volontiers, aux gâteaux et aux fruits secs que nous avait apportés le gouverneur kachemirien.

« Trois lamas-huissiers ne tardèrent pas à venir nous signifier l'ordre du jour, portant qu'on allait procéder à la visite de notre bagage. Nous nous inclinâmes respectueusement devant les ordres de l'autorité thibétaine, et nous nous dirigeâmes vers notre domicile, accompagnés d'une nombreuse escorte. Depuis le palais du régent jusqu'à notre habitation, nous remarquâmes sur notre passage une grande agitation; on balayait les rues, on enlevait les immondices avec empressement, et on tapissait le devant des maisons avec de grandes bandes de *pou-lou* jaune et rouge. Nous nous demandions ce que signifiait tout cela, pour qui toutes ces démonstrations d'honneur et de respect, lorsque nous entendîmes retentir derrière nous de vives acclamations. Nous tournâmes la tête, et nous reconnûmes le régent : il arrivait, monté sur un magnifique cheval blanc et entouré de nombreux cavaliers. Nous atteignîmes en même temps que lui notre logis, nous ouvrîmes le cadenas qui en fermait la porte, et nous priâmes le régent de vouloir bien nous faire l'honneur d'entrer dans les appartements des Missionnaires français.

« Samdadchiemba, que nous n'avions pas revu depuis l'audience de l'ambassadeur chinois, se trouvait aussi au rendez-vous; il était complètement stupéfait, car il ne comprenait rien à toutes ces opérations. Les domestiques du régent, avec lesquels il avait passé la nuit, n'avaient pu le mettre au courant des affaires. Nous lui dîmes un mot pour le rassurer, et lui donner à entendre qu'on n'allait pas tout de suite nous martyriser.

« Le régent s'assit au milieu de notre chambre, sur un siége doré qu'on avait eu soin de prendre au palais; puis il nous demanda si ce qu'il voyait dans notre demeure était tout notre avoir. — Oui, voilà tout ce que nous possédons, ni plus ni moins. Voilà toutes nos ressources pour nous emparer du Thibet. — Il y a de la malice dans vos paroles, dit le régent; je n'ai jamais pensé que vous fussiez des gens si redoutables... Qu'est-ce que c'est que cet objet? ajouta-t-il en nous montrant un crucifix que nous avions placé au mur. — Ah! si tu connaissais bien cet objet, tu ne dirais pas que nous sommes peu redoutables; c'est avec cela que nous voulons conquérir les vastes contrées du Thibet. — Le régent se mit à rire, car il ne vit qu'une plaisanterie dans nos paroles, pourtant si vraies et si sérieuses.

« Un scribe s'accroupit aux pieds du régent, et fit l'inventaire de nos malles, de nos guenilles et de notre batterie de cuisine. On apporta une lampe allumée; le régent tira d'une petite bourse suspendue à son cou un sceau en or qu'on apposa sur tout notre bagage. Rien ne fut épargné; nos vieilles bottes, les clous mêmes de notre tente de voyage, tout fut barbouillé de cire rousse et marqué solennellement au cachet du Talé-Lama.

« Quand cette longue cérémonie fut terminée, le

régent nous avertit qu'il fallait se rendre au tribunal. On alla donc aussitôt chercher des portefaix, ce qui demanda fort peu de temps : un lama de la police n'eut qu'à se présenter dans la rue et sommer, au nom de la loi, les passants, hommes, femmes ou enfants, d'entrer immédiatement dans la maison pour prendre part à un labeur gouvernemental. A Lha-ssa le système des corvées est dans un état prospère et florissant ; les Thibétains s'y prètent gaiment et de la meilleure grâce du monde.

« Lorsque la gent corvéable fut arrivée en nombre suffisant, on lui distribua toutes nos possessions ; on fit dans nos appartements un vide complet, et on se mit ensuite pompeusement en route pour le tribunal. Un cavalier thibétain, la lance au poing et un fusil en bandoulière, ouvrait la marche ; venait ensuite la troupe des portefaix, s'avançant entre deux lignes de lamas-satellites ; le régent, monté sur son cheval blanc et entouré de quelques cavaliers d'honneur, suivait nos bagages ; enfin, derrière le régent marchaient les deux pauvres Missionnaires français, auxquels une grande multitude de curieux formait un cortége peu agréable. Notre allure n'était pas fière ; conduits comme des malfaiteurs ou du moins comme des gens suspects, nous n'avions qu'à baisser les yeux et qu'à traverser modestement la foule nombreuse qui se précipitait sur notre passage. Une pareille position était sans doute bien pénible et bien humiliante ; mais la pensée de notre divin Sauveur, traîné au prétoire à travers les rues de Jérusalem, était bien capable d'adoucir l'amertume dont nous étions abreuvés. Nous le priâmes de sanctifier nos humiliations par les siennes, et de les accepter en souvenir de sa douloureuse Passion.

« Quand nous arrivâmes au tribunal, l'ambassadeur

chinois, entouré de son état-major, était déjà à son poste; le régent lui dit : — Tu veux examiner les effets de ces étrangers, les voici; examine. Ces hommes ne sont ni si riches ni si puissants que tu le prétends.... Il y avait du dépit dans les paroles du régent, et, au fond, il devait être un peu confus du rôle de gendarme qu'il venait de jouer. Ki-Chan nous demanda si nous n'avions que deux malles. — Deux seulement; on a tout apporté ici; dans notre maison il ne reste plus un chiffon, plus un morceau de papier. — Qu'avez-vous dans ces deux malles? — Tiens, voilà les clefs; ouvre-les, examine à ton aise. — Ki-Chan rougit et fit un mouvement en arrière, sa délicatesse de Chinois parut s'indigner. — Est-ce que ces malles m'appartiennent? nous dit-il avec émotion! est-ce que j'ai le droit de les ouvrir? Si ensuite il vous manquait quelque chose, que diriez-vous? — Ne crains rien; notre religion nous défend de juger témérairement le prochain. — Ouvrez vous-mêmes vos malles... Je veux savoir ce qu'il y a, c'est mon devoir; mais vous seuls avez le droit de toucher à ce qui vous appartient.

« Nous fîmes sauter le sceau du Talé-Lama, le cadenas fut enlevé, et ces deux malles, que tout le monde perçait des yeux depuis longtemps, furent enfin ouvertes à tous les regards. Nous retirâmes tous les objets les uns après les autres, et nous les étalâmes sur une grande table. D'abord parurent quelques volumes français et latins, puis des livres chinois et tartares, des linges d'église, des ornements, des vases sacrés, des chapelets, des croix, des médailles et une magnifique collection de lithographies. Tout le monde était en contemplation devant ce petit musée européen; on ouvrait de grands yeux, on se poussait du coude, on faisait claquer les langues en signe d'admiration; jamais per-

sonne n'avait rien vu de si beau, de si riche, de si merveilleux; tout ce qui brillait blanc était de l'argent; tout ce qui brillait jaune était de l'or; toutes les physionomies s'épanouirent, et on parut oublier complètement que nous étions des gens suspects et dangereux. Les Thibétains nous tiraient la langue en se grattant l'oreille, et les Chinois nous adressaient les courbettes les plus sentimentales. Notre sac de médailles, principalement, faisait tournoyer les yeux dans toutes les têtes; on avait l'air d'espérer qu'avant de quitter le prétoire, nous ferions au public une large distribution de ces brillantes pièces d'or.

« Le régent et Ki-Chan, dont les âmes étaient plus élevées que celles du vulgaire, et qui certainement ne convoitaient pas notre trésor, n'en avaient pas moins oublié leur rôle de juges. La vue de nos belles images coloriées les mettait tout hors d'eux-mêmes; le régent tenait les mains jointes, et regardait fixement et la bouche entr'ouverte, pendant que Ki-Chan pérorait, faisait le savant et démontrait à l'auditoire comme quoi les Français étaient les artistes les plus distingués qu'il y eût au monde. Autrefois, disait-il, il avait connu à Pékin un Missionnaire français qui tirait des portraits dont la ressemblance faisait peur; il tenait son papier caché dans la manche de sa robe, saisissait les traits comme à la dérobée, et dans l'espace d'une pipe de tabac tout était terminé.

« Ki-Chan nous demanda si nous n'avions pas des montres, des longues-vues, des lanternes magiques, etc. Nous ouvrîmes alors une petite boîte que personne n'avait encore remarquée et qui contenait un microscope. Nous en ajustâmes les diverses parties, et chacun n'eut plus des yeux que pour cette singulière machine en or pur et qui, sans contredit, allait opérer des choses

étonnantes. Ki-Chan etait le seul qui comprit ce que c'etait qu'un microscope; il en donna l'explication au public avec beaucoup de prétention et de vanité, puis il nous pria de placer quelque minicule à l'objectif.... Nous regardâmes son excellence du coin de l'œil, puis nous démontâmes le microscope pièce à pièce, et nous le casâmes dans sa boite. — Nous pensions, dîmes-nous à Ki-Chan, nous pensions être venus ici pour subir un jugement et non pas pour jouer la comédie. — Quel jugement a-t-on à faire? dit-il en se redressant d'une manière très-peu parlementaire.... Nous avons voulu visiter vos effets, savoir au sûr qui vous êtes, et voilà tout. — Et les cartes de géographie? tu n'en parles pas? — Oui, oui, c'est le point important; où sont vos cartes de géographie? — Les voilà; et nous déployâmes les trois cartes que nous avions, savoir : une mappe-monde, une terre-plate d'après la projection de Mercator, et un empire chinois. L'apparition de ces cartes fut pour le régent comme un coup de foudre; le pauvre homme changea de couleur trois ou quatre fois dans l'espace d'une minute, comme si nous eussions déployé notre arrêt de mort. — Nous sommes heureux, dîmes-nous à Ki-Chan, de te rencontrer dans ce pays. Si par malheur tu n'étais pas ici, il nous serait impossible de convaincre les autorités thibétaines que nous n'avons pas nous-mêmes tracé ces cartes; mais pour un homme instruit comme toi, pour un homme si bien au courant des choses de l'Europe, il est facile de voir que ces cartes ne sont pas notre ouvrage. — Ki-Chan parut extrêmement flatté du compliment. — C'est évident, dit-il; au premier coup d'œil on voit que ces cartes sont imprimées. Tiens, regarde, dit-il au régent, ces cartes n'ont pas été faites par ces hommes; elles ont été imprimées dans le royaume de

France. Toi, tu ne sais pas distinguer cela ; mais, moi, je suis accoutumé depuis longtemps aux objets venus du ciel d'Occident. — Ces paroles produisirent sur le régent un effet magique; sa figure se dilata, il nous regarda avec des yeux où brillait le contentement, et il nous fit gracieusement un signe de tête, comme pour nous dire : C'est bien ; vous êtes de braves gens.

« Il était impossible de passer outre, sans faire un peu de géographie. Nous nous prêtâmes charitablement aux désirs que nous manifestèrent le régent et l'ambassadeur chinois : nous leur indiquâmes, sur la terre-plate de Mercator, la Chine, la Tartarie, le Thibet et toutes les autres contrées du globe. Le régent fut anéanti en voyant combien nous étions éloignés de notre patrie, et quelle longue route nous avions été obligés de faire et sur terre et sur mer pour venir lui faire une visite dans la capitale du Thibet. Il nous regardait avec stupéfaction, puis il levait le pouce de la main droite, en nous disant : « Vous êtes des hommes « comme cela ; » ce qui voulait dire, dans le langage figuré des Thibétains : Vous êtes des hommes au superlatif.

« Après avoir reconnu les points principaux du Thibet, le régent nous demanda où était *Galgatta*. Voilà, lui dîmes-nous en lui indiquant du doigt un tout petit rond sur les bords de la mer. — Et Lha-ssa, où est donc Lha-ssa? — Le voici. — Les yeux et le doigt du régent se promenèrent un instant de Lha-ssa à Calcutta et de Calcutta à Lha-ssa... « Les Pélings de Gal-« gatta sont bien près de nos frontières, dit-il en fai-« sant la grimace et en branlant la tête.... Peu importe, « ajouta-t-il; et puis, voici les monts Himalaya ! »

« Le cours de géographie étant terminé, les cartes

furent insérées dans leurs étuis respectifs, et on passa aux objets de religion. Ki-Chan en savait assez long là-dessus; étant vice-roi de la province du Pe-Tche-Ly, il avait suffisamment persécuté les chrétiens pour avoir eu de nombreuses occasions de se familiariser avec tout ce qui a rapport au culte catholique. Aussi ne manqua-t-il pas de faire le connaisseur : il expliqua les images, les vases sacrés, les ornements; il sut même dire que dans la boite aux saintes huiles il y avait un remède fameux pour les moribonds. Pendant toutes ces explications, le régent était préoccupé et distrait, ses yeux se tournaient incessamment vers un grand fer à hosties. Ces longues pinces, terminées par deux larges lèvres, paraissaient agir fortement sur son imagination; il nous interrogeait des yeux, et semblait nous demander si cet affreux instrument n'était pas quelque chose comme une *machine infernale*. Il ne fut rassuré qu'après avoir vu quelques hosties que nous tenions dans une boite; alors seulement il comprit l'usage de cette étrange machine.

« Après avoir passé en revue toute notre propriété, Ki-Chan nous dit que nous pouvions refaire nos malles. — Je garde seulement, ajouta-t-il, ce portefeuille et ces manuscrits, je veux les examiner à loisir. — C'était de la pure charlatanerie; il savait très-bien qu'il lui serait impossible de déchiffrer ce que contenaient ces papiers, mais il voulait se donner aux yeux des Thibétains la tournure d'un homme qui comprend beaucoup de choses.

« De son coté le régent était tout rayonnant de joie, et triomphait de voir que parmi nos effets on n'avait rien trouvé qui pût nous compromettre. — Eh bien! dit-il à l'ambassadeur chinois avec un ton plein de malice, que penses-tu de ces hommes? que faut-il

en faire? — Ces hommes sont Français, ils sont ministres de la religion du Seigneur du ciel; ce sont de braves gens, il faut les laisser en paix. — Ces paroles flatteuses furent accueillies dans toute la salle avec un léger murmure d'approbation, et les deux Missionnaires répondirent au fond du cœur : *Deo gratias !*

« La gent corvéable s'empara de notre bagage, et nous retournâmes dans notre logis avec une démarche sans doute plus alerte et plus dégagée que lorsque nous en étions partis. La nouvelle de notre réhabilitation s'était promptement répandue dans la ville, et le peuple thibétain accourait de toutes parts pour nous faire fête ; on nous saluait avec empressement, et le nom français était dans toutes les bouches. Dès ce moment les Azaras blancs furent complètement oubliés.

« Aussitôt que nous eûmes regarni nos appartements, nous distribuâmes quelques *tchan-ka* aux porteurs de nos effets, afin qu'ils pussent boire à notre santé un pot de petite bière thibétaine et apprécier la magnanimité des Français, qui ne font jamais travailler le peuple gratis.

« Tout le monde étant parti, nous rentrâmes dans notre solitude accoutumée, et la solitude amenant la réflexion, nous nous avisâmes de deux choses assez importantes : la première, que nous n'avions pas encore dîné ; et la seconde, que nos deux coursiers n'étaient plus à leur râtelier. Pendant que nous songions aux moyens de faire promptement notre cuisine et de découvrir ce qu'étaient devenus nos chevaux, nous vîmes apparaître au seuil de notre porte le gouverneur des Katchis, qui nous tira de ce double embarras. Le brave homme, ayant prévu que notre longue séance à la cour d'assises ne nous avait pas permis de faire bouillir notre marmite, arrivait suivi de deux domestiques portant une grande

corbeille remplie de provisions. C'était un festin d'ovation qu'il nous avait préparé ! — Et nos chevaux, pourrais-tu nous en donner des nouvelles ? nous ne les voyons plus dans la cour. — J'allais vous en parler; ils sont depuis hier soir dans les écuries du régent. Pendant votre absence, ils n'ont enduré ni la faim ni la soif.... J'ai entendu dire que vous êtes dans l'intention de les vendre... Est-ce vrai ? — Oh ! oui, très-vrai. Ces animaux nous ruinent. Mais ils sont si maigres ! qui voudrait les acheter à cette heure ? — Le régent désire les acheter. — Le régent ? — Oui, lui-même; ne riez pas, ce n'est pas une plaisanterie. Combien en voulez-vous ? — Oh ! ce qu'on voudra. — Eh bien ! vos chevaux sont achetés. En disant ces mots, le Kachemirien déploya un petit paquet qu'il portait sous le bras, et déposa sur le plancher deux lingots d'argent du poids de dix onces chacun : — Voilà, dit-il, le prix de vos deux chevaux. — Nous pensâmes que nos haridelles ne valaient pas cela, et nous le dîmes consciencieusement au gouverneur des Katchis; mais il fut impossible de rien changer à cette affaire, qui avait été conclue et arrêtée d'avance. Le régent prétendait que nos chevaux, quoique maigres, étaient d'excellente race, puisqu'ils n'avaient pas succombé aux fatigues de notre long voyage; de plus, ils avaient à ses yeux une valeur exceptionnelle, parce qu'ils avaient parcouru de nombreuses contrées, et surtout parce qu'ils avaient brouté les pâturages de *Koun-Boum*, patrie de *Tsong-Khaba*.

« Vingt onces d'argent de plus dans notre maigre bourse, c'était une bonne fortune; nous avions de quoi faire les généreux. Aussi, sans désemparer, nous prîmes un de ces lingots et nous le posâmes sur les genoux de Samdadchiemba : — Voilà pour toi, lui

dîmes-nous, tu en auras pour t'endimancher des pieds à la tête. — Samdadchiemba remercia froidement et maussadement ; toutefois les muscles de sa physionomie se détendirent peu à peu, ses narines se glonflèrent et sa large bouche se mit à sourire. Enfin il ne lui fut plus possible de comprimer sa joie, il se leva et fit sauter deux ou trois fois en l'air son lingot en s'écriant : Voilà un fameux jour !! Au fait, notre Dchiahour avait raison ; cette journée si tristement commencée avait été bonne au-delà de ce que nous pouvions espérer. Nous avions à Lha-ssa une position honorable, et il allait enfin nous être permis de travailler librement à la propagation de l'Evangile.

« La journée du lendemain fut encore plus heureuse que la précédente, et vint en quelque sorte mettre le comble à notre prospérité. Dans la matinée nous nous rendîmes, accompagnés du gouverneur kachemirien, chez le régent auquel nous désirions exprimer notre gratitude pour les témoignages d'intérêt qu'il nous avait donnés. Nous fûmes accueillis avec bienveillance et cordialité même. Le régent nous dit, comme en confidence, que les Chinois étaient jaloux de nous voir à Lha-ssa; mais que nous pouvions compter sur sa protection et séjourner librement dans le pays sans que personne eût le droit de s'immiscer dans nos affaires. — Vous êtes très-mal logés, ajouta-t-il ; votre chambre m'a paru sale, étroite et incommode. Je prétends que des étrangers comme vous, que des hommes venus de si loin se trouvent bien à Lha-ssa. Est-ce que dans votre pays de France on ne traite pas bien les étrangers ? — On les traite à merveille. Ah ! si un jour tu pouvais y aller, tu verrais comme notre empereur te recevrait ! — Les étrangers, ce sont des hôtes. Il vous faut donc abandonner la demeure que

vous vous êtes choisie ; j'ai déjà donné ordre de vous préparer un logement convenable dans une de mes maisons. — Nous acceptâmes avec empressement et reconnaissance une offre si bienveillante. Etre logés commodément et gratis n'était pas chose à dédaigner dans notre position ; mais nous appréciâmes surtout l'avantage de pouvoir fixer notre résidence dans une maison même du régent. Une faveur si signalée, une protection si éclatante de l'autorité thibétaine ne pouvait manquer de nous donner auprès des habitants de Lha-ssa une grande influence morale, et de faciliter notre mission apostolique.

« En sortant du palais, nous allâmes sans perdre du temps visiter la maison qui nous avait été allouée. C'était superbe ! c'était ravissant ! Le soir même nous opérâmes notre déménagement et nous primes possession de notre nouvelle demeure.

« Notre premier soin fut d'ériger dans notre maison une petite chapelle : nous choisîmes l'appartement le plus vaste et le plus beau, nous le tapissâmes le plus proprement qu'il nous fut possible, et ensuite nous l'ornâmes de saintes images. Oh ! comme notre âme fut inondée de joie quand il nous fut enfin permis de prier publiquement au pied de la croix, au sein même de cette capitale du bouddhisme, qui jamais encore, peut-être, n'avait vu briller à ses yeux le signe de notre rédemption ! Quelle consolation pour nous de pouvoir enfin faire retentir des paroles de vie aux oreilles de ces pauvres populations assises depuis tant de siècles aux ombres de la mort ! Cette petite chapelle était, à la vérité, bien pauvre, mais pour nous elle était ce centuple que Dieu a promis à ceux qui renoncent à tout pour son service. Notre cœur était si plein que nous crûmes n'avoir pas acheté trop cher le bonheur

que nous goûtions, par deux années de souffrances et de tribulations à travers le désert.

« Tout le monde à Lha-ssa voulut visiter la chapelle des lamas français. Plusieurs, après s'être contentés de nous demander quelques éclaircissements sur la signification de nos images, s'en retournaient en remettant à une autre époque de s'instruire de la sainte doctrine de Jéhovah. Mais plusieurs aussi se sentaient intérieurement frappés et paraissaient attacher une grande importance à l'étude des vérités que nous étions venus leur annoncer. Tous les jours ils se rendaient auprès de nous avec assiduité, ils lisaient avec application le résumé de la doctrine chrétienne que nous avions composé à la lamazerie de *Koun-Boum*, et nous priaient de leur enseigner *les véritables prières*.

« Les Thibétains n'étaient pas les seuls à attacher une grande importance à la religion de Jéhovah; parmi les Chinois, les secrétaires de l'ambassadeur Ki-Chan vinrent plusieurs fois nous visiter, pour s'entretenir de la grande doctrine de l'Occident. L'un d'entre eux, à qui nous avions prêté plusieurs ouvrages chrétiens écrits en mandchou, s'était convaincu de la vérité du christianisme et de la nécessité de l'embrasser. Mais ce lettré n'avait pas le courage de faire publiquement profession de foi, tant qu'il était attaché à l'ambassade; il voulait attendre le moment où il serait libre de rentrer dans son pays. Dieu veuille que ses bonnes dispositions ne se soient pas évanouies !

« Un jeune médecin, originaire de la province du Yun-Nan, montra plus de générosité. Depuis son arrivée à Lha-ssa, ce Yun-Nannais avait mené une vie si étrange que tout le monde le nommait l'ermite chinois. Il ne sortait jamais que pour aller voir ses malades, et ordinairement il ne se rendait que chez

les pauvres. Les riches avaient beau le solliciter, il dédaignait de répondre à leurs invitations, à moins d'y être forcé par le besoin d'obtenir quelque secours, car il ne prenait jamais rien des pauvres au service desquels il s'était voué. Le temps qui n'était pas absorbé par la visite des malades, il le consacrait à l'étude; il passait même la majeure partie de la nuit sur ses livres. Il dormait fort peu et ne prenait, par jour, qu'un seul repas de farine d'orge, sans jamais user de viande. Il n'y avait, au reste, qu'à le voir pour se convaincre qu'il menait une vie dure et pénible : sa figure était d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes, et, quoiqu'il fût âgé tout au plus d'une trentaine d'années, il avait les cheveux presque entièrement blancs.

« Un jour il vint nous voir pendant que nous récitions le Bréviaire dans notre petite chapelle; il s'arrêta à quelques pas de la porte, et attendit gravement et en silence. Une grande image coloriée représentant le crucifiement avait sans doute fixé son attention; car, aussitôt que nous eûmes terminé nos prières, il nous pria brusquement et sans s'arrêter à nous faire les politesses d'usage, de lui expliquer ce que signifiait cette image. Quand nous eûmes satisfait à sa demande, il croisa les bras sur sa poitrine et, sans nous dire un seul mot, il demeura immobile, les yeux fixés sur l'image du crucifiement. Il garda cette position pendant une demi-heure; ses yeux enfin se mouillèrent de larmes, il étendit ses bras vers le Christ, puis tomba à genoux, frappa trois fois la terre de son front et se releva en s'écriant : Voilà le seul Bouddha que les hommes doivent adorer!... Ensuite il se tourna vers nous et, après nous avoir fait une inclination profonde, il ajouta : Vous êtes mes maîtres; prenez-moi pour votre disciple.

« Tout ce que venait de faire ce jeune homme nous frappa étrangement ; nous ne pûmes nous empêcher de croire qu'un puissant mouvement de la grâce venait d'ébranler son cœur. Nous lui exposâmes brièvement les principaux points de la doctrine chrétienne, et à tout ce que nous lui disions il se contentait de répondre avec une expression de foi vraiment étonnante : Je crois. Nous lui présentâmes un petit crucifix en cuivre doré, et nous lui demandâmes s'il voulait l'accepter. Pour toute réponse, il nous fit avec empressement une profonde inclination. Aussitôt qu'il eut le crucifix entre ses mains, il nous pria de lui donner un cordon et immédiatement il le suspendit à son cou. Il voulut ensuite savoir quelle prière il pourrait réciter devant la croix. — Nous te prêterons quelques livres chinois où tu trouveras des explications de la doctrine et de nombreux formulaires de prières. — Mes maîtres, c'est bien ; mais je voudrais avoir une prière courte, facile, que je puisse apprendre à l'instant et répéter souvent et partout. — Nous lui enseignâmes à dire : « Jésus, Sauveur du monde, ayez pitié de moi. » De peur d'oublier ces paroles, il les écrivit sur un morceau de papier qu'il plaça dans une petite bourse suspendue à sa ceinture. Il nous quitta, en nous assurant que le souvenir de cette journée ne s'effacerait jamais de sa mémoire.

« Ce jeune médecin mit beaucoup d'ardeur à s'instruire des vérités de la religion chrétienne ; mais ce qu'il y eut en lui de remarquable c'est qu'il ne chercha nullement à cacher la foi qu'il avait dans le cœur. Quand il venait nous visiter, ou quand nous le rencontrions dans les rues, il avait toujours son crucifix qui brillait sur sa poitrine, et il ne manquait jamais de nous aborder en disant : «Jésus, Sauveur du monde,

« ayez pitié de moi !... » C'était la formule qu'il avait adoptée pour nous saluer.

« Pendant que nous faisions quelques efforts pour répandre la grâce évangélique parmi la population de Lha-ssa, nous ne négligeâmes pas non plus, de faire pénétrer cette divine semence jusque dans le palais du régent, et ce ne fut pas sans l'espérance d'y recueillir un jour une précieuse moisson. Depuis l'espèce de jugement qu'on nous avait fait subir, nos relations avec le régent étaient devenues fréquentes et en quelque sorte pleines d'intimité. Presque tous les soirs, quand il avait terminé ses travaux de haute administration, il nous faisait inviter à venir partager avec lui son repas thibétain, auquel il faisait ajouter, à notre intention, quelques mets préparés à la chinoise; nos entretiens se prolongeaient ordinairement bien avant dans la nuit.

« Le régent était un homme d'une capacité remarquable : issu d'une humble extraction, il s'était élevé graduellement et par son propre mérite jusqu'à la dignité de premier Kalou. Il n'y avait que trois ans qu'il était parvenu à cette charge éminente ; jusque-là il avait toujours rempli des fonctions pénibles et laborieuses. Il avait souvent parcouru dans tous les sens les immenses contrées du Thibet, soit pour faire la guerre ou négocier avec les états voisins, soit pour surveiller la conduite des Houtouktous, placés au gouvernement des diverses provinces. Une vie si active, si agitée, et en quelque sorte incompatible avec l'étude, ne l'avait pas empêché d'acquérir une connaissance approfondie des livres lamanesques. Tout le monde s'accordait à dire que la science des lamas les plus renommés était inférieure à celle du régent. On admirait surtout l'aisance avec laquelle il expédiait les affaires.

« Un jour nous nous trouvions chez lui quand on lui apporta un grand nombre de rouleaux de papier : c'étaient les dépêches des provinces. Une espèce de secrétaire les déroulait les uns après les autres, et les lui présentait à lire en tenant un genou en terre. Le régent les parcourait rapidement des yeux, sans pourtant interrompre la conversation qu'il avait engagée avec nous. A fur et mesure qu'il avait pris connaissance d'une dépêche, il saisissait son style de bambou et écrivait ses ordres au bas du rouleau. Il expédia ainsi toutes les affaires avec promptitude et comme en se jouant. Nous ne sommes nullement compétents pour émettre une opinion au sujet du mérite littéraire qu'on attribuait au premier Kalou, mais nous pouvons dire que nous n'avons jamais vu d'écriture thibétaine aussi belle que la sienne.

« Le régent aimait beaucoup à s'occuper de questions religieuses, et le plus souvent elles faisaient la principale matière de nos entretiens. Au commencement il nous dit ces paroles remarquables : — Tous vos longs voyages, vous les avez entrepris uniquement dans un but religieux. Vous avez raison, car la religion est l'affaire importante des hommes. Je vois que les Français et les Thibétains pensent de même à ce sujet. Nous ne ressemblons nullement aux Chinois, qui comptent pour rien les affaires de l'âme. Cependant votre religion n'est pas, dites-vous, la même que la nôtre ; il importe de savoir quelle est la véritable. Nous les examinerons donc toutes les deux attentivement et avec sincérité ; si la vôtre est la bonne, nous l'adopterons ; comment pourrions-nous nous y refuser ? Si, au contraire, c'est la nôtre, je crois que vous serez assez raisonnables pour la suivre. — Ces dispositions nous parurent excellentes, nous ne pouvions pour le moment en désirer de meilleures.

« Nous commençâmes par le christianisme. Le régent, qui était toujours aimable et poli dans les rapports qu'il avait avec nous, prétendit que, puisque nous étions ses hôtes, nos croyances devaient avoir l'honneur de la priorité. Nous passâmes successivement en revue les vérités dogmatiques et morales; à notre grand étonnement, le régent ne paraissait surpris de rien : — Votre religion, nous répétait-il sans cesse, est conforme à la nôtre, les vérités sont les *mêmes*, nous ne différons que dans les explications. Dans tout ce que vous avez vu et entendu dans la Tartarie et dans le Thibet, vous avez dû, sans doute, trouver beaucoup à redire; mais il ne faut pas oublier que les erreurs et les superstitions nombreuses que vous avez remarquées ont été introduites par les lamas ignorants, et qu'elles sont rejetées par les bouddhistes instruits. — Le régent n'admettait entre lui et nous que deux points de dissidence : l'origine du *monde* et la transmigration des âmes. Ses croyances, bien qu'elles parussent se rapprocher souvent de la doctrine catholique, finissaient néanmoins par aboutir toujours à un vaste panthéisme ; mais le régent prétendait que nous arrivions aussi aux mêmes conséquences, et il se faisait fort de nous en convaincre.

« La langue thibétaine, essentiellement religieuse et mystique, exprime avec beaucoup de clarté et de précision toutes les idées qui touchent à l'âme humaine et à la divinité. Malheureusement nous n'avions pas un assez long usage de cet idiome, et nous étions forcés dans nos entretiens avec le régent d'avoir recours au gouverneur kachemirien pour nous servir d'interprète. Mais comme il n'était pas lui-même très-habile à rendre en chinois des idées métaphysiques il nous était souvent difficile de bien nous entendre.

Un jour le régent nous dit : — La vérité est claire par elle-même ; mais si on l'enveloppe de mots obscurs, on ne l'aperçoit pas ; tant que nous serons obligés d'avoir le chinois pour intermédiaire, il nous sera impossible de nous bien comprendre. Nous ne discuterons avec fruit qu'autant que vous parlerez clairement le thibétain. — Personne plus que nous n'était persuadé de la justesse de cette observation. Nous répondîmes au régent que l'étude de la langue thibétaine était toute notre sollicitude, que nous y travaillions tous les jours avec ardeur. — Si vous voulez, ajouta-t-il, je vous faciliterai les moyens de l'apprendre. — Au même instant il appela un domestique, et lui dit quelques mots que nous ne comprîmes pas. Un tout jeune homme élégamment vêtu parut aussitôt, et nous salua avec beaucoup de grâce. — Voilà mon neveu, nous dit le régent, je vous le donne pour élève et pour maître ; il sera toujours avec vous, et vous aurez occasion par ce moyen de vous exercer dans la langue thibétaine. En retour, vous lui donnerez quelques leçons de chinois et de mandchou. Nous acceptâmes cette proposition avec reconnaissance, et nous pûmes, en effet, par la suite faire des progrès rapides dans la langue du pays.

« Le régent aimait beaucoup à s'entretenir de la France : durant les longues visites que nous lui faisions tous les jours, il nous adressait une foule de questions sur les mœurs, les habitudes et les productions de notre pays : tout ce que nous lui racontions des bateaux à vapeur, des chemins de fer, des aérostats, de l'éclairage au gaz, du télégraphe, du daguerréotype et de tous nos produits industriels, le jetait comme hors de lui, et lui donnait une haute idée de la grandeur et de la puissance de la France.

« Un jour que nous lui parlions des observatoires et

des instruments astronomiques, il nous demanda s'il ne lui serait pas permis d'examiner de près cette machine étrange et curieuse que nous tenions dans une boite : il voulait parler du microscope. Comme nous étions de meilleure humeur et infiniment plus aimables qu'au moment où l'on faisait la visite de nos effets, nous nous empressâmes de satisfaire la curiosité du régent. Un de nous courut à notre résidence, et revint à l'instant avec le merveilleux instrument. Nous l'ajustâmes, en essayant de donner comme nous pûmes quelques notions d'optique à notre auditoire. Nous étant cependant aperçus que la théorie excitait fort peu d'enthousiasme, nous en vînmes tout de suite à l'expérience, nous demandâmes si dans la société quelqu'un serait assez bon pour nous procurer un pou : la chose était plus facile à trouver qu'un papillon. Un noble lama, secrétaire du premier Kalou, nous en offrit un extrêmement bien membré ; nous le saisîmes avec la pointe de nos braxelles. A cette vue le lama fit aussitôt de l'opposition, et voulut empêcher l'expérience, sous prétexte que nous allions procurer la mort d'un être vivant. — N'aie pas peur, lui dîmes-nous, il n'est pris que par l'épiderme ; d'ailleurs il paraît bien assez vigoureux pour se tirer victorieusement de ce mauvais pas. — Le régent qui, comme nous l'avons dit, avait un symbolisme plus épuré que celui du vulgaire, dit au lama de garder le silence et de nous laisser faire. Nous continuâmes donc l'expérience, et nous plaçâmes à l'objectif cette pauvre petite bête qui se déjetait de toutes ses forces à l'extrémité des braxelles. Nous invitâmes ensuite le régent à cligner l'œil gauche, en appliquant le droit au verre qui était au haut de la machine.... Tsong-Khaba ! s'écria le régent, ce pou est gros comme

un rat ! Il le considéra un instant, puis il leva la tête et cacha sa figure dans ses deux mains, en disant que c'était horrible à voir. Il voulut dissuader les autres de regarder, mais son influence échoua complètement. Tout le monde, à tour de rôle, alla se pencher sur le microscope, et se releva en poussant des cris d'horreur. Le lama secrétaire s'étant aperçu que son petit animal ne remuait plus guère, réclama en sa faveur. Nous enlevâmes les braxelles, et nous fîmes tomber l'insecte dans la main de son propriétaire; mais, hélas! la pauvre victime était sans mouvement. Le régent dit en riant à son secrétaire : « Je crois que « ton pou est indisposé; va, tâche de lui faire manger « une médecine, autrement il n'en reviendra pas. »

« Personne ne voulant plus voir des êtres vivants, nous continuâmes la séance en faisant passer sous les yeux des spectateurs une petite collection de tableaux microscopiques. Tout le monde était dans le ravissement, et on ne parlait qu'avec admiration de la prodigieuse capacité des Français. Le régent nous dit : « Vos chemins de fer et vos navires aériens ne m'étonnent plus tant; des hommes qui peuvent inventer « une machine comme celle-ci sont capables de tout. »

« Le premier Kalou s'était tellement engoué des choses de notre patrie, qu'il lui prit fantaisie d'étudier la langue française. Un soir nous lui apportâmes, selon ses désirs, un A B C français, dont chaque lettre avait la prononciation écrite au-dessous avec des caractères thibétains; il y jeta un coup d'œil, et, comme nous voulions lui donner quelques explications, il nous répondit que ce n'était pas nécessaire, que ce que nous lui avions écrit était très-clair.

« Le lendemain, aussitôt que nous parûmes en sa

présence, il nous demanda quel était le nom de notre empereur. —Notre empereur s'appelle Louis-Philippe. —Louis-Philippe, c'est bien... Puis il prit son poinçon, et se mit à écrire; un instant après, il nous présenta un morceau de papier où l'on voyait écrit en caractères très-bien formés : LOUY FILIPE.

« Pendant la courte période de notre prospérité à Lha-ssa, nous eûmes aussi des relations assez familières avec l'ambassadeur chinois Ki-Chan. Il nous fit appeler deux ou trois fois pour parler politique, ou, selon l'expression chinoise, pour dire des paroles oiseuses. Nous fûmes fort surpris de le trouver si bien au courant des affaires d'Europe; il nous parla beaucoup des Anglais et de la reine Victoria. —Il paraît, dit-il, que cette femme a une grande capacité; mais son mari, selon moi, joue un rôle fort ridicule : elle ne le laisse se mêler de rien. Elle lui a fait arranger un jardin magnifique, rempli d'arbres fruitiers et de fleurs de toute espèce; et c'est là qu'il est toujours enfermé, passant toute sa vie à se promener. On prétend qu'en Europe il y a encore d'autres royaumes où les femmes gouvernent: est-ce vrai? est-ce que leurs maris sont également enfermés dans des jardins? Est-ce que dans le royaume de France vous avez aussi cet usage? — Non, jamais. En France ce sont les femmes qui font les jardins, et les hommes se mêlent des affaires. —Voilà qui est la raison; agir autrement, c'est du désordre.

« Ki-Chan nous demanda des nouvelles de Palmerston, s'il était toujours chargé des affaires étrangères...—Et *Ilu* (1), qu'est-il devenu? le savez-vous?—

(1) Nom chinois de M. Elliot, plénipotentiaire anglais à Canton, au commencement de la guerre anglo-chinoise.

Il a été rappelé; ta chute a entraîné la sienne. — C'est dommage; *Ilu* avait un cœur excellent, mais il ne savait pas prendre une résolution. A-t-il été mis à mort, ou exilé? — Ni l'un ni l'autre : en Europe on n'y va pas si rondement qu'à Pékin. — Oui, c'est vrai; vos mandarins sont bien plus heureux que nous : votre gouvernement vaut mieux que le nôtre. Il est clair que notre empereur ne peut pas tout savoir, et cependant c'est lui qui juge tout, sans que personne ose jamais trouver à redire à ses actes. Notre empereur nous dit : Voilà qui est blanc... Nous nous prosternons, et nous répondons : Oui, voilà qui est blanc. Notre empereur montre ensuite le même objet et nous dit : Voilà qui est noir... Nous nous prosternons de nouveau, et nous répondons : Oui, voilà qui est noir. — Mais enfin, si vous souteniez qu'un objet ne peut-être à la fois blanc et noir? — L'empereur dirait peut-être à celui qui aurait ce courage : Tu as raison... mais en même temps il le ferait étrangler ou décapiter. Oh! nous n'avons pas, comme vous, une *assemblée de tous les chefs* (*Tchoung-Teou-y;* c'est ainsi que Ki-Chan désignait la Chambre des députés). Si votre empereur veut agir contrairement à la justice, votre *Tchoung-Teou-y* est là pour arrêter sa volonté.

« Ki-Chan nous raconta de quelle manière étrange on avait traité à Pékin la grande affaire des Anglais en 1839. L'empereur convoqua les huit *Tchoung-Tang* qui composent son conseil intime, et leur parla des événements du Midi; il leur dit que des aventuriers des mers occidentales, s'étaient montrés rebelles et insoumis, qu'il fallait les prendre et les châtier sévèrement, afin de donner un exemple à tous ceux qui seraient tentés d'imiter leur inconduite. Après avoir ainsi manifesté son opinion, l'empereur demanda

l'avis de son conseil. Les quatre *Tchoung-Tang* mandchous se prosternèrent et dirent : *Tchi, tchi, tchi, tchou dze-ti Fan Fou :* Oui, oui, oui, voilà l'ordre du maître... Les quatre *Tchoung-Tang* chinois se prosternèrent à leur tour et dirent : *Che, che, che, hoang-chan te tien ngen :* Oui, oui, oui, c'est le bienfait céleste de l'empereur... Après cela on n'ajouta plus rien et le conseil fut congédié.

« Cette anecdote est très-authentique, car Ki-Chan est un des huit *Tchoung-Tang* de l'empire, il ajouta que pour son compte il était persuadé que les Chinois étaient incapables de lutter contre les Européens à moins de modifier leurs armées et de changer leurs vieilles habitudes, mais qu'il se garderait bien de le dire jamais à l'empereur parce que, outre que le conseil serait inutile, il lui en coûterait peut-être la vie.

« Nos relations fréquentes avec l'ambassadeur chinois, le régent et le gouverneur des Katchis ne contribuaient pas peu à nous attirer la confiance et la considération de la population de Lha-ssa; en voyant augmenter de jour en jour le nombre de ceux qui venaient régulièrement s'instruire de notre sainte religion, nous sentions nos espérances grandir et notre courage se fortifier. Cependant au milieu de ces consolations, une pensée venait incessamment nous navrer le cœur. Nous souffrions de ne pouvoir offrir aux Thibétains le ravissant spectacle des fêtes pompeuses et touchantes du catholicisme, il nous semblait toujours que la beauté de nos cérémonies eût agi puissamment sur ce peuple si avide de tout ce qui tient au culte extérieur.

« Les Thibétains, nous l'avons déjà dit, sont éminemment religieux, mais à part quelques Lamas contemplatifs qui se retirent au sommet des montagnes, et passent

leur vie dans le creux des rochers, ils sont très-peu portés au mysticisme. Au lieu de renfermer leur dévotion au fond de leur cœur, ils aiment au contraire à la manifester par des actes extérieurs. Ainsi les pèlerinages, les cérémonies bruyantes dans les lamazeries, les prostrations sur les plates-formes des maisons, les pratiques, en un mot, qui peuvent être vues ou entendues sont extrêmement de leur goût. Ils ont continuellement le chapelet à la main, ils s'agitent bruyamment et ne cessent de murmurer des prières, même en vaquant à leurs affaires.

« Il existe à Lha-ssa une coutume bien touchante et que nous avons été en quelque sorte jaloux de rencontrer parmi des infidèles. Sur le soir, au moment où le jour touche à son déclin, tous les Thibétains cessent de vaquer aux affaires et se réunissent, hommes, femmes et enfants, conformément à leur âge et à leur sexe, dans les principaux quartiers de la ville et sur les places publiques. Aussitôt que les groupes se sont formés, tout le monde s'accroupit par terre et on commence à chanter des prières lentement et à demi-voix. Les concerts religieux qui s'élevent du sein de ces réunions nombreuses produisent dans la ville une harmonie immense, solennelle, et qui agit fortement sur l'âme. La première fois que nous fûmes témoins de ce spectacle, nous ne pûmes nous empêcher de faire un douloureux rapprochement entre cette ville païenne où tout le monde priait en commun et nos cités d'Europe où l'on rougirait de faire en public le signe de la croix.

« La prière que les Thibétains chantent dans leurs réunions du soir varie suivant les diverses saisons de l'année. Celle au contraire qu'ils récitent sur leur chapelet est toujours la même et ne se compose que de six syllabes : *Om*, *Mani Padmé Houm*. Cette formule, que

les Bouddhistes nomment par abréviation le *Mani*, se trouve non-seulement dans tous les bouches, mais on la rencontre encore écrite de toute part dans les rues, sur les places publiques et dans l'intérieur des maisons. Sur toutes les banderolles qu'on voit flotter au-dessus des portes et au sommet des édifices, il y a toujours un *Mani* imprimé en caractères landza, tartare et thibétain. Certains bouddhistes riches et zélés entretiennent à leurs frais des compagnies de lamas sculpteurs qui ont pour mission de propager le *Mani*. Ces étranges missionnaires s'en vont, un ciseau et un marteau à la main, parcourant les campagnes, les montagnes et les déserts, et gravant la formule sacrée sur les pierres et les rochers qu'ils rencontrent.

« Au rapport du savant orientaliste Klaproth, *Om, Mani Padmé Houm* serait la transcription thibétaine d'une formule sanscrite apportée de l'Inde dans le Thibet. Vers le milieu du septième siècle de notre ère, le célèbre Hindou *Tourmi-Sambhodha* introduisit l'usage de l'écriture dans le Thibet. Mais comme l'alphabet landza parut au roi *Srong-bdzan-Gombo* trop difficile et trop compliqué, il l'invita à en rédiger un nouveau plus facile et mieux adapté à la langue thibétaine. En conséquence *Tourmi-Sambhodha* s'enferma pendant quelque temps et composa l'écriture thibétaine dont on se sert encore aujourd'hui, et qui n'est qu'une modification du sanscrit. Il initia aussi le roi aux secrets du bouddhisme et lui transmit la formule sacrée: *Om, Mani Padmé Houm* qui se répandit avec rapidité dans toutes les contrées du Thibet et de la Mongolie.

« Cette formule a dans la langue sanscrite un sens complet et indubitable, qu'on chercherait vainement dans l'idiome thibétain. *Om* est chez le Hindous le nom mystique de la Divinité, par lequel toutes les prières

commencent. Il est composé de A, le nom de Vichnou; de O, celui de Siva; et de M, celui de Brahma. Mais cette particule équivaut aussi à l'interjection *Oh!* et exprime une profonde conviction religieuse; c'est en quelque sorte une formule d'acte de foi. *Mani* signifie joyau, chose précieuse; *Padma* le lotus; *Padmé* est le locatif du même mot. Enfin *Houm* est une particule qui exprime le vœu, le désir, et équivaut à notre *Amen*. Le sens littéral de cette phrase est donc celui-ci :

Om, Mani, Padmé, Houm.

Oh! le joyau, dans le lotus, amen.

« Les Bouddhistes du Thibet et de la Mongolie ne se sont pas contentés de ce sens clair et pieux; ils se sont torturé l'imagination pour chercher une interprétation mystique à chacune des six syllabes qui composent cette phrase. Ils ont écrit une infinité d'ouvrages extrêmement volumineux, où ils ont entassé extravagances sur extravagances pour expliquer leur fameux *Mani*. Les lamas sont dans l'habitude de dire que la doctrine renfermée dans ces paroles merveilleuses est immense, et que la vie tout entière d'un homme est insuffisante pour en mesurer l'étendue et la profondeur.

« Nous avons été curieux de savoir ce que pensait le régent sur cette formule, voici ce qu'il nous a dit à ce sujet. Les êtres animés, en thibétain *Sem-dchan*, et en mongol *Amitan*, sont divisés en six classes : les anges, les démons, les hommes, les quadrupèdes, les volatiles et les reptiles (1). Ces six classes correspondent aux six syllabes de la formule *Om, Mani Padmé Houm*. Les êtres animés roulent, par de continuelles transformations et suivant leur mérite ou leur démérite, dans ces

(1) La classe des reptiles comprend les poissons, les mollusques et tous les animaux qui ne sont ni quadrupèdes ni volatiles.

six classes, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le comble de la perfection. Alors ils sont absorbés et perdus dans la grande essence de *Samtché* (nom thibétain de Bouddha), c'est-à-dire dans l'âme éternelle et universelle d'où émanent toutes les âmes, et où toutes les âmes, après leurs évolutions temporaires, doivent se réunir et se confondre. Les êtres animés ont, suivant la classe à laquelle ils appartiennent, des moyens particuliers pour se sanctifier, monter dans une classe supérieure, obtenir la perfection et arriver au terme de leur définitive absorption. Les hommes qui récitent très-souvent et très-dévotement *Om, Mani Padmé Houm*, évitent de retomber après leur mort dans les six classes des êtres animés correspondant aux six syllabes de la formule, et obtiennent la plénitude de l'être par leur absorption dans l'âme éternelle et universelle de *Samtché*.

« Nous ne savons si cette explication, qui nous a été donnée par le régent lui-même, est généralement adoptée par les Bouddhistes instruits du Thibet et de la Mongolie. On pourrait toutefois remarquer, ce nous semble, qu'elle a une certaine analogie avec le sens littéral : *Oh! le joyau, dans le lotus, amen.* Le *joyau* étant l'emblème de la perfection et le *lotus* celui de Bouddha, on pourrait dire peut-être que ces paroles expriment le désir d'acquérir la perfection pour être réuni à Bouddha et être absorbé dans l'âme universelle. La formule symbolique : *Oh! le joyau, dans le lotus, amen*, pourrait alors se paraphraser ainsi : « Oh! que « j'obtienne la perfection, et que je sois absorbé dans « Bouddha, amen! »

« D'après l'explication du régent, le *Mani* serait en quelque façon le résumé d'un vaste panthéisme, base de toutes les croyances des Bouddhistes. Les lamas instruits disent que Bouddha est l'être nécessaire, in-

dépendant, principe et fin de toute chose. La terre, les astres, les hommes, tout ce qui existe est une manifestation partielle et temporaire de Bouddha. Tout a été créé par Bouddha, en ce sens que tout vient de lui, comme la lumière et la chaleur viennent du soleil. Tous les êtres émanés de Bouddha ont eu un commencement et auront une fin; mais de même qu'ils sont sortis nécessairement de l'essence universelle, ils y rentreront aussi nécessairement. C'est comme les fleuves et les torrents produits par les eaux de la mer, et qui, après un cours plus ou moins long, vont de nouveau se perdre dans son immensité. Ainsi Bouddha est éternel; ses manifestations aussi sont éternelles, mais en ce sens qu'il y en a eu et qu'il y en aura toujours; quoique, prises à part, toutes doivent avoir un commencement et une fin.

« Sans trop se mettre en peine si cela s'accorde ou non avec ce qui précède, les Bouddhistes admettent en outre un nombre illimité d'incarnations divines. Ils disent que Bouddha prend un corps humain et vient habiter parmi les hommes, afin de les aider à acquérir la perfection et de leur faciliter la réunion à l'âme universelle. Ces Bouddhas vivants composent la classe nombreuse des *Chaberons*, dont nous avons déjà souvent parlé. Les Bouddhas vivants les plus célèbres sont : à Lha-ssa, le Talé-Lama ; à Djachi-Loumbo, le Boudchan-Remboutchi; au Grand-Kouren, le Guisou-Tomba; à Pékin, le Tchan-Kia-Fo, espèce de grand aumônier de la cour impériale; dans le pays du *Ssam-ba*, au pied des monts Himalaya, le *Sa-Deha-Fo*. Ce dernier a, dit-on, une mission passablement singulière : il est nuit et jour en prières, afin de faire tomber continuellement de la neige sur la cime des Himalaya. Car, selon une tradition lamanesque, il

existe derrière ces monts élevés un peuple sauvage et cruel, qui n'attend que la fonte des neiges pour venir massacrer les peuplades *thibétaines* et s'emparer du pays.

« Quoique tous les Chaberons soient des Bouddhas vivants, il y a néanmoins parmi eux une hiérarchie dont le Talé-Lama est le chef; tous les autres reconnaissent ou doivent reconnaitre sa suprématie. Le Talé-Lama actuel, nous l'avons déjà dit, est un enfant âgé de neuf ans; il y en a déjà six qu'il occupe le palais du Bouddha-La. Il est Si-Fan d'origine, et a été pris dans une famille pauvre et inconnue de la principauté de *Ming-Tchen*, *Tou-Sse*.

« Quand le Talé-Lama est mort, ou, pour parler bouddhiquement, quand il s'est dépouillé de son enveloppe humaine, on procède à l'élection de son successeur de la manière suivante. On prescrit des prières et des jeûnes dans toutes les lamaseries. Les habitants de Lha-ssa, surtout, comme étant les plus intéressés à l'affaire, redoublent de zèle et de dévotion. Tout le monde se met en pèlerinage autour du Bouddha-La et de la *Cité des esprits*. Les *Tchu-Kor* tournent dans toutes les mains, la formule sacrée du *Mani* retentit jour et nuit dans tous les quartiers de la ville, et les parfums brûlent de toutes parts avec profusion. Ceux qui croient posséder le Talé-Lama dans leur famille en donnent avis à l'autorité de Lha-ssa, afin qu'on puisse constater dans les enfants désignés la qualité de Chaberon, suivant les règles dont nous avons parlé ailleurs. Pour pouvoir procéder à l'élection du Talé-Lama, il faut avoir découvert trois Chaberons authentiquement reconnus pour tels. On les fait venir à Lha-ssa, et les *Houtouktous* des états lamanesques se constituent en assemblée: ils s'enferment dans un temple du Bouddha-

La, et passent six jours dans la retraite, le jeûne et la prière. Le septième jour on prend une urne en or, contenant trois fiches également en or, sur lesquelles sont gravés les noms de trois petits candidats aux fonctions de divinité du Bouddha-La. On agite l'urne, le doyen des Houtouktous en tire une fiche, et le marmot dont le nom a été désigné par le sort, est immédiatement proclamé Talé-Lama. On le promène en grande pompe dans les rues de la Cité des esprits, pendant que tout le monde se prosterne dévotement sur son passage, et on le colloque enfin dans son sanctuaire.

« Les deux Chaberons en maillot qui ont concouru pour la place du Talé-Lama, sont rapportés par leurs nourrices dans leurs familles respectives; mais pour les dédommager de n'avoir pas eu une bonne chance, le gouvernement leur fait un petit cadeau de cinq cents onces d'argent.

« Le Talé-Lama est vénéré par les Thibétains et les Mongols comme une divinité, et le prestige qu'il exerce sur les populations bouddhistes est réellement étonnant. Cependant on a été beaucoup trop loin quand on a avancé que ses excréments sont recueillis avec respect et qu'ils servent à fabriquer des amulettes que les dévots enferment dans des sachets et portent suspendues à leur cou; il est également faux que le Talé-Lama ait la tête et les bras entourés de serpents pour frapper l'imagination de ses adorateurs. Ces assertions qu'on lit dans certaines Géographies, sont entièrement dénuées de fondement. Pendant notre séjour à Lha-ssa, nous avons beaucoup interrogé à ce sujet, et tout le monde nous a ri au nez. A moins de dire que depuis le régent jusqu'à notre marchand d'*Argols*, tout le monde s'est entendu pour nous cacher la vérité, il faut convenir que les relations qui ont donné cours à

de pareilles fables, ont été écrites avec bien peu de circonspection.

« Il nous a été impossible de voir le Talé-Lama. Ce n'est pas qu'on soit très-difficile pour laisser pénétrer les curieux ou les dévots jusqu'à lui. Mais nous en avons été empêchés par une circonstance assez bizarre. Le régent nous avait promis de nous conduire au Boud-dha-La, et nous étions sur le point de faire cette fameuse visite lorsqu'on s'imagina que nous donnerions la petite vérole au Talé-Lama. Cette maladie venait, effectivement, de se déclarer à Lha-ssa, et on prétendait qu'elle avait été apportée de Pékin par la grande caravane qui était arrivée depuis peu de jours. Comme nous avions fait partie de cette caravane, on nous demanda s'il ne serait pas mieux d'ajourner notre projet que d'exposer le Talé-Lama à attraper la petite vérole. L'observation était trop raisonnable pour que nous eussions quelque chose à objecter.

« La crainte que les Thibétains ont de la petite vérole est inimaginable; ils n'en parlent jamais qu'avec stupeur et comme du plus grand fléau qui puisse désoler l'espèce humaine. Il n'est presque pas d'année où cette maladie ne fasse à Lha-ssa des ravages épouvantables. Les seuls remèdes que le gouvernement sache employer pour soustraire les populations à cette affreuse épidémie, c'est de proscrire les malheureuses familles qui en sont atteintes. Aussitôt que la petite vérole se déclare dans une maison, tous ses habitants doivent déloger et se réfugier, bon gré mal gré, loin de la ville sur le sommet des montagnes ou dans les déserts. Personne ne peut avoir de communication avec ces malheureux, qui meurent bientôt de faim et de misère, ou deviennent la proie des bêtes féroces.

« Nous ne manquâmes pas de faire connaître au ré-



gent la méthode précieuse usitée parmi les nations européennes pour se préserver de la petite vérole. Un des motifs qui nous avaient valu la sympathie et la protection du régent, c'était l'espérance que nous pourrions un jour introduire le vaccin dans le Thibet. Le Missionnaire qui aurait le bonheur de doter les Thibétains d'un bienfait si signalé, acquerrait certainement sur leur esprit une influence capable de lutter avec celle du Talé-Lama. L'introduction de la vaccine dans le Thibet par les Missionaires serait, peut-être, le signal de la ruine du lamanisme et de l'établissement de la religion chrétienne parmi ces tribus infidèles.

« Les galeux et les lépreux sont en assez grand nombre à Lha-ssa; ces maladies cutanées sont engendrées par la malpropreté qui règne surtout dans les basses classes de la population. Il n'est pas rare non plus de rencontrer parmi les Thibétains des cas d'hydrophobie. On est seulement étonné que cette maladie horrible n'exerce pas de plus grands ravages, quand on songe à l'effrayante multitude de chiens affamés qui rôdent incessamment dans les rues de Lha-ssa. Ces animaux sont tellement nombreux dans cette ville, que les Chinois ont coutume de dire ironiquement que les trois grands produits de la capitale du Thibet sont, les lamas, les femmes et les chiens. — *Lama*, *ya-Teou*, *Keou*.

« Cette multitude étonnante de chiens vient du grand respect que les Thibétains ont pour ces animaux et de l'usage qu'ils en font pour ensevelir les morts. Quatre espèces différentes de sépulture sont en vigueur dans le Thibet. La première, est la combustion; la seconde, l'immersion dans les fleuves et les lacs; la troisième, l'exposition sur le sommet des montagnes, et la quatrième qui est la plus jolie de toutes, consiste à cou-

per les cadavres par morceaux et à les faire manger aux chiens. Cette dernière méthode est la plus courue. Les pauvres ont tout simplement pour mausolée les chiens des faubourgs; mais pour les personnes distinguées, on y met un peu plus de façon, il y a des lamazeries où l'on nourrit, pour la quatrième espèce de sépulture, des chiens sacrés, et c'est là que les riches Thibétains vont se faire enterrer..... *Stupendum !!!*

« E. HUC. »

MISSIONS DU TEXAS.

Extrait d'une lettre de M. Dubuis, Missionnaire apostolique, à M. Déchavannes, curé de Fontaines, près Lyon.

Castro-Ville, 25 octobre 1847.

« Mon cher Curé,

« Le pauvre Missionnaire que les déserts et l'Océan séparent de sa patrie, est heureux de penser que ses amis le suivent du cœur dans ses courses lointaines; son courage s'appuie sur leurs prières, et, entouré de ces doux souvenirs, il se trouve moins seul, quoique jeté à plus de cent lieues de son évêque et de tout compagnon d'apostolat. C'est ce que j'ai éprouvé en recevant votre lettre au fond du Texas. En retour, je vous dois quelques détails sur mes voyages et sur ma nouvelle résidence.

« De la Vera-Cruz je m'acheminai vers Castro-Ville. Après ma première journée de marche, en compagnie d'un petit nègre conduisant mes effets dans un lourd wagon, la nuit nous surprit au milieu d'une vaste forêt. Mon guide détacha ses mules et s'endormit. Quant à moi, je ne pus fermer les yeux, tant le vent

du nord était froid, et les hurlements des ours peu agréables à mon oreille. J'eus donc tout le temps de savourer à loisir les douceurs de la vie des bois, et j'avoue que, jeté pour la première fois comme acteur sur cette scène de la nature sauvage, je trouvai à la réalité beaucoup moins de charme qu'à la lecture.

« Ce n'était cependant que mon premier pas dans la carrière. Un soir, arrivé à peu de distance de San-Antonio, je me vis tout-à-coup entouré d'une vaste ceinture de lumière, à tel point que, désorienté par cette clarté mystérieuse, je ne savais plus où j'allais; mon cheval était seul mon guide. Pendant deux heures je fus ainsi escorté par une traînée de flammes, qui versait au loin sur les prairies une pluie de cendres. Heureusement je ne soupçonnais pas par quelles mains cet incendie avait été allumé. A neuf heures du soir j'entrai à San-Antonio, et là j'appris qu'une heure avant mon arrivée, les Comanches, Indiens féroces et toujours en guerre avec les blancs, y avaient percé deux habitants de leurs flèches. C'étaient eux qui en se retirant avaient mis tout à feu sur leur passage. Bonne nouvelle pour moi qui avais encore trente milles à faire dans la direction où ces Sauvages ont fixé leur repaire! Chacun me conseillait d'attendre une caravane pour continuer ma route; je partis seul à la garde de Dieu, et je n'aperçus pas un Indien; je vis seulement en grand nombre des coqs d'Inde s'envoler dans les bruyères, et des daims effrayés s'enfuir à mon approche.

« Bref, me voilà encore à dix heures du soir aux portes de Castro-Ville, où j'allais tenter de fixer ma résidence. Toutes les habitations auxquelles je demandai un abri, restèrent d'abord sourdes à mes sollicitations. Cependant, lorsque j'eus fait comprendre que j'étais prêtre, on consentit à m'ouvrir; et je fus solennellement

installé dans la maison destinée au Missionnaire. Sans plus tarder je vous en fais la description. Quelques bâtons enfoncés en terre formaient les murs; un peu d'herbe jetée dessus composait tout le toit; il n'était besoin ni de portes ni de fenêtres, tout l'édifice étant percé à jour. Quelques douzaines de scorpions, mêlés à des myriades d'insectes, y avaient élu domicile, et faisaient tous les frais d'ameublement, si l'on excepte une peau de bœuf qui me promettait un sommeil de Sybarite.

« Le lendemain, rien de plus pressé que de faire la visite de mon troupeau, et d'étudier le terrain sur lequel j'allais essayer de jeter la bonne semence. Je reconnus aussitôt que presque tous les peuples avaient fourni leur contingent à ma paroisse : elle se composait principalement de Belges, de Hollandais, de Hanovriens, de Prussiens, de Westphaliens, de Hongrois, d'Autrichiens, et enfin d'une population de treize cents émigrés, la plupart Allemands, et parlant une langue qui n'est, je crois, d'aucun pays. N'importe, je me mis résolument à l'œuvre, et après trois semaines je me risquai à parler en public leur inqualifiable jargon. Aujourd'hui, les premières difficultés sont vaincues; les hérétiques mêmes viennent chez moi, ils me font baptiser leurs petits enfants, et envoient les grands au catéchisme. Parmi les catholiques, j'ai déjà donné cinq cents communions.

« En dehors des colons, reste à évangéliser les tribus indiennes. Je puis vous dire un mot de ces redoutables Sauvages; je les ai vus de près, car ils m'ont pris deux fois. Le 17 juin, comme je partais dès le point du jour pour aller célébrer le saint Sacrifice au Quihi, où ces cannibales venaient de tuer sept personnes, je vis à deux cents pas de moi neuf Comanches. Je n'eus pas même la pensée de fuir, je ne sais si j'eus seulement la

temps d'y songer : le cheval de l'Indien est rapide comme sa flèche. Tout ce que je compris, c'est que ces Sauvages allaient me faire voir encore un nouveau monde. Mais à peine leur eus-je dit que j'étais le capitaine de l'Eglise, qu'aussitôt je me sentis enlevé sur leurs chevaux, et pressé tour à tour contre la rude poitrine du chef et de ses subalternes. Pas un sourire, ni sur leurs lèvres, ni sur les miennes, n'assaisonnait cette scène étrange qui, sans durer plus d'une demi-heure, finissait par me paraître longue. La conclusion fut qu'il leur fallait du wiskey : à tout prix ils en voulaient, et malheur à moi si je m'en fusse trouvé ! car, à la première goutte d'eau-de-vie, leur respect pour le capitaine de l'Eglise se fût changé en cri de mort.

« Les guerriers comanches sont des prodiges de valeur et d'audace. Jamais les Mexicains n'ont rien pu contre cette tribu, forte de cinquante à soixante mille combattants. Sur mon district, aux bords du Rio-Frio, campe un détachement de douze mille hommes, plus que suffisant pour anéantir les peuples civilisés du Texas, si la Providence n'avait mis à leur force aussi implacable qu'herculéenne une barrière infranchissable. Les Comanches, comme les Lipans, leurs fidèles amis de brigandage et de dévastation, ne peuvent vivre ensemble au-delà de cent personnes, parce que, n'ayant pour subsister que la chasse, ils sont obligés de s'éparpiller à la poursuite de leur proie.

« Leur religion se fait un dieu de tout ce qui agit fortement sur leurs sens ou leur inspire de la terreur. Le soleil, qui les brûle ainsi que nous, est le principal objet de leur culte. Chaque Comanche porte son image suspendue au cou, et deux croissants à ses oreilles ; un soleil est encore peint sur leur bouclier, et au-dessous est un petit sac contenant une pierre qui les rend

invulnérables. A la superstition ils joignent les mœurs des tribus anthropophages; les liens du sang n'ont pas même le privilége d'adoucir ce naturel féroce. L'Indien n'a nul souci de sa famille; la femme, son esclave absolue, doit tout faire pour lui; souvent il n'apporte pas même le gibier qu'il a tué, mais il envoie sa femme le chercher au loin. S'il combat, sa femme est à ses côtés pour lui fournir ses flèches. Compagne de ses périls, elle le surpasse en cruauté, et c'est toujours en dépit de ses sollicitations sanguinaires que le guerrier consent à faire grâce. Jusqu'ici l'Evangile n'a pu se faire entendre à ces tribus : la seule tentative coûterait la vie à cent Missionnaires, si cent osaient s'y présenter. Quel sera l'avenir? Dieu seul le sait, lui seul peut faire habiter le tigre avec l'agneau.

« Maintenant j'ai à vous confier le plus douloureux épisode de ma carrière apostolique. Le 15 juillet dernier, au retour d'une visite de malades, je trouvai à ma grande joie un confrère installé dans ma hutte, c'était M. Chazelle, neveu de M. le curé de Saint-Irénée à Lyon. Arrivant de Galveston, où tout est propre, M. Chazelle éprouva une grande répugnance à se donner en pâture à la vermine qui infestait mon réduit; il me proposa de construire ensemble une maison. J'acceptai de bon cœur, et nous avons à peu près tout bâti de nos mains. C'est un édifice que le plus pauvre Européen ne voudrait pas accepter même en don gratuit, et cependant c'est le premier, sur plus de cent cinquante, qui sente un peu la main d'un Français. Il a été élevé en grande partie pendant la nuit. Bref, les travaux les plus nécessaires étant terminés, nous vînmes nous y installer le 2 août, et n'en pouvant plus de fatigues nous nous couchâmes. Le lendemain nous ne parûmes ni l'un ni l'autre dans la ville; nous avions le typhus,

tous deux en même temps, sans que l'un des deux pût donner un verre d'eau à son collègue. Au bout de deux jours, on vint voir ce que nous étions devenus, et aussitôt que notre maladie fût connue, on ne nous laissa pas sans visites; on nous apporta des lits; chaque matin un seau d'eau était placé entre nous, et le soir il n'en restait pas une goutte : tel fut notre régime.

« Au dixième jour je pus me lever, et pour la fête de l'Assomption je voulus essayer d'offrir le saint Sacrifice. Mais avant tout je dis à M. Chazelle : « Confessons-« nous pour la dernière fois; le plus fort essayera en-« suite de dire la messe et apportera la sainte commu-« nion à l'autre. » Nous étions levés tous deux. Je me jugeai le plus fort et me disposai à célébrer les saints mystères; mais j'étais si malade qu'après m'être revêtu de l'aube il fallut m'asseoir, ce que je fis encore deux fois pendant la messe. Puis je portai le viatique à mon confrère, et nous nous couchâmes comme la veille, toujours avec la pensée que nous n'en relèverions ni l'un ni l'autre. Le 18, nous allâmes choisir la place de celui qui mourrait le premier. Le 20, nous fîmes encore quelques pas en nous prêtant un mutuel appui : c'étaient deux cadavres ambulants. Nous n'eûmes pas la force de retourner à notre maison. M. Chazelle se coucha sur une vieille caisse; là, il a expiré dans de si grandes souffrances qu'il était impossible de reconnaître un seul de ses traits. J'ai fait planter sur sa tombe une grande croix, comme il l'avait désiré, et il ne se passe pas de jour que quelque catholique ne vienne s'agenouiller auprès. Je n'ai pas besoin d'ajouter que de toutes mes épreuves cette perte a été la plus sensible. Quoique j'aille mieux, peut-être la mort s'apprête-t-elle à me frapper dans le désert, sans avoir un bon confrère à mon dernier soupir! Cependant je n'ai pas eu jusqu'ici

un instant de dégoût ou de regret; et s j'étais encore en France, je partirais sur-le-champ pour la Mission du Texas, que je ne quitterai que lorsque les forces et la vie me quitteront...

« DUBUIS, *Miss. Apost.* »

FAITS DIVERS.

Extrait d'une lettre du R. P. Seméria, de la congrégation des Oblats de Marie, à Mgr Mazenod, Evêque de Marseille, Supérieur général de la même congrégation.

Colombo (Ile Ceylan), 10 décembre 1847.

« MONSEIGNEUR ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« ... Le premier spectacle qui s'offrit à nous en mettant le pied sur le sol de Ceylan, fut ravissant de piété. Tous les chrétiens de Galle, à genoux sur le rivage de la mer, attendaient Mgr Bettachini avec une vive impatience. C'était à qui pourrait le premier baiser sa main paternelle et recevoir sa bénédiction; puis, dans l'attitude la plus modeste, mêlée d'une douce expression de joie, tous accompagnèrent sa Grandeur et les Missionnaires jusqu'à l'église, en étendant sur nos têtes l'indispensable parasol, pour nous garantir des ravages d'un soleil brûlant. Notre premier soin fut de remercier le Seigneur de notre heureux voyage. On chanta à cette intention une grand'messe en présence de Monseigneur,

dont le cœur était inondé d'une sainte allégresse en revoyant, après une assez longue absence, l'île que pendant cinq ans il avait arrosée de ses sueurs apostoliques, et où Dieu s'était servi de son ministère pour opérer, parmi les protestants et les gentils, de si nombreuses conversions.

« Cependant, une réception plus solennelle encore nous était préparée à Colombo, capitale de l'île. Dès que la nouvelle du débarquement de Mgr Bettachini fut connue, une vive allégresse s'empara de tous les cœurs catholiques dans cette grande cité (Colombo ne compte pas moins de soixante-dix mille habitants). Ils ne soupiraient qu'après le moment où il leur serait permis de témoigner leurs sentiments d'affection et de gratitude à celui qui avait tant travaillé pour eux, soit comme Missionnaire, soit comme Evêque coadjuteur. Aussi la route qu'il devait suivre était-elle encombrée d'une foule immense. Sur divers points, des sentinelles avancées s'échelonnaient pour qu'à l'approche de Monseigneur, le signal en fut transmis aux derniers rangs avec une célérité égale à l'impatience commune. Non contents de cette précaution, les chrétiens avaient suspendu à des arbres de haute futaie des cloches qui, placées de distance en distance, devaient fêter l'heureuse arrivée du Pasteur, et avertir les populations voisines de son prochain passage.

« Nous arrivâmes le soir aux portes de Colombo. Une population compacte, précédée de plusieurs bannières, nous y attendait. En revoyant sa Grandeur, l'ivresse de ces bons catholiques fut à son comble ; l'air retentissait de cris de joie. A mesure que nous avancions, la foule grossissait à chaque instant. Quinze mille hommes au moins (les femmes ne faisaient pas partie du cortége), saluant Monseigneur de leurs *vivat*,

ou portant devant lui des torches allumées ; une quarantaine de voitures précédant celle de l'Evêque ; les guidons des diverses paroisses flottant çà et là à la lueur des flambeaux, des arcs de triomphe dressés à tous les carrefours, les cloches des églises sonnant à grande volée, les protestants, les mahométans et les gentils mêlés à nos catholiques ; toute cette multitude s'inclinant, sans distinction de culte et d'origine, devant un Pontife objet de sa vénération et de son amour : telle est la scène touchante dont j'ai été témoin. Quel contraste frappant entre cette réception et l'accueil qu'on fait ici aux missionnaires du Protestantisme ! A l'arrivée des ministres, quoiqu'ils étalent leur opulence dans de splendides carrosses, tout reste dans un morne silence ; personne ne se dérange pour aller à leur rencontre ; ils passent à peu près inaperçus dans les rues de la cité. C'est que l'Indien sait distinguer entre le zèle et l'intérêt : dévoué à ceux qui se font pauvres pour lui, il est plus qu'indifférent au luxe qui songe à s'enrichir... »

Le R. P. Point, de la Compagnie de Jésus, écrit de Sandwich (24 janvier 1848).

« Malgré leur pauvreté, les Indiens de la Mission de Sainte-Croix (Haut-Canada) ont voulu contribuer à la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. Ils donnent annuellement une portion du sucre qu'ils recueillent du bois d'érable. Cette portion vendue dans les deux dernières années a produit une somme de 607 fr. 50 c. qui a été envoyée en France. »

Lyon, — Imp. de J. B Pélagaud.



Profondément émus en apprenant les événements déplorables qui ont contraint le Souverain Pontife à s'éloigner de Rome, les Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi se sont empressés de porter aux pieds du Saint - Père l'expression de leur affliction très - vive. L'Œuvre de la Propagation de la Foi avait salué avec une joie sainte l'heureux avénement de Pie IX à la suprême dignité del'Eglise, il était juste qu'elle s'associât aussi aux tribulations du Pontife, aujourd'hui si douloureusement éprouvé. — Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos Associés les réponses que sa Sainteté a bien voulu adresser à l'un et à l'autre Conseil (1).

(1) Ces lettres n'ont pu être mises en tête du numéro parce que le tirage était déjà fort avancé, quand nous les avons reçues.

LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

« PIUS PP. IX.

« Dilecte fili nobilis vir, salutem et Apostolicam Benedictionem. Nihil jucundius, nihil amabilius litteris, a te, dilecte fili nobilis vir, atque ab egregiis tuis hujus Parisiensis consilii centralis sodalibus die trigesimo primo mensis proximi ad nos datis. Gaudio namque superabundamus in vobis, dilecti filii, qui in gravissima tribulatione nostra, addictissimam nobis, et Apostolicæ Sedi filiali prorsus studio voluntatem tam præclare, tamque splendida epistola, confirmare voluistis. Impia enim usque in hodiernum diem Romæ perpatrantur facinora, et flagitiosa quæ illuc confluunt, coluntur, celebranturque amaritudine nos replent; ac nisi omnipotens Dominus cito exurgat et ab urbe illa tantam repellat nequitiam, ac sectas perditionis in brachio virtutis suæ disperdat, animo nos pene deficimus. Ea propter, dilecti filii, fervidas ad thronum gratiæ, preces obsecrationesque majori usque studio offerre ne desistatis; quo anticipent super nos misericordiæ Domini, ac lætissimus tandem ille dies adveniat, quo novum Apostolicæ sedi, novum catholicæ Ecclesiæ triumphum una vobiscum gratulari possimus. Multa nobis fiducia est in pio omnium fidelium studio, qui nocte ac die in omni oratione et obsecratione auctorem et consummatorem fidei nostræ Christum Jesum obtestantur; ac supra modum in vestra omnium pietate, religione, ac fide consolamur. Et ideo vos gaudium et consolatio nostra omni quanta possumus paterna caritate complectimur, vobisque omnibus habemus pro amantissimis officiis vestris gratiam. Levantes autem ad cœlum manus, omnis boni auctorem votis ac precibus obsecramus ut ad majorem sui nominis gloriam dirigat conatus et studia vestra, quo christianus populus et merito jugiter

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

« PIE IX PAPE.

« Cher et noble fils, salut et Bénédiction Apostolique. Rien de plus agréable, rien de plus aimable que la lettre qui nous a été adressée par vous, cher et noble fils, et par vos honorables confrères du Conseil Central de Paris, le 31 du mois dernier. Car notre joie est extrême, en vous voyant, cher fils, dans nos graves tribulations, venir, avec un zèle tout-à-fait filial, confirmer par votre lettre, en termes aussi éclatants et aussi magnifiques, votre intime dévouement à notre personne et au Siége Apostolique. Les actes impies et infâmes qui se commettent jusqu'aujourd'hui dans Rome, qui y abondent, y sont honorés, célébrés, nous remplissent d'amertume, et si le Seigneur tout-puissant ne se lève bientôt et ne repousse de la ville une si grande méchanceté, et ne détruise du bras de sa force des sectes de perdition, nous nous sentirons entraîné à perdre courage. C'est pourquoi, chers fils, ne cessez d'adresser avec un redoublement de zèle vos ferventes prières et supplications au trône de la grâce, afin que les miséricordes du Seigneur arrivent plus tôt pour nous, et qu'il vienne enfin ce jour heureux où nous puissions nous réjouir avec vous d'un nouveau triomphe pour le Siége Apostolique et pour l'Eglise catholique. Nous avons beaucoup de confiance dans le pieux zèle de tous les fidèles qui, nuit et jour, dans leurs prières et leurs supplications, implorent l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus-Christ; et votre piété à tous, votre religion et votre foi nous consolent au-dessus de tout. Et c'est pourquoi nous vous embrassons, de toutes les forces de notre âme, dans notre charité paternelle, vous, notre joie et notre consolation, et nous vous remercions tous de vos témoignages d'amour. Levant nos

augeatur et numero. Ac tanti hujus boni auspicem, simulque præcipuæ erga vos omnes caritatis testem Apostolicam Benedictionem tibi, dilecte fili nobilis vir et omnibus Parisiensis hujus consilii sodalibus tuis intimo cordis affectu peramanter impertimur.

« Datum Cajetæ, die 16 januarii anni 1849, Pontificatûs nostri anno III.

« PIUS PP. IX. »

mains au ciel, nous supplions, par nos vœux et nos prières, l'auteur de tout bien de diriger à la plus grande gloire de son nom, vos efforts et votre zèle, de façon à ce que le peuple chrétien croisse sans cesse en mérite et en nombre, et comme augure d'un si grand bien et comme témoignage à la fois de notre amour particulier pour vous tous, nous vous donnons, dans toute l'effusion de notre âme, la Bénédiction Apostolique, à vous, cher et noble fils, et à tous vos confrères du Conseil de Paris.

« Gaëte, le 16 janvier de l'an 1849, troisième année de notre Pontificat.

« PIE IX PAPE. »

LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

« PIUS PP. IX.

« Dilecti filii, salutem et Apostolicam Benedictionem. Animum sincero nobis, et supremæ dignitati nostræ obsequii ac pietatis studio devinctissimum litteræ ostendunt, quas à vobis die datas vigesimo sexto decembris proximi accepimus. In his mœrorem gravissimum, ac tristitiam perspeximus, quibus subito perculsi estis cum nuncia istuc pervenerunt impiorum facinorum ac publicarum rerum conversionis quæ Romæ acciderunt, quibus nos coacti fuimus ab urbe discedere, atque hic divinæ certe instinctu Providentiæ consistere. Sed benedictus Deus, qui nos tantopere contristatos in vestra dilecti filii, aliorumque fidelium pietate et amore mirifice consolatur, quandoquidem magna animorum alacritate pro nobis commissaque nostris curis catholica Ecclesia universa orationes et obsecrationes fieri audivimus. Quibus certe Deum placatum iri, ac præsentem tribulationem nostram in novum et nobiliorem catholicæ Ecclesiæ de sectis perditionis, et de nequissimorum hominum machinationibus triumphum tandem aliquando cessuram esse nos confidimus. Pergite idcirco, dilecti filii, eodem quo cœpistis studio fervidas in hunc finem ad thronum gratiæ preces supplicationesque offerre, qua certe ratione et paternam erga vos caritatem nostram majorem in modum augebitis et laudes amplificabitis præclarissimi hujus vestri instituti, cujus tanta ac tam insignia extant in catholicam Ecclesiam promerita, humillimis interim votis ac precibus benignissimum Dominum sollicitare non intermittimus ut vos omnes uberi cœlestium suorum munerum copia lætificet. Quorum auspicem nostræque ejusdem paternæ erga vos caritatis testem Apostolicam Benedictionem vobis omnibus, dilecti filii, intimo cordis affectu peramanter impertimur.

« Datum Cajetæ, die 2 februarii 1849, Pontificatûs nostri anno tertio.

« PIUS PP. IX. »

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

« PIE IX PAPE.

« Chers fils, salut et Bénédiction Apostolique. La lettre en date du 26 du mois de décembre passé, que nous avons reçue de vous témoigne de l'esprit de zèle sincère, de piété et de dévouement dont vous êtes animés à l'égard de notre personne et de notre dignité suprême. Nous y avons vu la douleur profonde et la tristesse dont vous avez été saisis aussitôt que vous est parvenue la nouvelle des actes impies et du bouleversement des choses publiques qui ont eu lieu à Rome, par lesquels nous avons été contraint de nous éloigner de la ville et de nous arrêter ici sous l'impulsion sans aucun doute de la Providence divine. Mais béni soit Dieu qui, au milieu de notre si grande affliction nous console d'une manière merveilleuse, par vos sentiments de piété et d'amour, chers fils, et par ceux des autres fidèles, puisque nous avons appris avec quel empressement on adressait au Seigneur des supplications et des prières pour nous et toute l'Eglise catholique confiée à nos soins. Nous avons la confiance que Dieu en sera apaisé et que notre tribulation présente fera place à un nouveau et plus noble triomphe de l'Eglise catholique sur les sectes de perdition et les machinations des plus méchants des hommes. Continuez donc, chers fils, d'adresser pour cette fin, au trône de la grâce, des supplications et des prières ferventes dans ce même esprit avec lequel vous avez commencé. Par ce moyen, vous augmenterez certainement encore notre charité paternelle envers vous et vous accroîtrez la gloire de votre très-illustre institution dont les mérites, à l'égard de l'Eglise catholique, sont si nombreux et si insignes. Cependant nous ne cesserons par nos vœux et nos humbles prières, de

conjurer le Seigneur très-bon qu'il vous réjouisse tous par l'abondance féconde de ses dons célestes, et comme augure de cette faveur et en témoignage de notre charité paternelle envers vous, Nous vous donnons à tous, chers fils, notre Bénédiction Apostolique avec un grand amour et dans la plus intime affection de notre cœur.

« Donné à Gaëte, le 2 février 1849, troisième de notre Pontificat.

« PIE IX, PAPE. »

ANNALES

DE LA

PROPAGATION D

MAI



A LYON

CHEZ L'ÉDITEUR, AU

RUE D

A PARIS

AU BUREAU

RUE D

Avec approbation

MISSIONS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Extrait d'une lettre du R. P. Joset, de la Compagnie de Jésus, au R. P. Fouillot, de la même Société.

Mission de Saint-Ignace (Kalispels), 13 février 1847.

« Mon révérend Père,

« Vous connaissez déjà une des tribus confiées à nos soins dans les Montagnes-Rocheuses, celle des Têtes-Plates : j'ai le dessein de vous donner aujourd'hui quelques détails sur les Pends-d'oreilles, leurs frères et leurs émules en vertus chrétiennes. Avant l'arrivée des Missionnaires dans cette tribu, en septembre 1844, elle était livrée aux superstitions d'un fétichisme grossier, aux fureurs de l'esprit de vengeance, à la double immoralité du jeu et de la polygamie. Aujourd'hui, ces vices ont disparu sous l'influence du christianisme.

« La force des Pends-d'oreilles naît de leur union et de leur soumission au chef, qui réunit les fonctions de père, de médiateur, de conseiller et de juge. Par

un bienfait de la Providence, les dépositaires de cette autorité patriarcale en font depuis longtemps un usage vraiment paternel; le peuple regrette surtout l'avant-dernier de ces chefs, homme supérieur, auquel il doit une partie de ses institutions, et qui mourut, il y a trois ans, en faisant choix du plus digne pour lui succéder.

« L'autorité dont jouit le chef de cette grande famille est toute-puissante. On n'entreprend rien sans le consulter, et l'on se ferait scrupule de s'absenter un seul jour sans l'avoir prévenu. Il est seul chargé de préparer les mariages : celui qui songe à contracter une alliance se contente de lui en parler; c'est lui qui sonde les dispositions de l'autre partie, ou qui s'oppose au mariage, s'il y voit des inconvénients; et c'est seulement après avoir reçu le consentement commun, qu'il en fait part aux pères de famille.

« Le chef est encore chargé de punir les délits, moins comme juge que comme père : s'il voulait châtier tous ceux qui lui demandent cette grâce, la pénitence serait perpétuelle au village.

« Mais la sévérité succède à propos à l'indulgence. Qu'un jeune homme se soit laissé tenter au jeu chez d'autres peuplades, il est bien certain de n'échapper au châtiment que par un exil volontaire, dont il y a ici peu d'exemples. Dès qu'il est de retour, le chef le fait venir, l'admoneste avec force et lui fait payer publiquement la peine de sa légèreté. D'autres fois, il refuse une punition à des hommes qu'il regarde comme incorrigibles : — « A quoi bon te châtier? c'est toujours à refaire. » Et la honte de se voir traité comme un malade désespéré a souvent plus d'efficacité que les coups.

« Ajoutons-le, personne n'est puni s'il ne le veut bien; mais un coupable qui déclinerait la peine infligée ne pourrait plus rester au milieu de la nation sans y

être honni, évité de tout le monde, et en quelque sorte excommunié.

« Tout cela se fait sans aucune participation du Missionnaire; c'est comme le gouvernement civil de la peuplade, qui n'est point de son ressort. Quand le chef a fait une exécution de ce genre, il se garde bien d'en parler au Père: ennemi déclaré de la médisance, il s'en croirait lui-même coupable, s'il révélait les fautes qu'il a punies.

« Voulez-vous maintenant savoir quelle est la liste civile de ce petit monarque? c'est un champ de pommes de terre qui se plante toutes les années; chacun y concourt de ses bras, et reçoit en retour une part de la récolte qu'a produite le travail commun. Les chevaux et les canots de tous sont encore à sa disposition; ce n'est pas au propriétaire, c'est au chef qu'on s'adresse pour les emprunter, et tous les membres de la peuplade viennent l'engager à les mettre à contribution pour le bien général.

« Grâce à sa vigilance, l'union la plus parfaite règne entre ses enfants. La Religion est venue perfectionner encore ces heureuses dispositions. L'Indien n'est guère généreux de lui-même: donner pour recevoir, c'était le principe de conduite des Pends-d'oreilles les uns envers les autres; ils savent maintenant ce que c'est que a charité chrétienne. S'aider mutuellement, secourir les veuves, les vieillards, les infirmes, est leur occupation journalière; rendre un service est leur plus douce jouissance.

« Nos Indiens ont recueilli les fruits de cette heureuse union dans leurs travaux agricoles. Leurs premiers essais en ce genre, en 1845, n'avaient pas été de nature à les encourager: une crue d'eau extraordinaire, arrivée au mois de juin, avait changé la prairie et le champ

qu'ils avaient ensemencés en un lac immense, en sorte que la récolte put à peine suffire aux semailles nouvelles. Mais loin de se rebuter, sur le premier mot du Missionnaire, ils se sont remis à l'ouvrage, pleins de confiance en la bonté divine. Cette fois ils ont labouré plus de quarante hectares de terrain, sans qu'il nous ait fallu mettre la main à la charrue, autrement que pour tracer un sillon dans les endroits difficiles. Nous les avons vus pendant quinze jours guider le soc en chantant, dans la partie humide de terrain où ils s'embourbaient jusqu'aux genoux, pendant que les bœufs attelés avaient assez à faire de s'arracher tour à tour de la boue. Il est impossible à nos campagnards d'Europe d'entreprendre une tâche plus rude avec une plus pauvre nourriture. L'hiver, faute de neige, ils n'avaient pu chasser le chevreuil; l'été, l'inondation ne leur avait pas laissé faire leurs provisions accoutumées de racines; et ainsi, pour soutenir des fatigues dont ils n'avaient pas même l'idée, il leur restait la mousse des pins cuite avec un peu de gamache (1).

« Grâces à Dieu, l'inondation de cette année a respecté leur travail et leurs récoltes. Le lac Roothan a porté pendant quelques jours ses eaux presque à la même hauteur que l'année dernière; mais la main de Dieu, dont nous avons souvent imploré la Mère, les a contenues, et à l'avenir on continuera de défricher les collines qui entourent le village, pour assurer contre le terrible élément la subsistance de la tribu.

« Avec quelle joie ces bonnes gens contemplaient leur ouvrage, et voyaient grandir sous leurs yeux les

(1) La gamache est un petit oignon blanc et sucré, que les Sauvages préfèrent de beaucoup à la pomme de terre.

espérances d'une heureuse moisson! Il ne manquait qu'une chose à ces travaux agricoles, une grange pour en abriter les fruits. On avait bien, pendant l'hiver, équarri quelques troncs d'arbres, mais il fallait les mettre en œuvre; et pour soulever ces énormes masses, nos Sauvages n'avaient pas d'autre instrument que leurs bras, pas même une poulie. Le Frère qui devait y présider, entièrement étranger à l'art du charpentier, ne connaissait aucun de ces moyens qui abrégent et facilitent le travail. Nous n'osions leur proposer de nouvelles fatigues, quoique la nécessité s'en fît sentir. A la fin, le Frère fit un appel à leur bonne volonté : « Ne « serait-ce pas bien, dit-il à quelques jeunes gens, de « construire la loge pour le blé? » Il n'en faut pas davantage, les voilà tous à l'œuvre; c'est à qui maniera les plus lourdes pièces; l'ardeur croit avec les difficultés, et en quinze jours la grange est debout. Quinze autres jours furent employés à la couvrir. Les bardeaux coupés sur la montagne passaient de main en main pour être transportés, façonnés, et placés sur le toit; et malgré la faim qui pressait les travailleurs, ce fut au milieu des cris de joie et des chants continuels que s'éleva l'édifice.

« Vint la moisson si désirée. Les jouissances n'étaient pas sans inquiétude. Les faucilles étaient peu nombreuses, mais les bras y suppléèrent; ceux qui n'avaient pu trouver un instrument tranchant, arrachaient le blé avec effort. Le Frère avait peine à le rentrer à mesure qu'on l'entassait; les enfants, trop petits pour moissonner, formaient les gerbes et les portaient sur un char dont les roues n'étaient que les sections mal arrondies d'un tronc d'arbre. Leur récompense était de monter tour à tour dans la voiture cahotante, et la punition de leur négligence d'être privés de cet honneur. En quinze jours fut finie la moisson, et avec elle la longue

abstinence de nos Indiens : ils vivaient de mousse depuis l'hiver ; c'est *jeûner fort*, selon leur langage. Aujourd'hui ils ont l'orge et le blé en abondance. Une partie du camp est allée à la grande chasse, celle des buffles ; les autres poursuivent le chevreuil, et ils ont déjà tué plus de mille de ces animaux. Les voilà donc assurés contre le retour de la famine. Nos Indiens, qui n'ont eu jusqu'ici qu'une nourriture malsaine et peu appétissante, apprécient dignement les bienfaits de l'industrie et de l'agriculture : que sera-ce quand, avec nos petites ressources, nous aurons pu leur procurer un moulin, des habitations saines et commodes, la matière première de leurs vêtements, et enfin à la longue tous les avantages matériels de la civilisation ?

« Vous comprenez, mon révérend Père, le but que nous nous proposons en travaillant ainsi à l'amélioration de leur état temporel ; nous les réunissons et nous leur donnons une patrie, pour faire disparaître les obstacles qui s'opposent à leur instruction complète. La Religion dont ils sont très avides, ne pénètre que lentement et peu à peu dans leur intelligence : des conférences journalières, la vue des images pieuses que nous avons reçues et que nous attendons encore d'Europe, les familiariseront insensiblement avec nos vérités saintes. L'éducation mieux suivie des générations naissantes achèvera l'œuvre de la grâce ; et ainsi se formera, par l'union des éléments qui rendent l'homme plus heureux et meilleur, une nation chrétienne.

« Je suis,

« Mon révérend et bien cher Père,

« Votre très-humble serviteur,

« JOSET, S. J. »

Lettre du R. P. Caveng, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Haut-Canada, à son Supérieur à Paris.

Wilmot, près Pétersburg, 1er février 1848.

« Mon révérend Père,

« La partie du Haut-Canada que nous habitons est située entre le 43e et le 44e degré de latitude nord. C'est une immense plaine qui s'étend du lac Huron au lac Ontario; elle n'est arrosée que par un petit nombre de ruisseaux et de rivières. En 1820, c'était encore une épaisse forêt, peuplée de Sauvages. Mais, en 1827, les émigrants, trop pauvres pour vivre aux Etats-Unis et y acheter des terres, commencèrent à remonter jusqu'à cette forêt, à s'y construire des cabanes, ou à s'établir sous des tentes, et à semer du froment dans les parties qu'ils défrichaient en abattant et brûlant les arbres. Plusieurs se firent ainsi une propriété de 300 à 1,000 arpents, pour l'acquisition desquels ils n'avaient à donner au trésor qu'un prix fort modique. Aux premiers émigrants s'en joignirent de nouveaux, de jour en jour plus nombreux, en sorte que ce sol fertile compte maintenant plusieurs centaines de milliers de colons venus d'Irlande, d'Alsace, de Lorraine, de Souabe, de Hesse, etc.; et tel qui n'avait pas un sou à son arrivée, possède aujourd'hui des champs, des bœufs, des chevaux, et vend chaque

année de 3 à 600 *bushels* de froment (1). On ne voit dans la misère que les gens paresseux, négligents ou dissipateurs.

« Dans ces plaines l'horizon est étendu, le climat est sain et tempéré, et malgré la longueur de l'hiver, qui est quelquefois très-rigoureux, il tombe ici peu de neige. Dès le 25 novembre, nous avons eu de la glace dans le calice en disant la messe. En été, la chaleur va jusqu'à 30 degrés Réaumur, en sorte que les fruits qui demandent une température élevée, tels que les melons, réussissent sans peine. On tire le sucre d'une espèce d'érable dont on fait cuire la sève qui est très-abondante; il n'est guère de famille qui, au commencement du printemps, ne fabrique ainsi dans sa forêt trois à quatre cents livres de ce sucre. L'arbre qui le produit est grand et beau, et se rencontre de tous côtés.

« Tout le monde exerce ici une admirable hospitalité, même dans le voisinage des auberges; et les nouveaux venus ne souffrent nulle part de la faim. Lorsqu'on a trouvé un terrain convenable pour s'y fixer, on est toujours aidé par les voisins à se construire une habitation. Ainsi arrive-t-il souvent que les branches sur lesquelles les oiseaux chantaient encore le matin, forment, le soir, une chaumière où s'abritera toute une famille.

« Tandis que les premiers fondateurs de cette colonie se dressaient des huttes et défrichaient des forêts, leurs cœurs et leurs esprits prenaient quelque chose de la férocité des bêtes et des farouches habitants auxquels ils disputaient le terrain, et leurs mœurs

---

(1) Le bushel pèse 60 livres.

devenaient presque sauvages. Vivant des années entières sans pouvoir assister aux offices de l'Eglise, ni recevoir aucun enseignement religieux, sans écoles, sans prêtres, les parents oubliaient trop souvent leurs devoirs avec les pratiques chrétiennes, et par suite les enfants grandissaient sans aucune éducation. Pour remédier quelque peu à ces maux, un prêtre se mit à parcourir, il y a peu d'années, cette contrée immense : il baptisa les enfants, administra les sacrements, rompit le pain de la parole dans les chaumières, et chercha à ramener au bercail les brebis égarées. Mais que pouvait-il pour une aussi grande multitude? Beaucoup demeuraient si avant dans la forêt, que le bruit de sa présence n'arrivait même pas jusqu'à eux. Et néanmoins, ce que l'on ne saurait assez admirer, c'est qu'il y ait dans ce pays des âmes qui, sans autre secours que la prière et la crainte de Dieu, se soient conservées pures au milieu de tant de misères et de dangers. Ce fut pour nous une vraie consolation de voir ces bons catholiques, qui sentaient le poids de leur isolement, saluer notre arrivée par des démonstrations extraordinaires de joie, remercier hautement le Seigneur du bienfait qui leur était accordé. « Enfin, s'écriaient-ils, nous commençons à vivre! nous « reprenons courage! mais le temps pressait; si vous « n'étiez venus, beaucoup auraient perdu la foi. »

« Aussitôt nous nous sommes mis à visiter toutes les parties de notre Mission, en prêchant et en confessant. Nos travaux n'ont point été stériles. — On vint me chercher, le jour de l'Assomption, d'un petit village allemand qui est à 17 milles de notre résidence; je m'y rendis. Quelle ne fut pas la joie de ces pauvres gens, en voyant un prêtre au milieu d'eux, après un si long abandon et dans une telle solennité!

Leur chapelle est construite avec des troncs d'arbres non dégrossis, et comme elle sert en même temps d'école aux enfants, on n'y voit pour tout ornement qu'un autel en planches, deux chandeliers de bois, un crucifix et deux gravures. J'y chantai la grand'messe, et quelques vieillards qui avaient perdu l'habitude du lutrin, firent l'office de chantres. Néanmoins l'affluence, la joie et l'attendrissement de ces catholiques si longtemps délaissés, et les marques de confiance qu'ils me prodiguaient, me touchèrent davantage que n'eût fait la pompe des plus magnifiques cérémonies d'Europe.

« Le jubilé, publié six semaines après notre arrivée, vint fort à propos pour ces populations perdues au milieu des forêts; et, quoiqu'elles ne comprissent pas encore bien le prix de cette faveur, nous profitâmes de ce temps de grâce pour prêcher dans plusieurs villages des retraites de huit jours, afin de ranimer la foi, de ramener les pécheurs, et de réchauffer les tièdes.

« Ce fut le 29 août, fête du Cœur immaculé de la très-sainte Vierge, que nous commençâmes, dans la *Nouvelle-Allemagne*, les exercices de la retraite. L'affluence des auditeurs et la petitesse de la chapelle nous obligèrent à prêcher en plein air, ce qui avait lieu quatre fois par jour, et le succès surpassa de beaucoup nos espérances. Des familles entières arrivaient de Fort-Louis sur des chariots; les jeunes gens venaient à cheval et retournaient le soir chez eux; il y eut même des gens qui, après les instructions, firent douze et trente milles pendant la nuit, pour aller chercher leur famille. L'un d'eux, qui n'était venu que pour nous entendre pendant la journée du dimanche, s'en alla le soir, et le lendemain matin il était de retour avec ses parents et ses amis. D'autres qui répétaient tous les

jours qu'il leur fallait absolument rentrer chez eux, se trouvaient encore là à la fin de la Mission, affligés de voir qu'ils dussent enfin partir. On quittait les travaux les plus indispensables; on paraissait insensible à la faim, à la soif, et ceux qui avaient repoussé longtemps la confession, venaient avant le jour se ranger autour du saint tribunal; tant était grande l'ardeur dont tout ce peuple était animé! Quant à nous, la douce consolation que nous faisaient éprouver les larmes de ces pécheurs repentants, nous payait largement de nos fatigues. La Mission se termina par l'érection d'une croix, haute de 26 pieds, qui fut portée en procession par les jeunes gens. Une sainte joie inonda tous les cœurs, lorsqu'on vit ce trophée de notre salut, dressé sur une colline, dominer au loin la *Nouvelle-Allemagne*. Nous quittâmes ces braves gens, le samedi 4 septembre, en rendant des actions de grâces au Seigneur, et en promettant de revenir bientôt parmi eux, consacrer encore plusieurs jours à entendre les confessions. D'ici là nous aurons goûté bien d'autres consolations apostoliques, dont je m'empresserai de vous faire confidence.

« CAVENG, *S. J.* »

MISSIONS

DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr Retord, Evêque d'Acanthe, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Laurent, Curé de Salles.

Tong-King, 7 mai 1847.

« MONSIEUR ET BIEN CHER AMI,

«.... Ma Mission commence à se relever de ses ruines, et même à prendre un aspect plus florissant que jamais. Depuis longtemps, voyant qu'on ne voulait pas nous donner la liberté religieuse, nous l'avons prise. Pleins de confiance en Dieu, nous nous sommes mis à travailler ouvertement pour arracher les ronces qui couvraient cette malheureuse vigne du Seigneur, à courir à la recherche des brebis perdues, à combattre avec courage contre l'ignorance et le vice que la persécution avait fait naître, et le Seigneur a béni nos efforts en les couronnant de succès très-satisfaisants ; Marie nous a couverts de son égide contre les périls dans les-

quels notre zèle un peu téméraire aurait pu souvent nous faire tomber. Vous pourrez juger du résultat de nos travaux, par l'inspection du catalogue des sacrements administrés dans le courant de l'année dernière. Voici ce tableau, le plus consolant que nous ayons eu ici, depuis l'établissement de cette Mission.

Baptêmes d'enfants d'infidèles à l'article de la mort.	7,086
Baptêmes d'enfants de chrétiens. . .	2,376
Baptêmes d'adultes.	1,308
Confirmations.	8,418
Confessions d'enfants.	15,419
Confessions de grandes personnes au-dessus de douze ans.	215,520
Total des confessions.	230,939
Premières communions.	6,861
Communions ordinaires.	128,779
Total des communions.	135,640
Saints viatiques.	2,403
Extrême-onctions.	4,354
Bénédictions nuptiales.	1,267

« Si vous désirez maintenant connaître le personnel de ma Mission, le voici :

10 Missionnaires européens.
91 Prêtres indigènes.
6 Diacres.
2 Sous-diacres.
6 Minorés.
5 Tonsurés.
30 Théologiens séminaristes.
200 Catéchistes.
300 Etudiants, au moins, en latinité dans six collèges différents.
972 Elèves catéchistes et domestiques de la maison de Dieu.

673 Religieuses, Amantes de la Croix, dans trente-quatre couvents.

184,220 Chrétiens, distribués dans 49 districts qui forment ensemble près de 1,400 chrétientés ou Congrégations de fidèles dans des villages différents.

« Tel est en ce moment le personnel religieux du Tong-King confié à notre Société, et qui, jusqu'à la fin de l'année dernière, avait toujours été gouverné par un seul Vicaire apostolique. Mais, il y a trois ans, je proposai à la Sacrée Congrégation de diviser cette Mission en deux, afin d'en rendre l'administration plus facile; l'année dernière le souverain Pontife a exaucé ma demande par un décret daté du 27 mars. Le même jour, Sa Sainteté a donné des bulles à mon Coadjuteur, Mgr Gauthier, évêque d'Emmaüs, pour l'instituer Vicaire apostolique du Tong-King méridional. Ce Vicariat contient les deux provinces de Nghê-an et Hà-Tink, avec l'arrondissement du Bô-chink; il renferme environ 64,000 néophytes, sous la direction de cinq Missionnaires et d'une trentaine de prêtres indigènes. Le Vicariat dont je reste chargé, garde son titre de Tong-King occidental; il comprend près de sept provinces, et contient deux fois plus de chrétiens et de prêtres que le précédent. C'est encore un bien pesant fardeau; vos bonnes prières et celles de mes amis d'Europe m'aideront à le porter.

« Mgr Gauthier est allé prendre possession de sa Mission en février, après m'avoir assisté dans le sacre de mon nouveau Coadjuteur. Cette consécration s'est faite à Ké-non, le 31 janvier 1847, avec une très-grande solennité; c'est Mgr Jeantet, mon ancien Provicaire général, le plus ancien Missionnaire de notre Société actuellement en Mission, qui en a été l'objet : il a onze ans de plus

que moi, mais il est encore vigoureux et bien portant. La cérémonie a duré plus de trois heures ; nous étions deux Evêques, sans compter le nouvel élu, deux Missionnaires européens, plus de vingt Prêtres indigènes, plus de cent élèves latinistes, tous en chappe et en surplis, tous chantres ou officiants : il y avait tambours et musique au grand complet, et au moins 10,000 chrétiens réunis, sans compter un grand nombre de païens. Après le sacre, nous avons donné un banquet à tout ce monde; et il a fallu pour cela, dresser 1,900 tables, de six convives chacune : un tel repas nous aurait causé une bien forte dépense, si les présents apportés par les chrétiens, à cette occasion, n'avaient pas à peu près suffi pour couvrir tous les frais. Enfin, le soir à la nuit, tout s'est terminé par un feu d'artifice de la fabrique de nos élèves, feu d'artifice précédé et suivi de pétards au fracas terrible, et de nombreuses fusées au vol audacieux.

« Or, en lisant ce qui précède, vous êtes presque persuadé, j'imagine, que la persécution a cessé au Tong-King, pour faire place au règne de l'âge d'or; mais vous vous trompez plus qu'à demi. Tout ce que je viens de dire, c'est le beau côté de la médaille; en voici maintenant le revers, regardez-le bien, et vous y verrez encore les traits bien marqués de la persécution qui, à la vérité, a mitigé ses anciennes fureurs, sans les avoir entièrement oubliées : témoins les ordonnances que les mandarins grands ou petits, lancent encore souvent contre notre sainte Religion, ordonnances qui répandent partout la frayeur, et dont la cupidité des païens profite pour vexer les chrétiens, et leur soutirer de bonnes sommes d'argent ; témoins les arrestations de personnes et les saisies d'effets, qui ont encore lieu de temps en temps. C'est ainsi que la semaine de Pâques de

l'année dernière, un de nos Prêtres fut pris au milieu de la ville de Vi-hoàng, par des satellites du mandarin, qui ne le relâchèrent que moyennant une rançon de 250 ligatures. Le dimanche de Quasimodo, un autre ouvrier apostolique, le Père Câm, fut aussi cerné et arrêté avec un chrétien et deux de ses catéchistes, par le grand mandarin et sa troupe : ce Père a été condamné par le roi à avoir la tête tranchée, et les deux catéchistes à être étranglés après un temps indéterminé de réclusion; tous trois sont encore maintenant dans la prison des condamnés à mort, avec la cangue au cou et la chaîne. Le chrétien compromis avec eux a été soumis à une bastonnade de cent coups de rotin, et a ensuite été mis hors de cause. Or, cette affaire, qui est loin d'avoir été la seule de ce genre, nous a coûté 13 barres d'argent et 200 ligatures qu'il a fallu compter à un grand mandarin du conseil royal, pour obtenir son intervention bienveillante en faveur du néophyte impliqué dans ce procès.

« Je ne vous parlerai pas de toutes les autres calamités qui ont affligé ce pays, dans le courant de l'année dernière; comme la famine qui a été affreuse, spécialement dans le Tong-King méridional, où elle règne encore; comme la peste qui a emporté, et emporte encore tous les jour au tombeau, je ne sais combien de milliers de victimes. C'est, je crois, la maladie que les médecins d'Europe appellent *fièvre typhoïde;* elle s'attaque aux individus d'une même famille, qu'elle trouve et saisit partout où ils sont, et dont elle n'épargne aucun membre, tandis que souvent les autres personnes avec lesquelles ils ont de fréquents rapports, n'en sont nullement atteintes.

« Si je voulais tout vous dire, j'aurais aussi de bien tristes lamentations à vous faire sur les ravages de la

petite vérole ; car dans bien des endroits, elle tue les deux tiers ou les trois quarts des enfants. Et la tempête, quels désastres elle a joints à tant d'autres fléaux ! Le 27 juin, il s'en est déchaîné une en Xu-Nghê, qui a déraciné les plus gros arbres, renversé presque toutes les maisons sur une vaste étendue de pays, et submergé une foule innombrable de barques. Deux jours plus tard, un autre ouragan éclata sur les côtes de Chine qui avoisinent le Tong-King, et fit sombrer la somme chinoise qui conduisait à Macao Mgr Ximeno, coadjuteur au Tong-King oriental, avec un Père Dominicain, et trois jeunes Annamites. Le révérend Père, un néophyte et quelques marins furent engloutis sous les flots. Mgr Ximeno avec ses deux autres chrétiens et le reste de l'équipage, se jetèrent sur la grande voile qu'ils avaient étendue sur l'eau ; ils restèrent ainsi à la merci des vagues depuis minuit jusqu'au soir du lendemain, que le vent et la marée les repoussèrent comme miraculeusement vers la plage.

« Bref, je voulais donc vous dire, mon très-cher Ami, que malgré les tribulations quotidiennes qui nous agitent encore, nous sommes toujours joyeux et contents, comme nous l'étions aux jours de grande persécution, comme nous le serons quand la liberté religieuse nous sera donnée, si toutefois on nous la donne jamais ; et il y a bien quelque espoir que nous pourrons enfin l'obtenir.

« De ces détails sur ma Mission, faut-il passer à ceux qui me sont personnels ? Je sais qu'en général on doit éviter de parler de soi ; avec vous, néanmoins, cela peut se faire sans trop de scandale ; et même je suis persuadé que si je ne vous entretenais pas un peu de moi, vous ne seriez qu'à moitié content.

« Je vous dirai donc que je suis toujours heureux

comme un ange, content comme un roi, fort comme un éléphant, vigoureux comme un lion, et léger comme un cerf; il ne me manque que d'être un peu plus saint homme, un peu plus fervent Missionnaire que je ne le suis. La sainteté, c'est mon côté faible; enfin elle viendra peut-être aussi, avec le secours de la grâce et de vos bonnes prières. De plus, vous saurez que dans le courant de l'année dernière, j'ai fait une très-belle, très-longue, très-agréable et très-pénible campagne apostolique. J'avais avec moi un Missionnaire européen, M. Legrand qui ne m'a pas quitté, M. Titaud qui m'a suivi quelques jours, un prêtre annamite, et quelquefois deux, trois, quatre et même cinq, puis un diacre et sept ou huit catéchistes. Notre sainte caravane était donc, comme vous le voyez, illustre et nombreuse; et quand elle se mettait en marche, elle était encore considérablement grossie par les principaux chrétiens des environs, qui nous servaient d'escorte et de guides; par la longue file de jeunes gens qui portaient nos effets, et par la foule des femmes et des enfants qui nous suivaient malgré nous, en chantant des cantiques, en récitant des prières et répandant des larmes. Nous avons fait les plus beaux voyages dans les montagnes, sur les fleuves et sur la mer; à pied, en barques et en filets; de jour et de nuit; tantôt accablés par une chaleur étouffante, tantôt transis par un froid piquant; ici tête levée comme des triomphateurs, là furtivement comme une armée en déroute. C'est chez les Sauvages que j'ai éprouvé le plus de plaisir, franchissant leurs montagnes qui semblaient s'incliner sous nos bénédictions et sous nos pas; traversant les déserts au milieu des herbes plus élevées que nos têtes; parmi les pierres et les buissons qui nous déchiraient les pieds; au travers de vallées profondes, sous l'ombre menaçante de leurs

noirs rochers, dans le lit de leurs rivières limpides et fraîches, me fourvoyant dans l'épaisseur des forêts, et m'enfonçant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux. Souvent, nous entonnions avec force un beau cantique ou un *Laudate*, et les échos de tous les environs répétaient à l'envi nos accents, avec la plus sublime et la plus grandiose harmonie. De temps en temps, nous nous asseyions sur une pierre, près d'un ruisseau, sous l'ombrage d'un arbre antique pour reprendre haleine, manger une orange et nous désaltérer avec l'eau qui coulait à nos pieds; les vieux et gros oiseaux des forêts semblaient se montrer sensibles à notre visite; ils venaient sur les arbres d'alentour nous offrir l'hommage de leur présence, et nous réjouir par leurs cris perçants. Nous avons traversé de nombreuses et belles peuplades qui, au bruit de notre marche, sortaient en foule pour voir ce qu'elles appelaient le *roi de la religion*, dont le pouvoir est si grand dans leur idée, qu'il fait à volonté la pluie ou le beau temps, et dont la vertu est telle, disait-on, qu'à son passage, les buffles même lui faisaient la révérence : pauvres gens!

« Mais, me direz-vous, vous me parlez de vos voyages en long et en large, à droite et à gauche, et vous ne m'avez pas encore dit quand et d'où vous êtes parti, par où vous avez passé, ni ce que vous avez fait dans vos courses pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est vrai; mais un itinéraire tout hérissé de noms inconnus, serait pour vous sans intérêt. Du reste, si je voulais entrer dans le détail du grand nombre de conversions de toute espèce qu'il a plu à la bonté divine d'opérer par notre ministère, je pourrais vous dire des choses très-édifiantes; mais ma lettre en deviendrait si longue, que sa lecture finirait par vous lasser.

« Pour conclusion, je vous conterai comment se ter-

mina cette pénible et fructueuse campagne ; ce fut par une fuite précipitée et une déroute complète. Le mandarin de Nia-Bang, inquiété de notre longue station qui devenait trop publique et trop bruyante, pressa tant, menaça tant, que nous fumes obligés de partir à la hâte, vers le commencement de décembre. La mer était grosse et le vent contraire ; il fallut donc nous acheminer par terre, et sans savoir où nous arrêter, jusqu'au chef-lieu de la province, éloigné d'une quinzaine de lieues. Nous fîmes la plus grande partie de cette route pendant la nuit, qui était noire et pluvieuse, par des chemins bourbeux et glissants. Notre caravane se débanda, plusieurs de ses membres s'égarèrent ; nous fûmes tous brisés de fatigues : enfin, après avoir péniblement erré sur terre, sur les fleuves et par les montagnes de Nim-Bin, nous arrivâmes sains et saufs dans notre pieuse communauté de Vinh-tri. Je restai là un mois, occupé à écrire je ne sais combien de douzaines de lettres, à régler je ne sais combien de centaines d'affaires, et aussi à me reposer un peu ; puis, au commencement de janvier de cette année, je me rendis avec M. Legrand à notre collége de Ké-non d'où j'étais parti depuis près d'un an.

« Si vous allez au conseil central de la Propagation de la Foi, pour lui communiquer cette lettre, dites à MM. les Directeurs que s'ils la jugent digne de paraître dans les Annales, mon intention serait qu'ils en retranchassent ou changeassent les expressions un peu trop familières, et qui ne sont de saison qu'entre de vieux amis comme nous. Exprimez-leur aussi le regret que j'éprouve de n'avoir pas le temps de leur envoyer quelques documents sur les superstitions et les mœurs de ces peuples, comme j'en avais formé le projet. Les jours passent si vite, et les nuits sont si courtes, que

c'est à peine si je puis expédier le plus essentiel de me affaires. Vraiment, mon cher Ami, c'est le cas de dire ici : *Messis quidem multa, operarii autem pauci; parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (1).

« De toute part, on me demande des prêtres et des catéchistes; j'en envoie bien de côté et d'autre, mais je n'en ai jamais assez pour subvenir à tous les besoins. L'argent aussi nous manque pour pouvoir travailler efficacement à une foule de bonnes œuvres qui se présentent journellement, et dont il résulterait de grands avantages pour les progrès de l'Evangile; tels que l'impression de livres religieux, le baptême des enfants de païens à l'article de la mort, l'achat d'enfants infidèles pour les instruire et les élever ensuite dans la Religion, l'entretien et l'accroissement de notre clergé indigène, la fondation d'hospices pour les lépreux et les vieillards de l'un et de l'autre sexe, la formation de maîtres d'écoles pour les caractères chinois, etc., etc.

« Je vous dis tout cela, mon cher, pour exciter votre zèle à travailler de toutes vos forces à l'œuvre des Missions, en encourageant vos paroissiens à s'aggréger à la Propagation de la Foi.

« Enfin, il faut finir cette lettre. J'oubliais de vous faire mes condoléances sur la demi-cécité de vos mauvais yeux. Mais, réflexion faite, je serais presque tenté de vous féliciter dans votre malheur; car, comme vous êtes déjà poëte, si de plus, vous devenez encore aveugle,

---

(1) *La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux; les enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre.*

il ne sera pas douteux qu'Homère ne soit ressuscité en vous. Voyons, que je vous embrasse un peu, et j'ai fini. — Adieu.

« Votre tout dévoué serviteur et sincère ami,

« † Pierre, *Evêque d'Acanthe*,
« *Vicaire apostolique du Tong-King occidental.* »

Autre lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à MM. Langlois, Supérieur, et Charrier, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.

Tong-King, 28 mars 1848.

« MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

« J'aurais voulu vous écrire en détail tout ce qui nous est arrivé de bien et de mal depuis le commencement de l'année dernière; mais mes nombreuses occupations ne me l'ont pas permis, et le peu de temps qui me reste, avant le départ de la barque, me rend la chose à peu près impossible. Je vais cependant, à la hâte et sans ordre, vous raconter les principaux faits que ma mémoire me fournira.

« Aussitôt après le sacre de Mgr Jeantet (31 janvier 1847), je repris mes courses apostoliques, et je débutai par la paroisse de Dong-Chuoi, grande chrétienté de quinze cents âmes, qui, depuis grand nombre d'années, ressemblait en tout à un village païen. Aujourd'hui tous ces pécheurs, quatre ou cinq individus exceptés, sont d'une ferveur exemplaire et soutenue. Telle est l'action de la grâce quand elle tombe quelque part; les déserts les plus arides se couvrent de fleurs odorantes, et les ronces même se chargent de beaux et bons fruits.

« A Dong-Chuoi, nous étions donc comme dans une mer paisible où l'on vogue à pleines voiles, poussé par une brise forte et favorable. Nous y fîmes à peu près ce que nous voulûmes : instructions particulières par nos catéchistes dans les différents villages, prédications journalières à l'église, grande affluen ce aux exercices de piété, confessions pendant une grande partie du jour et de la nuit, réconciliations et arrangements de procès, messe pontificale à Pâques, avec tambour et musique, chœur de chantres nombreux et foule immense d'assistants, concours public de doctrine avec solennelle distribution de prix, conversions de pécheurs en tout genre et en masse ; voilà en abrégé toute l'histoire de notre administration dans la paroisse de Dong-Chuoi.

« Nous nous préparions à descendre dans les paroisses de Ké-bang et de Ké-trinh, pleins d'ardeur et d'espérance, comptant sur un long avenir de jours sereins, lorsque tout-à-coup des bruits sinistres circulent de toutes parts ; notre étoile pâlit; des nuages sombres et menaçants se lèvent à l'horizon. Nous apprîmes d'abord qu'un combat avait eu lieu à Touranne, combat dans lequel le roi *Thieu-tri* avait perdu cinq de ses plus beaux navires ; qu'il était dans des transports de fureur indicibles, et que pour venger la honte de sa défaite, il avait lancé un nouveau décret de persécution plus terrible que tous les précédents. Le mandarin de *Binh hu*, nous en fit donner avis, en nous priant de sortir au plus tôt de son territoire, qu'autrement il serait obligé de nous donner la chasse. Dans le doute si toutes ces nouvelles étaient vraies, nous résolûmes de faire bonne contenance, et le jour de la Pentecôte nous chantâmes encore une messe pontificale ; mais le lendemain, plus moyen de tenir contre la tempête qui grondait dans le lointain. Il nous fallut promptement plier nos

voiles, et au lieu d'aller en avant vers *Ké-Bang*, nous virâmes de bord pour reculer tout doucement, au milieu des ténèbres de la nuit, jusqu'à *Ké-non*, notre point de départ.

« La nouvelle du dernier décret de persécution n'était que trop fondée. Bientôt les mandarins le publièrent partout; il était daté du 19 de la troisième lune (3 mai). Quoique cet édit ne fût pas aussi rigoureux qu'on le disait d'abord, il jeta cependant l'alarme parmi les néophytes, et reveilla toute la cupidité des mandarins ainsi que la rage des infidèles. Grand nombre d'arrestations eurent lieu, beaucoup d'argent fut dépensé en rançon, plusieurs apostasies furent arrachées par le rotin, et quelques généreux confesseurs de la foi, entre autres le vieux père Tuyen, que M. Charrier connait, gémissent encore dans les fers, sous le coup d'une condamnation à mort avec sursis.

« Pour nous, vous comprenez que nous avons dû être pendant plusieurs mois dans des transes assez vives. Les espions envoyés de la capitale et par les mandarins locaux sillonnaient le pays en tout sens; des bruits de guerre alarmants s'accréditaient de jour en jour. Le peuple, et surtout les païens, ne cessaient de croire au prochain retour des Français pour se venger de la perfidie de *Thieu-tri*. Partout on vantait nos compatriotes, leur courage dans le combat, leur humanité après la victoire; partout et ouvertement on blâmait le roi, on riait de ses folies. Tous ces bruits, cette agitation sourde tenaient les mandarins en alerte, et nous craignions beaucoup qu'ils n'accusassent les prêtres et les chrétiens d'en être les fauteurs, pour avoir un prétexte d'appesantir sur nous leur colère. Vous pensez bien que nous restions alors dans le repos pour cacher notre retraite aux mandarins.

« Mais pendant que nous étions dans les alarmes, le roi *Thieu-tri* était loin de jouir des douceurs de la paix. Transporté de rage d'avoir été si humilié par la perte de ses vaisseaux, il se mit à déclarer la guerre à tous les objets européens qui ornaient son palais; montres, horloges, glaces, etc., tout fut brisé. Il se battait à outrance contre des Français en peinture et en carton, sur lesquels il faisait tirer des balles et des flèches, après quoi on les coupait en trois ou en quatre, pour qu'ils fussent bien et dûment taillés en pièces. De plus, il faisait élever de nouveaux forts à Touranne, fabriquer de nouveaux navires en Cochinchine et au Tong-king, fondre trois canons monstres, derrière lesquels il défiait ses ennemis absents. Enfin, le 6 juin, il lança contre eux un édit spécial pour leur interdire de mettre le pied sur le sol annanite, et s'ils violaient sa défense, chacun devait leur courir sus et les tuer comme des bêtes fauves.

« Néanmoins toutes ces mesures étaient loin de le rassurer; car sur la fausse nouvelle que douze navires français étaient récemment arrivés à Syncapour et se disposaient à venir lui rendre une visite à coups de canon, il tomba malade, et au bout de sept jours, il mourut (4 novembre); et son nom mourut avec lui, si bien qu'on n'en parle pas plus que s'il n'avait jamais existé; et nous vivons encore; et la Religion subsiste toujours. Mais il est enterré, n'en parlons plus.

« Or, M. Castex et moi, nous n'attendîmes pas jusqu'à cette époque pour nous remettre en route. Dès le milieu de septembre, nous sortîmes de notre retraite pour nous rendre, à la faveur des eaux de l'inondation, dans notre nouveau collége de *Bạn-phét* sur les montagnes de *But-Son*. Pendant un mois que nous sommes restés dans ce village, nous avons administré les chré-

tientés voisines. Voyant que ce premier essai avait bien réussi, nous avons continué nos courses comme par le passé, quoique avec moins de bruit et d'appareil. Tout le pays que nous avons parcouru était en proie à une misère affreuse. L'inondation, cette année, a été extraordinaire; il y avait dans les champs de dix à douze pieds d'eau; plusieurs maisons étaient submergées jusqu'au toit et rendues inhabitables. Tous les tombeaux, toutes les limites des champs ont disparu. La récolte du riz a été détruite. De là une famine telle qu'au moment où je vous écris, jamais je n'ai vu pareille détresse depuis seize ans que je suis au Tong-King. Du matin au soir, nous sommes entourés de pauvres qui viennent faire retentir à nos oreilles ces cris lamentables : Père, je n'ai pas un seul grain de riz à manger, je meurs de faim! A cette misère, ajoutez la peste qui règne toujours et qui emporte dans certaines localités les deux tiers de la population. Que de secours il nous faut donner, et que nous sommes loin de pouvoir suffire à de si grands besoins! Je tâche du moins de créer de nombreux consolateurs à ce peuple affligé en multipliant mon clergé indigène. Je me propose de faire prochainement une nouvelle ordination de cinq prêtres, ce qui portera leur nombre à soixante-six. Encore neuf de plus, et nous en aurons autant dans mon seul Vicariat qu'avant sa division. Mais il faut dire aussi que depuis une dizaine d'années le nombre de nos chrétiens a augmenté de vingt-cinq mille au moins. Le catalogue de l'année dernière, malgré la persécution, est encore plus riche en baptêmes qu'il n'était autrefois en temps de liberté, et alors que les deux Missions étaient réunies; le voici :

Baptêmes d'enfants d'infidèles. . . .	9,428
Baptêmes d'enfants de chrétiens. . .	1,892
Baptêmes d'adultes.	558

Confirmations.	2,812
Confessions d'enfants.	8,833
Confessions d'adultes.	137,917
Total des confessions.	146,750
Communions ordinaires.	91,236
Premières communions.	3,714
Total des communions.	94,950
Extrême-onctions.	2,646
Viatiques.	1,554

« Vous le voyez, la moisson est assez belle pour une année d'orage. Vivent Jésus et Marie! Ce sont eux qui nous soutiennent dans les combats, les tribulations, les craintes et les angoisses. Naturellement nous devrions être écrasés, brisés, engloutis par tant d'épreuves, par de si longues adversités, par de si fortes tempêtes; et cependant, toujours nous surnageons sur les vagues, toujours nous nous redressons sous les coups de vent. Oui, vivent Jésus et Marie! leurs yeux nous voient, leurs cœurs nous aiment, leurs souffrances nous consolent et nous fortifient : qu'ils soient loués et bénis à jamais!

« Je croyais clore ici cette longue lettre, mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous parler de deux points importants, du nouveau roi et de l'état de la persécution depuis son avénement au trône. *Thieu-tri* étant donc mort le 4 novembre, son second fils *Hoang-Nhâm* lui a succedé sous le titre de *Tu-Duc* (postérité vertueuse), au préjudice de *Hoàng-Bao* son fils aîné. Pour inaugurer son règne, le nouveau monarque a publié un édit général par lequel il accorde plusieurs faveurs. Ce sont : premièrement aux mandarins, de l'avancement et des places; secondement aux lettrés, un concours extraordinaire; troisièmement au peuple, l'abandon des impôts arriérés, et la remise de toute contribution pour l'année courante; quatrièmement aux prisonniers, une

amnistie générale, excepté aux condamnés à mort; cinquièmement aux démons des fleuves, des montagnes et de toutes les pagodes, un sacrifice extraordinaire fait par les grands mandarins des provinces. Cette munificence royale envers les idoles n'a été que le prélude de libéralités bien plus considérables que le nouveau roi leur a faites à la douzième lune de l'an passé : il a expédié à *tous* les dieux de ses Etats, je ne sais combien de milliers de diplômes par lesquels ils les élève à différents degrés de spiritualité; les uns sont constitués esprits de premier ordre, les autres de second et de troisième rang. Pour les diplômes de première qualité, il faut compter sept ligatures au fisc, cinq pour les seconds, et trois pour ceux du troisième ordre, sans parler des présents qu'exigent les mandarins avant de s'en désaisir.

« Mais les faveurs du jeune prince se sont-elles étendues à la Religion catholique? a-t-il fait cesser la persécution? vous attendez avec anxiété la réponse à cette question importante. Sachez d'abord que la Religion a gagné quelque chose à son avénement au trône. Tous nos confesseurs de la foi dont la peine de mort avait été précédemment commuée en celle de l'exil, ont été mis en liberté. Nous n'avons plus en prison que le P. Câm incarcéré en 1846, et le P. Tuyen arrêté au mois de juin 1847; ces deux Pères étant sous le poids d'une condamnation à mort, n'ont pas été compris dans l'amnistie. Le bruit a couru pendant quelque temps, que le nouveau roi allait proclamer la liberté religieuse, que son père en mourant lui en avait donné le conseil, en l'avertissant qu'il faudrait en venir là tôt ou tard. On disait même que le décret était déjà rédigé; tous les mandarins y croyaient comme le peuple. D'aprés la rumeur publique, l'édit devait être publié au commmen-

cement du premier mois annamite ; mais nous voilà à la findu deuxième, et cette ordonnance tant désirée ne paraît point. En attendant, la persécution continue tout comme sous le roi défunt : témoin la récente condamnation à mort de vingt-trois soldats chrétiens en *Xu-bâc*, qui vient d'avoir lieu par la seule raison qu'ils n'ont pas voulu fouler la croix aux pieds. Il est donc impossible de prévoir quand cela finira...

« Agréez, chers Confrères, le respect profond et l'affection sincère avec lesquels je suis, en union de prières et saints Sacrifices,

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« † Pierre, *Ev. d'Acanthe*, *Vic. ap. du Tong-King occidental.* »

MISSIONS DE LA CHINE.

Extrait d'une lettre de M. Thomine, Missionnaire apostolique, à sa famille.

A bord du *Prince-Albert*, le 30 mai 1848.

« Puisque vous voulez, mes chers amis, connaître la suite de mon voyage, il faut bien que je vous obéisse; pourtant c'est un volume et non une lettre que la relation dont vous avez déja le commencement, et tout cela pour dire si peu de chose! Toutefois, vous y reconnaîtrez comme moi, j'espère, les miséricordes infinies du Sauveur bien-aimé qui me conduit et me garde constamment, dans le pèlerinage lointain qu'il m'a donné d'entreprendre pour son amour.

« Le dimanche 12 mars 1848, je quittais donc *l'Emmanuel*, et accroupi, moi troisième, dans un canot, je mettais le pied sur la terre de Singapore. De la mer, l'aspect de la ville est assez pittoresque. Ne croyez pas trouver sur la rade de hautes et vastes habitations, comme dans nos villes européennes. Vous diriez un de nos grands villages à belles maisons de plaisance, avec leurs jardins et quelques jolis édifices, au milieu desquels s'élève le clocher de l'église anglicane surmonté d'une croix, tout étonnée de se voir au-dessus d'un bâtiment qu'on

prendait plutôt pour une salle de spectacle que pour un temple religieux. Plus loin du rivage, parmi les arbres et la verdure, vous apercevez le clocher catholique qui domine tous les autres édifices de la vallée. Au débarcadère, nous trouvons un élégant portique bâti par les Anglais pour préserver ceux qui attendent des embarcations, contre les ardeurs du soleil et les torrents de pluie si fréquents dans l'Inde. C'est là que j'ai vu pour la première fois de véritables Chinois mêlés aux habitants du pays, Indiens, Malabares, Malais, gens de tous les caractères comme de toutes les couleurs, nègres, demi-noirs, mulâtres, cuivrés, etc. Pour la plupart ils mâchaient le bétel; on eût dit que ces hommes avaient la bouche ensanglantée.

« Sous la conduite du commandant de *l'Emmanuel* M. Swartz, nous quittons ces individus stupéfaits de nos grandes barbes et de nos longues robes noires (ils ne sont pas accoutumés à voir tant de Missionnaires à la fois), et nous prenons un palanquin qui doit nous conduire à la maison du Père français, M. Beurel. J'y monte avec M. Swartz et un de mes confrères, les autres suivent à pied. Me voilà donc dans une voiture d'un nouveau genre pour moi, différant peu, toutefois, de notre système européen. Le *palanquin* ici est un char suspenpendu sur ressorts, à deux siéges comme nos fiacres de Paris, mais en miniature. Chaque siége est assez étroit pour ne donner place ordinairement qu'à une seule personne. Les proportions de cette voiture sont en rapport avec le petit cheval de race arabe qu'on attèle à son brancard. Point de siége pour le cocher : le cheval est conduit à la main par un noir Malabare qui, sous son vêtement réduit à la plus simple expression, rivalise avec le galop de son coursier qu'il sait au besoin dépasser en vitesse.

« Après avoir ainsi parcouru trois ou quatre de ces rues qui se coupent à angle droit, et que je ne puis mieux comparer qu'à nos larges routes de France macadamisées et bordées de jardins à claire voie, nous arrivons chez le Missionnaire catholique de Singapore, et peu après nous le prions de nous conduire à son église située tout près de sa modeste demeure. Nous avions besoin d'épancher notre cœur dans celui de notre bon Maître, qui nous avait comblés de bienfaits et de grâces pendant la portion de notre voyage la plus pénible et la plus longue. Oh! que je le remerciai de bon cœur, prosterné au bas de la nef, m'abandonnant comme tous les jours de ma vie, mais avec plus d'élan peut-être que jamais, entre les bras de ce divin Ami, et lui demandant de plus en plus l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur le plus indigne de ses serviteurs. Je ne faisais guère attention alors, je vous assure, à la beauté de cette église si remarquable dans une contrée païenne et dont l'aspect imposant m'avait frappé dès la première vue. Elle mérite que je vous en fasse l'historique et la description.

« Quand les Anglais, en 1819, s'emparèrent de l'île de Singapore, elle était, comme presque toutes celles de l'Indochine, entièrement sauvage. En 1821, le premier Missionnaire qui l'ait visitée, M. Imbert (depuis Vicaire apostolique de Corée, martyrisé en 1839), y trouva douze catholiques portugais, dont le moins étranger aux principes religieux consentit à lui donner l'hospitalité, et qui en recompense de sa bonne œuvre a reçu depuis la grâce de devenir un fervent chrétien. Toutefois, Singapore était alors de trop peu d'importance pour réclamer la présence d'un Missionnaire, quand le nombre des apôtres était si peu en proportion avec l'immensité des besoins auxquels il fallait pourvoir. Plus tard, en 1822,

Mgr Bruguières, coadjuteur du Vicaire apostolique de Siam, à la sollicitude duquel cette île avait été confiée par le souverain Pontife, reconnut que le chiffre des fidèles établis dans la ville de Singapore s'élevait à une soixantaine. C'en fut assez pour déterminer l'envoi d'un ouvrier évangélique qui cultivât cette terre délaissée. M. Albrand y fut donc placé en 1833, pour fonder une chrétienté qui a pris de rapides développements parmi les Chinois et les naturels Malais. Dans les deux années qu'il demeura là, il parvint à élever à grands frais une modeste chapelle, rendue bientôt insuffisante par les nouvelles conversions. C'est ce qui a inspiré à M. Beurel, chargé de ce troupeau en 1839, la pensée de bâtir une nouvelle église, digne du Dieu que nous adorons et proportionnée au nombre des chrétiens qui monte maintenant à plus de deux mille. Ce projet a paru gigantesque dès le commencement. Des difficultés sans nombre s'opposaient à sa réalisation, et avant tout le prix énorme des constructions dans cette partie de l'Inde, joint à l'absence totale de ressources. Mais l'esprit de Dieu, la persévérance et la charité viennent à bout de tout. Le zélé Missionnaire, suscité pour accomplir cette œuvre et étendre le règne de Jésus-Christ dans ce petit coin de la terre, a tant fait que presque sans autres secours que ceux qu'il a pu se procurer sur le lieu même, il jetait, en 1843, les fondements d'une église achevée à la surprise de toute la ville, et bénite le 6 juin 1847. Cet édifice, que bien des populations dans notre France envieraient à cette pauvre chrétienté, est un véritable monument à Singapore. Construit en forme de croix, il se termine à ses quatre extrémités par un fronton d'architecture grecque, supporté par huit colonnes accouplées et avancées de manière à former portique, afin de préserver toutes les entrées de l'église des feux du soleil indien. Long de quarante-neuf mètres sur trente de lar-

geur dans le transept, avec une nef large de dix-sept mètres et haute de douze à treize sous plafond, il est surmonté d'un clocher terminé en pyramide octogone de bon goût, s'élevant à près de cent cinquante pieds.

« Quand je me suis vu, le dimanche 19 mars, fête de saint Joseph, patron de toutes nos Missions de Chine, célébrant solennellement avec diacre et sous-diacre la messe chantée par quelques-uns de mes confrères, couvert d'une chasuble en drap d'or (qui malheureusement n'était que prêtée à l'église), devant une assistance assez considérable composée de gens de diverses nations, dont chacune a sa place distincte dans cette belle église, je me croyais presque en Europe. C'était une merveille à mes yeux; et, il faut le dire, c'est vraiment une merveille pour nos pauvres Missions. Je remarquai que parmi les assistants les Chinois formaient la portion la plus nombreuse, et j'en demandai la raison. M. Beurel voulut bien à cette occasion me donner sur sa chrétienté des détails qui vous intéresseront sans doute, quoique je ne puisse vous en redire qu'une faible partie.

« Cette chrétienté se compose d'abord d'Européens, pour la plupart Anglais et Portugais, et ce n'est pas là ce qu'il y a de plus fervent, bien qu'on trouve parmi eux d'excellents catholiques et des personnes très-dévouées à la religion. Cette première fraction de la chrétienté est la moins nombreuse. La seconde comprend les naturels Malais, Indiens et Malabares, parmi lesquels l'Evangile fait peu de progrès; enfin les Chinois qui sont la partie la plus considérable du troupeau et la plus solidement chrétienne. Ceux-ci reçoivent avec fruit la parole de Dieu. Tous les ans s'accroît le nombre des adultes régénérés par le baptême; celui des catéchumènes dépasse en ce moment cent-vingt. Je ne comprends pas dans ce chiffre les enfants auxquels le Père chinois fait la classe tous les

jours. Ce Père est un prêtre venu de Chine pour aider le Missionnaire français, et travailler plus spécialement au salut de ses compatriotes. C'est lui qui fait toutes les instructions chinoises, tandis que M. Beurel, chargé de diriger les Européens et les naturels du pays, avec lesquels il lui faut converser en six langues différentes, est de plus obligé de prêcher en anglais tous les dimanches. Homme vénérable et instruit, s'exprimant en latin avec une grande facilité, ce Père est extrêmement zélé et rend de grands services à la Mission. Il faut le voir au milieu de ses compatriotes après qu'ils ont chanté leurs prières (c'est toujours en chantant que les Chinois prient), leur donnant avec véhémence (1) des instructions pleines de feu, ou encore faisant la classe aux enfants, qui, les uns accroupis, les autres grimpés jusques sur ses épaules, crient tous, chacun de leur côté, des choses différentes comme dans les *Siao-hio* (écoles) de Chine. Malheureusement il se fait vieux. Toutefois on a pourvu à son remplacement, car son office a pris trop d'importance pour être délaissé. Un de nos jeunes confrères, M. Issaly, étudie avec ardeur et succès le dialecte chinois qu'on parle à Singapore, et exerce déjà le ministère près des Chinois; ministère vraiment consolant, car la semence qu'on jette au milieu d'eux tombe dans la bonne terre.

« Vous n'imagineriez pas avec quel soin ils gardent dans leur cœur la grâce qu'ils reçoivent au baptême. Certain nombre d'entre eux la conservent jusqu'à la mort. Un jour, M. Beurel était appellé près d'un Chinois qui allait mourir; mais ce n'était pas pour entendre ses aveux et l'absoudre, c'était pour calmer ses alarmes. Ce bon

---

(1) Cette véhémence avait pour moi quelque chose de très-singulier dans son effet; car les aspirations multipliées de la prononciation chinoise ressemblent à une suite d'aboîments. (*Note du Missionnaire.*)

néophyte ne savait comment se confesser; il avait beau sonder sa conscience et examiner toute sa vie, il ne pouvait point découvrir en lui de faute qu'il put soumettre à la pénitence avant de recevoir le saint viatique. Ce n'est pas assez pour les nouveaux convertis de s'attacher inviolablement à l'accomplissement du devoir, c'est plus encore un besoin de faire partager aux autres le bonheur qu'ils ont de connaître et d'aimer Dieu. Il s'en trouve parmi eux qui sont de véritables Missionnaires; ils retournent en Chine et n'ont point de repos qu'ils n'aient ouvert les yeux à leurs parents et à leurs amis sur les erreurs et le ridicule du paganisme, et ne les aient amenés à la foi. « Je connais, me disait M. Beurel, un jeune homme « qui en a baptisé à lui seul au moins une cinquantaine.» Rien ne peut arrêter l'élan de leur zèle. Dans l'année qui vient de s'écouler, Pierre *A-mia*, âgé de soixante-dix ans, se souvenait avec une joie mêlée d'une profonde tristesse qu'il avait encore en Chine, à six cents lieues de lui, sa mère, mais païenne, et, lui disait-on, malade. Serait-il assez malheureux pour savoir qu'elle est morte en cet état? Vite il part; Dieu récompensera sa foi. En effet, ce bon néophyte a instruit et baptisé sa vieille mère, à laquelle il a eu la consolation de fermer les yeux en lui ouvrant le ciel.

« Au reste, ce zèle n'a rien qui doive surprendre quand on sait les obstacles que ces braves gens ont à vaincre pour devenir catholiques. Il ne faut pas croire que parce qu'ils sont dans cette île soumise à un gouvernement européen, pays le plus véritablement libre qui soit dans le monde, ils vivent exempts de persécutions. Partout les Chinois sont Chinois et s'entendent parfaitement pour le mal. Il existe, en particulier, parmi eux une société secrète, ennemie du nom chrétien, et dont les membres sont en nombre imposant. Elle porte le nom de *Tin-ti-ouai*,

c'est-à-dire Société du ciel et de la terre : ils sont, disent-ils, les francs-maçons d'Europe. Chez l'un d'eux, riche propriétaire, se trouvaient, en qualité de coulis, ou domestiques, travaillant dans sa plantation de gambier (1), trois Chinois assidus à entendre chaque semaine, pendant le temps de leurs loisirs, les instructions du Père : ils voulaient devenir chrétiens. Quand le maître en eut connaissance, il leur fit défense formelle d'aller davantage écouter la doctrine, et accompagna cette injonction de menaces et de mauvais traitements, auxquels deux de ces malheureux n'eurent pas le courage de résister. Le troisième, *Chou-houa*, fut plus ferme. Il était âgé de vingt-huit ans, et quoique simple catéchumène, il ne reculait devant aucun sacrifice pour être fidèle à Dieu. En vain les menaces étaient réitérées, en vain on lui enlevait une partie de ses gages, *Chou-houa* persévérait invariablement dans ses généreuses dispositions, toujours le plus assidu au travail, le plus exemplaire dans son obéissance, excepté en ce qui regardait son salut, qu'il voulait avant tout. Cette douceur et cette fermeté augmentaient de plus en plus la haine du maître. Enfin, celui-ci voyant l'inutilité de ses efforts, et ne pouvant détourner son couli de la volonté d'embrasser le christianisme, le chassa de sa plantation, en lui faisant une menace dernière, plus terrible que les autres : *Bientôt*, dit-il, *tu auras à te repentir de ta mauvaise tête*. Le catéchumène sentant la gravité de sa position, et se trouvant d'ailleurs sans ressource, se réfugia chez un Chinois chrétien du voisinage qui le prit sous sa protection, et lui procura les moyens d'existence. Deux ou trois jours à peine s'étaient écoulés, le chrétien hospitalier conduisait à la ville *Chou-houa*, pour le mettre en

(1) Le gambier est une plante employée dans la teinture.

sûreté et le soustraire à la vengeance du *Tankey* (chef de plantation) son voisin; et afin de n'avoir pas à craindre les dangers d'un passage au milieu de la forêt, ils voyageaient paisiblement par mer sur un petit *prauh*, espèce de nacelle malaise, quand, sur le point d'arriver, ils voient une autre barque fondre sur eux. On massacre le catéchumène et on disparaît. Comme vous le pensez bien, tous les chrétiens de Singapore se sont empressés de rendre les derniers devoirs d'une manière solennelle au courageux couli : aucun d'eux ne doute qu'il n'ait reçu le baptême de sang. Ceci se passait le 25 janvier dernier.

« Il ne faut pourtant pas croire que ces chrétientés nouvelles soient exemptes de misères. L'homme se retrouve partout, et partout aussi le démon éprouve ceux qui sont à Dieu. Mais ici on sent assez vivement l'action de la Providence, toujours miséricordieuse dans ses châtiments aussi bien que dans ses consolations ; car les pieux néophytes ne sont pas blasés, comme on l'est en Europe, sur les enseignements d'un Dieu juste qui punit dans ce monde afin de sauver ses enfants. — Il y avait trois jours que j'étais arrivé à Singapore, c'était le 15 mars. M. Beurel recommanda à mes prières un jeune homme auquel il portait beaucoup d'affection, qui venait de mourir dans d'excellents sentiments; mais, selon toute apparence, par une punition de Dieu. Une âme peut-être dans la souffrance, et avec cela l'intérêt que lui vouait en particulier mon vertueux confrère, c'était plus qu'il ne fallait pour me déterminer à venir, autant qu'il était en moi, au secours du malheureux défunt. Toutefois ma curiosité, comme la vôtre, j'en suis sûr, était désireuse de savoir le secret de cette tombe. M. Beurel voulut bien la satisfaire, je vais contenter la vôtre à mon tour.

« Une chrétienne malaise avait perdu son mari, et n'avait de consolation et de moyens d'existence que par

un fils unique qu'elle venait de marier. Après bien des larmes, elle voyait le bonheur lui sourire, quand, au moment de la naissance d'un petit-fils, la mort frappe sa belle-fille et un événement affreux lui ravit son fils. La pauvre Anne reste seule avec son petit Joanni, objet de ses plus chères affections et de ses plus tendres soins; elle sacrifie pour lui son repos et ses veilles, et, à force de travail et de privations, elle parvient à lui conserver la vie. Dieu est le protecteur de la veuve et le père de l'orphelin; c'était donc entre les bras de son infinie miséricorde que Joanni devait être déposé. Le Missionnaire catholique reçut ce jeune homme dans sa maison, l'instruisit et le mit en état d'occuper une place assez lucrative, qui dédommageait de ses chagrins la bonne grand'mère, et allégeait son sort. Joanni allait bientôt atteindre vingt-un ans; Anne voulait fixer son avenir et assurer pour elle-même son bonheur; elle songe à lui trouver une épouse. Bastiana n'avait encore que dix-huit ans; mais elle était bonne et vertueuse, c'est elle qui sera unie au sort de Joanni et de sa vieille mère. Le mariage fut conclu et les noces célébrées au mois d'août dernier. Bientôt, comme il arrive d'ordinaire, belle-mère et belle-fille ne purent s'entendre. L'une avait ses petits ridicules, l'autre ses jalousies, chacune avait ses caprices, et ne savait faire le sacrifice d'aucune de ses pensées. De là des mots piquants de part et d'autre, qui contraignirent bientôt à une séparation inévitable. Les jeunes époux s'étaient retirés dans leur ménage, mais ils riaient encore de leur vieille mère. Ce fut de la part de celle-ci l'objet d'une plainte grave. Elle amène ses enfants devant le Missionnaire; en sa présence, dans l'accès de sa colère, elle maudit son fils et sa belle-fille. En vain M. Beurel cherche-t-il à calmer cette mère blessée; en vain lui représente-t-il que jamais une telle malédiction n'est sans malheur, et

qu'elle-même pourrait bien gémir un jour d'avoir été exaucée : *Qu'ils disparaissent l'un et l'autre*, dit-elle, *que Dieu les frappe et que leurs jours finissent bientôt!*

« Selon la parole divine, les effets de telles imprécations sont affreux : ici ils n'ont pas tardé à se manifester. C'était au mois de novembre qu'avait lieu cette triste scène. Peu de temps après la santé des jeunes époux s'altère, et dans le mois de février Bastiana est frappée, et meurt presque subitement. Joanni est malade. Anne commence à pleurer. Malgré le mécontentement que lui avait causé son petit-fils, c'était lui encore qui pourvoyait à ses besoins : et puis son cœur de mère s'était réveillé. Elle prie; elle demande au ciel la conservation de son dernier enfant; elle va trouver le Missionnaire, et le conjure d'écarter de son Joanni la malédiction qu'elle avait eu le malheur de prononcer. Dieu voulait sans doute pardonner pour l'éternité le péché du fils et celui de la mère, en exerçant sa justice sur eux en ce monde. La maladie de Joanni s'aggrave et ses sentiments religieux se développent de plus en plus. Il est environné de tous les secours de la Religion. Pour Anne, elle pleure... Le 16 mars, à six heures du matin, j'étais allé prier à l'église pour le pauvre jeune homme. Arrive bientôt un cercueil revêtu de noir, orné de galons et de poignées d'argent (c'est ainsi qu'on remplace ici le drap mortuaire) : il est porté par de jeunes Malais, et suivi d'un nombreux convoi. Pendant la messe, assise sur le pavé au bas de l'église, une vieille femme, couverte d'une draperie sombre, se tient immobile et comme privée de sentiment. Le service funèbre se termine et les restes de Joanni s'acheminent à pas lents vers le cimetière. Le cortége sort avec eux de l'église... J'entends alors des sanglots, des hurlements... Malheureuse Anne !...

« Ce même jour, 16 mars, j'eus la consolation d'exer-

cer, quoique bien imparfaitement, une œuvre de charité. Le vertueux Missionnaire de Singapore visite tous les jeudis les hopitaux et les prisons; il voulut bien m'admettre en sa compagnie. Nous allons d'abord à ce qu'on appelle l'hôpital des pauvres. Quel hôpital, grand Dieu! C'est un réduit où, sous un chaume de feuilles, se trouvent entassés sur un lit de camp les fumeurs d'opium réduits à la misère. L'aspect qu'ils présentent est assez hideux pour qu'il vous soit difficile de vous en faire une idée. Le visage stupide, la bouche béante; accroupis pour la plupart dans une immobilité complète, que notre présence a seule interrompue, à cause du mouvement de tête qu'ils doivent faire pour nous suivre de leurs yeux fixes et hagards; quelques-uns couchés sur le côté sans sentiment, ayant tout le corps plus ou moins couvert de plaies hideuses, surtout aux jambes, plaies sans pansement; les chairs s'en allant par lambeaux comme s'ils étaient usés par de honteuses maladies; ayant déjà perdu les uns le nez, d'autres les doigts et jusqu'à la moitié du pied; tout en eux montre qu'ils ne sont plus que des cadavres qui attendent le tombeau. Dans cet hôpital, ou plutôt cette cabane, il n'y a aucun chrétien, excepté le gardien que le Missionnaire a été assez heureux pour placer là, afin de faire entendre à ces agonisants une parole de salut. Mais jusqu'à présent ses efforts ont été infructueux. Ces malheureux sont aussi dégradés au moral qu'ils le sont physiquement, et ils ne peuvent plus saisir aucune vérité intellectuelle. Aussi n'ai-je entendu citer qu'un seul exemple de conversion parmi les fumeurs d'opium. Que pouvions-nous faire, sinon les prêcher par notre seule présence? Nous passâmes donc en silence au milieu de ces infortunés, en jetant sur eux quelques regards bienveillants et de secrètes prières.

« Après les avoir quittés, nous avons visité l'hôpital

des forçats et des fous. J'ai vu là des criminels marqués sur le front par deux lignes d'écriture indienne ; ce sont des meurtriers endurcis au crime, et qui sont déportés à Singapore des diverses parties de l'Inde. Les aliénés sont dans un petit bâtiment séparé et fermé de grilles en bois. Ils paraissent tous Chinois, et parmi eux il n'y a pas de furieux. M. Beurel a pu donner là quelques consolations religieuses; deux des malades se sont confessés.

« Je n'ai vu qu'à l'extérieur le bagne qui se trouve directement en face de la maison du Missionnaire. Mais bien des fois, pendant le jour, passaient devant nos fenêtres des bandes de galériens enchaînés que l'on menait aux travaux. Combien le cœur se trouve serré devant toutes ces infortunes sans consolation et sans soulagement ! Combien un prêtre, un Missionnaire, éprouve de regret et de peine en voyant ces malheureux souffrir sans qu'il lui soit possible de leur faire entendre même une parole d'espérance ! Il fallait me contenter d'adresser à Dieu pour eux une prière. J'aurais bien souhaité pouvoir au moins leur apporter quelques soins corporels : la charité se fait toujours comprendre de ceux qu'elle soulage. Mais cela ne se pouvait. J'espère que quelque jour, conformément au désir de notre zélé confrère, là aussi la religion veillera près de la couche du pauvre malade, pansera ses plaies, adoucira ses peines, et, en calmant ses douleurs, guérira les maux de son âme.

« L'île de Singapore contient encore un autre chrétienté naissante. A onze milles de la ville, au milieu de bois qui n'ont jamais été exploités par la main des hommes, se trouve une réunion d'habitations chinoises. Ce petit village, appelé *Buket-tima*, est en grande partie chrétien, et le troupeau fidèle s'y accroît d'une manière prodigieuse. Depuis moins de deux ans que

notre confrère M. Mauduit y réside, il a déjà gagné plus de cent hommes à la foi catholique, et il compte en ce moment un pareil nombre de catéchumènes ou de païens en voie de conversion. Sur le penchant de la colline, on aperçoit une maison en planches un peu plus élevée que les autres. C'est la maison du Père, c'est aussi la chapelle et le centre de la chrétienté, à laquelle une réunion de Vicaires apostoliques à Singapore, a donné naguère le nom de saint Joseph. Je ne vous ferai pas la description des richesses de cette église, car tout son ornement consiste en un autel hideusement barbouillé par je ne sais quel artiste chinois, ayant pour rétable une simple image lithographiée, et pour garniture deux misérables chandeliers d'Europe, qui furent autrefois argentés et que vous ne voudriez pas voir dans vos appartements. Quelques roses, quelques fleurs du pays étaient, à notre passage, la seule décoration convenante de cet oratoire trop peu décent pour qu'on y conserve la sainte Eucharistie. Du reste, tout ce que nous avons vu à *Buket-tima* nous a profondément édifiés. Le parfum de vertu que nous y avons recueilli, nous l'avons emporté avec le souvenir du fervent Missionnaire, que nous avons embrassé en lui disant adieu jusqu'au ciel.

« Pendant notre séjour à Singapore, nous avons eu à nous féliciter de nos relations avec le consul français, M. Fontannier. Son fils s'occupe à faire des collections de coquilles, de monnaies, et d'objets indiens qui seront précieuses. Cet excellent jeune homme voulait me faire accepter diverses curiosités, une entre autres, qui venait du Japon, mais qui me souriait peu. C'était un petit sac à tabac. Sa forme était un simple carré dans la dimension d'un petit portefeuille, fermant par le prolongement d'un des côtés qui se replie sur l'autre, sans

agraffe ni languette. Extérieurement c'est une toile peinte, avec des personnages et des caractères chinois; mais pour doublure intérieure, c'est de la peau humaine. En examinant et tenant dans mes mains ce sac qui piquait ma curiosité, j'éprouvais un sentiment d'horreur indéfinissable; et pourtant je ne sais quel attrait me portait à considérer longuement ce petit indice de la cruauté japonaise, qui me disait si haut et si fort : *C'est peut-être là, mon ami, ce qui t'attend un jour; si le bon Dieu dans sa miséricorde daignait jeter les yeux sur toi pour la Mission du Japon, toi aussi tu pourrais bien retourner en Europe en sacs à tabac!*... Toutefois te n'en suis pas encore là, je m'achemine tout simplement vers Hong-kong où m'attendent les ordres de la Providence et les courriers qui doivent nous inproduire en Chine. Car j'ai quitté Singapore mardi soir 28 mars.

« C'était vers cinq heures que la petite colonie apostolique, après avoir adoré le Saint-Sacrement à l'église et imploré l'assistance de notre bon Maître, montait en palanquins et s'acheminait vers la mer. Bientôt nous touchâmes au rivage où nous attendait une grande barque indienne. Cette barque n'avait pu aborder au débarcadère, il fallut donc nous y laisser porter sur les bras des Malais. C'est ainsi que nous arrivâmes au *Prince-Albert*, beau trois-mâts de Bombay, sur lequel nous sommes maintenant en voie pour la Chine.

« 28 avril. — Après un mois de mer, nous allons arriver ce soir à Hong-kong; je m'empresse de vous dire la fin de notre traversée. Je vous ai laissés à la semaine sainte; il faut avouer qu'elle a été pleine de sacrifices pour moi. Bien des fois ma pensée m'a reporté à la cathédrale où le bon Dieu m'accordait la grâce de célébrer l'office tous les ans le vendredi saint. Je n'ai pu ici lui

offrir que mon silence, ma prière, et les désirs de mon cœur. Il sait que c'est pour lui, pour souffrir avec lui, que j'ai quitté toutes nos belles et pieuses cérémonies. Le jeudi saint je n'avais pas la joie de baiser les pieds à mes pauvres de l'Hôtel-Dieu de Bayeux; mais le Seigneur m'a fait comprendre qu'il valait mieux être devenu comme eux petit et pauvre. Qu'il est bon !.... Il s'est plu à nous donner pendant cette semaine une preuve de cette infinie bonté et de sa miséricordieuse providence. Le mercredi saint, à huit heures et demie du matin, l'orage poussait le navire avec violence, le tonnerre grondait, la pluie torrentielle nous avait tous rassemblés dans notre chambre convertie en chapelle. Comme la foudre était déjà tombée près de nous, les jours précédents, je questionnai le capitaine sur les dangers que les orages faisaient courir aux navigateurs. Souvent, disait-il, le tonnerre frappe les vaisseaux en mer : on l'a vu fendre les mâts, et dernièrement encore il a mis le feu à un bâtiment chargé de coton. Il y avait à peine un demi-quart d'heure qu'il nous avait donné ces explications, quand la foudre éclate et tombe sur le navire, frappe la chaîne qui sert d'étai au grand mât, se divise sur la dunette, immédiatement au-dessus de notre tête, donne en passant une violente commotion aux jambes de l'officier de quart, dont les pieds ne sont séparés de nous que par une planche, et va disparaître dans l'Océan. C'est à cela que se bornent les incidents de notre voyage.

« — Il est six heures du soir; nous sommes près de l'île de Hong-kong. Nous en faisons le tour pour gagner le port et la ville à laquelle on a donné le nom de Victoria. Tous ces parages n'ont plus l'aspect riant des îles que nous avons vues dans l'Inde. Le jour tombe; la nuit est venue; nous sommes à l'ancre; pour la dernière fois

je fléchis les genoux sur le navire. J'adresse ma prière à ma bonne Mère : bientôt je vais mettre pied sur le sol de Chine. Après les adieux à nos hôtes du *Prince-Albert*, mes confrères et moi, nous descendons sur une barque chinoise, et à huit heures nous sommes à terre. La ville alors nous apparaît comme une cité européenne, avec de beaux bâtiments et de jolies habitations pour les étrangers; car dans le quartier des indigènes, c'est une suite de boutiques surmontées d'un étage, d'où sortent et où se remuent, comme des fourmis, des milliers de Chinois.

« Me voilà donc à la porte de la Chine, et j'y suis déjà depuis un mois, car c'est aujourd'hui le 23 mai. Que vous dirai-je de mon séjour dans cette île? Mes occupations se bornent à apprendre le chinois. Je vais vous dire deux mots de ce qui m'entoure et me couvre de confusion. A la procure des Missionnaires italiens, je trouve des prélats qui ont mille bontés pour moi, et ces prélats ont été incarcérés pour le nom de Jésus-Christ (1). Là aussi un Père espagnol de la Mission du Hou-kouang, qui a été arrêté et emprisonné deux fois, et des religieux qui me font l'effet de véritables saints. Je ne puis surtout voir Mgr Basilla sans être frappé de cet air de sainteté qu'on respire près de lui, et de cette humilité ravissante qui lui fait fuir tous les insignes et les honneurs de l'épiscopat. Je suis casé près de la cellule d'un Chinois plein de talents et de connaissances, Augustin, qui pendant trois ans et trois mois a été en prison, souffrant la rigueur des menottes de fer, entassé

(1) Ces Prélats sont Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du Hou-kouang, et Mgr Basilla, son coadjuteur, arrêtés sur la dénonciation de faux frères, et déportés hors de l'empire.

la première année avec des forçats, les fers aux pieds, n'ayant pas même une place pour reposer à terre, couvert de vermine et aux prises avec la faim. Le gardien de notre porte est un confesseur de la foi qui a passé une année au cachot, et qui n'a été délivré que par l'argent de nos chrétiens. Ici quatre courriers attendent le moment convenable pour nous introduire dans leur patrie. Ce sont des néophytes intrépides qui savent s'exposer à tous les dangers et à la mort pour l'amour de Notre-Seigneur. L'un d'eux, Jean Fan, mon maître de chinois, a déja parcouru la Chine dans tous les sens pour conduire les apôtres dans leurs Missions, leur frayer le chemin et découvrir les chrétiens dans des provinces inconnues. C'est lui qui servait de guide à Mgr Imbert, et allait d'avance lui préparer les voies pour entrer dans la Corée... Je passe sous silence la piété des confrères de notre Congrégation qui m'environnent. Au milieu de tant de vertus et de si saintes gens, faites un retour sur votre pauvre abbé, et jugez combien il doit se trouver misérable !

« Priez beaucoup Notre-Seigneur pour que je devienne digne de baiser leurs pas et de marcher sur leurs traces.

« THOMINE, *Mis. apost.* »

Lettre de M. Pourquié, Missionnaire apostolique en Mandchourie, à M. Tesson, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.

« Monsieur et cher Confrère,

« Vous connaissez notre voyage jusqu'à Hong-Kong. Nous quittâmes cette île, pour nous rendre à Chang-hai, autre port libre, situé à deux journées de Nankin. Le voyage n'eut rien de remarquable, excepté la lenteur de notre course, et la singulière collection de passagers qui se trouvaient à bord; c'était comme un échantillon de tous les pays : Italiens, Portugais, Prussiens, Polonais, Américains, Indiens, Chinois, etc., etc. La veille de notre arrivée à Chang-hai, les derniers navires partant pour le Léaotong avaient mis à la voile. Dieu permit ce contre-temps, car c'est ainsi que nous l'appelions tout d'abord, pour nous préserver d'un grand danger. Si nous eussions pu nous embarquer selon nos désirs, nous serions peut-être tombés entre les mains des pirates qui infestaient alors les côtes du Chantong. On dit que plus de vingt navires, du dernier départ, ont été dévalisés par ces voleurs. N'en soyez pas surpris; les pauvres Chinois ne peuvent emporter aucune arme pour se défendre. Notre capitaine avait sa salle d'armes munie littéralement de deux sabres de bois et d'un casse-tête. Maintenant des navires de guerre parcourent continuellement la côte, avec leurs canonniers enchaînés aux

pièces, de peur qu'ils ne fuient épouvantés par le seul bruit de leurs canons. Toutefois, comme il suffit de montrer à un Chinois une arme quelconque, pour le mettre en fuite, les pirates ont déserté le théâtre de leurs exploits.

« La Providence ne s'est pas contentée de veiller sur nos jours, elle a voulu encore, pendant les deux mois que nous avons été obligés de passer à Chang-hai, nous donner un premier aperçu des mœurs et du caractère des Chinois. Nous étions logés chez Mgr le comte de Besi, Evêque administrateur du Kiang-nan. Ce digne prélat italien, dont la sagesse a ouvert une large voie à notre sainte Religion dans cette riche province, nous accueillit avec toute l'expansion de la charité la plus sincère. Il possède à Chang-hai une jolie maison qui lui a été donnée par le grand mandarin. Deux autres locaux très-vastes, dont l'un est situé presque au centre de la ville, lui ont été cédés à titre gratuit par le même fonctionnaire, afin que sa Grandeur pût en disposer selon son bon plaisir. Et ce qui est encore plus heureux, ce magistrat, tout disposé qu'il était en faveur de la Religion, ayant cru devoir informer l'empereur de ce qu'il avait fait à l'égard de l'Evêque, reçut peu de jours après une lettre qui louait sa conduite. L'empereur pour le récompenser de sa libéralité (car tout ce qui avait été donné à Mgr avait été acheté des propres deniers du mandarin), le nommait à une des premières dignités de l'empire.

«... Mais voilà que le jour de notre départ approche. Je ne pourrai, cependant, quitter Chang-hai sans vous dire un mot de cette grande cité. Le chiffre de sa population qui est très-mobile, varie d'après les plus habiles Chinois, de cinq cent mille âmes à un million. Comme Chang-hai est une ville libre, j'ai pu la parcourir dans tous les sens. Il n'existe pas en France une cité aussi

commerçante. Dans chaque maison se trouve un magasin plus ou moins proprement tenu, et dans chacun d'eux siégent nonchalamment dix à douze Chinois, fumant leur pipe et buvant leur thé, en attendant avec patience la visite des chalands. Dès que nous entrions dans une boutique pour voir les objets de plus près, ces Chinois s'empressaient autour de nous; l'un portait sans façon sa main sur notre chapeau, un autre sur la soutane, un troisième nous pinçait fortement la jambe pour mesurer l'épaisseur de nos bas. Tous parlaient à la fois de manière à nous assourdir. Quand nous avions joui un peu de cette scène, nous n'avions qu'à leur témoigner du geste que cela nous déplaisait, et soudain ils retournaient tout tremblants à leurs siéges, reprenaient leurs pipes et se parlaient à l'oreille comme des enfants qui ont commis une faute.

« Les rues de la ville sont étroites, presque toutes sinueuses et très-courtes. Or, c'est dans ces mauvaises rues que circulent sans cesse les porteurs de marchandises, les cuisines ambulantes, et des milliers de palanquins. Tout ce monde se pousse, se bouscule, crie et se chamaille de son mieux. Joignez à cette confusion une odeur infecte qui s'exhale de toutes parts. On a mal au cœur la première fois qu'on respire cet air fétide et corrompu; puis on s'y fait comme à tant d'autres choses qui révoltent tout d'abord notre délicatesse.

« Si Chang-hai n'est pas beau, son port est magnifique. Il y a toujours dans sa rade de cinq à six mille grands navires. La ville seule en possède huit mille pour son commerce : quand ils quittent le port c'est par centaines qu'on les voit défiler. Dans notre voyage au *Léaotong*, j'en ai compté quatre-vingt-quatre cinglant presque côte à côte...

« POURQUIÉ, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de M. Mesnard, Missionnaire apostolique, à M. Albrand, Directeur du séminaire des Missions étrangères.

Leaotong, 5 février 1848.

« Monsieur et bien vénéré Confrère,

« En rompant aujourd'hui le silence que j'ai gardé si longtemps à votre égard, permettez-moi de vous donner quelques détails sur notre intéressante Mission. Déjà près de quinze mois se sont écoulés, depuis que M. Négrerie et moi avons débarqué au Léaotong. Après environ deux mois délicieusement passés dans l'aimable société de M. Berneux, je m'acheminai vers le pays des Tartares du Nord, à cent quarante lieues et plus de sa résidence, pour prendre la direction du collége que m'avait assigné ce cher confrère. Je ne vous parle point de toutes les misères qu'on éprouve dans ces lointains voyages. On a tort de nommer cela des peines ; car le Seigneur sait si bien disposer le cœur de celui qui les ressent, qu'il ne voudrait pas en être privé. Et puis ne faut-il pas que le Missionnaire, abandonné à lui-même, vivant sans cesse au milieu des périls, sans aucun secours humain, s'accoutume à ne se reposer que sur la divine Providence ! Quelle soit mille fois bénie de m'avoir prodigué ces épreuves au début de mon apostolat ! Conduit par elle

d'accidents en accidents, j'arrivai après douze jours de marche, au terme de ma course, en un lieu appelé *Pa-Kia-Tze,* ou *Village de huit maisons.* Le nombre s'en est considérablement augmenté, puisqu'il renferme aujourd'hui, sans compter les païens, plus de cinq cents néophytes.

« Je trouvai là M. Venault mon compatriote, et M. Maistre, avec son diacre Thomas qui faisait la classe à trois élèves. Nous passâmes ensemble les fêtes de Noël que nous célébrâmes avec le plus d'éclat possible, et aussitôt après, M. Maistre s'en fut avec Thomas tenter de nouveau l'entrée de sa chère Mission, la Corée. Hélas! il était loin de soupçonner le genre d'obstacles qui devaient encore l'enchaîner à la frontière. La persécution avait éclaté et décimait les chrétiens; celui-là même qui devait venir à sa rencontre et l'introduire dans cette terre inhospitalière, avait changé ses plans; au lieu de guider vers sa patrie un apôtre de plus, il avait cru plus avantageux pour elle de lui sacrifier sa vie, et d'aller au ciel adresser au Dieu des miséricordes ses supplications pour ses ingrats compatriotes. Nous apprîmes alors qu'André Kim, prémices du sacerdoce coréen, avait été martyrisé en septembre dernier. Je désigne cette date, pour vous faire observer que le démon, dans ces contrées orientales, semblait alors étendre sa rage à tous les Missionnaires. En effet, à cette même époque, nous naviguions, M. Négrerie et moi, vers la Corée, quand nous nous vîmes assaillis tout-à-coup, au nord de Formose, par une épouvantable tempête qui nous mit à deux doigts de notre perte. Mais Marie, à laquelle nous fîmes des vœux, et entre autres celui de réciter chaque jour, en commun et à genoux, son saint office jusqu'à notre arrivée dans nos Missions; Marie nous vint en aide dans cette extrémité. Au moment où nous étions près de nous

abîmer contre les écueils que nous apercevions, malgré d'épaisses ténèbres, au reflet phosphorique des vagues qui allaient s'y briser, la main maternelle de l'aimable Vierge, bien plus qu'une misérable voile alors jetée au vent, imprima à notre navire une merveilleuse direction, et en un clin d'œil nous fûmes loin du danger. Si c'est le démon qui a déchaîné contre nous cet orage, qu'a-t-il gagné? il n'a fait qu'accroître dans nos cœurs la confiance en Jésus et en Marie. Son aveugle fureur contre le petit troupeau coréen, n'a pas mieux servi ses intérêts; elle a contribué à donner au ciel des bienheureux, de saints médiateurs qui se vengeront de sa rage en suscitant, de la terre fécondée de leur sang, de nouveaux et de nombreux adorateurs au vrai Dieu. André Kim, ici-bas si brûlant de zèle pour le salut de sa patrie, sera-t-il dans le ciel moins dévoué à son bonheur et moins jaloux de la gloire divine? Ce cher confrère, plein de dévotion pour son saint patron, avait fait demander en France des reliques de saint André; on me les avait confiées, pour les lui transmettre. Mais voilà que dans l'intervalle le Seigneur l'appelle à lui, comme autrefois il appela son ancien Apôtre. Heureux rapprochement! André, le premier Apôtre qui suit le Sauveur, couronné du martyre; André, le premier apôtre de la Corée, couronné comme son saint patron! Il n'avait demandé qu'un souvenir de son protecteur et son modèle, et le Seigneur le réunit à lui dans l'inaltérable intimité des élus! Aussi pouvait-il me crier alors du haut du ciel ce que disait autefois du Messie l'apôtre saint André : J'ai trouvé Jésus, et avec lui le bienheureux dont vous m'apportez les reliques précieuses, reliques que je vous laisse, parce qu'elles me sont désormais inutiles.

« Je reviens à ce qui me concerne. M. Maistre et M. Ve-

nank étant partis, je songeai enfin à me mettre sérieusemen à l'œuvre. L'étude du chinois, la classe des élèves, l'administration des sacrements : *telles sont désormais* les occupations qui vont se partager mon temps. Jaloux de voir mon collége un peu mieux monté, je commençai par faire une recrue des enfants chrétiens qui passaient pour être plus doués d'intelligence. Les parents s'y prêtaient très-volontiers. J'en réunis d'abord dix; après quelque temps d'examen, j'en réduisis le nombre à cinq qui me paraissaient vraiment capables; et l'avenir m'a prouvé que Dieu m'avait assisté dans ce choix. Voilà donc mon collége composé de huit élèves, et moi établi grand maître d'université au Léaotong. Qui m'aurait dit, au sortir de mon ancienne paroisse, que j'étais destiné à ce genre d'emploi? assurément j'aurais eu peine à le croire; peut-être même cette perspective m'aurait-elle fait reculer devant l'apostolat, attendu que rien au monde ne répugnait davantage à mes goûts que l'enseignement, surtout après huit années de fonctions pastorales. Eh bien! cher Confrère, le croiriez-vous, le Seigneur a su tellement changer mes dispositions à ce sujet, que je puis vous certifier n'avoir jamais éprouvé tant de plaisir durant huit années de ministère dans ma paroisse natale, que j'en ai trouvé à l'éducation de mes petits Chinois. Je ne saurais vous exprimer quel bonheur c'était pour moi, cette année, d'apprendre à lire, à écrire à ces chers enfants. Je n'avais cependant pas de livres élémentaires. En écrivant de grands tableaux que je collais aux murs, je suppléais à leur défaut. Ces bons élèves apprenaient à merveille; je ne me sentais pas de joie de voir en eux tant d'émulation, tant de progrès; j'en remerciais mille fois le bon Jésus et la tendre Marie qui bénissaient mon petit collége d'une main si généreuse. Mes élèves, allant donc si bon train, furent

à même en peu de mois de traduire l'*Epitome historiæ sacræ*, qu'ils expliquent aujourd'hui d'une manière très-intelligente. Pardonnez-moi, cher Confrère, ces petits détails; je goûte tant de plaisir avec ces jeunes Chinois qu'il me semble que tout le monde s'intéresse comme moi à ce qui les regarde.

« L'instruction des élèves absorbait presque tout mon temps; j'étais obligé pour l'étude du chinois de prendre sur les heures de sommeil, et comme il me fallait bien un peu connaitre cette langue pour donner mes leçons, je passais quelquefois des nuits presque entières à préparer les devoirs latins. Je n'avais pour m'aider aucun ouvrage complet, si ce n'est le Dictionnaire chinois-latin de Callery. Or, pour y trouver la signification d'un mot latin en chinois, il me fallait souvent feuilleter et lire la moitié du volume. Pour éviter cette perte de temps, je me suis mis à copier tout ce Dictionnaire par lettres alphabétiques, et j'en ai fait un vocabulaire français-chinois avec l'indication, à chaque mot, de la page correspondante où se trouvait le caractère chinois dans Callery. Ce travail m'a beaucoup aidé dans la suite. Je ne parle pas de la peine qu'il m'a coûté : le Seigneur fait trouver à ces occupations un plaisir qui ne laisse dans l'âme aucune place au dégoût et à la fatigue. L'hiver, le printemps et une moitié de l'été de 1847 s'écoulèrent ainsi, et je puis dire qu'ils passaient comme une ombre, quand, au mois de juin, le bon Dieu daigna m'éprouver pour la première fois de ma vie, et me faire expier mes péchés par une grave et longue maladie qui me réduisit à la dernière extrémité. L'abandon où je voyais mes chers élèves me faisait fondre en larmes; ils n'avaient personne pour les diriger et les instruire. Je m'en plaignis à la bonne Mère. Insensé que j'étais, si mes vœux eussent été exaucés, j'aurais été privé du bonheur le plus grand dont j'aie

jamais joui. Oh ! aimable providence de mon Dieu ! jamais je ne me plaindrai plus, quelles que soient les traverses que j'aie encore à subir.

« J'étais donc dans ce triste état, quand un de mes élèves me demanda si je voulais qu'on fît venir un médecin païen *très-habile*, qui demeurait à quelques lieues du village. Malgré les répugnances que j'avais à accepter cette proposition, j'y consentis cependant. Le médecin arrive, considère son malade qui lui paraît être un singulier Chinois, regarde dans ma chambre les différents objets de piété dont elle est ornée. « Qu'est-ce « donc que tout cela ? dit-il en montrant mon crucifix, « quelques images et statues. Est-ce là un petit fô ? « ajoute-t-il en désignant une statue de la bonne Mère. « Qu'est-ce que cet homme supplicié ? poursuit-il en mon- « trant Jésus sur la croix » Ces paroles me serraient le cœur; hélas ! j'étais incapable de lui parler, de lui expliquer le mystère de ce Dieu immolé pour le salut des hommes; toutefois j'appelle mon catéchiste et le maître de chinois de mes élèves, et je leur dis de satisfaire à ses demandes. Il écoute assez volontiers ; sa curiosité augmente ; il adresse de nouvelles questions auxquelles mes gens répondent par l'exposition des premiers principes de la foi chrétienne. Pour moi, ne pouvant rien dire, je me contentais d'adresser mes vœux au ciel et de prier Jésus et Marie de se venger de ce païen, qui leur avait donné des noms si injurieux, en éclairant son intelligence et en touchant son cœur.

« Au milieu de l'explication de la sainte doctrine, mon médecin se lève, écrit une recette des remèdes que doit prendre le malade, puis s'en va. Trois jours après, je le fis rappeler comme pour le consulter de nouveau ; mais en réalité pour voir s'il était encore disposé à entendre la parole du salut. Mes hommes continuent à lui mon-

trer la sainteté de notre Religion; il en est frappé; aux éclaircissements qu'on lui donne, son âme est toujours plus attendrie; chacune de ces questions dénote un cœur qu'a déjà effleuré un rayon de la grâce. Il demande à voir nos livres, il les parcourt avec avidité, et le Seigneur l'éclairant de plus en plus, il s'affectionne si bien à cette lecture, qu'il veut emporter chez lui ma petite bibliothèque pour la feuilleter à loisir. Dans l'espace d'un mois et demi il en avait lu quinze volumes. Cependant, comme si le bon Dieu eût voulu s'assurer de sa conversion avant mon rétablissement, je ne progressais guère en santé. Au contraire, un beau jour la peste vint aggraver mon état déjà peu rassurant. Me voyant près d'expirer, je demandai à mon médecin s'il avait vraiment dans le cœur le désir d'embrasser notre sainte Religion; il me dit qu'il y songeait. « Si j'en étais « sûr, lui répliquai-je, je mourrais content. » Là-dessus il me saigna aux quatre membres sans qu'il en sortît une goutte de sang, ce qui lui parut un fâcheux symptôme. Enfin il me fit prendre une médecine qui, au bout de deux heures, me retira des portes de l'éternité que j'étais prêt à franchir.

« La Providence, qui ne m'avait ainsi frappé que pour me purifier de mes péchés et convertir un pauvre païen, affermissait de jour en jour ma convalescence, et j'eus la consolation d'offrir le saint Sacrifice pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Cette bonne Mère avait obtenu que j'eusse assez de force pour célébrer sa fête. Ce n'était pas assez de cette faveur, elle permit que, ce même jour, arrivât à Pa-Kia-Tze mon bien-aimé confrère, M. Venault. Mon état n'était pas encore capable de supporter tant de joie. Je fis une rechute plus grave que jamais; agenouillé auprès de moi, mon cher confrère m'entretenait des biens célestes, et faisait glisser dans

mon âme une douce impatience de les posséder. Mais le bon Dieu ne voulait pas encore de moi, il avait jugé dans sa miséricorde qu'il me fallait rester quelque temps de plus en ce monde pour expier mes fautes, que les pénitences et les austérités de la plus longue vie ne sauraient jamais effacer, si les mérites du Sauveur ne venaient y joindre leur vertu. Je revenais donc à la santé par les soins que me prodiguait mon médecin, aussi zélé pour mon rétablissement que moi pour sa conversion; il venait me voir sans que j'eusse besoin de le demander, et cela trois fois la semaine. J'avais conçu pour lui tant d'affection, que sa seule présence, aidée des remèdes apprêtés par lui-même, opérait chaque fois en moi un mieux très-sensible. Oh! que nous sont chers les enfants de la douleur! J'ai compris alors toute la vérité de cet oracle sorti de la bouche de Jésus.

« Cependant, mon docteur continuait sans cesse à lire nos livres saints; la lumière qui s'en échappait, échauffait son cœur en éclairant son intelligence; sous l'impulsion de la grâce, il était enfin arrivé à la plénitude de la foi. Un jour il vint me prier, en se prosternant à mes pieds, de l'admettre au nombre des catéchumènes. Plus heureux que lui-même en lui accordant la faveur qu'il sollicitait, je lui donnai le nom de Paul; et comme je lui rappelais combien d'actions de grâces nous devions tous deux au Seigneur, je voyais son visage s'épanouir sous l'impression d'une vive reconnaissance envers la bonté de Dieu. Ce sentiment pénétrait d'autant plus son cœur, qu'il comprenait mieux l'étendue du bienfait qu'il avait reçu. Aussi, jaloux de témoigner au bon Maître sa gratitude, il prenait plaisir à donner le baptême aux enfants malades des païens, quand il les voyait en danger de mort. — « Avant de

« traiter ton enfant, disait-il, il faut que je lui lave la « tête ; » et alors en proférant les paroles sacramentelles, il assurait au Dieu qu'il aimait un adorateur de plus. Sa femme et ses trois enfants furent les premiers objets de son zèle ; il n'eut aucune peine à les gagner. Cette conquête faite, il entreprit celle des autres membres de sa famille. Comme il est le personnage le plus influent du pays par la considération que lui donnent ses connaissances en médecine, et par la portée de son intelligence, il a facilement initié à son bonheur la plus grande partie de ses parents. Une vieille femme, entre autres, sa tante, âgée de 78 ans, l'entendant expliquer notre sainte doctrine, conçut un tel désir de se faire chrétienne, qu'elle l'obligea, malgré la rigueur du froid de décembre, à l'emmener chez lui pour l'instruire et la mettre en état de recevoir immédiatement le saint baptême. Cette pauvre vieille avait sans cesse à la bouche les noms sacrés de Jésus et de Marie ; aujourd'hui catéchumène, elle se dispose de toutes ses forces à accélérer l'heureux moment après lequel elle soupire, de se voir purifiée et admise au rang des enfants du Seigneur. Pour mon cher médecin, il a reçu cette grâce à Noël avec une piété qui m'arrachait des larmes. Après son baptême, je lui donnai un beau chapelet, une belle croix, diverses médailles et de grandes images. Il a disposé tous ces pieux objets en forme de chapelle dans sa maison, à l'endroit même où étaient attachés, quelques mois auparavant, les emblêmes superstitieux et la figure du diable. J'ai trop d'obligation à mon bon docteur Paul Li, pour l'oublier dans mes prières : souffrez que je réclame pour lui et sa famille une petite part des vôtres. Demandez au Seigneur qu'il le fasse persévérer dans ses beaux sentiments. Je ne doute pas que par son influence, sa capacité et surtout sa ferveur, il ne gagne à la sainte Eglise de nombreux enfants.

« Je suis aujourd'hui rétabli de ma maladie ; je sens bien que mes forces ne sont pas ce qu'elles étaient naguère ; mais je dois remercier le bon Dieu de ce qu'il m'a laissé, plutôt que de me plaindre de ce qu'il m'a enlevé, vu que j'ai encore infiniment plus que je ne mérite. Une chose que je regrette quelquefois ; c'est la mémoire ; elle s'est affaiblie à tel point par la souffrance, que dans l'espace de deux mois j'ai perdu les trois quarts du peu de chinois que je savais. Mais enfin est-ce une raison pour se décourager ? Dieu m'en préserve, c'est pour moi un nouveau motif de travailler avec plus d'ardeur et d'application. Dieu n'exige pas que nous apprenions bien et vite, il veut seulement que nous travaillions de tout notre pouvoir à apprendre.

« Comme les privations et les sacrifices que Dieu nous impose, ne sont jamais sans quelque dédommagement, le Seigneur en m'infligeant cette épreuve, a daigné, dans son excessive miséricorde, m'accorder la douce société de M. Collin. Quelle heureuse époque de ma vie que celle qui s'écoule avec ce cher confrère ! Nous *chinoisons* ensemble ; son heureuse mémoire lui fait faire des progrès prodigieux. Hier, premier jour de l'année chinoise, nous avons chanté une grand'messe, avec le plus d'éclat possible, pour les chrétiens défunts de l'endroit, ne voulant pas rester en arrière des païens qui, ce jour-là, offrent des sacrifices à leurs ancêtres. M. Collin officiait ; il a prêché sur l'emploi du temps, pendant plus de vingt minutes, et il a été parfaitement compris de tous les assistants, qui étaient bien au nombre de quatre cents au moins.

« Voulez-vous savoir, cher Confrère, comment nous employons nos jours, M. Collin et moi (M. Venault est actuellement en tournée dans la Mission)? Après l'accomplissement des devoirs religieux du matin, dont chacun

s'acquitte en son particulier, nous nous réunissons pour déjeûner; la causerie égaie les convives. Après une petite récréation où l'on se raconte mutuellement les aventures d'un passé plus ou moins orageux, on se met sérieusement au chinois jusqu'à l'heure de ma classe. Alors nous nous séparons; M. Collin va continuer dans sa chambre avec son catéchiste l'étude en question, et moi je me rends auprès de mes chers élèves. Le soir, nous nous revoyons pour souper, et c'est toujours avec le même plaisir. Oh! que l'union et la charité répandent de charmes sur la vie! Nous terminons la veillée par des conversations sur des sujets qui peuvent nous édifier, nous soutenir et nous faire avancer dans le saint amour de Dieu. Réciproquement nous nous donnons des avis, nous nous exhortons mutuellement au service du Seigneur, et nous nous séparons le cœur content, avec la ferme résolution d'aimer toujours Jésus et Marie. Rien n'est précieux pour le Missionnaire comme ces pieux entretiens. Dieu soit mille fois béni de m'avoir adjoint un confrère qui, sous ce rapport, m'est si utile.

« Je ne puis mieux clore ma lettre qu'en vous parlant de la distribution des prix faite à nos chers élèves, le jour de Noël, dans notre église. Tous les chrétiens étaient réunis; nous présidions, M. Venault, M. Collin et moi, assis sur le marchepied de l'autel. Voulez-vous savoir quelles étaient ces récompenses? Le prix de latin était une médaille de l'Immaculée Conception, le prix de chinois un chapelet, le prix de diligence une image, le prix de sagesse un petit crucifix. Le tout réuni pouvait valoir environ vingt sous. Le plus beau de l'affaire, c'est que les chrétiens qui assistaient à la distribution, au nombre de près de quatre cents, s'étonnaient de ce que nous ne leur donnions pas de prix; ils étaient venus dans l'espérance d'en recevoir. Cette petite solennité a eu

son effet, nos élèves ont redoublé d'ardeur et d'émulation.

« Daignez agréer, etc.

« MESNARD, *Miss. apost.* »

Erratum. Dans le numéro de septembre dernier, page 323, ligne 26, supprimez les mots : *sur les cimes lointaines* et *avec fracas*, qui se sont glissés par erreur dans la reproduction de la lettre du Missionnaire.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Durant l'année 1848, la Société de Saint-Lazare a envoyé :

1° Au Brésil, cinq Missionnaires, trois Frères, douze Sœurs de charité ; 2° à Alger, cinq Missionnaires, deux Frères ; 3° en Syrie, un Missionnaire, un Frère ; 4° à Alexandrie d'Egypte, un Missionnaire, un Frère ; 5° à Constantinople, trois Missionnaires; 6° à Salonique, un Missionnaire; 7° à Naxie, un Missionnaire ; 8° à Santorin, un Frère ; 9° à Smyrne, un Missionnaire. Total trente-huit religieux.

De plus, trois Missionnaires de la même Société sont partis pour la Chine dans les premiers jours de janvier 1849.

M. l'abbé Teillard, du diocèse de Saint-Flour, est parti pour les Missions du Canada.

Le 28 janvier dernier, se sont embarqués au Hâvre, avec destination pour la Chine, MM. Mailfait, du diocèse de Reims; Eyraud, du diocèse de Gap; et Amat, du diocèse de Toulouse.

Le 16 février, sont partis de Nantes, pour la même destination, MM. Latry, du diocèse d'Aire ; Lalanne, de

Bayonne ; Bonnard, de Lyon ; et Marizieu, de Langres. Ces sept Missionnaires appartiennent à la Congrégation des Missions étrangères.

Se sont embarqués à Toulon, à bord de *l'Achéron*, samedi, 17 février 1849 :

1° Mgr Bessieux, du diocèse de Montpellier, Vicaire apostolique des deux Guinées, Evêque de Callipolis *in partibus infidelium* ; Mgr Kobès, du diocèse de Strasbourg, Coadjuteur du Vicaire apostolique des deux Guinées, Evêque de Modom, *in partibus infidelium* ; M. Clément, prêtre du diocèse de Saint-Dié ; M. Poussot, prêtre du diocèse de Saint-Dié ; M. Duby, prêtre du diocèse de Strasbourg ; M. Luiset, prêtre du diocèse d'Annecy (Savoie) ; M. Lairé, diacre du diocèse de Reims ; M. Peureux, diacre du diocèse de Saint-Dié ;

2° Trois Frères : Louis Démarchez, du diocèse d'Amiens ; Jules Pineau, du diocèse du Mans ; Amand Martin, du diocèse de Coutances ;

3° Six Sœurs de l'Immaculée Conception, de Castres.

Les Evêques, Prêtres et Frères sont tous de la *Congrégation du Saint-Esprit sous l'invocation de l'Immaculé Cœur de Marie*.

Mgr le Vicaire apostolique se rendra avec plusieurs de ces prêtres dans son ancienne Mission du Gabon, qu'il a choisie pour sa résidence.

Mgr le Coadjuteur restera à Dakar, dans la Sénégambie, avec les autres Missionnaires et les Frères.

Pour les six religieuses, deux sont destinées à compléter le cadre de leur maison de Dakar ; les quatre autres iront commencer un établissement au Gabon.

Lyon, Imp. de J. B. Pélagaud.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

JUILLET 1849. — N° 125.



A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR, AU BUREAU DE L'ŒUVRE,
RUE DU PÉRAT, 6.

A PARIS,
AU BUREAU DE L'ŒUVRE,
RUE CASSETTE, 36.
Avec approbation des Supérieurs.

MISSIONS DU JAPON.

Au moment où la civilisation chrétienne cerne pour ainsi dire toute l'Asie, et vient de forcer les portes de la Chine, quand les Missions catholiques, redoublant d'efforts, pénètrent jusqu'au fond de la Mongolie et de la Corée, on se demande si l'Eglise ne reprendra pas possession de ces îles du Japon qui lui donnèrent, il y a deux siècles, tant de saints et de martyrs. Il semble que le temps est venu d'espérer, en voyant, de nos jours, et les pavillons européens franchir impunément le blocus de ses ports, et nos Missionnaires pousser leurs intrépides reconnaissances jusqu'aux îles Liou-Kiou, voisines et tributaires du Japon, et le Saint-Siége appeler de nouveau un Evêque à ce poste périlleux et lointain, appel que Rome ne fait jamais sans avoir le pressentiment de la conquête. C'est dans la prévision de cet avenir, et pour aider nos lecteurs à saisir dans le passé le germe des événements qui se préparent, que nous retracerons, dans une courte notice sur l'empire japonais, les progrès miraculeux que le christianisme y fit pendant quatre-vingts ans, jusqu'à ce qu'il parut s'éteindre dans une persécution sans exemple. Peut-être dans ces souvenirs où l'on ne découvre d'abord que des sujets de découragement et de douleur, démêlerons-nous des espérances que la Providence semble confirmer aujourd'hui,

qu'elle met la main d'une manière si manifeste aux affaires de l'Orient.

Le Japon se compose d'un groupe d'îles qui s'étend du 126° au 148° degré de longitude orientale, et du 29° au 47° de latitude septentrionale. Du côté de l'est, il est baigné par l'Océan Pacifique : à l'ouest un bras de mer le sépare de la Corée et de la Tartarie chinoise. Les écueils et les tempêtes qui défendent ses côtes, favorisent cet isolement jaloux où le retient la politique de ses princes et de ses faux prêtres.

Les géographes divisent l'archipel japonais en deux parties : 1° l'empire proprement dit, formé des trois grandes îles de Niphon, de Sikokf, de Kiou-Siou, avec un grand nombre de petites qu'il serait trop long de nommer; 2° les pays conquis ou tributaires, qui comprennent Jeso, les Kouriles méridionales, et le sud de l'île Tarrakaï. Ces terres, à peine entrecoupées par des détroits faciles à franchir, occupent un espace d'environ 400 lieues de long sur une largeur moyenne de 50, présentant à peu près deux fois la superficie des îles Britanniques. Des calculs dont on ne peut garantir la rigoureuse exactitude, portent la population à 25 millions d'hommes. Un si grand peuple ne pouvait demeurer oisif sous un climat qui n'est, ni assez doux pour assoupir l'activité humaine, ni assez rude pour la décourager. Aussi, le travail des siècles y a produit toutes les institutions, tous les arts, toutes les industries qui caractériseraient une civilisation complète, s'il pouvait y avoir des sociétés complètement civilisées sans la vérité chrétienne, sans la justice chrétienne, seules capables de régler les intelligences et de discipliner les cœurs.

Aussi loin qu'il est possible de remonter dans les traditions du Japon, on y trouve une religion connue sous le nom de *Sinto*, où les souvenirs défigurés de la ré-

vélation primitive se reconnaissent encore, au milieu des erreurs par lesquelles toutes les nations païennes ont cherché à satisfaire leurs imaginations déréglées, et à justifier leurs vices. C'est ainsi qu'un livre sacré des Japonais représente, à l'origine du monde, les éléments flottant dans le chaos, et un esprit s'élevant au-dessus de l'abîme pour le féconder. Cet esprit, appelé *Kuni-toko-dat-sy-no-Mikoto* est le premier des dieux. Deux autres le suivent de près et forment avec lui une triade puissante, intelligente et parfaitement pure. Mais au-dessous d'eux on voit paraître quatre dieux et quatre déesses qui montrent déjà toutes les faiblesses de l'humanité. Le dernier de ces couples, penché, dit-on, sur le pont du ciel, considérait un jour l'Océan; et la pensée leur vint de remuer le fond des eaux avec une pique de pierre précieuse; et quand ils la retirèrent, il en tomba quelques gouttes d'écume qui furent les premières îles du Japon. Séduits par la beauté des lieux, le dieu et la déesse y descendirent, ils y donnèrent le jour à plusieurs enfants en qui l'essence suprême devait s'altérer encore, jusqu'à ce qu'elle se divisât à l'infini en la personne de huit cent mille divinités inférieures adorées sous le nom de Kamis.

Mais par suite de cette infirmité de l'esprit humain, qui, devenu esclave des sens, ne supporte plus la pensée des choses spirituelles, les Japonais n'adorent pas la trinité pure et intelligente qu'ils placent au plus haut des cieux; ils n'offrent point de sacrifices aux quatre premiers couples divins, les croyant trop au-dessus de la terre pour s'occuper de ses habitants; ils réservent tous leurs hommages aux divinités qu'ils nomment terrestres, et qu'ils supposent nées sur le sol même de leurs îles, issues du même sang que leurs princes, chargées de pourvoir à leurs besoins et à leurs plaisirs. A ce titre, ils ho-

norent premièrement *Ten-sio-daï-sin*, la grande déesse nationale regardée comme l'aïeule de la maison régnante; ensuite ses deux frères *Patsman* et *Jebisu*, l'un devenu le dieu de la guerre, l'autre celui des navigateurs et des marchands ; puis un nombre infini d'empereurs, de héros, de princesses, dont les aventures composent une mythologie aussi féconde que celle des Grecs, et aussi coupable, puisqu'on y sent partout ce génie cruel et voluptueux, ce goût du sang et de la chair qui fait le fond de tous les paganismes. De là les idoles monstrueuses dont les temples sont peuplés : des statues gigantesques armées de trente-six bras pour menacer et pour punir, frappent d'épouvante une nation considérée comme l'une des plus puissantes et des plus sages de toute l'Asie.

Quand l'idée de Dieu qui est la lumière de l'intelligence, s'est éteinte jusqu'à ce point, comment tous les dogmes ne s'obscurciraient-ils pas? Sans doute les Japonais professent l'immortalité de l'âme, mais ils désarment pour ainsi dire ce dogme de ses terreurs salutaires, en décernant les honneurs divins aux empereurs après leur mort, sans distinction des bons et des mauvais, en laissant dans une incertitude complète le sort éternel du commun des hommes, en n'imposant aux pécheurs d'autre peine que d'arriver un peu plus tard au séjour de la félicité. Détournés de l'éternité, les esprits n'ont plus de pensées que pour le temps; et voilà pourquoi toutes leurs prières se réduisent aux satisfactions de la vie présente, et toute leur morale religieuse se borne à la pureté extérieure du corps qui plaît aux dieux dispensateurs des biens temporels. Ils voient les signes de la faveur divine dans la prospérité, dans la force ; d'où ils tirent ces trois conséquences communes à toutes les fausses religions, de traiter les femmes en créatures maudites, de repousser

avec horreur les indigents comme des coupables atteints de quelque mystérieux anathème, et de ne jamais se présenter dans les temples des dieux avec le cœur attristé par le malheur, de peur, disent-ils de se rendre désagréables à ces êtres parfaitement heureux. Chose merveilleuse! Rien n'est plus faible que l'homme livré à lui-même, rien n'est plus pauvre et plus souffrant; et cependant rien n'égale son mépris pour la faiblesse, la pauvreté et la souffrance.

En même temps que le paganisme trouve ces appuis dans les mauvais instincts de la nature humaine, il en cherche d'autres dans l'organisation oppressive de la société. Depuis l'an 660 de Jésus-Christ qui ouvre les annales authentiques du Japon, ce grand pays forme une monarchie théocratique dont le chef, appelé Daïri, passe pour le descendant, l'héritier et l'égal des dieux. Longtemps le Daïri, prêtre et roi, entouré d'une nombreuse hiérarchie sacerdotale, régna sans partage sur un peuple accoutumé à révérer ses volontés comme des oracles du ciel. Mais à la fin du XII[e] siècle de notre ère, un officier chargé par le monarque de faire rentrer dans le devoir les vassaux révoltés de l'empire, refusa de déposer ses armes victorieuses, et retint la plénitude du pouvoir *militaire* qu'il transmit à ses descendants avec le titre de Seogoun. Le Seogoun dispose souverainement des forces et des finances du pays, en laissant le nom et l'appareil de la souveraineté au Daïri dont il se déclare le premier sujet, le défenseur et le gardien. Il le garde en effet sous une escorte nombreuse, loin des affaires et des regards du peuple, dans la ville sacrée de Myaco. Pour lui, il range sous son gouvernement une foule de princes héréditaires qui se partagent le territoire. La distinction des rangs est maintenue par des règles sévères, par des titres pompeux soutenus d'un cérémo-

nial compliqué. Mais à tous les degrés on retrouve cet esprit tyrannique des sociétés païennes, qui n'a du respect ni pour la vie ni pour la conscience des hommes. Le supérieur ordonne sans jugement, sans procédure la mort de ses inférieurs, et celui qui a reçu l'ordre de mourir, met son orgueil à l'exécuter de ses propres mains en se fendant le ventre. De telles institutions politiques devaient produire un droit civil aussi injuste qu'elles. La polygamie est consacrée par l'exemple du Daïri. La loi autorise le commerce des esclaves : chaque maître use des siens comme d'une chose vénale, et dispose de leur sang aussi bien que de leurs sueurs.

Et cependant, afin de montrer par un illustre exemple que la prospérité matérielle, la science, le génie même ne suffisent pas pour faire le bonheur des peuples, cette nation, dégradée par l'idolâtrie, a des villes de quatre cent mille âmes, des ports magnifiques, des routes, des ponts et des canaux qui entretiennent l'activité sur tous les points du territoire. Elle produit des ouvrages d'art que l'Europe admire. Rien ne surpasse la beauté de ses soieries et de ses porcelaines. L'imprimerie, introduite au Japon depuis six siècles, y propage chaque année près de huit mille publications ; des écoles florissantes entretiennent la passion des lettres ; l'histoire, la philosophie, la poésie remplissent de leurs compositions de nombreuses bibliothèques, et toutes les grandes villes ont des théâtres. Il est vrai que la Chine a beaucoup fait pour l'éducation des Japonais. Elle leur a donné leur alphabet, les premiers modèles de leur littérature, et quelques-unes de leurs industries. Mais elle leur a fait payer cher ces bienfaits en portant chez eux le culte de Bouddha. Cet autre paganisme est venu dresser ses autels à côté de l'antique superstition nationale. Rien n'est plus tolérant que les idoles, et il ne

leur en coûte pas d'admettre auprès d'elles de nouveaux dieux. On sait que les Romains ouvraient leur Panthéon aux divinités des nations vaincues. De même auprès de Myaco s'élève un temple où trois cent trente mille images grandes et petites reçoivent l'encens et les prières. Les bonzes fraternisent avec les prêtres des Kamis; et les mêmes pèlerins qui sont allés porter leurs offrandes au sanctuaire de *Ten-sio-daï-sin*, se rendent aussi en un *lieu* où les sectateurs de Bouddha pensent trouver la rémission de leurs péchés. Là, on les place dans une balance suspendue sur un précipice : ils y commencent leur confession à haute voix. Si les bonzes qui les écoutent remarquent de l'hésitation ou des réticences dans l'aveu, ils retirent les contre-poids, et les coupables sont précipités dans l'abîme. D'autres pénitents se jettent, la pierre au cou, dans les fleuves, ou se font écraser sous les roues des chariots qui servent à promener les images sacrées. Il n'y a pas de peuple idolâtre, si poli qu'il soit, où l'on ne trouve le sacrifice humain, comme pour signaler le règne de l'esprit du mal, duquel il est écrit : « Qu'il est homicide depuis le commencement. »

C'était dans une contrée où toutes les erreurs semblaient réunies pour opposer à la vérité une résistance désespérée; c'était chez un peuple fier de ses lumières, de ses institutions, et pénétré de mépris pour les coutumes étrangères, que le christianisme devait pénétrer, ne fut-ce que pour un temps, et pour l'accomplissement de cette parole : « Allez et enseignez toutes les nations. » Mais une entreprise si difficile voulait un grand ouvrier.

Le 15 août 1549, saint François Xavier aborda au port de Cangoxima et ouvrit la Mission du Japon, sous les auspices de la sainte Vierge Marie, mais sans autre assistance humaine que deux religieux et trois néophytes. Les commencements furent dignes de l'apôtre des Indes. Il prê-

cha sur les places publiques de Cangoxima, d'Amanguchi et de Figen, au milieu d'une foule immense, étonnée de la sainteté de sa personne et de sa doctrine. S'il ne fut pas écouté dans la ville de Myaco, alors désolée par la guerre civile, il parut avec honneur devant le roi de Bungo, confondit devant lui les bonzes, et convertit l'un d'eux, à la suite duquel cinq cents personnes demandèrent le Baptême. Sa parole était confirmée par des miracles éclatants, tels que Dieu en a souvent permis pour seconder l'Evangile chez les peuples où il pénètre pour la première fois. C'est vers ce temps que Xavier écrivait, dans l'effusion de sa charité : « Je suis vieux, je suis tout « blanc, et cependant je me sens plus robuste que « jamais. Car les peines qu'on se donne pour instruire « une nation raisonnable, qui aime la *vérité*, *qui* veut « sincèrement son salut, réjouissent profondément le « cœur. » Au bout d'environ trois ans, il comptait au Japon plusieurs milliers de chrétiens. Il laissa à d'autres mains le soin de recueillir cette moisson déjà blanchissante, et s'éloigna afin de porter le christianisme en Chine. La mort ou plutôt l'immortalité bienheureuse l'attendait au seuil de ce grand empire. Il expira dans l'île déserte de Sancian, mais après avoir montré par un exemple glorieux comment la foi pouvait forcer l'entrée de ces vastes monarchies de l'Orient qu'on avait si longtemps crues impénétrables.

Son ouvrage ne perit point avec lui : tout ce que la Compagnie de Jésus avait de plus intrépides Missionnaires briguaient l'honneur d'évangéliser le Japon. C'est alors que les vaisseaux du Portugal y portèrent ces prêtres héroïques, Torrez, Fernandez, Vilela, Almeida, que la posterité oublie trop, mais qui ont travaillé pour Dieu, plus juste que la posterité. Des hommes savants, éloquents, énergiques, en mesure de parvenir aux premiers

honneurs de leur patrie, n'hésitaient pas à passer les mers, à s'exiler pour la vie chez un peuple inhospitalier, souvent dépouillés par les pirates, traqués par les bonzes, cachés dans les cavernes, errants dans les neiges dont l'hiver couvre les plaines du Japon, sur les eaux dangereuses qui séparent ses îles, souvent poursuivis de huées et de pierres, lorsque pour la première fois ils essayaient avec hésitation, dans une langue mal connue, d'annoncer à la multitude ces vérités étranges: « Heureux « les pauvres! Heureux ceux qui pleurent! » Toutefois comme le nombre de ceux qui pleurent est toujours le plus grand, beaucoup étaient touchés d'un enseignement si contraire à l'impitoyable doctrine de leurs bonzes, et bientôt les Missionnaires ne suffirent plus à l'empressement des néophytes qui assiégeaient leurs oratoires. Ainsi commencèrent les belles chrétientés de Firando, d'Omura, de Nangazaqui, où revivait la ferveur de la primitive Eglise, avec la même austérité chez les pénitents, la même pureté chez les vierges, la même charité chez tous. L'entraînement général commençait à ébranler quelques-uns des grands. Des hommes de guerre, des magistrats bravaient les préjugés de leur nation pour se déclarer hautement les serviteurs d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix. Mais rien n'égala l'exemple que donna le roi de Bungo dont la conversion fit la joie de l'Eglise, et qui, dans la suite, accablé d'adversités et d'humiliations, au moment où tout semblait conjuré pour troubler sa foi, prononçait solennellement ces belles paroles. « Je jure en votre présence, Dieu puissant, que « quand tous les Pères de la Compagnie de Jésus, par le « ministère desquels vous m'avez appelé au christia- « nisme, renonceraient eux-mêmes à ce qu'ils m'ont « enseigné; quand je serais assuré que tous les chrétiens « d'Europe auraient renié votre nom; je vous confes-

« serais, reconnaitrais, et adorerais, m'en dût-il coûter
« la vie, comme je vous confesse, reconnais et adore pour
« le seul vrai et tout-puissant Dieu de l'univers. »

« Au bout de cinquante ans de prédication, le nombre des chrétiens s'élevait à dix-huit cent mille. Le Saint-Siège leur avait donné un Evèque. Cent trente religieux de la Compagnie de Jésus portaient l'Evangile par toutes les provinces de l'Empire, et plusieurs d'entre eux pénétrèrent jusque dans l'île d'Ieso et dans la Corée. Bientôt les ordres de Saint-François, de Saint-Dominique, de Saint-Augustin voulurent partager les fatigues d'un apostolat si glorieux. Le culte était devenu public ; les grandes villes avaient des oratoires, des hopitaux desservis par des confréries de miséricorde, quelquefois des écoles, des colléges, des noviciats. Déjà les Missionnaires élevaient un observatoire à Ozaca et formaient à Myaco une académie pour initier ce peuple intelligent à tous les travaux du génie européen. On disait publiquement que des gens si éclairés sur ce que l'univers a de plus caché, ne pouvaient être accusés d'ignorance en fait de religion. Ainsi la science servait la foi. Comme le roi de Bungo, ceux d'Arima et d'Omura avaient reçu le baptême. Une ambassade de ces trois princes fut chargée de porter à Rome l'hommage public du Japon. Le 23 mars 1585 les ambassadeurs firent leur entrée dans la ville éternelle, au son des cloches, et au bruit du canon. Le pape Grégoire XIII reçut avec un émotion profonde les prémices d'une nation qui semblait si près du royaume de Dieu. Ce grand événement toucha toute l'Europe; l'Espagne et l'Italie rivalisèrent de prévenances pour les illustres étrangers. La république de Venise chargea le fameux Tintoret de faire leurs portraits pour les placer parmi ceux de ses doges; et l'historien de Thou voulut écrire le récit de leur voyage.

Cependant la Mission du Japon n'avait pas manqué de ces épreuves qui mettent le sceau de Dieu à toutes les œuvres saintes. Les bonzes n'avaient jamais cessé d'exciter contre les chrétiens la politique des princes et la crédulité des peuples. La fureur des passions païennes éclatait par des actes violents ; elles n'attendaient que le prétexte d'une persécution générale. Longtemps la prudence des Missionnaires et de leurs disciples conjura le péril : ce furent, il faut bien le dire, les fautes des Européens qui déchaînèrent la tempête sur ces heureuses chrétientés.

Avec les prédicateurs de l'Evangile, les marchands portugais étaient venus s'établir dans les ports du Japon ; et si la conduite de quelques-uns honorait le christianisme aux yeux des infidèles, d'autres les étonnaient par leurs désordres, et les irritaient par leur déloyauté. A ces premières causes de défiance vinrent s'ajouter les rivalités des colons espagnols des îles Philippines, leurs tentatives pour introduire leur commerce de gré ou de force, et enfin l'imprudence d'un de leurs pilotes. Cet homme débattant une affaire difficile avec des officiers japonnais, pensa les intimider en leur vantant la puissance du roi son maître qui, disait-il, envoyait d'abord des prêtres aux nations barbares pour les convertir, et ensuite des soldats pour les soumettre. De tels propos recueillis par la malveillance des païens, devaient éveiller des soupçons terribles. Vers le même temps, la compagnie Hollandaise des Indes commençait à pousser ses intreprises jusqu'aux extrémités de l'Orient ; ceux qui en étaient les chefs portaient dans le cœur toutes les passions du protestantisme naissant, avec la haine de l'Espagne dont ils venaient de secouer la domination, avec les grands intérêts d'un commerce qui ne pouvait fonder ses comptoirs que sur la ruine des établissements rivaux. Leurs émissaires abor-

dèrent au Japon ; ils s'appliquèrent à entretenir les craintes des grands par les complots vrais ou faux qu'ils prétendaient découvrir entre les néophytes et la cour de Madrid. Cette odieuse politique les conduisit jusqu'à livrer aux Japonnais deux religieux castillans qu'ils trouvèrent sur un vaisseau capturé par un de leurs corsaires, et qui furent brûlés vifs. Toutefois il ne faut accuser aucune nation des torts ni des crimes de ses représentants. Alors comme aujourd'hui la Hollande comptait une nombreuse population catholique qui eut horreur de ces perfidies. Les protestants même en rougirent, et l'un d'eux, l'historien Kœmpfer exprima hautement son indignation.

Aux premiers bruits de l'orage grondant sur leurs têtes, les chrétiens s'étaient préparés au martyre par la prière, par la pénitence et l'aumône. Jamais ils n'avaient plus hautement confessé leur foi ; les hommes couraient se faire inscrire avec leur famille sur les listes dressées par les magistrats ; les femmes de qualité travaillaient d'avance aux habits qu'elles voulaient porter le jour du sacrifice, pour paraître avec plus de solennité et de décence ; les plus jeunes enfants se rejouissaient d'accompagner leur mère. Enfin, le 30 décembre 1596 le souverain du Japon, renonçant à tous les tempéraments qu'il avait d'abord gardés, rendit une sentence de mort contre six Religieux de l'ordre de Saint-François, trois de la Compagnie de Jésus, et dix-sept laïques, dont trois enfants au-dessous de quinze ans, « pour avoir prêché la loi chrétienne « contre la défense du prince. » Le 5 février 1597, les martyrs furent conduits sur une des collines qui dominent la ville de Nangazaqui, ils y trouvèrent une foule innombrable, et vingt-six croix dressées pour leur supplice. Quand ils y furent attachés, et qu'on commença à les élever, l'un d'entre eux entonna le cantique de Zacharie : « C'est maintenant Seigneur, que vous renverrez votre

« serviteur en paix. » Tous les autres le continuaient encore lorsque frappés à coups de lances par les bourreaux, ils allèrent achever leur chant dans le ciel.

Un spectacle si nouveau ravissait d'admiration tout ce qu'il y avait de gens de cœur parmi les païens. Ils se sentaient pressés de connaître une Religion qui savait s'emparer ainsi de la conscience humaine, pour la rendre invincible à toutes les faiblesses de la nature et à toutes les violences des tyrans. Le nombre des conversions se multiplia si fort qu'en l'année séculaire 1600, elles se montèrent à plus de trente mille. Le temps qui suivit fut plus calme ; le sang coulait, mais par intervalles et dans un petit nombre de provinces. Ce fut seulement en 1614, que la persécution générale éclata pour ne plus s'éteindre. Un édit impérial exilait tous les prédicateurs de l'Evangile, ordonnait la destruction des églises, et enjoignait, sous peine de mort, à tous ceux qui avaient embrassé le christianisme, de retourner au culte des dieux du pays. En exécution de ces ordres, plusieurs Missionnaires furent conduits à Nangazaqui et jetés sur les vaisseaux espagnols et portugais ; en même temps, les enquêtes judiciaires commencèrent sur tous les points de l'empire. Une armée de dix mille hommes entra dans le royaume encore tout chrétien d'Arima. On dressa dans les villes des enceintes de palissades où les néophytes étaient poussés par troupes. Là, on les foulait aux pieds, on les accablait de bastonnades, on leur brisait les jambes entre des pieux de bois ; mais l'horreur des tortures ne faisait qu'animer les courages. Quand les juges, las de tourmenter les serviteurs de Dieu, les envoyaient à la mort, des processions les accompagnaient au lieu de leur sacrifice avec des cierges et des fleurs. Les martyrs prêchaient au peuple du haut des croix et des bûchers. On vit une femme à demi-

brûlée ramasser des charbons et les mettre en couronne sur sa tête pour se déclarer l'épouse du Christ couronné d'épines. En vain les satellites essayaient de dérober à la piété publique les restes de ces illustres morts ; on les recueillait dans l'or et dans la soie, en attendant que leurs noms fussent solennellement inscrits au catalogue des Saints.

Cependant les récits qui parvenaient en Europe trompaient tristement les espérances que l'ambassade japonaise avait fait concevoir. Et les princes catholiques, occupés à se disputer quelques lieues de frontières, n'essayèrent rien pour ces chrétientés lointaines persécutées en haine d'eux ! Mais l'Eglise ne les oubliait pas, elle faisaient pour eux des levées. Dans ses écoles et dans ses sanctuaires, la perspective du martyre multipliait les vocations. Aucune ne fut plus éclatante que celle de Charles Spinola, qui, appelé par sa naissance, par son savoir, à tous les honneurs de l'Etat ou de l'Eglise, s'arracha aux sollicitations de sa famille, pour se vouer à l'apostolat du Japon. Pris en route par un corsaire anglais, jeté dans les prisons de la Grande-Bretagne, arrêté par des maladies et des traverses qui eussent ébranlé les plus fermes résolutions, il avait enfin le pied sur le sol japonais. Il y passa seize ans dans des travaux inouïs, surchargé de l'administration temporelle et spirituelle des Missions, jusqu'à ce qu'il tomba entre les mains des persécuteurs, fut conduit à la mort avec vingt-trois religieux, et expira dans les flammes en confessant Dieu à la vue d'un peuple immense (1).

---

(1) « Spinola, du haut de son bûcher, aperçoit Isabelle Fernandez, l'épouse du Portugais dans la maison duquel il a été saisi. Un doux souvenir frappe son cœur, et il demande à cette mère où est son petit Ignace. C'était le fils d'Isabelle que, quatre années auparavant, le Jésuite avait

A la suite de ce grand Missionnaire, paraissent les Pères de Costanzo, Pacheco, Carvalho, Mastrilli, Maczinoky, sortis des plus nobles maisons du Portugal, de l'Italie et de la Pologne, pour aller mourir sur une terre païenne du supplice des esclaves; puis des religieux de tous les ordres, des prêtres japonais, et un nombre infini de chrétiens de tout sexe et de tout âge, qui lassaient la fureur des bourreaux. L'impuissance du fer et du feu avait fait imaginer des tortures nouvelles, on forçait, pour ainsi dire, toute la nature à tourmenter les serviteurs de Dieu. On les plongeait dans des bains de glace où ils rendaient le dernier soupir; on les descendait lentement au fond des cratères volcaniques du mont Ungen où bouillonnaient des eaux sulfureuses; il y en avait qu'on suspendait la tête la première dans un fossé : ils y éprouvaient des douleurs inouïes, et que la mort ne terminait souvent qu'au bout de douze jours. Mais pourquoi rappeler ces luttes héroïques dont l'histoire doit être familière à tous les chrétiens? L'Église n'est pas ingrate : elle a mis le P. Spinola et ses compagnons à côté de saint Cyprien, de saint Laurent, de saint Irénée, et les Martyrs du Japon, avec leurs noms barbares, lui sont aussi chers que ceux des trois premiers siècles qui lui conquirent l'empire romain.

Mais la violence de la persécution ne pouvait em-

---

baptisé, la veille même de son arrestation. Isabelle soulève l'enfant qui, comme tous les chrétiéns, est couvert de ses plus beaux vêtements, et elle dit : « Le voilà, mon Père, il se réjouit de mourir avec vous. » Puis, s'adressant au petit Ignace : « Regarde, continue-t-elle, celui qui t'a fait enfant du bon Dieu, celui qui t'a révélé une vie mille fois préférable à celle que nous allons laisser. Mon fils, implore sa bénédiction pour toi et pour ta mère. » Ignace se met à genoux, il joint ses petites mains, et, déjà presque entouré de flammes, le confesseur, éprouvé par vingt années de tribulations, bénit ce martyr au berceau... » (*Histoire de la Compagnie de Jésus*, tome III, page 192.)

porter d'un seul coup des chrétientés qui avaient de si profondes racines. En 1638 les chrétiens étaient encore si nombreux dans le royaume d'Arima, que poussés à bout par l'excès des cruautés, trente-sept mille d'entre eux prirent les armes et se saisirent de la place forte de Ximabara. Bientôt cette ville fut investie par toute l'armée impériale, qu'elle eût peut-être tenue en échec jusqu'à la conclusion d'un traité favorable aux chrétiens, si un navire hollandais ne fût venu prêter assistance aux infidèles, en foudroyant de son artillerie les malheureux assiégés. Ainsi périrent les faibles restes d'un peuple catholique, au milieu de l'indifférence des princes européens. Peu de temps après, la marine portugaise, découragée par la capture des derniers Missionnaires qu'elle avait portés au Japon, refusa de s'exposer désormais à des dangers inutiles. Un petit nombre de prêtres japonais entretenaient encore les dernières étincelles de la foi dans l'ombre et dans le silence. Mais ce clergé indigène n'avait pas d'évêque qui pût en assurer la perpétuité par des ordinations nouvelles : les vétérans du sacerdoce mouraient sans successeurs. En 1666 une commission d'enquête fut établie dans toutes les villes e dans tous les villages de l'empire, pour s'enquérir de la croyance de chaque famille. On ordonna qu'une fois tous les ans, les habitants de chaque maison fouleraient aux pieds les images du Christ et de la Vierge. En même temps défense fut faite aux Japonais, sous peine de la vie, de quitter le pays, et pour en interdire l'accès aux chrétiens étrangers, on fit peindre des croix sur le débarcadère de tous les ports, en sorte que nul ne pût pénétrer dans le Japon, sans fouler le signe du salut, c'est-à-dire, sans faire acte public d'apostasie.

Si nous nous sommes arrêtés à cette page, la plus douloureuse peut-être de l'Histoire ecclésiastique, à ce ré-

cit d'une chrétienté fondée avec tant d'éclat et ruinée en si peu de temps, c'est que dans le spectacle même de sa ruine, nous apercevons un premier motif de croire à sa renaissance. Premièrement, nous voyons un grand peuple, le mieux doué peut-être de toute l'Asie, et qui n'est pas arrivé sans doute à ce degré de puissance et de lumière sans avoir quelque mission providentielle à remplir. Nulle part le christianisme ne trouva un plus glorieux accueil; jamais, depuis les premiers siècles, il n'avait suscité plus de vertus et de dévouements. Tant de mérites ne peuvent être perdus devant Dieu qui tient compte aux fils de la piété de leurs pères. Cependant comment douter que leurs derniers vœux sur la terre, leur première intercession dans le ciel n'aient été pour les enfants qu'ils laissaient en péril de perdre la foi, pour leurs frères endurcis dans l'erreur, pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux? Et lorsqu'un petit nombre de justes a plus d'une fois suffi pour sauver des nations coupables, comment croire que des milliers de martyrs, conjurés depuis deux cents ans pour fléchir la justice divine, ne finissent pas par lui arracher tôt ou tard le salut du Japon?

Jusqu'ici rien n'est changé dans la condition religieuse du Japon: les lois qui en ferment l'accès aux étrangers, ne se sont point relâchées de leur rigueur. La compagnie Hollandaise des Indes occupe à Nangazaqui un comptoir resserré dans un îlot sous le feu des batteries du port, et sous la surveillance d'une police ombrageuse. Chaque année, quand le vaisseau expédié de Batavia arrive chargé de marchandises européennes, l'équipage est désarmé et traité en prisonnier de guerre, pendant que les ventes et les échanges se font par le ministère d'interprètes qui prêtent serment de n'accorder aux étrangers aucune sorte d'amitié ni de confiance. Mais c'est préci-

sément l'excès de ces précautions humiliantes qui ne permet pas de croire à leur durée, quand les peuples chrétiens se font respecter par toute l'Asie, et que la Chine ouvre en frémissant ses ports à ceux qu'elle appelait les Barbares de l'Occident. S'il en fallait croire les dernières relations, les Japonais commenceraient à revenir de leur mépris pour l'Europe. Plusieurs de leurs princes apprennent, dit-on, le hollandais, et cherchent à s'instruire dans nos sciences et dans nos arts. Peut-être cette curiosité en conduira-t-elle quelques-uns à s'enquérir de la Religion qui fait au fond toute la supériorité des nations européennes. Et une telle conjecture ne paraîtra pas dénuée de consistance, si l'on se rappelle qu'en 1820 des Japonais vinrent acheter à Batavia des livres de théologie et de liturgie catholique.

Enfin, si Dioclétien se fit décerner le titre d'exterminateur du christianisme (*Nomine Christianorum deleto*), et si cependant avec toute l'habileté de ses jurisconsultes et toute la puissance de ses légions, il ne parvint pas à arracher la croix d'une seule de ses provinces, il est difficile de supposer qu'une entreprise où échouèrent les empereurs romains, ait été menée à bout par les Daïri du Japon. Leurs menaces n'ont pas même toujours réussi à fermer l'entrée du pays aux Missionnaires européens. En 1709, un prêtre italien, M. de Sidoti, se fit jeter, par un navire de Manille, sur la côte japonaise. Arrêté aussitôt après son débarquement, il fut conduit à Jedo où il resta emprisonné pendant plusieurs années, et mourut enfin d'une mort cruelle après avoir fait un grand nombre de prosélytes. Plus tard une tentative du même genre eut lieu sans qu'on ait su avec quel succès : et qui peut dire si parmi les religieux espagnols des îles Philippines, il ne s'en est pas trouvé d'assez intrépides pour s'introduire sur quelques points mal gardés de l'archipel ja-

ponais, et pour y chercher la couronne de l'apostolat, sans autres témoins que Dieu et ses Anges? Voilà comment le christianisme paraît s'être maintenu, au moins à l'état de doctrine secrète, au fond de quelques provinces, s'il faut en croire les récits des Coréens qui fréquentent les mers du Japon. Et en effet, toute l'inhospitalité de ce grand empire ne peut empêcher ses pêcheurs de communiquer avec ceux des côtes voisines, et c'est assez pour que le christianisme porté à Rome par un pêcheur, ne désespère pas de rentrer à Nangazaqui et à Myaco. Deux voies lui sont indiquées : d'une part, la Corée, cette terre consacrée il y a dix ans par de si glorieux martyrs, compte déjà vingt mille chrétiens, dont les catéchistes pourront avant peu préparer aux Missionnaires les moyens de toucher aux côtes du Japon. D'un autre côté l'Evangile vient de rentrer dans les îles Liou-Kiou, depuis longtemps soumises à l'empire japonais auquel une chaîne d'îlots les rattache. Peut-être ne faut-il plus que les prières des Associés de la Propagation de la Foi pour pousser la barque qui portera de nouveaux successeurs de saint François Xavier sur ces rivages encore tout pleins de son nom. Et alors que ne doit-on pas attendre d'un pays où la religion chrétienne ne se présentera plus en étrangère, mais comme la foi héréditaire de tant de familles dont les descendants vivent encore; lorsqu'elle aura à rappeler aux peuples tant de souvenirs familiers en même temps qu'héroïques, et qu'autour de la croix du Sauveur elle leur montrera les images de leurs ancêtres morts pour lui!

MISSION DE LIOU-KIOU.

Lettre de M. Leturdu, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Hong-Kong, 27 janvier 1849.

« MESSIEURS,

« J'ai l'honneur de vous envoyer, conformément au désir que vous en avez témoigné à Mgr Forcade, un rapport concis sur ce qui s'est passé à Liou-Kiou depuis le départ de Sa Grandeur, avec l'exposé de quelques notions que j'ai pu recueillir sur cet intéressant pays. Ce travail sera la suite et le complément de celui que vous a déjà transmis le Prélat, et qui a été lu avec tant d'intérêt par les pieux Associés de la Propagation de la Foi. Je suis heureux, Messieurs, de pouvoir ainsi vous être agréable; et je saisis avec joie cette occasion de vous exprimer, et en votre nom à tous vos charitables Associés, l'immense reconnaissance qui remplit l'âme de tout Missionnaire envers ceux aux prières et aux aumônes desquels il doit la vie et le succès de son apostolat.

« On apprendra, je pense, avec plaisir quel a été le commencement de la Mission de Liou-Kiou. Cette

Eglise est née avec celle de Corée. Lorsqu'en 1832, le Saint-Siége érigea ce dernier royaume en vicariat apostolique, qu'il confia à Mgr de Capse, évêque de notre congrégation, il lui adjoignit Liou-Kiou, mais plutôt comme partie principale que comme partie accessoire, puisqu'il fut enjoint au Vicaire apostolique de faire tous ses efforts pour aller résider à Liou-Kiou de préférence à la Corée. Le motif de cette injonction était l'espérance que Liou-Kiou serait la porte par où l'Evangile s'introduirait au Japon. Car, quoiqu'on ne connût pas alors les vrais rapports qui existent entre ces deux pays, on savait pourtant qu'ils étaient unis par le commerce, et que la langue était à peu près la même. Mais, malgré tout leur désir, ni Mgr Bruguières, ni Mgr Imbert son successeur, ne purent exécuter la volonté du Saint-Siége. Le dernier, voyant qu'il lui était impossible d'aller lui-même à Liou-Kiou, laissa au procureur de Macao des pouvoirs qui lui permettaient d'y envoyer un ou plusieurs Missionnaires à la première occasion. Elle ne se présenta qu'au mois d'avril de l'année 1844; alors un navire se dirigeant vers ces îles, on lui confia Mgr Forcade, maintenant Vicaire apostolique du Japon, mais alors simple prêtre, et on lui donna pour compagnon unique un catéchiste chinois, nommé Augustin, qui sortait des prisons de Canton, où il avait été écroué pour la foi. On sait comment ils arrivèrent à Liou-Kiou, la veille du mois de Marie, et comment, après un refus formel de trois jours, les mandarins, changeant enfin d'avis, leur permirent de débarquer, le 3 mai, jour de l'Invention de la Croix, et anniversaire de l'établissement de votre sainte OEuvre. On se rappelle aussi l'emprisonnement qu'on leur fit subir d'abord dans la bonzerie où on les avait placés, puis, quand forçant la consigne, ils voulurent franchir leur prison et se promener

dans la ville et à la campagne, les gardes dont on les entoura pour les accompagner partout, faire fermer les portes, éloigner les curieux et interdire aux deux étrangers toute espèce de communication avec les habitants du pays. De plus, des corps-de-garde avaient été élevés au-dedans et au dehors de la bonzerie; un poste même fut placé dans leur propre demeure, et ceux qui le composaient avaient ordre de fatiguer jour et nuit les honorables reclus, de les harceler sans cesse, mais pourtant le plus poliment possible, et surtout de leur faire mille questions pour découvrir le motif de leur venue dans le royaume. Ici, par la permission de Dieu, les mandarins furent dupes de leur politique; car, si au lieu de rechercher des secrets, ils avaient pris le parti d'entourer le Missionnaire d'êtres silencieux à qui il eût été défendu d'ouvrir même la bouche, qu'eût fait Mgr Forcade? comment aurait-il appris la langue? comment l'aurions-nous apprise après lui? Mais non, Dieu ne le voulut pas; ces gens pouvaient rire, causer à volonté; ils lachaient un flux de verbiage d'abord inintelligible, mais qui s'éclaircissant de jour en jour, finit par être entièrement compris; au bout de six mois, Sa Grandeur put se flatter de savoir la langue. Mais, hélas! à quoi lui servait-elle, puisqu'il ne pouvait en faire l'usage pour lequel il l'avait apprise? Si quelquefois il cherchait à détourner la conversation sur des sujets religieux, à l'instant toutes les bouches devenaient muettes, et l'on se retirait comme saisi d'effroi. Quant au peuple, non-seulement il ne lui était pas permis d'entendre parler de religion, mais il lui était encore défendu d'échanger une parole quelconque avec l'étranger; il devait se comporter à son égard comme envers un lépreux, dont on fuit l'aspect et jusqu'à l'ombre. Telle a été la vie de Monseigneur pendant deux ans; telle a été aussi la nôtre depuis,

et c'est pour cela que je me suis un peu étendu sur ces détails : dans cette histoire on a la nôtre.

« Quand Mgr Forcade partit de Macao pour se rendre à Liou-Kiou, il ne croyait pas être si longtemps délaissé. Des obstacles imprévus prolongèrent son isolement et ne me permirent de voler à son aide qu'au mois d'avril 1846, deux ans après le départ du Prélat. Nous arrivons en vue de l'île, le 1er mai ; vingt-un coups de canon annoncent au Missionnaire solitaire qu'un navire français est en rade, qu'il va être secouru. Jamais, je crois, musique n'a plus ému le cœur de l'homme que ne le fut celui de Monseigneur en entendant la voix mâle du canon; à l'instant il prend une embarcation et vient au-devant du navire libérateur jusqu'à une lieue en mer. Je le reçois sur le bord, en le saluant de ces mots : « Un an- « cien élève et maintenant un confrère. » Il m'embrasse en silence, et quand il peut parler, il ne s'informe pas, comme autrefois l'anachorète saint Paul, si les hommes bâtissent encore, mais il me demande des nouvelles de la patrie, de ses parents, des Missions, etc., etc. Depuis trois ans, il n'avait reçu aucune lettre de France. Oh Dieu! il jouit en ce moment de toutes les consolations! son isolement était fini, les Missions prospéraient, l'Œuvre de la Propagation de la Foi s'agrandissait de jour en jour, Dieu avait protégé sa famille, la liberté de religion venait d'être promulguée en Chine, et je lui annonçais que M. Cécile, alors contre-amiral, allait venir visiter ces îles, et avait promis d'user de toute son influence pour nous obtenir la même liberté.

« Bientôt, en effet, arriva l'amiral Cécile; son but était de visiter Liou-Kiou, le Japon, la Corée et le nord de la Chine; il commençait par le premier pays. Dans une entrevue qu'il eut avec le principal ministre du royaume, il voulut bien parler pour nous; il demanda et

obtint des concessions très-avantageuses, si elles eussent été exécutées. Nous avions la liberté de communiquer avec les habitants; nous ne devions plus avoir de corps-de-garde ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la bonzerie; nos domestiques pouvaient être choisis par nous; on ne devait plus nous faire suivre de satellites, ni fermer les portes à notre passage. L'amiral n'avait pas parlé de religion, mais nous avions la clef, puisque nous pouvions entrer en rapport avec ceux au milieu de qui nous vivions. A peine M. Cécile fût-il parti que je me trouvai réduit à la même position où avait été Monseigneur; j'en fis des plaintes; on me répondit que ces concessions étant contraires aux lois du royaume, étaient nulles de plein droit.

« Cependant l'amiral, en partant, avait emmené Monseigneur. Sa Grandeur profitait de l'occasion pour aller se faire sacrer en Chine, elle devait revenir au bout de deux mois dans sa chère Mission. Mais Dieu disposait les choses autrement. Débarqué à Chu-San, Monseigneur n'y trouve pas ses bulles. Que faire? me laissera-t-il seul à Liou-Kiou pendant une année entière? ou bien y reviendra-t-il lui même sans être sacré? La Providence vient trancher l'irrésolution du Prélat. Il lui arrive un Missionnaire, M. Adnet, ancien vicaire de Verdun, qui lui annonce que ses bulles sont encore en chemin, mais qu'on les attend au premier moment. Monseigneur envoie ce confrère à Lion-Kiou pour me tenir compagnie, et lui s'en va à Manille pour s'y faire sacrer au plus tôt. Il devait revenir à la bonne mousson, l'année suivante; mais des événements inattendus, qui l'ont appelé en Europe, ont renversé nos espérances; nous ne devions plus voir de longtemps notre Evêque; que dis-je? un de nous, M. Adnet, ne devait plus le revoir sur cette terre.

« Ce cher confrère à son arrivée à Liou-Kiou, le 15 septembre 1846, souffrait d'une fièvre qui l'avait pris durant la traversée, à la suite d'un verre d'eau pure bue dans un état de sueur. Un frisson était survenu, et une forte fièvre s'était déclarée. Cette fièvre, coupée par la quinine, revenait le lendemain ou deux jours après, et chaque accès était suivi d'un abattement presque complet de ses forces. Bientôt il sentit que la poitrine et la gorge étaient attaquées, on ne pouvait plus douter qu'il n'eût une double phthisie. Atteint à la fois de la phthisie et de la fièvre, on sent ce qu'a dû être son existence dans cette île ; il a alangui, il a souffert ; deux années presque de patience ont purifié, orné son âme, et l'ont préparée à paraître avec confiance au tribunal du souverain Juge ; car grâce à sa constitution naturellement robuste, il a résisté pendant vingt mois à l'action dévorante de la maladie, c'est-à-dire jusqu'au 1er juillet 1848. Néanmoins le mois d'avril lui avait rendu quelques forces, il put même encore faire d'assez longues promenades, et à plus forte raison pût-il monter tous les jours au saint autel.

« Cependant, le 21 juin, à son lever, il est tout étonné de se trouver sans haleine ; à peine habillé, il faut qu'il se repose ; s'il fait quelques pas, il se voit contraint de s'asseoir pour respirer ; en un mot, le moindre mouvement le met hors d'haleine. Depuis lors il ne peut plus dire la sainte messe. Comme la pluie tombait continuellement depuis quatre jours, nous attribuons cette oppression à la température, et nous espérons que le beau temps la fera disparaître.

« Le beau temps revint, mais le mal ne disparut pas. Le 1er juillet, la faiblesse de mon confrère était plus grande et sa respiration semblait plus courte. Nous ne pûmes alors nous dissimuler qu'il y avait danger, et lui-

même me dit qu'il voyait bien qu'il n'aurait pas longtemps à souffrir. Le soir, je remarquai qu'il ne reprenait haleine qu'avec efforts. Ses yeux étaient dilatés et luisants. Je lui dis : « Mon cher ami, vous êtes bien mal; je ne sais si vous irez loin..— Je ne le pense pas, répond-il. — Je crois que s'il vous restait encore quelques dispositions à faire, il serait prudent de les régler tout de suite; j'écrirai sous votre dictée, et vous apposerez votre signature... » Puis j'ajoute : « Vous m'avez parlé dernièrement de faire une confession générale; je ne vous le conseille pas; vous êtes trop faible, et vous en avez fait tant de fois dans les meilleures dispositions, puisque c'était à la suite de retraites. — Il est vrai, répond-il, que grâce à Dieu, ma conscience ne me reproche rien de grave; cependant il est bon, avant d'entrer dans son éternité, de repasser dans l'amertume de son cœur ses années passées; la vue du grand jour qui approche, jette sur l'âme une lueur qui lui fait bien mieux apprécier l'étendue de ses fautes. C'est pourquoi demain je commencerai. » Nous nous levons ensemble et allons nous asseoir à l'air. Je lui prends la main; elle était trempée d'une sueur glaciale. Je détourne la tête pour répandre une larme, et je le prie de rentrer. Nous disons le Chapelet, la prière du soir, comme à l'ordinaire; et il se met au lit. Puis, comme je me prépare à lui adresser deux mots d'édification, « Attendez un instant, me dit-il, que je respire à l'aise. » Cé furent ses dernières paroles. A peine les a-t-il prononcées, que deux ou trois soupirs prolongés s'exhalent de ses lèvres; je l'appelle d'une voix craintive, il ne me répond pas; j'ouvre sa moustiquaire; sa tête était renversée derrière son oreiller, il se mourait... Je lui donne à la hâte une dernière absolution, je lui applique l'indulgence de la bonne mort, et comme je finissais, il ces-

sait de vivre; son âme paraissait devant Dieu, pour recevoir la récompense promise à ceux qui ont tout quitté pour suivre le Seigneur Jésus. Faisant trève à ma douleur, je lui ferme les yeux, je récite les Vêpres des morts et fais le Chemin de la croix, comme je le lui avais promis quelques jours auparavant; et me jetant à genoux devant le corps inanimé de mon confrère et seul ami, j'offre à Dieu la mort du premier Missionnaire de la nouvelle Eglise du Japon; j'adore sa divine providence, et le conjure de me servir désormais encore plus que par le passé de père et d'ami. Je continuai de prier jusqu'à ce que, minuit sonnant, je songeai que je n'aurais peut-être pas le temps le lendemain d'offrir le saint Sacrifice, et je me préparai à monter au saint autel en vertu d'un privilége que nous avons de pouvoir célébrer une heure après minuit.

« La messe terminée, je me sentis un peu fortifié; si je restais dans l'affliction, j'avais l'espoir que mon cher confrère était entré, lui, dans la joie de son Seigneur. A l'exception de l'Extrême-Onction, il avait reçu tous les secours de l'Eglise, et il avait communié le matin même, ce qu'il faisait tous les jours depuis qu'il ne pouvait plus dire la sainte messe. Je lui faisais remarquer, la veille, que peu de malades avaient, comme lui, le bonheur de s'unir chaque jour au Dieu de leur éternité. Il a récité son Bréviaire jusqu'à la fin. Depuis quinze jours, malgré sa grande difficulté de prononcer, il avait voulu ajouter le petit office au grand. Il y avait un mois qu'il ne s'occupait que d'exercices de piété: ses lectures étaient dans la Vie des Saints, dans le Nouveau Testament et l'Imitation. Il voyait la mort arriver avec la résignation d'un chrétien, puis, à la fin, avec la joie d'un parfait Missionnaire. Au commencement de sa maladie, nous avions fait quelques neuvaines pour obtenir de Dieu sa guéri-

son, si telle était sa sainte volonté; depuis il n'en voulait plus faire, si ce n'est pour demander la patience. Cette patience a été telle, que je l'ai vu presque toujours continuant son étude, et persévérant à écrire sous l'effort de la fièvre, tant qne la plume pouvait tracer des caractères intelligibles; il suivait son règlement de point en point, et il m'a fallu user d'autorité pour qu'il cessât de se lever à cinq heures pendant les six derniers mois. La pensée qu'il mourrait sans avoir vu son Evêque, et surtout sans avoir baptisé un seul Japonais, lui faisait d'abord mal; puis, quand il vit qu'il fallait s'y résigner; il dit qu'il s'en consolait par l'espérance de prier au ciel. Il m'a répété bien des fois que si Dieu lui donnait à choisir entre la vie et la mort, il préférerait celle-ci. Il a eu le bonheur d'être les prémices de la nouvelle chrétienté du Japon. Oh! que sa belle âme aura été bien reçue par ces milliers de martyrs japonais, saint François Xavier à leur tête, qui depuis si longtemps soupirent après la rentrée de leur patrie dans la grande famille du Père céleste! Au ciel, il joint sa voix aux leurs, pour attirer les regards de la miséricorde divine sur ce misérable pays. Pour moi, daigne le Seigneur me dédommager de sa perte, en me donnant ses vertus. Tout en m'inclinant humblement devant l'adorable Providence, je ne puis m'empêcher de m'écrier: Pauvre Japon, que tu es éprouvé! voilà deux ans que tu es privé de ton Evêque; tu perds aujourd'hui un apôtre qui pouvait si bien contribuer à te sauver; il ne te reste en ce moment qu'un seul homme dévoué à ton salut; et qui sait encore s'il restera! Les rois sont conjurés contre lui; ils veulent sinon qu'il meure, du moins qu'il parte. Mon Dieu! mon Dieu! nous avez-vous abandonnés! O Marie! ces îles ne sont-elles pas les vôtres? ne sont-elles pas sous le patronage de votre cœur im-

maculé? nous en laisserez-vous bannir? Quoi! nous serions chassés de la possession de notre Mère! non, non, vous ne le permettrez pas.

« Je reçus ensuite quelques visites, entre autres celles de trois mandarins qui venaient au nom du premier ministre, du gouverneur de la capitale et du gouverneur de Nafa, m'offrir des lettres de condoléance. Cela fait, ils me demandèrent à assister aux funérailles, ce que je leur permis; mais une demande qui ne passa pas de même, fut celle de venir sacrifier, à un jour nommé, sur la tombe du cher défunt. Il me fallut plus d'une demi-heure d'explications pour leur donner à entendre qu'il n'était pas plus permis de sacrifier aux morts qu'aux vivants, même à Liou-Kiou; encore n'étaient-ils qu'à demi-convaincus, quand pour en finir, je leur dis que c'était défendu par une loi de mon pays. A ce mot de défense du pays, ils se taisent et n'ont plus rien à objecter. J'ajoutai que si les mandarins tenaient à honorer mon confrère, ils pouvaient venir à la bonzerie, et que j'offrirais en leur nom un sacrifice au Seigneur du ciel, pour le repos de celui dont nous déplorions la perte; mais ils ne donnèrent pas suite à cette offre.

« Comme les lettres qu'on me remit sont à peu près semblables, je n'en citerai qu'une seule, celle du gouverneur de la capitale. En voici la traduction sans commentaire; chacun fera les réflexions qu'il jugera à propos:

« La naissance et la mort sont comme le printemps
« que suit constamment l'automne, et comme le jour
« qui fait régulièrement place à la nuit.

« Le maître Adnet a longtemps langui, couché sur
« la natte. Enfin, le génie de la maladie étant impi-
« toyable, il est mort. Moi, être de néant, à l'annonce

« de cette mort, j'ai été saisi d'une douleur intarissable.
« Mais vous, considérant que naître et mourir sont des
« lois du sort, veuillez tempérer votre douleur. »

« Qui ne dirait à ce style que les mandarins sont nos meilleurs amis? C'est qu'ici on n'est pas avare de politesses qui n'engagent à rien; c'est la politique du pays. Quand on nous avait fait quelque mauvais tour, on nous invitait à diner, ou on nous envoyait des présents. La plus grande peine que nous pouvions leur faire était de rejeter et le diner et les dons hypocrites; mais cela ne les empêchait pas de recommencer à la première occasion. Je dirai pourtant à leur louange, que pendant quinze jours après la mort de mon confrère, ils ne m'ont causé aucun désagrément. Mais revenons aux funérailles.

« Le 3 au matin, les trois mandarins précédemment envoyés vinrent à la tête d'un nombreux cortége, tous en habits blancs. (Ici le blanc est la couleur du deuil.) J'avais tendu l'autel en noir. Après avoir récité matines et laudes devant le cercueil, j'offris le saint Sacrifice en présence des trois mandarins et de leur suite. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la fosse, précédés de la croix. Le lieu de la sépulture était un petit bois sur le bord de la mer, à quelques pas de la bonzerie; déjà j'y avais enterré, il y avait deux ans, un médecin français. On a été frappé des cérémonies funèbres de l'Eglise; on les a trouvées très-dignes, et on a vu que si nous n'adorons pas les morts, nous savons les honorer. J'ai fait placer sur la tombe une belle croix : au centre est un calice moitié doré, moitié argenté, surmonté d'une hostie entourée d'une gloire; et sur une belle pierre placée au milieu du tombeau, on a gravé cette inscription : *Ci-gît le corps du Révérend Matthieu Adnet, Prêtre français, Missionnaire apostolique du*

Japon, *décédé à Liou-Kiou*, *le* 1[er] *juillet* 1848. Grâce au respect qu'on a ici pour les morts, ce tombeau sera respecté, et aussi la croix qui est dessus. Ainsi mon cher confrère aura le bonheur de servir, dans sa mort, de marchepied au signe adorable de notre rédemption. Puisse-t-il en sortir bientôt une vertu divine, qui délivre ce peuple de l'oppression japonaise. A moins de cela, il n'y a pas à espérer qu'il se convertisse. Ce n'est pas que ses vices l'éloignent de la foi. Impossible de voir un pays mieux disposé et offrant moins d'obstacles. Peuple simple, docile, civilisé, pauvre et laborieux par nécessité si ce n'est par goût; d'un esprit droit, sans croyance aux idoles, sans cet amour du lucre et cette avidité dévorante que produit un commerce actif; les mœurs publiques y sont pures; aucune amorce extérieure (du moins que je sache) n'est jetée à la corruption; il n'y a pas même de spectacle.

« Aussi la seule objection que font les indigènes quand on leur parle de Dieu, est celle-ci : « Ce que vous dites « est bon, mais nous ne pouvons pas l'entendre, il y a « danger. » Et rien n'est plus vrai que ce danger pour quiconque nous écouterait et s'aviserait de suivre la voix de sa conscience et de son cœur. La prison, la bastonnade, l'exil ou la mort seraient sa récompense. Voici ce que je tiens d'un bon vieillard, qui a été gouverneur d'une petite île. Ce brave homme paraissait nous porter une vive affection; un jour, il nous appela pendant que nous passions devant sa demeure, et après nous avoir fait entrer, il nous offrit le thé et le tabac, malgré la défense de quelques satellites qui étaient survenus et qui lui rappelaient les ordres du gouvernement. Ainsi se lia notre connaissance. Depuis lors, chaque fois qu'il nous rencontrait sur les chemins, il commençait par regarder autour de lui; s'il ne voyait

aucun personnage suspect, il s'avançait et entrait en conversation avec nous; si, au contraire, il ne se croyait pas en sûreté, il s'arrêtait sous un prétexte ou sous un autre, et nous disait un petit bonjour. Un matin que je me promenais au bord de la mer, il m'aperçut, et venant vers moi, il me dit de le suivre. Je lui obéis, et il me mena dans un enfoncement solitaire où était un tombeau. Là, il me dit: « Savez-vous bien que les Jamatou (les Japonais) ont défendu sous peine de mort, de vous parler en face. — Je le sais, lui dis-je, mais cela cessera bientôt; dans peu doit venir un mandarin français qui parlera au roi et demandera que vous puissiez communiquer avec nous. — Le roi! oh! il ne peut rien; c'est le mandarin japonais qui gouverne. — Où réside ce mandarin japonais? — A Nafa (port principal de l'île). — Eh bien! on lui parlera. — Vous ne pourrez pas; il est invisible aux étrangers. » Ce disant, il voit un homme qui ramassait du sable à quelque distance; il me regarde avec frayeur, et d'une voix plus basse: « Voyez-vous cet homme? c'est peut-être un espion: s'il me voit, je suis perdu. — Vous vous trompez, lui dis-je, ce n'est pas un espion, c'est un malheureux esclave que son maître a envoyé chercher du sable; rassurez-vous. — Ah! répondit-il, c'est que les espions sont déguisés sous toute sorte de costumes; il en est de bien vêtus, comme il y en a en guenilles; ils sont à la ville et à la campagne, partout... Mais il s'en va, disons encore un mot. Expliquez-moi donc un peu ce que c'est que Jésus. — Jésus est un envoyé du Seigneur du ciel, puissant en paroles et en œuvres; et le Seigneur du ciel est celui qui a créé tout ce qui existe; et il est un. Car, dites-moi, peut-il y avoir deux soleils au firmament et deux rois dans le même royaume? — Non, il n'en faut qu'un. — De même il ne peut y avoir qu'un Seigneur

du ciel et de la terre. — C'est juste. — C'est pour vous le faire connaître que je suis venu ici; ne voulez-vous pas nous écouter? — Oui, oui; mais il y danger, nous ne pouvons pas. — Eh bien, promettez-moi au moins de lui adresser tous les jours cette prière : « Seigneur, faites « que je vous connaisse, » et puis venez nous écouter quand on vous aura permis de le faire. — Oui. » Et là-dessus nous nous séparâmes.

« Une autre fois, un septuagénaire est venu du Nord, nous a-t-il dit, exprès pour nous voir. Il n'a pas osé s'expliquer davantage, parce que le domestique de la bonzerie, qui est un homme du gouvernement, l'ayant vu entrer chez nous, avait été à sa rencontre, et l'avait *intimidé*. Quelques jours après, je fis une excursion dans le Nord, pour tâcher de découvrir ce bon vieillard, car nous ne savions si c'était la curiosité ou le Saint-Esprit qui nous l'avait amené; mais j'eus beau aller dans toutes sortes de villages, mes recherches demeurèrent sans fruit. Les mandarins avaient tâché de me détourner de ce voyage; mais, voyant que j'étais décidé à l'entreprendre, ils envoyèrent dans tous les bourgs et hameaux défense de me recevoir nulle part, de me donner même à manger. Ils pensaient que, rebuté dès le premier jour, je reviendrais sur mes pas; ils se trompaient, car une de nos maximes étant de ne jamais reculer, je poursuivis ma route, et quand j'avais trop faim, j'entrais dans quelque cabane pour y quêter des patates. Mon voyage dura cinq jours. Dans le but de m'isoler le plus possible des indigènes, les mandarins ont été jusqu'à imposer le mutisme aux habitants des villages que nous visitions, en sorte que si nous entrions dans leurs cases, nous ne trouvions que des sourds-muets. Un jour, plein de compassion pour ces malheureux, j'entrepris leur cure; je déclarai donc que je coucherais dans la maison

jusqu'à ce qu'on pût me dire au moins un mot. Je passai ainsi trois nuits chez différents particuliers, et j'eus la consolation de les voir me parler le matin, pour me dire qu'ils étaient muets de par les mandarins, et me prier de m'en retourner.

« Quelques jours après la mort de mon confrère, je reçus des nouvelles de Chine, par le navire qui y va tous les ans faire le commerce. J'apprenais que Mgr Forcade allait arriver à Hong-Kong, comme pro-préfet de cette colonie; le Saint-Siége lui avait donné ce poste comme position favorable pour trouver une occasion de se rendre au Japon. Je ne recevais point d'ordre de mon Evêque; aucun confrère ne venait à mon secours. Je me résolus dès-lors à passer en Chine, pour mettre Sa Grandeur au courant des choses et m'entendre avec elle sur la manière dont elle voudrait rentrer dans sa Mission. C'est pourquoi *la Bayonnaise*, corvette française, se trouvant à passer à Liou-Kiou, je profitai de la bonne volonté du commandant pour quitter cette île. Je m'embarquai à son bord, le 27 août 1848; elle m'a transporté à Manille, d'où un bâtiment à vapeur anglais m'a porté à Hong-Kong où je suis actuellement. Retournerons-nous à Liou-Kiou? ne nous dirigerons-nous pas plutôt sur quelque point du Japon, dans quelque pays boisé, montagneux, peu habité, et par conséquent plus propre à nous soustraire à la surveillance du gouvernement? Rien n'est encore décidé. Ce dernièr parti est le plus dangereux; mais en revanche, il offre plus de chances de succès, supposé qu'on puisse aborder : ce que je ne crois pas impossible. Mais peut-être que la Providence va se charger elle-même de nous ouvrir la porte, au moyen des canons anglais ou américains.

« On sait que ce qu'on appelle Liou-Kiou, est une assez petite île courant à l'est de la Chine, par le 26°

de latitude et les 126° de longitude; ce nom convient aussi à la réunion en un seul royaume, d'une suite de petites îles qui s'étendent au sud de Kiou-Siou, depuis le 20° de latitude jusqu'au 24°. *Liou-Kiou* n'est pas la dénomination appliquée dans le pays à l'île principale. On la nomme *Oukigna*, et le groupe entier *royaume d'Oukigna*, qui n'est en réalité qu'une province ou département du Japon. Si on lui donne le nom de royaume, qui désigne proprement un état indépendant, c'est un effet de la vanité des monarques japonais. Ils ont voulu que les anciens rois soumis, conservassent leur premier titre pour avoir la gloriole de commander non à des préfets, mais à des *rois*, ce qui sonne bien mieux.

« Toutes ces îles sont au nombre de trente-six, mais quelques-une ne sont que des rochers inhabités. La plus grande, celle d'Oukigna, qui donne son nom au royaume, est le centre du gouvernement; là résident le roi, les grand mandarins, et surtout le ministre japonais, venu de la cour de l'empereur.

« La capitale est une jolie ville, bâtie au sud-ouest de l'île, à une lieue de la mer. On la nomme Choui. Le palais du roi est à l'entrée, sur le sommet d'une colline qui domine toute les hauteurs environnantes, car ici on dit que la souveraine puissance doit habiter le lieu le plus élevé. Quand on voulait nous flatter, on nous disait que le roi de France habitait sans doute la plus haute montagne de l'Europe. Une superbe avenue, ornée de trois arcs de triomphe, conduit à ce palais, qu'une triple enceinte de murs environne. Il a bien un tiers de lieue de circuit. A la porte ouest, qui est la principale, sont postés deux lions en pierre, symbole de la puissance de celui qui y séjourne : on ne voit aucune autre garde d'honneur ni de sûreté. D'ailleurs solitude

presque complète au dedans, silence profond au-dehors. Et pourtant là résident le roi, son ministre et ses trois premiers mandarins! Vraiment nos idées européennes sont ici tout-à-fait déroutées.

« En descendant au nord au-dessous du palais, on s'imagine être à Saint-Cloud, à la vue d'un charmant bois, s'élevant au-dessus d'une pièce d'eau, qu'environne une petite place demi-circulaire. A droite est la pagode royale, non que le prince y aille faire ses dévotions, ce n'est pas l'usage ici, mais parce qu'elle est de fondation royale et que c'est la plus belle du pays. L'entrée en est gardée par deux géants en pierre, qu'on appelle dieux; je leur ai vu, en effet, offrir des sacrifices. On y monte par un bel escalier en pierres de taille; il conduit à un portique détaché, ouvrant sur une vaste cour bordée de bâtiments, où demeurent les bonzes. Au milieu est la pagode, faite en bois et chargée de sculptures. Ces dehors font espérer de voir quelque richesse dans l'intérieur, mais il n'en est rien; un corps nu, sans architecture, à charpente découverte, est tout ce qui se présente aux regards. Le seul ornement est, au fond, une grande table pour recevoir les sacrifices; là sont posés des pots de fleurs, des coupes de thé, et quelques vases où brûlent toujours des bâtonnets. La principale divinité là céante, est Chaka, le même que le Fo de la Chine et le Sommonocodon de Siam. Son tableau, placé au-dessus de l'autel, le représente dans la gloire, siégeant au milieu de ses dignes disciples. Il parait être de façon japonaise, il est très-grand, mais de mauvais goût. Les bâtimen.s qui sont destinés aux bonzes et qui pourraient en loger une cinquantaine, en contiennent seulement trois, en compagnie de quelques enfants.

« Choui a des rues larges et bien entretenues, elle

compte beaucoup de belles maisons, mais le malheur est que ces demeures des grands, bâties au fond d'une cour plus ou moins vaste, sont dérobées à la vue par une enceinte de murailles. C'est l'usage général au Japon, que les nobles se renferment ainsi derrière des murs : cela donne aux villes un aspect sévère, bien conforme au genre de gouvernement qui les régit. Quant aux habitations des pauvres, elles ont un toit de chaume, des murs en paille et un plancher en bambou ; et hélas ! ici comme ailleurs et plus qu'ailleurs ces cabanes sont les plus nombreuses.

« La solitude qui règne autour du palais, se fait remarquer dans le reste de la ville ; le commerce bruyant y est *interdit* ; il n'y a de vendeurs et d'acheteurs que pour les choses nécessaires à la vie. C'est le Versailles Oukignais. Le lieu où se tiennent les foires, les grands marchés, est Nafa, port principal de Liou-Kiou, à une lieue et demie de la capitale, du côté du sud-ouest. Son commerce extérieur, quoique circonscrit entre cet archipel et le reste du Japon, est pourtant considérable ; au temps de la mousson, j'ai vu jusqu'à vingt-un navires japonais dans la rade, sans compter ceux des îles voisines. Qu'était-ce donc autrefois, lorsque Liou-Kiou était l'entrepôt du négoce entre le Japon, la Corée, la Chine, la Cochinchine, Siam ; lorsque les navires de tous ces pays y abordaient en foule, et qu'il envoyait les siens à son tour dans ces royaumes, et jusqu'à Malaca ! C'est ce que raconte l'histoire chinoise ; les souvenirs du pays sont en parfait accord avec ce récit, et les vestiges de cette ancienne grandeur se montrent encore dans les ruines amoncelées par la politique japonaise.

« Liou-Kiou a, de plus, au nord-ouest, un des plus beaux ports du monde, aussi sûr que vaste ;

deux cents navires peuvent y tenir à l'aise, et la couronne de hauteurs qui l'entoure et le domine, fait qu'ils y sont aussi tranquilles au temps des typhons que dans le plus grand calme de la mer. Ce port a sur les cartes le nom de port Melville, mais dans le pays on le connaît sous le nom de port d'Ounting, et c'est ainsi que le vice-amiral Cécile l'a désigné sur le plan qu'il en a fait faire. Le seul inconvénient qu'il présente est l'étroitesse de son entrée; mais avec des précautions et surtout avec des bateaux à vapeur, cet inconvénient disparaît.

« La population totale d'Oukigna ne monte pas, à mon avis, à plus de soixante mille âmes. J'en mets quarante mille entre les deux villes de Choui et de Nafa et le gros bourg de Tumaï, les autres vingt mille seraient disséminés dans le reste de l'île. D'ailleurs son territoire n'est pas aussi étendu que le supposent les cartes et les voyageurs. A peine a-t-elle quatre à cinq lieues dans sa plus grande largeur, sur vingt à vingt-cinq de long.

« Un mot maintenant sur l'introduction du christianisme dans cette île. On se rappelle que sous le règne de Chang-Thing, les navires de Liou-Kiou allaient à Formose, en Corée, au Tong-king, aux royaumes de Bungo et de Saxuma; ils passèrent même jusqu'à la presqu'île Malaise. C'était précisément le temps où les Portugais faisaient un commerce si considérable avec le Japon, où surtout saint François Xavier et, après lui, des colonies de Missionnaires portaient à cet empire la bonne nouvelle, établissaient ces chrétientés si célèbres qui rappelèrent par leur ferveur celles des premiers siècles, allaient même jusqu'à convertir des rois, entre lesquels figure si noblement celui de Bungo.

« Qui croira après cela que l'île d'Oukigna ait été

étrangère à la prédication de l'Evangile? que ses marchands n'aient pas connu au Bungo la Religion qui y brillait d'un si grand éclat? que plus tard des Missionnaires n'aient pas été l'annoncer au reste des habitants? Ne sait-on pas qu'en 1630, un père Dominicain passa par Liou-Kiou pour aller au Japon, qu'il y fut reconnu et noyé? Aujourd'hui, la croix qui reste gravée sur le port où abordaient les étrangers, atteste que la foi n'était pas inconnue dans cette île. J'ai remarqué plusieurs autres petites croix à l'entrée de Choui, sur des pierres de taille qui pavent maintenant le chemin. Ainsi que Mgr Forcade le rapporte dans son Mémoire, les mandarins y connaissent le nom du Sauveur, et appellent le catholicisme, religion de Jésus, nom sous lequel il était désigné au Japon. Mais hélas! à quelque état qu'ait été autrefois le christianisme dans ce pays, les despotes qui l'ont détruit dans les autres parties de l'empire, n'ont pas moins réussi à Liou-Kiou..

« Je ne sais, Messieurs, si ces détails vous intéresseront, il s'agit d'une contrée si peu considérable! Si cependant, comme il y a quelque lieu de l'espérer, Oukigna était destiné à être le berceau de la régénération religieuse du Japon, oh! à ce titre, il mérite l'intérêt de tout cœur chrétien; il ferait, par l'humeur douce et paisible des habitants, par la droiture de leur esprit et la docilité de leur caractère, il ferait bien vite l'admiration des fidèles d'Europe, de même qu'il serait le paradis des Missionnaires. Priez donc, Messieurs, pour que Dieu nous donne bien vite la faculté d'y prêcher en toute liberté la bonne nouvelle, qui y sera certes bien accueillie, et qui produira de si beaux fruits.

« Je suis avec la considération la plus distinguée, votre très-respectueux et très-reconnaissant serviteur,

« Pierre-Marie Leturdu, *Mis. apost.* »

MISSIONS DE LA CORÉE.

Lettre de M. Daveluy, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères, à sa famille.

Corée, octobre 1847.

« Bien chers Parents,

« Vous attendez sans doute de moi quelques nouvelles de ma Mission; mais que puis-je dire, après mes lettres ou plutôt mes volumes envoyés l'année dernière ? On espère toujours des merveilles des pays lointains, et il n'y a rien que de commun; notre vie est chaque jour la répétition du précédent. Pour retrouver un intérêt dramatique, il faut remonter à l'époque des martyrs de 1839, année si glorieuse et si pleine de douleurs, où la famine jointe aux persécutions aurait dû anéantir tous nos chrétiens, si Dieu, de sa main puissante, ne s'était réservé un petit troupeau. Tous les jours j'apprends de nouveaux détails de cette année d'impérissable mémoire. On se demande encore comment grand nombre de néophytes ont pu survivre à l'excès de leur misère. Là où le païen pouvait trouver quelques ressources chez les mandarins et les riches, le chrétien, repoussé de tous, était obligé de fuir, et les herbes des champs, les racines des forêts, devenaient

sa seule nourriture. Les nobles surtout offraient un tableau désolant. Elevés dans l'abondance, et souvent dans la fainéantise, ou s'occupant uniquement de lettres chinoises, ni leurs forces, ni leurs habitudes ne leur permettaient le travail; plus persécutés que le peuple, plus que lui ils souffraient de la faim. J'en connais qui pendant plusieurs mois n'ont vécu que de glands et de racines, attendant chaque jour leur dernière heure entre la disette et le glaive.

« L'un d'eux me racontait qu'après un long séjour sur des montagnes inhabitées, il pensa à retourner auprès d'un cousin idolâtre. N'ayant pas d'habit, il dut s'y présenter dans son costume habituel, c'est-à-dire avec un pantalon et une veste de paille pourrie. Son parent, à cette vue, recula d'horreur, et ne consentit à lui parler qu'après l'avoir fait revêtir d'habillements humains. Or, ce pauvre empaillé appartient à une famille très-riche, dont tous les enfants se convertirent, il y a peu d'années, avec leur mère. Ils commencèrent par faire restitution de vingt mille francs, fruit d'anciens prêts entachés d'usure; puis vint la persécution; plusieurs furent pris, les autres mis en fuite, et tous les biens dissipés. Les trois fils qui ont échappé aux tortures de 1839, mènent une vie misérable, au point que l'un d'eux, après la persécution de 1846, voulant déloger de nouveau, vendit sa maison et quelques ustensiles de cuisine pour la somme de trente-cinq sous, unique trésor qu'il emporta avec les habillements qui couvraient son corps. Tous les nobles à peu près en sont là. Faut-il s'en étonner avec les procédés qu'emploie la police coréenne. Quand les satellites sont lancés à la poursuite de leur proie, ils ont une puissance illimitée; ils saisissent, battent, tuent à volonté qui leur tombe sous la main, puis ils pillent tout ce qui se rencontre. Pour

découvrir les chrétiens aucun stratagème n'est oublié. On en a vu qui, le soir, dans les auberges, semblaient regarder autour d'eux s'ils n'étaient pas examinés, et, faisant ensuite le signe de la croix, simulaient furtivement un murmure de prières, afin que si quelque fidèle était là, il vînt à eux comme à des frères, et se jetât ainsi dans la gueule du lion.

« Dirai-je les insultes que ces hommes mêlaient à leurs cruautés? Les satellites, assez bien instruits de la Religion par les livres saisis et par les interrogatoires des confesseurs, demandaient aux chrétiens s'ils étaient seulement baptisés. « En ce cas, tu n'as que peu de « forces, disaient-ils à la victime; on te battra peu. » Mais à d'autres : « Est-tu confirmé? » sur sa réponse affirmative, « Eh bien, tu es un soldat vigoureux, nous « te frapperons beaucoup plus avant l'apostasie; » et ils redoublaient les coups. Si le malheureux cédait à la douleur, des cris, des injures, des sarcasmes insultaient à sa défaite : « Après la Confirmation, tu apos- « tasies encore! tu es un lâche, indigne du nom de chré- « tien. » Voilà toute la pitié qu'on avait pour ses plaies et ses remords.

« A côté de ce pénible tableau, citons quelques traits consolants. C'est, d'abord, un vieillard de soixante et onze ans qui nous est arrivé à la onzième heure. Depuis trois ans qu'il est chrétien, sa journée se passe en prières, en lectures pieuses, en œuvres de pénitence. Le Carême dernier, il redoubla ses austérités pour se préparer à la mort, jeûnant tous les jours, tous les jours faisant le Chemin de la Croix et beaucoup d'autres exercices religieux. Plusieurs fois son fils voulut modérer cette ferveur excessive, ce fut en vain. « Le Sauveur « a tant souffert pour nous, disait le vieillard; ne puis- « je pas souffrir un peu pour l'amour de Jésus. » Tout

son Carême se passa de la sorte, et quand il vint à moi quelque temps après, pour recevoir les sacrements annuels, son maintien, ses paroles, sa foi, m'édifièrent et m'émurent jusqu'aux larmes.

« Un autre Coréen, noble d'origine, ayant quitté sa province pendant la famine de 1839, avait passé deux ou trois ans en pays lointain. A son retour, il voit quelques vides parmi ses anciennes connaissances et ses amis; il s'informe d'eux et apprend que comme chrétiens ils ont péri dans les supplices. Cette nouvelle le frappe : « Il « y a donc, se dit-il, quelque chose de bien grand dans « cette Religion qui élève les hommes au-dessus de la « mort; je veux la connaitre. » Et il se dirige vers les montagnes, à la recherche des chrétiens qui s'y sont réfugiés. Après s'être instruit de nos vérités saintes, il se retire lui-même dans les bois avec toute sa famille. En vain ses autres parents l'ont obsédé pour le faire sortir de son affreuse retraite; il a répondu à leurs tracasseries par un zèle si généreux, que plusieurs de ses proches sont près de se faire chrétiens. Le pauvre noble a pour maison une cabane ouverte à tous les vents. Quel abri pour nos hivers si rigoureux! Son unique ressource est un champ qu'il a défriché à la sueur de son front, et après tant de fatigues la récolte de la première année s'est montée en tout à une quinzaine de francs.

« Cette année, je devais visiter environ 500 chrétiens disséminés à de grandes distances. Au moment où j'allais partir, Dieu nous éprouva encore; des affaires politiques assez graves firent couvrir les routes de satellites et d'espions; il fallut nous cacher de nouveau, et, après être restés inactifs pendant un mois, ajourner indéfiniment mon voyage. Quelle nouvelle pour ces pauvres néophytes! huit ans, ils ont attendu le Père, et

quand il va venir, de nouveaux obstacles empêchent de le voir ! Aussitôt un grand nombre d'entre eux, accoururent où je me trouvais. Des femmes avec leurs enfants à la mamelle, des vieillards, des jeunes personnes ne craignirent pas de faire quatre, six et même huit journées de chemin pour venir chercher la grâce des sacrements, et cela par la neige, par le froid et les montagnes. Arrivés près de moi, ils étaient épuisés de fatigues; souvent leurs pieds étaient enflés, écorchés et saignants; mais n'importe; auprès du Père, toute leur douleur cessait; ils tombaient à mes pieds, fondant en larmes, recouvraient la paix de la conscience, puis recommençaient leur longue route avec joie. Ainsi vinrent deux cents et quelques personnes.

« Quant aux païens, le nombre de ceux qui désirent se convertir est grand, mais la peur les retient. Ah! si nous pouvions prêcher librement, quelle moisson à recueillir! Lorsqu'une occasion favorable et exempte de dangers se présente, il est rare que nos chrétiens ne fassent pas quelque conquête. Ainsi, il y a quinze mois, un satellite des mandarins s'étant converti, quitta la ville et se retira dans les montagnes. Quelques mois plus tard, il rencontre des parents et des amis; on le questionne sur son étrange conduite: « Pourquoi aller dans les montagnes? serais-tu chrétien? — Oui, dit-il, je le suis; » et il se met à leur prêcher l'Evangile. Ses auditeurs attendris avouent que la Religion est une bonne chose; ils lui demandent des livres; trente personnes ont appris à cette lecture la bonne nouvelle, et presque toutes dans quelques mois seront des nôtres. Voilà une partie de nos joies; elles sont dans l'espérance de l'avenir : l'espérance est la vie de l'homme, dit-on; combien plus est-elle la vie du Missionnaire! A force d'attendre, peut-être verrons-nous

la moisson blanchir. Déjà nous glanons çà et là quelques épis. Entre ma première et ma seconde tournée apostolique, cinquante nouveaux chrétiens sont venus recruter nos rangs, et ma seconde visite n'est encore qu'à moitié. Or ces conversions, notez-le bien, se sont faites l'année dernière, époque de persécution, alors que le supplice d'un martyr se redisait de bouche en bouche et jetait la terreur partout. Dans tout cela, le Missionnaire est entièrement nul; il est toujours caché; le Sacrifice qu'il offre chaque matin est sa seule coopération au salut des infidèles; la grâce fait tout à elle seule, et si quelquefois elle se sert des hommes, ce sont uniquement nos chrétiens qui sont à l'œuvre.

« L'année dernière, au sortir de la persécution, Monseigneur voulant plus que jamais consacrer à la sainte Vierge ce malheureux pays, érigea dans ma pauvre cabane la confrérie du Saint-Cœur de Marie. La plupart de mes néophytes s'empressèrent de se faire inscrire, pour participer aux grâces qui découlent sur les associés. Quelle douce émotion pour moi quand, le dimanche, entendant les prières de nos chrétiens en langue coréenne, je pense à ce concours de tous les peuples, à ce chant de toutes les langues réunies pour célébrer les louanges de Marie et implorer la conversion des pécheurs! Daigne cette bonne Mère nous faire part des bienfaits sans nombre qu'elle a répandus sur tant d'autres pays.

« A cet effet, je requiers les prières des Associés, celles de toutes les bonnes âmes et surtout les vôtres, bien chers Parents...

« DAVELUY, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre du R. P. Maxime, Missionnaire apostolique en Chine, à un de ses confrères.

« ... Quelques mots sur cette Chine encore si mal connue en Europe. On s'est plu longtemps à vanter la civilisation de cet empire, la sagesse de son gouvernement, et par suite le bonheur du peuple qui l'habite. Or, quiconque voit la Chine, non dans son imagination comme M.*** et autres dont j'ai lu autrefois les brochures, mais à découvert et telle quelle est en elle-même, avoue facilement qu'en fait de société et de gouvernement il n'existe rien sur notre terre de plus comique et de plus dérisoire. Le peu que j'en dirai prouvera suffisamment cette assertion.

« Les membres de la hiérarchie gouvernementale, à l'exception d'un très-petit nombre, n'ont d'autre occupation que celle de se voler les uns les autres; les grands usent de la force contre les petits, et les petits usent de finesse et de fraude envers les grands. L'empereur perçoit chaque année des sommes énormes sur les grands mandarins de Pékin; ceux-ci se rejettent sur les vice-rois des provinces; les vice-rois dépouillent les gouvernements des villes et ainsi de suite jusqu'aux petits mandarins qui, pour ne pas rester pauvres, pressurent le peuple de la manière la plus injuste, comme j'en suis témoin tous les jours. Mais voici que par contre-coup les petits mandarins, indignement volés par leurs domestiques, se vengent sur les grands par des fraudes qu'il serait trop long d'expliquer, et enfin les grands mandarins trompent l'empereur dans presque toutes les parties de

l'administration, en sorte qu'on peut le regarder comme la première dupe de l'empire. Je ne rapporterai que deux faits qui serviront à éclaircir la chose.

« A Mouk-dem capitale du Leao-tong, et après Pékin la plus noble cité de l'empire, comme appartenant à la patrie des empereurs Mand-chou, Tao-Kouang possède un grand palais et des jardins d'une vaste étendue. Chaque année des mulets partent de Pékin pour Mouk-dem, portant le produit des revenus impériaux, et accompagnés d'une forte escorte. Le grand mandarin de Mouk-dem reçoit ces trésors au nom de l'empereur avec l'ordre de les déposer dans des salles secrètes du palais destinées à cet usage. Mais on ne voit nulle part une plus parfaite image du tonneau des Danaïdes. Quoique depuis tant d'années l'argent arrive en abondance, il est de fait que les salles du trésor de Mouk-dem sont absolument vides. Tout a été absorbé par les mandarins.

« Vous me demanderez peut-être comment je le sais; le voici : il n'est guère d'années que l'empereur ne vienne passer quelques jours de l'été à son palais de Mouk-dem, et il a soin de visiter en personne les salles du trésor. Les grands mandarins, toujours avertis de sa visite à cause des préparatifs de sa réception, ordonnent aux plus riches habitants et marchands de la ville d'apporter pour quelques jours tout leur argent disponible. Vous pensez bien qu'on obéit avec empressement à cette invitation; car quiconque hésiterait seulement à contenter les désirs du mandarin, s'exposerait à de fortes amendes : on remplit ainsi le trésor; l'empereur arrive, se le fait ouvrir, témoigne sa satisfaction du bon état où il le trouve, et se retire content. Aussitôt après son départ, l'argent est rendû aux prêteurs. On a ici autant de témoins de ce fait que le mandarin emploie d'hommes à faire la collecte.

« Le second exemple que je pourrais citer n'est pas moins démonstratif. On a construit dans plusieurs villes depuis longtemps, des greniers publics, destinés en temps de famine à soulager la misère du peuple. L'empereur y envoie chaque année une quantité considérable de grains de toute espèce ; et cependant les greniers restent vides, parce que les employés qui y sont préposés, vendent les grains à leur compte. Les famines sont très-fréquentes en Chine, et le peuple ne reçoit rien des greniers publics. Vous devez regarder ces courts détails comme un faible échantillon de ce qui passe journellement sous nos yeux... »

MISSION DE MADAGASCAR.

En ce moment un Evêque, le premier que Rome ait nommé à Madagascar, traverse avec douze collaborateurs les mers qui le séparent de sa lointaine Mission. Jamais si nombreuse colonie d'apôtres n'avait quitté l'Europe pour cette île souvent évangélisée et toujours infidèle; jamais si grands sacrifices ne furent demandés pour elle à nos Associés, et ne donnèrent des espérances plus fondées de succès. Ces considérations nous engagent à signaler en peu de mots à nos lecteurs ce pays Malgache, dont leurs prières doivent favoriser la conquête, après en avoir ouvert le chemin par leurs aumônes.

Madagascar située sur la côte orientale de l'Afrique et à l'entrée de l'Océan indien, est une des plus grandes et des plus belles îles du globe. Elle s'étend du 12° au 25° degré de latitude sud, et présente, sur une échelle de trois cents lieues de long et de cent trente de large, à peu près autant de superficie que la France. Les Portugais qui la découvrirent en 1506, sous les ordres de Lorenzo Almeida, lui donnèrent le nom de *Saint-Laurent*, qu'elle échangea contre celui d'*Ile Dauphine* au temps d'Henri IV, et contre celui de *France-Orientale* sous Louis XIV. On ne sait d'où lui viennent les noms de *Madagascar*, *Malgaches* et *Madécasses*, usités parmi les

Européens, et complètement étrangers aux indigènes, qui appelent simplement leur patrie *Tani-bé* ou *Kiera-bé* (Grand-pays). Chaque tribu, chaque province, a de plus une dénomination particulière, qui caractérise ordinairement les coutumes ou le naturel des habitants ; mais il n'existe pas de terme générique pour désigner l'ensemble de la population.

Cette île est parcourue dans toute sa longueur par une ou plusieurs chaînes de montagnes, dont les plus hauts sommets atteignent dix-huit à dix-neuf cents toises d'élévation, et présentent les aspects les plus variés. Vue de la mer, dans le nord-est, elle offre jusqu'a cinq plateaux superposés, qui courent parallèlement au rivage, et montent vers l'intérieur en immense amphithéatre ; tandis que dans le sud-ouest c'est une série de collines qui ont à peine cent mètres de haut, et qui se dessinent dans le lointain comme les ouvrages d'une vaste forteresse, dont les lignes uniformes s'étendraient à perte de vue. La chaîne culminante détermine deux versants généraux, celui de l'Océan indien et celui du canal de Mozambique, sillonnés l'un et l'autre par des rivières nombreuses, mais peu considérables. Aucune d'elles n'est praticable aux navires ; deux seulement portent bateaux jusqu'à plusieurs lieues dans les terres ; toutes les autres sont si obstruées par les sables à l'embouchure, qu' à peine les pirogues peuvent y passer.

Quoique la plupart de ces cours d'eau n'aient qu'un espace très-limité à franchir, cent lieues au plus, et toujours sous la zone torride, ils traversent en peu de jours toutes les variétés de climats, de saisons, de sites et de cultures. Au dessous des pics majestueux d'où ils s'élancent en cascades, ils arrosent des vallées salubres et fertiles, puis des plaines d'une fécondité sans exemple, de vastes savanes où paissent de nombreux troupeaux,

et finissent par couvrir le sol abaissé des côtes de ces marécages si funestes aux étrangers.

Sur une terre qui réunit à une exubérante fertilité l'élevation progressive et accidentée du sol, et les influences les plus graduées de la température, on doit s'attendre à trouver dans tout son luxe la végétation propre aux divers climats. Aussi les voyageurs s'accordent-ils à vanter la richesse de ses productions naturelles. Celles qui naissent de l'industrie et des sueurs de l'homme sont infiniment plus restreintes. Généralement paresseux, les Malgaches mesurent leur travail aux impérieux besoins de la nourriture et du simple vêtement; leur ambition et leur prévoyance ne vont pas au delà. Du riz, du maïs, du manioc, des patates, des bananes et quelques légumes, c'est tout ce qu'ils récoltent sur un terrain qui se prête avec succès aux plus riches cultures, telles que la canne à sucre, le café, le girofle, le tabac, le coton, la soie, l'indigo, la vigne et le froment. On en a fait jusqu'ici d'heureux essais, qui attendront toujours pour se généraliser une puissante colonisation européenne.

Nous ne parlerons pas des mines d'or et d'argent, si souvent attribuées à Madagascar, parce qu'on n'a encore aucune preuve positive de l'existence de ces métaux précieux. Dans le règne animal, les oiseaux de cette île se distinguent entre tous par leur rare beauté. C'est une famille complète qui réunit toutes les variétés de la grandeur et de la grâce, depuis le colibri aux couleurs étincelantes jusqu'à l'aigle noir au sombre et austère plumage. La veuve noire constitue dans cette collection une spécialité touchante, qui l'a rendue sacrée aux indigènes, et qui mérite un souvenir. A peu près de la grosseur du merle, cet oiseau imite dans les forêts tout ce qu'il entend : voix de l'homme, cris des animaux, bruit des torrents ou des orages, il met son étude à les redire avec

fidélité. Aussi, à l'époque d'une grande famine, où les cases retentissaient de gémissements et de sanglots, la pauvre veuve ne faisait que pleurer. Les Malgaches témoins de sa compassion pour eux, la déclarèrent inviolable, et depuis lors ses jours sont respectés par la reconnaissance du peuple. On la prend quelquefois, sans qu'elle s'apprivoise jamais. Aussitôt introduite dans la cage, elle se met incontinent à miauler avec le chat, à japper avec le chien, à lutter de cris avec le coq; mais elle ne veut pas manger; captive elle meurt en brave, et son dernier chant est encore un écho.

Parmi les animaux sauvages et les énormes reptiles qui peuplent les bois et les marais de Madagascar, on ne signale comme dangereux que le caïman, monstre amphibie de douze à quinze pieds de long, à la forme de lézard, et à la cuirasse d'écailles que le fer et la balle ne peuvent entamer. Il attaque les hommes dans l'eau, mais il n'ose les poursuivre à terre. On en rencontre souvent sur les bords des étangs et des rivières, où ils dorment le ventre au soleil, toujours prêts, au premier bruit qui les éveillera, à se précipiter dans leur élément favori, pour y épier leur proie. « Dans un de mes voyages, écrivait M. Dalmond, on m'avertit qu'il y avait un gros caïman sur le chemin. Je pris avec moi plusieurs hommes armés de fusils et de sagaies, me figurant que s'il se jetait sur nous, aisément nous pourrions nous défendre. Dès qu'il nous aperçut, cet animal entra dans une caverne, et, tourné vers nous, il ouvrit son effroyable gueule, d'environ un pied de diamètre, et garnie de dents sur toute sa superficie. Il poussait un cri semblable au rugissement sourd du lion. Comptant sur nos armes, nous nous approchâmes à trois pas du monstre, et lui envoyâmes quatre balles dans la gueule qu'il tenait toujours béante, sans plus remuer que s'il ne les avait pas

senties. Nous lui enfonçâmes une pioche dans la mâchoire; il la saisit avec force; nous le tirâmes ainsi hors de son antre, et comme il ne marchait pas, nous fîmes pleuvoir sur lui balles et sagaies pour l'achever; mais inutile; il n'avait pas même une égratignure. Enfin nous pûmes le renverser sur le dos, et on le tua en lui ouvrant le ventre. »

L'intérieur de Madagascar étant inexploré en majeure partie, et les notions les plus élémentaires du calcul peu familières à ses habitants, on n'a recueilli jusqu'à ce jour aucune donnée satisfaisante sur le chiffre de sa population. Demandez à un Malgache combien il y a d'insulaires dans son village, il vous répondra : *Marou* (beaucoup). — Combien dans la province? encore *marou*. — Combien dans l'île entière? toujours *marou*; c'est tout ce que vous en aurez. Demandez-lui le nombre de ses enfants, il se mettra à les compter sur ses doigts, avant de pouvoir formuler une réponse qu'un père devrait trouver toute prête dans son cœur. Il n'est donc pas étonnant qu'en l'absence de renseignements plus précis, l'évaluation totale des indigènes flotte au hasard entre quinze cent mille et dix-sept millions, qui sont les deux chiffres extrêmes accusés par les historiens. Mais celui de trois ou quatre millions est plus communément reçu comme une vérité approximative. Du reste, la population de Madagascar a beaucoup diminué depuis vingt ans, par la politique barbare des *Ovas* qui ont fait une guerre d'extermination à leurs rivaux, et changé en solitude des provinces entières.

Ces peuples sont divisés en vingt et quelques familles, issues à ce qu'on croit d'une source commune, dont chacune avait naguère un ou plusieurs rois; mais dont la moitié environ est aujourd'hui courbée sous le joug des Ovas. Les principales tribus sont celles des *Be-*

tanimènas et des *Betismitsaraks* dans l'est, des *Sakalaves* dans l'ouest, des *Antankaras* au nord, des *Antatsèmes* dans le sud, des *Ovas*, des *Massikoras* et des *Mahafalis* à l'intérieur. Nous nous abstenons de caractériser ici les mœurs de ces diverses peuplades, pour ne pas revenir sur des récits déjà connus (1), ni anticiper sur celui qui suivra cette notice. Mais à côté des jugements portés par nos Missionnaires, qui apprécient tous favorablement les Malgaches, il peut être utile de citer quelquès lignes d'un historien moderne (2) qui rend une égale justice aux heureuses dispositions de ces insulaires. « L'hospitalité, dit-il, est encore une des vertus des « Malgaches. Le voyageur qui entre dans leur case au « moment du repas, est aussitôt convié à le partager, et « l'on attend toujours qu'il ait fini, avant de lui deman- « der le motif de sa venue. Pendant les onze années de « ma résidence chez les Betismitsaraks, j'ai constamment « trouvé en eux un grand fonds de probité.... Hors des « lieux fréquentés par les navires, il suffisait d'un bâton « planté devant une case, ou d'un fil qui tenait la porte « fermée, pour indiquer l'absence du maître et en éloi- « gner les passants. L'horreur du vol était si grande, « que celui qui en était même soupconné, était souvent « forcé de s'expatrier pour échapper au mépris public... « Missionnaires catholiques, qui cherchez des peuples à « civiliser, tournez les yeux vers ce malheureux pays ! « Jamais peut-être champ plus vaste et plus digne de « votre charité ne s'est offert à votre zèle. »

Ce n'est pas le zèle apostolique qui a manqué à l'évangélisation de Madagascar. Dès les premiers essais de co-

---

(1) Voir le numéro de Mars 1846, page 146 et suivantes.

(2) M. Carayon, capitaine d'artillerie.

lonisation tentés il y a deux cents ans par la France, et successivement renouvelés jusqu'à nos jours par MM. Pronis (1642), Flacourt (1648), Benioswki (1774), de Makau (1818), et Gourbeyre (1829), les enfants de saint Vincent de Paul y accoururent, avides de souffrir, au midi comme au nord, sur une terre où leur saint fondateur avait été esclave. Là comme à Alger la mort les attendait. Décimés par les fièvres et le martyre, ils n'en continuèrent pas moins avec succès une Mission qui prospérait de jour en jour, lorsque, poussés à bout par les iniques vexations des traitants, les Malgaches se ruèrent sur les établissements européens, qu'ils couvrirent de sang et de ruines. L'évacuation de l'île fut alors ordonnée, et Louis XIV défendit à ses navires de toucher à ces parages qui gardent encore, en souvenir de massacre et d'insalubrité, le nom de *cimetière des Français.*

Mais qu'importe au Missionnaire que sa tombe soit creusée d'avance sur le rivage! Il s'y élance avec plus d'ardeur; et c'est parce qu'au fond de l'Asie l'échafaud était en permanence, que pressés d'y arriver par le plus court chemin, les apôtres passaient devant Madagascar en paraissant l'avoir oublié. Cependant, en 1837, un saint prêtre, M. Dalmond, s'arrêta sur ces côtes qu'il devait aborder jusqu'à six fois avant d'y mourir. Les succès de son ministère furent dignes de sa vertu : une seule Mission lui donna en huit mois plus de quatre cents néophytes. Nommé Préfet apostolique de cette île en 1844, il appela à son aide la Congrégation du Saint-Esprit, spécialement dévouée aux colonies, et la Compagnie de Jésus qui jette ses membres à tous les fléaux, sans plus tenir compte des fièvres pestilentielles de Madagascar que du choléra indien du Maduré. Un nouvel effort va être tenté pour le salut des Malgaches, et cette fois un Evêque le dirige en personne : Mgr Monnet, déjà familiarisé avec

les usages et le climat du peuple que Rome lui confie, vient de partir pour sa lointaine Mission, en recommandant aux prières des Associés le succès d'une œuvre entreprise avec le secours de leurs aumônes.

Lettre du R. P. Jouen, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, à un de ses confrères.

MOEURS ET COUTUMES

MALGACHES.

« Mon révérend Père,

« Un mot d'explications doit précéder les détails que j'ai à vous donner. Bien que j'aie étudié chez les Sakalaves les coutumes que je vais décrire, les mêmes usages, à quelques modifications près, sont communs aux autres peuplades. En second lieu, ces cérémonies n'ont guère d'application que pour les chefs et leurs familles. Enfin ce n'est point sur ouï-dire que j'en parlerai : j'ai été moi-même témoin oculaire des faits.

« La fille d'un grand chef venait d'être fiancée à un Arabe : elle était fort jenne encore, pleine de fraîcheur et de santé, lorsque tout à coup elle fut atteinte de la petite vérole. Bientôt le mal augmenta et prit un caractère

sérieux; soit prévention, soit crainte d'enfreindre les coutumes nationales, soit tout autre motif, Tsimandrou son père ne crut pas devoir recourir à nous, et nous n'apprîmes la gravité de la maladie que lorsqu'il n'y avait plus de remède.

« Presqu'aussitôt que la jeune princesse fut atteinte, les cérémonies et les supplications commencèrent. *Plusieurs fois le jour*, toutes les filles et femmes du village, revêtues de leurs plus beaux habits, se réunissaient sur la place du *Cabarre*, ou des Harangues, à l'ombre d'un immense tamarinier. Chacune d'elles tenait à la main une longue baguette; elles se rangeaient ensuite sur deux files et s'acheminaient en chantant vers la case de la malade. Leur marche était grave, digne et assez semblable à celle de nos processions. Leur chant n'avait rien de bien remarquable; c'était une espèce de récitatif que l'une d'elles entonnait et auquel les autres répondaient, non sans quelque mesure. Quoique ces airs fussent en général monotones, ils avaient parfois quelque chose de triste et de mélancolique qui allait à l'âme.

« Un jour entre autres, elles firent entendre comme une litanie qui me rappelait celle que l'Eglise chante le samedi saint, lorsqu'on se rend processionnellement aux fonts baptismaux, et, comme malgré moi, je me sentis ému et attendri à ce souvenir. Les paroles qu'elles prononcent sont insignifiantes : elles débitent tout ce qui leur passe par la tête.

« Lorsqu'elles furent rendues à la case de la malade, elles se rangèrent en cercle tout autour, et là, pendant plus d'une heure, les chants recommencèrent, accompagnés de claquements de mains et d'un certain balancement de corps et de tête exécuté en mesure. Il y avait de quoi étourdir la malade et l'excéder de fatigue. Quelquefois elles s'arrêtaient tout à coup, suspendaient leurs

cantiques ; et alors l'une d'elles s'approchant de la porte prêtait une oreille attentive, écoutait en silence comme pour s'assurer si l'harmonie avait produit son effet.

« Autant qu'il m'a été possible de le découvrir, ces chants et ces cérémonies ont un double but : conjurer le mauvais esprit et l'éloigner de la malade, inspirer le devin et lui révéler la cause et le remède du mal. Le même cérémonial s'observa tant que dura la maladie de la jeune fille, et ces chants, ces processions, ces claquements de mains, qui se renouvelaient plusieurs fois le jour et la nuit, ne cessèrent qu'à sa mort.

« Les devins jouent un grand rôle chez les Malgaches, et en particulier chez les Sakalaves qui sont, je crois, les plus superstitieux de ces peuples. Le devin est ordinairement choisi par le chef de la tribu, qui lui confère sa mission. C'est lui que l'on consulte dans les cas de maladie, de guerre, de marches, d'expéditions, etc. Il en est qui font profession d'ignorance, et à qui il est interdit d'apprendre les *Taratas*, c'est-à-dire, à lire et à écrire. Peut-être s'imaginent-ils que livré à sa simplicité native et dégagé de toutes les influences et préjugés de la science, leur esprit est plus apte à recevoir les impressions et communications célestes.

« Un jour, un Malgache se présenta à notre case, suivi de son fils : c'était un jeune homme d'une quinzaine d'années et d'une physionomie intéressante. Il y avait là d'autres enfants qui apprenaient à lire et à écrire. Je remarquai avec quelque étonnement qu'au lieu de s'approcher de ceux qui étudiaient et de se mêler à leur cercle, suivant l'usage, ce jeune homme, inquiet, agité, paraissait mal à son aise et cherchait à s'éloigner.

« Ce fut bien autre chose lorsque je lui proposai à lui-même de rester avec nous pour s'instruire. Aussitôt il nous quitta brusquement et se mit à fuir. J'en demandai

la cause à son père qui me dit qu'il avait été désigné par le chef pour être *devin*, et qu'à ce titre, il ne pouvait suivre l'école; que c'était pour lui chose sacrée ou interdite, *fali*.

« Le devin a ordinairement sur sa case une sorte de drapeau flottant dans l'air, et bariolé de diverses couleurs : c'est son enseigne.

« Pour en revenir à celui dont je parle, il se rendit de son côté à la case de la malade. A son arrivée, les chants et les claquements de mains redoublèrent plus fort que jamais : c'était l'heure de l'enthousiasme et de l'inspiration. Quel en fut le résultat? Je l'ignore. Il y a lieu de croire qu'il ne fut pas très-heureux, puisque quélques jours plus tard, la jeune fille expirait.

« Quoi qu'il en soit, on aime à retrouver ici, avec la trace des traditions antiques, la puissance de l'harmonie sur l'homme reconnue et constatée, et naturellement on se rappelle le trait du prophète Elisée, au IVe livre des Rois, chapitre IIIe : *Adducite mihi psaltem. Cùmque caneret psaltes, facta est super eum manus Domini, et ait. Appelez un joueur de harpe; et pendant que cet homme chantait sur sa harpe, la main du Seigneur fut sur Elisée, et il dit.*

« Je traversais, un jour, le village de Tafunru, regagnant notre case. Il était près d'une heure et demie; la chaleur était étouffante; le thermomètre à l'ombre marquait 40 degrés Réaumur. Je vis le roi qui sortait de son *vala*, triste, abattu, comme un homme qui n'a plus d'espérance... Quelques minutes après une femme vint le rejoindre et lui dit à l'oreille, mais assez haut pourtant pour que je l'entendisse : *Efa mate! Elle est morte!* Je m'approchai alors de lui pour le consoler et ne pus m'empêcher de me plaindre doucement de ce qu'il n'avait pas eu recours à nous pendant la maladie de sa fille. Je

le laissai dans un profond accablement, et bientôt tous les chefs subalternes vinrent l'entourer.

« Ce fut alors pour la première fois que je fus témoin du plus imposant et du plus saisissant spectacle : tout un village en pleurs!!! Des cris, des gémissements, des sanglots s'élevaient en même temps de tous les points et de toutes les cases. Les filles, les mères, les petits enfants tristement assis dans la poussière, poussaient des cris lamentables. Jamais spectacle ne fit sur moi une impression si profonde! Jamais je ne compris si bien toute l'étendue du deuil, toute l'amertune de la douleur de Rachel, si bien dépeinte par le prophéte Jéremie : c'était littéralement le *Vox in Rama audita est.... ploratus et ululatus multus! Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et des gémissements sans fin!* Je voulus m'assurer par moi-même jusqu'à quel point tout cela était sincère; je fis le tour de quelques cases et je ne tardai pas à me convaincre qu'on ne jouait pas la douleur, mais qu'on la ressentait. Ce gémissement universel dura près de trois jours.

« Pendant que les femmes, les filles et les enfants donnaient ainsi tous les signes de la plus amère désolation, une autre scène non moins touchante se passait sous mes yeux.

« J'avais laissé le roi à la place du Cabarre, où les chefs et tous les hommes vinrent se réunir à lui. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, je les vis se mettre en ordre et se diriger vers le centre du village. Ils s'avançaient deux à deux, lentement et en silence. Le roi suivait et fermait la marche; après qu'ils eurent fait une centaine de pas, et qu'ils furent arrivés à la case des larmes, là, tous s'arrêtèrent; chacun s'assit dans la poussière, les yeux tristement baissés, et gardant un morne silence : c'était la scène biblique des amis de Job : *Et sederunt cum*

eo in terra septem diebus et septem noctibus, et nemo loquebatur ei verbum : videbant enim dolorem esse vehementem. Et ils s'assirent avec lui sur la terre durant sept jours et sept nuits, et aucun d'eux ne lui adressait la parole, car ils voyaient que sa douleur était immense.

« Ils restèrent dans cette attitude l'espace d'une demi-heure environ, après quoi on se leva et, toujours en silence et dans le même ordre, on reconduisit le roi jusqu'à sa case, pendant que tout le village continuait à pousser des gémissements et des sanglots...

« A peine la jeune fille eut-elle rendu le dernier soupir qu'on s'occupa de l'ensevelir suivant la coutume des Sakalaves; des hommes et des femmes de la cour de Tsimandrou se présentèrent à toutes les cases et vinrent quêter tout ce qui était nécessaire à cet effet. Il paraît que les détails de cette cérémonie funèbre diffèrent peu de nos usages. Le corps n'est point embaumé; on ne l'enterre pas de suite; on se hâte, il est vrai, de le soustraire aux regards de la famille, mais c'est pour le porter ailleurs, et le déposer dans une case construite à cette fin, où il demeure plus ou moins longtemps exposé, suivant le rang et la qualité du personnage défunt.

« Ce fut le lendemain du décès que se fit cette translation. Nous en fûmes avertis par un redoublement de cris, de gémissements et de sanglots. Bientôt le cortége se mit en marche, et le convoi vint traverser notre cour et défiler sous nos yeux. Ni le roi, ni aucun membre notable de sa famille n'en faisait partie. Le corps de la jeune fille, renfermé dans une caisse en bois, était placé sur un brancard assez richement orné. Les étoffes qui le recouvraient, étaient rouges et blanches. Je n'en ai vu aucune de couleur noire. Le brancard était porté par dix hommes et suivi d'une foule considérable qui marchait en silence, pêle-mêle, et dans un désordre affecté. A droite et à

gauche se tenaient deux esclaves, ayant chacun à la main un éventail qu'ils ne cessaient d'agiter au-dessus du corps, comme pour lui procurer quelque rafraîchissement, ou écarter ce qui aurait pu l'incommoder.

« Il y avait dans la marche du convoi quelque chose d'étrange et de mystérieux, dont le souvenir me fait encore impression. Tout y semblait respirer l'anxiété et l'effroi. Des hommes et des jeunes gens, à l'extérieur et au regard effarés, allaient courant dans toutes les directions, faisant dans l'air de fréquentes décharges avec leurs fusils, comme pour éloigner de la défunte quelque ennemi invisible. Ceux qui portaient le corps ne paraissaient pas moins effrayés. Au lieu de suivre le sentier battu, on les voyait passer à travers les grandes herbes et les broussailles, gravissant les points les plus escarpés, tantôt avançant avec effort, tantôt reculant précipitamment comme à l'aspect de l'ennemi, tantôt courant à droite et à gauche, sans garder aucun ordre ni suivre aucun chemin régulier. Tout cela évidemment devait avoir une signification, mais laquelle? On n'a pas pu me l'expliquer bien clairement. Peut-être, par cette marche pénible, coupée, rétrograde, voulaient-ils exprimer l'angoisse de la défunte, et tout ce qui lui en coûtait de s'arracher si jeune à son père, à sa mère, à ses parents, à ses amis, à ce village où elle était née, où elle avait grandi au milieu de compagnes chéries, et où elle laissait tant de regrets... Peut-être aussi y avait-il là une autre pensée, celle de déjouer le mauvais esprit toujours en embuscade sur le passage de l'âme, toujours prêt à l'arrêter le long du chemin et à l'entraîner avec lui dans l'abîme....

« Le repas funèbre est encore un usage remarquable des Sakalaves, dans les funérailles des chefs: chaque famille doit venir à son tour manger du bœuf autour du

corps pendant tout le temps qu'il demeure exposé. Il n'y a toutefois que les esclaves qui soient assujettis à cette coutume. Les familles libres paraissent en être exemptes.

« On appelle *fali* tout le temps qui s'écoule depuis le moment de la mort jusqu'à celui de l'enterrement, qui n'a lieu d'ordinaire qu'un ou deux mois après. Pendant cet intervalle, le travail est expressément défendu; on ne doit ni pêcher, ni construire de nouvelles cases, ni relever les anciennes si elles tombent en ruines, ni planter, ni semer, ni moissonner, ni tenir des *Cabarres :* les enfants même ne peuvent aller à l'école. La seule chose permise, est la préparation des repas. A l'exception de cet acte si indispensable à la vie, tout le reste ou presque tout le reste est interdit.

« Ici le deuil exclut toute parure et tout habit propre. La grande toilette des Malgaches consiste à soigner leurs cheveux, et à les tresser de mille manières diverses : c'est là une des premières et des plus importantes occupations de leur vie. Dès le matin vous voyez les hommes et les jeunes gens étendus devant leurs cases, et auprès d'eux des femmes appliquées à composer leur chevelure. Les femmes se rendent entre elles le même service.

« Dans le temps de deuil, toutes ces tresses, tout cet artifice, tous ces ornements disparaissent, et les cheveux comme le reste demeurent sales et négligés. On ne voit alors ni riches Pagnes (vêtements de femmes), ni magnifiques Saimbous (vêtements des hommes) ; les habits des hommes et des femmes sont ce qu'il y a de plus simple et de plus commun; on ne les lave ni on ne les blanchit; tout y respire la tristesse, la douleur et le deuil.

« Les jeux, les amusements, les fêtes bruyantes ont également cessé pour faire place à une solitude profonde : malheur à celui qui oserait, dans ces jours con-

sacrés à la douleur, braver par un air de joie ou des habits recherchés l'opinion et la coutume du pays ! il ne le ferait pas toujours impunément.

« Je me rappelle qu'à cette même époque, un matin, Tsimandrou vint me trouver, accompagné de plusieurs chefs; il était vivement ému et le plus violent désespoir se peignait sur tous ses traits. Il me dit que, la veille, un individu d'une autre caste était venu les braver jusque dans leur village; qu'il portait des habits de fête, alors qu'eux-mêmes n'avaient que des haillons; que la joie brillait dans ses yeux, tandis que les leurs étaient pleins de larmes... Puis, joignant la pantomime aux paroles, il s'assit au pied d'une colonne, et l'étreignant avec force, il ajoutait : « Moi, je respecte les usages des « autres. Si le grand chef des Français, ayant perdu « son fils, me disait : Reste là, j'y resterais; Dé« pouille tes habits, je les dépouillerais; Roule-toi « dans la poussière, je m'y roulerais; je voudrais par« tager en tout la douleur de mon père, le grand chef « des Français ! Pourquoi donc les autres ne respecte« raient-ils pas les usages des Sakalaves, et pourquoi « viendraient-ils nous braver jusque chez nous? »

« Après un mois environ de cérémonies, de processions et de repas funèbres autour du corps, on l'enleva; on le plaça sur une pirogue, et on le porta à Nossi-fali, lieu de la sépulture. Une grande partie du village l'y suivit : là encore ce furent de nouvelles larmes, de nouveaux gémissements, de nouvelles fêtes funèbres. Enfin le corps de la jeune princesse ayant été enterré, à peu près suivant nos usages, tout le cortége se mit en marche pour regagner Nossi-bé. A peine les pirogues furent-elles en vue de cette dernière île, qu'un gémissement général s'éleva de nouveau dans tout le village de la défunte : il dura l'espace d'une demi-heure environ ; après

quoi tout fut fini ; et bientôt l'Hazo-Lahc (tambour) se fit entendre pour annoncer qu'au mois de deuil qui venait de s'écouler, allait en succéder un autre de plaisirs, de réjouissances et de fêtes !

« En terminant ce long récit, je prie Votre Révérence de bénir ma misère ! Bénissez tous vos enfants de Madagascar et de Bourbon. Bénissez deux fois la pauvre Mission des fièvres, et priez le Seigneur qu'il nous garde dans la patience et l'humilité, dans la persévérance d'un dévouement sans bornes et d'un zèle selon Dieu.

« Je suis, en union de vos prières et de vos saints Sacrifices, mon révérend Père, de Votre Révérence, le très-humble et très-obéissant serviteur et enfant,

« L. JOUEN,

« *Miss. apost. de Madagascar.* »

NOUVELLES DIVERSES.

Lettre de Mgr Carli, Coadjuteur du Vicaire apostolique d'Agra, à M. l'abbé Rossat, vicaire général de Verdun.

Agra, 28 janvier 1849.

« MONSIEUR L'ABBÉ,

« Lorsque vous recevrez cette lettre, les feuilles publiques vous auront probablement appris les grands événements dont les provinces du nord-ouest de l'Inde sont en ce moment le théâtre. Après trois ans d'une

apparente tranquillité, la guerre a recommencé dans le Pendjàb avec plus de fureur que jamais. Les Anglais que la défection d'un Radja leur allié avait d'abord obligés de lever le siége de Moultan, ont reçu de Bombay des renforts considérables qui les ont mis en état de reparaître sous les mûrs de la ville et même de s'en emparer, après quelques combats sanglants. La citadelle tient encore, quoique les murailles se soient écroulées sous les coups redoublés de l'artillerie, et que les bombes aient tout incendié et détruit dans l'intérieur. Moulradj, debout sur les ruines, a promis de mourir plutôt que de se rendre, et il tient parole. Il ne peut tarder à succomber. Au nord de Lahore, l'armée anglaise, après avoir échoué dans une première tentative, a enfin réussi à passer le Tchénâb (Acesines des anciens), et elle s'est avancée jusque sur les bords du Djhélam (Hydaspe), où elle vient de livrer à Tchillianvalla une bataille sanglante. Du côté des Anglais trois mille hommes, dont mille Européens, ont été tués ou mis hors de combat. La perte des Sikhs nous est inconnue. Les Anglais s'attribuent la victoire, cependant ils n'ont pu réussir dans leur projet qui était d'empêcher Tchattar Singh d'opérer sa jonction avec son fils Sher Singh. Ram Singh, Ammar Singh et plusieurs autres petits princes ont pris les armes contre l'ennemi commun. Dost Mohammed, kan de Kaboul, s'est prononcé pour les Sikhs, et douze mille hommes avec dix-huit pièces de canon, venant de Peichaouar, sont arrivés au camp de ces derniers depuis la bataille. Ils ont emporté sur leur passage le fort d'Attock. La garnison anglaise a été faite prisonnière de guerre. Dès que Moultan sera pris, les troupes qui en font le siége s'avanceront vers le Nord pour se joindre à la grande armée. L'armée de Goulab Singh assiste l'arme au bras à la représentation de la sanglante tragédie, sans prendre

aucun parti. Les Sikhs tributaires de la Compagnie s'agitent, une secrète inquiétude s'empare du petit nombre d'Européens épars çà et là dans ces vastes provinces.

« Que de maux ce terrible fléau de la guerre entraine après lui! Le 13 janvier, vingt-deux femmes européennes sont devenues veuves à Agra seulement. Que d'orphelins n'a pas fait cette malheureuse journée! Que d'infortunes de plus à soulager! et nos ressources vont toujours en diminuant. Que vont devenir les enfants des soldats catholiques? Les protestants leur ouvrent les bras. Les laisserons-nous tomber entre les mains de ces maitres de mensonge qui leur apprendront à blasphémer le Dieu de leurs pères? Nous espérons que la Providence ne nou délaissera pas et que tous les bons catholiques s'empresserons de venir à notre secours.

« Dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, il est consolant pour la Religion de voir que ses ministres se montrent dignes de leur vocation. Sur cette terre arrosée il y a trois ans du sang d'un de leurs collègues (le P. François), ils ont couru s'exposer au danger, prêts à sacrifier leurs vies pour sauver les âmes de leurs frères. On les voit partout, à la ville, au camp, dans les ambulances et sur les champs de bataille, administrer les consolations et les secours de la Religion; et les sublimes paroles du Sauveur du monde qui ont eu il y a quelques mois un si bel écho dans la capitale de la France, retentissent aujourd'hui dans les plaines de l'Inde : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Ce beau serment des prêtres de Paris sur le corps de leur premier Pasteur, le clergé de France l'a répété, et les pauvres Missionnaires de l'Inde ont le désir de s'associer à tant de devoûment. Mais, hélas! que peuvent faire un petit nombre d'hommes à demi-usés par la fatigue et dévorés par les ardeurs d'un climat meurtrier? Il s'en faut de beaucoup qu'ils

puissent suffire à tous les besoins. Plusieurs Missionnaires ont abandonné l'intérieur pour voler à la frontière et secourir les blessés, au péril de leur vie; quelques-uns de ceux qui sont restés, administrent deux ou trois stations éloignées les unes des autres de dix, vingt, trente ou quarante milles. Partout ils sont surchargés d'ouvrage, et malgré tous leurs efforts un bon nombre de catholiques meurent sans voir de prêtres. Pourquoi le bon Dieu n'inspire-t-il pas à quelques-uns de ses ministres si zélés et si dévoués dont la France abonde, de venir ici partager nos travaux! Le champ est vaste, et la moisson abondante.

« Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de la parfaite considération avec laquelle je suis,

« Votre tout dévoué,

« J. CAJETAN CARLI, *Evêque-coadjuteur*. »

Lettre de Mgr Pallegoix, Vicaire apostolique de Siam, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Siam, 1er juillet 1848.

« ... Le Jubilé de 1847 a produit des fruits merveilleux parmi nos chrétiens; dans chaque paroisse il n'y a que trois ou quatre personnes qui ne se soient pas approchés des sacrements.

« Quant aux païens, on peut dire que jamais on ne les a vus si bien disposés envers notre sainte Religion. Les grands nous estiment et nous protégent. Tout dernièrement le roi nous a permis d'établir des chapelles dans les provinces, au moment même où quelques gouver-

neurs malintentionnés voulaient faire abattre celles que nous y avons déjà. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, et ce qu'on doit probablement aux prières ferventes de vos pieux Associés, c'est que presque tous les grands et personnages instruits, à commencer par le roi lui-même, sont livrés au trouble et à l'irrésolution touchant la Religion; ils reconnaissent que la leur est remplie de fables puériles; ils cherchent, disent-ils, la vérité, et en attendant qu'ils l'aient trouvée, ils s'appliquent à pratiquer la morale des *dix commandements*.

« D'après ce court exposé, Messieurs, j'espère que vous concevez avec moi le desir de voir se réaliser à Siam une sorte de régénération morale, et que vous en serez plus portés à redoubler de prières pour l'entière conversion de ces pauvres idolâtres.

Lettre de Mgr Ferréol, Evêque de Belline et Vicaire apostolique de la Corée, à M. Barran, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.

Seoul, capitale de la Corée, le 24 novembre 1847.

« Monsieur et bien cher Confrère,

« Vous aurez sans doute reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année dernière. La générosité et le triomphe des martyrs coréens vous aura comblé de joie,

et l'état de notre pauvre Mission vous aura intéressé en sa faveur : vous priez, je n'en doute pas, le bon Dieu de lui accorder la liberté après laquelle elle soupire. La persécution s'arrêta après la mort de nos courageux confessseurs. Le calme rétabli, et les chrétiens revenus dans leurs foyers, car plusieurs avaient fui, nous reprimes l'administration des néophytes, et nous avons pu à peu près l'achever avec assez de tranquillité.

« Le ministère apostolique dans ces contrées est crucifiant pour la nature ; nous ne sommes que deux ouvriers (1) ; les chrétiens sont disséminés sur une vaste étendue; il faut être sans cesse en course ; les voyages au milieu des montagnes couvertes de glace et de neige, sont extrèmement pénibles. M. Daveluy ne jouit pas d'une forte santé; cet été, il a eu une maladie sérieuse. Le pays est par sa nourriture meurtrier pour des Européens ; le pain et le vin sont ici inconnus ; le riz bouilli et l'eau fermentée dans le froment en tiennent lieu. Environnés de périls, nous ne pouvons sortir que couverts de l'habit de deuil, qui nous cache jusqu'à la figure. Cependant au milieu de nos peines et de nos travaux, Dieu ne nous laisse pas sans consolation qui les adoucisse ; dans chaque station, nous voyons revenir des pécheurs qui depuis longues années vivaient dans l'oubli de toute pratique religieuse ; nous sommes édifiés de l'empressement des chrétiens à participer aux sacrements. Plusieurs d'entre eux viennent de vingt, trente, quarante lieues pour se confesser ; ce sont ceux qui ne peuvent recevoir les Européens chez eux. Leur désir de voir le prêtre est si grand, que, si je ne l'avais défendu sous des peines sévères, ils se transpor-

(1) D'autres Missionnaires se sont présentés aux frontières de la Corée ; il leur a été impossible de les franchir.

teraient presque tous au lieu où il réside, sans s'embarrasser du danger de donner l'éveil aux païens et de faire saisir le Missionnaire. Vous concevez cet empressement, Monsieur et cher Confrère, en pensant qu'ils ne peuvent qu'une fois l'an assister à nos saints mystères. Il en est même, parmi les femmes unies à des païens, qui ne peuvent obtenir d'eux de sortir un instant pour se rendre auprès de nous. Plusieurs fois, dans la capitale, j'ai été touché jusqu'aux larmes, en voyant des chrétiennes d'une haute noblesse profiter du sommeil du reste de la famille pour venir se confesser au milieu de la nuit; elles professent en secret le christianisme, et personne de la maison ne connait leur foi. Ce mystère est ici une nécessité; car autant de chrétiens pris, autant de mis à mort, à moins qu'ils ne rachètent leur vie au prix d'une apostasie. Les lois du royaume qui proscrivent le christianisme sont exécutées avec la plus cruelle rigueur. Nos néophytes gémissent sous le joug de fer qui pèse sur eux, et soupirent après le moment de leur délivrance. Qu'est-ce que Dieu nous réserve pour l'avenir? S'il ne nous couvre de sa protection, nous serons soumis à une dure épreuve; on est ici persuadé qu'une nouvelle persécution est imminente. Si nous avions la liberté de religion dont on jouit en Chine, nous verrions les Coréens entrer en foule dans le bercail de Jésus-Christ : daigne ce divin Pasteur les amener à sa connaissance! Une multitude d'entre eux semble n'attendre que le moment d'être libres, pour se déclarer; ils ne sont retenus que par la crainte des tourments et de la mort.

« Voici, Monsieur et cher Confrère, le résultat de notre administration :

Confessions.	5,246
Communions.	4,225
Baptêmes d'adultes.	768

Catéchumènes. 467
Baptêmes d'enfants. 943
Enfants d'infidèles baptisés. 1,050, dont 961 sont morts.
Confirmations. 568
Mariages bénis. 300
Extrêmes-Onctions. 53

« JOSEPH, *Ev. de Belline*, *Vic. apost.* »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le 15 mai, se sont embarqués à Cherbourg, sur la corvette *le Chandernagor*, pour la Mission de Madagascar :

Mgr Monnet, Vicaire apostolique; les PP. Romani, Ferreti (Italiens), Piras et Boï (Sardes), tous quatre de la Compagnie de Jésus;

MM. Ferroy, du diocèse de Grenoble, Vicaire général de Mgr Monnet; Calvinhac, du diocèse de Saint-Flour, prêtre du séminaire du Saint-Esprit; Goré, du diocèse de saint-Brieuc, élève du séminaire du Saint-Esprit;

Le P. Duteil, sous-diacre, Religieux Bénédictin de Solesmes;

Les Frères coadjuteurs Jean Gallot (de Coutances), Jouveton (du Puy), Florent Caulier et Benjamin Caulier (de Cambrai).

Ces trois derniers appartiennent à la Compagnie de Jésus.

Une somme de 11,000 fr, recueillie en 1848 dans le Diocèse de Liége, et qui aurait porté la recette de ce Diocèse de 20,513 f. à 31,513 fr. n'a pu être inscrite dans le compte-rendu de cet exercice parce qu'elle n'est parvenue au trésorier Diocésain qu'après sa clôture, elle figurera au compte de 1849.

Lyon. — Imprimerie de J. B. Pélagaud.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

SEPTEMBRE 1849. — N° 126.



À LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR, AU BUREAU DE L'ŒUVRE,

RUE DU PEYRAT, 6.

—

À PARIS,

AU BUREAU DE L'ŒUVRE,

RUE CASSETTE, [illegible].

Avec approbation des Supérieurs.

LES PÈRES

DU VII[e] CONCILE DE BALTIMORE,

A MESSIEURS

LES PRÉSIDENTS ET DIRECTEURS DES CONSEILS DU NORD ET DU SUD DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Baltimore, 14 mai 1849.

« Messieurs,

« Les Pères du septième concile de Baltimore ont décidé que la reconnaissance de l'Eglise des Etats-Unis pour les nombreux bienfaits qu'elle reçoit de votre noble Société, vous serait exprimée par un acte solennel et par la bouche de l'un de nos frères qu'ils députent auprès du Saint-Siége. Trois ans se sont à peine écoulés depuis la réunion des Evêques de cette province, alors au nombre de vingt-trois : aujourd'hui deux Archevêques et vingt-trois Evêques siégeaient autour du même autel, regrettant l'absence de deux autres Prélats à qui la distance des lieux n'a pas permis de prendre part aux joies de l'union féconde du Catholicisme.

« L'avenir de l'Eglise, qui partout ailleurs semble se couvrir d'un nuage mystérieux, présage du moment du combat, des épreuves et du triomphe ; cet avenir s'ouvre pour nous avec les espérances, les consolations et la vigueur d'une Eglise encore jeune, qui grandit comme une vigne nouvelle, et qui comptera bientôt parmi ses ouvriers, six Archevêques et trente Evêques. Outre le clergé séculier, nous avons pour collaborateurs neuf Corps religieux ou Sociétés pieuses, précieuse portion de l'Eglise militante, qui n'édifie pas moins les pasteurs

que les fidèles, et dont les branches se multiplient de jour en jour. Nos communautés de Religieuses présentent un spectacle non moins consolant ! Les hôpitaux, les asiles pour les orphelins, les écoles pour les pauvres, les pensionnats pour la classe aisée, des établissements sans nombre prospèrent sous la direction des vierges consacrées à Dieu. Une pensée toutefois nous afflige, celle de ne pouvoir étendre à tous les enfants de la foi les bienfaits d'une éducation religieuse.

« Vous comprendrez facilement, Messieurs, l'immensité de nos besoins et la grandeur de notre responsabilité, lorsque vous saurez que l'émigration européenne et catholique dépasse maintenant par année le chiffre de *deux cent cinquante mille âmes!* Les émigrants sont, à peu d'exceptions près, pauvres et dénués de ressources; ils sont poussés en Amérique par la famine et les révolutions; ils viennent chercher ici une existence que le vieux monde n'offre que comme précaire. A ces pauvres il faut des églises, des pasteurs ; à leurs enfants de l'instruction, le pain spirituel et souvent la nourriture du corps. Comprenez bien, Messieurs, que pour l'augmentation annuelle des catholiques seuls, nous devrions nous procurer annuellement trois cents prêtres, bâtir trois cents églises, trois cents écoles ! Or, voici quelle est notre position : les vieux diocèses, ou plutôt ceux qui sont le plus favorisés et le plus solidement établis, ne répondent que faiblement aux cris et aux besoins de la multitude : ceux qui sont naissants et qui n'ont qu'une population faible, éparse et pauvre, n'ont pas encore une existence assurée, et languissent faute d'assistance.

« La charité de Jésus-Christ nous presse, Messieurs, de recommander à votre protection et à votre généreuse sollicitude cette Eglise dont nous sommes les pasteurs,

Quelle portion intéressante de la vigne du Seigneur! elle s'étend des rives du Saint-Laurent jusqu'à l'Océan Pacifique, du Canada jusqu'au golfe du Mexique; elle suivra les destinées de la nation où elle a jeté de si profondes racines; elle est appelée à prêter son appui à sa sœur du Sud; les îles innombrables situées entre l'Amérique et la Chine appelleront avant peu nos Missionnaires à leur secours.

« Un autre fait, Messieurs, bien digne de votre sagesse et de vos observations : nous ne bâtissons pas sur le sable, mais nous plantons ici la croix dans le roc que rien ne peut ébranler ; à chaque pas que nous faisons dans les forêts, nous laissons une impression qui ne s'efface pas.

« Nous nous étendrions plus longuement sur ce sujet, Messieurs, si nous n'avions chargé notre Promoteur de vous exposer nos besoins, de vous rendre familière notre situation et de vous exprimer cette reconnaissance du cœur qui n'a pas d'expressions plus justes et plus éloquentes que celles de l'Apôtre : « Nous avons une « grande joie, nos frères, et une grande consolation « dans votre charité, car les entrailles des Saints ont « été rafraichies et confortées par vous. »

« Recevez, Messieurs, avec notre bénédiction cordiale, les sentiments de notre respectueuse considération,

« Vos très-humbles serviteurs et frères en Jésus-Christ,

Signé : « † Samuel, *Archevêque de Baltimore* ;
« † Michel, *Evêque de Mobile, Promoteur* ;
« † Jean-Joseph, *Evêque de Natchez, Promoteur*.

« Fr. Lhomme, *Secrétaire du Concile*. »

MISSION DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU YUN-NAN.

Lettre de M. Huot, de la Congrégation des Missions étrangères, à Mgr de Philomélie, Vicaire apostolique du Yûn-nân en Chine.

Nobé, 1er août 1848.

« Monseigneur,

« Bien que Votre Grandeur m'ait plusieurs fois pressé de lui envoyer des notes sur la population de mon district, j'ai toujours craint d'aborder ce travail, persuadé qu'il s'y mêlerait quelque inexactitude, si je voulais entrer dans des détails un peu étendus. En effet, les éléments dont ma Mission se compose sont si divers, qu'il me sera impossible de les connaître avant un assez long séjour. D'ailleurs, nous sommes bien loin encore de jouir de la

liberté ; ce qui nous interdit toutes les recherches apparentes, toutes les questions approfondies. Cependant, pour satisfaire à l'obéissance, je vais donner ce que je sais d'une manière à peu près certaine, réservant le reste pour un temps plus reculé.

« On peut comprendre sous deux divisions générales toute la population du midi du *Yûn-nân* : les *Han-jen*, qui se croient et se disent civilisés, et les *Y-sen* que les premiers appellent barbares. Dans la première catégorie, les *Pen-te-yen* figurent en première ligne par le nombre et l'importance ; ils appartiennent à la race chinoise proprement dite, et sont originairement étrangers à la province. En arrivant ici, ces *Pen-te-yen* apportaient un développement supérieur à tous égards à celui des *Y-sen* indigènes ; aussi ont-ils pris sur eux un ascendant et un empire solidement établis. Mais voici que les colons du *Su-tchuen*, venus en grand nombre dans ces dernières années, plus frais, plus vigoureux et plus actifs, leur feront bientôt subir le sort qu'ils ont autrefois imposé eux-mêmes aux *Lolo*. Le ciel du *Yûn-nân* les a complètement énervés ; leur caractère est la lâcheté et la mollesse, qui se reflètent dans leur démarche et dans tout leur être ; s'ils retrouvent des forces c'est pour se livrer à des excès qui précipitent leur dissolution. Chez eux la femme se vend et s'échange comme une marchandise. L'occupation du mari consiste à jouer, à fumer l'opium et à se rendre au marché. Il y va monté sur un mauvais cheval, et la femme le suit portant sur son dos quelques denrées ou autres objets de peu de valeur. Arrivés là, c'est elle qui vend et achète, qui prend soin de la monture et dispose tout pour le retour. Avec toutes ses peines et tous ses soins, elle sera trop heureuse si elle peut sauver son mari des mains des filous, qui le guettent pour l'emmener à l'écart,

où, dans une nuit, il perdra tout son avoir au jeu. Ici on devrait prendre en haine ce joug que l'idolâtrie fait peser sur ces pauvres femmes; mais elles n'ont aucun sentiment de leur abjecte condition, moins vile encore que leur conduite. Elles se vengent de leurs peines par un débordement de paroles qui fait horreur; l'impureté coule de leurs lèvres comme le pus s'échappe d'une plaie. O divine Mère de Dieu! quand votre doux sourire viendra-t-il donc rasséréner ces hideuses figures? La vie est presque éteinte chez ces *Pen-te-yèn*; si le christianisme ne vient pas les retremper, ils auront bientôt disparu. Déjà ils ne lèguent à leurs enfants qu'un sang pauvre et décoloré. La plus grande partie meurent en bas âge; ceux qui survivent, savent à peine distinguer leur main droite de leur gauche, qu'ils ont déjà retenu tous les honteux propos de leurs mères, et dès qu'ils peuvent aller seuls, ce sont entre eux des amusements qui forcent les anges à quitter les lieux par où ces petits monstres ont passé. Cette corruption n'a d'égale que la malpropreté de *Pen-te-yen*. Si vous pénétrez dans l'intérieur de leurs maisons, vous trouverez difficilement où mettre le pied. Les animaux domestiques viennent nuit et jour vous y disputer chaque place : les porcs d'abord, puis les chèvres, les moutons, les buffles mêmes sont partout. Le plus sûr donc est de se tenir dehors.

« 2° Les *Min-kia-jen* et les *Ho-kin-sen* paraissent appartenir à la même famille. *Ta-ly-fou* est leur capitale; ils en occupent exclusivement tous les environs. *Ta-ly-fou* est une petite et ancienne ville, bâtie sur un emplacement très-heureux; du côté du nord, elle domine le beau lac du même nom, de quinze lieues d'étendue sur trois à six de largeur; au midi, elle est protégée par de hautes montagnes, qui sont un prolongement des chaînes du

Thibet. Ces montagnes sont assez élevées pour conserver la neige à leur sommet pendant plusieurs mois, et à une distance peu éloignée ces neiges ne fondent jamais entièrement. C'est ce qui donne à *Ta-ly-fou* un climat tempéré, et ferait de la vaste plaine qui l'entoure un jardin délicieux si l'art venait prêter quelque secours à la nature; mais, comme vous le savez, Monseigneur, les Chinois n'ont pas le goût du beau; pour eux l'utilité du moment passe avant tout. S'ils voient le moindre arbrisseau, ils le coupent pour faire cuire du riz; toute plantation qui pourrait gêner en quelque façon la culture, doit aussitôt disparaître. Cette plaine qui ne respire que la fraîcheur, serait donc absolument nue sans quelques touffes de bambous, auxquels on est forcé de faire grâce, parce qu'ils sont journellement nécessaires. Les *Min-kia-jen* ressemblent beaucoup aux *Pen-te-yen* pour les mœurs dissolues et la vie indolente; cependant nous avons pu, dans ces derniers temps, faire parmi eux quelques prosélytes, ce qui n'a pas encore eu lieu pour les *Pen-te-yen*, avec lesquels nous avons des rapports plus fréquents. Si l'autorité civile, dont ces peuples faibles ont grand'peur, ne nous entravait pas, on pourrait fonder sur eux des espérances pour l'avenir. L'année dernière, pendant quelques jours que j'ai passés dans leurs villages, j'ai eu la consolation momentanée d'en voir une quinzaine venir adorer Dieu; mais à peine étais-je parti, que les menaces et les railleries des païens les ont fait apostasier presque tous. J'attends avec impatience le moment où je pourrai envoyer des chrétiens fervents et instruits à cette tribu, pour prendre soin des germes que la grâce y fera naître, et résister aux attaques que le démon ne manque jamais de livrer à ceux qui veulent quitter son parti.

3° Je pourrais m'abstenir de parler des colons ve-

nus du *Su-tchuen*, car Sa Grandeur les connaît bien mieux que moi, cependant comme tous nos chrétiens appartiennent à cette partie de la population, il faut dire un mot de leur position au *Yûn-nân*. Chassés de leur patrie par la misère et dénués de tout, ils ont été reçus par les *Pen-te-yen*, qui leur ont confié la culture des terres abandonnées. Ils ne sont fixés nulle part, mais se contentent de louer des terrains; le défaut de ressources oblige la plus grande partie à se cantonner dans les montagnes. Chacun bâtit sa demeure sur l'endroit qu'il défriche. La récolte achevée, ils transmigrent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que leurs intérêts les y engagent. Cette mobilité rend la visite de nos chrétiens difficile; chaque année il faut changer avec eux de station; de plus leur éparpillement ne nous permet guère de les rassembler. Cette fraction des *Han-jen* est la plus laborieuse; c'est celle aussi dont les mœurs sont plus pures. En peu d'années elle deviendra certainement la plus forte et dominera dans tous les lieux où elle a pu prendre pied. Ceux qui les ont reçus, voudraient maintenant s'en défaire, mais il est trop tard. Il est même probable que toute résistance finira par céder à leur esprit d'empiétement et à leur avidité du gain. C'est dans la partie du sud-ouest qu'ils sont en plus grand nombre.

« 4° Les mahométans se sont propagés depuis longues années dans le midi du *Yûn-nân*, et leur culte y a jeté de profondes racines. Sont-ils venus, comme plusieurs le pensent, au moment où la secte d'Aly a gagné une grande partie des Malais à sa croyance, ou bien sont-ils descendus du nord quand les armées du Croissant ont bouleversé l'Asie entière? c'est ce que je n'ai pas encore eu les moyens d'éclaircir. Ils ne paraissent pas, au reste, avoir tous la même origine; car on distingue parmi eux

une ancienne et une nouvelle religion; ce qui nourrit dans leur camp bien des antipathies et des haines. Ceux du *Yûn-nân* appartiennent presqu'exclusivement à l'ancienne religion, qui n'est, dit-on, qu'un reste de judaïsme. J'aurais bien voulu vérifier cette opinion; mais l'état d'effervescence où *ils* sont depuis trois ou quatre ans, ne m'a pas permis de me mettre en relation avec aucun d'eux. J'ai pu seulement interroger ceux de nos chrétiens qui les connaissent, et voici tout ce qu'ils en savent: ces musulmans parlent sans cesse de Moïse, du déluge, et disent positivement qu'ils attendent un Sauveur; d'un autre côté, ils suivent des usages qui ne sont nullement en harmonie avec la religion juive. Je n'ose donc rien avancer et j'attends le moment où je pourrai prendre des renseignements certains.

« Ces hommes ont en général le caractère dur et inflexible; remuants, fiers, dédaigneux, ils méprisent tout ce qui leur est étranger, et le climat du *Yûn-nân* les a moins énervés que les païens. Leur religion, qui les rapproche davantage de la vérité, n'a pas, il est vrai, rendu leurs mœurs plus sévères, mais leur a conservé une dignité qu'on ne retrouve pas ailleurs. On peut facilement les reconnaître partout à la gravité de leur tenue et de leur allure. Ils ont pris sur tout le reste de la population un ascendant qu'ils conserveraient aisément s'ils étaient plus soumis, si leur esprit de révolte et de pillage n'obligeait pas le gouvernement à les traiter en suspects; tous les autres partis les craignent et les haïssent. Retirés dans des villages séparés, qui ont leurs fortifications, ils font un peuple à part: de là ils exercent une sorte de tyrannie sur tout ce qui les entoure. Si quelqu'un se croit en droit d'user de représailles sur un des leurs, ils exigent et obtiennent des réparations excessives. Ainsi, pour en citer un exemple, l'année der-

nière, pendant que je me trouvais dans une chrétienté voisine de leur repaire, plusieurs païens se donnèrent le mot pour se venger de trois d'entre eux qui leur avaient causé du dommage : le châtiment qu'ils leur infligèrent était, du reste, assez léger. Aussitôt tous les mahométans des environs se rassemblent, ils font saisir les coupables et veulent qu'on leur livre ces malheureux pour les brûler vifs ; autrement ils vont mettre tout à feu et à sang sur le marché où la scène se passe. Par faiblesse l'autorité locale souscrivit à cette barbarie. Il faut le dire, tout cela n'est que le fruit des crimes des païens, et Dieu ne le permet que pour venger la dignité humaine outragée par leurs vices. Le fait suivant prouve qu'ils en mériteraient encore davantage. Après la cruelle exécution, lorsque tous les Turcs se furent retirés, sept à huit hommes du parti opprimé s'assirent autour des victimes, dont les chairs étaient rôties ; ils se mirent à tirer les morceaux du feu et à les manger. Les trouvant de leur goût, ils envoyèrent deux d'entre eux acheter du vin, et tous ensemble buvant et plaisantant se repurent de ces horribles mets. Voilà les païens. Ces anthropophages sont cependant de la classe qui se dit civilisée ! Les nombreux passants qui les virent ne firent non plus qu'en rire. Je les vis moi-même, car le fait s'est passé à moins de cent pas de la maison où je me trouvais. N'en pouvant croire au rapport de mes néophytes, je voulus m'assurer par mes yeux s'il était vrai que la nature humaine fût descendue aussi bas. J'avoue qu'en ce moment, pensant que c'est à de tels êtres que nous devons nos soins et notre vie, je sentis mon courage en défaut ; mais ensuite me rappelant que ce sont pourtant des frères rachetés comme nous au prix du sang de Jésus-Christ, et que si la grâce du Baptême n'était pas venue régénérer mon âme, je ferais peut-

être moi-même ce qu'ils faisaient alors, je priai Dieu de leur pardonner, et j'implorai pour eux Marie, le refuge des pécheurs. On nous demande quelquefois ce que nous venons faire ici, et quel bien nous pouvons apporter à un peuple qui n'a pas eu besoin de nous pour se civiliser. Étrange question, à laquelle nous pourrions répondre par mille faits de cette nature!

« Parmi les *Y-sen*, ceux qui tiennent le premier rang sont les *Lolo* et les *Pai-y*. Je réunis ces deux familles parce que, malgré des différences notables, elles ont des rapports essentiels qui les rapprochent. Ces peuples sont en général d'un caractère assez doux; simples et craintifs, ils fuient les étrangers et redoutent pardessus tout les disputes. Lorsqu'un inconnu entre dans leurs villages, aussitôt toutes les portes se ferment et se barricadent; quoi qu'on dise ou qu'on fasse, on ne parviendra jamais à les faire ouvrir. Ils habitaient autrefois la plaine, mais à l'arrivée des *Pen-te-yen*, ils ont été refoulés dans les montagnes. Cette expropriation ne s'est pas accomplie par la force; la timidité de leur caractère et bien plus encore leur passion excessive pour le vin en ont été la cause. Avec quelques pots de cette liqueur, on peut faire des *Lolo* tout ce que l'on veut: s'ils n'ont pas l'argent nécessaire pour s'en procurer, ils vendent à vil prix le produit du champ qu'ils n'ont pas encore ensemencé. Lorsque le temps de la moisson arrive, ce n'est pas eux mais leurs créanciers qui récoltent; de sorte qu'après une année entière de pénibles travaux, ils se trouvent les mains vides. Si les créanciers n'ont pas tout emporté, ils appellent les voisins à leur aide, comme pour se débarrasser plus vite, et tous ensemble, hommes, femmes, enfants, se livrent à des festins et s'enivrent à plaisir. Moins d'un mois après la moisson, on ne trouverait que difficilement quelques

mesures de riz dans un village. Alors il faut acheter à un prix très-élevé les denrées qui ont été données pour rien, et cela entraine des dettes, qui, avec les usures toujours excessives, ont bientôt dépassé la valeur de leurs terres. Ils finissent donc par les aliéner et vont chercher fortune ailleurs. Retirés dans les montagnes, les *Lolo* cultivent peu le sol, et encore ce soin appartient-il aux femmes. Le soin des troupeaux et la chasse font l'occupation des hommes. Ils tirent fort bien de l'arc; avec leurs traits empoisonnés, ils pourraient lutter avantageusement avec les meilleurs chasseurs d'Europe : s'ils ont pu apercevoir la trace de leur proie, il est rare qu'elle leur échappe.

« Les *Pai-y* ont tenu plus longtemps dans la plaine : ce n'est pas qu'ils soient plus sobres et plus à l'aise que les *Lolo*, mais ils ne paraissent pas se plaire autant dans les montagnes. Vivant pour la plupart dans une grande misère, ils envoient leurs femmes et leurs filles vendre le fruit de leur travail aux étrangers qui ont pris possession de leurs terres, tandis qu'eux-mêmes vont à la chasse des insectes, ou restent couchés dans leurs cabanes, en proie aux horreurs de la faim. Il arrive souvent qu'ils meurent d'inanition auprès des abondantes rizières que leur intempérance leur a fait perdre.

« Ces tribus ne paraissent se rattacher que de loin à la race chinoise, si même elles s'y rattachent. La coupe de leur visage indique qu'elles appartiennent aux populations de l'Ouest. Elles ont le nez plus élevé, les pommettes moins saillantes, et les yeux moins ovales que les Chinois. Leur teint est presque noir. J'ai lu quelque part que les caractères de leur langue sont les mêmes que ceux des Birmans. Quoiqu'ils soient maintenant sous la domination immédiate de l'empire, ils ont pourtant conservé une juridiction distincte : ils relèvent

d'un *Tou-ssen*, qui n'obéit lui-même qu'au lieutenant du vice-roi. Ils peuvent aussi s'adresser aux tribunaux ordinaires, si bon leur semble, mais de quelque côté qu'ils se tournent, ils n'en sont guère mieux administrés. Leur propre *Tou-ssen* ne veut que leur argent, et le gouvernement chinois les méprise trop pour leur rendre justice. La religion des païens ne leur a pas appris que tous les hommes sont frères, et c'est pour cela que les *Han-jen* se croient le droit de traiter ces pauvres ilotes sans aucun égard; s'ils daignent leur donner à manger, ce n'est jamais à leur propre table; ils les font asseoir à terre en un coin.

« Le culte des *Lolo* et des *Pai-y* paraît simple comme eux : ils n'ont aucune pagode et ne placent pas de divinités dans leurs cabanes. Ils se contentent, à quelques rares époques, de rendre leurs hommages à l'Esprit. Quel est cet Esprit? C'est une question que j'ai faite à plusieurs, mais ils m'ont toujours répondu qu'ils n'en savent rien eux-mêmes. Ils ont l'idée des peines ou des récompenses qui doivent suivre la mort. J'ai cru comprendre qu'ils placent leur paradis et leur enfer dans les montagnes du Thibet. Ils enterrent leurs morts sans autant de cérémonies que les Chinois; cependant avant de les quitter, tous ensemble récitent quelques prières pour les recommander à l'Esprit. Lorsque les *Lolo* perdent un enfant en bas âge, ils renferment assez souvent son petit corps dans un cercueil bien fermé, qu'ils suspendent aux branches d'un arbre voisin de leur demeure; c'est là toute sa sépulture, et le printemps se charge de la couvrir de fleurs. Les *Si-fan* et les *Lisons* se rattachent aux peuplades du Thibet. Ils diffèrent des *Lolo* en ce qu'ils sont d'une taille plus élevée; ils sont aussi plus fiers et plus robustes, et surtout plus vindicatifs; mais c'est, avec le même culte, la même passion pour le vin.

ils ne croient pas, non plus que les *Lolo*, s'être acquittés convenablement des devoirs de l'hospitalité, si leur hôte les quitte sans s'être enivré. Dans leurs festins ils se portent à des excès incroyables. Ainsi, qu'un convive refuse de boire selon leurs désirs et résiste à toutes les sollicitations de leur bon cœur, deux hommes des plus forts le prendront, le tiendront renversé à terre, tandis qu'un troisième apportera une énorme corne de buffle remplie de vin, et il faudra bon gré malgré la vider d'un trait, sinon on la lui engorgera comme on entonne un remède à un cheval. Un vrai *Lison*, disent-ils, doit vider trois cornes sans se reprendre. Souvent après cet exploit, le patient s'endort pour trois jours, et même il arrive qu'il ne se relève jamais. Les *Lisons* s'occupent du soin des troupeaux et de la chasse, sans négliger pour cela la culture des champs. Ils sont courageux dans les combats, et le gouvernement chinois s'en sert avec succès pour les entreprises hasardeuses. Quant aux arts, ils ne sont guère plus avancés que les *Lolo*; ils n'attachent même aucun prix aux objets de luxe. Lorsqu'après une affaire d'où ils sont sortis vainqueurs, on leur permet le pillage, ils se jettent sur les ustensiles en fer ou en cuivre, laissant les étoffes précieuses et les meubles recherchés aux soldats chinois. Leurs vêtements sont aussi grossiers, mais taillés avec plus de recherche que ceux des *Lolo*. Leurs femmes voilent leur tête avec une longue pièce d'étoffe noire; elles portent des robes de diverses couleurs, dont les plis et replis sans nombre retombent jusqu'à terre; aux coquillages qui sont l'unique parure des *Lolo*, elles ajoutent d'énormes boucles d'oreilles en cuivre ou en argent.

« Outre les tribus que j'ai indiquées jusqu'à présent, chaque année vers la fin de la dixième lune chinoise, ou au commencement de la onzième, il nous arrive

ici plusieurs caravanes de *Lamas* qui descendent du Thibet; ils viennent rendre leurs devoirs aux restes de leurs ancêtres qu'ils disent renfermés dans une caverne aux environs de *Mouany-kia-pei*. Tous se sont obligés à ce pèlerinage par un vœu. Tant qu'il dure, ils ne vivent que d'aumônes, personne ne doit leur refuser, pas plus les pauvres que les riches, par la raison bien simple, disent-ils naïvement, qu'étant autrefois eux-mêmes possesseurs de *Mouany-kia-pei*, et l'ayant cédé aux colons actuels, il est bien juste qu'on leur paie une faible redevance lorsqu'ils sont rappelés par des devoirs religieux. Ils sèment leur route de prières continuelles, récitées sur un long chapelet qui a beaucoup de ressemblances avec nos rosaires. Après avoir passé quelques jours à la caverne des ancêtres, ces pèlerins se rendent à une fameuse pagode qu'ils revendiquent également comme leur propriété, et qui se trouve sur le sommet d'une haute montagne, en face de *Ta-ly-fou*. Ce n'est qu'après ces stations qu'ils se répandent sur les marchés; enfin à la quatrième lune, ils s'en retournent dans le Thibet.

« Cette diversité d'éléments qui composent la population du *Yûn-nân*, rend ici notre travail bien difficile, car il n'y a entre eux aucune fusion. Chacun tient à son parti au point de mépriser ou de haïr les autres. Si nous voulons nous attacher à tous, il est probable que nous n'en gagnerons aucun; ce n'est que lorsque nous serons assez nombreux pour nous partager ces familles rivales, que nous pourrons avoir des succès chez toutes. Pour les *Y-sen*, ils ont été si souvent dupes des étrangers, qu'ils n'en croiront qu'à des Missionnaires pris dans leurs rangs. Dieu nous fasse la grâce de voir bientôt de bons prêtres indigènes dans chaque tribu.

« Un autre obstacle à nos progrès dans le *Yûn-nân*, c'est l'usure, c'est aussi la culture et l'usage de l'opium.

L'usure est un chancre qui ronge toutes les fortunes; c'est surtout dans les tribunaux qu'elle exerce ses plus grands ravages : là on grève de dettes les plaideurs, et on leur trouve aussitôt des usuriers qui leur prêtent ce dont ils ont besoin. L'intérêt est de mille pour cent. Un de nos chrétiens, engagé dans une mauvaise affaire, ayant emprunté dix taels, s'est vu obligé, après cinq ou six mois, d'en rendre cinquante. L'opium ne fait pas moins de mal. On le cultive dans tout le Midi; et c'est ce qui nous amène chaque année, du *Su-tchuen*, une foule de gens sans aveu et sans argent, dont tout le savoir consiste à trouver le moyen de vivre aux dépens du public. L'usage de cette drogue est vraiment une invention de l'enfer. De quelque côté qu'on la touche, elle ne peut que faire mal; ceux qui la cultivent, aussi bien que ceux qui l'exploitent ou qui en usent, finissent toujours par y perdre. Si depuis trois ou quatre ans, notre ministère est frappé de stérilité, c'est plus encore à l'opium qu'aux mahométans que nous le devons.

« Maintenant, Monseigneur, je finis par un mot sur le climat et l'aspect du *Yûn-nân*. Quoique nous soyons au 26e degré, les chaleurs sont pourtant assez supportables à l'ouest, à cause du voisinage des montagnes toujours couvertes de neige. Mais l'eau qui descend de ces montagnes est mauvaise et ruine promptement la santé; en plusieurs endroits on n'ose pas y laver le linge, car à peine séché au soleil, il tombe aussitôt en poussière. Les fièvres sont ici continuelles et presqu'aucun des étrangers n'y échappe. Des mines, riches en toutes sortes de métaux utiles, sont pour la plupart encore inexploitées. Pour l'agriculture, elle rencontre de si grandes difficultés dans cette province, que les huit dixièmes des terres y sont incultes. Partout où les colons du *Su-tchuen* s'établissent, les belles forêts de sapins disparais-

sent; ils ne se donnent pas même la peine de les couper, ils y mettent le feu : encore dix ans et on ne trouvera plus le bois nécessaire pour bâtir de nouvelles maisons. L'incurie du gouvernement chinois sur ce point est déplorable.

« Ces notes, Monseigneur, ne sont pas pour tout le *Yùn-nân*, elles ne portent que sur ce qui est renfermé dans mon district et sous mes yeux. Elles sont aussi bien imparfaites, et je prie donc Votre Grandeur de les accueillir avec indulgence. Je voudrais pouvoir mieux faire.

« Daignez agréer, etc.,

« A. Huot, *Mis. apost.* »

VICARIATS APOSTOLIQUES

DU

CHANG-TONG ET DU KIANG-NAN.

Lettre du R. P. Brueyre, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Chine, à un Père de la même Compagnie.

Tsi-nan-fou, province du Chang-tong, 30 septembre 1847.

« Mon Révérend Père,

« Dans une autre circonstance je vous ai parlé de notre manière de voyager au Chang-tong; je vous donnerai aujourd'hui quelques détails sur ce que j'ai trouvé de curieux et d'intéressant dans une course que j'ai faite, en allant visiter le P. Languillat. La première ville que j'ai rencontrée dans ce voyage est Lin-tsin-fou, l'une des plus considérables de cette province; il y avait là une cinquantaine de fidèles à confesser. Ce sont les seuls adorateurs du vrai Dieu que renferme cette cité où l'on compte environ 80,000 âmes. Les mahométans y sont bien plus nombreux; il y en a plus de dix mille. J'ai eu la curiosité de visiter leurs trois mosquées qui sont les

plus beaux édifices de la ville. Des Missionnaires européens et chinois m'avaient fait croire que c'était des synagogues de juifs, et je désirais voir de mes yeux ce peuple proscrit, et lire sur son front cette marque de réprobation qu'il porte partout. On m'avait dit qu'ils observaient le sabbat; c'est pourquoi je me rendis dans leur temple, un vendredi soir vers le coucher du soleil, pensant que je les trouverais alors occupés à la prière. Je ne fus pas trompé. Arrivé avec les chrétiens qui m'accompagnaient à la porte de la principale mosquée, je vis dans l'intérieur du temple cinq ou six personnes accroupies à la manière des Indiens, les unes en face des autres. L'une d'elles imposait je ne sais quelle sorte d'antienne, et toutes les autres répondaient dans une langue que je ne pus reconnaître; mais, à coup sûr, ce n'était pas la langue chinoise. Pendant la prière, ces mahométans avaient les mains ouvertes et presque jointes l'une à l'autre; la prière finie, ils les portèrent sur le front. Quant à leur costume, il ne différait pas de celui des Chinois; je vis seulement sur leur tête une espèce de turban.

« Comme j'étais sur le point de quitter Lin-tsin-fou, je reçus la visite d'un chrétien du Kiang-nan qui m'invita à une promenade d'un autre genre. Ce bon Nankinois est chef d'une de ces barques qui portent le tribut annuel de riz à l'empereur. Il désirait me faire voir sa maison flottante et en même temps procurer à sa famille l'avantage de se confesser. Ces barques que l'on pourrait, pour la grandeur, comparer à des corvettes, sont assez informes à l'extérieur; mais à l'intérieur on trouve de beaux et grands appartements, bien éclairés, et fort commodes. — « Combien, demandai-je à mon « Nankinois, combien y a-t-il de barques qui portent « le tribut à l'empereur? — Père, il y en a plus de

« cinq mille. — A quoi sert ce riz? — L'empereur l'em-
« ploie presque uniquement à l'entretien des troupes
« qu'il a dans Pékin ou aux environs. — Mais vos chefs
« n'en reçoivent-ils pas leur part? — Non, ils reçoi-
« vent seulement une somme d'argent déterminée. —
« Que vous donne-t-on pour conduire ces barques?
« — Fort peu, quelques onces d'argent; mais chacun
« peut à son gré mettre sur la barque impériale ce qu'il
« lui plaît et faire le commerce sans beaucoup de dé-
« penses. — La direction des barques est-elle hérédi-
« taire? — Oui, elle passe de père en fils. — Combien
« êtes-vous de temps en route? — Dix mois environ
« chaque année, de sorte que notre vie se passe pres-
« que entièrement sur l'eau. — Y a-t-il quelque barque
« qui dirige la marche des autres, ordonne les haltes,
« détermine les départs? — Il y en a plusieurs qui tou-
« tes sont subordonnées à celle d'un grand mandarin à
« *bouton rouge*. Celui-ci a droit de conférer avec l'em-
« pereur, et il répond de tout le tribut. — Mais vos dif-
« férends, qui les juge? — Nos tribunaux nous suivent;
« nous avons sur les barques des mandarins subalter-
« nes chargés de vider les querelles. » Après avoir cau-
sé quelque temps avec ces braves gens, je leur dis que
je pourrais entendre leurs confessions aussitôt qu'ils le
désireraient. A l'instant le silence régna sur la barque;
ils se préparèrent tous et se présentèrent successivement.
Le lendemain ils vinrent à une demi-lieue de distance,
par une grosse pluie, entendre la messe et recevoir la
sainte communion. L'aîné de la famille était un de mes
anciens élèves du Kiang-nan, et j'eus la consolation de
voir qu'il n'avait pas oublié les leçons de vertu qui lui
avaient été données au séminaire de Wam-dam.

« En sortant de Lin-tsin-fou, je montai en charrette
et me dirigeai vers Tsi-nan-fou, capitale du Chang-tong,

où nos Pères avaient autrefois une résidence et une église. Une famille chrétienne qui habite près de cette ville me donna l'hospitalité et me fit voir le cimetière accordé à nos anciens Pères par l'empereur Kang-hi. Vous comprendrez aisément quel plaisir j'ai dû éprouver à la vue de ces restes précieux de l'ancienne Compagnie ; je me jetai à genoux sur ces tombeaux, je priai pour ces vénérables Missionnaires, ou plutôt je les priai de bénir nos travaux dans les mêmes champs qu'ils avaient arrosés de leurs sueurs. Les regards indiscrets de quelques païens qui s'arrêtaient pour nous considérer, m'empêchèrent de satisfaire ma dévotion aussi longtemps que je l'aurais voulu.

« Après avoir visité les chrétiens qui habitaient dans le voisinage, je continuai ma route, et au bout de sept jours j'arrivai enfin auprès du P. Languillat qui, depuis huit mois, n'avait pas vu de prêtre. Jugez de sa joie en m'embrassant, lui qui s'était trouvé isolé si longtemps dans ces contrées lointaines. Nous avons eu la consolation de passer douze jours ensemble, que nous avons employés à faire les saints exercices et à célébrer la fête de notre bienheureux Père saint Ignace. Nous nous séparâmes ensuite pour nous rendre chacun à notre poste et y travailler à l'œuvre de Dieu. Les chaleurs étaient alors très-fortes : il n'était pas tombé de pluie depuis plusieurs mois, et des nuées de sauterelles dévoraient les récoltes. Le Chang-tong avait à craindre une famine, ou du moins une grande disette, si cette sécheresse n'avait eu bientôt un terme. Je ne vous dirai pas toutes les superstitions dont je fus témoin à cette occasion. Ici c'étaient des troupes de Chinois qui, armés de tam-tam, de triangles, et d'autres instruments, et la tête ceinte d'une couronne de feuillage, portaient en triomphe, sur un brancard, une idole richement

année, et allaient dans les pagodes pour demander la pluie. Là, ce n'était pas seulement le peuple qui faisait des supplications; les magistrats étaient les premiers à donner l'exemple et marchaient en tête des processions qui se rendaient dans les pagodes. Dans plusieurs villes les mandarins avaient ordonné une abstinence générale, et impossible à nous, voyageurs, de trouver un peu de viande pour nos repas. Je rencontrai une ville dont les portes étaient fermées. — Qu'est-ce donc que cela signifie, demandai-je à mon catéchiste? — Le mandarin, me dit-il, craignant que le peuple ne fût troublé dans les prières qu'il adresse aux idoles pour obtenir la pluie, a ordonné qu'on fermât les portes de la ville pendant huit jours. Vous voyez par là, mon Révérend Père, que si ce peuple était chrétien, il serait aisé de le faire avancer dans les voies de la piété et de la pénitence.

« En arrivant dans une autre ville, je vis, à l'entrée d'une maison, un objet assez singulier que je n'avais encore remarqué nulle part; c'était un grand cheval en papier que je pris pour une enseigne ou pour un amusement d'enfant. Toutefois, poussé par la curiosité, je demande ce que signifie cet étrange coursier. — C'est pour un mort, me répond mon catéchiste. Quand un païen vient à mourir, ses parents achètent un de ces chevaux pour aider l'âme du défunt à aller au lieu qui lui est destiné, et, au bout de deux jours, on brûle sa monture de papier afin que le mort arrive plus promptement à sa demeure. Les riches font quelque chose de plus quand ils perdent un des membres principaux de la famille; ils choisissent parmi les devins celui qu'ils croient le plus habile, et lui demandent si l'esprit malfaisant est dans le cercueil. Sur sa réponse affirmative, ils quittent tous le logis et laissent pleine liberté à ce génie pendant une nuit entière; puis, supposant qu'il a pris la fuite, ils rentrent dans leur maison.

« Ici, comme dans le reste de la Chine, il est très-difficile de faire admettre ce qui n'est pas reçu par l'usage, quand même les habitants pourraient en retirer des avantages précieux. Ainsi, pour en citer un exemple étranger à la Religion, les Chinois ont pu se convaincre, dans la dernière guerre avec les Anglais, de la supériorité des navires et des armes d'Europe; et cependant vous ne voyez à présent, comme par le passé, que de lourdes jonques, et, entre les mains des soldats, que des arcs et des fusils à mèche dont se moque le militaire européen. A propos des armées impériales, voici un petit trait arrivé à Chang-hai peu de temps avant mon entrée dans le Chang-tong. Quelques commerçants anglais ayant su que les troupes chinoises faisaient l'exercice à peu de distance de la ville, s'y rendirent pour en être témoins : mais cette satisfaction leur fut refusée; car à peine ces trois ou quatre cavaliers furent-ils aperçus, que les guerriers chinois épouvantés se mirent à fuir de tous côtés.

« Avant de terminer il faut que je vous dise un mot de Confucius, la gloire du Céleste Empire. En me rendant au Chang-tong, j'ai passé tout près du lieu de sa naissance, où on lui a élevé une superbe pagode qui renferme son tombeau. Vous ne sauriez croire combien est grande la vénération des Chinois pour ce célèbre législateur. Les lettrés sont occupés toute leur vie à étudier et expliquer ses écrits ou ceux de ses disciples; les graves bacheliers se font gloire de lui rendre leurs hommages, et les jeunes gens qui commencent à fréquenter les écoles, ne manquent pas, deux fois le jour, le matin en allant au cours et le soir quand ils se retirent chez eux, de le saluer comme leur maître....

« Agréez l'assurance de mon respectueux attachement, etc.,

« B. BRUEYRE, *S. J.* »

Lettre du R. P. Estève, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Chine, au R. P. Provincial à Paris (1).

Som-Kiam-Fou, 29 avril 1847.

« Mon Révérend Père,

« Le bon Dieu se plaît toujours à répandre ses bénédictions sur notre Mission; les chrétiens nous donnent beaucoup de consolation et les païens beaucoup d'espérance. L'hiver dernier, j'ai parcouru plusieurs paroisses qui sont situées sur le bord de la mer. Cette partie du diocèse était très-florissante du temps de l'empereur Kang-hi; mais depuis lors elle a été tout à fait désolée : de huit chrétientés il n'en reste plus que quatre, et au lieu d'un millier de néophytes, on n'en compte à peine quatre cents. Dès le lendemain de mon arrivée j'allai rendre visite à un assez grand nombre de païens que l'on m'avait désignés comme étant d'origine chrétienne. La plupart me reçurent très-bien, et me dirent qu'ils voulaient revenir à la foi de leurs ancêtres. J'allai tous les jours, après avoir entendu les confessions, à la recherche des brebis égarées, et j'eus lieu, en plusieurs occasions, d'admirer les prodiges de la grâce divine. Une fois surtout je fus ravi d'étonnement en rencontrant deux sœurs qui, ayant toujours

(1) Le R. P. Estève est mort dans sa Mission du Kiang-nan, le 1er juillet 1848.

vécu au milieu des scandales et entourées des séductions les plus dangereuses, avaient pendant plus de dix ans conservé sans tache leur innocence baptismale, et ne soupiraient qu'après le bonheur de se consacrer à Dieu par le vœu de virginité.

« Un autre jour, mon bon ange me conduisit vers la chaumière d'une pauvre femme âgée de soixante-quinze ans, laquelle gagnait sa vie à vendre des objets superstitieux. Dès que je l'aperçois, je l'engage à se faire chrétienne. Elle y consent de tout son cœur. — « Mais, « lui dis-je, si vous voulez que Dieu vous reçoive au « nombre de ses enfants, il faut que vous renonciez « au démon, et que vous jetiez au feu tout ce qui tient « à son culte. — Eh bien, me répondit-elle, brûlez tout « ce qu'il y a dans ma boutique. » Le lendemain je lui envoyai une chaise à porteur, car son grand âge ne lui permettait guère de marcher, et après l'avoir instruite de mon mieux, je lui conférai le saint Baptême, craignant de ne plus la retrouver en vie à ma prochaine visite. Je lui donnai un beau chapelet, un crucifix et une médaille pour les montrer à tous ses voisins et voisines. Une semaine ne s'était pas encore écoulée qu'elle en avait déjà converti plusieurs.

« A la même époque, j'appris qu'un vieillard de quatre-vingt huit ans était à l'article de la mort, et qu'il manifestait le désir d'être baptisé. En me rendant chez lui, je demandai quelques renseignements sur son compte : on me dit qu'il avait toujours été en grande vénération parmi les païens à cause de l'intégrité de ses mœurs. Je le trouvai dans les meilleures dispositions, et dès le soir je lui conférai le Baptême. En vain deux de ses parents cherchèrent à ébranler sa foi en lui adressant la plus terrible menace qu'on puisse faire à un Chinois ; ils lui dirent que s'il mourait chrétien, les honneurs de

la sépulture lui seraient refusés. « Mon âme va monter « en haut, leur répondit-il, jetez mon corps où vous « voudrez. » Il reçut le saint viatique et expira avec des marques visibles de prédestination.

« Pendant les deux mois que dura la Mission, je profitai de la liberté dont nous jouissons au Kiang-nan pour faire des excursions dans les bourgs et les villages. J'y ai trouvé les ruines de cinq anciennes chapelles, et presque partout des souvenirs de foi. Il a plu à la divine Bonté de jeter un regard de compassion sur les enfants en considération de la piété des pères : plus de deux cents se sont comme spontanément determinés à entrer dans le sein de l'Eglise. Il y a lieu d'espérer que ces chrétientés si longtemps désolées redeviendront aussi florissantes qu'elles l'étaient autrefois. Cinq nouvelles chapelles vont bientôt s'élever sur les ruines des anciennes.

« En Chine, comme partout, il y a une bénédiction toute spéciale de Dieu sur les pauvres; c'est parmi eux surtout que l'on voit se multiplier le nombre des conversions. Un jour que je revenais fort triste d'un petit bourg où je n'avais pu convertir personne, le bon Dieu permit pour me consoler que je rencontrasse dans la rue une vieille femme estropiée. « Veux-tu croire en « Dieu, lui dis-je? — Et pourquoi pas, me repond- « elle aussitôt. » A quelques pas de là, j'aperçois une mendiante aveugle, je l'engage à se faire chrétienne. « Oh! qu'il y a longtemps que je le désire! s'écrie-t-elle; « mes parents étaient chrétiens, mon mari l'était aussi: « il n'y aurait donc que moi qui ne le serais pas! » Un peu plus loin se présente une autre mendiante octogénaire; je lui fais la même exhortation qu'aux autres; elle ne me répond rien. « Elevez la voix, me dit un « enfant, car elle est sourde. » Je crie alors de toutes

mes forces, de manière à être entendu jusqu'au bout de la rue : « Veux-tu croire en Jésus-Christ ? » Elle me répond sur le même ton : « Oui, je le veux. » Vous pouvez juger comme tous les passants riaient. Toutefois cette estropiée, cette sourde, cette aveugle parlaient très-sérieusement. Ce fut un vrai triomphe pour moi de pouvoir les décider à l'instant à me suivre, et je bénis mille fois le Seigneur de ce qu'il daignait vérifier ainsi en leur personne la parabole de l'Evangile.

« Jusqu'à présent les apparitions que j'ai faites chez les riches ont été à peu près sans aucun résultat : grandes salutations, belles paroles, et voilà tout. Une fois je voulus aller visiter un petit mandarin qui, m'avait-on dit, était désireux de me voir. Je me rendis au tribunal, lieu de sa résidence ; j'arrivai trop tard ou trop tôt, car on me dit qu'il reposait. En attendant qu'il lui plût de se réveiller, je haranguai, dans la cour du tribunal, la multitude que la curiosité y avait fait accourir. Pendant que je parlais, le mandarin me fit dire très-poliment par un de ses gens qu'il me savait très-bon gré de ma visite, mais que, prévoyant que je voulais lui parler du ciel, de l'enfer et d'autres choses auxquelles il n'entendait rien, parce qu'il ne les avait jamais vues, il remettait à un autre temps le plaisir de me voir. Les marchands chez qui j'ai été se sont tous montrés très-honnêtes : la plupart m'ont cédé leur comptoir en guise de chaire, et m'ont ensuite offert à déjeuner.

« Il m'est arrivé plusieurs fois d'entrer dans les pagodes et d'y prêcher fortement contre les idoles et contre les bonzes qui m'écoutaient. Si c'eût été au Japon, j'aurais été mille fois empalé, décapité, brûlé ; ici personne ne l'a trouvé mauvais ; au contraire on a paru fort content. Les bonzes de ce pays ci ne sont pas très-spiri-

tuels, et ceux qui ont quelque intelligence ne croient pas à l'idolâtrie. Un jour que je m'étais arrêté à causer avec quelques braves gens que j'avais rencontrés sur mon chemin, un bonze vint à passer. Je l'arrête, et lui demande depuis quand il est bonze. « Depuis quarante « ans, me répond-il. — De bonne foi, croyez-vous « aux idoles ? Etes-vous bien convaincu que toutes vos « superstitions ne sont pas trompeuses ? — Je n'admets « que quatre vérités, reprit-il en souriant, la faim, « la douleur, le vêtement et la nourriture; tout le reste « n'est que fausseté. — Malheureux ! m'écriai-je, ne « savez-vous donc pas que vous avez un Dieu à adorer « et une âme à sauver ? — Tout ce que je sais, répli« qua-t-il encore, c'est que quand on a faim, il faut « manger. » Telle est, mon R. Père, la théologie de nos bonzes chinois; vous voyez qu'elle ne s'élève pas bien haut.

« Je crois inutile de vous dire que nous marchons partout tête levée; mais ce qui vous surprendra peut-être, c'est qu'on n'ose plus nous insulter en public. Il n'y a pas longtemps, deux enfants me voyant passer en chaise à porteur, attendirent que je fusse bien loin pour se mettre à crier contre moi. Je ne m'en étais même pas aperçu : mais le lendemain le petit magistrat du lieu vint me faire toute sorte d'excuses pour eux, craignant que je ne le rendisse responsable du prétendu délit. Je pardonnai pour cette fois, après avoir fait promettre qu'on prendrait à l'avenir des moyens efficaces pour donner une meilleure éducation à la jeunesse. La crainte qu'ont les Chinois de s'attirer nos reproches, a fait plus d'une fois déménager tous leurs dieux. Entrant un jour dans la chaumière d'une vieille païenne, je vis cette femme détacher de la muraille ses objets superstitieux et les emporter bien vite dans la chambre

voisine, de peur que je ne m'en emparasse. C'est ainsi, me disais-je alors à moi-même, que les chrétiens cachaient autrefois leurs crucifix et leurs images. Que les temps sont changés ! Plaise à la divine Bonté de hâter le moment où l'on ne cachera pas seulement les idoles, mais où on les jetera au feu ! C'est là sans doute, mon R. Père, ce que vous demandez à Dieu tous les jours dans vos prières.

« Veuillez recevoir l'assurance, etc.,

« ESTÈVE, *S. J.* »

Lettre du R. P. Werner, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Chine, à sa sœur Philomène.

Presqu'île de Hai-men, 20 octobre 1847.

« Ma bien chère Soeur,

« Vous m'avez promis, à mon départ de France, le secours de vos prières et celles de votre fervente communauté; je suis assuré que vous tenez votre promesse, et qu'ainsi vous me recommandez souvent au bon Pasteur avec le petit troupeau qu'il m'a confié. Continuez-moi toujours cette bonne œuvre de charité;

c'est la plus riche aumône qu'on puisse faire au Missionnaire que de prier avec ferveur pour le succès de ses travaux. Aujourd'hui je vais vous donner une preuve sensible de ma reconnaissance en vous entretenant un peu de nos vierges ou religieuses de Chine. Je choisis ce sujet, entre mille autres, parce que c'est celui qui vous causera le plus de plaisir et que, sans doute, vous connaissez le moins.

« Y a-t-il donc des religieuses en Chine, et, s'il y en a, sont-elles réunies dans des monastères? Si vous prenez les mots dans leur acception rigoureuse, je crois que nous n'avons ni l'un ni l'autre au Céleste Empire. Nos chrétiennes n'émettent point les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui constituent le fond de la vie religieuse; elles n'en ont pas même l'idée, le très-grand nombre du moins. Quant aux couvents, il en est bien question; nombre de bonnes âmes désireraient se consacrer au Seigneur dans la retraite pour fuir, comme vous, les séductions d'un monde corrompu, en se cachant au fond d'un sanctuaire, asile de la vertu et de la pénitence. Mais cette faveur, elles ne peuvent y prétendre aujourd'hui; l'état précaire de la Religion dans ce pays ne permet guère d'y songer sérieusement. A Chang-hai, notre ville épiscopale, et sur tous les autres points du continent, les personnes qui veulent consacrer à Dieu leur innocence et leurs affections, sont bien réunies pour la plupart dans des maisons communes appelées Com-sous, où elles sont soumises à quelques règles bien larges, et où elles vaquent à la prière vocale et au travail des mains; mais, comme je n'ai pas fréquenté ces lieux, et que, depuis notre entrée en Chine, je suis sans cesse occupé à faire Mission dans une presqu'île, pauvre et autrefois continuellement persécutée, je m'en tiendrai à ce que j'ai sous les yeux pour être plus exact.

« A Hai-men, comme dans toutes les autres parties du diocèse, il se rencontre de ces âmes d'élite qui, dociles et fidèles à la grâce, ne désirent vivre que pour le ciel et n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Quand leur sort est fixé, et que les parents ont donné leur consentement à la pieuse résolution de leurs filles, celles-ci reçoivent le nom de *Kou-gnam*, titre honorable et portant avec lui l'idée du respect et de la vénération; nous le traduisons, nous autres Européens, par le nom de *vierges*. Il y a encore une autre manière de déclarer qu'on s'est consacré à Dieu par la virginité, c'est le *sem-té-wi-li (patienter dans l'intérieur de sa famille)*, expression dont le sens est qu'on veut rester chez soi. Lorsqu'une jeune personne est bien déterminée, on attend l'arrivée du Missionnaire, et alors elle se présente accompagnée de ses parents ou de ses protectrices, et, se mettant à genoux, elle dit que son dessein est d'être vierge et qu'elle prie le Père d'y consentir. Cette espèce de consécration se fait ordinairement vers l'âge de seize à dix-huit ans; le pas une fois fait, on n'y revient plus, et aucun prétendant ne se hasardera d'aller demander cette fille en mariage. Sous ce rapport elle vivra tranquille tant qu'elle le voudra. Depuis que je suis en Chine, je n'en ai pas vu une seule qui, s'étant prononcée ouvertement, ait ensuite renoncé à cette sainte vocation.

« Un mot maintenant sur l'éducation de ces âmes une fois consacrées au Seigneur. Ordinairement toute la science d'une bonne vierge de Hai-men consiste à bien savoir par cœur les longues prières du matin et du soir, celles du dimanche et des fêtes qui remplacent la messe et les vêpres, celles enfin du saint Sacrifice, du Chemin de la Croix et des différentes confréries auxquelles elle ne manquera pas de s'agréger tôt ou tard.

Bien entendu quelle connait parfaitement le Catéchisme, ou ce qu'on appelle ici les *quatres dialogues*; le Chapelet aussi lui est tellement familier qu'elle le récitera quelquefois en dormant. C'est cet effrayant répertoire de prières vocales qu'il faut savoir pour se croire bonne chrétienne. Aussi les anciennes vierges se donnent-elles toutes les peines possibles pour les faire apprendre aux jeunes, et malheur à celles-ci si elles font les paresseuses, ou si elles se refusent le temps nécessaire pour s'instruire. A la première visite du Missionnaire les plaintes surgiront de toutes parts, la pauvre fille devra rougir de sa négligence et promettre plus de générosité pour l'avenir. Je ne trouve pas toujours ces reproches assez justes; car ne pensez pas, chère Sœur, qu'il soit aussi facile à ces vierges de se meubler la mémoire qu'à vous heureuses favorites de la Providence. Voyez comme il doit leur en coûter : d'abord, en majeure partie elles ne connaissent point les caractères, ou, ce qui revient au même, ne savent ni lire ni écrire ; si elles sont en état de déchiffrer les dialogues, les prières ordinaires et celles des fêtes, c'est parce qu'elles les possèdent à peu près par cœur, ou qu'elles auront tant de fois feuilleté et retourné leurs livres, qu'à la fin cette multitude de traits divers, dont se compose l'écriture chinoise, se sera comme gravée dans leur esprit, de la même manière qu'on grave chez vous des mots et des phrases sur la pierre d'un tombeau. En second lieu, supposé que ces bonnes filles aient appris un assez grand nombre de caractères pour lire couramment nos ouvrages de piété, elles n'en comprendront pas un sur dix, parce que tout est composé dans la langue mandarine, que le peuple n'entend pas plus que les paysans d'Alsace n'entendent le latin ou les expressions diplomatiques. Ajoutez que les prières, celle des vierges surtout,

sont quasi interminables. Cette longueur est vraiment nécessaire, puisque c'est par elle que nos chrétiens doivent suppléer à tous les exercices spirituels dont ils sont privés. Les dimanches et les fêtes, ils n'ont point de messe, point d'instruction, pas de Vêpres, ni de Salut ; ils sont également privés des lectures de piété et de ces conversations édifiantes qui valent parfois le plus beau sermon. Ainsi, en général, ce n'est qu'à force de prier et d'entendre prier que les jeunes vierges complètent leur éducation religieuse et qu'elles se mettent en état de pouvoir être maîtresses à leur tour.

« Vous me demanderez sans doute, chère Sœur, si nos vierges chinoises ont aussi l'idée de la vie intérieure et si elles s'y adonnent. Pour réponse, je vais vous apprendre ce qu'elles sont et ce qu'elles font; vous pourrez seule tirer la conséquence. Chacune des vierges de Hai-men doit en quelque sorte se suffire à elle même ; presque toutes vivent isolées dans leur familles, entourées de païens corrompus et corrupteurs. A l'extérieur, rien ne les distingue des autres femmes; toutes leurs constitutions, sous ce rapport, consistent à ne pas porter de vêtements rouges ou par trop recherchés. Si, dans ma presqu'île, vous en exceptez une dizaine, toutes sont pauvres et gagnent leur vie par un labeur continuel et souvent fort pénible. Le dénuement de quelques-unes est si grand que si les forces viennent à leur manquer un jour de la semaine et les obligent à interrompre leur travail, elles seront fort en peine pour trouver de quoi manger le lendemain ; ne vous en étonnez pas, c'est le sort de presque toute la population païenne et chrétienne. A Hai-men, sur cent familles, une ou deux seulement peuvent vivre à l'aise. La pauvre vierge ainsi confondue dans la masse, passe sa journée à faire ronfler le dévidoir et à tisser le coton ;

souvent aussi elle prendra sur son sommeil et travaillera fort avant dans la nuit pour réparer le temps consacré à la prière ou à une œuvre de charité. La pièce de toile achevée, elle la confie à un de ses parents, et le prie d'aller la vendre, et du produit faire emplette des choses nécessaires au ménage. Le matin et le soir elle soupire la prière, seule ou en famille, et dans le courant du jour elle défile son Chapelet de six dizaines, puis deux ou trois autres de cinq, lesquels sont suivis d'une nomenclature plus ou moins longue de prières des petites fètes ét des confréries. Le dimanche, suivant l'usage du pays, elle suspend son travail jusqu'à l'après-dinée, et, durant ce temps de repos, elle se livre aux exercices religieux. Si la chapelle n'est pas trop éloignée de sa petite cabane, elle se met en route dès la pointe du jour pour aller faire le Chemin de la Croix, ou bien entendre la sainte messe et l'instruction, si le Père se trouve sur les lieux. Il faudrait entendre ces bonnes chrétiennes, comme elles chantent avec ferveur les souffrances du Sauveur. Je passe quelquefois d'heureux instants à les écouter, et plus d'une fois aussi leur piété simple et franche a fait couler mes larmes. Mòn cœur bondissait de joie en voyant ces âmes d'élite louer leur bon Maitre au sein d'un peuple infidèle et plongé dans toutes les superstitions du paganisme. Une bonne vierge, malgré son indigence, trouve du temps pour toutes les bonnes œuvres, et si elle se voit obligée de manquer à une seule, son cœur en est désolé; elle croira sa journée perdue. Les plus ferventes d'entre elles font tout leur possible pour consacrer au Seigneur la seconde moitié du dimanche, quoique le Souverain Pontife ait déclaré que les chrétiens pauvres de la Chine ne chômeraient que la moitié de la journée. Nos pieuses vierges sont, sous ce rapport, rigoristes dans la force du terme; elles

ne se pardonneront point, par exemple, d'avoir fait une petite conversation ou pris quelque repos durant le temps du chômage ; suivant elles, il ne faudrait pas cesser de prier, même un instant; vous voyez, chère Sœur, qu'elles ne savent pas se contenir dans les justes bornes et qu'il y a à les diriger en cela comme en tout le reste.

« Si nos vierges n'ont pas à l'extérieur les distinctions que leur vocation exigerait, elles savent bien s'élever au-dessus du vulgaire par leur amour sincère pour la piété et par une pureté de cœur vraiment surprenante. Vous ne saurez jamais les nombreux obstacles qu'elles rencontrent partout dans la voie du salut; eh bien ! malgré cela, j'en trouve tous les jours qui, après une confession de plusieurs années, ne se sont souillées d'aucune faute grave, ni même vénielle bien délibérée. Cette grande innocence au milieu d'un peuple qui ne respire que la volupté, est à mes yeux un miracle incontestable et toujours subsistant ; la divine Providence veille avec un soin tout paternel sur ces tendres fleurs plantées sur un sol fangeux et empoisonné. Joignez-vous donc à moi, chère Sœur, et remercions ensemble Notre-Seigneur des grâces et des lumières dont il comble si libéralement ses chastes épouses. La plus belle fête, pour une vierge de Hai-men, est l'arrivée du Misionnaire dans la famille ; alors elle ne sait plus contenir sa joie. En temps de Mission, ce sont ces bonnes filles qui mettent l'en train dans la foule, qui entonnent les prières, et catéchisent les ignorants. Dès le premier jour des exercices, elles me présentent les païennes qu'elles ont instruites ou au moins déterminées à venir me voir; elles racontent au long tous les incidents par lesquels a dû passer cette vocation naissante et, en même temps, enseignent à ces catéchumè-

nes les usages et les devoirs des chrétiens. Là où les vierges me manquent, les idolâtres ne songent guère à se convertir, faute d'être stimulés; il en est de même pour les petits enfants arrachés à la barbarie des parents païens. Si, en six mois, j'ai envoyé au ciel près de deux cents cinquante enfants, c'est principalement au zèle des vierges que je dois ce bonheur. Elles sont sans cesse à la recherche de ces petites créatures; la dépense de quelques centaines de sapèques ne les effraie point. Tout enfant délaissé trouve en elles une mère. Dans ce saint exercice elles sont souvent contrariées et blâmées par leur propre famille, qui souffre avec peine un hôte parfois si peu commode; les païens leur tiennent aussi à ce sujet les discours les plus injurieux; mais tout est inutile; ces saintes filles veulent sauver les âmes au prix de tous les sacrifices. Elles nourrissent des mois et des années entières un enfant maladif, le portant presque toujours sur les bras, lui donnant en outre tous les soins nécessaires pendant la nuit, elles qui, le jour, se sont épuisées par un travail pénible et qui gagnent leur vie à la sueur de leur front. Sous ce rapport je trouve leur dévouement héroïque. Ce sont encore les vierges qui mettent le Père au courant des abus passés et présents, non par loquacité, mais par amour du bien; elles mettent dans ces rapports tant de prudence qu'elles savent éviter les coups de l'envie ou de la vengeance, et garder le rang de superiorité qui leur est presque partout accordé. Vous voyez, ma chère Sœur, par tous ces détails, que nos vierges doivent être bien agréables aux yeux de Dieu, et que le Missionnaire doit attacher la plus grande importance à les bien diriger dans le chemin du ciel. Elles sont en effet comme la seconde Providence du pauvre prêtre; elles pourvoient à tout, et, par leur ferveur, soutiennent les bons, ex-

citent les lâches, et multiplient le nombre des enfants de Dieu.

« Quel est enfin le nombre des vierges de Hai-men? Dans le district de mon compagnon, le P. Rocher, qui fait Mission à quinze lieues d'ici, il peut y en avoir trente environ pour quinze à dix-huit chrétientés. Dans le district supérieur qui m'a été confié, il s'en trouve soixante-dix; elles sont éparses dans les différentes paroisses et ordinairement deux ou trois ensemble. Le nombre de ces bonnes filles serait plus considérable si elles étaient libres de disposer d'elles-mêmes, c'est-à-dire de choisir tel genre de vie qu'il leur plairait. Mais les parents forcent presque toujours leurs enfants de s'établir, et quoique celles-ci éprouvent une véritable répugnance pour le mariage, elles s'y résignent ordinairement pour éviter les querelles. Ce n'est pas que ces chrétiens n'aiment pas voir leurs filles se consacrer au Seigneur; mais il sont pauvres et ne se sentent pas assez à l'aise pour contribuer à leur entretien. De plus, autrefois, les païens suscitaient des affaires aux familles dans lesquelles ils voyaient ces jeunes personnes se soustraire à la loi générale, et, plus d'une fois, des vierges ont été enlevées subitement, vendues on ne sait où, sans qu'il ait été possible de retrouver leurs traces. Fort souvent je rencontre des filles de seize à dix-huit ans qui me déclarent que, malgré leur désir de se vouer à Dieu, elles ne peuvent pas même en parler. Il y a peu de jours qu'une jeune Chinoise de vingt-un ans apprit que j'étais arrivé dans sa chrétienté: aussitôt elle accourt d'une bonne lieue et demie, à pied, elle qui est maladive, délicate et qui a de petits pieds comme un enfant de quatre ans Elle me dit quelle soupirait depuis longtemps après le bonheur de voir le Père; qu'elle voulait rester vierge, mais quelle n'avait pu

jusqu'ici en faire l'aveu à personne. « Je suis promise « par mes parents, dit-elle, mon fiancé me veut à toute « force, et mon père se met en colère quand je pro- « nonce le nom de vierge. Je prie le Tata de me « secourir, de demander cette grâce pour moi ; si je « l'obtiens, mon bonheur est parfait, je consens à vi- « vre dans l'indigence toute ma vie. » J'admirai cette belle âme et lui promis mon appui, quoique j'espère peu pour le succès de sa demande. La pauvre fille reçut la sainte communion pour la première fois. Je la renvoyai tranquille et contente....

« Théobald WERNER, *S. J.* »



MISSION DE L'ABYSSINIE.

Extrait d'une lettre de M. de Jacobis, Missionnaire Lazariste, en Abyssinie, à un de ses Confrères.

« Monsieur et cher Confrère,

« Humble Missionnaire en Ethiopie, je ne puis vous raconter que de modestes travaux. Malgré leur obscurité j'aime à croire qu'ils intéresseront votre bienveillance. Je commence par les couvents abyssins, et par les efforts que nous avons essayés pour convertir les moines qui les peuplent.

« Il existe en Abyssinie des montagnes dont le sommet se perd quelquefois à onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Autant leur cime est élevée, autant leurs flancs sont abruptes; on dirait de vastes tours dont les murailles tombent à pic. Pour arriver aux plateaux qui les couronnent, quand ils sont accessibles, on n'a pas d'autre voie qu'un sentier roide, étroit, et comme mystérieusement voilé dans les plis des hauteurs au faîte desquelles il doit conduire. Au terme de cette rude avenue, on trouve souvent avec surprise des eaux fraiches et vives, des pâturages délicieux, puis dans certaines échancrures, des vallées aussi gracieuses qu'elles sont fécondes. Et lorsqu'enfin l'on embrasse dans son ensemble cette nature tour à tour majestueuse, escarpée, souriante et sévère, on a peine



à concevoir tout ce qu'elle offre de tableaux enchantés et de points de vues pittoresques au regard qui la contemple.

« Sur ces monts, isolés comme des pyramides et défendus comme des citadelles, habitent de temps en temps des princes réfugiés. Par son escarpement cet asile leur donne la sécurité personnelle, tandis que par sa fertilité il fournit aux besoins de leur existence. Il n'est même pas rare qu'ils y rencontrent un sanctuaire pour recueillir les prières de leur infortune, et un cimetière béni pour abriter le sommeil de leurs cendres.

« C'est aussi sur ces hauteurs que sont assis les couvents abyssins. Jetés pour la plupart aux frontières de l'Abyssinie chrétienne, ils paraissent se dresser, d'un côté comme un boulevard pour défendre cette région contre l'idolâtrie qui la presse, d'un autre côté comme des phares préparés pour recevoir la lumière de l'Evangile et la transmettre à ce paganisme sur la limite duquel ils s'élèvent. Le sentiment de cette double mission qu'ils semblent, par leur position même, appelés à remplir, est précisément ce qui nous a décidés à en tenter la conquête. Nous avons commencé par celui de Damuò.

« L'*Amba* ou montagne qui sert comme de piédestal à ce monastère, est tout entière formée de couches d'argile superposées et coupées de quartz blanc. Sur ces pentes croît avec abondance et vigueur ce que les botanistes désignent sous le nom de *qualqual* d'Abyssinie, variété singulière d'euphorbe présentant l'aspect d'un chandelier colossal. On ne le voit pas seulement naître au flancs du Damuò, et à la fraîcheur du *Najoc* dont les eaux baignent le pied de cette montagne, il couvre l'Abyssinie partout, et partout il apparaît gigantesque. Si l'on voulait figurer l'Abyssinie par un

symbole on devrait choisir le *quelqual* comme on a choisi le palmier pour symboliser l'Egypte et la Syrie.

« Arrivés à la base du Damuò, nous vîmes la route se briser et mourir contre un rocher immense, se dressant devant nous comme le mur d'un bastion. A ce rocher s'adossait par ses deux extrémités une vaste palissade demi-circulaire. C'était la clôture d'une maison de religieuses abyssiniennes. La Supérieure vint à notre rencontre et se hâta de nous dire qu'elle appartenait à la plus haute noblesse du pays. Elle et ses compagnes sont consacrées à la garde d'un sanctuaire bâti près de là, et qui sert de lieu de pèlerinage aux femmes dévotes de l'Abyssinie, condamnées à ne jamais visiter l'hermitage construit au sommet du Damuò.

« Nous, sur qui ne pesait pas la même défense, nous cherchions de l'œil par quels moyens et de quel côté nous pourrions escalader la montagne. Point de chemin visible à la surface du rocher; point d'entrée qui nous annonçât une avenue souterraine. Seulement deux longues cordes pendaient d'en haut sur l'abîme. C'est avec elles que les moines, aidés par de jeunes paysans, font arriver jusqu'à eux les objets dont ils on besoin et les étrangers qui desirent visiter leur désert.

« Je me décidai, avec une certaine appréhension toutefois, à me faire hisser par cet appareil étrange. Et me voilà triomphalement élevé dans les airs, choquant le rocher, rebondissant, choquant encore, comme l'eût fait un bloc de pierre. Malgré ce que cette ascension pouvait avoir de pittoresque, je fus heureux de la voir finir, et en retrouvant la terre ferme au faîte de la montagne, je remerciai avec effusion les moines qui m'avaient fait ainsi sans malheur monter comme un aréonaute dans l'espace.

« Le plateau de la montagne présente une circonfé-

rence de deux mille pas. La terre végétale y est rare et peu profonde, c'est à peine si le gramen et le chardon y trouvent assez de suc pour s'alimenter. Toutefois avec un peu de travail et d'industrie, on pourrait féconder cette nature ingrate, et lui donner l'aspect d'un jardin suspendu, comme par enchantement, dans le vague des cieux et sur la profondeur des abîmes. J'en ai jugé par des oliviers sauvages et des génévriers qui croissaient à merveille dans le cimetière du couvent, et par des sycomores, qui, jetés au levant de la montagne, faisaient ondoyer, sur les précipices au bord desquels ils penchaient, des rameaux magnifiques et des ombres immenses.

« Après l'emplacement du monastère, j'en visitai l'église. Elle est assise sur les ruines d'un sanctuaire plus ancien, renversé, dit-on, au XVe siècle par *Grogne*, l'Attila de l'Abyssinie. Quoique rien ne soit grand et beau dans ce nouvel oratoire, on reconnait que ce n'est point un Abyssin qui en fut l'architecte, soit à un certain air européen qui règne dans le plan, soit à l'absence complète des caractères propres au style oriental.

« Près de là sont creusés de manière à former un vaste rectangle, cent-cinquantes citernes et à peu près autant de tombeaux. On suppose que les unes et les autres remontent à l'empereur Caleb, qui régnait au cinquième siècle; la sollicitude de ce prince eût alors embrassé, comme on le voit, les vivants et les morts. Un autre objet appelait notre curiosité; c'était les grottes des religieux. Conduits par un jeune moine, nous nous dirigeâmes vers celle où le fameux Abbouna Jeclaimanota s'exerçait à la prière et à la pénitence. Mon âge ne me permit pas de pénétrer dans cette retraite d'une avenue trop difficile; mais notre guide qui s'y

était enfoncé en sortit bientôt, et montrant à nos regards étonnés une pierre énorme, il nous dit que Jeclaimanota se la mettait sur la tête, quand il passait la nuit en oraison.

« J'entrai dans une autre grotte d'un accès moins périlleux. Sur le roc qui en fait le fond parait une empreinte, comme celle d'un homme qui, s'y étant appuyé, aurait laissé la trace de ses épaules gravée miraculeusement sur la pierre. Le guide signala ce phénomène à notre attention : « Ici nous dit-il, notre Père « Abbuma Aragavvi priait, quand Jésus daigna lui « apparaître et lui parler ainsi : Par amour pour toi, « ô Aragavvi, je ferai que tous ceux qui seront enter- « rés dans ce désert, soient sauvés, se fussent-ils « rendus tristement fameux par toute espèce de cri- « mes. » Je ne crus pas à cette vision, comme vous le pensez bien. Et pourtant je m'en réjouis, parce qu'il me sembla y voir un vestige, quoique altéré, de la doctrine catholique sur la rémissibilité de toutes les fautes, si graves qu'elles aient pu être.

« Au *Bizien* fut mon second pèlerinage. Masse confuse d'énormes pierres granitiques, ce mont offre l'aspect de ruines entassées, avec les proportions colossales de la nature. Quand nous y arrivâmes, exténués par le jeûne et par une marche de deux jours, nous pûmes nous reposer au pied d'une grande croix de bois, la seule qu'on rencontre dans toute l'Abyssinie et qui indique au pèlerin l'approche de l'ermitage. Ce signe du salut, dans un désert où toute nation se traîne languissante et courbée sous le joug de l'erreur, fit évanouir le sentiment de la fatigue devant les saintes émotions de la foi. Animés d'une nouvelle ardeur, nous gravimes le sentier du Bizien, à travers les oliviers sauvages, les buissons de genévriers et une variété prodigieuse d'arbrisseaux

qui en sont la végétation principale. Ces arbustes couvrent de leur ombre cinq ou six grandes citernes taillées dans le granit et enduites à l'intérieur d'un épais ciment. Aujourd'hui elles sont à sec, et la seule eau que boivent les ermites est celle qui tombe du ciel dans le creux des rochers, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas absorbée par la trompe de l'éléphant sauvage, qui a coutume d'escalader ces hauteurs pendant la nuit.

« Du sommet de cette montagne, quand on mesure du regard cette moitié de l'horizon qui s'étend au levant, on a sous les yeux l'Abyssinie chrétienne; l'autre partie qui se perd dans l'infini contient les populations sauvages des Habab, des Bilons qui confinent avec les Zagais et les Sciangallas, celles des Ascadions, premiers fondateurs de l'empire et de la littérature éthiopienne; des Sabò qui, partagés en tribus nombreuses, occupent tout le pays du nord à l'est entre l'Abyssinie et la mer des Indes. Pendant que nous considérions ces royaumes inconnus ou à peine nommés dans les géographies, quelle douleur pour nous d'apprendre de la bouche des religieux, que l'immense population chrétienne qui couvrait jadis ces plaines et était desservie au spirituel par quatorze églises, toutes dépendantes de celle du Bizien, est aujourd'hui misérablement éteinte, sous la double oppression du mahométisme et de l'idolâtrie qui ont fini par l'étouffer. Au souvenir de ces chrétientés disparues, une réflexion se présentait naturellement à notre esprit, c'est que partout où la lumière de l'Evangile a doté le monde de retraites sacrées, le moine qui a gardé sa foi pure, comme en Europe, a changé par la vigueur de son bras et la force de sa parole les solitudes en cités, les forêts en capitales d'empires, tandis que le religieux déchu de la vérité, comme dans presque tout l'Orient, ne fait qu'accroître la barbarie des

mœurs, les ténèbres de la superstition et les horreurs du désert.

« A son tour, le mal a réagi contre ses auteurs. Bien que l'ermitage du Bizien existe encore, il est habituellement vide de ses religieux qui, réduits à redouter maintenant les petits-fils des anciens chrétiens apostats, demeurent dispersés dans les villages voisins ; en sorte que pour les voir tous ensemble au monastère, il faut, comme nous avons fait, choisir le temps des principales solennités, pendant lesquelles ils se réunissent pour la célébration du service divin. Ainsi la montagne sainte de l'Abyssinie est presque vouée à l'abandon, la peur en a chassé la prière, et le peuple qui s'agite à sa base, fait monter une continuelle menace vers ces hauteurs d'où la vérité a cessé de descendre.

« Pour en finir avec les couvents abyssins, je vous entretiendrai de la dernière visite que nous leur avons faite, celle de l'abbaye de Guendguendié, la plus bénie de Dieu entre toutes nos excursions.

« En se dirigeant au sud-est, par le plateau de l'Agamien, on arrive en face de la montagne la plus affreuse peut-être de celles qui hérissent la surface du globe. Pour se faire une idée de ses horreurs, il faudrait imaginer l'explosion soudaine d'une masse immense de métal fondu, qui, du sein déchiré de la terre, s'élance d'un jet vertical à huit ou neuf mille pieds de hauteur, et ruisselant ensuite à droite et à gauche sur un espace de plusieurs milles, se refroidit enfin comme la lave et s'immobilise sous la couleur du fer rouillé. Le ciel lui refuse obstinément sa rosée, et la nature sa végétation; pas un nuage n'approche de sa cime, pas une plante ne germe sur ses flancs. Dans une crevasse entr'ouverte comme une plaie profonde au côté de la montagne stérile, habite depuis des siècles, à ce que disent les hôtes

de Guendguendié, le terrible dragon Gabella. S'il faut en croire la tradition populaire, ce monstre, avant qu'il fut contraint par les prières des moines à se renfermer dans son antre, dévorait chaque jour une jeune fille, qui lui était jetée en pâture par la superstition craintive des anciens paysans. Il paraîtrait que les ermites d'aujourd'hui ont plutôt conservé la peur primitive du peuple que la vertu des premiers solitaires au sujet du dragon, car lorsqu'ils passent devant sa caverne et qu'ils l'appellent, épouvantés de leur audace, ils croient entendre pour réponse le sifflement souterrain et même voir la tête hideuse du monstre affamé. Pour moi, quand je m'arrêtai devant le seuil de sa demeure, et que nos guides l'appelèrent de toute la force de leurs poumons, soit qu'il dormit comme Baal à ce moment-là, soit qu'il dédaignât de faire l'exhibition de ses traits à un profane Européen, je n'entendis que l'écho de notre voix, je ne vis que l'ombre du rocher. « Pourquoi, « dis-je alors aux moines qui m'accompagnaient, pour- « quoi ne cherchez-vous pas à tuer le dragon et à vous « délivrer d'un voisin si incommode? — C'est, ré- « pondirent-ils, pour ne pas voir à sa mort le monde « anéanti. »

« Si fabuleuse que soit cette légende, acceptée cependant comme authentique par l'Abyssinie entière, il est certain que le goût du merveilleux ne pouvait choisir une scène mieux assortie à de pareilles fictions, que l'espèce de cratère au fond duquel est bâti le couvent de Guendguendié. Par la profondeur de ce gouffre, par l'air étouffant qu'on y respire, par les reptiles venimeux qui y pullulent, c'est vraiment un lac de dragons.

« Mamer Walda Ghiorghis, abbé actuel du monastère, est un religieux doué d'un sens exquis, et plus instruit que ne le comporte en général la condition des moines

abyssins. Du moment qu'il connut notre arrivée, il fit couvrir de riches tapis l'imposant vestibule de l'église, et lui-même, en chappe abbatiale, assis au milieu des principaux membres de la communauté, nous reçut en grande cérémonie. L'abbé de Guendguendié est du petit nombre de ces grands personnages abyssins qui siégent sur l'espèce de chaise curule, ou trône épiscopal, appelée ici Wambar ; l'étiquette exige qu'il ne la quitte point, même en présence du roi. Mamer Walda Ghiorghis dérogea néanmoins quelque peu à sa dignité pour nous mieux accueillir, il se montra plus poli que ne le permet l'usage, et ce gracieux début fut comme le premier élan de son cœur vers Jésus-Christ qui lui tendait les bras.

« A droite du vestibule où eut lieu notre réception, reposent les cendres de Sabagadis et de ses plus illustres fils et neveux. La carrière de cet homme extraordinaire n'a pas eu une durée proportionnée à sa gloire, elle s'est brisée prématurément comme presque toute espérance ; et lorsqu'en Europe Balbi écrivait que le génie de ce conquérant allait enfin tirer l'Abyssinie de sa nullité politique, Sabagadis, à genoux, la croix dans ses mains, recevait d'un Galla le dernier coup de lance. Les plus beaux ornements qui décorent l'église de Guendguendié sont autant de cadeaux de ce sage et généreux prince.

« Le jour suivant, nous fûmes introduits dans la bibliothèque du monastère, où se trouvent réunis un grand nombre d'ouvrages abyssins. Après les avoir compulsés, avec mon compagnon Abba Ghebra Michel, nous reconnûmes que ce dépôt scientifique si négligé, dont aucune main d'homme hors celle de l'abbé ne secoue jamais la poussière, possédait en fait de livres *Ghez* tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent dans cet

idiome. Je mentionnerai, de plus, un magnifique exemplaire de cette *Somme théologique* si célèbre en Abyssinie sous le nom de *Kaimanuota Abaun*, parce qu'elle rend témoignage à la foi de l'Eglise romaine, sur un point nié aujourd'hui par l'hérésie. Ce passage important, qui est d'un certain Burlos, traite du Saint-Esprit comme procédant du Père et du Fils ; mais arrivé au mot *Wawald*, *Filioque*, le texte a été gratté par la main d'un faussaire, de manière cependant que la trace des caractères anciens reste encore lisible. Tels sont les procédés de l'erreur ; elle biffe un article de son symbole, pour nous accuser ensuite d'avoir introduit ce qu'elle-même a effacé.

« Mais un résultat plus précieux de notre visite est la réunion de sept moines ou élèves de Guendguendié au giron de l'Eglise. A leur tête figure Mamer Walda Ghiorghis, dont l'esprit naturel seconde admirablement le courage et la foi. Vous en jugerez par cet argument *ad hominem* qu'il ne craint pas d'adresser à ses anciens coréligionnaires, pour imposer silence aux calomnies de nos ennemis, et cela dans le camp même de l'hérésie et en présence du roi Ubié. « Pour combattre les catholi-« ques avec succès, leur a-t-il dit tout haut, vous « devriez commencer par vivre aussi chrétiennement « qu'eux. » Grâce au divin Sauveur, la conduite exemplaire des catholiques abyssins justifie à merveille un tel raisonnement. Pour l'abbé, il ne se borne pas à de belles mais stériles paroles ; impatient d'y joindre les faits, il sollicite sans relâche la faveur d'être admis au nombre des fidèles. Nous aurions déjà cédé à la vivacité de ses désirs, si la conversion d'un personnage si haut placé dans l'estime générale, par son jeûne perpétuel qui en fait en Abyssinie un miracle vivant, ne nous imposait pas des ménagements commandés par

l'intérêt même de la Religion. C'est, du reste, une conquête sûre, quoique ajournée, et nos temporisations ne font que la mûrir par le jeûne et la prière.

« Ce que j'ai dit du jeûne perpétuel de Mamer Walda Ghiorghis aura dû vous surprendre. En voici l'explication. Les moines de Guendguendié devraient, aux termes de leur institut, vivre dans une perpétuelle abstinence de tout aliment gras et de toute liqueur enivrante; mais s'étant persuadés que nulle force humaine ne pouvait porter le joug d'une telle austérité, ils ont arrangé les choses de manière à ne compromettre ni leur santé ni la lettre de leur règlement. En se choisissant un supérieur, ils lui font jurer, avant de l'investir de sa charge abbatiale, d'observer dans toute sa plénitude et au nom de la communauté le jeûne rigoureux dont elle s'affranchit, et, soit charité soit ambition, le nouvel abbé se dévoue à payer de sa personne pour tous ses religieux. Dès qu'il a accepté cette étrange substitution, il est soumis à une surveillance de tous les instants, et la plus légère infraction au devoir de l'abstinence serait inexorablement suivie de sa déposition canonique.

« Reste encore un mot à dire sur l'instruction publique en Abyssinie, exclusivement confiée aux couvents, et le cadre que je m'étais tracé dans cette lettre monacale sera enfin rempli.

« Ce qu'on appelle en Europe école, collége, lycée, université, est compris en Abyssinie sous l'unique dénomination de *Débra*. Nul *Débra* n'est dirigé par des laïcs; chacun de ces établissements est contigu à une église ou à un couvent, en sorte que *Débra Damuò*, *Débra Mahemmache*, par exemple, signifient couvent de *Damuò* et son école, église de saint Jean et son université. Les professeurs sont le plus souvent des prêtres et

des moines; à leur défaut on appelle à l'enseignement de simples *Deptari* ou maîtres lauréats nommés par l'empereur. A cette source commune princes et sujets viennent sans distinction puiser la science nationale. L'instruction y est tout à fait gratuite, et le traitement professoral reste à la charge du *Débra*. Ce traitement, réduit aux proportions les plus exiguës, consiste en vingt-quatre mesures de blé par an, du poids de cinquante livres, et quatre *Amulié*, pièce qui équivaut en moyenne à la moitié d'un écu.

« Avec un fonds si minime on comprend la misère où végètent les docteurs abyssins ; mais ce qui est incroyable ce sont les privations que subit un jeune homme pour s'élever de degré en degré jusqu'au sanctuaire de la science. Sans parler de cette espèce de servitude qui en fait le valet de son professeur, servitude toute filiale qui lui est rendue bien douce par la reconnaissance, il a dû quitter son pays et sa famille, emportant sur ses épaules l'humble sac rempli de pois qui fait toute sa nourriture, et quand il en aura vu la fin, son unique ressource sera de mendier pour vivre. Or ce régime du jeune étudiant est d'une longueur désespérante. Son cours d'études embrasse sept années consacrées à apprendre le *Ziema* ou chant de l'Eglise, neuf ans pour le *Suasuo* ou grammaire, quatre pour le *Chanien* ou poésie, dix pour les *Chédusan-Metzahft* ou livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le droit civil et canonique, l'astronomie et l'histoire forment un enseignement supérieur, qui demande encore beaucoup de temps, mais que peu d'élèves osent aborder. Au fond, tout ce travail donne peu de science, à l'exception toutefois de l'Ecriture Sainte, qui fournit au cœur ses nobles inspirations, à l'esprit sa règle lumineuse, et à l'ensemble des rapports sociaux sa

justice, sa délicatesse et sa charité. À ce point de vue un simple *Deptari* d'Abyssinie est bien supérieur aux savants européens...

« Maintenant que je vous ai communiqué les notes recueillies pendant mon lointain pèlerinage, il ne reste plus qu'à appeler sur elles votre indulgence, et à me recommander encore une fois à vos ferventes prières.

« J. DE JACOBIS, *Prêtre de la Mission.* »



DISCOURS PRONONCÉ A PARIS, LE 3 MAI 1849, PAR M. L'ABBÉ LE COURTIER, CHANOINE THÉOLOGAL DE LA MÉTROPOLE.

Ponam in gentibus signum, et mittam ex eis qui salvati fuerint ad gentes in mare... ad insulas longè (*Is.* 66).

Je planterai mon étendard au milieu des peuples, et j'enverrai de ceux qui auront été sauvés au pied de ce signe de vie, vers les nations qui sont au-delà des mers... je les enverrai jusque dans les îles les plus lointaines.

MONSEIGNEUR (1),

Dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi, il est deux choses qu'il faut distinguer, sans les séparer jamais : le zèle de nos Missionnaires qui portent dans toutes les contrées du monde les bienfaits de l'Evangile ; le zèle des fidèles qui aident par leurs prières et par leurs secours à ces nobles triomphes de la croix de Jésus-Christ.

LE ZÈLE DE NOS MISSIONNAIRES :

Dieu suscite de siècle en siècle dans son Eglise, et selon les besoins des temps, des ordres religieux. Précieux auxiliaires qui viennent raviver la prédication, combattre l'hérésie, sanctifier les mœurs, illuminer et féconder de vertus la solitude chrétienne. — Ces corps de réserve, que Dieu tire, quand il lui plaît, des trésors

(1) Mgr Olliffe, Evêque de Milène, Vicaire apostolique de Dacca Inde).

de sa miséricorde, marchent, à travers le champ de l'Eglise, sous la conduite des Basile, des Augustin, des Benoît, des François d'Assise, des Dominique, des Ignace de Loyola, des Vincent de Paul. Ils se portent là où le besoin est plus pressant, et ils enrichissent le sol de la foi selon la mesure de temps, de ministère et de secours que la main de Dieu leur a fixée.

Mais il n'en est point ainsi de l'Œuvre des Missionnaires de la Foi. C'est une phalange sacrée qui est inhérente à la constitution de l'Eglise, qui s'est formée autour de son berceau, qui marche toujours de front avec le sacerdoce chrétien, et qui doit poursuivre ses conquêtes aussi longtemps que l'Eglise aura de jours à combattre ici-bas.

La forme de ces Missions peut varier; elle peut avoir plus ou moins d'étendue, des ressources plus ou moins grandes; se constituer d'une manière plus ou moins forte, selon les temps, les besoins, les localités, les progrès de l'ordre social, de la civilisation et des rapports internationaux; mais cet élan divin, cette impulsion sublime a son mouvement toujours soutenu à travers les âges du christianisme; c'est le feu que Jésus-Christ a apporté sur la terre; l'Esprit-Saint le souffle constamment dans les cœurs, et en étend les flammes vivifiantes sur les deux hémisphères.

Le zèle des fidèles pour la Propagation de la Foi ne doit pas confondre cette Œuvre avec toutes celles que la miséricorde de Dieu a suscitées dans ces derniers temps. La charité fait des prodiges depuis un demi-siècle : le zèle pour soutenir les ouvriers évangéliques coule rapide et fécond depuis le berceau de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Il ne sera donc pas inutile, mes très-chers Frères, ni indifférent à votre piété, de vous montrer en peu de mots :

Que l'Œuvre de la Propagation de la Foi par le zèle

des Missionnaires est l'esprit essentiel de Jésus-Christ et de sa Religion ;

Que la part active de prières et de secours que les fidèles y apportent, a été la *collaboration* continuelle que les chrétiens ont donnée, selon leur mesure de vocation, aux progrès de l'Evangile.

L'Œuvre des Missions est l'œuvre perpétuelle du christianisme.

Le secours fourni aux Missions est le fruit constant de la piété des chrétiens.

I.

Dès que le péché eut envahi le monde, et en eût fait sa triste conquête, brisant les liens de communication entre le ciel et la terre, le monde entier ne fut plus aux yeux de Dieu qu'une contrée étrangère et un pays infidèle : *Advenæ et hospites.*

Pour lui rendre son droit de cité céleste, et son apanage de la maison de Dieu, comme parle saint Paul : *Cives sanctorum et domestici Dei*, il ne fallait rien moins au monde qu'une *Mission*, c'est-à-dire un *envoi*, envoi de la vérité et de la grâce, envoi de la réhabilitation et du salut.

Et parce que tout don parfait, tout bien excellent vient d'en haut, descendant du Père des lumières dont l'immuable sainteté ne saurait connaître nos ombres et nos tristes vicissitudes, c'était du ciel que cette *Mission* devait venir à la terre pour la réconcilier avec Dieu.

Or, Dieu, dans sa prescience divine de la chute de l'homme, avait préparé au monde une mission admirable ; il l'exécute dans le temps d'une façon merveilleuse.

Le Missionnaire qu'il se prépare à envoyer n'est rien moins que son Fils, l'auteur et le consommateur de notre foi ; et la mission qu'il vient donner, c'est la rédemption du genre humain.

Le Seigneur fait longuement annoncer cet envoi; pendant quarante siècles il dispose et ménage les événements *jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé;* et quatre mille ans crient vers le ciel : Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer; envoyez l'Agneau dominateur de la terre : *Mitte, Domine, quem missurus es.*

Ce Dieu-Envoyé ne devait passer que quelques instants sur la terre, tandis que son œuvre de salut devait embrasser tous les temps. Aussi le Seigneur fait prédire également comment cette mission se perpétuera.

J enverrai, dit-il par son Prophète, *de ceux qui auront été sauvés*, je les enverrai *vers les nations qui sont au-delà des mers.* Je les enverrai dans les pays barbares, *en Afrique et en Lydie* dont les habitants nomades sont toujours sur la défensive, le javelot à la main. Je les enverrai vers les peuples civilisés, *en Italie et en Grèce,* et puis *aux îles les plus lointaines.* Je les enverrai *vers ceux qui n'ont pas entendu parler de moi, qui n'ont point vu ma gloire.* Ces envoyés *annonceront ma gloire aux nations, et du sein de tous les peuples ils amèneront tous vos frères au pied de l'autel du Seigneur.* Ne dirait-on pas qu'Isaïe a écrit d'avance les Annales de la Propagation de la Foi?

Au moment fixé, l'Envoyé, le Missionnaire par excellence paraît au monde. C'est le divin Orient qui se lève d'en haut, pour nous visiter par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie de la paix.

Il paraît; et il proclame à la face de ce monde infidèle, de cette terre étrangère à Dieu, que le premier principe pour recouvrer la vie éternelle, est de *connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé.*

Il déclare que sa doctrine n'est pas de lui, mais *du*

Père qui l'a envoyé. Et s'il opère des miracles à l'appui de la doctrine qu'il prêche, c'est toujours, affirme-t-il, afin que l'on croie que le Père l'a envoyé : *Ut credant quia tu me misisti.*

Enfin, lorsque l'œuvre de sa mission est consommée urs la terre, lorsqu'il y a laissé sa vérité, sa grâce, son sang, et les moyens de s'en appliquer les mérites pour le salut, il pourvoit admirablement à la continuation et à la perpétuité de son œuvre, pour que chaque contrée de la terre, chaque génération d'homme, chaque révolution de siècles rentre successivement dans le domaine de Dieu.

Rendez-vous attentifs, mes très-chers Frères, car c'est ici, à proprement parler, que commence l'œuvre des Missions, telle que nous en voyons les résultats jusqu'à nos jours.

Toute puissance, dit le Sauveur à ses Apôtres, toute, sans réserve et sans limite, *m'a été donnée au ciel et sur la terre;* au ciel, où je suis par ma nature le Fils éternel consubstantiel au Père ; sur la terre, où Dieu m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous donnerai les nations pour héritage, et votre possession n'aura d'autres bornes que celles de l'univers.

Donc, en vertu de cette toute-puissance, *comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie* avec la même mission et la même autorité. *Prêchez l'Evangile à toute créature, allez*, partagez-vous le monde, *enseignez toutes les nations; baptisez-les* pour les faire rentrer dans le sentier de la vie; *enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé*, pour les maintenir dans la voie de la vie éternelle; *et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.*

Les Apôtres avaient reçu précédemment le caractère du sacerdoce dans sa plénitude; ici ils en reçoivent la

mission de Jésus-Christ même ; au cénacle, le Saint-Esprit leur en conférera abondamment la grâce ; et voilà douze Missionnaires légitimement établis pour un monde entier d'étrangers et d'infidèles. Ils se partagent, pour ainsi dire, toute la terre ; Pierre prend la Judée, va s'asseoir un moment à Antioche, et delà pénètre en Italie, *in Italiam*, pour s'asseoir à jamais à Rome, et y fonder pour toujours le centre de l'unité et de la mission catholique.

Paul s'empare de la Grèce, et écrit aux Romains qu'il se propose de pénétrer jusqu'en Espagne.

Jean éclaire l'Asie et l'embaume de sa charité.

Jacques reste à Jérusalem, pour veiller de là sur la dispersion des douze tribus.

André se réserve l'Achaïe ; Philippe, la Phrygie et la Troade ; Thomas pénétre jusque dans les Indes ; et ainsi de ces douze conquérants. La terre semble manquer à la charité de leur zèle, bien autrement qu'elle manquait à l'ambition d'Alexandre.

Ils fondent des Eglises, réunissent des troupeaux, s'ensevelissent dans la gloire du martyre, et laissent des successeurs. Et à mesure que le nombre de ces Missionnaires s'accroît, le royaume de Dieu s'étend avec des proportions gigantesques.

Qu'il nous soit permis ici de commencer le récit de ces merveilles par les conquêtes de la foi dans les Gaules. La patrie et ses souvenirs religieux méritent de nous cette préférence ; d'ailleurs c'est suivre l'ordre des temps, la miséricorde divine nous ayant prévenus avec une promptitude qui devrait réveiller notre reconnaissance.

Saint Philippe, dans la Troade, dans ces lieux fameux d'où étaient partis, disent les poëtes, les fondateurs de Rome, forme sous ses yeux des hommes apostoliques ; c'est à quelques-uns d'entre eux que les Gaules doivent les premiers fondements de l'empire de

Jésus-Christ, fondements jetés à Vienne et à Lyon dès les premiers temps du christianisme.

Polycarpe, disciple de saint Jean, a formé saint Irénée, et Irénée n'est que le successeur de saint Pothin, à Lyon, sur le premier siége des Gaules.

Mais voici que vers le milieu du troisième siècle, toute une phalange de Missionnaires revêtus du caractère épiscopal nous est envoyée de Rome par le successeur de saint Pierre. — C'est Denis qui est à leur tête, et qui s'avance le plus loin dans les Gaules, échelonnant sur son passage les collègues de son apostolat. — Trophime s'arrête à Arles, et Paul à Narbonne; Saturnin descend jusqu'à Toulouse, Austremoine jusqu'à Clermont, Martial jusqu'à Limoges; Gratien descend à Tours sur les bords de la Loire, et Denis à Paris sur les rives de la Seine; — de là il enverra des ouvriers évangéliques dans le Nord, à Meaux, à Rouen, à Amiens, dans tout le Vexin et dans tout le Ponthieu.

L'Angleterre avait aussi reçu la foi. L'hérésie avait infecté sa croyance. Saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes vont, au cinquième siècle, la ramener à l'unité catholique. Mais la lumière sainte a disparu de cette île au sixième siècle, et saint Grégoire pape envoie Augustin évangéliser cette contrée.

Au siècle suivant, Boniface reçoit du Saint-Siége la mission de convertir l'Allemagne. La foi s'élève sur nos têtes comme le soleil sur l'horizon, les ombres diminuent à mesure que le jour croît.

Je vois, vers le douzième siècle, les enfants de saint François d'Assise et saint Dominique qui se dévouent plus spécialement aux Missions.

Hyacinthe, leur disciple, étonne la Prusse et la Russie par ses travaux apostoliques; on dit même qu'il pénétra jusqu'aux frontières de la Chine; et le cardinal Hosius mérite le nom glorieux d'apôtre de la Pologne.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères en Jésus-Christ, ils tournèrent les yeux vers les régions où des âmes languissaient encore dans les ténèbres et dans les horreurs de la barbarie.

Ici, un spectacle nouveau, digne des regards de Dieu et des Anges, se présente à nos yeux.

L'Europe avait été, par rapport aux grands centres de foi établis à Rome et à Jérusalem, une contrée étrangère, un pays infidèle. — La grâce de Jésus-Christ a éclairé et civilisé cette Europe, et la voilà qui veut compléter la prophétie d'Isaïe, et reverser cette divine civilisation jusque dans les îles les plus lointaines, *ad insulas longè.*

Levez-vous, enfants de saint François, disciples de saint Dominique, levez-vous; vous serez les premiers à vous dévouer à ce périlleux ministère.

Disons à la gloire de notre patrie, à l'honneur d'un peuple dont le sort a excité souvent nos sympathies, que ce sont deux Franciscains, l'un Polonais, l'autre Français de nation, qui osèrent les premiers pénétrer en Chine au douzième siècle, pour y recueillir les sueurs fécondes de l'apôtre saint Thomas.

Mais quel est ce nouveau conquérant à l'âme ardente, au cœur de feu, qui s'élève au commencement du seizième siècle? C'est Ignace de la maison de Loyola. Il n'a encore que neuf disciples autour de lui, et déjà il s'engage avec eux, dans la chapelle de Montmartre, à aller prêcher l'Evangile dans la Palestine. Il obtient bientôt de Paul III que sa Compagnie, si illustre dans l'Eglise, ajoutera aux trois vœux de religion un quatrième vœu, celui de se consacrer aux Missions chez les peuples infidèles. — Je vois autour de lui Xavier qu'il a formé, dont il a vaincu l'ambition mondaine en lui répétant

mille fois : *Que sert à l'homme de gagner l'univers ?* Et Xavier tournant cette ambition vers les conquêtes de la foi, devient le glorieux apôtre des Indes et du Japon. — Saint Apôtre, patron de notre Œuvre, comment aurais-je pu vous oublier ici, vous le protecteur d'un troupeau qui me fut longtemps cher, et qui conservera toujours des droits à ma tendresse ?

Un siècle s'écoule encore, et voilà de nouvelles merveilles. — Grégoire XV régularise l'élan et l'ardeur de ces Missions qui se multiplient en fondant, à l'ombre du Saint-Siége, l'admirable congrégation de la *Propagande*, foyer lumineux, cénacle apostolique, d'où partiront les phalanges sacrées qui vont porter au loin le nom de Jésus-Christ, d'où coulera la Mission régulière de tous ceux qui vont répandre chez les infidèles la bonne nouvelle du salut.

Vers le même temps, saint Vincent de Paul *passe en faisant du bien ;* et comme s'il eût voulu renouveler les merveilles du passage du Dieu fait homme, il envoie devant lui ses prêtres de la *Congrégation de la Mission*, et se fait suivre par des légions de filles et de femmes de la charité.

A mesure que les progrès de l'Evangile s'étendent sous de tels ouvriers, il fallait, ce semble, une phalange de prêtres exclusivement dévoués à l'Œuvre admirable des Missions. — Le disciple de saint Dominique illuminait de sa doctrine toutes les chaires. L'enfant de saint François descendait au soulagement des misères les plus hideuses. La Compagnie d'Ignace ne dédaignait pas nos campagnes d'Europe, réchauffait la piété par l'usage plus saint et plus fréquent des sacrements, se consacrait en maître sans égal à l'éducation de la jeunesse. Le prêtre de la Congrégation de la Mission évangélisait les pauvres, et faisait fleurir dans nos séminaires la pensée

du saint Concile de Trente. Tous semblaient ne donner aux Missions lointaines que du superflu de leur zèle et de la surabondance de leur charité. — Et la Providence suscite le zèle de Bernard-de-Sainte-Thérèse, évêque de Babylone; il établit la Congrégation proprement dite des *Missions étrangères*, et laisse la dénomination de son titre épiscopal à la rue qui longe le *séminaire* d'apôtres qu'il a fondé.

Plus tard, vient le séminaire si admirablement nommé du *Saint-Esprit*, qui se partage les colonies de la France. Puis, de nos jours, les modestes et zélés enfants de *Picpus*, les *Maristes* de Lyon qui tiennent à honneur d'évangéliser l'Océanie, les Rédemptoristes, les Oblats de Marie et tant d'autres.

Certes, si dans cette glorieuse pléiade j'oubliais quelque point lumineux, je voudrais mille fois réparer ce silence, et il ne faudrait l'attribuer qu'à mon ignorance de tant de glorieux travaux.

Nombreux ouvriers de l'Evangile, cohortes sacrées qui vous tenez par la main depuis les temps apostoliques jusqu'à nous, depuis les Thomas et les André jusqu'aux Marchand, aux Gagelin, et aux Perboyre : vous paraissez encore un petit nombre, quand l'œil se perd sur ces plaines immenses couvertes de moissons infidèles.

Cependant vous vous partagez toutes les plages des deux hémisphères que la foi n'a pas encore éclairées et échauffées de ses rayons.

Jetons un coup d'œil rapide sur cette carte géographique telle que le zèle de nos Missionnaires l'a tracée.

Missions du Levant, qui comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, l'Ethiopie, la Perse et l'Egypte. Là, il faut que le zèle, et ce n'est pas son seul sacrifice, vive et respire au milieu de la peste.

Missions de l'Amérique, qui comprennent le Canada,

la Louisiane, la Californie longtemps arrosée des sueurs de nos Missionnaires avant qu'elle fut exploitée par les chercheurs d'or; les Antilles, la Guyane, et jusqu'à ces bords si célèbres du Paraguay, où l'Evangile montra une seconde fois comment il savait former un peuple heureux, en lui inspirant la liberté du bien, l'égalité des droits et des devoirs, la fraternité qui n'est plus un mot quand elle se fond dans la charité chrétienne. Réalités heureuses dont on blesserait la sainteté, en les mettant seulement en parallèle avec les rêves et les déceptions d'une nouvelle Icarie.

Missions de l'Inde, c'est l'Indostan, la presqu'île du Gange, jusqu'à Manille et aux Nouvelles Philippines. Là le zèle doit triompher avant tout d'un climat qui dévore.

Missions de la Chine, avec le Tong-King, la Cochinchine et le Japon. C'est la terre classique des persécutions et du martyre.

Missions de l'Océanie, de cette cinquième partie du globe jetée çà et là dans le grand Océan, en y joignant les Missions qui suivent le nègre de l'Afrique et le Caffre errant dans ses déserts brûlés.

Ce serait ici le lieu de vous dire, mes très-chers Frères, toutes les conquêtes que ces Missions obtiennent à la foi : tous les services qu'elles rendent à l'humanité, aux lettres, aux sciences, aux arts, au commerce, à la civilisation et à l'honneur des nations européennes : tous les travaux, les sacrifices, les dévouements, les martyres héroïques de nos Missionnaires. Je me reconnais incapable et indigne de faire ce glorieux tableau. Je sais que le clergé de notre Europe, si admirable de zèle dans son ministère, a encore la gloire de fournir aux Missions ce qu'il y a de plus pur, de plus fervent, de plus apostolique dans son

sein. Mais quand je me replie sur moi qui vous parle, quand, méditant cette œuvre pour vous en parler, je retombais de la vue de ces évangéliques travaux sur la mollesse ou plutôt sur le néant de mon zèle, j'avoue que jamais la responsabilité du sacerdoce ne m'a plus effrayé, et que jamais parallèle ne m'a humilié davantage. — La parole de saint Grégoire pape me revenait naturellement à l'esprit : « Mettons-nous devant les « yeux, dit ce saint Docteur, ce jour de terrible discus- « sion où le Seigneur nous demandera des comptes au « pied de son tribunal. Là, Pierre paraîtra avec la « Judée convertie; Paul traînant à sa suite le salut du « monde entier; André se présentera avec l'Achaïe; « Jean, avec l'Asie; Thomas avec les Indes.... Malheu- « reux que dirons-nous alors, nous qui revenons les « mains vides? » — Certes, l'humilité seule parlait alors dans le cœur de ce grand Pape, car il a porté aux pieds de Jésus-Christ l'Angleterre convertie par ses soins. — Vous seul, Monseigneur, ou les prêtres qui marchent avec vous, pourriez justement dire en ce moment les travaux des Missions catholiques; vos pieds seuls sont assez beaux pour venir dans cette chaire raconter les biens du Seigneur.

Heureusement, tel n'était pas mon but; j'ai voulu seulement vous dire, mes très-chers Frères, que l'œuvre des Missions est l'œuvre continuelle du christianisme; je crois vous en avoir fait un tableau suffisamment digne de vos méditations.

II.

Un mot maintenant, pour finir, rien qu'un mot sur la perpétuité des secours fournis par la piété des fidèles au zèle du prédicateur de l'Evangile.

Les fidèles, dans l'Eglise, n'ont pas reçu la mission

du saint ministère; cette mission auguste n'est pas indistinctement dévolue aux membres de la société chrétienne. Elle n'appartient qu'aux ministres sacrés à qui l'ordination sainte en a donné le caractère et le droit, et qui en font l'exercice légitime par la juridiction ou par la Mission.

Mais saint Paul parle, même pour les simples fidèles, d'une *collaboration* à la foi de l'Evangile : *Collaborantes fidei Evangelii* (Philip. 1).

Or, cette collaboration dont parle l'Apôtre a trois degrés : Vivre dignement de la vie de l'Evangile : *Dignè Evangelio conversamini*; car il est certain que cette vie si pure, si charitable, si dévouée, si humble, si sociale, si courageuse incline les cœurs à vouloir goûter les bienfaits de la foi. — Les premiers chrétiens, dit saint Luc, étaient en grande faveur et considération aux yeux de tout le peuple; il y avait dans leur vie un charme gracieux qui attirait; les païens s'écriaient : Voyez comme ils s'aiment! et de nos jours à la Chine, en voyant la constance de nos Missionnaires, un grand mandarin disait : Il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette Religion de Jésus !

Prier pour les ouvriers évangéliques. — Saint Paul déclarait qu'il avait une mission à remplir à Jérusalem, et qu'ensuite il espérait passer à Rome, et de là se rendre en Espagne. Mais il ajoutait : Je vous supplie, mes frères, de *m'aider* pour cela par vos prières auprès de Dieu, afin que je sois délivré des infidèles. — Il disait aux Corinthiens : Dieu nous a délivrés de grands dangers, j'espère qu'il nous tirera encore de ceux qui nous menacent, mais à la condition que *vous nous aiderez* dans vos prières.

Enfin, et plus directement, avoir une collaboration réelle au succès de l'Evangile.

Prisque et Aquilas n'étaient pas des prêtres, mais de simples ouvriers en tentes : et saint Paul déclare qu'ils ont été *ses aides* en Jésus-Christ. — Je vous recommande, disait-il, notre sœur Phœbé qui est appliquée au ministère dans l'Eglise de Corinthe, au port de Cenchrée ; elle a assisté beaucoup d'ouvriers évangéliques, et m'a rendu à moi-même de grands services. Saluez Marie qui a beaucoup travaillé parmi nous. Saluez notre très-chère Perside qui a beaucoup travaillé dans le Seigneur. — Aidez Evodie et Syntiche qui ont travaillé avec moi dans l'Evangile, avec Clément... Saint Paul n'hésite pas à mettre sur la même ligne la collaboration de ces saintes femmes avec les travaux apostoliques de saint Clément.

Ne vous semble-t-il pas, mes très-chers Frères, lire dans ce peu de lignes toute la Constitution de l'Œuvre de la Propagation de la Foi?

Mais il faut vous montrer brièvement combien le secours que cette Œuvre produit aujourd'hui, est et a été perpétuel dans l'Eglise; qu'il ne diffère de nos temps, que parce que nous avons admis une forme plus régulière et plus abondante.

Qu'était-ce que Marthe, dans la maison de Béthanie, pourvoyant avec tant de sollicitude aux haltes de Jésus-Christ et de ses Apôtres ? — Qu'étaient Marie-Magdeleine, Jeanne, Marie Salomé, et les autres saintes femmes qui suivaient le Sauveur dans ses courses apostoliques, et fournissaient de leurs biens aux besoins de la Mission? — Qu'étaient-ce que ces femmes attachées aux pas des Apôtres et de leurs successeurs, dont la tradition nous a conservé quelques noms vénérés, Plautille à la suite de saint Pierre, Flavie à la suite de saint Paul, Priscille à la suite de saint Clément, Praxède à la suite de saint Marcel? — Qu'étaient les

Chantal auprès de saint François de Sales, les Le Gras, les Longueville auprès de saint Vincent de Paul? — sinon de ces femmes admirables qui aidaient, à leur manière, les Saints à travailler à la propagation de l'Evangile.

Mais de nos jours quelle merveille! — En 1822, à Lyon, dans la ville qui est justement restée le premier siége des Gaules chrétiennes, se fonde notre Œuvre de la Propagation de la Foi. — Paris lui envie bientôt une pensée si généreuse, et ces deux villes se partagent la France au nord et au midi pour recueillir les secours destinés aux Missions. — Le Saint-Siége approuve et bénit; les Evèques adoptent avec amour; tous les diocèses de France entrent dans cette belle Œuvre; bientôt toute l'Europe, toute l'Amérique catholique s'associent à cette pensée. Alors l'OEuvre de la Propagation de la Foi, sans rien perdre de son glorieux caractère de nationalité française, devient universelle; et plus de quatre cents diocèses se font gloire d'apporter à sa source féconde le tribut de leur charité.

Œuvre éminemment catholique; — dans son extension, comme nous venons de le voir, partout où il y a des enfants de l'Eglise Romaine, on cueille l'obole consacrée aux Missions étrangères; — dans son but, qui est de verser partout la lumière et les bienfaits de l'Evangile, secourant aujourd'hui cinquante diocèses en Europe, septante en Asie, qninze en Afrique, quarante-deux en Amérique, treize en Océanie. Œuvre catholique dans sa manière d'opérer, elle a trouvé le secret d'être l'Œuvre de tous, du riche, du pauvre, du puissant du siècle comme de la simple ouvrière, ne demandant à tous qu'une pieuse et courte invocation chaque jour, qu'*un sou* chaque semaine!

Qui de nous, mes très-chers Frères, ne s'associerait pas à cette Œuvre admirable et féconde!

Ses besoins augmentent par l'extension de son zèle, ses ressources doivent augmenter en proportion par la multiplication de notre charité.

Par la grâce du Seigneur, nous avons l'être, le mouvement et la vie dans une atmosphère toute imprégnée des richesses du salut; le secours aux Missions étrangères est la juste dette de notre reconnaissance.

Cette Œuvre d'ailleurs nous fait entrer si profondément dans les travaux évangéliqnes et dans leur récompense!

Un sou par semaine! vous dirais-je avec un de nos vénérables Evêques, *un sou* par semaine! et vous entrez dans le mérite des Apôtres, des Confesseurs et des Martyrs! — *Un sou* par semaine! et vous catéchisez, vous prêchez, vous baptisez, vous sauvez les âmes par toutes ces bouches et par toutes ces mains apostoliques. — *Un sou* par semaine! et vous agissez par tous ces dévouements, vous triomphez par tous ces courages, vous avez part à tout ce qu'ils accomplissent dans le royaume de Jésus-Christ.

Mes Frères, nous avons bien besoin de soutenir et d'étayer nos chances de salut éternel; elles sont si faibles!

Nous les étayons par la dévotion à la sainte Vierge qui est le secours et l'espérance des chrétiens; nous les étayons par l'aumône qui donne devant Dieu une grande confiance à tous ceux qui la pratiquent; joignons la chance heureuse de contribuer à gagner des âmes au Seigneur; et n'oublions pas cette parole de saint Jacques, que je vous laisse comme bénédiction : *Celui qui aura fait revenir un pécheur de l'erreur de ses voies, sauvera son âme de la mort, et couvrira la multitude de ses péchés.*

RELATION

DU MARTYRE DE MATTHIEU GAM,

ADRESSÉE
A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, A PARIS, PAR MGR LEFEBVRE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE OCCIDENTALE.

« Matthieu Gam, âgé de 34 ans, était né de parents chrétiens, dans la province de *Biên-hoa*. Sa conduite avait toujours été exemplaire, mais sa ferveur avait encore redoublé depuis deux ans qu'il s'était voué au service de la Mission. Il était conducteur de la barque qui portait Mgr l'Evêque d'Isauropolis et M. Duclos en Cochinchine, l'année dernière, et fut arrêté avec eux le 6 juin. C'était celui de tous nos matelots indigènes qui se trouvait, par son emploi, le plus gravement compromis. Aussi Thiêu-tri ne lui a pas fait grâce. L'édit du roi était ainsi conçu : « Le *Bôi* (c'est le nom qu'il « donnait à Matthieu Gam) est coupable d'avoir suivi « la fausse Religion de Jésus, d'être allé commercer « en pays étranger, d'avoir introduit des Européens « dans notre royaume; par son refus d'abjurer son « culte, il s'obstine évidemment dans la violation des « lois. En conséqnence, l'année prochaine, à l'expi- « ration du temps prohibé, il aura la tête tranchée

« suivant la sentence. Ses sept compagnons seront mis « à mort après un plus long emprisonnement. »

« Le décret royal ne fut envoyé aux mandarins chargés de son exécution que dans le courant de février 1847. Ceux-ci par un reste de commisération pour le sort de Matthieu Gam, en qui ils ne voyaient pas de crime qui méritât la mort, écrivirent aux grands mandarins de la cour, les priant de solliciter auprès du roi la remise de la peine capitale. Mais sur ces entrefaites, arriva l'affaire de M. le commandant Lapierre à Tourane : alors les mandarins n'espérant plus aucune faveur de la part du monarque irrité contre les chrétiens, ordonnèrent les apprêts du supplice.

« Cependant Matthieu Gam brûlait du désir de mourir pour la foi; il craignait, disait-il, que ses péchés ne l'eussent rendu indigne d'une si grande grâce et que le roi ne mitigeât la sentence. Quand il apprit qu'elle devait être exécutée sans rémission, il manifesta une joie sensible. Trois jours avant sa mort on l'a entendu dire en versant des larmes : « Seigneur, la « peine que je dois subir est encore insuffisante pour « expier mes péchés. » Je ne saurais mieux exprimer les sentiments de sa belle âme qu'en traduisant sa lettre à Mgr Miche, qui lui avait fait annoncer sa fin prochaine : « Je n'ai pas formé d'autre souhait, écri« vait-il, depuis le jour où j'ai été arrêté ; cette vie « passe avec tant de rapidité, mais au ciel nous « serons éternellement bienheureux. Tout mon dé« sir est de glorifier le saint nom du Seigneur. Tous « les jours que j'ai passés dans cette prison ont été « pour moi des jours de joie; je n'ai éprouvé ni tristesse « ni inquiétude à l'égard de mon père, de ma mère, « de mes frères, de ma femme et de mes enfants. Telle « est la volonté de Dieu; je dois m'en réjouir, l'adorer

« et l'accomplir avec amour, afin de me rendre digne
« d'être regardé comme son enfant. Celui qui remporte
« ici-bas la victoire, recevra dans le ciel une récom-
« pense infinie. »

« Matthieu avait déclaré bien des fois devant les mandarins qu'il n'abandonnerait jamais sa Religion, quoiqu'il fût certain qu'une apostasie seulement extérieure eût suffi pour sauver sa vie. Quand le président du tribunal vint le trouver dans sa prison pour le conduire au supplice, il lui dit encore : « Si tu veux abju-
« rer ton culte, j'en vais référer au roi et tu échapperas
« à la mort. — Qu'on me livre à l'exécuteur, répondit
« Matthieu, je n'abjurerai pas. » Arrivé au prétoire, le mandarin lui dit une dernière fois : « Tu n'as pas d'au-
« tre crime que celui d'être chrétien, et c'est pour cela
« que tu dois mourir; si tu renonces à ta Religion, tu ne
« seras pas décapité. — Mandarin, dit Matthieu, je suis
« chrétien et j'observe la Religion depuis mon enfance,
« je ne l'abandonnerai pas, même pour éviter la mort. »
Le mandarin ajouta : « Ce n'est pas moi qui te con-
« damne, ce sont les lois : ne parle pas davantage,
« cela suffit, j'ai pitié de ta femme et de tes enfants. »
Matthieu disait encore à quelques mandarins subalternes : « Que je suis content de mourir! jamais je
« n'ai éprouvé tant de joie; si je voulais dire un mot
« j'éviterais la mort; mais j'aime mieux être coupable
« aux yeux du roi que d'offenser mon Dieu. Encore un
« instant, et je serai en possession du vrai bonheur. »

« En sortant du palais de justice il aperçut une chrétienne de sa connaissance, et lui dit : « Quel est
« mon bonheur! Notre-Seigneur qui était l'innocence
« même a souffert la mort, et moi tout pécheur que je
« suis j'ai part au même sacrifice. » Remarquant qu'on proclamait sa sentence à voix trop basse, il dit au

crieur : « Parle haut pour que tout le monde entende. » Puis se tournant vers le mandarin : « Que craignez-vous? « dit-il, je suis si content de mourir ainsi ; pourquoi « n'ordonnez-vous pas qu'on proclame ma sentence à « haute voix? « Cette sentence était ainsi conçue : « Le « *Boi*, chrétien, est allé à Syngapore, il a introduit des « ministres de la Religion d'Europe, il ne veut pas « renoncer à sa Religion ; le roi ordonne qu'il ait la « tête tranchée. »

« Matthieu s'était confessé trois fois pendant sa captivité ; la dernière fois le prêtre lui promit de lui donner encore une dernière absolution, quand on le conduirait au supplice. Depuis ce jour il dit adieu à toutes les choses du monde ; il fit porter à sa femme et à ses enfants la prière de ne pas venir le voir, de peur que leur présence ne troublât la paix qu'il goûtait dans son cœur. A peine sorti des portes de la ville, son premier soin fut de chercher le prêtre parmi la foule. Il regardait de côté et d'autre ; s'il apercevait un chrétien, il le saluait et lui disait adieu d'un air souriant. Le prêtre s'étant offert à sa vue, il baissa les yeux et inclina la tête comme un homme qui s'excite à la contrition de ses péchés. Arrivé au lieu du supplice, il dit au bourreau : « Je vous demande un instant. » Puis ayant jeté un regard vers le prêtre, il se prosterna la face contre terre, récita une prière, pendant laquelle on le vit frapper trois fois sa poitrine, et le prêtre lui donna l'absolution. Ensuite il s'assit un moment tandis que les soldats coupaient la cangue ; ce travail achevé, il s'agenouilla, et voulut être décapité dans cette posture ; il fut impossible aux soldats de le forcer de s'asseoir suivant l'usage. Il resta donc à genoux, immobile comme un homme qui est entré dans une méditation profonde. Au signal donné par le mandarin, le

bourreau frappe un premier coup qui ne porte qu'une légère blessure; un second tranche le cou à moitié, enfin au troisième coup la tête tombe. Cependant Matthieu ne laissa échapper aucun cri, ne fit aucun mouvement; il s'offrit au glaive, dit un témoin, comme une brebis à la boucherie. Après que les soldats se furent retirés, les chrétiens approchèrent, cousurent la tête à sa place naturelle, ensevelirent le corps et l'inhumèrent en terre sainte. Les païens même avouaient hautement que cet homme n'était point coupable de crime qui méritât une pareille peine.

« Ce sacrifice a été consommé le 11 mai 1847. Il n'est aucune des circonstances rapportées ci-dessus qui ne soit appuyée sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi. Parmi nos chrétiens on croirait faire injure au généreux néophyte en priant pour lui, tant on est persuadé que sa mort est celle d'un martyr.

« † DOMINIQUE,

« *Ev. D'Isauropolis.* »

Dans la somme de 2,193 liv. tosc. soit 1,843 f. 80 c. portée au compte du diocèse de Prato (Annales n° 121 page XIX) se trouvait comprise celle de 100 liv. tosc, soit 84 f., don pour le baptême des enfants infidèles.

Lyon. Imprimerie de J. B. Pélagaud.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE [illegible]

[illegible] 18[illegible]. — N° [illegible]



A LYON,

CHEZ L'EDITEUR, [illegible]

[illegible]

A PARIS,

[illegible]

AVIS.

Ceux d'entre les Souscripteurs qui n'auraient point encore soldé leur annuité sont instamment priés de la solder au plus tard le 31 décembre. MM. les Correspondants, de leur côté, voudront bien faire leur dernier versement au Conseil Central le 20 janvier au plus tard. MM. les Collecteurs de l'Œuvre sont invités aussi à faire circuler les Annales aussi promptement que possible, et à renvoyer au Correspondant principal du Diocèse, les cahiers qui seraient restés sans emploi.

MISSIONS DU THIBET.

Lettre de M. Huc, Missionnaire Apostolique en Mongolie, à M. Etienne, Supérieur Général de Saint-Lazare à Paris (1).

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

« Il y avait tout au plus un mois que nous étions à H'Lassa, et déjà les nombreux habitants de cette ville étaient accoutumés à parler avec respect et admiration de la sainte doctrine de Jéhovah. La paix et la tranquillité dont nous jouissions, la protection éclatante que nous accordait le gouvernement thibétain, la sympathie dont le peuple semblait nous entourer, tout nous donnait l'espérance, qu'avec l'aide de Dieu, nous pourrions jeter au sein même de la capitale du bouddhisme les fondements d'une Mission dont l'influence s'étendrait bientôt jusque chez les tribus nomades de la Mongolie.

(1) Cette lettre fait suite à la correspondance du même Missionnaire, publiée dans les Nos 122 et 123 des Annales.

Le moment paraissait arrivé où les pèlerins tartares pourraient enfin venir s'instruire à H'Lassa de la seule doctrine qni puisse sauver les âmes et civiliser les nations.

« Aussitôt que nous crûmes notre position assurée à H'Lassa, nous songeâmes aux moyens de renouer au plus tôt nos communications avec l'Europe. La voie du désert était impraticable. Nous avions bien pu traverser une fois, et comme miraculeusement, ces steppes infestées de brigands et de bêtes sauvages ; mais il n'était pas permis de s'arrêter à la pensée d'organiser un service de courriers sur cette route affreuse. En supposant d'ailleurs toute la sécurité désirable, le trajet eût été d'une longueur désespérante. La voie de l'Inde nous parut la seule praticable. De H'Lassa jusqu'aux premiers postes anglais, il n'y a guère qu'un mois de marche. En établissant un correspondant par de là les monts Hymalaya, et un autre à Calcutta, nos communications avec la France devenaient, sinon promptes et faciles, du moins réalisables. Comme ce plan ne pouvait s'exécuter qu'avec l'assentiment du gouvernement thibétain, nous le communiquâmes au régent qui entra aussitôt dans nos vues. Il fut donc convenu qu'à la belle saison M. Gabet entreprendrait le voyage de Calcutta, avec une escorte thibétaine qui l'accompagnerait jusqu'au Boutan.

« Tels étaient les plans que nous formions pour l'établissement d'une Mission à H'Lassa. Mais en ce moment même l'ennemi de tout bien travaillait à ruiner nos projets, et à nous éloigner d'un pays qu'il semble avoir choisi pour le siége de son empire. Ayant entendu çà et là quelques paroles de mauvais augure, nous comprîmes que l'ambassadeur chinois tramait secrètement notre expulsion du Thibet. Le bruit vague de cette persécution

n'avait, du reste, rien qui pût nous étonner. Dès le commencement, nous avions prévu que s'il nous survenait des difficultés, ce ne pourrait être que de la part des mandarins chinois. Ki-Chan, en effet, ne pouvait supporter de voir le gouvernement thibétain accueillir si favorablement une religion et des étrangers, que les absurdes préjugés de la Chine repoussent depuis si longtemps de ses frontières. Le christianisme et le nom français excitaient trop vivement la sympathie de la population de H'Lassa, pour que les Chinois n'en fussent pas jaloux. Un agent de la cour de Pékin ne pouvait penser sans dépit à la popularité dont des étrangers jouissaient dans le Thibet, et à l'influence qu'ils exerceraient peut-être un jour dans un pays que la Chine a tant intérêt à tenir sous sa domination. Il fut donc arrêté qu'on chasserait de H'Lassa les prédicateurs de la religion du Seigneur du ciel.

« Un jour l'ambassadeur Ki-Chan nous fit appeler, et après maintes cajoleries, il finit par nous dire que le Thibet était un pays trop froid, trop pauvre pour nous, et qu'il fallait songer à retourner dans notre royaume de France. Ki-Chan nous adressa ces paroles avec une sorte de laisser-aller et d'abandon, comme s'il eût supposé qu'il n'y avait pas la moindre objection à faire. Nous lui demandâmes si, en parlant ainsi, il entendait nous donner un conseil ou un ordre. —
« L'un et l'autre, nous répondit-il froidement. — Puis-
« qu'il en est ainsi, nous avons d'abord à te remercier
« pour l'intérêt que tu parais nous porter, en nous aver-
« tissant que ce pays est froid et misérable. Mais tu
« devrais savoir que des hommes comme nous ne re-
« cherchent pas les biens et les commodités de cette vie.
« S'il en était autrement, nous serions restés dans notre
« royaume de France. Car, ne l'ignore pas, il n'existe

« nulle part une contrée qui vaille notre patrie. Pour « ce qu'il y a d'impératif dans tes paroles, voici notre « réponse : Admis dans le Thibet par l'autorité du lieu, « nous ne reconnaissons ni à toi ni à qui que ce soit le « droit d'y troubler notre séjour, — Comment! vous « êtes des étrangers, et vous prétendez rester encore « ici? — Oui, nous sommes étrangers, mais nous « savons que les lois du Thibet ne ressemblent pas à « celles de la Chine. Les Pébouns, les Katchis, les « Mongols sont étrangers comme nous, et cependant « on les laisse vivre en paix; nul ne les tourmente. « Que signifie donc cet arbitraire de vouloir exclure les « Français d'un pays ouvert à tous les peuples? Si les « étrangers doivent partir de H'Lassa, pourquoi y « reste-tu? Est-ce que ton titre de *Kin-Tchai* (ambas- « sadeur) ne dit pas clairement que toi-même tu n'es ici « qu'un étranger? — A ces mots, Ki-Chan bondit sur « son coussin cramoisi. — Moi, un étranger! s'écria- « t-il. Un étranger! moi qui porte la puissance du grand « empereur! Il n'y a encore que quelques mois, qui donc « a jugé et envoyé en exil le Nomekhan? (1) — Nous « connaissons cette affaire. Il y a cette différence entre « le Nomekhan et nous, que le Nomekhan est du Kan- « Sou, province de l'empire, et que nous autres nous « sommes de la France, où ton grand empereur n'a « rien à voir; que le Nomekhan a assassiné trois Talé- « Lama, et que nous autres nous n'avons fait de mal à « personne. Est-ce que nous avons un autre but que « celui de faire connaitre aux hommes le véritable Dieu, « et de les instruire des moyens de sauver leurs âmes?

(1) Le Nomekhan est le second personnage du Thibet; il y exerce la souveraineté temporelle au nom du Talé-Lama.

« — Oui, je vous l'ai déjà dit, je crois que vous êtes
« des gens honnêtes, mais enfin la religion que vous
« prêchez a été déclarée mauvaise et a été prohibée
« par notre grand empereur. — Aux paroles que tu
« viens de prononcer, nous n'avons à répondre que ce-
« ci : c'est que la religion du Seigneur du ciel n'a jamais
« eu besoin de la sanction de ton empereur pour être
« une religion sainte, pas plus que nous de sa mission
« pour la venir prêcher dans le Thibet. » L'ambassadeur chinois ne jugea pas à propos de continuer cette discussion, il nous congédia sèchement, en nous déclarant que nous pouvions nous tenir assurés qu'il nous ferait partir du Thibet.

« Nous nous hâtâmes de nous rendre chez le régent, et de lui faire part de la déplorable entrevue que nous avions eue avec Ki-Chan. Le premier Kalou (1) avait eu connaissance des projets de persécution que les mandarins chinois tramaient contre nous. Il tâcha de nous rassurer, et nous dit que, protégeant dans le pays des milliers d'étrangers, il serait assez fort pour nous y faire jouir d'une protection que le gouvernement thibétain accordait à tout le monde. — « Au reste, ajouta-t-il, lors même que nos lois interdiraient aux étrangers l'entrée de notre pays, ces lois ne pourraient vous atteindre. Les religieux, les hommes de prière étant de tous les pays, ne sont étrangers nulle part. Telle est la doctrine qui est enseignée dans nos saints livres. Il est écrit : *La chèvre jaune est sans patrie et le lama n'a pas de famille*... H'Lassa étant le rendez-vous et le séjour spécial des hommes de prière,

(1) Les Kalous, au nombre de quatre, forment le ministère thibétain ; le premier d'entre eux avait alors le titre de régent.



ce seul titre devrait toujours vous y faire trouver liberté et protection. »

« Cette opinion des bouddhistes, qui fait du religieux un homme cosmopolite, n'est pas simplement une pensée mystique écrite dans les livres; mais nous avons remarqué qu'elle était passée dans les mœurs et les habitudes des lamazeries. Aussitôt qu'un homme s'est rasé la tête et a revêtu le costume religieux, il renonce à son ancien nom pour en prendre un nouveau. Si on demande à un lama de quel pays il est, il répond : « Je n'ai pas de patrie, mais je passe mes jours dans « telle lamazerie. » Cette manière de penser et d'agir est même admise en Chine parmi les bonzes et les autres espèces de religieux qu'on a coutume de désigner sous le nom générique de *Tchou-kia-djen*, *homme sorti de la famille.*

« Il s'engagea à notre sujet une lutte de plusieurs jours entre le gouvernement thibétain et l'ambassadeur chinois. Ki-Chan, afin de mieux réussir dans ses prétentions, se posa comme défenseur des intérêts du Talé-Lama. Voici quelle était son argumentation : envoyé à H'Lassa par son empereur, afin de protéger le Bouddha vivant, il était de son devoir d'éloigner de lui tout ce qui pouvait lui être nuisible. Des prédicateurs de la religion du Seigneur du ciel, bien qu'animés d'intentions excellentes, propageaient une doctrine qui, au fond, tendait à ruiner l'autorité et la puissance du Talé-Lama. Leur but avoué était de substituer leurs croyances religieuses au bouddhisme, et de convertir tous les habitants du Thibet, de tout âge, de toute condition et de tout sexe. Que deviendrait le Talé-Lama, lorsqu'il n'aurait plus d'adorateurs? L'introduction de la religion du Seigneur du ciel dans le pays ne conduit-elle pas directement à la destruction du sanctuaire de Bouddha.

La, et par conséquent à la ruine de la hiérarchie lamanesque et du gouvernement thibétain? — « Moi, disait-il, qui suis ici pour défendre le Talé-Lama, puis-je laisser à H'Lassa des hommes qui sèment des doctrines si redoutables? Lorsqu'elles auront pris racine et qu'il ne sera plus possible de les extirper, qui sera responsable d'un si grand mal? Qu'aurais-je à répondre au grand empereur, lorsqu'il me reprochera ma négligence et ma lâcheté? Vous autres Thibétains, disait-il au régent, vous ne comprenez pas la gravité de cette affaire. Parce que ces hommes sont vertueux et irréprochables, vous pensez qu'ils ne sont pas dangereux... C'est une illusion. S'ils restent longtemps à H'Lassa, ils vous auront bientôt ensorcelés. Parmi vous, il n'est personne qui soit capable de lutter avec eux en matière de religion. Vous ne pourrez vous empêcher d'adopter leurs croyances, et dans ce cas le Talé-Lama est perdu. »

« Le régent n'entrait nullement dans ces appréhensions que l'ambassadeur chinois cherchait à lui inspirer. Il soutenait que notre présence à H'Lassa, était incapable de nuire, en aucune façon, au gouvernement thibétain.

« Si la doctrine que ces hommes apportent, disait-il, est une doctrine fausse, les Thibétains ne l'embrasseront pas. Si au contraire elle est vraie, qu'avons-nous à craindre? Comment la vérité pourrait-elle être préjudiciable aux hommes? Ces deux lamas du royaume de France, ajoutait-il, n'ont fait aucun mal, ils sont animés des meilleures intentions à notre égard. Pouvons-nous, sans motif, les priver de la liberté et de la protection que nous accordons ici à tous les étrangers, et surtout aux hommes de prière? Nous est-il permis de nous rendre coupables d'une injustice actuelle et certaine, par la crainte imaginaire d'un malheur à venir?

« Ki-Chan reprochait au régent de négliger les intérêts du Talé-Lama, et le régent, de son côté, l'accusait de profiter de la minorité du souverain pour tyranniser le gouvernement thibétain. Quant à nous, au milieu de ce malheureux conflit, nous refusions de reconnaître l'autorité du mandarin chinois, et nous déclarions que nous ne quitterions pas le pays sans un ordre formel du régent, qui nous assurait constamment qu'on ne lui arracherait jamais un acte semblable.

« La querelle s'envenimant tous les jours de plus en plus, Ki-Chan se décida enfin à prendre sur lui de nous faire partir. Les choses en vinrent à un tel point, que la prudence nous fit une obligation de céder aux circonstances, et de ne pas opposer une plus longue résistance, de peur de compromettre le régent, et de devenir peut-être la cause de fâcheuses dissensions entre la Chine et le Thibet. En nous roidissant contre cette injuste persécution, nous avions à craindre d'irriter trop vivement les Chinois, et de fournir des prétextes à leur projet d'usurpation sur le gouvernement thibétain. Si, à cause de nous, une rupture venait malheureusement à éclater entre H'Lassa et Pékin, on ne manquerait pas de nous en rendre responsables, nous deviendrions odieux aux yeux des Thibétains, et l'introduction du christianisme dans ces contrées souffrirait peut-être dans la suite de plus grandes difficultés. Nous pensâmes donc qu'il valait mieux courber la tête et accepter avec résignation le rôle de persécutés. Notre conduite prouverait du moins aux Thibétains que nous étions venus au milieu d'eux avec des intentions pacifiques, et que nous n'entendions nullement nous y établir par la violence.

« Après avoir mûrement réfléchi aux motifs que nous venons d'indiquer, nous nous rendîmes chez le régent. En apprenant que nous avions résolu de partir de

H'Lassa, il parut triste et embarrassé. Il nous dit qu'il eût vivement désiré pouvoir nous assurer dans le Thibet un séjour libre et tranquille, mais que, seul et destitué de l'appui de son souverain, il s'était trouvé trop faible pour réprimer la tyrannie des Chinois qui, depuis plusieurs années, profitant de l'enfance du Talé-Lama, s'arrogeaient des droits inouïs dans le pays. Nous remerciâmes le régent de sa bonne volonté, et nous partîmes pour nous rendre chez l'ambassadeur chinois.

« Nous dîmes à Ki-Chan que, loin de tout moyen de protection, nous étions décidés à nous éloigner de H'Lassa, puisqu'on voulait nous y contraindre; mais que nous protestions contre cette violation de nos droits. — Oui, c'est cela, nous répondit Ki-Chan, il n'y a rien de mieux à faire. Il faut vous mettre en route, ce sera bien pour vous, bien pour moi, bien pour les Thibétains, bien pour tout le monde. — Il nous annonça ensuite qu'il avait déjà ordonné de faire tous les préparatifs nécessaires pour notre prochain départ, que déjà le mandarin et l'escorte qui devaient nous accompagner avaient été désignés. Il avait été même arrêté que nous partirions dans huit jours, et qu'on nous ferait suivre la route qui conduit aux frontières de Chine. Ces dernières dispositions excitèrent tout à la fois notre indignation et notre surprise. Nous ne concevions pas qu'on eût la cruauté de nous condamner à un voyage de huit mois, tandis qu'en nous dirigeant vers l'Inde, vingt-cinq jours de marche nous suffisaient pour arriver au premier poste européen, où nous ne pouvions manquer de trouver des moyens sûrs et faciles pour nous rendre à Calcutta. Nous fîmes là-dessus les plus instantes réclamations; mais elles ne furent pas écoutées, non plus que la demande d'un sursis de quelques jours pour nous reposer un peu de la longue route que nous venions de faire, et laisser se ci-

catriser de grandes plaies causées par le froid du désert. Tout ce que nous pûmes dire pour adoucir la dureté de l'ambassadeur chinois fut inutile.

« Le lendemain Ki-Chan nous fit appeler pour nous communiquer un rapport qu'il avait rédigé au sujet de nos affaires, et qu'il devait adresser à l'empereur. — « Je n'ai pas voulu, nous dit-il, le faire partir avant de « vous le lire, de peur qu'il ne me soit échappé des « paroles inexactes ou qui pourraient vous être désagréa- « bles. » — Ayant obtenu son principal but, Ki-Chan reprenait à notre égard ses manières aimables et caressantes. Son rapport était assez insignifiant, ce qu'on y disait de nous n'était ni bien ni mal. On se contentait d'y donner une sèche nomenclature des pays que nous avions parcourus depuis notre départ de Macao. — « Ce rapport va-t-il bien comme cela, dit Ki-Chan ; y « trouvez-vous quelque chose à redire ? » — M. Huc répondit qu'il aurait à faire une observation d'une grande importance. — « Parle, j'écoute tes paroles. — Ce que « j'ai à te dire ne nous intéresse nullement, mais cela « te touche de très-près. — Voyons, qu'est-ce donc ? — « Ma communication doit être secrète, fais retirer tout « ce monde. — Ces gens sont mes serviteurs ; ils ap- « partiennent tous à ma maison, ne crains rien. — Oh ! « nous autres, nous n'avons rien à craindre, tout le « danger est pour toi ! — Du danger pour moi !... « N'importe, les gens de ma suite peuvent tout enten- » dre. — Si tu veux, tu leur rapporteras ce que j'ai à « te dire ; mais je ne puis parler en leur présence. — « Les mandarins ne peuvent s'entretenir en secret avec « des étrangers. Cela nous est défendu par les lois. « — Dans ce cas je n'ai rien à te dire ; envoie le rap- « port tel qu'il est ; mais, s'il t'en arrive malheur, ne « t'en prends qu'à toi... » L'ambassadeur chinois

devint pensif; il aspira coup sur coup de nombreuses prises de tabac, et après avoir longtemps réfléchi il dit aux gens de sa suite de se retirer et de nous laisser seuls avec lui.

« Quand tout le monde fut parti, M. Huc prit la parole. — « Maintenant, dit-il à Ki-Chan, tu vas com-« prendre pourquoi j'ai voulu te parler en secret, et « combien il t'importe que personne n'entende ce que j'ai « à te dire. Tu vas juger si nous sommes des hommes « dangereux, nous qui craignons même de nuire à nos « persécuteurs. — Ki-Chan était pâle et décontenancé. — « Voyons, dit-il, explique-toi, que tes paroles soient « blanches et claires; que veux-tu dire? — Dans ton « rapport il y a unè chose inexacte. Tu me fais partir « de Macao avec mon frère Joseph Gabet, pourtant je « ne suis entré en Chine que quatre ans après lui. — « Oh! si ce n'est que cela, c'est facile à corriger. — « Oui, très-facile; ce rapport, dis-tu, est pour l'em-« pereur, n'est-ce pas? — Certainement. — Dans ce « cas, il faut dire à l'empereur la vérité et toute la vérité. « — Oui, oui, toute la vérité; corrigeons le rapport... « A quelle époque es-tu entré en Chine? — Dans la « vingtième année de *Tao-Kouang* (1840)... Ki-Chan » prit son pinceau et écrivit à la marge : Vingtième an-« née de Tao-Kouang. — Quelle lune? — Deuxième « lune. » Ki-Chan entendant parler de la deuxième lune, posa son pinceau et nous regarda fixement. — « Oui, « je suis entré dans l'empire chinois la vingtième année « de Tao-Kouang, dans la deuxième lune. J'ai traversé « la province de Canton, dont tu étais à cette époque le « vice-roi (1)... Pourquoi n'écris-tu pas ? Est-ce qu'il ne

(1) Les lois qui interdisent l'entrée des Missionnaires en Chine, punissent sévèrement tout gouverneur qui les a laissé pénétrer dans sa province.

« faut pas dire toute la vérité à l'empereur? — La fi-
« gure de Ki-Chan se contracta... Comprends-tu main-
« tenant pourquoi j'ai voulu te parler en secret? — Oui,
« je sais que les chrétiens ne sont pas méchants...
« Quelqu'un ici connaît-il cette affaire? — Non, per-
« sonne. » Ki-Chan prit le rapport et le déchira. Il en composa un nouveau tout différent du premier. Les dates de notre entrée en Chine n'y étaient pas précisées, et on y lisait un pompeux éloge de notre science et de notre sainteté. Ce pauvre homme avait eu la simplicité de croire que nous attacherions une grande importance à ce que l'empereur de Chine eût une bonne opinion de nous.

« D'après les ordres de Ki-Chan nous devions nous mettre en route après les fêtes de la nouvelle année thibétaine. Il n'y avait pas encore deux mois que nous étions arrivés à H'Lassa, et nous y avions passé déjà deux fois le nouvel an, d'abord à l'européenne et ensuite à la chinoise; c'était maintenant le tour de la manière thibétaine. Quoiqu'à H'Lassa on suppute l'année comme en Chine, d'après le système lunaire, cependant les calendriers de ces deux pays ne s'accordent pas. Celui de H'Lassa est toujours d'une lune en arrière sur celui de Pékin.

« Le renouvellement de l'année est, pour les Thibétains, comme pour tous les peuples, une époque de fêtes et de réjouissances. Les derniers jours de la douzième lune sont consacrés à en faire les préparatifs. On s'approvisionne de thé, de beurre, de tsamba, de vin d'orge et de quelques quartiers de bœuf ou de mouton. Les beaux habits sont retirés de leurs armoires, on enlève la poussière dont les meubles sont ordinairement recouverts; on fourbit, on nettoie, on balaie, on cherche, en un mot, à introduire dans l'intérieur de la maison

un peu d'ordre et de propreté. La chose n'arrivant qu'une fois par an, tous les ménages prennent un nouvel aspect. Les autels domestiques sont surtout l'objet d'un soin tout particulier. On repeint à neuf les vieilles idoles, on façonne avec du beurre frais des pyramides, des fleurs et divers ornements destinés à parer les petits sanctuaires où résident les bouddha de la famille.

« Le premier *louk-so* ou rite de la fête commence à minuit; aussi tout le monde veille, attendant avec impatience cette heure mystique et solennelle qui doit clore la vieille année et ouvrir le cours de la nouvelle. Comme nous étions peu curieux de saisir ce point d'intersection qui sépare les deux années thibétaines, nous nous étions couchés à notre heure ordinaire. Nous dormions profondément, lorsque nous fûmes tout à coup réveillés par les cris de joie qui éclatèrent de toute part, dans les quartiers de la ville. Les cloches, les cymbales, les conques marines, les tambourins, tous les instruments de la musique thibétaine se firent bientôt entendre et donnèrent naissance au tintamarre le plus affreux qu'on puisse imaginer. On eût dit qu'on accueillait par un charivari l'année qui venait d'éclore. Nous eûmes un instant bonne envie de nous lever pour aller contempler le bonheur des heureux habitants de H'Lassa; mais le froid était si piquant, qu'après de mûres et sérieuses réflexions, nous opinâmes qu'il serait plus convenable de demeurer sous nos épaisses couvertures de laine, et de nous unir seulement de cœur à la félicité publique... Des coups redoublés qui retentirent bientôt à la porte de notre demeure et qui menaçaient de la faire voler en éclats, nous avertirent qu'il fallait renoncer à notre magnifique projet. Après quelques tergiversations, nous fûmes enfin contraints de sortir de notre chaude couchette. Nous endossâmes nos robes, et la porte ayant été

ouverte, quelques Thibétains de nos connaissances envahirent notre chambre en nous conviant au régal de la nouvelle année. Ils portaient tous entre leurs mains un petit pot en terre cuite, où flottaient dans de l'eau bouillante des boulettes fabriquées avec du miel et de la farine de froment. Un de ces visiteurs nous offrit une longue aiguille en argent terminée en crochet, et nous invita à pêcher dans son récipient. D'abord nous voulûmes nous excuser, en objectant que nous n'étions pas dans l'habitude de prendre de la nourriture pendant la nuit. Mais on nous fit des instances si engageantes, on nous tira la langue de si bonne grâce, qu'il fallut bien se résigner au *louk-so*. Nous piquâmes chacun une boulette que nous écrasâmes d'abord entre les dents pour en étudier la saveur... Nous nous regardâmes en faisant la grimace. Cependant les convenances étaient là, et nous dûmes avaler par politesse. Si encore nous en avions été quittes pour ce premier dévouement! Mais le *louk-so* était inexorable. Les nombreux amis que nous avions à H'Lassa se succédèrent presque sans interruption, et force nous fut de croquer jusqu'au jour des dragées thibétaines.

« Le second *louk-so* consiste encore à faire des visites, mais avec un nouveau cérémonial. Aussitôt que l'aube paraît, les Thibétains parcourent les rues de la ville, portant d'une main un pot de thé beurré, et de l'autre un large plat doré et vernissé, rempli de farine de tsamba (1) amoncelée en pyramide et surmontée de trois épis d'orge. En pareil jour, il n'est pas permis de faire des visites sans avoir avec soi du tsamba et du thé beurré.

(1) Le *tsamba* est une orge noire qui fait la base alimentaire de toute la population thibétaine.

Dès qu'on est entré dans la maison de ceux à qui on veut souhaiter la bonne année, on commence avant tout par se prosterner trois fois devant l'autel domestique, qui est solennellement paré et illuminé. Ensuite, après avoir brûlé quelques feuilles de cèdre ou d'autres arbres aromatiques dans une grande cassolette en cuivre, on offre aux assistants une écuellée de thé, et on leur présente le plat où chacun prend une pincée de tsamba. Les gens de la maison font aux visiteurs la même politesse. Les habitants de H'Lassa ont la coutume de dire : Les Thibétains célèbrent les fêtes du nouvel an avec du tsamba et du thé beurré ; les Chinois, avec du papier rouge et des pétards ; les Katchis, avec des mets recherchés et du tabac ; les Pébouns, avec des chansons et des gambades.

« Quoique ce dicton populaire soit plein d'exactitude, cependant les Pébouns n'ont pas tout à fait le monopole de la gaîté ; les Thibétains savent aussi animer leurs fêtes du nouvel an par des réjouissances bruyantes et où les chants et les danses jouent toujours un grand rôle. Des groupes d'enfants, portant de nombreux grelots suspendus à leur robe verte, parcourent les rues et vont, de maison en maison, donner des concerts qui ne sont pas dépourvus d'agrément. Le chant, ordinairement doux et mélancolique, est entrecoupé de refrains précipités et pleins de feu. Pendant la strophe, tous ces petits chanteurs marquent continuellement la mesure en imprimant à leur corps un mouvement lent et régulier, semblable au balancement d'un pendule ; mais, quand arrive le refrain, ils se mettent à trépigner en frappant la terre en cadence et avec vigueur. Le bruit des grelots et de leur chaussure ferrée produit une espèce d'accompagnement sauvage, qui ne laisse pas de frapper agréablement l'oreille, surtout lorsqu'il est entendu d'une certaine distance. Ces jeunes *dilettanti* ayant achevé leur concert,

il est d'usage que ceux pour lesquels ils ont chanté leur distribuent des gâteaux frits dans l'huile de noix et quelques petites boules de beurre.

« Sur les places principales et devant les monuments publics, on rencontre, du matin au soir, des troupes de comédiens et de bateleurs qui amusent le peuple par leurs représentations. Les Thibétains n'ont pas, comme les Chinois, des répertoires de pièces de théâtre. Leurs comédiens sont tous ensemble et continuellement sur la scène, tantôt chantant et dansant, tantôt faisant des tours de force et d'adresse. Le ballet est l'exercice dans lequel ils paraissent exceller le plus; ils valsent, ils bondissent, ils pirouettent avec une agilité vraiment étonnante. Leur costume se compose d'une toque surmontée de longues plumes de faisan, d'un masque noir orné d'une barbe blanche d'une prodigieuse longueur, d'un large pantalon blanc, et d'une tunique verte pendant jusqu'aux genoux et serrée aux reins par une ceinture jaune; à cette tunique sont attachés de distance en distance de longs cordons au bout desquels pendent de gros flocons de laine blanche. Quand l'acteur se balance en cadence, toutes ces houppes accompagnent avec grâce les mouvements de son corps, et quand il se met à tournoyer, elles se dressent horizontalement, font la roue autour de l'individu, et semblent, en quelque sorte, accélérer la rapidité de ses pirouettes.

« On voit encore à H'Lassa une espèce d'exercice gymnastique nommé *danse des esprits*. Une longue corde, faite avec des lanières de cuir solidement tressées ensemble, est attachée au sommet du Bouddha-la (1),

(1) Le Bouddha-la est une montagne située à un quart d'heure de H'Lassa, et couronnée d'un palais magnifique où le Talé-Lama a fixé sa résidence.

et descend jusqu'au pied de la montagne. Les *esprits danseurs* vont et viennent sur cette corde avec une agilité qui ne peut être comparée qu'à celle des chats ou des singes. Quelquefois, quand ils sont arrivés au sommet, ils étendent les bras comme pour se jeter à la nage, et se laissent couler le long de la corde avec la rapidité d'une flèche. Les habitants de la province de *Ssang* sont réputés les plus habiles pour ce genre d'exercice.

« La chose la plus étrange que nous avons vue à H'Lassa, pendant les fêtes du nouvel an, c'est ce que les Thibétains appellent le *H'Lassa-Morou*, c'est-à-dire l'invasion totale de la ville et de ses environs par des bandes innombrables de lamas. Le H'Lassa-Morou commence le troisième jour de la première lune. Tous les couvents bouddhiques de la province d'*Oui* ouvrent leurs portes à leurs nombreux habitants, et on voit arriver en tumulte, par tous les chemins qui conduisent à H'Lassa, de grandes troupes de lamas, à pied, à cheval, montés sur des ânes et sur des bœufs grognants, et portant avec eux leurs livres de prières et leurs instruments de cuisine. La ville se trouve bientôt couverte sur tous les points par ces avalanches de lamas qui se précipitent de toutes les montagnes environnantes. Ceux qui ne trouvent pas à se caser dans les maisons des particuliers et dans les édifices publics, forment des campements sur les places et dans les rues, ou dressent leurs petites tentes de voyage dans la campagne. Le H'Lassa-Morou dure six jours entiers. Pendant ce temps, les tribunaux sont fermés, le cours ordinaire de la justice est suspendu, les ministres et les fonctionnaires publics perdent en quelque sorte leur autorité, et toute la puissance du gouvernement est abandonnée à cette armée formidable de religieux

bouddhistes. Il règne alors dans la ville un désordre et une confusion inexprimables. Les lamas parcourent les rues par bandes désordonnées, poussent des cris affreux, chantent des prières, se heurtent, se querellent et quelquefois se livrent à grands coups de poings des batailles sanglantes.

« Quoique les lamas montrent, en général, peu de réserve et de modestie pendant ces jours de fête, il ne faudrait pas croire, cependant, qu'ils se rendent à H'Lassa pour se livrer à des divertissements profanes et peu conformes à leur état de religieux; c'est la dévotion, au contraire, qui est le grand mobile de leur voyage; leur but est d'implorer la bénédiction du Talé-Lama, et de faire un pèlerinage au célèbre couvent bouddhique appelé *Morou*, et qui occupe le centre de la ville. C'est de là qu'est venu le nom de H'Lassa-Morou, qui a été donné à ces six jours de fête.

« Le couvent de Morou est remarquable par le luxe et les richesses qui sont étalés dans ses temples. L'ordre et la propreté qui y règnent continuellement en font comme le modèle et la règle des autres couvents de la province. A l'ouest du principal temple, on voit un vaste jardin entouré de péristyles. C'est là que se trouvent les ateliers de typographie; de nombreux ouvriers appartenant à la lamazerie, sont journellement occupés à graver des planches et à imprimer les livres bouddhiques; les procédés dont ils se servent étant semblables à ceux des Chinois, qui sont suffisamment connus, nous nous dispenserons d'en parler. Les lamas qui se rendent annuellement à la fête du H'Lassa-Morou ont l'habitude de profiter de cette occasion pour faire leur emplette de livres.

« Dans le seul district de H'Lassa, on compte plus

de trente grands couvents bouddhiques (1). Ceux de Khaldhan, de Préboung et de Séra, sont les plus célèbres et les plus nombreux; chacun d'eux renferme à peu près quinze mille lamas.

« Pendant que les innombrables lamas de H'Lassa-Morou célébraient avec transport leur bruyante fête, nous autres, le cœur navré de tristesse, nous étions occupés en silence des préparatifs de notre départ. Nous défaisions cette petite chapelle où nous avions goûté des consolations bien enivrantes, mais hélas! de si courte durée. Après avoir essayé de défricher et d'ensemencer un pauvre petit recoin de cet immense désert, il fallait l'abandonner, en nous disant que bientôt sans doute les ronces et les épines viendraient repousser en abondance, et étouffer ces précieux germes de salut qui déjà commençaient à poindre. Oh! comme ces pensées étaient amères et désolantes! Nous sentions nos cœurs se briser, et nous n'avions de force que pour supplier le Seigneur d'envoyer à ces pauvres enfants de ténèbres des Missionnaires plus dignes de leur porter le flambeau de la foi.

« La veille de notre départ, un des secrétaires du régent entra chez nous, et nous remit de sa part deux gros lingots d'argent. Cette attention du premier Kalou nous toucha profondément, mais nous crûmes ne pas devoir accepter cette somme. Sur le soir, nous rendant à son palais pour lui faire nos adieux, nous lui rapportâmes les deux lingots; nous les déposâmes devant lui sur une petite table, en lui protestant que cette démarche n'était nullement un signe de mécontentement de notre part; qu'au contraire nous nous sou-

(1) La province d' *Oui* en compte trois mille.

viendrions toujours avec reconnaissance des bons traitements que nous avions reçus du gouvernement thibétain, pendant le court séjour que nous avions fait à H'Lassa; que nous étions persuadés que, s'il eût dépendu du régent, nous eussions toujours joui dans le Thibet du séjour le plus tranquille et le plus honorable; mais que pour cet argent nous ne pouvions le recevoir sans compromettre notre conscience de Missionnaires et l'honneur de notre nation. Le régent ne se montra nullement choqué de notre procédé. Il nous dit qu'il comprenait notre démarche et savait apprécier la répugnance que nous lui exprimions; qu'il n'insisterait donc pas pour nous faire accepter cet argent, mais que pourtant il serait bien aise de nous offrir quelque chose au moment de se séparer de nous..... Alors nous indiquant un Dictionnaire en quatre langues qu'il nous avait souvent vu feuilleter avec intérêt, il nous demanda si cet ouvrage pourrait nous être agréable. Nous crûmes pouvoir recevoir ce présent sans compromettre en aucune manière la dignité de notre caractère. Nous exprimâmes ensuite au régent combien nous serions heureux s'il daignait accepter comme un souvenir de la France le microscope qui avait tant excité sa curiosité. Notre offre fut accueillie avec bienveillance.

« Au moment de nous séparer, le régent se leva et nous adressa ces paroles : — Vous partez..., mais qui peut connaître les choses à venir?..... Vous êtes des hommes d'un courage étonnant, puisque vous avez pu venir jusqu'ici..... Je sais que vous avez dans le cœur une grande et sainte résolution ; je pense que vous ne l'oublierez jamais; pour moi, je m'en souviendrai toujours... Vous me comprenez assez; les circonstances ne me permettent pas d'en dire davantage. — Nous

comprenons, répondîmes-nous au régent, toute la portée de tes paroles... Nous prierons beaucoup notre Dieu de réaliser un jour le vœu qu'elles expriment. — Nous nous séparâmes ensuite, le cœur gros d'affliction, de cet homme qui avait été pour nous si plein de bonté, et sur lequel nous avions fondé l'espérance de faire connaître, avec l'aide de Dieu, les vérités du christianisme à ces pauvres peuplades du Thibet.

« Quand nous rentrâmes à notre habitation, nous trouvâmes le gouverneur kachemirien qui nous attendait. Il nous avait apporté quelques provisions de voyage, d'excellents fruits secs de Ladak et des gâteaux faits avec de la farine de froment, du beurre et des œufs. Il voulut passer toute la soirée avec nous et nous aider à confectionner nos malles. Comme il avait le projet de faire prochainement le voyage de Calcutta, nous le chargeâmes de donner de nos nouvelles au premier Français qu'il rencontrerait dans les possessions anglaises de l'Inde. Nous lui remîmes même une lettre que nous le priâmes de faire parvenir au représentant du gouvernement français à Calcutta. Dans cette lettre nous exposions sommairement les circonstances de notre séjour dans la capitale du Thibet et les causes de notre départ. Il nous parut bon de prendre cette mesure de prudence au moment où nous allions nous engager dans un voyage de mille lieues, à travers des routes affreuses et continuellement bordées de précipices. Nous pensâmes que si telle était la volonté de Dieu que nous fussions ensevelis au milieu des montagnes du Thibet, nos amis de France pourraient du moins savoir ce que nous étions devenus.

« Ce soir même Samdadchiemba vint nous faire ses adieux. Depuis le jour où l'ambassadeur chinois avait arrêté de nous faire partir du Thibet, notre cher néo-

phyte nous avait été arraché (1). Il est inutile de dire combien cette épreuve nous fut dure et pénible; mais à cette mesure nous ne pouvions, ni le régent ni nous, opposer aucune réclamation. Samdadchiemba étant originaire de la province du Kan-sou, dépendait directement de l'autorité chinoise. Quoique notre influence auprès de Ki-Chan ne fût pas très-grande, nous obtînmes de lui, pourtant, qu'on ne lui ferait subir aucun mauvais traitement, et qu'on le renverrait en paix dans sa famille. Ki-Chan nous le promit, et nous avons su depuis qu'il avait été assez fidèle à sa parole. Le régent fut plein de bonté pour notre néophyte. Aussitôt qu'il fut séparé de nous, il pourvut à ce que rien ne lui manquât; il lui fit même donner une assez forte somme d'argent pour faire les préparatifs de son voyage; avec ce que les circonstances nous permirent d'y ajouter, Samdadchiemba put se faire une petite fortune et se mettre en état de rentrer convenablement dans la maison paternelle. Nous lui recommandâmes d'aller auprès de sa vieille mère remplir les devoirs qu'impose la piété filiale, de l'instruire des mystères de la foi, et de la faire jouir à sa dernière heure du bienfait de la régénération baptismale; puis, quand il lui aurait fermé les yeux, de retourner passer ses jours parmi les chrétiens.

« Le jour fixé pour notre départ, deux soldats chinois vinrent, de grand matin, nous avertir que le *Ta-lao-yé*, Ly-Kouo-Ngan, c'est-à-dire Son Excellence *Ly*, Pacificateur des royaumes, nous attendait pour déjeu-

(1) Nos lecteurs savent que Samdadchiemba est le jeune lama qui, par reconnaissance, s'était attaché au service des Missionnaires qui l'avaient converti.



ner. Ce personnage était le mandarin que l'ambassadeur Ki-Chan avait désigné pour nous accompagner jusqu'en Chine. Nous nous rendîmes à son invitation, et comme le convoi devait s'organiser chez lui, nous y fîmes transporter tous nos effets.

« *Ly,* Pacificateur des royaumes, était originaire de *Tchang-Tou-Fou,* capitale de la province de Sse-Tchouan. Il appartenait à la hiérarchie des mandarins militaires. Pendant douze ans, il avait servi dans le *Gorgha,* province du Boutan, où il avait obtenu un avancement rapide, et était parvenu jusqu'à la dignité de *Tou-sse*, avec le commandement général des troupes qui surveillent les frontières voisines des possessions anglaises. Il était décoré du globule bleu, et jouissait du privilége de porter à son bonnet sept queues de martre zibeline. Ly-Kouo-Ngan n'était âgé que de quarante-cinq ans, mais on lui en eût bien donné soixante-dix, tant il était cassé et délabré. Il n'avait presque plus de dents; ses rares cheveux étaient gris, et ses yeux ternes et vitrés supportaient avec peine une lumière trop vive. Sa figure molle et plissée, ses mains entièrement desséchées et ses jambes épaisses, sur lesquelles il pouvait à peine se soutenir, tout indiquait un homme épuisé par de grands excès. Nous crûmes d'abord que cette vieillesse précoce était le résultat d'un usage immodéré de l'opium; mais il nous apprit lui-même, et dès notre première entrevue, que c'était l'eau-de-vie qui l'avait réduit en cet état. Ayant demandé et obtenu sa retraite, il allait, au sein de sa famille, essayer de réparer par un régime sage et sévère le délabrement de sa santé. L'ambassadenr Ki-Chan n'avait tant pressé notre départ que pour nous faire aller de compagnie avec ce mandarin qui, en sa qualité de Tou-sse, devait avoir une escorte de quinze soldats.

« Ly-Kouo-Ngan était très-instruit pour un mandarin militaire. Les connaissances qu'il avait de la littérature chinoise, et surtout son caractère éminemment observateur, rendaient sa conversation piquante et pleine d'intérêt. Il parlait lentement, d'une manière même traînante, mais il savait admirablement donner à ses récits une tournure dramatique et pittoresque. Il aimait beaucoup à s'occuper de questions philosophiques et religieuses; il avait même, disait-il, de magnifiques projets de perfection pour le temps où, libre et tranquille dans sa famille, il n'aurait plus à s'occuper qu'à jouer aux échecs avec ses amis, ou à aller voir la comédie. Il ne croyait ni aux bonzes, ni aux lamas; quant à la doctrine du Seigneur du ciel, il ne savait pas trop ce que c'était; il avait besoin de s'en instruire avant de l'embrasser. En attendant, toute sa religion consistait en une fervente dévotion pour la grande Ourse. Il affectait des manières aristocratiques et d'une politesse exquise, malheureusement il lui arrivait parfois de s'oublier et de laisser percer son origine tout à fait plébéienne. Il est inutile d'ajouter que Son Excellence le Pacificateur des royaumes était menteur et extrêmement amoureux des lingots d'argent. Sans cela, il eût été difficile de reconnaître en lui un Chinois, et surtout un mandarin.

« Ly-Kouo-Ngan nous fit servir un déjeuner de luxe. Sa table nous parut d'autant mieux servie que, depuis deux ans, nous étions accoutumés à vivre un peu comme des sauvages. L'habitude de manger avec les doigts nous avait fait presque oublier de nous servir des bâtonnets chinois. Quand nous eûmes fini, Ly-Kouo-Ngan nous avertit que tout était préparé pour le départ, mais qu'avant de se mettre en route, il était de son devoir de se rendre avec sa compagnie de sol-

dats au palais de l'ambassadeur pour prendre congé de lui. Il nous demanda si nous ne désirerions pas l'accompagner. — Volontiers, lui répondîmes-nous; allons ensemble chez l'ambassadeur. Nous remplirons, toi un devoir, et nous une politesse.

« Nous entrâmes, notre conducteur et nous, dans l'appartement où était Ki-Chan. Les quinze soldats s'arrêtèrent au seuil de la porte et se rangèrent en file, après s'être prosternés et avoir frappé trois fois la terre de leur front. Le Pacificateur des royaumes en fit autant, mais le pauvre malheureux ne put se relever qu'avec notre secours. Selon notre habitude, nous saluâmes en mettant notre bonnet sous le bras. Ki-Chan prit la parole et nous fit à chacun une petite harangue.

« Au moment où nous quittions la résidence de l'ambassadeur, Ki-Chan nous tira à l'écart pour nous dire quelques mots en particulier. — Dans peu de temps, nous dit-il, je dois quitter le Thibet (1) et rentrer en Chine. Pour ne pas être trop chargé de bagage à mon départ, je fais partir deux grosses caisses par cette occasion; elles sont recouvertes en peau de bœuf à long poil... Il nous indiqua ensuite les caractères dont elles étaient marquées. — Ces deux caisses, ajouta-t-il, je vous les recommande. Tous les soirs, quand vous arriverez au relais, faites-les déposer dans l'endroit même où vous devez passer la nuit. A Tchang-Tou-Fou, capitale du Sse-Tchouan, vous les remettrez à Pao-Tchoung-Tang, vice-roi de la province. Veillez aussi avec soin sur vos effets, car dans la route que vous allez suivre,

(1) Ki-Chan est en effet actuellement vice-roi de la province de Sse-Tchouan.

il y a beaucoup de petits voleurs. — Après avoir donné à Ki-Chan l'assurance que nous nous souviendrions de sa recommandation, nous allâmes rejoindre Ly-Kouo-Ngan qui nous attendait au seuil de la grande porte d'entrée.

« C'est une chose assez curieuse que l'ambassadeur chinois se soit avisé de nous confier son trésor, tandis qu'il avait à sa disposition un grand mandarin qui naturellement était appelé, par sa position, à lui rendre ce service. Mais la jalousie dont Ki-Chan était animé à l'égard des étrangers n'allait pas jusqu'à lui faire oublier ses intérêts; il trouva, sans doute, qu'il serait plus sûr de confier ses caisses à des Missionnaires qu'à un Chinois, même mandarin. Cette marque de confiance nous fit plaisir. C'était un hommage rendu à la probité des chrétiens, et en même temps une satire bien amère du caractère chinois.

« Nous nous rendîmes à la maison de Ly-Kouo-Ngan, où dix-huit chevaux déjà tout sellés nous attendaient dans la cour. Les trois qui avaient meilleure mine étaient à part; on les avait réservés pour le Tou-sse et pour nous. Les quinze autres étaient pour les soldats, et chacun dut prendre celui qui lui fut désigné par le sort.

« Avant de monter à cheval, une Thibétaine, vigoureusement membrée, et assez proprement vêtue, se présenta; c'était la femme de Ly-Kouo-Ngan. Il l'avait épousée depuis six ans, et il allait l'abandonner pour toujours. Il n'en avait eu qu'un enfant qui était mort en bas âge. Ces deux conjugales moitiés ne devant plus se revoir, il était bien juste qu'au moment d'une si déchirante séparation, il y eût quelques mots d'adieu. La chose se fit en public et de la manière suivante. — Voilà que nous partons, dit le mari : toi, demeure ici, assise en paix dans ta chambre. — Va-t-en doucement

répondit l'épouse; va-t-en tout doucement, et prends bien garde aux enflures de tes jambes... Elle mit ensuite une main devant ses yeux, comme pour faire croire qu'elle pleurait. — Tiens, dit le Pacificateur des royaumes en se tournant vers nous, elles sont drôles, ces femmes thibétaines; je lui laisse une maison solidement bâtie, et puis une foule de meubles, presque tout neufs, et voilà qu'elle s'avise de pleurer! Est-ce qu'elle n'est pas contente comme cela? — Après ces adieux, si pleins d'onction et de tendresse, tout le monde monta à cheval, et l'escadron se mit en marche à travers les rues de H'Lassa, ayant soin de choisir les endroits les moins encombrés de lamas.

« Quand nous fûmes hors de la ville, nous aperçûmes un groupe assez nombreux qui paraissait nous attendre. C'étaient des habitants de H'Lassa avec lesquels nous avions eu des relations assez intimes pendant notre séjour dans cette ville. La plupart d'entre eux avaient commencé à s'instruire des vérités du Christianisme et nous avaient paru sincèrement disposés à embrasser notre sainte Religion. Ils s'étaient rassemblés sur notre passage pour nous saluer et nous offrir leurs adieux. Nous remarquâmes au milieu d'eux notre jeune médecin, portant toujours sur sa poitrine la croix que nous lui avions donnée. Nous descendîmes de cheval pour adresser à ces cœurs chrétiens quelques paroles de consolation. Nous les exhortâmes à renoncer courageusement au culte superstitieux de Bouddha pour adorer le Dieu des chrétiens, et à être toujours pleins de confiance en la miséricorde infinie. Oh! qu'il fut cruel le moment où nous fûmes obligés de nous séparer de ces bien-aimés Catéchumènes, auxquels nous n'avions fait qu'indiquer la voie du salut éternel, sans pouvoir y diriger leurs premiers pas! Hélas! nous ne pouvions

plus rien pour eux, rien, si ce n'est de prier la divine Providence d'avoir compassion de ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

« Au moment où nous remontions à cheval pour continuer notre route, nous aperçûmes un cavalier qui se dirigeait vers nous au grand galop. C'était le gouverneur des Kachemiriens qui avait eu la pensée de nous accompagner jusqu'à la rivière *Bo-Tchou*. Nous fûmes extrêmement touchés d'une attention si aimable et qui n'avait rien qui dût nous surprendre de la part d'un ami sincère, dévoué, et qui nous avait donné des marques si nombreuses d'attachement durant notre séjour à H'Lassa.

« L'arrivée du gouverneur des Kachemiriens fut cause que nous chevauchâmes très-lentement, car nous avions beaucoup de choses à nous dire. Enfin, après une heure de marche, nous arrivâmes sur les bords du Bo-Tchou. Nous y trouvâmes une escorte thibétaine que le régent avait fait organiser pour nous conduire jusqu'aux frontières de Chine. Elle se composait de sept hommes et d'un grand lama portant le titre de *Dheba*, gouverneur de canton. Avec l'escorte chinoise, nous formions une caravane de vingt-six cavaliers, sans parler des conducteurs d'un grand troupeau de bœufs grognants qui portaient nos bagages.

« Deux bacs étaient disposés pour recevoir les cavaliers et les chevaux. Ceux-ci y sautèrent d'un seul bond et allèrent ensuite s'aligner tout tranquillement les uns à côté des autres. On voyait que ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient ce métier. Les hommes entrèrent ensuite, à l'exception du Dhéba, de Ly-Kouo-Ngan et de nous deux. Nous comprîmes qu'on allait nous faire passer la rivière d'une façon un peu plus aristocratique, mais nous avions beau regarder de tous côtés,

nous n'apercevions pas d'embarcation. — « Comment « donc allons-nous faire pour passer, nous autres? — « Voilà là-bas, nous répondit-on, la barque qui arrive. » Nous levâmes les yeux du côté qu'on nous indiquait, et nous aperçûmes en effet une barque et un homme qui s'avançaient à travers champs. Mais, à l'opposé de ce qui se pratique ordinairement, c'était la barque qui était portée par l'homme et non l'homme par la barque. Ce batelier, qui courait le dos chargé d'une grande embarcation, était une chose monstrueuse à voir. Aussitôt qu'il fut arrivé sur le rivage, il déposa tranquillement son fardeau et le poussa à l'eau sans le moindre effort. Il n'y avait pas de milieu, l'homme était d'une force prodigieuse ou la barque d'une légèreté extrême. Nous regardâmes l'homme, et nous n'aperçûmes en lui rien d'extraordinaire. Nous approchâmes de la barque, nous l'examinâmes, nous la touchâmes, et le problème fut aussitôt résolu. Cette grande embarcation était fabriquée avec des cuirs de bœuf, solidement cousus les uns aux autres. Dans l'intérieur, quelques légères tringles en bambou servaient à lui maintenir sa forme.

« Après avoir serré affectueusement la main au gouverneur kachemirien, nous entrâmes dans l'embarcation, mais nous faillîmes la crever du premier pas que nous fîmes. On avait oublié de nous avertir qu'on devait seulement appuyer les pieds sur les tringles de bambou. Quand nous fûmes tous embarqués, le batelier se mit à pousser avec une longue perche, et dans un clin d'œil nous fûmes de l'autre côté de la rivière. Nous sautâmes à terre, et le patron prenant la barque sur son dos se sauva à travers champs.

« Ces barques en cuir ont l'inconvénient de ne pouvoir rester longtemps dans l'eau sans se pourrir. Aussitôt qu'on s'en est servi, on a soin de les renverser sur la

plage pour les faire sécher. Peut-être qu'en les enduisant d'un bon vernis, on pourrait les préserver de l'action de l'eau, et les rendre propres à supporter une plus longue navigation.

« Quand nous fûmes à cheval, nous jetâmes un dernier regard sur la ville de H'Lassa, qu'on apercevait encore dans le lointain ; nous dîmes au fond du cœur : O mon Dieu, que votre volonté soit faite!... et nous suivîmes, en silence, les pas de la caravane. C'était le 15 mars 1846.

« En sortant de H'Lassa nous cheminâmes pendant plusieurs jours au milieu d'une large vallée entièrement livrée à la culture, et où l'on aperçoit de tous cotés de nombreuses fermes thibétaines, ordinairement entourées de grands arbres. Les travaux agricoles n'avaient pas encore commencé; car, dans le Thibet, les hivers sont toujours longs et rigoureux. Des troupeaux de chèvres et de bœufs grognants erraient tristement parmi les champs poudreux, et donnaient de temps en temps quelques coups de dents aux dures tiges de *tsing-kou* dont le sol était hérissé : cette espèce d'orge est la récolte principale de ces pauvres contrées.

« La vallée tout entière se compose d'une foule de petits champs, séparés les uns des autres par des clôtures basses et épaisses formées avec de grosses pierres. Le défrichement de ce terrain rocailleux a, sans doute, coûté aux premiers cultivateurs beaucoup de fatigues et une grande patience. Ces pierres énormes ont dû être péniblement arrachées du sol les unes après les autres, et roulées avec effort sur les limites des champs. Au moment de notre passage la campagne présentait, en général, un aspect morne et mélancolique. Cependant le tableau était quelquefois

animé par quelques caravanes de lamas qui se rendaient en chantant et en folâtrant à la solemnité du H'Lassa-Morou. Des cris de joie et des éclats de rire s'échappaient par intervalles des métairies qui bordaient la route, et nous annonçaient que les réjouissances du nouvel an n'étaient pas encore terminées.

« Notre première étape ne fut pas longue. Nous nous arrêtâmes bien avant le coucher du soleil. A Detsin-Dzong, gros village éloigné de H'Lassa de six lieues (60 lys), une grande maison avait été préparée à l'avance pour le repos de la caravane. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous fûmes introduits par le chef du village, dans une chambre au milieu de laquelle flambait un magnifique feu d'argols(1), dans un grand bassin en terre cuite. On nous invita à nous asseoir sur d'épais coussins de Pou-lou (2) vert, et on nous servit immédiatement du thé beurré. Nous fûmes entourés de tant de soins et de prévenances que nos cœurs finirent bientôt par s'épanouir. Cette manière de voyager nous parut merveilleuse. Quel contraste, en effet, avec la vie dure et pénible que nous avions menée dans le désert, où une halte n'était pour nous qu'un surcroit de misères! Voyager sans être obligés de dresser une tente et de soigner des animaux, sans se mettre en peine du chauffage et de la nourriture : c'était comme la réalisation d'une brillante utopie. Aussitôt après être descendus de cheval, trouver

---

(1) Quand la fiente des animaux est propre à être brûlée, les Tartares l'appellent *Argol*.

(2) Le Pou-lou est une étoffe de laine dont il se fait une grande consommation dans le Thibet et une exportation considérable en Chine.



une chambre bien chaude et une grande cruche de thé beurré, c'était pour nous du pur sybaritisme.

« Peu après notre arrivée nous reçûmes la visite officielle du grand Lama, que le Régent avait chargé de nous accompagner jusqu'aux frontières de Chine, et avec lequel nous n'avions encore échangé que quelques paroles de politesse, lors du passage de la rivière. Ce personnage nommé *Dsiamdchang*, c'est-à-dire *le Musicien*, était un homme trapu et âgé d'une cinquantaine d'années; il avait rempli des fonctions administratives dans plusieurs contrées du Thibet. Avant d'être appelé à H'Lassa il occupait le poste de *Dhéba* général dans un canton peu éloigné de Ladak. Une incomparable bonhomie était répandue sur sa figure large et un peu ridée; son caractère tenait de la naïveté et de la candeur de l'enfant. Il nous dit que le régent l'avait chargé de faire ce voyage exprès pour nous, afin de veiller à ce que rien ne nous manquât durant tout le temps que nous serions dans les contrées soumises au Talé-Lama. Ensuite il nous présenta deux jeunes Thibétains dont il nous fit un long et pompeux éloge. — Ces deux hommes, nous dit-il, ont été spécialement désignés pour vous servir en route. Quand vous leur commanderez quelque chose, ils devront vous obéir ponctuellement. Pour ce qui est de vos repas, ajouta-t-il, comme vous êtes peu accoutumés à la cuisine thibétaine, il a été convenu que vous les prendriez avec le mandarin chinois.

« Après avoir conversé pendant quelques instants avec le lama Dsiamdchang, nous eûmes en effet l'honneur de souper en la compagnie de Ly, le Pacificateur des royaumes, qui logeait dans une chambre voisine de la nôtre. Ly- Kouo-Ngan fut très-aimable et nous donna de nombreux détails sur la route que nous allions faire, et qu'il parcourait lui-même pour la huitième fois. Afin que nous

pussions avoir tous les jours des notions précises sur les contrées que nous traverserions, il nous prêta un ouvrage chinois renfermant un itinéraire de Tcheng-Tou, capitale du Sse-Tchouan à H'Lassa. Cet ouvrage est intitulé : *Oui-Tsang-Tou-Chi*, c'est-à-dire *Description du Thibet accompagnée de gravures*.

« Nous partîmes de Detsin-Dzong que le jour n'avait pas encore paru, car nous avions une longue course à faire. Nous suivîmes la même vallée dans laquelle nous étions entrés en sortant de la ville de H'Lassa; mais à mesure que nous avancions, les montagnes dont cette large plaine est environnée s'élevaient insensiblement à l'horizon et semblaient se rapprocher de nous. La vallée allait toujours se rétrécissant, le sol devenait plus rocailleux, les fermes étaient moins nombreuses, et la population perdait peu à peu ces dehors d'élégance et de civilisation qu'on remarque toujours aux environs des grandes villes. Après quatre-vingts lys d'une marche précipitée et non interrompue, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos et de nourriture, dans un grand couvent bouddique tombant en ruines, et qui servait de résidence à quelques vieux lamas salement vêtus. La pauvreté dans laquelle ils vivaient ne leur permit d'offrir à l'état-major de la caravane que du thé au lait, un pot de bière et une petite boule de beurre; en joignant à ces provisions des galettes et un gigot de mouton que le cuisinier de Ly-Kouo-Ngan avait eu l'attention de nous préparer la veille, nous eûmes une collation assez substantielle.

« Aussitôt que nous eûmes amorti notre appétit et rendu un peu de vigueur à nos membres, nous remerciâmes ces pauvres religieux bouddhistes en leur offrant un *kha-ta* ou écharpe de félicité, puis nous remontâmes promptement sur nos chevaux. Il était déjà tard, et nous

avions encore quarante lys à faire avant d'atteindre le poste; il était nuit close quand nous arrivâmes à *Medchoukoung*. Notre premier soin fut d'appeler nos grooms thibétains et de leur recommander d'organiser nos lits le plus promptement possible. Nous pensâmes qu'ayant eu pendant une longue journée un mauvais cheval entre les jambes, nous devions être dispensés de faire salon. Après avoir pris un léger repas et terminé nos prières, nous souhaitâmes donc une bonne nuit au Pacificateur des royaumes et au Lama Musicien, puis nous allâmes nous ensevelir sous nos couvertures.

« Le lendemain, quand nous mîmes la tête hors du lit, le soleil brillait déjà de toute sa splendeur. Cependant tout était calme dans la cour de l'hôtellerie; on n'entendait ni les grognements des yaks, ni les hennissements des chevaux; rien n'annonçait les tumultueux préparatifs du départ d'une caravane. Nous nous levâmes, et nous ouvrîmes la porte de notre chambre pour voir où en étaient les affaires. Nous trouvâmes Ly-Kouo-Ngan et le lama Dsiamdchang assis à un angle de la cour et se chauffant tranquillement aux rayons du soleil. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, ils vinrent à nous et prirent de nombreux détours pour nous annoncer qu'on serait obligé de s'arrêter une journée, parce qu'il y avait des difficultés à se procurer les chevaux et les bœufs de rechange. — « Cette nouvelle est bien mauvaise, nous dirent-ils; ce contre-temps est très-fâcheux; mais nous n'y pouvons rien : la circonstance des fêtes du nouvel an est la seule cause de ce retard. — Au contraire, leur répondîmes-nous, cette nouvelle est excellente; nous autres, nous ne sommes nullement pressés d'arriver. Allons tout doucement, reposons-nous souvent en route et tout ira bien. » — Ces paroles tirèrent nos deux chefs d'escorte d'un grand embarras : ces bonnes gens s'é-

taient imaginés que nous allions leur chercher querelle, parce qu'il fallait se reposer un jour. Ils se trompaient énormément. Si dans nos voyages précédents, des retards avaient été pour nous des contrariétés quelquefois très-douloureuses, c'est que nous avions un but devant nous, et que nous avions hâte de l'atteindre ; mais pour le moment ce n'était pas le même cas, et nous désirions, autant que possible, voyager un peu en amateurs. Nous trouvions d'ailleurs qu'il n'était pas logique de nous en aller en courant d'un lieu dont on nous chassait.

« *Medchoukoung* est un poste où l'on change les *oulah*, c'est-à-dire les chevaux, les bêtes de somme et les hommes chargés de les conduire. Ces espèces de corvées sont organisées par le gouvernement thibétain sur toute la route qui conduit de H'Lassa aux frontières de Chine.

« Les habitants du district de Medchoukoung nous traitèrent avec beaucoup de politesse et de courtoisie ; les chefs du village nous firent donner une représentation par une troupe de saltimbanques qui se trouvaient réunis dans le pays pour les fêtes du nouvel an. La vaste cour de l'hôtellerie où nous étions logés servit de théâtre : d'abord les artistes masqués et bizarrement costumés exécutèrent pendant longtemps une musique bruyante et sauvage, pour appeler au spectacle les habitants de la contrée. Quand tout le monde fut réuni et rangé en cercle autour de la scène, la troupe de saltimbanques se mit en mouvement et exécuta, au son de la musique, une sorte de ronde satanique dont la rapidité fut sur le point de nous donner le vertige ; ensuite il y eut des sauts, des gambades, des pirouettes, des tours de force et des combats avec des sabres de bois : tout cela était accompagné tour à tour de chants, de dialogues, de musique et de clameurs imitant les cris de bêtes féroces. Parmi

cette troupe de comédiens il y en avait un plus grotesquement masqué que les autres, qui jouait spécialement le rôle de farceur, et s'était réservé le monopole des plaisanteries et des reparties piquantes. Nous n'avions pas une habitude suffisante de la langue thibétaine pour apprécier le mérite de ses saillies; mais à en juger par les trépignements et les éclats de rire du public, il paraissait s'acquitter à merveille de ses fonctions d'homme d'esprit. En somme, ces espèces de représentations théâtrales étaient assez amusantes; les Thibétains en étaient enthousiasmés. Quand on eut bien dansé, sauté et chanté pendant plus de deux heures, tous les bateleurs vinrent se ranger en demi-cercle devant nous, détachèrent leur masque, nous tirèrent la langue en s'inclinant profondément... et la toile tomba.

« Dans l'après-midi, nous invitâmes Ly-Kouo-Ngan à une petite promenade; malgré le peu d'élasticité dont jouissaient ses jambes, il accueillit de bonne grâce notre proposition, et nous allâmes ensemble explorer le pays. Le village de Medchoukoung est assez populeux; mais tout y annonce que ses habitants ne vivent pas dans une grande aisance. Les maisons sont, en général, construites en cailloux grossièrement cimentés avec de la terre glaise. On en voit un assez grand nombre qui sont à moitié écroulées, et dont les ruines servent de retraite à des troupes de gros rats. Quelques petits autels bouddhiques, soigneusement peints à l'eau de chaux, sont les seules constructions qui présentent un peu de propreté, et dont la blancheur contraste avec la teinte grisâtre et enfumée du village. Medchoukoung a un corps-de-garde chinois composé de quatre soldats et d'un caporal. Ces hommes nourrissent quelques chevaux, et leur poste sert de relais aux courriers qui portent les dépêches de l'administration chinoise.

« En rentrant à l'hôtellerie nous rencontrâmes dans la vaste cour, qui le matin avait servi de théâtre, un tumultueux rassemblement d'hommes et d'animaux. On était occupé à recruter notre oulah qui devait être de vingt-huit chevaux, de soixante-dix bœufs grognants, et de douze conducteurs. A l'entrée de la nuit, le Dhéba vint nous avertir que tout avait été organisé selon les saintes ordonnances du Talé-Lama, et que le lendemain nous pourrions nous mettre en route, tard ou à bonne heure, selon notre volonté.

« Aussitôt que le jour parut, nous montâmes à cheval, et nous dîmes adieu à Medchoukoung. Après quelques heures de marche, nous quittâmes, comme par l'extrémité d'un immense entonnoir, la grande vallée que nous avions suivie depuis H'Lassa, et nous entrâmes dans un rude et sauvage pays. Pendant cinq jours, nous voyageâmes continuellement dans un labyrinthe, allant tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois revenant en quelque sorte sur nos pas pour éviter des gouffres et tourner des montagnes inaccessibles. Nous ne quittions jamais la profondeur des ravins ou les bords escarpés et rocailleux des torrents; nos chevaux bondissaient plutôt qu'ils ne marchaient. Des animaux vigoureux, mais qui seraient étrangers à ces affreuses contrées, ne pourraient résister longtemps aux fatigues d'une semblable route. Pendant une demi-journée seulement, nous pûmes voyager avec assez d'agrément et de sécurité; nous retrouvâmes la rivière que nous avions déjà traversée en sortant de H'Lassa; elle coulait tranquillement dans un lit légèrement incliné, et ses larges bords offraient aux voyageurs un chemin facile et uni. Au milieu de ces contrées sauvages, on ne rencontre, pour passer la nuit, que des masures froides, humides et ouvertes à tous les vents. Cependant on y arrive telle-

ment brisé de fatigue, qu'on y dort toujours d'un sommeil profond.

« Avant d'atteindre la ville de *Ghiamda*, nous traversâmes la montagne *Loumma - Ri*. « Cette monta-
« gne, dit l'itinéraire chinois, est haute et peu escar-
« pée ; elle s'étend sur une largeur d'environ quarante
« lys. Les neiges, les glaces et les menaçantes som-
« mités que les voyageurs rencontrent en chemin avant
« d'arriver à cette montagne, et qui épouvantent le
« cœur et offusquent les yeux, peuvent la faire regar-
« der, par comparaison, comme une plaine aisée à
« passer. » — Le sommet du mont Loumma-Ri, quoique très-élevé, est en effet d'un accès facile. Nous y arrivâmes par une pente douce et sans être obligés de descendre une seule fois de cheval; circonstance très - remarquable quand il s'agit des montagnes du Thibet. Nous trouvâmes cependant de l'autre côté de la montagne une assez grande difficulté à cause de la neige qui, ce jour-là, tombait en abondance. Les animaux glissaient souvent, quelquefois leurs pieds de derrière venaient brusquement se réunir à ceux de devant, mais ils ne s'abattaient jamais. Il en résultait seulement pour le cavalier comme un petit balancement d'escarpolette auquel on s'habituait insensiblement.

« Le Pacificateur des royaumes voulut descendre la montagne à pied pour se réchauffer un peu ; mais après quelques pas mal assurés, il chancela un instant sur ses pauvres jambes, fit la culbute, et alla tracer dans la neige un large et profond sillon. Il se releva plein de colère, courut au soldat qui était le plus rapproché, et l'accabla de malédictions et de coups de fouet, parce qu'il n'était pas descendu de cheval pour le soutenir. Tous les soldats chinois sautèrent aussitôt en bas de leur monture, et vinrent se prosterner devant leur cole-

nel et lui faire des excuses. Tous, en effet, avaient manqué à leur devoir. Car, d'après l'urbanité chinoise, lorsqu'un chef met pied à terre, tous les subalternes doivent à l'instant descendre de cheval.

«Quand nous fûmes au bas de la montagne de Loumma-Ri, nous continuâmes notre route le long d'une petite rivière qui serpentait au milieu d'une forêt de sapins tellement touffue, que la clarté du jour y pénétrait à peine. La neige s'arrêtait par couches épaisses sur les larges branches des arbres, d'où le vent la secouait quelquefois par gros flocons sur la caravane. Ces petites avalanches tombant à l'improviste sur les cavaliers, les faisaient tressaillir et leur arrachaient des cris de surprise. Mais les animaux qui, sans doute, avaient traversé d'autres fois cette forêt avec un temps semblable, demeuraient impassibles, ils allaient toujours leur pas ordinaire, sans s'effaroucher, se contentant de secouer nonchalamment leurs oreilles lorsque la neige les incommodait.

« A peine sortis de la forêt, nous fûmes tous obligés de mettre pied à terre pour escalader pendant une heure d'horribles entassements de rochers. Quand nous fûmes arrivés au sommet, on replia les brides sur le cou des chevaux, qu'on abandonna à la sagacité de leur instinct pour se diriger sur cette pente rapide et semée de précipices. Les hommes descendirent tantôt à reculons, comme le long d'une échelle, tantôt en s'asseyant et en se laissant glisser sur la neige. Tout le monde se tira victorieusement de ce mauvais pas, et on arriva au bas sans que personne se fût cassé ni bras ni jambes.

« Nous fîmes encore cinq lys dans une étroite vallée, et nous aperçûmes enfin, au pied d'une haute montagne, une vaste agglomération de maisons, parmi lesquelles s'élevaient deux temples bouddhiques aux pro-



portions colossales. C'était la station de *Ghiamda*. Un peu avant d'entrer dans la ville, nous rencontrâmes sur la route une compagnie de dix-huit soldats rangés en file, et ayant à leur tête deux petits mandarins décorés du globule blanc. Mandarins et soldats, tous avaient le sabre nu à la main et un arc en bandouillère. C'était la garnison de Ghiamda qui, sous les armes et en grand uniforme, attendaient Ly, le Pacificateur des royaumes, pour lui rendre les honneurs militaires. Quand la caravane se fut suffisamment rapprochée, les dix-huit soldats et les deux mandarins tombèrent à genoux, appuyèrent contre terre la pointe de leur sabre, et s'écrièrent tous ensemble : — « Au Tou-sse Ly-Kouo-Ngan, la chétive garnison de Ghiamda, salut et prospérité..... » A ces mots, Ly-Kouo-Ngan et les soldats de sa suite firent aussitôt arrêter leurs chevaux, mirent pied à terre et coururent vers la garnison pour l'inviter à se relever. De part et d'autre on se fit des inclinations interminables, pendant lesquelles nous continuâmes sans façon notre route. A l'entrée de la ville, nous eûmes à notre tour notre petite réception officielle. Deux Thibétains, en habit de fête, saisirent, pour nous faire honneur, la bride de notre cheval, et nous conduisirent à la maison qui nous avait été préparée. Là, nous attendait le Dhéba ou premier magistrat du district, qui nous offrit une écharpe de félicité, et nous introduisit dans une salle où était une table déjà servie de thé au lait, de beurre, de galettes et de fruits secs. Dans toutes ces marques de bienveillance et d'attention, nous ne pûmes nous empêcher de voir un effet des ordres que le régent avait envoyés.

« Pendant que nous faisions honneur à cette modeste collation, on vint nous annoncer que nous serions obligés de nous arrêter pendant deux jours à Ghiamda,

parce que le Dhéba du district n'ayant reçu que dans la matinée la nouvelle de notre prochaine arrivée, n'avait pas eu le temps d'envoyer chercher les animaux qui se trouvaient au pâturage, à une distance très-éloignée de la ville. Cette nouvelle nous fut très-agréable, mais elle plongea dans la désolation Ly-Kouo-Ngan et le lama Dsiam-Dchang. Nous essayâmes de les consoler en leur disant que lorsqu'on n'était pas maître de diriger les événements, il fallait les subir avec calme et résignation. Nos deux conducteurs trouvaient notre doctrine magnifique en théorie, mais la pratique était peu de leur goût. Cependant ils furent obligés de convenir dans la suite que ce retard était venu assez à propos, car pendant les deux jours que nous restâmes à Ghiamda, le ciel fut si sombre, le vent du nord souffla avec tant de violence, et la pluie tomba si abondamment que, de l'avis des gens du pays, on n'eût pu se mettre impunément en route avec un temps si affreux. A en juger en effet d'après ce qui se passait dans la vallée, il était aisé de comprendre qu'un ouragan épouvantable devait désoler les montagnes.

« Le lendemain de notre arrivée à Ghiamda, nous reçûmes la visite des deux officiers chinois résidant dans cette ville. L'un portait le titre de *Pa-tsoung*, et l'autre celui de *Wei-Wei*. Le Pa-tsoung était un bel homme, vigoureusement membré, ayant la parole vibrante et les mouvements brusques. Une large balafre qui sillonnait sa figure, et de grandes moustaches noires, ne contribuaient pas peu à lui donner une magnifique tournure de soldat. Pendant quatre ans il avait fait la guerre dans le Kachkhar en qualité de simple soldat, et en était revenu avec le titre de Pa-tsoung et la décoration de la plume de paon. Le *Wei-Wei*, jeune homme de vingt-deux ans, était aussi d'une taille avantageuse;

mais son extérieur langoureux et efféminé contrastait singulièrement avec la mâle allure de son collègue. Sa figure était blanche, molle, et d'une délicatesse extrême; ses yeux étaient toujours humides et languissants. Nous lui demandâmes s'il était malade. — Non, nous répondit-il d'une voix presque éteinte, ma santé est excellente..... Et en disant ces mots, ses joues se colorèrent d'une légère teinte de rougeur. Nous comprîmes que notre question avait été indiscrète, et nous entamâmes un autre sujet de conversation. Ce pauvre jeune homme était un forcené fumeur d'opium. Quand ils furent partis, Ly-Kouo-Ngan nous dit : « Le Pa-tsoung est un homme qui est né sous une constellation très-favorable; il montera rapidement les degrés du mandarinat militaire. Mais le *Wei-Wei* est né sous un mauvais brouillard; depuis qu'il s'est passionné pour la fumée européenne, le ciel l'a abandonné. Avant qu'une année se soit écoulée, il aura salué le monde. »

« La pluie torrentielle qui tomba presque sans interruption pendant notre séjour à Ghiamda, ne nous permit pas de visiter en détail cette ville très-populeuse et assez commerçante. On y rencontre un grand nombre de Pébouns, ou Indiens du Boutan, qui exploitent, comme à H'Lassa tout ce qui tient aux arts et à l'industrie. Les produits agricoles du pays sont presque nuls. On cultive dans la vallée de l'orge noire, en quantité à peine suffisante pour la consommation des habitants. La richesse du pays provient de la laine et du poil de chèvre dont on fabrique les étoffes; il paraît que parmi ces montagnes affreuses il existe des pâturages excellents, où les Thibétains nourrissent de nombreux troupeaux. Le lapis-lazuli, les cornes de cerf et la rhubarbe sont l'objet d'un assez grand commerce avec H'Lassa et les provinces du Sse-Tchouan et du Yun-Nan. On prétend que

c'est sur les montagnes qui environnent Ghiamda qu'on recueille la meilleure qualité de rhubarbe. Ce district foisonne aussi en gibier de toute espèce. La forêt que nous traversâmes après avoir quitté le mont Loumma-Ri, est spécialement remplie de perdreaux, de faisans et de plusieurs variétés de poules sauvages. Les Thibétains ne savent tirer aucun parti de ces mets si recherchés par les gourmets d'Europe. Ils les mangent bouillis et sans aucune espèce d'assaisonnement. Les Chinois sont, sur ce point, comme sur tout le reste, beaucoup plus avancés que leurs voisins. Le cuisinier de Ly-Kouo-Ngan savait nous préparer la venaison d'une façon qui ne laissait rien à désirer.

« Le jour fixé pour le départ étant arrivé, les oulah se trouvèrent prêts de grand matin. Le vent avait complètement cessé et la pluie ne tombait plus. Cependant il s'en fallait que le temps fût beau. Une brume froide et épaisse remplissait la vallée, et dérobait à la vue les montagnes environnantes. Nous dûmes néanmoins partir, car les gens du pays s'accordaient à dire que pour la saison c'était tout ce qu'on pouvait désirer de mieux. « Tant que vous serez dans la vallée, nous disait-on, vous ne verrez pas très-clair, mais une fois arrivés sur les hauteurs, l'obscurité disparaîtra. Règle générale, quand il y a de la brume dans les vallées, il tombe de la neige sur les montagnes. » Ces paroles étaient très-peu rassurantes. Il fallut pourtant se résigner, et s'aguerrir contre la neige, car tout le monde nous assurait que depuis Ghiamda jusqu'aux frontières de Chine, tous les jours, sans en excepter un seul, nous en verrions sur notre route.

« Au moment où nous montions à cheval, le Dhéba de Ghiamda nous fit cadeau de deux paires de lunettes pour mettre nos yeux à l'abri de la blancheur éblouis-

sante de la neige. Nous ne pûmes d'abord nous empêcher de rire à la vue de ces appareils d'optique d'une façon toute nouvelle. La place que tiennent les verres dans les lunettes ordinaires, était occupée par un tissu en crin de cheval extrêmement bombé, et ressemblant assez, par la forme, à de grosses coques de noix. Pour tenir ces deux couvercles assujettis sur les yeux, il y avait des deux côtés deux longs cordons qu'on faisait passer derrière les oreilles, et qu'on nouait ensuite sous le menton. Nous remerciâmes cet excellent Dhéba du plus profond de notre cœur, car dans les circonstances où nous nous trouvions, ce cadeau était inappréciable. En traversant la montagne de Loumma-Ri, nous avions eu déjà beaucoup à souffrir de la réverbération de la neige.

« En sortant de la ville, nous rencontrâmes, comme en y entrant, les soldats de la garnison qui attendaient au passage Ly-Kouo-Ngan, pour lui faire le salut militaire. Ces hommes, rangés en file au milieu d'un épais brouillard, et tenant à la main un sabre qui reluisait dans l'obscurité, avaient quelque chose de si fantastique, que presque tous les chevaux de la caravane en furent épouvantés. Ces saluts militaires se renouvelèrent sur la route partout où il y avait des soldats chinois. Ly-Kouo-Ngan en était exaspéré. Comme il ne pouvait, à cause de ses jambes malades, descendre de cheval et y remonter qu'avec de grandes difficultés, ces cérémonies étaient pour lui un véritable supplice. Il avait beau envoyer en avant un de ses soldats pour avertir qu'on ne vînt pas lui faire de réception, on n'y mettait que plus d'empressement et un plus grand appareil; car on s'imaginait que c'était par modestie qu'il voulait se soustraire aux honneurs qu'on devait rendre à sa dignité.

« A quatre lys loin de Ghiamda, nous traversâmes un

large et impétueux torrent sur un pont formé avec six énormes troncs de sapin non rabotés, et si mal unis ensemble qu'on les sentait rouler sous ses pieds. Personne n'osa passer à cheval, et ce fut un grand bonheur pour un des soldats de la troupe. Son cheval ayant glissé sur le pont humide et tremblant, une de ses jambes de devant s'enfonça jusqu'au poitrail entre la jointure de deux arbres, où il demeura pris comme dans un étau. Si le cavalier se fût trouvé dessus, il eût été infailliblement précipité au fond du torrent et brisé sur les rochers. Après de longs et pénibles efforts, on finit par retirer ce pauvre animal de cette affreuse position. Au grand étonnement de tout le monde, il en sortit sans s'être cassé la jambe, sans même avoir reçu la moindre blessure.

« Par-delà ce misérable pont, nous reprîmes notre rude pèlerinage à travers des montagnes escarpées et encombrées de neige. Pendant quatre jours, nous ne rencontrâmes dans ces contrées sauvages aucun village thibétain. Tous les soirs, nous couchions dans les corps-de-garde chinois, auprès desquels se groupaient quelques cabanes de bergers, construites avec des écorces d'arbres. Pendant ces quatre jours, nous changeâmes pourtant trois fois les oulah, sans éprouver le moindre retard. Les ordres avaient été si bien donnés à l'avance, qu'à notre arrivée au poste, nous trouvions déjà tout disposé pour notre départ du lendemain. Si nous n'avions su que, parmi ces contrées désertes en apparence, il y avait cependant dans les gorges des montagnes de nombreux bergers vivant sous des tentes, il nous eût été impossible de nous expliquer cette prompte organisation des oulah. En général, ce n'a jamais été que dans les grands endroits que le service de la caravane a éprouvé des retards et des difficultés.

« Le quatrième jour depuis notre départ de Ghiamda, après avoir traversé sur la glace un grand lac, nous nous arrêtâmes au poste de *Atdza*, petit village dont les habitants cultivent quelques lambeaux de terre dans une petite vallée entourée de montagnes, dont la cime est couronnée de houx et de pins. L'itinéraire chinois dit au sujet du lac qu'on rencontre avant d'arriver à *Atdza*:
« La licorne, animal très-curieux, se trouve dans le
« voisinage de ce lac, qui a quarante lys de longueur. »

« La licorne, qu'on a longtemps regardée comme un être fabuleux, existe réellement dans le Thibet. On la trouve souvent représentée parmi les sculptures et les peintures des temples bouddhiques. En Chine même, on la voit souvent dans les paysages qui décorent les auberges des provinces septentrionales (1). Les habitants de Atdza parlaient de cet animal, sans y attacher une plus grande importance qu'aux autres espèces d'antilopes qui abondent dans leurs montagnes. Nous n'avons pas eu la bonne fortune d'apercevoir de licorne durant nos voyages dans la Haute-Asie; mais tout ce qu'on nous en a dit ne fait que confirmer les détails curieux que M. Klaproth a publiés sur ce sujet dans le nouveau journal asiatique.

« A Atdza nous changeâmes les oulah; quoique nous n'eussions que cinquante lys à parcourir avant d'arriver à la résidence de *Lha-Ri*, il nous fallait des animaux frais et accoutumés à la route épouvantable que nous avions devant nous : une seule montagne nous séparait de Lha-Ri, et pour la franchir, il était, disait-on, né-

---

(1) Nous avons eu longtemps entre les mains un petit traité mongol d'histoire naturelle, à l'usage des enfants, où se voyait une licorne représentée sur une des planches dont cet ouvrage classique était illustré. (*Note du Missionnaire.*)

cessaire de partir de grand matin, si nous voulions arriver avant la nuit. Nous consultâmes l'itinéraire et nous y trouvâmes la jolie description que voici : « — Plus « loin on passe par une grande montagne dont les sommets s'élèvent à pic. Les glaces et les neiges n'y fondent pas pendant les quatre saisons de l'année. Ses « abîmes ressemblent aux bords escarpés de la mer ; « souvent le vent les comble de neige ; les chemins y « sont presque impraticables, tant la descente est rapide et glissante... » Comme on voit, ce court, mais énergique aperçu ne nous promettait pas pour le lendemain une fameuse partie de plaisir. Oh! comme nous eussions cédé volontiers notre place à quelques-uns de ces intrépides touristes que l'amour de la neige et des glaces, des rochers et des précipices, conduit tous les ans en cabriolet parmi les Alpes, ces miniatures des montagnes du Thibet.

« Une chose peu propre à nous encourager, c'est que les gens de la caravane, les habitants même du pays, tout le monde paraissait préoccupé et inquiet. On se demandait avec anxiété si la neige, qui était tombée en abondance pendant cinq jours et qui n'avait pas encore eu le temps de s'affaisser, ne rendrait pas la montagne infranchissable ; si on n'avait pas à redouter de s'enfoncer dans des abîmes ou d'être écrasé par des avalanches ; si enfin il ne serait pas prudent d'attendre quelques jours dans l'espoir que la neige serait dispersée par le vent, ou fondue en partie par le soleil, ou solidifiée par le froid. A toutes ces questions, on n'avait que des réponses fort peu rassurantes. Afin de nous mettre à l'abri, et de la pusillanimité et de la présomption, nous tînmes, avant de nous coucher, un conseil auquel nous appelâmes les vieux montagnards de la contrée. Après une longue délibération, on décida premièrement que si, le

lendemain, le temps était calme et serein, on pourrait se mettre en route sans témérité; secondement que, dans l'hypothèse du départ, les bœufs à long poil, chargés des bagages et conduits par les gens du pays, précéderaient les cavaliers, afin de leur tracer, dans la neige, un chemin plus facile. La chose étant ainsi arrêtée, nous essayâmes de prendre un peu de repos, comptant médiocrement sur les avantages de ce plan et beaucoup sur la protection de la divine Providence.

« Quand nous nous levâmes, quelques étoiles brillaient encore au ciel et luttaient contre les premières blancheurs de l'aube. Le temps était d'une beauté admirable. On fit donc promptement les préparatifs du départ, et aussitôt que les dernières obscurités de la nuit furent entièrement dissipées, nous commençâmes à gravir la formidable *Montagne des Esprits*, Lha-Ri ; elle s'élevait devant nous comme un immense bloc de neige, où les yeux n'apercevaient pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, pas un point noir qui vînt rompre l'uniformité de cette blancheur éblouissante. Ainsi qu'il avait été réglé, les bœufs à long poil, suivis de leurs conducteurs, s'avancèrent les premiers, marchant les uns après les autres; puis tous les cavaliers se rangèrent en file sur leurs traces, et la longue caravane, semblable à un gigantesque serpent, déroula lentement ses grandes spirales sur les flancs de la montagne. D'abord, la pente fut peu rapide, mais nous trouvâmes une si affreuse quantité de neige que nous étions menacés à chaque instant d'y demeurer ensevelis. On voyait les bœufs, placés à la tête de la colonne, avançant par soubresauts, cherchant avec anxiété à droite et à gauche les endroits les moins périlleux, quelquefois disparaissant tout à fait dans des gouffres et bondissant au milieu de ces amas de neige mouvante, comme de gros marsouins dans les

flots de l'Océan. Les cavaliers qui fermaient la marche trouvaient un terrain plus solide. Nous avancions pas à pas dans un étroit et profond sillon, entre deux murailles de neige qui s'élevaient au niveau de notre poitrine Les bœufs à long poil faisaient entendre leur sourd grognement, les chevaux haletaient avec grand bruit, et les hommes, afin d'exciter le courage de la caravane, *poussaient tous ensemble un cri* cadencé et semblable à *celui des mariniers*, quand ils tirent un cabestan. Peu à peu la route devint tellement roide et escarpée que la caravane paraissait en quelque sorte suspendue à la montagne. Il ne fut plus possible de rester à cheval; tout le monde descendit, et chacun se cramponnant à la queue de son coursier, on se remit en marche avec une nouvelle ardeur. Le soleil brillant de tout son éclat, dardait ses tiédes rayons sur ces vastes entassements de neige et en faisait jaillir d'innombrables parcelles lumineuses, dont le scintillement éblouissait la vue. Heureusement nous avions les yeux abrités sous les inappréciables lunettes, dont nous avait fait cadeau le Dhéba de Ghiamda.

« Après de longues et indicibles fatigues, nous arrivâmes, ou plutôt nous fûmes hissés sur le sommet de la montagne. Le soleil était déjà sur son déclin. On s'arrêta un instant, soit pour rajuster les selles, et consolider les bagages, soit pour détacher de la semelle des bottes ces insupportables blocs de neige qui s'y étaient amassés et solidifiés en forme de cônes renversés. Tout le monde était transporté de joie; on éprouvait une sorte de fierté d'être monté si haut et de se trouver debout sur ce gigantesque piédestal; on aimait à suivre des yeux cette profonde et tortueuse ornière qu'on avait creusée dans la neige, et dont la teinte roussâtre se dessinait sur le blanc immaculé de la montagne.

« La descente était plus escarpée que la montée, mais elle était beaucoup moins longue et ne demandait pas les efforts que nous avions été obligés de déployer de l'autre côté du mont. L'extrême roideur de la pente était au contraire une facilité pour descendre; car il n'y avait qu'à se laisser aller; le seul danger était de rouler trop brusquement, de franchir le sentier battu et d'aller s'engloutir pour toujours au fond de quelque abîme. Dans un semblable pays, des accidents de ce genre ne sont nullement chimériques. Nous descendîmes donc lestement, tantôt debout, tantôt assis, et sans autres mésaventures que des culbutes et de longues glissades, bien plus propres à exciter l'hilarité que la crainte des voyageurs.

« Un peu avant d'arriver au bas de la montagne, toute la caravane s'arrêta sur un petit plateau, au haut duquel s'élevait un *obo*, ou monument bouddhique en pierres amoncelées, surmonté de banderolles et d'ossements, et chargé de sentences thibétaines. Quelques énormes et majestueux sapins entouraient cet obo et l'abritaient sous un magnifique dôme de verdure. — Nous voici arrivés au glacier de la Montagne des Esprits, nous dit Ly-Kouo-Ngan; nous allons rire un instant. — Nous regardâmes avec étonnement le Pacificateur des royaumes. — Oui, voici le glacier; voyez de ce côté... Nous nous dirigeâmes vers l'endroit qu'il nous indiquait, nous nous penchâmes sur le bord du plateau, et nous aperçûmes un immense glacier extrêmement bombé et bordé des deux côtés par d'affreux précipices. On pouvait entrevoir, sous une légère couche de neige, la couleur verdâtre de la glace. Nous détachâmes une pierre du monument bouddhique et nous la jetâmes sur le glacier. Un bruit sonore se fit entendre, et la pierre, glissant avec rapidité, laissa sur son passage un large ruban vert. Il n'y avait pas à

en douter, c'était bien là un glacier, et nous comprîmes une partie des paroles de Ly-Kouo-Ngan. Mais nous ne trouvions absolument rien de risible à voyager sur une pareille route. Ly-Kouo-Ngan avait cependant raison en tous points et nous pûmes bientôt nous en convaincre.

« On fit passer les animaux les premiers, d'abord les bœufs et puis les chevaux. Un magnifique bœuf à long poil ouvrit la marche. Il avança gravement jusque sur le bord du plateau. Là, après avoir allongé le cou, flairé un instant la glace et soufflé par ses larges naseaux quelques épaisses bouffées de vapeurs, il appliqua avec courage ses deux pieds de devant sur le glacier et partit à l'instant, comme s'il eût été poussé par un ressort; il descendit les jambes écartées, mais aussi roides et immobiles que si elles eussent été de marbre. Arrivé au bout du glacier, il fit la culbute et se sauva en grognant et bondissant à travers des flots de neige. Tous les animaux, les uns après les autres, nous donnèrent ce spectacle qui était réellement palpitant d'intérêt. Les chevaux faisaient, en général, avant de se lancer, un peu plus de façon que les bœufs; mais il était facile de voir que les uns et les autres étaient accoutumés depuis longtemps à ce genre d'exercice.

« Les hommes s'embarquèrent à leur tour avec non moins d'intrépidité et de succès que les animaux, quoique d'après une méthode toute différente. Nous nous assîmes avec précaution sur le bord du glacier, nous appuyâmes fortement sur la glace nos talons serrés l'un contre l'autre; puis, nous servant du manche de notre fouet en guise de gouvernail, nous nous mîmes à voguer sur ces eaux glacées avec la rapidité d'une locomotive. Un marin eût trouvé que nous filions au moins douze nœuds. Dans nos longs et nombreux voyages, nous n'avions encore jamais rencontré un moyen de transport à

la fois si commode, si expéditif et surtout si rafraîchissant.

« Au bas du glacier, chacun rattrapa son cheval comme il put, et nous continuâmes notre route selon la méthode vulgaire. Après une descente peu rapide, nous laissâmes derrière nous la montagne des Esprits, et nous entrâmes dans une vallée parsemée çà et là de larges plaques de neige qui avaient résisté aux rayons du soleil. Nous longeâmes, pendant quelques instants, les bords glacés d'une petite rivière, et nous arrivâmes enfin au poste de Lha-Ri. Il y eut à la porte de la ville, comme à Ghiamda, une réception militaire. Le Dhéba du lieu vint nous offrir ses services, et nous allâmes occuper le logement qui nous avait été préparé dans une pagode chinoise, nommée *Kouang-ti-Miao* (1), c'est-à-dire *Temple du dieu de la guerre*. De H'Lassa à Lha-Ri on compte mille et dix lys (cent et une lieues); il y avait quinze jours que nous étions en route.

« Le gros village de Lha-Ri est bâti dans une gorge entourée de montagnes stériles et désolées. Ce district ne présente pas les moindres vestiges de culture, et on est obligé d'aller chercher ailleurs la farine de Tsing-Kou. Les habitants sont presque tous bergers; ils nourrissent des troupeaux de moutons, de bœufs grognants, et surtout de chèvres dont le poil fin et duveteux sert à fabri-

---

(1) Kouan-Ti, fameux général, vivait au troisième siècle. Après de nombreuses et fameuses victoires, il fut mis à mort avec son fils. Les Chinois disent qu'il n'est pas mort réellement, mais qu'il monta au ciel où il prit place parmi les dieux. Les Mandchous qui règnent actuellement en Chine ont nommé Kouan-Ti, Esprit tutélaire de leur dynastie, et lui ont élevé un grand nombre de temples. On le représente ordinairement assis, ayant à sa gauche son fils *Kouan-Ping* qui se tient debout, et à sa droite son écuyer, d'une figure brune et presque noire.

(*Note du Missionnaire.*)

quer les pou-lou de première qualité, et ces belles étoffes si connues sous le nom de châles de Kachemire. Les Thibétains de Lha-Ri sont beaucoup moins civilisés que ceux de H' Lassa. Leur physionomie a quelque chose de dur et de sauvage; ils sont habillés salement, et leurs maisons ne sont que de grandes masures informes, construites avec de la pierre brute et grossièrement enduites de limon. On remarque pourtant sur les flancs de la montagne, un peu au-dessus du village, un vaste couvent bouddhique, dont le temple est assez beau. Un Kampo est supérieur de cette lamaserie, et en même temps administrateur temporel du canton. Les nombreux lamas de Lha-Ri mènent une vie paresseuse et abjecte. Nous les avons vus à toute heure du jour couchés ou accroupis en grand nombre dans les quartiers de la ville, essayant de réchauffer aux rayons du soleil leurs membres à moitié couverts de quelques haillons rouges et jaunes. C'était un spectacle dégoûtant.

« A Lha-Ri le gouvernement chinois entretient un magasin de vivres confié à l'administration d'un mandarin lettré portant le titre de *Leang-Tai* (fournisseur), et décoré du globule de cristal blanc. Le Leang-Tai est chargé de distribner la solde aux divers corps-de-garde échelonnés sur la route. On compte de H'Lassa aux frontières de la Chine six magasins de vivres. Le premier et le plus important est à H'Lassa. Le Leang-Tai de cette ville a inspection sur les cinq autres, et reçoit un traitement annuel de soixante-dix onces d'argent, tandis que ses collègues n'en ont que soixante. L'entretien du magasin de vivres de H'Lassa coûte tous les ans au gouvernement chinois la somme de 40,000 onces d'argent. L'entretien de celui de Lha-Ri ne va qu'à 8,000 onces. La garnison de cette dernière ville se compose de cent trente soldats, ayant à leur tête un *Tsieu-Tsoung*, un *Pa-Tsoung* et un *Wei-Wei*.

« Le lendemain de notre arrivée à Lha-Ri, le Leang-Tai ou fournisseur, au lieu de venir saluer officiellement l'état-major de la caravane, se contenta de nous envoyer en guise de carte de visite une feuille de papier rouge où étaient inscrits les caractères de son nom. Il fit ajouter, par son commissionnaire, qu'une grave maladie le retenait dans sa chambre. Ly-Kouo-Ngan nous dit à voix basse et avec un sourire plein de malice : Le Leang-Tai sera guéri quand nous serons partis. — Aussitôt que nous fûmes seuls, il s'écria : — Ah ! je m'en doutais bien... Toutes les fois qu'une caravane passe, le Leang-Tai Sué (nom du mandarin) est à l'agonie ; c'est un fait connu de tout le monde. D'après les rites, il aurait dû nous préparer aujourd'hui un festin de première classe, et c'est pour s'en dispenser qu'il fait le malade. Le Leang-Tai Sué est l'homme le plus avare qu'on puisse imaginer. Il est toujours vêtu comme un porteur de palanquin ; il mange du tsamba comme un barbare du Thibet ; jamais il ne fume ; jamais il ne joue ; jamais il *ne boit du vin* ; le soir sa maison n'est pas éclairée ; il se met au lit à tâtons et se lève toujours très-tard, de peur d'avoir faim de trop bonne heure. Oh ! un être comme cela n'est pas un homme, c'est un œuf de tortue. L'ambassadeur Ki-Chan veut le casser, et il fera bien. Est ce que dans votre pays vous avez des Leang-Tai de ce genre ? — Quelle question ! Les Leang-Tai du royaume de France ne se couchent jamais sans chandelle, et quand les oulah passent chez eux, ils ne manquent jamais de préparer un bon dîner. — Ah ! c'est cela... voilà les rites ! Mais le *Sué-Mou-Tchou*... A ces mots, nous ne pûmes nous empêcher de partir d'un grand éclat de rire. — A propos, savez-vous pourquoi le Leang-Lai Sué est appelé *Sué-Mou-Tchou* ? — Ce nom nous paraît bien ignoble. — Ignoble, c'est vrai ; mais il fait allusion à une anecdote bien

singulière. Le Leang-Tai Sué avant d'être envoyé à Lha-Ri, exerçait le mandarinat dans un petit district de la province du Kiang-Si. Un jour deux hommes du peuple se présentèrent à son tribunal, et le prièrent de prononcer son jugement au sujet d'une truie dont ils se contestaient mutuellement la propriété. Le juge Sué prononça ainsi son arrêt : « Ayant séparé la vérité du mensonge, « je vois clairement que cette truie n'est ni à toi, ni à « toi... Je déclare donc qu'elle m'appartient. Qu'on « respecte ce jugement ! » Les satellites du tribunal allèrent s'emparer de la truie, et le juge la fit vendre au marché voisin. Depuis cet événement, le mandarin Sué est appelé partout *Sué-Mou-Tchou* (c'est-à-dire *Sué la Truie*). Le récit de cette aventure nous fit vivement regretter qu'il fallût nous mettre en route sans voir la physionomie de cet intéressant personnage.

« Le lendemain, nous eûmes une grande journée de fatigues et de tribulations. Nous traversâmes la montagne de Chor-Kou-La, qui, par sa hauteur et ses escarpements, peut avantageusement rivaliser avec celle de Lha-Ri. Nous en commençâmes l'ascension le cœur plein d'anxiété, car le ciel gris et lourd qui pesait sur nous, semblait nous présager du vent ou de la neige. La miséricorde de Dieu nous préserva de l'un et de l'autre. Vers le milieu du jour il s'éleva un petit vent du nord dont la piquante froidure nous eut bientôt fendillé la peau du visage ; mais il ne fut pas assez fort pour soulever les épaisses couches de neige qui enveloppaient la montagne.

« Quand nous fûmes parvenus au sommet, nous nous reposâmes un instant à l'abri d'un grand obo en pierres, et nous déjeunâmes en fumant une pipe de tabac. Pendant ce frugal repas, le mandarin Ly-Kouo-Ngan nous dit que du temps des guerres de Kien-Long contre le Thibet, les troupes chinoises, aigries par les fatigues et les privations d'un

long voyage, s'étaient mutinées en franchissant le Chor-Kou-La. C'est sur ce plateau, nous dit-il que les soldats s'emparèrent de leurs chefs, et après les avoir *garrottés*, les menacèrent de les précipiter dans ce gouffre, si on ne leur promettait pas une augmentation de solde. Les généraux ayant pris l'engagement de faire droit aux réclamations de l'armée, la sédition s'apaisa, les mandarins furent mis en liberté, et on continua tranquillement la route jusqu'à Lha-Ri. Aussitôt qu'on fut arrivé dans cette ville, les généraux tinrent leur promesse; on augmenta la solde, mais en même temps ces troupes insubordonnées furent impitoyablement décimées. — Et que dirent les soldats? demandâmes-nous à Ly-Kouo-Ngan. — Ceux sur qui le sort ne tomba pas, rirent beaucoup, et trouvèrent que les chefs avaient eu une grande habileté.

« En quittant le sommet du Chor-Kou-La, on suit une route peu inclinée, et on continue à voyager pendant plusieurs jours sur les hauteurs d'un immense massif dont les nombreux rameaux étalent au loin leurs cimes aiguës et les faces escarpées de leurs pics. Depuis *H'Lassa* jusqu'à la province du Sse-Tchouan, dans toute l'étendue de cette longue route, on ne voit jamais que de vastes chaînes de montagnes, entrecoupées de cataractes, de gouffres profonds et d'étroits défilés. Ces montagnes sont tantôt entassées pêle-mêle et présentent à la vue les formes les plus bizarres et les plus monstrueuses, tantôt elles sont rangées et pressées symétriquement les unes contre les autres, comme les dents d'une immense scie. Ces contrées changent d'aspect à chaque instant, et offrent aux yeux des voyageurs des tableaux d'une variété infinie. Cependant, au milieu de cette inépuisable diversité, la vue continuelle des montagnes répand sur la route une certaine uniformité qui finit par devenir fatigante. Une relation détaillée d'un voyage dans le Thibet pouvant,

par contre-coup, se ressentir de cette monotonie, nous nous abstiendrons, de peur de tomber dans de trop fastidieuses répétitions, de parler des montagnes ordinaires; nous nous contenterons de mentionner les plus fameuses, celles qui, selon l'expression des Chinois, *réclament la vie des voyageurs*. Cette manière, d'ailleurs, sera assez conforme au style des habitants de ces contrées montagneuses; qui nomment plaine tout ce qui ne va pas se perdre dans les nuages, et chemin uni tout ce qui n'est pas précipice ou labyrinthe.

« Les hautes régions que nous suivîmes après avoir franchi le Chor-Kou-La, sont considérées dans le pays comme une route plane. — « D'ici à *Alau-To*, nous dirent les gens de l'escorte thibétaine, il n'y a pas de montagne. Le chemin est partout comme cela... » Et ils nous montraient la paume de leur main... « Cependant, ajoutaient-ils, il est nécessaire d'user de beaucoup de précautions, car les sentiers sont quelquefois étroits et glissants. » Or voici ce qu'était cette route plane et unie comme la paume de la main. Aussitôt après avoir quitté les sommités du Chor-Kou-La, on rencontre une longue série de gouffres épouvantables, bordés des deux côtés par des montagnes taillées perpendiculairement, et s'élevant comme deux grandes murailles de roche vive. Les voyageurs sont obligés de longer ces profonds abîmes, en suivant à une grande hauteur un rebord si étroit que souvent les chevaux trouvent tout juste la place nécessaire pour poser leurs pieds. Dès que nous vîmes les bœufs de la caravane s'acheminer sur cet horrible passage, et que nous entendîmes le sourd mugissement des eaux s'élever de la profondeur de ces gouffres, nous fûmes saisis d'épouvante et nous descendîmes de cheval. Mais tout le monde nous cria aussitôt de remonter. On nous dit que les chevaux accoutumés à un semblable

voyage auraient le pied plus sûr que nous; qu'il fallait les laisser aller à volonté, nous contentant de nous tenir solidement sur les étriers, et d'éviter de regarder à côté de nous. Nous recommandâmes notre âme à Dieu, et nous nous mîmes à la suite de la colonne. Nous ne tardâmes pas à nous convaincre qu'il nous eût été en effet impossible de garder longtemps l'équilibre sur ce terrain glissant et scabreux. Il nous semblait toujours qu'une force invincible nous attirait vers ces abîmes insondables. De peur d'être saisis par le vertige, nous tenions la tête tournée contre la montagne, dont la coupure était quelquefois tellement droite et unie, qu'elle n'offrait pas même un étroit rebord où les chevaux pussent placer leurs pieds. On passait alors sur de gros troncs d'arbres couchés sur des pieux enfoncés horizontalement dans la montagne. A la seule vue de ces ponts affreux, nous sentions une sueur glacée ruisseler par tous nos membres Cependant il fallait toujours avancer; car reculer ou descendre de cheval étaient deux choses absolument impossibles.

« Après être restés pendant deux jours entiers perpétuellement suspendus entre la vie et la mort, nous quittâmes enfin cette route, la plus horrible et la plus dangereuse qu'on puisse imaginer, et nous arrivâmes à Alau-To. Tout le monde était transporté de joie, et on se félicitait mutuellement de n'avoir pas roulé dans l'abîme. Chacun racontait avec une sorte d'exaltation fébrile les terreurs qu'il avait éprouvées dans les passages les plus difficiles. Le Dhéba de Alau-To, en apprenant qu'aucun homme n'avait péri, trouva que la caravane avait eu un bonheur inouï; trois bœufs chargés de bagages avaient bien été engloutis, mais ces accidents ne comptaient pas; ils ne valaient pas la peine qu'on s'en préoccupât. Ly-Kouo-Ngan nous dit qu'il n'avait jamais traversé le dé-

filé de Alau-To sans être témoin d'affreux malheurs. Dans son voyage précédent, quatre soldats avaient été précipités du haut de la montagne avec les chevaux qu'ils montaient. Tout le monde avait à raconter des catastrophes dont le simple récit faisait dresser les cheveux sur la tête. On s'était abstenu de nous parler à l'avance de tout cela, de peur que nous ne voulussions pas continuer la route. Au fait, s'il nous eût été donné d'entrevoir depuis H'Lassa les abîmes épouvantables de Alau-To, il est probable que l'ambassadeur Ki-Chan eût difficilement réussi à nous faire entreprendre ce voyage.

De Alau-To, où l'on changea les oulah, nous descendîmes à travers une épaisse forêt de sapins dans une vallée où nous nous arrêtâmes après quatre-vingt-dix lys de marche, dans un village nommé *Lang-Ki-Tsoung*. Ce poste est un des plus pittoresques et des plus agréables que nous ayons rencontrés sur toute notre route. Il est situé au milieu d'une plaine bornée de tous côtés par des montagnes peu élevées, et dont les flancs sont couverts d'arbres de haute futaie. La campagne est assez fertile, et les Thibétains de cette contrée paraissent la cultiver avec beaucoup de soin. Les champs sont arrosés par un ruisseau abondant, dont les eaux charrient une grande quantité de paillettes d'or. C'est pour cette raison que les Chinois donnent à cette vallée le nom de *Kien-Keou*, c'est-à-dire *Gorge d'or*.

« Les maisons de Lang-Ki-Tsoung sont d'une construction extrêmement remarquable. Il n'y entre absolument que des troncs d'arbres dépouillés de leur écorce, et dont on a retranché les deux extrémités, afin qu'ils aient à peu près la même dimension dans toute leur longueur. D'énormes pieux sont d'abord plantés en terre à une grande profondeur; la partie qui s'élève au-dessus du sol a tout au plus deux pieds de hauteur. Sur ces pieux

on arrange ensuite horizontalement, et les uns à côté des autres, les troncs de sapins qu'on a déjà préparés; cela forme comme la base et le plancher de la maison. Des troncs semblables aux premiers, et placés les uns au-dessus des autres, servent à construire des murs remarquables par leur épaisseur et leur solidité. Le toit est encore fait avec des troncs recouverts de larges écorces d'arbres, qu'on dispose comme des ardoises. Ces maisons ressemblent entièrement à d'énormes cages, dont tous les barreaux seraient étroitement serrés les uns contre les autres. Si, entre les jointures, il se trouve quelques légers interstices, on les bouche avec de la fiente de bœuf. On fait quelquefois, d'après cette méthode, des habitations très-grandes et à plusieurs étages. Elles sont très-chaudes et toujours à l'abri de l'humidité. Elles ont seulement l'inconvénient d'avoir un plancher très-inégal et extrêmement désagréable. Si jamais il prend fantaisie aux habitants de Lang-Ki-Tsoung d'adopter l'usage de donner des bals à domicile, ils seront peut-être obligés de modifier un peu leur système de construction.

« Pendant que nous attendions avec patience et en silence, au milieu de notre grande cage, qu'on voulût bien nous servir à souper, le Dhéba de Lang-Ki-Tsoung et le caporal du corps-de-garde chinois vinrent nous annoncer qu'il avaient une petite affaire à délibérer. — Quelle affaire? s'écria Ly-Kouo-Ngan d'un ton plein d'emportement, quelle affaire?... Je comprends, vos oulah ne sont pas prêts. — Ce n'est pas cela, répondit le Dhéba ; jamais à Lang-Ki-Tsoung les oulah n'ont fait attendre personne. Vous les aurez ce soir, si vous voulez ; mais je dois vous avertir que la montagne de *Tanda* est infranchissable. Pendant huit jours consécutifs, il est tombé une si grande abondance de neige, que les chemins ne sont pas encore ouverts. — Nous avons bien

passé le Chor-Kou-La, pourquoi ne franchirions-nous pas également le Tanda? — Qu'est-ce que le Chor-Kou-La auprès du Tanda? Ces montagnes ne peuvent pas se comparer entre elles. Hier trois hommes du district de Tanda ont voulu s'aventurer sur la montagne, et deux ont disparu dans les neiges; le troisième est arrivé ici ce matin, seul et à pied, car son cheval a été aussi englouti... Au reste, ajouta le Dhéba avec une gravité un peu sauvage, vous pourrez partir quand vous voudrez; les oulah sont à vos ordres; mais vous serez obligés de payer les bœufs et les chevaux qui mourront en route. — Après avoir formulé son *ultimatum*, le diplomate thibétain nous tira la langue, se gratta d'oreille et sortit.

« Pendant que le Pacificateur des royaumes, le lama Dsiam-Dchang et quelques autres personnages expérimentés de la caravane discutaient avec emportement la question du départ, nous prîmes l'itinéraire chinois, et nous y lûmes le passage suivant : « — La montagne de « Tanda est extrêmement escarpée et difficile à gravir. « Un ruisseau en découle en serpentant par un étroit ra- « vin. Pendant l'été son lit est fangeux et glissant, et « pendant l'hiver couvert de glace et de neige. Les voya- « geurs, armés de bâtons, le traversent les uns après « les autres comme une file de poissons... C'est le pas- « sage le plus difficile sur tout le chemin qui conduit à « H'Lassa. » — A la lecture de cette dernière phrase le livre nous tomba des mains... Après un moment de stupeur, nous reprîmes le livre pour bien nous assurer si nous avions lu exactement. Nous ne nous étions pas trompés; il y avait en toutes lettres : « C'est le passage le « plus difficile sur tout le chemin qui conduit à H'Lassa. » La perspective d'avoir à suivre une route encore plus difficile que celle de Alan-To; avait de quoi nous figer le sang dans les veines. L'ambassadeur Ki-Chan, nous

disions-nous, est évidemment un lâche assassin. N'ayant pas osé nous tuer à H'Lassa, il nous a envoyés mourir au milieu des neiges... Cet accès de découragement ne dura qu'un instant. Dieu, dans sa bonté, nous rendit peu à peu toute notre énergie, et nous nous levâmes pour prendre part à la discussion qui s'était engagée autour de nous. Il fut résolu que le lendemain quelques hommes de la caravane partiraient avant le jour pour aller sonder la profondeur de la neige, et s'assurer par leurs propres yeux du véritable état des choses.

« Vers midi les explorateurs de la route furent de retour, et annoncèrent que le mont Tanda était infranchissable. Cette nouvelle désola tout le monde; nous-mêmes, quoique ordinairement peu pressés, nous en fûmes assez contrariés. Le temps était beau, et il était à craindre, si nous n'en profitions pas, d'avoir plus tard de nouvelles neiges et de voir ainsi notre départ indéfiniment ajourné. Pendant que nous délibérions avec anxiété sur le parti que nous avions à prendre, le Dhéba du lieu vint nous tirer d'embarras. Il nous proposa d'envoyer un troupeau de bœufs fouler pendant deux jours la neige qui encombrait le chemin de la montagne. — Avec cette précaution, nous dit-il, si le temps se maintient toujours dans le même état, je crois que vous pourrez, sans crainte, vous mettre en route. — La proposition du Dhéba fut accueillie par tout le monde avec empressement et reconnaissance.

« En attendant que les bœufs à long poil nous eussent tracé un chemin, nous goûtâmes à Lang-Ki-Tsoung quelques jours d'un agréable et fortifiant repos. Les Thibétains de cette vallée étaient de mœurs plus douces et plus civilisées que ceux que nous avions rencontrés depuis notre départ de Lha-Ri. Ils fournirent abondamment aux frais de notre cuisine : matin et soir ils nous apportaient des faisans, de la viande de cerf, du beurre

frais et une espèce de petit tubercule sucré qu'ils allaient recueillir sur les montagnes. La prière, la promenade et quelques parties d'échecs contribuèrent à nous faire trouver délicieuses ces journées d'attente. Le jeu d'échecs dont nous nous servions nous avait été donné par le régent de H'Lassa; les pièces étaient en ivoire et représentaient divers animaux sculptés avec assez de délicatesse. Les Chinois, comme on sait, sont passionnés pour les échecs; mais leur jeu diffère beaucoup du nôtre. Les Tartares et les Thibétains connaissent aussi les échecs, et, chose étonnante, leur échiquier est absolument semblable au nôtre; leurs pièces, quoique de forme différente, ont la même valeur que les nôtres, et suivent la même marche; enfin les règles du jeu sont en tout point identiques. Ce qu'il y a encore de plus surprenant, c'est que ces peuples disent *chik* lorsqu'ils font échec à une pièce, et *mat* lorsque la partie est terminée (1). Les Thibétains et les Tartares n'étaient pas peu surpris quand nous leur apprenions que dans notre pays on disait également *échec et mat*. Il serait assez curieux de faire l'archéologie du jeu d'échecs, de rechercher son origine, sa marche chez les différents peuples, son introduction dans la Haute-Asie avec les mêmes règles et les mêmes locutions techniques qu'on retrouve en Europe. Ce travail appartient de droit au *Palamède*, *Revue française des échecs*. Nous avons rencontré parmi les Tartares des joueurs d'échecs de la première force; ils jouent brusquement et avec moins d'application, ce semble, que les Européens, mais leurs coups n'en sont pas moins sûrs.

« Après trois jours de repos, le Dhéba de Lang-Ki-

---

(1) Ces expressions, qui ne sont ni thibétaines ni mongoles, sont néanmoins employées par tout le monde, sans que personne puisse expliquer leur origine et leur véritable signification. (*Note du Missionnaire.*)

Tsoung nous ayant annoncé que les bœufs à long poil avaient suffisamment désobstrué les sentiers de la montagne, nous nous mîmes en route. Le ciel était sombre et le vent soufflait avec assez de force. Dès que nous fûmes arrivés au pied du Tanda, nous aperçûmes une longue traînée noirâtre qui, semblable à une immense chenille, se mouvait lentement sur les flancs escarpés de la montagne. Les conducteurs de Lang-Ki-Tsoung nous dirent que c'était une troupe de lamas qui revenait du pèlerinage de H'Lassa-Morou, et qui avait campé pendant la nuit à l'extrémité de la vallée. La vue de ces nombreux voyageurs ranima notre courage, et nous entreprîmes avec ardeur l'ascension de la montagne. Avant d'arriver au sommet, le vent se mit à souffler avec impétuosité et à bouleverser la neige : on eût dit que la montagne tout entière entrait en décomposition. La montée devenait si escarpée que ni hommes, ni animaux n'avaient plus la force de grimper ; les chevaux s'abattaient presque à chaque pas, et s'ils n'eussent été retenus par de grands amas de neige, plus d'une fois ils eussent rapidement dégringolé jusqu'à la vallée de Lang-Ki-Tsoung. M. Gabet, qui ne s'était jamais bien remis de la maladie que lui avait occasionnée notre premier voyage, fut sur le point de ne pouvoir arriver au haut du Tanda. N'ayant plus la force de se tenir cramponné à la queue de son cheval, il tomba d'épuisement et resta presque entièrement enseveli dans la neige. Les hommes de l'escorte thibétaine allèrent à son secours, et parvinrent, après de longs et pénibles efforts, à le hisser jusqu'au sommet. Il y arriva plus mort que vif. Sa figure était livide, et sa poitrine haletante faisait entendre un bruit semblable au râle de la mort.

« Nous rencontrâmes sur le plateau de la montagne les lamas pèlerins qui nous avaient précédés; ils étaient tous

couchés dans la neige, ayant à côté d'eux leur long bâton ferré. Quelques ânes chargés de bagages étaient serrés les uns contre les autres, grelottant au vent et portant bas leurs longues oreilles. Quand tout le monde eut suffisamment repris haleine, on se remit en route. La descente étant presque perpendiculaire, il n'était besoin que de se coucher et de s'abandonner à son propre poids pour être assuré de faire rapidement du chemin. La neige, dans cette circonstance, nous fut plutôt favorable que nuisible; elle formait au-dessus des aspérités du sol un épais tapis qui nous permettait de rouler impunément. On n'eut à déplorer que la perte d'un âne qui, voulant trop s'écarter de la route, alla se précipiter dans un abîme.

« En quittant le village de Tanda, on voyage pendant soixante lys dans une plaine nommée *Pian-Pa*, et qui, selon l'itinéraire chinois est *la plus étendue du Thibet*. Si cette observation est exacte, il faut que le Thibet soit un pays bien abominable. Car cette prétendue plaine est d'abord toujours entrecoupée de collines et de ravins, puis elle est si peu large, qu'en voyageant au milieu, on peut très-bien distinguer un homme placé au pied des montagnes environnantes. Après la plaine de Pian-Pa, on suit, pendant cinquante lys, les sinuosités d'un petit ruisseau serpentant parmi les montagnes, et on arrive à *Lha-Dze*, où l'on change les oulah.

« De Lha-Dze au poste de *Barilang*, il y a cent lys de marche. Les deux tiers de la route sont occupés par la fameuse montagne *Dchak-La*. Elle est du nombre de celles qui sont réputées meurtrières et que les Chinois nomment *Yao-Ming-ti-Chan*, c'est-à-dire *Montagne qui réclame la vie*. Nous en effectuâmes l'ascension et la descente sans accident. Nous nous sentîmes même assez peu fatigués; car nous commencions à nous faire au rude métier d'escalader journellement des montagnes.

« De Barilang, nous suivîmes une route assez facile, et d'où l'on apercevait, çà et là, la fumée s'élever de quelques pauvres habitations thibétaines, isolées dans les gorges des montagnes. Nous rencontrâmes plusieurs tentes noires et de nombreux troupeaux de bœufs à long poil. Après cent lys de marche, nous arrivâmes à *Chobando*.

« Chobando est une petite ville dont les maisons et les lamazeries, peintes avec une dissolution d'ocre rouge, offrent de loin un aspect bizarre et assez agréable. La ville est adossée à une montagne et se trouve enfermée sur le devant par une rivière peu large, mais profonde. On la passe sur un pont en bois, qui branle et gémit sous les pas des voyageurs, et paraît à chaque instant vouloir se disloquer. Chobando est le poste militaire le plus important qu'on rencontre après avoir quitté Lha-Ri. Il est composé de vingt-cinq soldats et d'un officier portant le titre de Tsién-Tsoung. Ce mandarin militaire était un ami intime de Ly, le Pacificateur des royaumes. Ils avaient servi ensemble pendant plusieurs années sur les frontières du Gorgha. Nous fûmes invités à souper chez le Tsien-Tsoung, qui trouva les moyens de nous servir, au milieu de ces contrées sauvages et montagneuses, un repas splendide, où étaient étalées des gourmandises chinoises de toutes sortes. Pendant le souper, les deux frères d'armes se donnèrent la satisfaction de parler longuement de leurs vieilles aventures.

« Au moment où nous allions nous coucher, deux cavaliers, portant une ceinture garnie de grelots, arrivèrent dans la cour de l'hôtellerie; ils s'arrêtèrent quelques minutes et repartirent au grand galop. On nous dit que c'était le courrier extraordinaire, porteur des dépêches que l'ambassadeur Ki-Chan envoyait à Pékin. Il était parti de H'Lassa depuis six jours seulement, et avait déjà parcouru plus de deux mille lys (deux cents lieues).

Ordinairement, les dépêches ne mettent que trente jours pour aller de H'Lassa à Pékin. Cette célérité ne paraîtra pas sans doute prodigieuse, si on la compare surtout à celle des courriers d'Europe; mais, si on fait attention à l'excessive difficulté des chemins, on la trouvera peut-être assez étonnante. Les estafettes accélérées, qui font le service des postes dans le Thibet, voyagent jour et nuit. Ils sont toujours deux, un soldat chinois et un guide thibétain. A chaque cent lys, à peu près, ils trouvent sur la route des chevaux de rechange, mais les hommes se remplacent moins souvent. Ces courriers voyagent attachés sur leurs selles avec de larges courroies. Ils ont l'habitude d'observer un jour de jeûne rigoureux avant de monter à cheval, et pendant tout le temps qu'ils sont en course, ils se contentent d'avaler deux œufs à la coque chaque fois qu'ils arrivent à un relais. Les hommes qui font ce pénible métier parviennent rarement à un âge avancé. Beaucoup se précipitent dans les abîmes ou demeurent ensevelis sous la neige. Ceux qui échappent aux accidents de la route, meurent victimes des maladies qu'ils contractent facilement au milieu de ces contrées meurtrières. Nous n'avons jamais compris comment ces courriers pouvaient voyager de nuit parmi ces montagnes du Thibet, où presque à chaque pas on rencontre d'affreux précipices.

« On remarque à Chobando deux couvents bouddhiques, où résident de nombreux lamas appartenant à la secte du bonnet jaune. Dans un de ces couvents, il y a une grande imprimerie qui fournit les livres sacrés aux lamaseries de la province de Kham.

« De Chobando, après deux longues et pénibles journées de marche dans les sinuosités des montagnes et à travers d'immenses forêts de pins et de houx, on arrive à *Kia-Yu-Kiao*. Ce village est construit sur les bords

escarpés du fleuve *Souk-Tchou*, qui coule entre deux montagnes, et dont les eaux sont larges, profondes et rapides. A notre arrivée, nous trouvâmes les habitants de *Kia-Yu-Kiao*, plongés dans la désolation; il y avait peu de temps qu'un grand pont en bois jeté sur le fleuve s'était écroulé. Deux hommes et trois bœufs qui se trouvaient dessus au moment de sa chute avaient péri dans les eaux; nous pûmes voir encore les débris de ce pont, construit avec de grands troncs d'arbres. Le bois entièrement pourri annonçait que le pont était tombé de vétusté. A la vue de ces tristes ruines, nous remerciâmes la Providence de nous avoir retardés pendant trois jours devant la montagne de Tanda. Si nous étions arrivés à Kia-Yu-Kiao avant la chute du pont, il se serait probablement affaissé sous le poids de la caravane.

« Contre notre attente, cet accident n'apporta aucun retard à notre voyage. Le Dhéba du lieu se hâta de faire construire un radeau, et le lendemain nous pûmes, aussitôt que parut le jour, continuer notre route. Les hommes, les bagages et les selles traversèrent le fleuve en radeaux, et les animaux à la nage.

« Trente lys après avoir quitté Kia-Yu-Kiao, nous rencontrâmes un pont en bois, suspendu sur un affreux précipice. Ayant l'imagination encore plein du malheur de Kia-Yu-Kiao, nous sentîmes, à la vue de ce passage périlleux, un frisson de terreur courir par tous nos membres. Par précaution, on fit d'abord passer les animaux les uns après les autres. Le pont gémit, chancela sous leurs pas, mais il tint bon. Les hommes vinrent ensuite. On avançait tout doucement, sur la pointe des pieds et se faisant légers autant qu'il était possible. Tout le monde passa sans accident, et la caravane se remit en marche dans l'ordre accoutumé. Après avoir gravi une montagne peu haute, mais rocailleuse et escarpée, au

pied de laquelle bondissait un torrent impétueux, nous allâmes loger à *Wa-Ho-Tchai*, station composée d'un corps-de-garde, d'un petit temple chinois, et de trois ou quatre maisons thibétaines.

« Dès que nous fûmes arrivés, la neige se mit à tomber par gros flocons. Ailleurs, un pareil temps eût été seulement désagréable; mais à Wa-Ho-Tchai, il était calamiteux. Nous avions à faire, le lendemain, une étape de cent cinquante lys sur un plateau fameux dans tout le Thibet. L'itinéraire nous donnait, sur cette route, les détails suivants : « Sur la montagne *Wa-Ho* se trouve « un lac. Pour qu'on ne s'égare pas dans les brouillards « épais qui règnent ici, on a établi sur les hauteurs des « signaux en bois. Quand la montagne est couverte « d'une neige profonde, on se guide par ces signaux, « mais il faut se garder d'y faire du bruit, et ceux qui « y passent doivent s'abstenir de proférer la moindre « parole; sans cela, glace et grêle se précipiteraient « sur eux en abondance et avec une célérité étonnante. « Sur toute la montagne, on ne trouve ni animaux ni « oiseaux, car elle est gelée pendant les quatre saisons « de l'année. Sur ces flancs, et à cent lys de distance, « il n'y a aucune habitation. Beaucoup de soldats chinois « et de Thibétains y meurent de froid... »

« Les soldats du corps-de-garde de Wa-Ho-Tchai ayant vu que le temps était sérieusement tourné à la neige, ouvrirent les portes de la petite pagode, et allumèrent une foule de petites chandelles rouges devant une idole menaçante, brandissant un glaive de sa main droite, et tenant de l'autre un arc et un faisceau de flèches. Ils frappèrent ensuite à coups redoublés sur un petit tam-tam, et exécutèrent des roulements sur un tambourinet. Ly-Kouo-Ngan se revêtit de son costume officiel et alla se prosterner devant l'idole. Quand il fut de retour, nous

lui demandâmes en l'honneur de qui on avait élevé cette pagode. — Mais, c'est la pagode du Kiang-Kian (1), *Mao-Ling*. — Et qu'a donc fait ce Kiang-Kian, pour être ainsi honoré? — Ah! je vois que vous ne connaissez pas cet événement des temps passés. Je vais vous le raconter... Au temps du règne de Kang-Hi, l'empire était en guerre avec le Thibet. Mao-Ling fut envoyé contre les rebelles en qualité de généralissime. Au moment où il allait passer la montagne Wa-Ho avec un corps de quatre mille hommes, des gens du pays, qui lui servaient de guides, l'avertirent qu'en traversant la montagne tout le monde devait garder le silence, sous peine d'être enseveli sous la neige. Le Kiang-Kian promulgua aussitôt un édit pour prévenir ses soldats, et l'armée se mit en marche sans bruit et dans le plus profond silence. Comme la montagne est trop étendue pour que des soldats, chargés de bagages, puissent la traverser d'un seul jour, on campa sur le plateau. Conformément à la règle établie pour les grandes villes de l'empire et pour les campements en temps de guerre, *dès que la nuit fut close*, on tira un coup de canon. Mao-Ling n'avait pas osé enfreindre cette règle de la discipline militaire. A peine le canon eut-il retenti, que d'énormes blocs de neige se précipitèrent du haut du ciel sur la montagne. Le Kiang-Kian et tous ses soldats furent ensevelis dans la neige, sans qu'on ait jamais pu retrouver leurs cadavres. Il n'y eut de sauvés que le cuisinier et trois domestiques de Mao-Ling, qui avaient pris le devant et étaient arrivés le

---

(1) Les *Kiang-Kian* sont les plus hauts dignitaires de la hiérarchie militaire en Chine ; ils sont décorés du globule rouge. Chaque province a un Kiang-Kian, qui en est le chef militaire, et un *Tsoung-Tou*, ou vice-roi, qui en est le premier mandarin lettré. (*Note du Missionnaire.*)

jour même au village où nous sommes actuellement. L'empereur Kang-Hi a créé le Kiang-Kian, Mao-Ling, génie tutélaire de la montagne Wa-Ho, et lui a fait construire cette pagode, à la charge de protéger les voyageurs contre la neige.

« Ly-Kouo-Ngan ayant terminé son histoire, nous lui demandâmes quel était l'être puissant qui envoyait cette quantité épouvantable de grêle, de glace et de neige, quand on s'avisait de faire du bruit en traversant le mont Wa-Ho. — C'est tout simple, nous répondit-il, ce ne peut être que l'Esprit de la montagne, le *Ha-ma-tching-kiao* (le crapaud divinisé). — Un crapaud divinisé! — Mais oui, vous savez que sur le sommet du Wa-Ho il y a un lac? — Nous l'avons lu tout à l'heure dans l'itinéraire. — Hé bien, sur les bords de ce lac, il y a un grand crapaud; on le voit difficilement, mais on l'entend souvent gémir et crier à plus de cent lys à la ronde. Ce crapaud habite les bords du lac depuis l'existence du ciel et de la terre. Comme il n'a jamais quitté ce lieu solitaire, il s'est divinisé et est devenu Esprit de la montagne. Quand les hommes font du bruit et troublent le silence de sa retraite, il se met en colère contre eux et les punit en les accablant de grêle et de neige. — En vérité, tu parais parler sérieusement. Est-ce que tu crois qu'un crapaud ait pu se diviniser et devenir esprit? — Pourquoi pas, si chaque nuit il a été exact à adorer la grande Ourse? ... — Quand Ly-Kouo-Ngan en venait à son singulier système de la grande Ourse, il n'y avait plus moyen de raisonner avec lui. Nous nous contentâmes donc de le regarder en souriant et sans lui rien répondre. — Bon, ajouta-t-il, vous riez parce que je parle des *sept étoiles*. Au fait, puisque vous ne croyez pas à leur influence, j'ai tort de vous en parler. J'aurais dû me contenter de vous dire que le crapaud de Wa-Ho s'était di-

vinisé, parce qu'il avait toujours vécu dans la solitude, sur une montagne sauvage et inaccessible aux hommes. Est-ce que ce ne sont pas les passions des hommes qui pervertissent tous les êtres de la création et les empêchent de se perfectionner? Est-ce que les animaux ne deviendraient pas à la longue des esprits, s'ils ne respiraient pas un air empoisonné par la présence de l'homme? — Cette raison nous ayant paru un peu plus philosophique que la première, nous lui accordâmes les honneurs d'une réponse sérieuse. Ly-Kouo-Ngan, qui avait le raisonnement droit quand il ne se laissait pas embrouiller par sa grande Ourse, finit par douter de la puissance du crapaud divinisé et de la protection du Kiang-Kian, Mao-Ling... Au moment où nous allions faire notre prière du soir, Ly-Kouo-Ngan nous dit: — Quoi qu'il en soit du crapaud et du Kiang-Kian, il est certain que la route de demain sera fatigante et dangereuse; puisque vous êtes des lamas du seigneur du ciel, priez-le de protéger la caravane. — C'est ce que nous faisons tous les jours, lui répondîmes-nous, mais à cause de la route de demain, nous le ferons ce soir d'une manière spéciale.

« Il y avait tout au plus deux heures que nous étions couchés, lorsqu'un des soldats du corps-de garde entra bruyamment dans notre chambre, suspendit, à une cheville plantée au mur, une grosse lanterne rouge, et nous avertit que le coq avait déjà chanté une fois. Il fallut se lever et faire promptement les préparatifs du départ, car nous avions cent cinquante lys de marche avant d'arriver au relais suivant. Le ciel était tout étoilé; mais la neige était tombée dans la soirée en si grande abondance, qu'en peu de temps elle avait ajouté aux vieilles couches une couche nouvelle d'un pied d'épaisseur. C'était tout ce qu'il nous fallait pour nous servir de tapis, et nous faciliter le passage du Wa-Ho, montagne perpétuellement recouverte de neige gelée et presque aussi glissante qu'un g'acier.

« La caravane se mit en mouvement longtemps avant le jour. Elle s'avança lentement et en silence dans les sentiers tortueux de la montagne, suffisamment éclairés par la blancheur de la neige et la clarté des étoiles. Le soleil commençait à rougir l'horizon, lorsque nous arrivâmes sur le plateau. La crainte du grand crapaud s'étant dissipée avec la nuit, on s'affranchit du silence auquel on s'était condamné. D'abord les conducteurs des bagages se mirent à maudire à haute voix les bœufs à long poil qui allaient flâner et folâtrer hors des sentiers. Peu à peu les voyageurs hasardèrent quelques réflexions sur la douceur de la température et la facilité inespérée de la route. Enfin on se moqua complètement de la colère du crapaud, et de toute part on se mit à jaser, à crier et à chanter, sans paraître craindre le moins du monde la chute de la neige et de la grêle. Jamais peut-être la caravane n'avait été aussi bruyante que ce jour-là.

« L'aspect du plateau de Wa-Ho est profondément triste et mélancolique. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit jamais que la neige; pas un seul arbre, pas même une seule trace d'animal sauvage qui vienne interrompre la monotonie de cette immense plaine. Seulement, de distance en distance, on rencontre quelques longues perches noircies par le temps, et qui servent à guider la marche des caravanes. Sur cette longue montagne, les voyageurs ne trouvent pas même un endroit où ils puissent préparer leur thé, et prendre un peu de nourriture. Ceux qui n'ont pas la force de passer vingt heures sans boire ni manger, dévorent, chemin faisant, quelques poignées de neige et un peu de pâte de tsamba préparée à l'avance.

« Pendant toute la journée, le ciel fut continuellement pur et serein, sans que le plus petit nuage vînt un seul instant voiler les rayons du soleil. Cet excès de beau

temps fut pour nous la source de bien grandes souffrances, l'éclat de la neige fut si vif et si éblouissant, que les lunettes de crin furent incapables de préserver nos yeux d'une dévorante inflammation.

« Au moment où les ténèbres commençaient à se répandre sur la montagne, nous étions sur les bords du plateau. Nous descendîmes par un chemin étroit et escarpé, et après mille circuits dans une gorge profonde, nous arrivâmes enfin au relais de *Ngenda-Tchai*, où tout le monde passa la nuit au milieu d'intolérables souffrances. Chacun poussait des cris et des gémissements comme si on lui eût arraché les yeux. Le lendemain il fut impossible de se mettre en route. Le lama Dsiam-Dchang qui était quelque peu apothicaire, fit une distribution générale de médicaments. On fabriqua des collyres de toute espèce, et tout le monde passa la journée avec les yeux bandés.

« Grâce aux drogues du lama, le lendemain nous pûmes rouvrir les yeux et continuer notre route. Trois étapes nous séparaient de *Tsiamdo*. Elles furent pénibles et irritantes, car nous fûmes obligés de passer sur une multitude de ces détestables ponts en bois, suspendus au-dessus des torrents, des rivières et des précipices. Le souvenir de la récente catastrophe de Kia-Yu-Kiao nous poursuivait sans cesse. Après avoir suivi pendant vingt lys un étroit sentier, sur les bords escarpés du grand fleuve nommé *Khiang-Tang-Tchou*, nous arrivâmes enfin à *Tsiamdo*. Il y avait trente-six jours que nous étions partis de H'Lassa. D'après l'itinéraire chinois, nous avions parcouru environ deux mille cinq cents lys. (Deux cent cinquante lieues.) (1)

« HUC, *Prêtre de la Mission.* »

---

(1) Là se termine la lettre de M. Huc. Espérons que c'est une halte, et non la fin de sa relation.

MISSIONS DE LA CHINE.

Lettre du R. P. Roze, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Chine, à ses Parents.

Wam-Dam, 28 avril 1847.

« Mes chers Parents,

« Depuis le départ du P. Brueyre qui nous a quittés au commencement du Carême pour aller à la dure Mission de Chang-tong, je suis resté chargé presque seul du Séminaire. Ordinairement tout retombe sur moi : surveillance, enseignement de tous les degrés, économie domestique, soins spirituels. Ce serait peu encore si j'étais Chinois depuis deux ou trois ans ; mais obligé d'écrire tout ce que je veux expliquer en cette langue, j'ai besoin de toutes mes forces et de tout mon temps pour suffire à tout ; quand je perds une demi-heure dans la journée, je m'en ressens deux ou trois jours de suite. Aujourd'hui nous sommes en grand congé, je reste enfermé dans une chambre pour vous écrire, plutôt que d'aller respirer l'air des champs qui me serait cependant si utile.

« Vous voudriez que je vous racontasse des choses

bien curieuses; comment le ferais-je, moi qui ne connais d'autre Chinois que mes trente-huit Séminaristes; d'autre localité que l'arpent de terre où est bâtie notre maison; d'autres coutumes que celles d'un séminaire, où tout, à l'exception de ses habitants, est européen? Ici rien d'édifiant que les traits de vertu juvénile si communs dans nos bons colléges d'Europe. Passons cependant une journée ensemble au séminaire du Sacré-Cœur à Wam-Dam; et d'abord permettez-moi de vous présenter ma jeune famille. Je commence par mes aînés : ils sont au nombre de treize qui étudient ici depuis cinq ans, tous d'une piété, d'une application, d'une patience au travail digne d'éloges. Ce grand, dont la petite vérole a maltraité le visage, est le préfet, c'est lui qui est chargé de présider partout où le Supérieur ne se trouve pas; il est à la hauteur de sa charge; pendant quatre ans on n'a pas eu un reproche tant soit peu grave à lui faire. Ce bon jeune homme unit la science à la vertu; nous en ferons bientôt un bachelier quoiqu'il n'ait que vingt-un ans. Cet autre grand, qui a la figure si douce, les manières si dignes, unit à beaucoup d'intelligence une simplicité d'enfant. Ce petit, à la tête grosse, aux grands yeux, est une de ces natures heureuses qui apprennent tout sans travail. Il a été mon premier maître de chinois; j'ai cessé de l'honorer de ce titre parce qu'il m'a semblé qu'un peu plus d'humilité ne ferait qu'assurer le succès de ses talents. Viennent ensuite les Chantonnais, nation rude que la douceur nankinoise a peine à mitiger. Ils forment parfois de petites factions qui montent, dans un jour, à un degré d'animosité effrayant; on leur fait alors remarquer combien ils se rendent méprisables aux Nankinois, et l'amour-propre national les réconcilie. Parmi eux le premier qui se présente est un surveillant ou

préfet; le second, à la voix pleine et sonore, est le maître de chant; le troisième est l'infirmier général; le quatrième et dernier est une nature à part. Si on le laisse désœuvré il s'ennuyera et fera la guerre : c'est mon homme d'affaires; il me raccommode les portes, travaille au jardin, répare les toits, creuse des puits. Quand je suis trop longtemps sans le gronder, il m'apporte un billet à peu près ainsi conçu : « Mon Père, « vous m'aviez chargé, il y a tant de temps, de veiller « à ce que rien ne fût ni cassé ni en mauvais état; or « maintenant je laisse telle et telle chose à faire; je « promets de me corriger; si je ne le fais pas, je prie « le Père de me punir sévèrement. » Je le gronde un peu, je lui promets une punition, puis il s'en va content. J'espère beaucoup de cette nature vigoureuse, quand l'âge l'aura tempérée par un peu plus de réflexion. La seconde division n'est composée que de dix élèves et compte moins de sujets brillants, mais elle ne le cède en rien à la première pour le travail et la piété. Elle a l'honneur de donner les deux autres surveillants qui, avec les deux de la première division, forment le personnel de la seconde magistrature du Séminaire. Après eux vient le commun du peuple, je vous le présente en masse. Vous avez passé en revue toute mon armée, officiers et soldats; maintenant voyez-la manœuvrer.

« A cinq heures et demie je parcours les dortoirs en agitant ma petite sonnette. Une demi-heure auparavant il m'a fallu prévenir les domestiques de faire chauffer de l'eau; car un Chinois ne se lave jamais avec de l'eau froide, c'est très-dangereux, selon lui, en toute saison, dans toutes les conditions possibles. L'eau distribuée, chacun vient à son tour se laver. Les Européens, en pareille circonstance, apportent sur leurs bras une

serviette pour s'essuyer; les Chinois en portent une pour se mouiller. Ils lavent donc avec soin dans leur eau chaude une petite serviette, large comme les deux mains, et longue d'un pied et demi; puis en expriment l'eau scrupuleusement en la tordant de toutes leurs forces, et c'est avec ce linge ainsi préparé qu'ils se lavent la figure. Après la visite de propreté qu'ils passent devant moi, commence la prière du matin; tous la font en chantant. Un Chinois ne saurait faire une prière sans chanter; même quand ils prient seuls, ils chantent. C'est un usage qui a sa source dans leur manière de lire et d'étudier dont je parlerai dans un instant. Vient ensuite l'étude des leçons latines et la sainte messe. Le déjeuner suit. Après neuf heures, ils se remettent à étudier. C'est le moment de la classe de chinois. On juge en Europe de la bonne tenue d'une classe par le silence des élèves, ici, c'est le contraire, c'est par le tapage qu'ils font. Ils étudient non-seulement à haute voix, mais en chantant. Encore s'ils savaient, comme dans nos salles d'asile, se mettre d'accord. Point du tout, chacun crie à tue-tête. Il m'est arrivé parfois, en inspectant cette classe, de perdre contenance; je sortais aussitôt, de peur d'avoir l'air effrayé. Cependant le docteur chinois, homme vénérable, que distinguent ses grands ongles et sa longue mais très-rare barbe, se tient grave et impassible. Debout, à ses côtés, sur la même ligne que lui, mais le visage tourné contre le mur, est un de ses élèves qui récite avec une rapidité étonnante plusieurs pages de lettres chinoises. Souvent il n'en comprend pas une seule, jugez de sa mémoire! C'est comme si vous donniez à un enfant deux pages de chiffres à apprendre et à réciter. Quand ils sauront ainsi réciter leurs six livres sans hésiter, ils les écriront, puis on les expliquera. Quoi que nous fassions pour

obliger notre docteur à suivre une marche plus logique et à expliquer tout ce que les élèves doivent apprendre, la force de l'habitude l'emporte. Suit la classe latine qui ressemble tout à fait à nos classes d'Europe. Vient ensuite le dîner. Vous en connaissez déjà les singularités ; par exemple, ces baguettes, instruments si simples en comparaison de nos fourchettes, cuillères, couteaux, et qui n'en sont pas moins d'un usage très-facile.

« Le reste de la journée étant semblable à la première partie, je ne m'y arrêterai pas, d'ailleurs ma lettre est arrivée à son terme.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« AL. ROZE. *S. J.* »

Autre lettre du même Père, à ses Parents.

Wam-Dam, 11 juillet 1847.

« MES CHERS PARENTS,

« Depuis ma dernière lettre, notre Mission a vu le sacre d'un nouvel Evêque, celui de Mgr Maresca, Coadjuteur de Mgr de Bési. A cette occasion, huit jours de vacances ont été accordés aux Séminaristes. Ces féries ne ressemblent guère à celles de France. Jamais on ne revoit le toit paternel, les études dussent-elles durer

quinze ans. Comment donc se passent ici les vacances ? Le voici. Les chrétiens, voyant avec orgueil grandir sous leurs yeux nos jeunes lévites indigenes, se font un plaisir de leur donner des témoignages de la plus sincère affection. Toutes les fois que nous allons nous présenter dans une chrétienté, nous sommes sûrs de trouver une maison pour nous recevoir, et, s'il le faut, les fidèles s'imposeront des privations pour nous traiter noblement. Ainsi, à défaut des plaisirs de la maison paternelle, nous avons ceux des voyages et d'une généreuse hospitalité. Au jour désigné, on roule son lit, on fait un paquet des livres et des jeux, puis on va s'asseoir dans les barques qui doivent conduire la petite troupe au lieu du rendez-vous. C'est ainsi que nous arrivâmes, quelques jours avant la Pentecôte, à Pon-tom, à deux lieues de Chang-hai, près de la chrétienté où le sacre du nouvel Evêque devait se célébrer. Nous fûmes reçus avec tous les saluts, prostrations, et autres témoignages d'humilité que prescrit la civilité chinoise. Nous avons trouvé une habitation commode, trente lits bien garnis de moustiquaires, tout le reste à souhait. Ne croyez pas qu'il faille pour tout cela une maison immense : à part les dortoirs, une ou deux chambres nous suffisent. Elles servent de réfectoire, de salle d'étude et de récréation. Une cour est ici presque un hors-d'œuvre. Le grand bonheur de nos jeunes Chinois n'est pas de courir, de s'évertuer, de ne compter leur plaisir qu'à l'agitation de leurs mouvements. Assis devant une table, ils y passent la journée à lire, causer, rire un peu, prendre le thé, jouer aux échecs, ou à d'autres jeux semblables. Une grande victoire remportée sur leurs habitudes sédentaires, c'est de leur avoir inspiré le goût des promenades après le dîner.

« Le premier jour, le but de notre promenade fut

une chrétienté où résidait le nouvel Evêque coadjuteur qui allait recevoir la consécration épiscopale; je tenais à lui présenter le plus tôt possible mes hommages et les jeunes espérances de son clergé. Il nous a accueillis avec une bonté toute paternelle. Son caractère est d'une douceur angélique, jointe à une piété, à un zèle peu ordinaires. Après avoir passé plusieurs années à Naples à instruire des Chinois dans le collége dit de la Sainte-Famille, il est venu, il y a environ six ans, à la Mission de Hou-Kuoang. Il y exerçait les fonctions de grand-vicaire quand il a été appelé à la dignité épiscopale. Son élection est une nouvelle bénédiction de Dieu sur notre Mission. Elle nous donne les plus belles espérances.

« Le lendemain, notre visite fut à l'église où devait se faire la consécration du Coadjuteur. Dès qu'on nous vit approcher, et ce que je dis de cette chretienté doit s'entendre de toutes les autres où nous allons, les fidèles les plus voisins de l'église s'y rendirent pour faire les prières d'usage à l'arrivée d'un prêtre et les principaux vinrent saluer le Père, et offrir un goûter aux Séminaristes. Jamais dans cette contrée on n'avait vu une pareille réunion de jeunes gens. Aussi était-ce un plaisir de voir une foule de curieux accourir de tous les points, et, après nous avoir comptés dans un endroit, courir à un autre par des chemins détournés, pour jouir une seconde fois du même spectacle. Ils se perdaient en conjectures sur nous; je parle des païens, car les chrétiens savent à quoi s'en tenir. Nous étions pour les premiers des comédiens, des Anglais déguisés, de jeunes lettrés qui allaient à l'examen, etc.

« Après trois jours passés à Tsam-Kalem, nous avons assisté le jour de la Pentecôte au sacre de Mgr Maresca. Quoique le temps fût mauvais, la foule était immense.

Pendant la première demi-heure il fut impossible d'obtenir le silence; on se pressait, on se poussait les uns sur les autres ; les barrières étaient brisées. Le calme rétabli, la cérémonie eut tout son éclat et sa piété ordinaires. Dix Missionnaires s'y étaient rendus. Ce nombre aurait pu être beaucoup plus considérable ; mais on ne pouvait laisser les districts sans prêtre, et abandonner les malades toujours nombreux. Trois Européens, négociants à Chang-hai, avaient répondu à l'invitation que leur avait faite Mgr de Bési. Le dîner fut splendide à la mode chinoise. Ce qu'il y a de plus singulier dans ces fêtes, c'est que presque tous les étrangers sont défrayés par les néophytes. Aussi ne voyait-on dans tous les coins que tables dressées et convives joyeux. Il n'y a que les riches chrétientés qui puissent supporter de pareilles dépenses.

« Monseigneur de Bési s'était réservé le dernier jour de nos vacances ; il voulait que les Séminaristes allassent prendre possession, au nom des chrétiens, de la terre nouvellement donnée par les mandarins à l'évêque, et où Sa Grandeur habite une jolie petite maison. C'est à cette occasion que j'ai visité pour la première fois la ville de Chang-hai. Ce qui m'a surpris ce n'est point la ville chinoise, où l'on voit à côté d'une rue infecte des magasins qui annoncent d'immenses fortunes, mais la ville anglaise, qui s'élève comme par enchantement; c'est un vrai prodige. On ne construit pas ici des maisons européennes, mais de somptueux palais dans tous les genres. On dirait que Dieu a donné aux Anglais un paradis terrestre pour les récompenser ici-bas de la protection accordée aux Missionnaires.

« De retour au Séminaire, nos jeunes élèves, bien reposés, ont repris leurs études avec une nouvelle ardeur. Fiers des témoignages d'affection qu'ils ont reçus

partout, ils ont à cœur de ne pas démentir ces espérances. Puissé-je être digne d'y contribuer un peu pour ma part; je serais trop heureux s'il m'était donné de former un bon Missionnaire chinois; que serait-ce si je pouvais en former trente ou quarante! que ma vie serait bien employée! Je n'ai pas le plaisir, comme mes Confrères, de voir le fruit immédiat de mes travaux; mais, je ne sais si je me trompe, je crois qu'il n'en est que plus sûr et plus considérable.

« Adieu, chers Parents, priez pour moi et pour les enfants que Dieu m'a confiés.

« ALEXANDRE ROZE, *S. J.* »

On écrit du Hâvre le 17 juillet :

« Une des scènes qui émeuvent toujours bien vivement les cœurs chrétiens s'est passée hier, dans l'après-midi, au Hâvre-de-Grâce. Le *Paquebot des mers du Sud*, appartenant à la Société de l'Océanie, sortait du port vers cinq heures, portant dans le Chili et dans l'Océanie vingt Ecclésiastiques ou Catéchistes, dont six membres de la Société des Maristes et quatorze appartenant à la Congrégation des Sacrés-Cœurs (dite de Picpus) et cinq Religieuses de la même Congrégation, Mgr l'Archevêque de Calcédoine, qui en est le supérieur général, et qui comptait à bord dix-neuf de ses enfants, s'était rendu sur la jetée afin de les bénir pour la dernière fois. Le temps était magnifique, une foule compacte se pressait sur le port.

« Le navire, poussé par un vent favorable, s'avança majestueusement, laissant flotter au sommet de son plus

haut mât l'étendard de la croix, signe vénéré de la rédemption du genre humain. Quand il passa devant Sa Grandeur, ce fut un moment touchant et solennel. Tous les Missionnaires réunis sur le pont se jettent à genoux et courbent leurs fronts; l'équipage avec son capitaine demeure dans le recueillement; la foule, dans l'admiration, devient tout à coup silencieuse, et, à la voix du Pontife, la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit descend sur ces victimes volontaires, pour y demeurer jusque dans l'éternité.

« Aussitôt, d'une voix sonore et animée par une foi vive et une confiance sans bornes, tous entonnent l'hymne sacrée de la Vierge, Mère de Dieu : *Salut, étoile de la mer*, s'écrient-ils, *Ave, maris stella;* et, pendant que le vaisseau s'éloigne, on distingue pendant quelque temps encore leurs accents pieux et les soupirs ardents qu'ils poussent vers celle que l'on n'implore jamais en vain. »

MANDEMENTS EN FAVEUR DE L'ŒUVRE.

Mgr l'Archevêque de Posen et Gnesen vient de donner une nouvelle impulsion à l'Œuvre dans son diocèse, en publiant un Mandement et des statuts aussi propres à stimuler le zèle qu'à en régulariser les progrès. C'est un bienfait de plus ajouté à tous ceux qui excitent si vivement la reconnaissance de nos Associés envers l'Episcopat.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Jamais nous n'avions eu d'aussi nombreux départs à enregistrer dans nos Annales. Puisse la charité des fidèles se dilater dans la même proportion que le dévouement des Apôtres !

Noms des Missionnaires et des Religieuses qui se sont embarqués à Anvers, le 27 août, avec Mgr Pompallier, pour le diocèse d'Auckland (Nouvelle Zélande).

M. Garnett (Henry-Austine), du diocèse de Liverpool (Angleterre); M. Reynaud (Louis), du diocèse de Meaux (France); M. Garovel (Joseph), du diocèse de Chambéry (Savoie); M. Pairier (Mathurin), du diocèse de Rennes (France); M. Croskell (Robert), du diocèse de York (Angleterre); M. Bourand (Théophile), du diocèse de Sens (France); M. Scegala (Jean-Louis), du diocèse de Mende (France); M. O'Clery (Edouard), du diocèse de Cork (Irlande); M. O'Rourke (Timothée), du diocèse de Kerry (Irlande); M. Alletag (Jean-Joseph), du diocèse de Fribourg (Allemagne); M. Klotz (François), du diocèse d'Augsbourg (Allemagne); M. Kums (François), du diocèse de Malines (Belgique).

Sœurs de la Miséricorde.

Re Mère Maher (Marie-Cécile), du diocèse d'Ossery (Irlande); Sœur Dreyer (Philomène), du diocèse de Dublin (Irlande); S. Franklin (Maria-Xavier), du diocèse de Cashel (Irlande); S. Flattery (Joséphine), du diocèse de Dublin (Irlande); S. Hughes (Catherine-Françoise), du diocèse de Dublin (Irlande); S. Deveneux (Maria-Aloysia), du diocèse de Wetford (Irlande); S. Saglor (Maria-Alphonse), du diocèse de Waterford (Irlande); S. Maher (Marie-Bridjitta), du diocèse de Leihzlin, (Irlande).

Liste des Ecclésiastiques et des Religieuses de l'Assomption qui sont partis d'Anvers, sur l'Océanie, *pour la Mission de la province orientale du cap de Bonne-Espérance, avec Mgr Devereux, Evêque de Pameas, Vicaire Apostolique de cette Mission.*

Jean Van Cauwelaert, prêtre séculier, du diocèse de Malines; — Pierre Hoendervangers, Religieux Norbertin de l'abbaye de Grimberghe, même diocèse; — Jean-Joseph de Sany, même abbaye, même diocèse; — Pierre-François Dubois, professeur, même diocèse; — Edouard Oste, instituteur, du diocèse de Gand; — Jacques-David Ricards, sous-diacre, diocèse de Ferns (Irlande); — Jérémie Orielly, catéchiste, district de Londres; — Sœur Marie-Gertrude du Saint-Sacrement, Supérieure, diocèse de Paris; — S. Marie Liguori de la Visitation, sœur de chœur professe, Guadeloupe; — Sœur François de Sales du Sacré-Cœur, sœur de chœur professe, district septentrional d'Angleterre; — S. Marie Régis, novice sœur de chœur, diocèse de Ferns, (Irlande); — S. Marie Stanislas, (idem); — S. Marie-Brigitte, sœur converse, même diocèse;

— S. Marie-Véronique, sœur converse, diocèse de Coutances; — Mlle Marie-Antoinette Van Cauwelaert, postulante, diocèse de Malines; — Mlle Marie-Thérèse Van Cauwelaert, (idem); — Mlle Jeanne Van Derveken, sœur converse postulante, même diocèse.

Au mois de juillet 1849, sont partis d'Annecy pour la Mission de Vizagapatam: M. Décompoix (François), prêtre missionnaire de la Congrégation de Saint-François-de-Sales, du diocèse d'Annecy; M. Balmaud (Jean-François), diacre, de la même Congrégation et du même diocèse.

Sont parties d'Annecy pour la même Mission, quatre Sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph, du diocèse d'Annecy.

Six prêtres du séminaire des Missions étrangères sont partis de Paris le 3 juillet, et de Bordeaux le 13, pour Pondichéry; Ce sont MM. Monge, Barbé, Bournoud. Poirault, Croisé et Renaudin, des diocèses d'Auch, Tarbes, Nantes, Poitiers, Rouen et Reims.

Noms des Missionnaires Maristes, partis du Hâvre le 17 juillet, sur le Paquebot des mers du Sud, *navire de la Société de l'Océanie, pour l'Océanie centrale.*

Le P. Dezest, du diocèse d'Aire; le P. Sage, du diocèse de Grenoble; le P. Michel, du diocèse de Nantes; MM. Fonbonne, du diocèse de Lyon; Jean-Pierre Gras, Fr. Charise, du diocèse de Valence; Fabien Geinte, Fr. Sorlin, du diocèse de Viviers.

Liste des Missionnaires et des Catéchistes de la Congrégation de Picpus, qui se sont embarqués au Hâvre, le 17 juillet dernier, sur le Paquebot des mers du Sud, *pour l'Amérique et l'Océanie.*

Prêtre: M. Anicet Bossen, du diocèse du Mans; Sous-diacres: MM. Louis-Marie Roullay, du diocèse de Chartres; Antoine Heuel, du diocèse de Paderborn, (Prusse); Benjamin Pepin, du diocèse de Coutances; Ferréol Soubat, du diocèse de Carcassonne; Minorés: MM. Elie Vossen, du diocèse de Limbourg (Hollande); Edmond Veniase, du diocèse de Coutances; Tonsuré: M. Judde Pivet, du diocèse de Coutances; Etudiants Ecclésiastiques: MM. Samuel Morichon, du diocèse de Poitiers; Engelbert Unkel, du diocèse de Trèves; Catéchistes: MM. Ange Lucas, du diocèse de Rennes; Louis Biesembach, de Kreuxberg, (Prusse); Ignace Carballeda, du diocèse de Madrid; Liboir Vithaut, du diocèse de Paderborn, (Prusse).

Cinq Religieuses de la même Congrégation sont parties pour Lima, à bord du même bâtiment.

FIN DU TOME VINGT-UNIÈME.

TABLE DU TOME VINGT-UNIÈME.

MISSIONS D'ASIE.

CHINE.

Vicariat Apostolique du Chang-Tong et du Kiang-Nan.

Vicariat Apostolique du Yun-Nan.

Lieou-Kiou.

JAPON.

CORÉE.

COCHINCHINE OCCIDENTALE.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-UN.

Lyon. — Impr. de J. B. Pélagaud.

COMPTE-RENDU

DE 1847.

Nous publions le Compte-rendu de 1847, retardé par suite des circonstances. Tout fait pressentir que les résultats de 1848 resteront inférieurs à ceux que nous enregistrons aujourd'hui. Mais l'esprit de zèle et de charité qui anime toutes les personnes qui s'occupent de l'Œuvre ne s'amoindrira pas, et ainsi les Missions catholiques qui, de tous les points du globe, se confient en la généreuse assistance de cette Œuvre sainte n'éprouveront, nous en avons la confiance, qu'un détriment passager.

FRANCE.

Diocèse d'AIX		16,090 f.	75 c.
— d'Ajaccio		1,368	» »
— de Digne (1)		5,627	30
— de Fréjus		27,640	85
— de Gap (2)		10,548	» »
— de Marseille		42,212	02
— d'ALBY.	Alby. . 12,596 35 Castres. 11,560 90	24,157	25
— de Cahors		17,007	50
— de Mende		19,445	55
— de Perpignan		8,800	» »
— de Rodez		35,846	05
— d'AUCH		29,000	» »
— d'Aire		27,702	99
— de Bayonne		28,600	» »
— de Tarbes		15,315	75
		309,362 f.	01 c.

(1) 380 f. 70 c. arrivés après la cloture de l'exercice, seront compris dans le Compte-rendu de 1848.

(2) Y compris un don de 1,000 f.

Report	309,362 f.	01 c.
Diocèse d'AVIGNON.	35,000	» »
— de Montpellier.	39,000	» »
— de Nîmes.	24,253	75
— de Valence.	17,010	05
— de Viviers (1).	24,939	95
— de BESANÇON.	31,301	» »
— de Belley.	22,745	75
— de Metz (2).	33,336	95
— de Nancy.	15,525	» »
— de Saint-Dié.	15,621	50
— de Strasbourg (3).	44,841	» »
— de Verdun.	21,062	» »
— de BORDEAUX.	42,001	40
— d'Agen.	21,200	» »
— d'Angoulême.	5,285	80
— de Luçon	27,040	70
— de Périgueux.	6,461	» »
— de Poitiers.	22,000	50
— de la Rochelle.	14,613	70
— de BOURGES.	6,000	» »
— de Clermont-Ferrand.	29,989	84
— de Limoges.	8,501	95
— du Puy.	20,601	70
— de Saint-Flour.	20,191	10
— de Tulle.	6,811	20
— de CAMBRAY.	61,854	05
— d'Arras.	27,931	40
— de LYON.	183,079	12
— d'Autun.	19,887	95
— de Dijon.	11,757	20
— de Grenoble (4).	35,465	05
— de Langres.	20,730	» »
	1,244,472 f.	82 c.

(1) Y compris un don de 500 f. (Un don de pareille somme avait déjà été fait l'année précédente par la même personne.)

(2) Y compris un don de 1,500 f. pour la Mission du Liban.

(3) Y compris un don de 1,000 f.

(4) 93 f. 20 c. provenant de Vienne (diocèse de Grenoble), arrivés trop tard, figureront au Compte-rendu de 1843.

	Report	1,244,472 f. 62 c.
Diocèse de Saint-Claude.	20,069	»»
— de PARIS (1).	91,213	62
— de Blois.	5,945	»»
— de Chartres.	6,094	50
— de Meaux.	5,025	45
— d'Orléans	11,315	»»
— de Versailles.	9,347	83
— de REIMS.	11,896	40
— d'Amiens.	15,244	10
— de Beauvais.	8,890	10
— de Châlons-sur-Marne.	8,467	60
— de Soissons.	14,424	20
— de ROUEN (2).	21,839	80
— de Bayeux.	29,423	»»
— de Coutances.	33,200	»»
— d'Évreux.	6,829	»»
— de Séez.	11,259	75
— de SENS.	8,500	»»
— de Moulins.	7,006	50
— de Nevers.	6,836	95
— de Troyes.	7,636	»»
— de TOULOUSE.	47,940	15
— de Carcassonne.	16,862	70
— de Montauban (3).	17,036	»»
— de Pamiers.	7,120	»»
— de TOURS.	12,264	»»
— d'Angers.	38,047	15
— du Mans (4).	44,512	58
— de Nantes (5).	105,856	50
— de Quimper.	26,000	»»
— de Rennes (6).	61,564	40
		1,961,848 f. 02 c.

(1) Y compris divers dons s'élevant à 11,637 f.

(2) Y compris un don de 1,174 f. provenant du Havre.

(3) Y compris 3,131 f. offerts par trois prêtres, dont un a donné 1,131 f. et deux chacun 1,000 f.

(4) Y compris un don de 7,000 f. provenant de Laval.

(5) Y compris divers dons s'élevant à 27,548 f. 50 c.

(6) Y compris un don de 1,080 f.

	Report	1,961,848 f.	02 c.
Diocèse de Saint-Brieuc.		32,000	»»
— de Vannes.		31,015	»»

COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger.		3,800	70
Ile de la Réunion.		7,160	»»
Cayenne.		500	»»
Guadeloupe.		1,389	10
Martinique.		3,504	08
Pondichéry. .	{ Pondichéry 709 59 / Karikal. . 15 »» } . .	724	59
Sénégal.		626	50
		2,042,567 f.	99 c.

ALLEMAGNE.

	florins.	kr.		
De divers diocèses (1). . . .	5,094	30	10,917 f.	50 c.
AUTRICHE.				
Diocèse de Trieste et autres diocèses voisins.	565	41	1,420	20
GRAND-DUCHÉ DE BADE.				
Diocèse de FRIBOURG	4,026	»»	8,366	23
GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.				
Diocèse de Mayence (2) . . .	707	50	1,516	78
HESSE ÉLECTORALE.				
Diocèse de Fulde (3). . . .	765	24	1,640	15
DUCHÉ DE NASSAU.				
Diocèse de Limbourg (4). . .	726	10	1,557	35
			25,424 f.	21 c.

(1) 10 f. 50 c., soit : florins 4.-54, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(2) 1,008 f. 72 c., soit : florins 470. - 15, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(3) 1,089 f., soit : florins 508.-12, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(4) 1,033 f. 25 c., soit : florins 482.-14, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

V

		Report	25,424 f. 21 c.	

WURTEMBERG.

	florins.	kr.		
Diocèse de Rottenbourg . . .	11,000	»»	22,837	30
			48,261 f.	51 c.

AMÉRIQUE DU NORD.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

	livres.	sh.	d.		
Diocèse de QUÉBEC . . .	2,317	9	9	48,667 f.	22 c.
— de Montréal. . . .	1,080	17	»	22,698	»»
— de Toronto. . . .	4	15	6	101	»»
— du N. Brunswick.				2,295	»»
— d'Halifax.				2,625	»»

ÉTATS-UNIS.

	dollars.			
Diocèse du Détroit.	10	66	53	33
— de la Nouvelle-Orléans. .	800	»»	4,000	»»
			80,439 f.	55 c.

AMÉRIQUE DU SUD.

BRÉSIL.

	reis.		
Diocèse de BAHIA.	600,000	3,750 f.	»» c.
— de Maragnan.	52,800	330	»»
— de Rio-Janeiro. . . .	819,048	5,119	05

CHILI.

	piastres.		
Diocèse de SANTIAGO. .	1,118 2 1/2	7,066	55
— de Coquimbo. . . .	208 2 »»	1,041	25
		17,306 f.	85 c.

BELGIQUE.

Diocèse de MALINES.	34,041 f.	80 c.
— de Bruges.	7,624	75
— de Gand	37,187	76
	78,854 f.	31 c.

	Report	78,854 f. 31 c.
Diocèse de Liège.		30,000 » »
— de Namur.		13,432 95
— de Tournay (1).		28,093 09
		150,380 f. 35 c.

ILES-BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

	liv. st. sh. d.	
District de Lancastre	405 15 6	10,347 f. 16 c.
— de Londres.	246. 7. 2	6,262 11
— d'Yorck.	150. 6 8	3,833 50
— du Nord	60 8. 7	1,540 94
— du Centre.	171 1 5	4,362 31
— de l'Est	40 15. »	1,039 12
— de l'Ouest.	132 15 5	3,385 60
Pays de Galles.	53 19 2	1,375 94

ÉCOSSE.

District du Nord.	104 » »	2,643 90
— de l'Est (2).	17 4 3	451 50
— de l'Ouest.	50 » »	1,267 50

IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH. . . .	59 14 5 1/2	1,526 65
— d'Ardagh.	7 7 3	188 75
— de Clogher.	2 » 2	51 34
— de Derry.	22 13 »	579 02
— de Down et Connor. .	31 15 4	812 06
— de Dromore. . . .	15 2 »	386 01
— de Kilmore	17 15 3	453 97
— de Meath.	91 2 1	2,328 92
		42,856 f. 30 c.

(1) Une somme de 1,370 f., provenant de Mons et de Fontaine-l'Évêque, a été convertie en deux obligations de l'emprunt belge 3 %, au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation des donateurs.

(2) Les recettes dans ce district se sont élevées à 53 liv. sterl. ou 1,331 f. 50 c.; mais de cette somme il a fallu déduire liv. sterl. 35. 5. 0. ou 900 f., mal à propos compris dans les recettes de 1846, et qui ne pouvaient dès-lors figurer une seconde fois dans le Compte de 1847.

	liv. st. sh. d.	Report	42,856 f. 30 c.
Diocèse de Raphoë.	3 4 »	81	80
— de CASHEL.	113 5 »	2,895	05
— de Cloyne et Ross	167 3 10	4,274	02
— de Corck.	340 13 11	8,709	31
— de Kerry.	13 11 6	349	79
— de Killaloë.	80 15 »	2,064	22
— de Limerick.	57 11 »	1,471	19
— de Waterford.	363 » 10 1/2	9,281	01
— de DUBLIN.	1,154 1 6	29,502	20
— de Ferns.	183 14 4 1/2	4,698	50
— de Kildare et Leighlin.	130 9 6	3,335	40
— d'Ossory.	111 8 5 1/2	2,848	35
— de TUAM.	41 9 6	1,060	20
— d'Achonry.	14 8 8	368	97
— de Clonfert.	6 13 6	170	64
— d'Elphin.	22 13 10	580	05
— de Galway.	4 6 10	114	»
— de Kilmacduagh.	22 5 6	569	43

COLONIES BRITANNIQUES.

Agra.		598	»
Dominique (Ile).		834	80
Gibraltar.		1,286	25
Madras.		6,186	84
Maduré.		482	50
Maurice (Ile)		1,525	»
Trichinopoly.		948	40
Trinidad. { Trinidad. 1,028 »» / Sainte-Lucie. 562 »» }		1,590	»
Vérapoly (Malabar)		254	»
		128,571 f. 82 c.	

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.		
ROME	6,866 » 5	37,315 f.	25 c.
Diocèse d'Acqua-Pendente	40 »	217	39
— d'Alatri	144 25	783	07
		38,316 f.	61 c.

	Report écus romains.		38,316 f.	01 c.
Diocèse d'Albano. . . .	47	92	260	43
— d'Amelia. . . .	52	»	282	61
— d'Anagni. . . .	94	79	515	16
— d'Ancône. . . .	160	»	869	56
— d'Ascoli. . . .	206	69	1,123	31
— d'Assise. . . .	76	80	417	39
— de Bagnorea. . .	80	»	434	78
— de BÉNÉVENT. .	171	»	929	35
— de Bertinoro. . .	52	78	286	58
— de BOLOGNE. .	1,250	»	6,793	48
— de Cagli. . . .	12	»	65	22
— de CAMERINO .	173	46	942	72
— de Cervia . . .	24	01	130	49
— de Césène. . .	194	21	1,055	49
— de Cingoli. . .	20	»	108	70
— de Citta della Pieve. . . .	30	»	163	04
— de Citta di Castello	171	60	932	61
— de Civita-Castellana.	36	32	197	39
— de Civita-Vecchia.	92	»	500	»
— de Corneto. . .	23	»	125	»
— de Fabriano. . .	80	»	434	78
— de Faenza. . .	449	»	2,440	22
— de Fano. . . .	402	70	2,188	59
— de Ferentino . . .	176	»	956	52
— de FERRARE. .	739	80	4,020	65
— de Foligno. . .	100	»	543	48
— de Forli. . . .	292	»	1,586	96
— de Forlimpopoli .	62	40	339	13
— de Fossombrone .	119	80	651	09
— de Frascati. . .	68	50	372	28
— de Gubbio. . .	200	34	1,088	80
— d'Iesi.	168	65	916	58
— d'Imola. . . .	510	»	2,771	74
— de Lorette. . .	50	»	271	74
— de Macerata . .	92	»	500	»
— de Matelica. . .	100	»	543	48
			74,075 f.	96 c.

	écus romains.	Report 74,075 f. 96 c.
Diocèse de Montalto.	20 60	111 96
— de Montefiascone.	34 10	185 33
— de Narni.	20 »	108 70
— de Nocera.	80 »	434 78
— de Norcia.	60 »	326 09
— d'Orvieto.	206 11	1,120 16
— d'Osimo.	34 58	187 93
— de Palestrina.	171 »	929 35
— de Pergola.	30 »	163 04
— de Perugia.	377 50	2,051 63
— de Pesaro.	265 »	1,440 22
— de Poggio-Mirteto	30 »	163 04
— de RAVENNE.	246 10	1,337 50
— de Recanati.	40 76	221 52
— de Rieti.	83 »	451 09
— de Rimini.	100 »	543 48
— de Ripatransone.	76 92	418 04
— de S. Angelo in Vado.	46 50	252 72
— de San-Severino.	67 »	364 18
— de Sarsina.	49 11	266 90
— de Sinigaglia.	267 76	1,455 22
— de SPOLETTE.	130 70	710 33
— de Terni.	83 46	453 59
— de Terracine.	67 60	367 39
— de Tivoli.	131 66	715 54
— de Todi.	32 02	174 02
— de Tolfa.	58 50	317 93
— de Treja.	17 »	92 39
— d'Urbania (1).	173 36 5	942 20
— d'URBINO.	45 »	244 56
— de Velletri.	92 26	501 41
— de Veroli.	167 37	909 62
— de Viterbe.	63 59	345 60
Abbaye des 3 Fontaines.	66 23	359 95
		92,743 f. 32 c.

(1) Y compris un don de 92 f. 82 c., soit : écus romains 44,50.

ESPAGNE.

	réaux.		
De divers diocèses (1). .	50,041	»	12,510 f. 25 c.

GRÈCE.

	drachmes.			
Diocèse de NAXIE. . .	125	»	113 f.	35 c.
— de Santorin. . .	333	34	300	» »
— de Syra. . . .	375	»	337	29
— de Tine. . . .	1,000	»	892	» »
			1,642 f.	64 c.

LEVANT.

	piastres turques.			
Vic. ap. de CONSTANTINOPLE	16,444	» »	4,111 f.	» » c.
Diocèse de SMYRNE. . . .	5,167	75	1,218	33
— de Scio	728	» »	168	32
— d'Alep.	122	27	30	05
— de Damas (2). . .	»	» »	»	» »
— de Diarbékir. . . .	2,500	» »	587	05
Ile de Chypre.	893	16	223	29
Vicar. apostol. de l'ÉGYPTE.	4,952	» »	1,299	90
— de Tunis.	842	40	210	60
Tripoli de Barbarie. . . .	1,984	» »	496	» »
			8,344 f.	54 c.

LOMBARD-VÉNITIEN

(ROYAUME).

		liv. autrich.			
Diocèse de MILAN	(dons part.)	34,635	32	29,750 f.	74 c.
— de Bergame	(id.)	13,109	94	11,143	45
— de ****	(id.)	944	35	800	30
— de ******	(id.)	3,230	54	2,773	» »
— de Mantoue	(id.)	141	18	120	» »
— de Padoue	(id.)	1,360	82	1,156	70
— de Roveredo	(id.)	2,480	» »	2,108	» »
— de Rovigo	(id.)	85	29	72	50
— de Vérone	(id.)	10,156	24	8,632	80
— de Vicence	(id.)	2,335	29	2,750	» »
				59,307 f.	49 c.

(1) Dans cette somme se trouvent compris 944 f. provenant de l'île de Cuba.

(2) 135 f., soit 540 piastres turques, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

ILE DE MALTE.

Diocèse de Malte. . . .	écus maltais. 5,975 »»	12,429 f. 15 c.

DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi.	1,411 f. 88 c.
— de Massa.	2,860 »»
— de Modène.	5,906 74
— de Nonantola.	394 35
— de Reggio.	6,500 »»
	17,132 f. 94 c.

DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino.	865 f. 45 c.
— de Guastalla.	424 99
— de Parme.	5,181 87
— de Plaisance (1).	7,486 05
	13,458 f. 37 c.

PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de Bois-le-Duc. . .	31,576 f. 46 c.
— de Bréda.	4,599 47
— du Limbourg.	16,436 95
— du Luxembourg.	10,193 88
De divers archiprêtrés.	29,839 35
	92,651 f. 11 c.

PORTUGAL.

	reis.	
Diocèse de BRAGA. . . .	994,460	6,215 f. 38 c.
— d'Aveiro.	171,920	1,074 50
— de Bragance.	91,200	570 »»
— de Coimbre. . . .	649,300	4,058 12
— de Pinhel	5,280	33 »»
— de Porto.	472,950	2,955 94
— de Viseu.	282,820	1,767 62
— d'EVORA	167,000	1,044 12
— de Beja.	14,400	90 »»
— de Crato.	15,840	99 »»
		17,907 f. 69 c.

(1) Y compris 951 f. 57 c. offerts par un prêtre, qui déjà l'année précédente avait donné les 920 f. portés au Compte-rendu de 1846, n° 112 des Annales, page 176.

	reis.	
	Report	17,907 f. 69c.
Diocèse d'Elvas.	117,620	735 12
— de Faro.	40,960	256 » »
— de LISBONNE. . . .	1,882,990	11,768 69
— de Guarda. . . .	25,580	159 87
— de Lamego. . . .	6,240	39 » »
— de Leïria.	368,990	2,306 19
— de Thomar. . . .	4,800	30 » »
— d'Angra (*Açores*). .	232,920	1,455 75
— de Funchal (*Madère*).	13,240	82 75
		34,741 f. 06 c.

PRUSSE.

GRAND-DUCHÉ DE POSEN.

	thalers.	sil.	pf.	
Diocèse de POSEN (1). . .	558	» »		2,092 f. 50 c.
PROVINCE DE PRUSSE.				
Diocèse de Culm (2). . .	» » »	» »	»	» » » »
— de Varmie. . .	1,532	4	1	5,866 23
PROVINCE RHÉNANE.				
Diocèse de COLOGNE. .	22,262	18	3	83,484 78
— de Trèves. . .	3,241	2	»	12,151 » »
SILÉSIE.				
Diocèse de Breslau (3). .	4,217	» »	»	15,438 98
— d'Olmutz (partie prussienne). .	65	» »	».	239 42
— de Prague (idem)	568	» »	»	2,081 80
WESTPHALIE.				
Diocèse de Munster. . .	9,828	1	4	36,855 16
— de Paderborn. .	4,244	17	3	15,917 15
				174,130 f. 02 c.

(1) 131 f. 25 c., arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(2) 2,880 f., soit : 720 thalers, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(3) 1.216 f. arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

ÉTATS SARDES.

DUCHÉ DE GÊNES.

Diocèse de GÊNES.	84,328 f.	71 c.
— d'Albenga.	3,833	05
— de Bobbio.	1,342	33
— de Nice	4,733	42
— de Sarzane.	1,979	35
— de Savone.	3,677	46
— de Vintimille.	2,288	90

PIÉMONT.

Diocèse de TURIN (1).	60,000	»»
— d'Acqui.	3,702	45
— d'Albe.	5,361	40
— d'Aoste	6,200	»»
— d'Asti.	3,000	»»
— de Coni.	2,400	»»
— de Fossano.	2,978	20
— d'Ivrée.	8,370	40
— de Mondovi.	8,230	45
— de Pignerol.	4,283	15
— de Saluces.	5,000	»»
— de Suse.	1,520	»»
— de VERCEIL.	6,154	85
— d'Alexandrie.	2,466	80
— de Bielle	5,800	»»
— de Casal.	4,969	25
— de Novare.	7,000	»»
— de Tortone	7,141	81
— de Vigevano	3,039	89

SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI.	297	»»
— d'ORISTANO.	178	54
— de SASSARI.	864	79
	201,742 f.	20 c.

(1) Y compris divers dons s'élevant à 3,968 f. 25 c. savoir, : 1,015 f. provenant de Chieri ; 2,500 f. donnés par un Ecclésiastique de Turin ; 303 f. 25 c. donnés par le R. P. Jean-Antoine Maccagno, religieux Camaldule, mort à Balangero, paroisse du diocèse de Turin ; 150 f. donnés pour la Mission où a été martyrisé le vénérable Gabriel Perboyre.

	Report	201,742 f. 20 c.

SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY.	9,500	» »
— d'Annecy	26,163	20
— de Moutiers	5,000	» »
— de St-Jean-de-Maurienne. . . .	2,950	» »
	245,355 f.	40 c.

DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

	ducats			
Diocèse de NAPLES. . .	7,230	35	30,772 f.	51 c.
— de Pouzzoles. . .	80	» »	340	48
— de SORRENTO. .	1,340	» »	5,703	06
— de Sora	100	» »	425	60
— d'Aversa	277	47	1,180	92
— d'Iserpia	29	10	123	85
— de Cava	200	» »	851	20
— de Nocera. . . .	260	» »	1,106	56
— de Conversano. .	203	44	865	84
— d'ACERENZA et MATERA. . .	120	» »	510	72
— de Castellaneta. .	40	» »	170	24
— de Lecce. . . .	442	» »	1,881	16
— d'Ugento. . . .	60	» »	255	36
— de Gallipoli. . .	22	62	96	27
— de S. SEVERINA.	100	» »	425	60
— d'Oppido. . . .	137	» »	583	08
— de Mileto. . . .	62	60	266	43
— de Teramo. . .	150	42	640	19
— de Gerace . . .	227	» »	966	12
— de Muro. . . .	30	» »	127	68
— de Venosa. . .	40	» »	170	24
— de Monte-Vergine.	20	50	87	25
— de MANFREDONIA.	50	» »	212	80
— de Gaeta. . . .	53	95	229	61
— d'Arienzo . . .	22	12	94	14
— de Boiano. . .	74	» »	314	93
— d'OTRANTE . .	85	» »	361	76
— de Monte-Cassino.	145	08	617	46
			49,381 f.	08 c.

	Report		49,381 f.	03 c.
	ducats.			
Diocèse de Bisceglie. . .	130	»»	553	28
— de Gravina, Montepeloso et Altamura.	170	»»	723	52
— de CHIETI. . .	200	»»	851	20
— de BRINDISI. .	70	»»	297	92
— de Castellamare .	246	»»	1,046	98
— de Catanzaro . .	50	»»	212	80
— de Marsi. . . .	20	»»	85	12
— de LANCIANO. .	60	»»	255	26
— de Lucera . . .	10	»»	42	56
Abbaye de la Sainte-Trinité de la Cava. . .	30	»»	127	68
Diocèse de Cerignola. . .	10	»»	42	56
— de Molfetta. . .	251	19	1,069	07
— de Giovinazzo. .	59	88	254	85
— de Terlizzi. . .	115	58	491	91
— de CONZA. . .	150	»»	638	40
— de Nole. . . .	100	»»	425	60
— de SALERNE. .	240	»»	1,021	44
— d'Avellino . . .	44	30	188	54
— d'Oria.	64	50	274	51
— de San-Severo. .	100	»»	425	60
— de Foggia . . .	29	48	125	47
— de Monopoli. . .	50	»»	212	80
— de TARENTE. .	63	58	270	60
— de Nicotera et Tropea. . . .	33	»»	140	45
— de Nardo. . . .	79	94	340	23
— de Sessa. . . .	234	92	999	82
— de Solmona et Valva	80	»»	340	48
— de CAPOUE. . .	347	34	1,478	26
SICILE.				
De divers diocèses (1). .	»»»	»»	»»	»»
			62,348 f.	09 c.

(1) 13,162 f. 50 c., arrivés trop tard pour être portés au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

SUISSE.

	francs de Suisse.			
Diocèse de Bâle. . . .	8,615	81	12,308 f.	30 c.
— de Coire . . .	2,085	83	2,979	75
— de Côme (Tessin)	3,530	»»	5,042	85
— de Lausanne . .	6,042	30	8,631	85
— de Saint-Gall. .	2,781	82	3,974	03
— de Sion. . . .	2,405	20	3,436	»»
			36,372 f.	78 c.

TOSCANE.

	l. v. tosc.	s.	d.		
Diocèse de FLORENCE (1).	18,891	8	4	15,803 f.	77 c.
— de Colle	690	18	4	580	37
— de Fiesole . . .	3,613	6	8	3,039	40
— de Pistoie. . . .	3,433	13	4	2,884	28
— de Prato	2,376	»»	»	1,995	84
— de San-Miniato. .	4,138	6	8	3.476	20
— de San-Sepolcro .	2,892	17	»	2,430	»»
— de PISE. . . .	6,231	»»	»	5,234	04
— de Livourne. . .	4,198	5	8	3,526	56
— de Pontremoli . .	663	13	4	557	48
— de SIENNE. . .	2,568	6	8	2,157	40
— d'Arezzo. . . .	1,817	»»	8	1,526	31
— de Chiusi . . .	318	18	4	267	89
— de Cortone. . .	547	10	»	459	90
— de Grosseto. . .	318	10	»	267	54
— de Massa et Populonia	1,095	»»	»	919	80
— de Modigliana. .	554	6	8	465	64
— de Montalcino. .	526	6	8	442	12
— de Monte-Pulciano	407	6	8	342	16
— de Pescia. . . .	932	»»	»	782	88
— de Pienza . . .	101	13	4	85	40
— de Sovana . . .	1,316	6	8	1,105	72
— de Volterra. . .	1,942	»»	»	1,631	23
— de LUCQUES (2).	13,340	14	4	9,876	60
				59,923 f.	58 c.

(1) Y compris un don de 500 f. pour le rachat des enfants d'infidèles.

(2) Y compris un don de 1,000 f. pour les Missions des Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan.

De divers pays de l'Italie.	8,427 f. 23 c.
D'une contrée du Nord.	112,000 f. »» c.
De diverses contrées (1).	2,331 f. 84 c.

La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1847, a été arrêtée dans l'ordre suivant :

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, vic. apost. d'Edimbourg.	30,400	»»
A Mgr Murdoch, vic. apost. (Ecosse occid.) .	25,600	»»
A Mgr Kile, vic. apost. (Ecosse du Nord). .	20,000	»»
Pour le Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre)	6,800	»»
Vicariat apost. de Londres, pour Jersey. .	4,020	»»
Au même, pour la Mission de Guernesey. .	2,400	»»
A Mgr Brown, vic. apost. (pays de Galles).	8,800	»»
Mission des Oblats de Marie immaculée en Angleterre.	12,000	»»
Mission des Rédemptoristes en Cornouailles (Angleterre)	4,400	»»
Séminaire de Drumcondra (Irlande). . .	8,000	»»
A Mgr Hughes, vicaire apost. de Gibraltar.	6,000	»»
Pour les diocèses de Lausanne et de Genève.	45,600	»»
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle. . . .	2,080	»»
A Mgr de Carl, évêque de Coire (Suisse). . .	6,880	»»
Pour diverses Missions du Nord de l'Europe.	123,680	»»
Missions allemandes des Rédemptoristes. .	3,600	»»
Mission de la Moldavie (Mission des Mineurs Conventuels).	12,000	»»
A Mgr Parsi, évêque administrateur de la Valachie et de la Bulgarie.	12,800	»»
A Mgr Barisich, vic. apost. de l'Erzégovine.	4,800	»»
Pour les divers diocèses d'Albanie, de Servie et de Macédoine.	16,280	»»
Mission de la Cie de Jésus en Dalmatie. .	2,000	»»
	358,140 f. »» c.	

(1) Dans cette somme se trouvent compris 271 f. 84 c. produit de la rente d'un capital de 6,000 fr. provenant du diocèse de Varsovie, donné à l'Œuvre en 1843, et dont il a été fait mention dans le Compte de la susdite année.

Report	358,140 f.	»» c.
Vicariat apost. de Sophia (Mission des Capucins).	2,000	»»
Mission des Dominicains à Constantinople.	8,000	»»
A Mgr Hillereau, vic. apost. de Constantinople.	32,000	»»
A Mgr Hassun, archevêque arménien catholique de Constantinople.	9,600	»»
A Mgr Ferrieri, visiteur apost. des Missions du Levant.	37,173	91
Mission des Lazaristes à Constantinople, collége, écoles, Sœurs de la Charité, etc.	28,133	»»
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégat apostolique pour la Grèce.	12,000	»»
Mission des Capucins à Paros.	2,500	»»
A Mgr Castelli, archevêque de Naxie.	2,000	»»
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.	2,400	»»
Missions de la Cie de Jésus (Tine et Syra).	3,000	»»
Mission des Lazaristes et établissement des Sœurs de la Charité à Santorin.	6,000	»»
Pour le diocèse de Corfou.	4,000	»»
Mission des Capucins à Céphalonie.	1,500	»»
Missions des Capucins (île de Candie).	3,000	»»
	498,046 f.	91 c.

MISSIONS D'ASIE.

A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie Mineure.	10,000 f.	»»
Mission des Dominicains à Smyrne.	1,800	»»
Mission des Capucins à Smyrne.	4,800	»»
Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères et établissement des Sœurs de la Charité.	13,300	»»
Missions des Mineurs Réformés à Bournabat et à Mételin.	3,900	»»
Mission des Capucins dans le Levant.	600	»»
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	2,000	»»
Missions de l'île de Chypre.	9,600	»»
Mission des Mineurs Réformés à Rhodes.	2,000	»»
Mission des Capucins dans l'Anatolie.	4,000	»»
	52,000 f.	»» c.

Report	52,000 f.	» » c.
A Mgr Villardell, archevêque, délégat apostolique au Liban, et pour les divers Rits Unis.	17,953	» »
Mission des Capucins en Syrie.	3,200	» »
Mission des Carmes en Syrie.	2,400	» »
Missions des Lazaristes en Syrie, collége d'Antoura, Sœurs de la Charité à Beyrouth. .	43,800	» »
Missions de la Cie de Jésus dans le Levant.	22,000	» »
A Mgr Trioche, archevêque de Babylone et délégat apost., et pour les divers Rits Unis. .	21,800	» »
Missions des Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan.	9,000	» »
Mission des Carmes dans la Mésopotamie.	1,000	» »
Mission des Capucins dans la Mésopotamie.	8,000	» »
Mission des Servites en Arabie.	2,880	» »
Mission arménienne en Perse.	4,000	» »
Mission des Lazaristes en Perse.	15,000	» »
A Mgr Borghi, vicaire apostolique d'Agra (Mission des Capucins).	16,000	» »
Mission de Patna.	6,800	» »
A Mgr Carew, vic. apost. de Calcutta. . .	8,000	» »
Mission de Dacca.	10,800	» »
Vicariat apostolique de Bombay (Mission des Carmes).	6,800	» »
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, archev., vic. apost. de Vérapolly (Mission des Carmes).	7,200	» »
Mission de Koulan.	6,400	» »
Mission de Mangalore.	8,000	» »
A Mgr Bonnand, vicaire apostolique de Pondichéry (Congr. des Missions étrangères).	20,105	» »
Mission de Maïssour (idem).	16,882	» »
Mission de Coimbatour (idem).	13,900	» »
Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré.	30,000	» »
A Mgr Fenelly, vic. apost. de Madras. . .	16,400	» »
Mission d'Hyderabad.	18,000	» »
Mission de Vizagapatam.	10,880	» »
A Mgr Bettachini (Missions de Ceylan). .	19,000	» »
Vicariat apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la Sainte-Vierge).	23,200	» »
	458,100 f.	» » c.

Report	458,100 f.	»» c.
Mission du Thibet (Congrégation des Missions étrangères)	7,320	»»
A Mgr de Bési, vicaire apostolique du Chan-Tong, et administrateur de Nankin	14,000	»»
A Mgr Rizzolati, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des Mineurs Réformés)	20,000	»»
A Mgr de Moretta, vicaire apost. du Chan-Si (Mission des Mineurs Observantins)	8,800	»»
A Mgr de Donato, vicaire apostolique du Chen-Si (Mission des Mineurs Observantins)	10,800	»»
Préfecture apost. et Procure des Missions italiennes à Hong-Kong	11,200	»»
A Mgr Pérocheau, vicaire apost. du Su-Tchuen (Congrég. des Missions étrangères)	22,210	»»
A Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-Nan (idem)	16,720	»»
Vicariat apost. du Koueï-Tcheou (idem)	12,232	»»
Pour la Procure de la même Congrégation	30,033	»»
A Mgr Carpena, vicaire apost. du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains)	10,000	»»
A Mgr Daguin, vicaire apostolique de la Tartarie mongole (Mission des Lazaristes)	6,000	»»
A Mgr. Mouly, évêque, pour les Missions des Lazaristes dans le diocèse de Pékin	4,000	»»
A Mgr Baldus, vicaire apost. du Ho-Nan (Mission des Lazaristes)	5,500	»»
A Mgr Larribe, vicaire apost. du Kiang-Si (id.)	8,500	»»
A Mgr Lavaissière, vicaire apost. du Tché-Kiang (Mission des Lazaristes)	6,150	»»
Missions de la Compagnie de Jésus en Chine	30,000	»»
A Mgr Verrolles, vicaire apost. de la Mandchourie (Congrégation des Missions étrangères)	15,570	»»
A Mgr Ferréol, vic. apost. de la Corée (idem)	12,965	»»
Mission des îles Lieou-Tcheou (idem)	7,320	»»
A Mgr Hermosilla, vicaire apost. du Tong-King oriental (Mission des Dominicains)	14,661	»»
A Mgr Retord, vicaire apost. du Tong-King occid. (Congrég. des Missions étrangères)	17,985	»»
	756,066 f.	»» c.

Report	756,066 f.	»» c.
Vicariat apost. du Toug-King méridional (Cong. des Missions étrangères).	14,475	»»
A Mgr Cuénot, vicaire apost. de la Cochinchine orientale (idem).	17,850	»»
A Mgr Lefebvre, vicaire apost. de la Cochinchine occidentale (idem).	14,660	»»
A Mgr Bouchot, vicaire apost. de la presqu'île Malaise (idem).	23,635	»»
A Mgr Pallegoix, vic. apost. de Siam (id.)	15,690	»»
Pour le collége de Pulo-Pinang (idem). .	20,000	»»
	862,376 f.	»»

MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Pavy, évêque d'Alger.	72,446 f.	88 c.
Trappistes de Staouéli.	8,000	»»
A Mgr Fidèle de Ferrare, vic. apost. de Tunis (Mission des Capucins).	12,000	»»
Mission des Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie.	3,200	»»
A Mgr Solero, vicaire apost. de l'Égypte, et pour les divers Rits Unis.	25,600	»»
Mission des Lazaristes à Alexandrie, — école des Frères, — Sœurs de la Charité. . . .	29,633	33
Missions des Mineurs Réformés (Haute-Egypte).	6,400	»»
Missions de la Congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie et le Sennaar.	15,000	»»
A Mgr Massaia, vicaire apost. des Gallas (Mission des Capucins).	5,600	»»
A Mgr Griffitz, vicaire apost. du Cap de Bonne-Espérance (Mission des Dominicains).	21,600	»»
Pour le Vicariat apost. des Deux-Guinées (Mission de la Congrég. du S. Cœur de Marie).	32,000	»»
Pour la Mission du Sénégal.	4,000	»»
Pour la Mission de Madagascar.	24,000	»»
A Mgr Collier, vic. apost. de l'île Maurice.	261	»»
	259,741 f.	21 c.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Mission des Oblats de Marie immaculée à Saint-Boniface (Baie d'Hudson).	7,000 f.	»»
A Mgr Fleming, évêque de Terre-Neuve.	10,000	»»
A Mgr Walsh, évêque d'Halifax.	10,000	»»
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town.	4,400	»»
Mission des Oblats de Marie immaculée à Bytown (Haut-Canada).	8,400	»»
Pour le diocèse de Toronto.	11,000	»»
A Mgr Phélan, administrateur de Kingston.	7,200	»»
A Mgr Signay, arch. de Québec, pour le diocèse de Québec et le Vicariat apost. de la Baie d'Hudson.	48,667	22
A Mgr Bourget, évêque de Montréal.	22,698	»»
Missions de la C[ie] de Jésus au Canada.	12,000	»»
A Mgr Demers, évêque de Vancouver.	8,000	»»
A Mgr Alex. Blanchet, évêque de Walla-Walla (Orégon).	8,000	»»
Mission des Oblats de Marie immaculée à Walla-Walla.	7,000	»»
A Mgr Blanchet, arch. d'Orégon-City.	34,400	»»
A Mgr Loras, évêque de Dubuque.	21,600	»»
A Mgr. Leféyère, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit.	16,000	»»
Mission des Rédemptoristes au Détroit.	4,000	»»
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati.	11,600	»»
A Mgr Rapp, évêque de Cleveland.	8,800	»»
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie.	10,400	»»
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg.	8,800	»»
A Mgr Whelan, évêque de Richmond.	11,200	»»
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck.	12,800	»»
Prêtres de la Miséricorde à New-Yorck.	9,600	»»
A Mgr Tyler, évêque d'Hartford	8,800	»»
A Mgr Mac-Closkey, évêque d'Albany.	4,000	»»
A Mgr Timon, évêque de Buffalo.	8,800	»»
A Mgr Miles, évêque de Nashville.	5,600	»»
A Mgr Flaget, évêque de Louisville.	11,700	»»
	383,065 f.	22 c.

Report	363,065 f	22 c.
Pour le diocèse de Vincennes.	25,000	»»
Eudistes dans le diocèse de Vincennes. .	2,000	»»
A Mgr Kenrick, archevêque de Saint-Louis.	21,600	»»
A Mgr Henni, évêque de Milwaukie . . .	10,400	»»
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock. . .	10,000	»»
A Mgr Quarter, évêque de Chicago. . .	27,200	»»
A Mgr Chanches, évêque de Natchez. . .	23,600	»»
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans.	18,000	»»
A Mgr Portier, évêque de Mobile. . . .	21,600	»»
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston. .	25,600	»»
A Mgr Odin, évêque de Galveston. . .	25,000	»»
Pour les Missions des Lazaristes (Etats-Unis).	30.000	»»
Missions de la C[ie] de Jésus au Missouri. .	20,000	»»
Missions de la Compagnie de Jésus aux Montagnes-Rocheuses	30,102	33
Missions des Dominicains (Wisconsin). .	7,200	»»
A Mgr Smith, vicaire apost. des Antilles anglaises.	18,000	»»
A Mgr Fernandez, vicaire apostolique de la Jamaïque.	3,200	»»
Mission de la Cie de Jésus à la Jamaïque.	1,000	»»
A Mgr Hynes, vic. apost. de la Guyane britannique.	16,300	»»
Pour le Vicariat apostolique de Curaçao. } Pour la Mission de Surinam. . . . . . }	66,167	78
Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud.	10,000	»»
	776,225 f.	33 c.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

Vicariats apostoliques de l'Océanie orient. (Missions de la Congrég. de Picpus) . . .	100,167 f.	33 c.
Mission des Maristes (Nouvelle-Zélande).	40,000	»»
A Mgr Collomb, vicaire apost. de la Mélanésie et Micronésie (Missions des Maristes).	53,000	»»
	193,167 f.	33 c.

Report	193,167 f 33 c.
A Mgr Bataillon, vicaire apost. de l'Océanie centrale (Missions des Maristes).	63,000 »»
A Mgr Douarre, vic. apost. de la Nouvelle-Calédonie (Missions des Maristes). . . .	53,000 »»
Procure des Maristes à Sydney.	17,337 09
A Mgr Polding, archevêque de Sydney.	32,000 »»
A Mgr Humphry, évêque d'Adélaïde (Australie).	10,800 »»
A Mgr Brady, évêque de Perth (Australie).	33,600 »»
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diémen).	11,000 »»
	414,504 f. 42 c.

Frais de publication des Annales et autres imprimés tant en France qu'à l'étranger. .	214,040 f. 40 c.
Frais ordinaires et extraordinaires d'administration tant en France qu'à l'étranger. . .	31,062 72
	245,103 f. 12 c.

Montant de plusieurs lettres de change non encore recouvrées.	19,805 f. 25 c.

L'excédant des recettes sur les dépenses a été, comme les années précédentes, employé en secours envoyés immédiatement aux Missions, et dont le détail sera inscrit au Compte-rendu de 1848.

Lyon.—Impr. de J. B. Pélagaud, grande rue Mercière, 26.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Avec approbation des Supérieurs.

LYON. — IMPR. DE J. B. PÉLAGAUD.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE
DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME VINGT-DEUXIÈME.



A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
Rue du Pérat, n° 6.

1850.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Janvier 1850. — N° 128.



À LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR, AU BUREAU DE L'ŒUVRE,

RUE DU PEYRAT, 6.

À PARIS,

AU BUREAU DE L'ŒUVRE,

RUE CASSETTE, 34.

Avec approbation des Supérieurs.

STATISTIQUE DES MISSIONS

EN 1849.

Un état général des Missions avait été publié dans les Annales, en 1844. C'était un premier essai auquel nous nous promettions de revenir un jour, lorsque le zèle évangélique, débordant par ses conquêtes tous les chiffres qui marquaient son niveau précis à cette époque, nous forcerait de donner une expression plus fidèle aux réalités du présent. Cette heureuse nécessité nous est venue plus tôt que nous ne l'attendions; grâce au concours de tous les dévouements, les progrès de la foi ont marché plus vite que nos espérances, et nous devons nous hâter à la suite du mouvement accompli depuis cinq années, tant il a laissé loin derrière lui les bornes alors connues de l'apostolat.

Mais cette fois notre travail subira une légère modification. Prenant pour texte et pour modèles les Rapports que les chefs de Congrégations nous adressent chaque année, nous réunirons dans un seul cadre toutes les Missions confiées au même corps, et, pour les peindre avec une fidélité plus scrupuleuse, nous emprunterons les données, les chiffres, et en quelque sorte la plume des Supérieurs qui président à leur direction. Quant aux

Eglises placées en dehors des Ordres religieux, elles auront aussi leur tour dans cette série de tableaux. Ains les Missionnaires seront classés, non par pays qui les séparent, mais par familles qui les rapprochent. Groupés autour de leur bannière distincte, ils ne nous apparaîtront plus dans cet isolement qui les amoindrit et qui nous dérobe le secret de leur force, mais dans cette puissante unité d'esprit qui en fait une milice disciplinée, dont tous les soldats unis entre eux par une solidarité religieuse, luttent, souffrent et triomphent en commun, quoique jetés à tous les bouts du monde. Et pour nos Associés, peut-être y aura-t-il quelque intérêt de plus à saisir d'un coup d'œil l'ensemble des travaux, la spécialité des œuvres, la nature des difficultés et l'étendue des succès qui sont l'apanage ou la gloire d'une Congrégation.

Nous commençons par les Lazaristes.

Leur principal effort se porte aujourd'hui vers le Levant. En Turquie d'abord, si l'on se bornait à compter les conquêtes individuelles, il y aurait déjà, dans ces conversions isolées, de quoi compenser amplement les sacrifices de tout genre faits en faveur de l'Eglise orientale. Mais, ce qui est plus encore que des hérétiques et des infidèles gagnés à la vraie foi, il y a maintenant pour la Religion dans ces contrées une position fortement assise qui s'améliore de jour en jour. Entourée d'une considération dont elle n'avait pas joui depuis des siècles, dotée d'institutions que lui envieraient beaucoup de villes des pays chrétiens, elle possède les moyens d'action les mieux adaptés aux besoins actuels, et dont l'emploi n'avait pu être tenté jusqu'à cette époque. L'éducation publique, la presse religieuse et les établissements de charité sont les trois plus importantes de ces nouvelles créations. Avant d'énu-

mérer leurs bienfaits, et pour en mieux apprécier le côté providentiel, il est bon de rappeler combien elles sont venues à propos pour sauver ce qui restait encore de catholicisme en Orient.

La Russie, avec le rôle de souveraine qu'elle s'est arrogé dans les diverses communions schismatiques, avec l'influence qu'elle exerce de longue main dans les affaires de la Turquie, de la Perse et de la Grèce, avec le prosélytisme organisé dans les provinces danubiennes pour s'assimiler la race slave, sous prétexte d'identité d'origine, la Russie allait étouffer les derniers germes de notre foi et s'imposer en maîtresse absolue des consciences, depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Caspienne. Du reste, elle était loin de rencontrer un obstacle à ses projets dans le clergé dissident, qui rêve toujours une Eglise orientale, et glisse par une pente naturelle sous la main qui caresse son schisme pour l'asservir (1).

Un autre danger menaçait aussi le Levant depuis quelques années. Les sociétés bibliques l'avaient sillonné en tout sens depuis Athènes jusqu'à Téhéran; elles y avaient semé leurs livres dans toutes les langues. Ce n'est pas que le protestantisme ait jusqu'à présent rien établi de sérieux, ni qu'il ait excité la moindre sympathie : son culte trop froid et trop nu pour l'Occident, l'est à plus forte raison pour les Orientaux, et ses blasphèmes contre Marie sont plus que suffisants pour le rendre impopulaire. Mais il apporte avec lui deux fléaux: l'amour de l'argent et l'esprit d'incrédulité. Il paie tout, même les consciences; s'il fait des prosélytes, il leur assure des pensions; s'il ouvre des écoles, il en solde

(1) Rapports de M. Leleu, 1845 et 1846.

les enfants; en sorte qu'un peuple pénétré jusqu'ici de respect pour sa foi s'habitue à la croire chose vénale comme tout le reste, puisqu'elle a aussi des acheteurs. De cette disposition à l'incrédulité il n'y a qu'un pas, et ce qui aide à le franchir c'est la tendance naturelle à secouer le joug des pratiques gênantes, c'est la facilité de lui échapper en déclarant qu'on se fait *protestant*, mot qui a passé dans la langue turque comme synonyme d'homme sans religion (1).

A ces deux ennemis de l'orthodoxie, la politique russe et la corruption protestante, les Lazaristes ont opposé comme arme défensive :

1° *La presse religieuse.* — Une imprimerie a été fondée à Constantinople, où s'élaborent des ouvrages de controverse et de piété, français, latins, anglais, italiens, grecs, arméniens, turcs et persans (2). Par elle, les populations chrétiennes ont été averties du péril qui les menaçait, les petits triomphes que se décernaient les méthodistes, se sont évanouis à la révélation des honteux moyens de leur propagande; les Arméniens ont reculé devant la servitude moscovite qui allait être le prix de leur défection; le clergé grec, attaqué dans ses abus et forcé de rougir de sa stérilité tracassière, a compris que le temps était passé où il abusait impunément de son influence auprès de la Porte pour opprimer la minorité catholique, et nos frères ont vu leurs rangs s'élargir par la diffusion de la vérité, dès qu'on a eu des livres à mettre entre les mains de ceux qui venaient frapper à la porte de l'Eglise latine pour lui demander

(1) M. Leleu, Rapport de 1846.

(2) Un Mandement épiscopal sorti de ses presses, a fait immédiatement tripler les recettes de l'Œuvre à Constantinople.

l'instruction. C'est là, désormais, un genre de prédication dont le succès est admirablement constaté (1).

2° *L'éducation publique.* — Dans l'état actuel de la société en Orient, avec des populations qui sont légalement parquées dans leurs croyances, si les Missionnaires se bornaient à la seule prédication de l'Evangile, ils n'obtiendraient de leurs sueurs qu'un bien faible résultat. Heureusement une autre voie s'est ouverte à leur activité, un nouveau courant d'idées venu de l'Occident a servi les desseins de leur zèle, c'est le besoin d'éducation qui s'est éveillé au milieu de toutes les nations orientales. Il fallait se placer à la tête de ce mouvement sous peine de le voir, guidé par des mains hostiles, égarer la jeunesse; il fallait greffer l'Evangile sur la génération naissante pour qu'au jour de sa maturité elle en portât spontanément les fruits. Or, ce que les Lazaristes ont déjà réalisé, sous ce rapport, en Grèce, en Turquie, en Perse, dans les capitales de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte et de l'Abyssinie, peut aisément s'apprécier par ce seul fait qu'en moins de deux années ils ont fondé cinq pensionnats, ouvert douze écoles gratuites et élevé plus de deux mille enfants dans la seule Préfecture apostolique de Constantinople. Partout le succès a dépassé leurs espérances, et de plus il a eu pour résultat de donner à l'enseignement une impulsion générale. A la vue des colléges et des écoles élevés par les Lazaristes, tout le monde s'est occupé d'éducation; et, que ce soit émulation ou jalousie, toujours est-il que le profit en est à la société, comme la gloire de l'initiative est à la Religion.

---

(1) Lettre de M. Etienne, Supérieur général des Lazaristes, 6 avril 1846.

Mais ce qui paraissait désespéré et chimérique, c'était l'éducation des personnes du sexe, tant la publicité en ce genre répugnait aux habitudes et aux mœurs de l'Orient. Pour tenter un premier essai, même chez les populations franques de l'empire, il fallait braver des répulsions traditionnelles, et il n'y avait qu'un succès complet qui pût justifier la témérité de l'entreprise. Ce succès, la Providence le réservait au zèle industrieux des Sœurs de la Charité; et aujourd'hui les écoles publiques pour les jeunes personnes sont regardées, non-seulement comme un progrès, mais encore comme un besoin social. Les femmes turques, qui remarquent cette tendance nouvelle, préfèrent secrètement dans leur cœur le sort des femmes chrétiennes à leur propre sort, et, par une conséquence bien naturelle, la loi de Jésus-Christ à celle de Mahomet. Aussi la grâce leur a-t-elle déjà fait sentir ses attraits mystérieux... Mais il est des noms qui ne doivent encore être écrits que dans le livre de vie. Nous n'en parlons ici que pour constater le changement qui s'opère dans les esprits, et les événements qui se préparent dans le lointain de l'avenir (1). Plus bas nous mentionnerons, au chapitre spécial de chaque Mission, les nombreux établissements que les Lazaristes viennent de créer.

3° *Etablissements de Charité.* — Ces œuvres qui présentent le catholicisme sous son côté le plus attrayant et le plus divin, sont appelées à compléter par le cœur l'ascendant que le Missionnaire a pris sur les esprits, car jamais la persuasion ne s'insinue mieux que par la bienfaisance. A des raisonnements on peut opposer des raisonnements; mais à des bienfaits il ne vient à la

(1) M. Leleu, Rapport de 1846.

pensée de personne, à la pensée du peuple surtout, de rien objecter. Aussi les Turcs ne savent-ils qu'admirer et bénir ces vierges étrangères qui prennent soin de leurs jeunes familles, ces humbles femmes qui pansent leurs blessures, ces anges, comme ils les appelaient au commencement, qui ont le privilége de se multiplier comme la douleur, de prodiguer des consolations et des secours aussi inépuisables que la misère. Dans le courant d'une seule année, les Filles de Saint-Vincent-de-Paul ont pansé plus de 40,000 plaies et assisté plus de 63,000 pauvres à Constantinople, secouru plus de 31,000 indigents à Smyrne, distribué gratis des remèdes à tous les malades de Santorin et des îles environnantes, à ceux de Beyrouth et du Liban, à tous ceux d'Alexandrie dont le nombre dépasse souvent deux cents en un seul jour (1).

On comprend assez les rapports qui s'établissent, au profit de la Religion, entre cette foule d'indigents et leurs bienfaitrices. Entourées de l'estime et de l'affection de tous, de la classe des malheureux surtout qui est la plus nombreuse, elles voient autour d'elles s'effacer de jour en jour les préjugés qui nous rendaient les musulmans si hostiles; en montrant la foi dans un type vir-

---

(1) Ceux qui auraient peine à croire qu'il y eût tant de malheureux dans ces villes du Levant, n'ont qu'à jeter les yeux sur les lignes suivantes pour se convaincre qu'il n'y a point d'exagération dans des chiffres si élevés. Un témoin oculaire parlait ainsi de Smyrne après l'incendie de 1845. « Représentez-vous l'espace d'une lieue n'offrant que des ruines « encore brûlantes, au milieu desquelles on aperçoit seulement l'Asile « consacré à Marie et l'église du Sacré-Cœur; voilà maintenant tout le « quartier catholique... C'est toute la population chrétienne que nous « voyons sans pain et sans abri! » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces incendies se renouvellent presque chaque année : 1844 avait eu le sien comme 1845.

ginal et dans sa manifestation la plus douce, la charité, elles l'ont rendue chère et sacrée aux infidèles; elles ont placé le catholicisme en Orient sous la sauve-garde de la reconnaissance publique. Cette vérité est si bien reconnue qu'un personnage éminent disait naguère à un Missionnaire du Levant : « Dans le cas d'un soulève- « ment des Turcs contre les Européens, ce n'est pas « dans les consulats, sous le pavillon d'une nation « puissante, qu'il faudrait chercher un abri; c'est « seulement chez les Sœurs de la Charité qu'on trou- « verait un asile inviolable (1). »

« Ainsi vient de se réaliser avec un succès *inespéré*, « nous écrit M. Etienne, la pensée que j'eus l'honneur « de vous soumettre en 1840. Ces établissements ne « sont pas des œuvres passagères, destinées à n'agir « que partiellement sur les peuples; ce sont, au con- « traire, des institutions fortement constituées, que la « succession des temps ne fera qu'affermir; remuant « jusque dans leurs entrailles toutes les populations « orientales; faisant pénétrer la foi catholique dans leurs « mœurs, dans leurs usages, dans leur langue et dans « toutes leurs habitudes; les amenant enfin à la con- « naissance de la vérité sans qu'elles s'en doutent, et « par les moyens les plus propres à nous concilier les « esprits et les cœurs... Déjà les maisons des Sœurs « sont devenues des sanctuaires où la charité attire « toutes les âmes, pour les éclairer et les réchauffer aux « ardeurs de la vraie foi. Les aumônes de vos Associés « pouvaient-elles avoir un emploi plus heureux (2)? »

Les développements que nous avons consacrés à ren-

---

(1) Lettre de M. Leroy, 16 février 1848.

(2) Lettre de M. Etienne, 1er mai 1849.

dre le but, les moyens et la physionomie générale des œuvres des Lazaristes en Orient, nous dispenseront de revenir sur ces considérations, dans le tableau spécial que nous allons tracer de chacune de leurs Missions en particulier.

MISSION DE CONSTANTINOPLE.

« La capitale de l'empire Ottoman, écrivait M. Leleu
« en 1846, est la ville à deux physionomies, l'une
« européenne et l'autre asiatique; c'est le point de jonc-
« tion et le rendez-vous de deux mondes, le monde
« oriental et le monde occidental. Je ne pense pas qu'il
« y ait une cité où se verse une plus grande masse de
« populations et de croyances diverses. Ce n'est pas
« seulement la politique qui y conduit tant de voya-
« geurs préoccupés de la question d'Orient, et qui
« croient être plus propres à dénouer ce nœud gordien
« en venant le regarder de plus près; ce sont encore les
« affaires qui entassent une multitude d'étrangers sur
« cette grande route du commerce; c'est aussi la Reli-
« gion qui y députe sans cesse ses représentants pour
« des intérêts plus relevés. Dernièrement, à une
« réunion ecclésiastique, on comptait sept Prélats, trois
« Préfets apostoliques, un Provincial et six Supérieurs
« de communautés religieuses; il y avait des Evêques
« de quatre rites divers, des Religieux de cinq ordres
« différents; on y parlait au moins six langues à la fois:
« spectacle imposant qu'on retrouverait difficilement
« dans aucune autre ville du monde, excepté peut-
« être à Rome. »

Au milieu de ce prodigieux concours, il importait à la dignité de l'Eglise latine de frapper les regards par des établissements qui imposent le respect et la con-

sidération; il fallait montrer à tous le catholicisme agissant, instruisant, civilisant au sein même de la léthargie générale. Les Lazaristes se sont mis à l'œuvre, et voici leur part du bien réalisé :

1° Leur collége de Bebek contient plus de quatre-vingts élèves de toute nation.

2° Les écoles de Péra et de Galata, dirigées par les Frères des Ecoles chrétiennes, sont fréquentées par près de 600 enfants.

3° Les maisons des Sœurs de la Charité, à Galata, à Péra et à Bebek, réunissent chaque jour 715 petites filles auxquelles on fait gratuitement la classe.

4° Un internat de 160 élèves, aussi chez les Sœurs, a été combiné de manière à ce que la subsistance de cinquante orphelines, fût fournie par la pension des jeunes personnes payantes.

5° Une crèche a été ouverte aux enfants trouvés. Des souscriptions annuelles sont assurées déjà pour l'entretien de quarante enfants, qui n'ont d'autre patrimoine que la charité chrétienne, d'autres mères que les Filles de Saint-Vincent.

6° Un hôpital où les dépenses en faveur des pauvres sont couvertes par la rétribution des malades payants; des secours de tout genre distribués aux indigents et aux infirmes dont le nombre a été, pour 1848, de 113,965; une pharmacie qui donne gratuitement ses remèdes, bien qu'il se présente jusqu'à 500 malades en un seul jour; un bureau de charité organisé pour fournir aux besoins les plus urgents des chapelles pauvres, et qui, dans la seule année 1845, a pourvu vingt églises de linges et d'ornements; telles sont les œuvres qui forment, avec l'éducation, le principal lot des Sœurs à Constantinople.

7° Cet ensemble de fondations pieuses se com-

plète par une imprimerie d'où sortent, entre autres publications, tous les livres fournis aux enfants des écoles dans le Levant; et par une colonie agricole qui, sous le nom de *Saint-Vincent-d'Asie* et sous la surveillance de treize Religieux trappistes, a pour but d'abriter les chrétiens sans ressources et sans travail.

A tous ces établissements quatorze prêtres Lazaristes suffisent pour imprimer la direction; le dévouement de dix-sept Frères des Ecoles chrétiennes et de quarante-quatre Sœurs de la Charité, leurs modestes auxiliaires, en fait la vie et le succès; l'éducation donnée à 1,595 enfants en est le plus beau fruit, comme l'aumône de nos Associés en est l'humble trésor.

MISSIONS DE LA GRÈCE.

Santorin et Naxie sont les seuls postes de l'Archipel occupés par les Lazaristes. Dans ces deux stations on compte quatre prêtres voués à l'apostolat, trois Frères chargés de faire la classe à cinquante petits garçons, et onze Filles de la Charité. L'internat des Sœurs contient quarante pensionnaires qui appartiennent aux principales familles des îles environnantes; leurs écoles gratuites réunissent, outre les filles catholiques, un certain nombre d'enfants de l'hérésie; en tout, cent externes. Un hôpital donne à tous les malades, sans distinction de croyances, les soins que réclament leurs infirmités. De plus, une pharmacie ouverte aux indigents exerce la plus heureuse influence sur la foule des malheureux qui se pressent à ses distributions de secours. C'est comme le pèlerinage de la douleur fréquenté par tous les pauvres de l'Archipel; et là, comme autrefois près du Sauveur, beaucoup de malades qui n'étaient venus

chercher que la guérison, emportent dans leur âme la semence du salut.

MISSION DE SMYRNE.

Malgré l'incendie de 1845 qui avait dévoré, avec une partie de la ville, la plupart des établissements religieux, cette Mission est aujourd'hui dans l'état le plus prospère. Toutes les œuvres de bienfaisance, un instant interrompues par le sinistre, ont repris leur cours ave une nouvelle activité; le dispensaire, la pharmacie, les écoles ont été promptement réorganisés; les orphelines qui erraient dispersées sur les ruines de leur maison en cendre, ont été recueillies jusqu'à la dernière par les Sœurs, leurs mères adoptives; enfin, comme dédommagement des pertes matérielles, beaucoup de jeunes personnes arméniennes, grecques, protestantes, chassées, par l'incendie, des écoles hérétiques, viennent demander au catholicisme une éducation qui lui promet des conquêtes nombreuses.

Outre ces divers établissements, les Lazaristes dirigent à Smyrne un collége de quatre-vingts pensionnaires et de quatre-vingts externes. Les écoles des Frères réunissent plus de trois cents élèves, sans compter les classes d'adultes. Soixante pensionnaires et trois cents externes sont élevées par les Sœurs.

Un fait récent témoigne de l'intérêt général qui entoure ces institutions. Le nouveau gouverneur turc de la ville a cru devoir faire une visite d'honneur au collége et à la maison des Filles de la Charité, et se rendre, auprès des Missionnaires et des Sœurs, l'interprète de la reconnaissance publique. C'est la première fois que les hauts fonctionnaires de l'islamisme ont donné cette

marque de considération à nos établissements. Treize prêtres, six Frères et vingt et une Religieuses forment le personnel de cette Mission, et près de mille enfants fréquentent ses écoles.

MISSIONS DE LA SYRIE.

Il y a quatre ans, cette Mission avait presque disparu dans la mêlée sanglante qui couvrait le mont Liban de ruines. Aujourd'hui ses malheurs sont réparés, ses fondations accrues, ses espérances plus vastes que jamais.

Ces espérances se fondent : 1° sur les deux écoles de Damas qui sont en grande prospérité ; — elles réunissent quatre cent cinquante enfants; 2° sur le collége d'Antoura qui a autant d'élèves qu'il en peut contenir, —soixante et quinze; 3° sur l'établissement des Sœurs à Beyrouth, qui rendent en Syrie les mêmes services et recueillent les mêmes bénédictions qu'à Constantinople; 4° sur une école normale où les filles de la Charité forment des institutrices pour les enfants des populations maronites; 5° sur le dévouement de onze Missionnaires, six Frères et neuf Sœurs qui, outre les œuvres déjà citées, comprennent encore dans leur coopération les Missions d'Alep et de Tripoli.

MISSIONS DE LA PERSE.

De toutes les Eglises du Levant celle de Perse est la plus entravée dans ses progrès. Rien n'a manqué à ses récentes épreuves, pas même le témoignage du sang des Missionnaires qui a coulé sous la lance des Kurdes.

Sans cet orage déchaîné par la politique russe contre le catholicisme, les écoles ouvertes à Djulfa, à Tauris, à Ourmiah, à Chosrovah, allaient devenir le berceau d'autant de chrétientés florissantes, et plus de trente mille nestoriens auraient déjà fait retour à l'unité. A défaut de cette moisson qu'elle était sur le point de recueillir, la Mission a du moins neutralisé la propagande du méthodisme qui avait déjà enveloppé le pays dans ses réseaux, et qui se vanterait aujourd'hui de la conquête de la Chaldée comme du plus beau fleuron de sa couronne.

L'état actuel de cette Eglise, qui tend chaque jour à s'améliorer, en est encore à ces chiffres modestes : trois Missionnaires, deux Frères et vingt jeunes lévites. Deux postes sont occupés par les Lazaristes, l'un est Ourmiah et l'autre Chosrovah. Chacune de ces résidences a ses écoles pour les garçons et pour les filles. Cependant la ferveur se ranime parmi les fidèles ; un ébranlement général se manifeste en notre faveur au sein de l'hérésie ; des prêtres nestoriens se convertissent, et un séminaire vient d'être construit pour former le clergé indigène aux vertus et à la science ecclésiastiques. Cette dernière œuvre est à juste titre celle qui fixe particulièrement l'attention et le zèle des Missionnaires ; son succès fera disparaître le principal obstacle aux progrès de la foi (1).

MISSION D'ALEXANDRIE.

Ici toutes les œuvres que nous allons énumérer sont

---

(1) Rapports du 6 avril 1846 et du 28 septembre 1849.

de création récente. Ouverte seulement depuis cinq années, cette Mission possède déjà :

Une vaste maison et un hôpital occupés par vingt-trois Sœurs, et servant à la fois d'école pour plus de trois cents jeunes filles, d'internat pour quarante pensionnaires, d'ouvroir pour soixante personnes, de dispensaire où plus de deux cents malades viennent chaque jour recevoir les soins que réclame leur état, et enfin de crèche pour les enfants trouvés ;

Un externat de garçons, divisé en quatre classes, que fréquentent près de trois cents élèves, et que dirigent quatre Frères des Ecoles chrétiennes ;

Un presbytère convenable pour quatre Missionnaires lazaristes, chargés de la haute direction des établissements d'éducation et de charité ;

Une église assez vaste pour contenir plus de deux mille personnes. Elle a été consacrée solennellement le 8 décembre dernier. Ce fut une grande joie pour les fidèles, car ils assistaient à une cérémonie qui, depuis douze siècles, ne s'était pas vue sur la terre d'Egypte.

« Voilà, MM. les Associés, écrit M. Etienne, l'en-
« semble que présente aujourd'hui la Mission d'Alexan-
« drie. Or, tout ce bien est entièrement votre ouvrage.
« Ce sont les ressources que vous avez mises à notre
« disposition qui nous ont permis de fonder ces éta-
« blissements, et de leur donner les vastes proportions
« que réclament les besoins de la Religion, dans ce
« pays qui s'en trouvait absolument dépourvu (1). »

Maintenant, si nous comparons ce tableau des Missions lazaristes du Levant avec la statistique de 1844, nous trouverons que dans cette période de cinq ans, le

---

(1) Lettre de M. Etienne, 1er mai 1849.

nombre des Missionnaires s'est élevé de trente-sept à cinquante-deux, celui des Frères de vingt-trois à quarante-un, celui des Sœurs de quarante-cinq à cent huit, celui des élèves de dix-huit cent quatre-vingt-douze à trois mille six cent soixante-cinq; et, pour la seule ville de Constantinople, celui des malades et des pauvres secourus de soixante mille à cent treize mille neuf cent soixante-cinq. Ces chiffres nous dispensent de tout commentaire.

MISSIONS DE L'ABYSSINIE.

Ce pays est peut-être, depuis trois siècles, celui qui a donné au triomphe de l'Evangile les plus faciles espérances et la plus courte durée. Mobile et orageux comme les flots de la mer qui baigne ses côtes, le sable abyssin permet aisément à la croix de s'y enfoncer, mais il ne lui a pas encore permis d'y prendre racine. Pouvait-il en être autrement dans un pays où les révolutions sont en permanence, où le fanatisme d'un sectaire, l'audace d'un soldat, le caprice populaire suffisent pour renverser l'autel ou le trône devant lequel une multitude à demi-sauvage était la veille soumise et prosternée! Ainsi s'expliquent tant d'espérances si souvent annoncées, et presque aussitôt évanouies. A cette heure tout promet des conquêtes plus solides, à en juger par les dernières correspondances que nous allons résumer.

Mgr de Jacobis, l'apôtre infatigable des Abyssins, venait d'être rappelé par le roi Ubié, son ancien persécuteur. Le même prince avait donné tout le pays d'Ertidza en propriété à un Allemand catholique, qui s'était hâté d'y bâtir une église et d'y former une chré-

tienté nombreuse. A Guala, dans l'Aganiar, était un collége composé de treize élèves avec une école publique. Adowa, Gondar et quatre autres localités importantes avaient aussi leurs chapelles où le saint ministère s'exerçait en toute liberté. Les principaux couvents de l'Abyssinie comptaient dans leur sein et à leur tête plusieurs religieux prêts à quitter l'hérésie pour embrasser ouvertement notre foi. De plus, une lettre d'Aden, à la date du 25 juin 1849, nous annonce que quatre provinces et cent cinquante Eglises n'attendent que la présence de Mgr de Jacobis pour consommer leur retour à l'Eglise romaine. Ces conversions sont en grande partie l'ouvrage de prêtres indigènes récemment ordonnés qui, pendant l'exil du Missionnaire lazariste, ont soutenu son œuvre et continué ses travaux (1).

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Des rives du Parana à celles du Saint-Laurent, de Philadelphie à Mexico, la Congrégation de Saint-Lazare a semé le Nouveau-Monde de ses apôtres qui sont au nombre de soixante, de ses Sœurs de la Charité, de ses églises, de ses maisons d'éducation et de ses bienfaits. Il suffira de rappeler que l'épiscopat lui doit ses Evêques de Buffalo et de Galveston ; le clergé des Etats-Unis, ses séminaires de Sainte-Marie-des-Barrens, de Philadelphie et de la Nouvelle-Orléans ; l'éducation publique, ses florissants colléges du Cap-Girardeau et de Saint-Louis ; le Texas, ses deux Missions de Galveston et de San-Antonio, qui forment avec

(1) Lettre du P. Louis Sturla, 25 juin 1849.

Sainte-Geneviève, Donaldson, La Salle et Natchitoches les principales stations apostoliques de Saint-Lazare; le Mexique, ses établissements de charité à Mexico et à la Puebla; le Brésil enfin, une colonie récente de *cinq* Missionnaires, trois Frères et douze Filles de Saint-Vincent. Dans ces divers Etats, plusieurs tribus sauvages errent encore dans leurs solitudes et leurs ténèbres, en attendant des guides qui les conduisent par le baptême à la civilisation. C'est là une œuvre que les Lazaristes d'Amérique sont impatients de tenter, bien qu'elle leur promette de nouveaux martyrs.

MISSIONS DE LA CHINE.

On sait quelle importance ont prise ces Missions depuis les événements qui rendent la Chine accessible aux Européens. « Maintenant la brèche est ouverte, écrit « un Lazariste; tôt ou tard le catholicisme sera infail- « liblement maître de la place. Vienne l'heure de « la Providence, et, soutenus par les secours de « l'Œuvre, nous marcherons d'un pas rapide à la « sainte croisade. »

Les positions occupées par les Lazaristes dans l'empire chinois, sont échelonnées sur une vaste zone qui se prolonge, en passant par le centre, des frontières du sud à celles du nord, des rivages de l'Océan aux solitudes mongoles. Ce sont :

1° La ville de Macao. Quatre prêtres, un Frère, dix Sœurs de la Charité, des écoles pour cent trente élèves, un asile pour trente enfants trouvés, et un dispensaire pour les pauvres composent le personnel et les établissements de Saint-Lazare à Macao;

2° Le Vicariat apostolique du Ho-nan, avec quatre prêtres européens, quatre prêtres indigènes, cinq ou six chapelles, un séminaire, et quatre mille chrétiens;

3° Le Vicariat apostolique du Kiang-si, avec quatre Missionnaires européens, dix prêtres indigènes, un séminaire de vingt Chinois, quinze écoles, vingt églises et douze mille néophytes;

4° Le Vicariat apostolique du Tche-Kiang, avec trois Missionnaires européens, six prêtres chinois, huit écoles, vingt chapelles, un séminaire et quatre mille cinq cents chrétiens;

5° Le Diocèse de Pékin, avec cinq Missionnaires d'Europe, quinze prêtres de Chine, plusieurs églises et écoles, et trente mille chrétiens environ;

6° Le Vicariat apostolique de la Tartarie mongole, avec trois Missionnaires européens, dix prêtres indigènes, huit écoles, huit chapelles, un petit et un grand séminaire, et cinq mille chrétiens dans une extrême indigence;

7° Le Vicariat apostolique du Thibet oriental, tout récemment érigé par le Saint-Siége.

Dans cette immense carrière, la sollicitude des Lazaristes se partage entre trois œuvres distinctes, dont nous ne pouvons qu'indiquer le caractère et les résultats :

1° *L'apostolat proprement dit.* — Nos lecteurs savent, par les voyages de MM. Huc et Gabet, à quel point cet apostolat est infatigable et entreprenant. Un fait puisé à la correspondance de cette année nous apprend qu'il n'est pas moins béni. « Dans le Ho-nan en « particulier, où, il y a deux ans, on comptait à peine « mille chrétiens, des villages entiers se convertissent « à la vraie foi, et un mouvement général se manifeste « pour l'embrasser. Il en est à peu près de même des

« autres Vicariats apostoliques (1). » Celui du Tche-Kiang, un de ceux qui possèdent des ports libres où le culte public est autorisé, a vu s'élever sans difficulté une église au centre de la ville de Ning-po. Ce sont les mandarins eux-mêmes qui en ont cédé l'emplacement... Le nombre des prêtres européens qui évangélisent ces diverses Missions s'est élevé de onze à vingt-trois pendant les cinq dernières années. L'ensemble de leurs néophytes est de cinquante mille environ.

2° *La formation d'un clergé indigène.* — Pour atteindre ce but si instamment recommandé par la Propagande à tous les chefs de Missions, six séminaires son déjà établis ou commencés, et dans chacun d'eux les dispositions des lévites chinois comblent l'attente de leurs maîtres et l'espérance de l'Eglise. Grâce aux vocations cultivées par les Lazaristes, la Chine, qui ne leur donnait que dix-neuf prêtres auxiliaires, il y a cinq ans, leur en fournit aujourd'hui quarante-cinq.

3° *La création d'écoles pour les enfants des deux sexes et l'établissement d'institutions charitables.* — Les premières sont déjà au nombre de cinquante, et se multiplient de jour en jour. Les secondes attendaient l'arrivée des Filles de Saint-Vincent pour recevoir une organisation définitive. Ces Religieuses, fixées depuis peu à Macao, ont été accueillies avec tant de sympathie par les Chinois, que tout leur promet dans le Céleste-Empire la même influence que dans les Etats musulmans. Du poste qu'elles occupent et où elles se font déjà bénir, on pense qu'elles ne tarderont pas à se répandre dans les principales stations de l'intérieur. Puissent tomber bientôt les barrières qui retiennent en-

(1) Lettre de M. Delaplace, 26 avril 1848.

core leur charité captive ! Alors commencera pour la Chine un nouvel apostolat, celui de la maternité exercé par les Anges de la terre; alors les deux familles de saint Vincent de Paul, l'une chargée de sa moisson évangélique, l'autre pliant sous le fardeau plus doux de ses jeunes orphelins, uniront leurs conquêtes et leur joie au pied du même autel, entre la tombe de leurs martyrs et le berceau de leurs enfants trouvés.

En résumé, cent quarante-quatre prêtres de Saint-Lazare, secondés par soixante-trois frères des Ecoles chrétiennes et cent trente Filles de Saint-Vincent de Paul, exercent l'apostolat des Missions, de l'enseignement et de la charité dans neuf Etats, dont les principaux sont, en Europe la Turquie, en Asie la Chine, en Amérique les Etats-Unis.



MISSIONS DE LA MANDCHOURIE.

Lettre de Mgr Verrolles, Vicaire apostolique de la Mandchourie, à Messieurs les Membres des deux Conseils Centraux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris.

Mandchourie, Kay-tcheou, 11 novembre 1848.

« MESSIEURS,

« Dès mon arrivée en Tartarie, en 1840, connaissant votre invitation précédemment faite aux Missions au sujet de la messe du 3 novembre, pour les Associés de votre sainte Œuvre qui dorment dans le Seigneur, un de mes premiers soins fut de recommander aux apôtres qui travaillaient dans ces pays la célébration solennelle de cette messe due à tant de titres! Tous les ans, non-seulement l'Evêque, mais chaque prêtre remplit avec joie ce pieux devoir. Sur tous les points de la Mission les néophytes sont convoqués, on leur rappelle la mémoire de leurs frères du grand Occident (Ta-Si), auxquels ils doivent, après Dieu, le bienfait de la foi, la

venue au milieu d'eux, et aussi le soutien de leurs Evêques, de leurs Missionnaires, tous les objets du culte, et des secours de tout genre... Touchant et sublime spectacle ! La victime sainte est immolée, l'Orient et l'Occident se trouvent réunis dans une même prière, un même vœu ! L'Europe, nos frères aînés dans la foi, nous donnent des prières, des aumônes, soutiennent par l'enthousiasme admirable de leur zèle, de leur charité, la propagation de l'Evangile, et ces néophytes, à l'autre bout de la terre, font monter vers le ciel leurs vœux et leurs supplications, appellent les miséricordes de Dieu sur leurs frères, devenus leurs bienfaiteurs !

« Toujours, sans doute, Messieurs, nos chers néophytes ont reconnu cette dette sacrée, mais combien plus encore depuis qu'ils ont appris par mon retour avec quelle vive et douce sympathie j'ai été reçu à Rome, en France; depuis qu'ils savent cette pieuse émotion qu'excitait dans tous les cœurs le récit de leur misère, de leur détresse, de leurs angoisses; cette foi vive, cette soif de leur salut, la charité de tant de saintes âmes qui donnent avec joie le sou de la semaine, tant de saints pauvres, pauvres généreux, pauvres de Jésus-Christ, pour qui cette obole est bien l'obole de leur nécessité ! Je me suis efforcé de faire passer dans leur âme tout ce qu'il y avait d'admiration, de vive reconnaissance dans la mienne, et daignent les pieux Associés de la Propagation de la Foi, et vous aussi, Messieurs, en recevoir ici l'humble et bien sincère témoignage !

« Me voici donc revenu au milieu de mon cher et lointain troupeau ! Mon voyage a été heureux grâces à vos saintes prières, à celles de tant de pieux fidèles qui m'ont promis leurs secours. Depuis mon retour, j'ai visité ma Mission dans presque toute son étendue, et des occupations de tout genre m'ont comme accablé. Je

suis arrivé en Mandchourie, le 25 février, par la voie de terre. J'avais, à Chang-hai, loué une jonque, et j'allais partir, lorsqu'un édit arrivé de Pékin mit l'embargo sur toutes les jonques qui devaient porter le riz à Pékin affamé, disait-on, par la disette. J'ai donc traversé de nouveau cet immense empire par un voyage d'environ sept cents lieues.

« C'est le 15 juillet de l'année dernière que je quittai la France. Pour accélérer mon voyage, je pris la voie de l'Egypte. Les dépenses sont excessives, mais, je dois le dire, d'augustes personnes et nombre de saintes âmes m'avaient aidé de leurs pieuses largesses. Que le Dieu de bonté daigne leur rendre au centuple l'obole de leur foi, de leur charité ! La première fois que je quittai la France pour aller aux Missions de Chine, je ne me sentais pas de joie, d'enthousiasme. C'était en 1830. Messieurs, l'enthousiasme bientôt passe et s'éteint, l'amour de la patrie demeure toujours. Cette fois, à peine eus-je fait mes adieux au vénérable évêque de Marseille, qu'au moment de quitter le sol de la France, mes yeux se remplirent de larmes... La vapeur nous éloignait du rivage avec rapidité; je saluai une dernière fois Notre-Dame de la Garde... Daigne cette divine Mère toujours garder de tout mal notre chère patrie! Le lendemain, j'admirais les palais de marbre de la ville de Gênes, les coupoles et les voûtes dorées et resplendissantes de son Annonciade; je priais devant la châsse de sainte Catherine; son saint corps n'a pas vu la corruption, après plusieurs siècles. A Rome, Pie IX me donna sa bénédiction; j'eus le bonheur de conférer avec Sa Sainteté plusieurs fois. Ce grand Pape est tout dévoué aux intérêts de nos Missions; il me donna en souvenir un calice et un beau médaillon de Pie IX.

« Je quittai Rome le 23 août; le 31, nous arrivions

à Alexandrie; nous avions passé un dimanche en mer; l'excellent capitaine du *Nil*, M. Duvauroux avait fait dresser sur le pont un autel orné et ombragé de tous ses pavillons. J'offris au milieu des mers le saint Sacrifice; l'état-major et tout l'équipage étaient en tenue; encore une fois j'adressai quelques paroles de salut aux enfants de la France. Ce jour-là, il y eut double ration, ce fut jour de fête.

« A Alexandrie, je me rappellerai toujours Mgr Guasco, sa généreuse hospitalité, et celle de ses confrères les RR. PP. de Terre-Sainte, enfants de Saint-François, qui, depuis nombre de siècles, cultivent et consolent les chrétiens de ces pays infortunés! J'y ai retrouvé aussi les Lazaristes français et les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Déjà le zèle de ces femmes dévouées au service de l'humanité souffrante a excité l'admiration du sectateur de Mahomet. Le 6 septembre, arriva la malle anglaise. C'était pour ces paisibles Egyptiens un spectacle étrange de voir plus de cent Anglais, montés sur des ânes et au grand galop, suivis chacun de son ânier qui court à toute jambes, parcourir les places et les rues de cette immense cité. Dès le soir même il fallut partir. M. le consul d'Autriche voulut bien m'envoyer sa voiture, et Mgr Guasco m'accompagna jusqu'au canal du Nil. J'ai constamment admiré le zèle de ce digne Prélat, son esprit de pauvreté et d'abnégation. Il me parlait de ses peines, de ses difficultés, de ses besoins. Comme tous les autres Evêques missionnaires, il a les yeux fixés sur votre Œuvre, et attend tout de son inépuisable charité.

« Avant de m'embarquer je voulus faire mes adieux à Méhémet-Ali. J'avais à le remercier du passage qu'il m'avait accordé sur sa belle frégate à vapeur *le Nil*, en 1845, où j'avais été défrayé et nourri à ses frais. Je

fus introduit dans un riant bosquet sur les bords du canal, à plus d'une lieue de l'embarcadère; là, le Pacha se délassait de ses travaux. Je l'entretins quelques moments; sa reception fut gracieuse. Il m'interrogea sur la Chine, je vis qu'il écoutait avec le plus vif intérêt.

« On nous entasse donc pèle-mèle, gens et bagages, sur un petit navire à vapeur. Vingt-cinq à trente voyageurs y eussent été à l'étroit, et nous étions près de cent-cinquante! Pendant un jour et deux nuits nous remontâmes ce roi des fleuves. Il avait alors atteint le haut de sa crue; il débordait de toutes parts et roulait son limon fangeux et fécondant. Le 8, à la pointe du jour, nous étions déjà près de Boulac. Devant nous s'élevaient avec majesté les pyramides, ces immenses tombeaux, monuments éternels de la folie des hommes. Ils nous rappelaient aussi la journée glorieuse des pyramides, où un jeune capitaine détruisit la puissance des Mamelouks; le champ de bataille était à notre droite. A gauche, dans un immense contour, s'élevait au loin la ville du Caire, avec ses élégants et déliés minarets.

« A l'approche de cette grande ville, les bords du Nil revêtent un aspect plus riant, plus animé, une culture plus soignée et plus prospère, des maisons de plaisances, des usines, des bosquets; mais depuis Afté, ces bords du Nil, jadis si peuplés, si fertiles, sont tristes et solitaires; de loin en loin apparaissent de pauvres villages, ou mieux quelques réunions de misérables huttes bâties avec de la boue, fort basses en général, et que l'on prendrait volontiers pour des huttes de castor. En 1845, j'entrai dans quelques-unes: l'intérieur répond à l'extérieur, il n'y a pas même de fenêtre. Jusque dans la ville du Caire l'on voit des quartiers remplis de ces huttes sauvages. A part donc le luxe oriental de quelques despotes, que de misère, quel abrutissement, quel spectacle dégoûtant l'islamisme stupide offre au voyageur chrétien!

« Je parcourus, monté sur un âne qui voulait caracoler à l'instar d'un coursier, les rues sinueuses, obscures, étroites et encombrées du Caire. C'était le beau jour de la Nativité de la très-sainte Vierge; j'allai célébrer la sainte Messe chez les vénérables Dames du Bon-Pasteur d'Angers, anges de Dieu au milieu de cette Sodome, qui s'efforcent avec un courage vraiment admirable d'instruire la jeunesse, et d'arracher au crime quelques âmes. Après Paris, Londres et Pékin, cette ville est une des plus populeuses du monde: Elle compte, dit-on, près de quatre cent mille habitants. Je profitai du peu de temps que j'avais de reste pour aller à deux lieues de là, au vieux Caire, l'ancienne Babylone (1), où la tradition constante du pays affirme que le Sauveur enfant habita avec Marie, sa mère, et saint Joseph. C'était, dit-on, le quartier des Juifs. Sainte Hélène fit bâtir sur la grotte une église qui subsiste encore, et qui est ornée d'un grand nombre de fresques qui représentent les douze Apôtres, saint Pierre avec ses clefs et la très-sainte Vierge tenant dans ses bras son divin Enfant. Toutes elles m'ont paru assez bien conservées. Vers le milieu du temple se trouve la grotte : on y descend par un escalier de marbre, de dix à douze marches: elle est soutenue par quelques chétives colonnes ajoutées depuis, qui forment une nef et deux côtés. Elle a vingt pieds de long, sur quinze de large; on ne voit pas qu'il y eut de fenêtre; le jour devait venir par la porte. Les murs sont d'une sorte d'argile noire et schisteuse qui porte l'empreinte de la misère. A l'extrémité de la nef,

(1) Nos lecteurs savent qu'il y a eu dans l'antiquité deux villes de ce nom, l'une sur les rives de l'Euphrate, l'autre sur les bords du Nil vis-à-vis de Memphis.

vers le haut, est un enfoncement long de trois à quatre pieds sur deux ou trois de largeur ; c'est là que dormait l'Enfant Jésus. Au devant était installée une mauvaise planche sur laquelle, deux ans auparavant, en 1845, j'eus le bonheur de célébrer la sainte Messe. A droite est une petite citerne dont l'orifice est couvert d'une planche ; c'est là que la très-sainte Vierge puisait l'eau pour la sainte Famille. A gauche est une construction de pierres non polies, haute de trois pieds : sur sa surface est un entaillement long de dix-huit à vingt pouces, et large de dix à douze ; c'est là que la très-sainte Vierge déposait quelquefois pendant le jour son divin Enfant emmailloté ! Dans tous ces lieux sont placées des croix de marbre blanc. On les baise avec dévotion : avec quelle émotion de foi et d'amour l'on se prosterne, la face contre terre, pour arroser de ses larmes, et baiser mille fois cette terre empreinte si souvent, et pendant le laps de six années, des pieds sacrés de Notre-Seigneur et de ceux de sa très-sainte Mère ! Mais après avoir vu de ses yeux et palpé de ses mains la misère d'un Dieu Enfant, de l'Homme-Dieu ainsi caché, anéanti, souffrant pour notre amour, ah ! Messieurs, qu'il est facile d'aller en Mission, et jusqu'en Mandchourie ! Que nos cabanes ou réduits sont beaux et commodes ! Et les plus grands sacrifices de la patrie, de la santé, de la vie même, pour sauver ces mêmes âmes pour qui Jésus enfant a tant de fois pleuré, peut-on les appeler des sacrifices ! Une goutte d'eau apportée à l'Océan...

« Je m'arrachai à regret de ce lieu bénit. En revenant au Caire, je me détournai un peu, pour visiter la citadelle. J'y remarquai le célèbre puits de Joseph, ou du moins attribué dans le pays à ce Patriarche ; mais il fut creusé par Saladin; il est fort large, de forme carrée, tail-

lé en grande partie dans le roc, et descend jusqu'au niveau du Nil, à deux cent quatre-vingts pieds : on dit même que ce sont les eaux de ce fleuve qui l'alimentent. Des officiers turcs nous reçurent avec civilité ; je visitai le palais du Pacha ; il est moins orné et plus à la turque que celui d'Alexandrie, mais sa position est admirable. Le fond du panorama, à l'horizon, c'est un vaste désert de sable qui s'assombrit au loin avec l'azur des cieux ; devant vous ce sont les pyramides, le sphinx colossal qui ne fait encore que d'élever sa tête au dessus du désert ; plus près de vous, c'est la riante vallée du Nil, riche de verdure, le fleuve lui-même dont l'œil saisit les sinueux coutours ; à vos pieds, c'est la grande cité. Tout auprès du palais, s'élevait à une hauteur immense une nouvelle mosquée ; vaste carré surmonté d'une large et haute coupole soutenue par un grand nombre de colonnes, elle est toute revêtue du haut en bas d'albâtre d'Egypte : c'est le même que celui de Saint-Paul de Rome, offert au Pape par Méhémet. Jugez de là, Messieurs, quelle magnificence ! En sortant de la citadelle, je vis l'endroit où les Mamelouks convoqués par Méhémet furent, par son ordre, impitoyablement mitraillés, assassinés. Le seul qui put se sauver s'élança du haut d'une muraille haute de plus de cinquante pieds : son audace et son bonheur lui ont sauvé la vie que le Pacha a respectée.

« Pendant la nuit et le jour suivant, nous voici dans le désert de Suez. Laissons là ces plaines rocailleuses entrecoupées de montagnes arides : pas une herbe, pas une source ; parfois quelques joncs, quelques genièvres épars çà et là semblent ajouter encore à la monotonie. Les effets sont portés sur des chameaux, les voyageurs sont entassés dans des voitures que l'on dit être suspendues. Toujours l'on court au galop pendant le trajet qui est de trente lieues : fort heureux si arrivé à Suez vous

n'avez pas quelque membre cassé. Suez, l'ancienne Arsinoé, n'est guère qu'un village aride comme le désert. Pas un arbre ni tant soit peu de verdure : l'eau y est fort saumâtre; les légumes qu'on y mange viennent du Caire, de même que les autres provisions : le seul point de verdure que l'on aperçoive au loin, c'est la fontaine dite de Moïse, sans doute parce que ce divin législateur, à son arrivée dans le désert, y fit provision d'eau pour son peuple.

« Le soir du 10, nous montâmes sur le *Précurseur*, immense navire à vapeur anglais : nous voici donc de nouveau sur la mer Rouge; nous étions à bord environ cent passagers. Jugez quel tumulte, quel tohubohu. Ne comprenant point l'anglais, j'avais le bonheur, au milieu de cette bruyante société de gens qui courent les mers pour chercher fortune, et s'agitent sans cesse, de ne rien entendre de leurs discours, et de conserver ainsi ma solitude. Que de pieux souvenirs venaient recueillir mon âme ! A droite c'est l'Egypte : une chaîne de rochers noirs et comme calcinés, au milieu desquels s'élève au loin le mont Saint-Antoine. Sous ce ciel brûlant, dans le creux des rochers, au milieu de ces effrayantes solitudes, habitaient autrefois de nombreux solitaires, et l'écho du désert retentissait et la nuit et le jour de divins cantiques ! Que de pénitences ! que de sublimes vertus ! que d'âmes saintes ont gravi par ces sentiers rocailleux et pénibles la route des cieux ! Aujourd'hui c'est un silence de mort, l'islamisme a tout ravagé... A gauche c'est l'Arabie, l'œil y suit encore les campements et stations du peuple d'Israël dans le désert : un peu plus loin, à l'horizon, s'élèvent les hauteurs du Sinaï, qui fondirent comme la cire et tressaillirent en présence du Dieu de Jacob... Sous vos pieds, ce sont ces mêmes abîmes entr'ouverts et mis à sec, il y a

plus de trois mille ans, à la voix de Moïse; et vraiment l'on ne peut se retenir de chanter avec le Prophète : *Mare vidit et fugit... Quid est tibi, mare, quod fugisti* (1)? ou avec les enfants d'Israël et Marie la prophétesse : *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est!...* (2).

« Après huit jours de marche, nous débouchions dans l'Océan indien par le détroit de Bab-el-mandeb. Le passage est étroit et dangereux. Au milieu du chenal sont des îles désertes et arides. Dans le lointain, c'est l'Abyssinie; par ici, tout près de vous, c'est toujours l'Arabie à son aspect sauvage, âpre et stérile. Faut-il, Messieurs, vous arrêter un instant à contempler Aden, autre bloc de schistes et de roches où ne végète pas même une plante? C'est pourtant là que se trouve le Gibraltar de l'Asie, au fond d'un vallon, ceint d'une couronne de rochers qui s'élancent à pic comme un rempart. C'est là que l'Anglais brave la colère de l'Iman. Cette ville déchue de son ancienne splendeur n'est guère qu'une réunion de cabanes. Pendant longtemps elle fut, aux XIV[e] et XV[e] siècles, l'entrepôt des richesses de l'Inde et de la Chine, que les négociants arabes importaient dans notre Europe par Alexandrie; son port est excellent, très-sûr et assez vaste. C'est une anse creusée par la nature. Le R. P. Foguet, Missionnaire de sainte mémoire, qui m'avait si bien reçu lors de mon premier passage, n'était plus; c'est une grande perte pour ces pays.

« Dès le lendemain, notre provision de charbon était faite, nous étions en haute mer, et bientôt nous

---

(1) La mer a vu et elle a fui... Qu'y a-t-il donc, ô mer, pour que tu fuies?

(2) Chantons un hymne au Seigneur, car il a fait éclater sa gloire.

eûmes dépassé Berbera et Guardafui, le cap des tempêtes. Nous arrêterons-nous aux Maldives, à Ceylan, à Pinang, Malaca, Syngapore, etc? Vous dépeindrai-je la riante et luxurieuse verdure, les bocages, les sites admirables de ces oasis enchantées!... Transporté là en quelques instants et comme d'un bond, — quelques jours auparavant nous étions à Aden, et sur les côtes si noires, si stériles, si sauvages de l'Arabie, — le voyageur se croit être arrivé au royaume des fées. Quelle touchante reception chez le saint prêtre de Ceylan! Quelques jours après je serrais dans mes bras mon vénéré collègue Mgr Boucho, déjà tout blanchi par les travaux, et je bénissais les élèves nombreux de notre collége de Pinang. A Syngapore, l'église chinoise s'élève dans l'intérieur au milieu des forêts; le zèle persévérant de M. Mauduit a su vaincre tous les obstacles, et chaque jour son petit troupeau s'accroît de plus en plus. Ses néophytes sont admirables de simplicité, de ferveur. Tous sont pauvres, et le Missionnaire encore plus qu'eux : fort heureux quand il a du riz à manger avec quelques bananes.

« Dans la ville s'élève l'église catholique : pour le pays c'est une vraie cathédrale. C'est l'obole de la foi et de la charité qui l'a fondée; elle surpasse de beaucoup en beauté, en grandeur, en hauteur, le prêche anglican élevé avec l'or de l'Angleterre. Le cher M. Beurel commence à jouir du fruit de ses longs et pénibles travaux. Je m'arrachai des bras de nos chers Confrères : la cloche sonne, il faut partir : cinq jours après, Pulo-Sapata nous annonçait les côtes de la Cochinchine. Je vénérai la terre des Martyrs. Dix-huit ans se sont écoulés depuis que pour la première fois je traversais ces mers : deux d'entre mes compagnons de voyage, plus heureux que moi, ont cueilli sur cette terre d'Annam

la palme du martyre : l'un a été frappé de sept coups de sabre, c'est le vénérable M. Borie; l'autre, M. Delamotte, est mort dans les fers, sous le poids de ses chaînes, torturé, flagellé, tenaillé à froid.

« Nous arrivâmes à Hong-kong le 17 octobre, trente-sept jours après notre départ de Suez. La ville d'Hong-kong, aujourd'hui Victoria, sera bientôt une ville de palais. Ce n'était, il y a six ans, qu'une masse informe de rochers abruptes. En fait de colonies les Anglais marchent vite.

« Un mois d'orageuse navigation m'avait conduit à Chang-hai. J'avais loué ma jonque et j'allais repartir, malgré les glaces du nord, car il me tardait d'arriver; mais le bon Dieu qui n'a que faire de nous, inutiles et petits serviteurs, permit qu'un embargo inattendu vînt m'enchaîner dans le port. Un édit impérial requérait douze cents jonques de Chang-hai pour porter du riz à Pékin affamé par la disette. Ces jonques devaient le transporter par la voie de mer, le canal impérial se trouvant alors à sec. Je laissai donc et ma jonque et mon petit bagage de Missionnaire, et pris la voie de terre. La route était d'environ sept cents lieues. Déguisé de nouveau en Chinois, travesti des pieds à la tête, et en grand costume, avec pompon rouge, bottes de satin, et lunettes au grand pourtour, je traversai le bazar et descendis dans ma barque : c'était le 9 janvier.

« Après 15 jours de navigation, de barque en barque, de fleuve en fleuve, de canal en canal, de lac en lac, nous avions dépassé le Kiang, et nous arrivions sur les bords du *fleuve-jaune* à *Hoey-ngan-fou*. Partout sur ma route, les chrétiens du Kiang-nan me firent l'accueil le plus honorable et le plus empressé. Dieu le leur rende au centuple. Sur les bords du fleuve-jaune commencent les voyages en chariots; nous cheminâmes,

pendant quatre jours, le long de ses rives, de Hoey-ngan à Phi-tcheou. Ce fleuve roulait d'énormes glaçons, et le passage était dangereux. Il est large comme le Rhône à Avignon, ses eaux sont fangeuses et jaunâtres; de là son nom de *Hoang-ho, fleuve-jaune.*

« En Europe, vous avez des ponts sur les rivières et les grands fleuves, sur le Rhône, la Gironde, la Loire, le Rhin, la Seine, etc., et à défaut de ponts, vous avez des bacs. Les Chinois n'ont encore pu imaginer ces moyens. Ici l'on trouve sans doute beaucoup de ponts, en bois, en pierre, avec des arches bien cintrées, et assez bien construits ; mais toujours ils sont *jetés sur* des torrents ou de petites rivières que l'on passe souvent à gué, et qui sont presque à sec hors la saison des pluies. Si le pont est bâti sur le roc, il pourra être solide; autrement bientôt les lézardes viendront ébranler ses arches mal assises, et à la prochaine crue d'eau quelque pan s'écroulera infailliblement. Des bacs, les Chinois n'en ont pas même l'idée. Il faut donc passer les fleuves dans les barques. Et d'abord il faut commencer par faire le prix : pour ce, chacun crie de son côté, et le plus fort possible, afin de mieux s'entendre : le prix fait, on dételle les chevaux; on ajuste deux planches du bateau sur la rive, une pour chaque roue; les nautonniers s'attellent, et peu à peu la carriole arrive sur le pont de la bârque. Mais le plus difficile c'est d'y faire monter les bêtes. Du bord elles doivent sauter dedans : on les tire par devant, on les pousse par derrière, à grands coups de levier sur la croupe. Ces préliminaires arrêtent souvent le voyageur pendant trois et quatre heures; et s'il fait tant soit peu d'orage, vous attendrez patiemment sur le rivage un et deux jours s'il le faut, jusqu'à cessation du vent : c'est que les vagues du fleuve pourraient submerger les barques qui n'ont

pas de quille, et ressemblent à des cuves oblongues, dont le fond serait plat et arrondi. Que diraient les Français qui aiment tant la célérité dans les voyages! Ici on s'assied sur la rive, l'on prend patience, et l'on répète au besoin avec le Prophète, surtout quand on est ainsi reculé aux extrémités de la terre : *Super flumina Babylonis*, *illic sedimus et flevimus*, *cum recordaremur Sion* (1).

« Au Kiang-nan, le lit du fleuve-jaune est de beaucoup plus élevé que le sol des pays qu'il traverse. Ses eaux sont contenues par des chaussées qui l'encaissent, mais trop souvent il rompt, dans ses crues excessives, les digues que la cupidité des entrepreneurs confectionne peu solides. Alors des villes, des districts entiers sont submergés par ce terrible cataclysme. Au nord du fleuve, le pays change d'aspect. Les palmiers, les bambous disparaissent, et les rizières font place à d'immenses champs de blé et de millet. Nous voici donc arrivés au milieu des plaines du Chan-tong. Ce ne sont plus les humides frimats du Kiang-nan, ni son ciel nébuleux, c'est un froid sec et piquant sous un ciel pur de nuages, et, sur toute la route, des torrents de poussière qui vous suffoquent; si le vent est fort et impétueux, ce sont d'immenses tourbillons qui s'élèvent dans les airs, et vont retomber en pluie de sable à d'incroyables distances, jusqu'au Su-tchuen et même au-delà. Sur leur passage, en Mongolie, on a quelquefois allumé la lampe en plein midi, tant le soleil était obscurci et voilé.

« Nous traversions à pas chinois, c'est-à-dire lents et pesants, ces plaines du Chan-tong; partout c'étaient des

---

(1) Au bord des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis et nous avons pleuré au souvenir de Sion.



villages populeux, aux taudis de chaume enduits de boue, au milieu desquels s'élèvent des plantations de saules et de peupliers. Jadis une partie de ces bourgades étaient entourées d'un rempart en terre battue, et fermées par des portes, élevées, sans doute, pendant les guerres civiles; aujourd'hui il n'en reste que des ruines. De nombreuses pagodes relèvent un peu la monotonie du tableau, mais comme elles se ressemblent toutes, c'est encore une autre monotonie. Vous les connaissez, Messieurs, ces pagodes : elles dominent de quelques pieds les maisons ordinaires; le sommet du faite est décoré de dragons, de magots, de festons, le tout en plâtre; dans le fond du sanctuaire est un gros et énorme dieu doré, bien installé dans sa chaise, sur une haute estrade. Sa forme est monstrueuse; une barbe roide et noire, rare comme celle des Chinois, et fort longue, descend de ses oreilles et du menton; le nez épaté, applati; de petits yeux à fleur de tête, recouverts d'une paupière épaisse et bourrelée de lymphe; un gros ventre, en Chine signe de noblesse; enfin d'énormes oreilles qui tombent pendantes jusque sur les épaules, tels sont les traits distinctifs de l'idole. Ici les grandes oreilles dénotent un grand esprit. Aussi les Chinois sont-ils généralement persuadés que leur empereur a de longues et de grandes oreilles. Aux pieds de ce dieu principal sont rangées en demi-cercle une multitude de divinités subalternes, à figure rouge, noire, bleue, verte, etc., qui toutes se disputent de laideur, de grotesque et d'horreur! Hélas! Messieurs, comment ne pas s'écrier ici avec le Roi-Prophète: *Quoniam omnes dii gentium dæmonia: Dominus autem cœlos fecit* (1). Mais quel serrement de cœur

---

(1) Tous les dieux des nations sont des démons; mais le Seigneur a fait les cieux.

pour le voyageur apostolique ! Depuis les bords du fleuve-jaune, pendant cent-cinquante lieues de pays, à droite et à gauche, pas un chrétien ! Quelle nuit profonde sur la populeuse Chine ! Dans les champs, aux portes des villes, à l'entrée des villages, que de tombeaux, de pierres sépulcrales, et nulle part je ne pouvais répéter avec saint Jean : *Beati qui in Domino moriuntur !* (1). Quand donc sonnera l'heure de la miséricorde, l'heure du réveil pour tant d'âmes ensevelies dans les ombres et la nuit de l'infidélité ! Hâtons par nos prières cet heureux jour ; crions vers Marie, et elle nous exaucera.

« A notre gauche, nous avions le canal impérial, *Yun-Leang-ho*. Ce canal est grandiose et fort beau en certains lieux. Nous le remontâmes dans le Kiang-nan, depuis Yang-tcheou jusqu'à Hoey-ngan ou le fleuve-jaune, pendant quarante lieues ; partout je l'ai vu magnifique, il est large comme la Saône à Mâcon ; mais il est loin d'être ainsi continué dans le reste de son cours. Au sud du Kiang je l'ai également remonté ; il est parfois très-étroit et manque d'eau, je m'y suis trouvé embourbé avec ma nacelle dans un envasement. C'était auprès de Ten-Kiang. Il y avait là plus de deux cents jonques, toutes à sec. J'ai plusieurs fois traversé ce canal dans le Chan-tong ; il m'a paru à peine navigable, et, de fait, toutes les fois qu'il y a sécheresse il devient impraticable ; on a beau lâcher les écluses, les barques ne font guère qu'une demi-lieue par jour. Aussi, cette même année, les jonques de mer seules ont dû apporter le riz pour l'approvisionnement de Pékin jusqu'à Tien-tsin-oey. Il est faux de dire, ainsi que l'a avancé un géographe célèbre, sur l'autorité d'un savant russe, trompé, lui aussi, par quel

(1) Bienheureux ceux qui dorment dans le Seigneur !

que hâblerie chinoise, que des quais en pierre bordent ses rives, et qu'il y ait de chaque côté deux longues files de maisons d'un bout à l'autre de son cours. C'est tout aussi inexact que si on l'affirmait du Rhône, de la Saône, ou de l'Orne. Je l'ai suivi pendant plus de soixante lieues; et chaque matin, cheminant sur ses rives solitaires, je faisais a loisir mon oraison, puis récitais mon Bréviaire tout aussi tranquillement que de Castelane à Grasse ou sur les hauteurs de Lamure à Gap.

« Le 4 février, j'arrivai chez le Coadjuteur du vicaire apostolique du Chan-tong, Mgr Aloïsio. Ce vénérable Prélat n'avait alors pour coopérateurs que le R. P. Brueyre, Jésuite, et un prêtre chinois. Je le trouvai occupé de diriger et d'instruire quelques élèves, qu'il appelle son collège. C'était le jour de l'an chinois. En Chine, aux premiers jours de l'an, tous les voyages et travaux quelconques sont suspendus; chacun pense à faire bonne chère le mieux possible, à jouer au dés et aux cartes, et ainsi se ruiner; d'autres ou presque tous à faire partir des enfilades de pétards; tout le monde prend ses beaux habits; les femmes se couvrent, encore plus qu'à l'ordinaire, la tête de fleurs; les maisons, pour la seule fois de l'année, sont époussetées, balayées avec quelque soin, les meubles frottés, les papiers des fenêtres qui depuis tant de mois tombaient en lambeaux, enfin renouvelés, et des bandes de papier rouge collées, affichées partout, sur les poteaux, sur les colonnes, sur les jambages des portes, sur les murailles, sur le foyer, sur les comptoirs, les buffets, les bras des chariots, et jusque sur les portes d'écuries. Sur chacune de ces bandes sont écrites, en gros caractères, grand nombre de sentences dont quelques-unes sont morales, un plus grand nombre épicuriennes, et enfin la plupart susperstitieuses. On salue les pénates, on conjure le

dragon de passer par la maison ; on lui demande de trouver la grande veine des richesses, et enfin que la maison tout entière du haut en bas, soit remplie d'or bien jaune, *Hoang-Kin*, et de pierres précieuses *Kin-yu-man-tang*... Les pauvres gens!

« Je me délassai de mes fatigues, et passai quelques jours heureux avec Mgr Aloïsio, au milieu de ses chers chrétiens qui aiment toujours à bénir la mémoire de M. Chastan, martyrisé pour la foi en Corée, en 1839, et qui auparavant avait été leur Missionnaire. Ils me parlaient avec émotion de son zèle et de sa charité.

« Le 10, nous entrions dans la province du Pe-tche-li. Après quelques jours de marche, nous étions comme ensevelis dans une plaine de sable qui tourbillonnait avec le vent. C'est que nous approchions de Pékin. Je pénétrai dans cette ville en plein midi. Mon introducteur, que j'avais emprunté à une chrétienté voisine, avait pris la fuite; en fait de bravoure, tels sont les Chinois. Grâces à Dieu, je ne me troublai pas de cet incident fâcheux. A l'approche des douaniers je descends de mon petit chariot : « Etes-vous mandarin, me disent-ils? D'où venez-vous? Où allez-vous? » Et moi de leur répondre : « Je vais à l'orient et à l'occident.» — Mais que faites-vous, quelles affaires avez-vous à traiter? — « Croyez-vous donc que je n'ai point d'affaires? Du reste, qu'attendez vous? visitez mon chariot. » Je leur glisse 200 sapèques (15 à 16 sous), puis je remonte, et j'entre dans la ville.

« Vous avez, Messieurs, tant de fois entendu parler de Pékin! Sans prétendre vous en tracer ici la description, ce qui surpasse et mes forces et mon temps, je veux seulement vous redire ce qui m'a frappé. Aussi bien la pieuse curiosité des Associés de la Propagation de la Foi est désireuse de détails. Certes, ils me l'ont

bien prouvé lorsque j'étais naguère en France, au milieu de vous. Que de fois ne m'a-t-on pas demandé : Avez-vous vu Pékin?...

« Sans doute, en ma qualité de vieux routier en Chine, je ne pouvais avoir la pensée de retrouver aux environs de Pékin quelque barrière de l'Etoile, des Champs-Elysées, les bosquets de Neuilly, ni ceux des bords de la Saône en arrivant à Lyon. Je pensais pourtant rencontrer quelque monument, quelque route mieux alignée, cet air d'aisance que l'on remarque à l'approche de nos grandes villes. Mais au contraire, je ne sache rien dans toute la Chine qui paraisse plus pauvre, plus ignoble, que les abords de la capitale. Je regardais de tous côtés, et je n'ai pu apercevoir ni palais, ni maison de plaisance, ni même un simple bosquet. Le peuple des bourgades et villages que je traversais, ne me paraissait ni plus aisé ni plus élégant dans ses goûts que le reste de l'empire. Nous avancions à pas lents, le sable à mi-jambe. Là, comme partout ailleurs, dans ces pays, les routes sont complétement défoncées, et nul ne pense à les restaurer. Chacun s'en tire comme il peut. Les mandarins ne s'occupent guère que de rançonner le peuple.

« Nous entrâmes par la porte du Sud, et traversâmes la ville chinoise, *Oay-lo-tcheng*, du sud au nord. D'abord c'est un quartier spacieux, presque désert; quelques cabanes sont jetées çà et là parmi un grand nombre de petits champs et jardins potagers, où pas une allée, pas un arbre n'embellit la culture. Après dix minutes de marche nous arrivâmes aux quartiers habités, puis à la ville tartare, *Man-tcheng*; ses murailles sont plus élevées et mieux bâties que celle de la ville chinoise. Elles sont en briques, les portes sont à triple étage, et les murs hauts de quarante pieds. Nous suivions

l'une après l'autre les rues de cette immense cité, souvent encombrées par de longues files de carrioles qui se croisent dans tous les sens, par des troupes de chameaux, de mulets, de porte-faix; quel tohu-bohu!

« Cependant, Pékin est de beaucoup supérieur à toutes les villes de Chine que j'aie jamais vues. On y admire deux grandes rues, dont l'une dans la ville chinoise, et l'autre dans la ville tartare, toutes deux larges d'environ soixante pieds : elles traversent la ville d'une porte à l'autre. C'est là surtout que le Chinois étale le luxe des décors dans la façade de ses boutiques, aux larges frontons dorés, enrichis de mille sculptures toutes à jour. A côté de chaque boutique est installée l'enseigne; c'est une planche épaisse et large, vernie, sur laquelle sont gravés ou peints des caractères dorés. Elle est assujettie verticalement à sa base entre deux bornes de granit sculptées, et s'élève de quarante à cinquante pieds. Auprès d'elle se dressent des mâts peints en rouge, et couronnés d'un cœur doré et renversé. Cette confusion de mâts et d'enseignes produit un effet bizarre et original. Outre ces deux grandes rues, j'en ai remarqué quelques-unes tirées au cordeau, mais moins larges, quoique assez belles. Tout le reste ne mérite aucune mention. Certains quartiers sont pavés de dalles, mais affaissées et désunies faute d'entretien, et qui offrent aux chariots une voie peu sûre. Presque partout c'est une fange noire qui, pendant la sécheresse, aveugle les passants et pénètre dans les boutiques : pendant la pluie, quelle boue! et par suite, quelles ornières, où vient patauger une population sans cesse mouvante! Sous les frontons dorés qui ornent les magasins, sont des portes et fenêtres aux carreaux de papier; dans Pékin je n'ai pas remarqué une vitre. Après le coucher du soleil, c'est une obscurité et une solitude complètes.

« En parcourant cette immense cité je ne pouvais me défendre d'un sentiment de tristesse... Cette ville de Pékin où notre sainte Religion était jadis si prospère, aux jours de l'empereur Kang-hi, bisaïeul de Tao-kouang, comptait un Evêque, quatre églises, une chrétienté nombreuse et florissante... Aujourd'hui tout a disparu! Je rêvais ces pensées, lorsque, à peine entré dans la ville tartare (Man-tcheng), j'aperçus la croix encore debout, dominant cette Babylone infidèle, et s'élevant sur le pinacle d'un édifice *en ruine*. C'est l'ancienne cathédrale, ou l'église des Portugais. Lorsqu'à mon retour de Chine, et à notre arrivée dans l'île de Malte, je découvris la croix plantée sur une éminence qui domine la mer, mes yeux laissèrent couler des larmes de joie; mais ici, Messieurs, elle n'ombrage que des ruines! tous les vitraux du temple ont été brisés, les portes en sont murées. *Viæ Sion lugent; portæ ejus destructæ, et ipsa oppressa amaritudine!*.. (1). Il y a quelques années, lorsqu'on ferma cette église, et que l'on détruisit ses dépendances, la maison de l'Evêque et son séminaire, l'empereur voulut renverser aussi cette croix, mais il recula, dit-on, craignant le châtiment et la vengeance du Dieu des chrétiens. Elle est donc encore debout parmi tant de sujets de deuil; daigne la divine Bonté la faire régner dans tous les cœurs, et susciter de ces pierres brutes des enfants d'Abraham!

« Cette église de l'Immaculée Conception, à Pékin, est de moyenne grandeur, pouvant contenir douze à quinze cents âmes; elle forme une croix latine; son architecture n'appartient à aucun genre, elle n'a rien d'ogival, son portail est assez élégamment orné de fes-

(1) Les voies de Sion pleurent; ses portes sont détruites, et elle-même est oppressée d'amertume.

tons et nervures en relief, au milieu desquelles apparaît le saint nom de Jésus. C'est, en un mot, le genre des églises portugaises. Tous ces décors sont en plâtre, et bien exécutés. La croix qui domine le fronton est à soixante pieds du sol.

« Certains auteurs ont estimé jusqu'à trois millions la population de Pékin, d'autres à deux millions, d'autres à quinze cent mille, d'autres à un million. Voici, Messieurs, quelques réflexions qui pourront éclaircir peut-être la question. C'est un fait que Pékin a cinquante-deux lis de tour, c'est-à-dire environ six lieues métriques, ou vingt-quatre kilomètres. Sa forme, assez irrégulière, est un quadrilatère imparfait qui approche d'un trapèze. Il renferme quatre enceintes : celle de la ville chinoise *Oay-lo-tcheng*, qui forme comme la base du trapèze, celle de la ville tartare ou *Man-tcheng*, celle de la ville impériale ou *Hoang-tcheng*, et celle du palais ou *Tse-kin-toheng*. Ce palais, qui n'est qu'une longue file de cours et de maisons, plus quelques jardins, est entouré d'un large fossé plein d'eau, creusé en dehors, au pied du mur d'enceinte ; il a une demi-lieue de tour. Le *Tien-than*, où l'empereur va sacrifier au ciel, est lui seul plus grand que le palais. Les grands tribunaux de l'empire, plusieurs grandes pagodes occupent encore un espace considérable. Les boutiques sont en général inhabitées. Chaque jour, vers le soir, tous les marchands, les gardiens exceptés, reviennent dans leur famille qui habite quelque quartier retiré. C'est là qu'ils ont, à proprement parler, leur enclos, leur maison. Il est vrai que dans ces maisons chinoises les familles sont entassées les unes sur les autres ; avec le père et la mère sont les enfants, les brus, les petits-fils ; mais aussi ces maisons n'ont point d'étage. De tous ces considérants il semble suivre naturellement

que ceux qui donnent à Pékin un million d'habitants sont plus que les autres près de la vérité. Quant aux faubourgs que l'on dit être considérables, c'est une erreur. J'en ai parcouru plusieurs, entre autres celui du Midi qui est le plus populeux : c'est une rue unique, longue à peine d'un quart de lieue.

« Le commerce de Pékin est loin d'être en proportion avec la capitale d'un aussi vaste empire. Elle reçoit les soieries des provinces du midi, surtout celles du Kiang-nan, de Soutcheou, de Hangtcheou, et même du Su-tchuen. Le Chan-si lui fournit ses feutres et ses ouvrages de fer, le Chan-tong et les provinces méridionales leurs toiles; Canton ses livres imprimés, etc. En un mot, Pékin reçoit ouvrés et confectionnés la plupart des principaux objets de consommation. On n'y fabrique guère que les objets de luxe et ceux de moindre importance, pour l'usage ordinaire de la vie. Quoi qu'il en soit, le commerce de Pékin est encore considérable ; mais c'est un commerce d'approvisionnement et d'entrepôt ; c'est un immense magasin où refluent les richesses des dix-huit provinces, pour les exporter au-delà de la grande muraille et les colporter aux stations et groupes principaux de la Mandchourie et de la Mongolie, tels que Moukden, Ghirin, Tsi-tsi-kar, Ha-ta, San-tso-ta, Lama-miao, etc.

« Le 25 février, nous passions la grande muraille, et j'entrais dans ma chère Mission. J'étais arrivé à *Chang-hai-koan* dont la douane est, dit-on, la plus sévère de toutes celles de l'empire. Mais heureusement pour nous, avec la police chinoise il est toujours facile de s'arranger. Moyennant quelques ligatures, environ deux francs, je fis assurer mon petit chariot par le maître d'auberge, qui lui-même le fit passer ; pour moi, je franchis, vers le soir, à la nuit, ce fameux rempart,

à une lieue plus à l'ouest, par une de ces brèches nombreuses qui laissent de faciles issues. Cette muraille s'écroule, de même que l'empire chinois, et tombe de vétusté. En 1840, lorsque j'arrivais du Su-tchuen en Tartarie, j'avais franchi la limite chinoise sans remarquer aucun vestige de ce monument; de fait, cette muraille n'existe pas en beaucoup d'endroits, sans doute ceux qui sont plus déserts. Ici elle me parut haute de trente pieds; ses bastions sont éloignés les uns des autres, et irréguliers; des créneaux la couronnent à son sommet, qui est large de huit à dix pieds. Elle est bâtie en briques, ou mieux, c'est un amas, un long bloc de terre battue, tapissé de chaque côté d'un rang de briques qui lui servent comme d'écorce. Cette muraille, nulle quant à l'utilité, quant au génie et à l'art de l'architecte, est, si on la considère en elle-même, un ouvrage gigantesque : aussi épuisa-t-elle les ressources de l'empire, et ruina-t-elle l'insensé Che-hoang qui régnait, si l'on en croit les *Kang-Kien*, ou Annales chinoises, vers le temps des Machabées. Il fit, dit-on, brûler tous les livres qu'il put trouver dans toute l'étendue de son empire, et, pour éterniser son nom à sa manière, il éleva cette ignoble muraille. L'ouvrage fut terminé en cinq ans, depuis Lan-tcheou, capitale du Kan-Sou, jusqu'à Chang-hai-koan, où il vient aboutir, dans une longueur de quatre cents lieues. Les travailleurs, qui n'étaient pas rétribués, étaient innombrables; grand nombre périrent, les uns de faim, les autres de fatigues et de froid; enfin, plus tard, le stupide et farouche Che-hoang fut misérablement assassiné.

« Nous contournâmes le golfe du Leao-tong, ou Phou-hay. Cette mer du Leao-tong, large d'environ quarante lieues, n'est pas navigable en hiver. Le fond du golfe, au nord, gèle entièrement, et presque toujours les côtes

sont prises à plusieurs lieues du rivage. J'ai moi-même erré sur ces solitudes de glace. Ce sont d'énormes glaçons entassés comme autant de rochers, et offrant au loin l'image d'une immense plaine couverte de ruines. Cette mer se trouve pourtant sous la latitude de Naples! Les côtes est et ouest sont très-peuplées. Au fond du golfe sont les prairies destinées au pâturage de la cavalerie impériale. Elles s'étendent fort loin vers le nord, le long des rives du Leao, jusqu'auprès de la capitale Moukden. L'empereur de Chine croit avoir dans ses immenses prairies de Mandchourie et Mongolie plus de cent mille chevaux; mais bien loin de là; ici les mandarins font cultiver à leur profit les meilleures terres, et laissent en friche les marais fangeux.

« Le 4 mars, j'arrivai enfin au village de *Yang-Koan* (l'hôtel du Soleil), situé à trois lieues de la mer, non loin de la ville de Kay-tcheou; c'est là, Messieurs, que s'élève humblement au pied des montagnes cette petite cathédrale dont je vous parlais naguère, et qui toujours excitait au milieu de vous, *s'il m'en* souvient, une certaine hilarité. Par *ici*, tout au contraire, c'est un monument célèbre dans le pays; on en parle au loin, surtout depuis que je l'ai ornée de ces belles images, de ces bouquets de fleurs, chandeliers et autres décors que m'a offert la piété de nos fidèles de France.

« Il faut avouer cependant que cet oratoire me parut encore plus petit, plus misérable que je ne l'avais laissé trois ans auparavant. C'est que depuis j'avais contemplé nos cathédrales de France et les basiliques de Rome.

« Ma Mission, pendant mon absence, a prospéré, et je l'ai trouvée en bon état. Quatre nouveaux confrères sont venus partager mes travaux. M. Berneux déjà était arrivé avant mon départ; il avait voulu échanger

contre le ciel brûlant de la Cochinchine les glaces du nord, et affronter d'immenses fatigues et de durs travaux avec des membres épuisés par les tortures et une longue captivité (1). Je l'ai nommé mon Vicaire général. Inutile, Messieurs, de vous dépeindre ma joie en revoyant ces chers confrères qui m'attendaient avec anxiété! Quels doux moments nous avons passés ensemble ici au bout de l'univers! Pourtant cette joie a bien eu aussi ses amertumes. Je n'ai plus retrouvé M. de la Brunière, que pendant mon séjour en France j'avais nommé Coadjuteur avec le titre d'Evêque de Tremita. Je nourrissais l'espérance de le sacrer à mon retour. Dieu semble en avoir autrement disposé, et peut-être est-il disparu pour toujours! Quelle perte, Messieurs, qu'un tel sujet! Que de talents, que de hautes qualités, mais surtout que de vertus éminentes le Seigneur avait coordonnés dans cette belle âme! Lors de mon départ je l'avais laissé supérieur de la Mission. Il a voulu explorer le nord de la Mandchourie, la grande et immense province du Saghalien, ou Dragon noir (In-long-kiang); son voyage ne devait être que de quelques mois; mais son zèle l'y a trop retenu; au lieu de revenir avec ses courriers, il les a renvoyés des bords de l'Ousouri où il avait passé l'hiver par un froid de cinquante-quatre degrés centigrades, et seul sur une nacelle qu'il avait achetée, il est descendu de l'Ousouri dans le grand fleuve Saghalien pour pénétrer jusqu'à son embouchure, et peut-être jusque dans l'île Tarakaï. J'ai déjà envoyé à deux reprises à sa recherche, mais où le trouver, dans ces immenses ré-

(1) M. Berneux est un des cinq Missionnaires français que Minh-Menh avait condamnés à mort et qui furent délivrés, le 17 mars 1843, par le commandant de la frégate *l'Héroïne*. Sa captivité avait duré près de deux ans.

gions ! De Kay-tcheou d'où je vous écris, jusqu'à Tarakaï, il y a cinq cents lieues, dont deux cent-cinquante sont traversées par des hordes sauvages et farouches. Ce cher confrère a-t-il été assassiné par quelque peuplade tartare, a t-il été gelé par le froid, a-t-il chaviré avec sa nacelle au milieu du fleuve, est-il réduit en esclavage, ou bien évangélise-t-il les rivages glacés de cette grande île Tarakaï? Hélas, Messieurs, toutes ces hypothèses sont également plausibles.

« Depuis mon retour, j'ai parcouru une grande partie de ma Mission. J'ai visité mon petit collége situé dans les plaines de la Mongolie, à cent cinquante lieues d'ici. Il comptait huit élèves, dont quelques-uns annoncent d'heureuses dispositions. M. Mesnard les dirige et les instruit avec succès, c'est une tâche pénible et difficile. Nous avons là, à dix lieues autour du collége, sept à huit cents chrétiens, presque tous venus du Leao-tong d'où la misère les a fait émigrer.

« A la capitale, Moukden en mandchou et Chen-yang en chinois, nous comptons deux cents chrétiens dont la plupart sont soldats des huit drapeaux. Je les ai visités chemin faisant, et leur ai fait faire leurs pâques. Cette ville est la deuxième de l'empire; les Chinois Mandchous y veulent compter un million d'âmes. Il est possible qu'il y ait deux cent mille habitants. Chaque empereur doit y venir au moins une fois pendant la durée de son règne, pour y vénérer les restes de ces ancêtres; il leur offre des sacrifices, fait grand nombre de kho-teou ou prostrations pour se rendre leurs mânes propices : on invite ces âmes des morts, devenues esprits infernaux, à venir se réjouir à l'odeur des chèvres et porcs rôtis, à savourer l'encens, les libations de vin, l'aspersion du sang d'un coq, en un mot, tous ces mets et fruits divers qu'on expose devant la tablette où sont écrits leurs

noms. Comme il s'agit des ancêtres de l'empereur, ces offrandes sont contenues dans des plats d'agathe, de cornaline, de jaspe ou autre pierre plus précieuse, et ceux qui les touchent doivent avoir les mains couvertes d'une pièce de satin jaune (1). Que dirons-nous, Messieurs de ses puérilités païennes, sinon ce mot de saint Augustin : *Solatia vivorum, non adjumenta mortuorum* (2) !

« L'empereur ne pouvant résider à Moukden, lieu trop excentrique pour régir et gouverner de là son empire, y envoie tous les dix ans son portrait, ou, selon le mot chinois, sa sainte face, *Chéng-yng*. Lorsque j'arrivais à Moukden, cette année, on y attendait ce portrait fameux. C'est un des premiers princes du sang qui l'apporte sur un char magnifiquement orné : on l'adore, on lui offre des sacrifices; car l'empereur étant réputé fils du ciel, on lui rend même avant sa mort les honneurs divins. Mais ce qui passe toutes nos idées européennnes à ce sujet, c'est que pour le transport de ce portrait, de même que pour l'empereur quand il vient en personne, l'on bâtit tout exprès depuis Pékin jusqu'au palais de Moukden, dans une longueur de deux cents lieues, une route large de quinze à dix-huit pieds, pratiquée le plus souvent sur le milieu de la voie publique. Elle est plus haute d'un pied que le reste du chemin. Il n'est permis à personne d'aller par cette route; l'on voyage sur les côtés; tant pis s'il y a encombrement. Bien que cet exhaussement ne soit le plus souvent que

---

(1) Le jaune est la couleur impériale et celle des Lamas; nul, s'il n'est de la famille impériale, ne peut être vêtu de jaune, ni avoir sur le toit de sa maison des tuiles jaunes.

(2) « C'est une consolation pour les vivants, et non un soulagement pour les morts. »



de terre, combien de millions sont dépensés pour cette vaine cérémonie !

« Souvent l'on me demandait en Europe des détails sur le gouvernement chinois, voici qui répondra en peu de mots à bien des questions. Prenons pour exemple cette fameuse translation du portrait de l'empereur. Longtemps d'avance, les mandarins de Pékin ont présenté au fils du ciel le devis de la route et l'état des dépenses à faire. Tao-Kouang donne l'argent *demandé*, quatre millions de taels ou onces d'argent, environ trente-deux millions de francs. Aussitôt l'ordre est expédié à tous les mandarins des districts par où doit passer cette voie triomphale. Pour l'argent il n'en est pas question. Ils ne reçoivent pas une obole. C'est un fait que de ces trente-deux millions de francs pas un denier ne sort de Pékin; les grands mandarins se les partagent entre eux. Il faut bien pourtant que la route se fasse. Les gouverneurs des villes et districts qui ont reçu l'ordre de la construire, rançonnent le peuple. Je connais un petit *marchand* chrétien de Moukden qui a été taxé à trois *cents ligatures*, ou deux cent-cinquante francs. Cette fois l'argent sera bien employé à sa destination, mais toujours avec le pot-de-vin pour les magistrats qui en revendiquent plus de la moitié. Ainsi va l'administration en Chine.

« Je m'aperçois, Messieurs, que cette lettre est déjà un peu longue; pourtant que de choses je n'ai pas dites, et que vos chers Associés attendent encore de moi. Naguère l'on me demandait partout : Qu'est-ce-que la Chine? Quoi qu'on puisse répondre à cette question, elle restera toujours pour l'Europe enveloppée de ténèbres. Une des premières causes de cette obscurité, c'est que dans ce vaste empire l'on trouve plus que partout ailleurs des contradictions inexplicables : tant de force unie à tant de faiblesse, tant de richesses avec la plus

grande pauvreté, tant de grandiose et tant d'ignoble; certains arts, des tissus, des inventions qui nous étonnent, et un laisser-aller, une enfance stationnaire dans les instruments, les méthodes et les choses les plus usuelles; enfin une étiquette presque ridicule, chez un peuple grossier dans ses usages, sale dans ses maisons, dans ses habits et ses meubles, chez un peuple tout couvert de vermine qu'il mange, comme on le dit des Hottentots, à belles dents et à deux mains! J'ai vu des Chinois de distinction le faire en ma présence!! Enfin l'empereur, ce fils du ciel à qui les plus grands de l'empire n'osent parler que le front contre terre, est toujours, passez-moi l'expression, pouilleux. Cela même porterait bonheur; aussi a-t-il toujours sur lui, par précaution, quelque specimen de l'espèce, un d'or et un d'argent : mais c'est bien assez sur l'article.

« L'on trouve en Chine, avec tous les vices d'une civilisation usée et vieillie dans l'idolâtrie, une physionomie patriarcale, et quelques restes de cette simplicité antique que nous aimons à contempler chez les anciens peuples. Malheureusement cette simplicité n'existe guère que dans les usages extérieurs, car la fourberie chinoise est passée en proverbe. Néanmoins, telle qu'elle, cette disposition aide beaucoup la foi dans nos néophytes. Le Chinois dans ses habitudes est fort sensuel, épicurien, et pourtant il mène souvent une vie dure et de privations. Irascible outre mesure, emporté jusqu'à la fureur, et cela pour un mot qui ne lui sourit pas, on le dirait néanmoins apathique et sans nerf aucun; parfois laborieux à l'excès, il est en même temps la paresse personnifiée : contrastes très-réels et qui rendent le caractère chinois difficile à définir. Inutile de vous parler, Messieurs, du débordement et de la corruption extrême de ce peuple. Son habileté dans le commerce

vous est connue. L'on a beaucoup trop vanté la perfection de son agriculture. Il cultive beaucoup ; mais il cultive sans méthode, n'a qu'une vieille routine, ignore presque tous les procédés et les ressources de la science agricole, soit pour bonifier les espèces, soit pour les conserver. C'est ce que j'ai constamment remarqué au Su-tchuen et dans les régions du Nord.

« Qui ne sait, Messieurs, qui d'entre vous ne connaît les exagérations, les rodomontades, les vanteries chinoises! *Sinenses semper mendaces*, comme Saint Paul le disait de ses Crétois. Chez eux le mensonge, et surtout la hâblerie, coulent de source avec un naturel, un naïf inimitable. Ils ne s'en aperçoivent pas, ou à peine. Un grand fonds d'orgueil uni à une extrême légèreté en est la cause. « J'ai beau me tenir sur mes gardes, me disait un Missionnaire, me défier de leurs rapports, je suis encore leur dupe. Ils dénaturent, ils exagèrent tout. Souvent l'Européen, surtout après un long séjour au milieu d'eux, finit par croire une partie de ce qu'on lui raconte. »

« Il y a dans cette nation un fonds de jugement et de bon sens qui perce au milieu de tant de vices ; mais sa langue sera toujours pour lui un obstacle invincible aux progrès des arts et de la civilisation. Quand un Chinois a consumé les plus belles années de sa vie, depuis dix ans jusqu'à quarante ou quarante-cinq, à étudier, que sait-il? Absolument rien en fait de science quelconque ; mais il sait des caractères, plus ou moins ; il sait arranger une phrase, et possède quelques axiomes de Confucius et de Mong-tse. Cette langue chinoise, peu maniable et obscure, devient indéchiffrable, même pour les plus grands lettrés, dès qu'il faut approfondir une question tant soit peu sérieuse de théologie, de philosophie ou d'histoire, et bien plus encore s'il s'agit de sciences

abstraites, telles que la physique, la chimie, les mathématiques, la mécanique, etc.; impossible de les aborder. Aussi depuis dix-huit ans que j'habite la Chine, je n'ai jamais rencontré un seul indigène qui soupçonnât même l'idée de ces sciences, et ces noms ne se trouvent pas dans la langue chinoise. Quant à l'astronomie, c'est un fait que les astronomes de Pékin seraient tous en défaut, aujourd'hui de même qu'autrefois, s'il leur fallait faire un calendrier.

« Le grand nombre d'écrivains qui ont enrichi la littérature chinoise de leurs ouvrages, prouvent assez que ce peuple ne manque pas d'aptitude ni d'ouverture pour les lettres, et que si, débarrassé de ses entraves, il était dirigé, il sortirait bientôt de sa barbarie et de son ignorance. Mais pour ce qui a été fait jusqu'ici, je doute fort qu'en Europe, malgré les louables efforts des sinologues, à moins que dans leurs traductions ils ne changent et la forme et le fond, on lise jamais ces productions froides, vagues, puériles, sans méthode, et qui sont tout aussi insipides que celles de Confucius, de Mong-tse et que les King dont la morale matérialiste laisse ce peuple infortuné enseveli dans ses épaisses ténèbres.

« J'ajoute, pour en finir, que les Chinois sont en opposition complète avec nous pour leurs usages, leurs idées, au physique et au moral. Ainsi, pour les repas, le Chinois commence par le dessert, le vin, puis la viande, et finit par le potage; c'est, vous le voyez, d'un bout à l'autre, le rebours de chez nous. La place d'honneur est à gauche et non à droite, et le maître doit être à la dernière. S'ils apprêtent des choux, ils jettent les feuilles tendres, et vous servent les trognons. Ils mangeront la mie du pain et laisseront la croûte; plus la viande est coriace, et meilleure ils la goûtent. Du reste,

telle quelle, on mange tout. En Chine l'on ne perd rien : tout animal quel qu'il soit, chien, chat, cheval, mort de vieillesse ou de maladie, peu importe, est mangé sans miséricorde. *Kho-Si!* s'écrient-ils, quel dommage ce serait de le perdre! Ici la beauté consiste dans les pâles couleurs, aussi le fard des Chinoises est-il une espèce d'amidon. L'élégance exige des ongles fort longs (j'en ai vu de deux pouces), et des souliers ou bottes à semelle fort épaisse; celles des souliers de femmes ont constamment trois pouces de haut : ceci regarde la Tartarie, où les femmes ne se ligaturent point les pieds. Dans le reste de la Chine vous savez qu'elles s'estropient elles-mêmes, non pas, comme on le croit en Europe, par une jalousie ou défiance stupide qui voudrait les retenir à la maison; non du tout : c'est chez elles un idée sotte d'extrême vanité. Du reste, avec leurs pieds-bots elles marchent encore assez bien, et peuvent faire quelques lieues, bien que lentement et avec peine. Leur démarche est assez semblable pour l'allure, à la vitesse près, à celle des habitants des Landes quand ils sont montés sur leurs échasses. Elles sont donc peu solides sur leurs bases et peu sûres de leurs mouvements; de là résultent nécessairement grand nombre d'accidents fâcheux.

« La plaie irrémédiable qui depuis longtemps, et aujourd'hui plus que jamais, ronge jusqu'au cœur cet immense colosse de l'empire chinois, c'est l'égoïsme; une soif inextinguible de l'argent rend tout vénal, paralyse tous les ressorts de l'administration, brise tout lien social quant au gouvernement, et fait du nom de bien public un mot vide de sens. Aussi tombe-t-elle pourrie de vétusté, cette masse affaissée et inerte; et qui le voudra, en ramassera les lambeaux. Il y a longtemps, sans doute, qu'une révolution eût bouleversé la Chine, et l'eût

renouvelée peut-être, si le Chinois n'était tellement livré au lucre de chaque jour, tellement absorbé par l'intérêt que peu lui importe comment va l'Etat, pourvu qu'il gagne, pourvu que rien ne trouble son commerce, ne le dérange dans la culture de ses champs. Quant aux soldats du céleste empire, ils ont pour principe avoué de fuir dès qu'il y aura danger. Aussi, me disait un de mes chrétiens qui est sous les drapeaux, le sabre qu'ils portent est-il arrangé de manière qu'au premier coup de doigt, il puisse tomber avec son fourreau pour les laisser, le cas échéant, courir et se sauver plus vite. Cette année même un petit brick anglais de huit canons bloquait le port de Chang-hay; une quarantaine de marins au plus tenaient en échec quatre mille jonques, montées par plus de quarante mille hommes! Pendant un mois durant, pas une d'elles n'a osé bouger.

« Mais celui qui dans cet *empire fleuri du milieu*, *Tchong-hoa-koué*, doit fixer avec plus d'intérêt notre attention, c'est l'empereur. Comme fils du ciel, et en cette éminente qualité, il ne sacrifie qu'au ciel et à ses ancêtres. Les autres divinités lui sont réputées inférieures. Il a même le pouvoir de faire des dieux, et il en fait quelquefois par un décret de sa volonté que l'on appelle *sainte*. L'esprit humain une fois dévié de sa route ne sait plus où s'arrêter. Ces pauvres Chinois en sont venus jusqu'à transformer leur prince en idole, et le grandiose outré de cette majesté inabordable en fait un vrai automate.

« Il a son règlement comme un séminariste; mais, de même que son peuple, il faut bien qu'il soit en perpétuelle contradiction avec nous. Vers trois heures après midi, quatre heures au plus tard, la journée est close, et l'on se couche au palais, soit en hiver, soit en été. Le réveil est à une heure du matin. Après son lever,

l'empereur va saluer sa mère, qui pour conserver mieux sa dignité ne le reçoit pas toujours. Il fait la prostration en dehors, à sa porte, et s'en retourne. De là, il va allumer quelque baguette odoriférante devant l'idole. Dès avant trois heures arrivent les grands de l'empire qui doivent avoir audience ; on expédie les affaires, et avant le lever du soleil déjà tout est fini. Les repas du prince sont réglés, dit-on, chaque jour par un conseil de douze médecins à la pluralité des voix. L'on sert devant sa majesté céleste trois tables parfaitement semblables. Le grand-maitre des cérémonies veille à ce qu'elle observe exactement la décision des docteurs, pour la quantité, quotité, etc. Selon l'usage de tous les rois païens, ses femmes sont nombreuses, et nul des grands ou princes tartares ne peut marier sa fille, si l'empereur, à qui on la présente, n'a déclaré n'en vouloir pas pour son palais.

« En Europe, lorsqu'un roi se montre en public, il aime à se voir entouré de son peuple et reçoit avec bonheur le tribut de ses acclamations et de ses hommages. Dans Pékin, et partout où se trouve l'empereur, chaque fois qu'il sort, chacun ferme sa porte sa fenêtre et sa boutique ; bien entendu que les Chinois ne manquent pas de regarder par les fentes. Pas une âme ne doit se trouver sur son passage ; tout le monde a pris la fuite à l'avance, et malheur à quiconque ne s'effacerait pas assez vite ; il serait frappé rudement par quelque satellite du cortége. Il faut surtout éviter de se trouver sur quelque éminence d'ou l'on dominerait le chef de l'Etat. Un jour que Kien-long, l'aïeul de Tao-Kouang aujourd'hui régnant, faiait route par la Mongolie, une vieille et pauvre femme ramassait du bois, sur un tertre voisin, et faisait sa ramée. Comme elle se trouvait plus élevée que l'empereur, deux émissaires partis de son cortége

accourent, et, dit-on, sans forme de procès lui tranchent la tête. Aujourd'hui encore cette règle est en vigueur, et la route que foulent les pieds de ce fils du ciel doit être plus haute que celle que pratique le reste de sa suite.

« Avec tous ces honneurs, l'empereur de Chine est un véritable reclus dans son palais de Lay-Tien ou il habite la plupart du temps (1), et il ne connaît que fort peu ce qui se passe dans ses Etats. Le cérémonial absurde qui l'entoure le rend inaccessible à la vérité, tout ce qui lui est communiqué lui arrive façonné par ses *Tat-cheng* ou ses *Tsay-siang*, mandarins du palais, et du reste il est si infatué de sa prétendue grandeur, si exigeant au milieu des vicissitudes humaines, si intraitable dans les revers, si terrible, si ridicule, si implacable dans ses vengeances, que le grand art de la cour c'est de le tromper, de lui persuader que toujours il a réussi. Les visiteurs envoyés dans les provinces sont corrompus infailliblement, et le rapport qu'ils donneront sera moulé *selon l'usage*. Aussi ses armées qu'il croit innombrables (2) et invincibles n'existent guère que sur le papier : et les mandarins, qui s'entendent fort bien au métier, gardent pour eux, comme supplément à leurs appointements, les sommes énormes destinées à la solde de ces *listes de soldats*. Sa flotte qui dans la mer de Pékin devrait compter vingt-cinq joncques de guerre, consistait naguère en une jonque unique et démantibulée. Tout le monde sait que depuis longtemps les trésors publics des villes et des provinces n'existent plus et sont défoncés jusqu'au dernier sou. Il y a environ douze ans, l'empereur voulut lui-même visiter ses finances. Comme il

(1) Ce palais est à quatre lieues de Pékin.

(2) Quatre cent quatre-vingt mille hommes à Pékin *intra muros* !

n'avait prévenu personne, l'on fut pris à l'improviste ; mais quelle surprise! Il trouva un grand nombre de lingots de bois recouverts de papier doré et argenté. Ce pauvre empereur entra, dit-on, dans une grande colère; mais sur quelles têtes frapper! Chacun de dire et de prouver que, lors de son entrée aux affaires, les choses étaient en cet état. Comment atteindre tant de coupables!

« Les mandarins sont pour la plupart rétribués maigrement, et les satellites pas du tout. Aussi malheur à qui tombe dans les serres de ces vautours. Dans toutes les affaires, bonnes ou mauvaises, il ne s'agit ni de justice ni de droit; celui qui a acheté le mandarin a la parole, le droit, et la victoire. Que vous preniez chez vous en flagrant délit un voleur, de nuit, et que vous le conduisez au prétoire, si vous ne payez au mandarin le triple de ce que ce larron vous avait enlevé, il est possible que vous receviez à sa place des coups de rotin ou de savate. Il y a des exceptions, mais elles sont rares, et c'est un fait que les mandarins sont les premiers brigands du céleste empire. Un jour, une escouade de satellites poursuivait dans la ville de Pié-lin un misérable qui avait tué sa femme. L'assassin s'était refugié et caché aux environs d'un village chrétien. Sur la demande des satellites, les habitants qui l'avaient vu rôder non loin de leur hameau, le dénoncèrent et aidèrent à le trouver. Une fois pris, chose incroyable! « C'est chez vous qu'il « est saisi, disent les soldats, c'est à vous de payer. » Et le chef taxe le village à trois cents ligatures ou deux cents francs; et pour réponse à de justes refus, coups de bâton trottaient, Quelques jours après j'arrivais au milieu de ces pauvres gens. Je les consolai d'avoir été rançonnés et battus par la main de ceux à qui ils venaient de rendre service.

« Toujours on a remarqué que les peuples mous,

lâches et corrompus étaient cruels. Le Chinois est bien le plus lâche et un des plus dissolus des peuples du globe; je ne dirai pas qu'il est le plus cruel, mais il est loin d'avoir dépouillé sur ce point sa barbarie. Dès qu'il se réveille de son apathie, il est altéré de sang. Si l'empereur eut pu vaincre les Anglais, pas un prisonnier, soldat ou général, n'eût évité d'être porté à Pékin en cage de bois, et là tous eussent été dépécés vivants, écorchés vifs et taillés menu, en commençant par le bout des doigts, et cela, du moins pour le chef de l'expédition, en présence de sa majesté. C'est l'engagement que l'empereur exigea du général chinois qu'il envoya à Canton pour battre les Anglais. Ce sont, du reste, les traditions de l'empire.

« En 1826 les Eleuths de la Kalmoukie exaspérés par les exactions criantes des mandarins chinois, se révoltèrent enfin contre cette tyrannie sous la protection de laquelle ils s'étaient comme abrités. Pour toutes armes, ils n'avaient, disent eux-mêmes les Chinois, que des bâtons. Pendant plusieurs années ils dispersèrent les diverses armées dirigées contre eux. Tao-kouang pour relever le moral de ses preux désappointés, envoya à leur secours un fameux général du Su-tchuen, nommé *Yang-fang*. Plus habile que ses devanciers, le rusé Chinois se garda bien de livrer bataille. Il se sentait peu rassuré à la vue des bras musculeux de ces barbares armés de bâtons. Il parlementa; il fit entendre au Kan ou grand chef de la horde, que l'empereur désirait par dessus tout vivre avec lui en bonne harmonie; qu'il vint lui-même à Pékin voir et vénérer le fils du ciel, et tout s'arrangerait au grand bien des deux parties. La proposition est acceptée, et le Kan se dirige vers la capitale avec l'élite de son armée. Ils étaient arrivés à quelques journées de Pékin lorsque ce chef trop crédule,

harcelé par les incessantes sollicitations du général chinois, consentit à renvoyer ses braves et fidèles Eleuths. Quelques instants après, l'infortuné était chargé de chaînes, garrotté dans une cage de bois, et en cet état, conduit à Pékin par ce misérable et perfide Yang-fang qui, dans l'ivresse de son triomphe, le présenta à l'empereur. Celui-ci le fit découper devant lui par morceaux pour les menus plaisirs de sa récréation. Son aïeul, l'empereur Kien-long, dont on a vanté d'ailleurs la sagesse et la capacité, avait, vers l'année 1775, fait subir le même sort au brave et infortuné roi du Kin-tchoan dans le Thibet. Ce prince avait demandé du secours à la Chine pour vider sa querelle avec un autre petit roi, son voisin. Le Chinois, pour arranger les prétendants, voulut s'emparer des deux royaumes. Mais les deux rivaux se réunirent contre l'ennemi commun, et pendant six années, ils soutinrent dans cette lutte désespérée le poids de la guerre contre toutes les forces réunies de l'empire. Les Chinois étaient deux à trois cents contre un. A la fin la petite armée thibétaine, de mille à quinze cents hommes, fut épuisée par ses victoires. Un de ces rois fut pris, enfermé dans une cage de bois, conduit ainsi à Pékin ; et pour prix de son héroïsme dans une aussi juste cause, il fut, de même que notre Kalmouk, dépécé vif sous les yeux de sa majesté.

« Que dirons nous, Messieurs, en présence de tels faits? Malheureusement ils parlent assez haut et plus que ne le pourraient faire nos réflexions. La Chine, formée à l'école de Confucius et de ses disciples, est telle que pourait la faire la philosophie païenne et matérialiste de ces hommes, qui sont devenus ses dieux ; elle est tout entière plongée dans les plus épaisses ténèbres, de même que notre Europe et l'Asie occidentale avant la venue du Sauveur, sauf dix-huit siècles de plus en

dégradation, en corruption, en avilissement du cœur humain. Je pourrais pousser plus loin, et multiplier les détails jusqu'à une dégoûtante satiété; mais ce peu que j'en ai raconté suffit et audelà pour vous faire apprécier à leur valeur ces idées de justice, d'ordre, d'équité, de *paternité*, de grandeur que, encore maintenant en France, beaucoup de personnes veulent admirer en Chine. Le siècle dernier qui était sur cet article, comme sur tant d'autres, de mauvaise foi, n'a débité là-dessus que des fables. Il voulait se passer de l'Evangile et nous ramener à la raison. Les insensés! *Et mentita est iniquitas sibi* (1)! Ils en ont menti!

« Seule donc, la Religion de Jésus-Christ purifiera, par la grâce du Sauveur, cet infect égoût. Elle civilisera la Chine. Les obstacles sont grands, pourtant gardons-nous bien de perdre courage. En Chine, ce n'est pas le plus grand nombre, mais enfin beaucoup de gens aiment la vérité et veulent la suivre, lorsqu'une fois ils l'ont connue. La plupart, il est vrai, sont retenus par le défaut de liberté, par les vexations de tout genre et les persécutions ouvertes du Gouvernement contre l'Eglise. Ces entraves, Messieurs, sont toujours nombreuses, et la persécution est incessante au Yun-nan, au Su-tchuen, à Pékin, au Chang-tong; d'où il suit que l'édit concédé à M. de Lagrenée, il y a trois ans, et qui vous a paru être un pas immense, se trouve par le fait réduit à néant. Jamais nous, Européens, ne nous défions assez de la fourbe chinoise. C'est un fait incontestable que les mandarins haut placés, qui font des saluts et des félicitations aux représentants de la nation française, ne leur donnent en arrière que le

(1) *Et l'iniquité s'est menti à elle-même.*

titre de chien, de barbare, ou quelque chose de pire encore. Là-dessus nul doute, quelles que soient d'ailleurs leurs démonstrations d'amitié. Ceux qui connaissent les lois et usages de la cour m'ont assuré, lors de mon passage à Pékin, que l'on avait omis, comme à dessein, à la fin de l'édit, une formule d'usage en pareil cas, et nécessaire pour en assurer l'exécution. Le manque de cette clause fait regarder par les prétoires le décret comme non avenu. De plus, il n'a été publié nulle part sauf à Canton et dans quelque partie du Tche-kiang. Mais à Pékin et dans le reste de l'empire, quiconque oserait en parler et l'invoquer pour sa défense, serait roué de coups. Sans doute nous avons des actions de grâces à rendre à l'ambassade française pour ce qu'elle a fait, ou voulu faire pour nous; mais elle a eu trop de confiance en Ky-yn, qui peut être plus adroit, sans avoir moins de mauvaise foi que tous ses confrères. Pourtant, il faut bien l'avouer, il est facile en Chine, quand on a des canons, de se faire obéir. Un mot de fermeté fera ramper tout ce monde par terre. L'on croyait, surtout dans les prétoires, que l'ambassade venait pour réclamer la liberté de religion, et déjà l'empereur avait dit : « Qu'on leur accorde tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils ne viennent pas à Pékin. » Or cette représentation à la capitale, on l'eût aisément obtenue. L'esprit des Chinois, à commencer par l'empereur, est un esprit servile et pusillanime qui accorde tout à la peur, et refuse tout aux condescendances, aux égards de la diplomatie; avec eux il ne faut douter de rien, vouloir en maître; et, sans tirer un coup de canon, on ira à Pékin, on fera sanctionner toutes les concessions désirables. Le consul résidant à Canton aura beau réclamer, toujours on lui prodiguera des excuses, on lui répondra que d'ailleurs le mandarin persécuteur a été destitué,

c'est-à-dire, qu'on l'a changé et peut-être fait monter plus haut.

« De tout ceci, il suit que nous sommes aujourd'hui en Chine tout comme auparavant. Si on n'a pas poussé en certaines provinces les sévices contre les chrétiens aussi loin qu'autrefois, c'est que dernièrement on avait en vue des côtes les navires de la France ; voilà tout. Dernièrement au Chang-tong, le R. P. Languilla a été chargé de chaînes, bien qu'il fût reconnu et déclaré Français ; il a été jeté pêle-mêle avec les bandits et les assassins, livré à toutes leurs vexations, et à toutes les puanteurs de ces bouges qu'on appelle en Chine maison d'arrêt ou Ka-fang.

« Trop heureux, Messieurs, si les détails recueillis dans cette longue lettre, bien que sans ordre et un peu à la hâte, peuvent intéresser vos pieux lecteurs. Puissent-ils, en lisant ces lignes, toujours nous continuer le secours de leurs prières et celui de leurs aumônes. Sans leur concours, notre pénible ministère ne peut se soutenir, et l'œuvre de la foi sera arrêtée. Que les commotions politiques qui agitent le monde ne retardent pas un instant nos saints travaux ! Dieu bénira l'Europe catholique parce que jalouse d'étendre et de propager le règne de l'Evangile chez les nations, elle donne avec bonheur l'obole de sa charité. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (1) !

« Veuillez agréer, Messieurs, l'hommage de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Votre très-humble et obéissant serviteur,

« † Em. VERROLLES, *Evêque de Colombie*, *Vicaire apostolique de Mandchourie.* »

---

(1) « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! »

Le 8 avril 1849.

« *P. S.* Cette lettre, Messieurs, était terminée, et je me proposais de vous l'envoyer par les premières barques, lorsqu'un ouragan est venu bouleverser cette Mission naissante, et me chasser de mon gîte. J'ai sept chrétiens de ce petit village d'où je vous écrivais, qui sont dans les fers; les autres et moi-même avec eux nous nous sommes enfuis dans les montagnes, et avons gagné d'autres parages. Je me suis réfugié dans une chrétienté voisine de la Corée. Si Dieu permet que les grands mandarins de Moukden, devant qui l'affaire est portée, veuillent donner gain de cause à nos ennemis, cette Mission va retomber dans le chaos. Ici plus que partout ailleurs, les persécutions ruinent tout. Au demeurant, Messieurs, Dieu soit béni, car il est écrit : *Beati eritis cùm persecuti vos fuerint propter me. Gaudete* (1).

« Le 1er février dernier, j'entendais les confessions de quelques chrétiens qui voulaient se préparer pour la fête de la Purification, quand tout à coup une troupe de païens du voisinage vint fondre sur l'oratoire pour s'emparer de moi. Mon domestique Paul Ko, Dhinois de la province du Chang-tong, accouru au bruit, somme les assaillants de se retirer : « Tu es étranger, lui crient-« ils; ton accent te trahit, *hoa pou touie.* » On le saisit, et la troupe se retire. Bientôt elle s'aperçoit de

---

(1) « Vous serez bienheureux lorsqu'on vous persécutera à cause de moi. Réjouissez-vous. »

sa méprise et le relâche, mais le coup était manqué. On entoure la maison de toute part, et en même temps on court à la ville porter au prétoire une accusation en bonne forme contre les chrétiens, à qui des chefs européens venaient enseigner des sortilèges et des maléfices, des *Sie fa*. Vers le soir, après avoir caché les objets les plus nécessaires, je selle mon coursier tartare à la longue et flottante crinière : il fallait bien sortir ; sans cela mes chrétiens étaient perdus. Je me recommandai à nos saints Anges, je conjurai Marie par son très saint et immaculé cœur d'avoir pitié de nous, et de frapper de cécité cette horde qui obsédait toutes les issues. Je monte à cheval. Je n'avais pas encore franchi le seuil de la porte qu'un coup de feu donnait l'alarme et le signe du ralliement. Je pars au galop, dans la direction que j'avais résolu de suivre, et grâces au Seigneur, je ne rencontrai nul obstacle, pas un individu. Tous ces preux chinois, au signal donné par le coup de feu, s'étaient portés en masse vers une direction diamétralement opposée à la mienne. Le blocus de la maison se trouvait ainsi levé instantanément. En quelques instants mon coursier tartare eut bientôt franchi un grand espace, et je me trouvai hors de poursuite. *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium* (1).

« Le lendemain, le prétoire vint avec ses satellites ; on défonça les portes, on fit main basse sur les chrétiens. Ils sont encore en prison chargés de chaînes. On les a torturés à plusieurs reprises, flagellés, assommés à coups de bâton : ils ont toujours refusé avec énergie de fouler aux pieds la croix. Daigne le Seigneur être leur force

(1) « Notre âme s'est échappée comme le passereau du filet des oiseleurs. »



et leur soutien! Cette Mission tartare ne fait que de naître en quelque sorte, et déjà l'ennemi de tout bien cherche à nous renverser; mais puisque le sang des martyrs a coulé, ne perdons pas courage. J'ai déjà dépensé des sommes énormes, vu surtout notre pauvreté, pour soulager nos confesseurs véxés, pressurés par les prétoriens, et aviser au moyen de les délivrer. J'espère acheter quelque mandarin supérieur; mais ces messieurs se vendent assez cher; si je suis protégé par quelques amis, je ne dépenserai que neuf à dix mille francs. Demandons au bon Dieu la paix. Hélas! dans ces pays, les persécutions arrêtent tout. Ces jeunes plantes ne peuvent croître que dans le calme; l'ouragan détruit et renverse nos espérances: *Da pacem, Domine, in diebus nostris* (1). Voici, Messieurs, une preuve entre mille de ce qu'il faut attendre des traités faits avec les Chinois. Que de fois l'ai-je répété au milieu de vous! Nos Français sont trop crédules à la prétendue bonne foi des Chinois; et pour longtemps il sera encore vrai de dire de l'empire de Chine: *Amplissima mendacii officina* (2).

---

(1) « Seigneur, donnez-nous la paix dans nos jours d'épreuves. »
(2) Vaste officine de mensonge.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Le 6 octobre dernier, trente-neuf Missionnaires ayant à leur tête Mgr Serra, Evêque-administrateur de Perth, se sont embarqués à Cadix, sur la frégate espagnole *le Ferrolano*, pour la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande. Ils appartiennent tous à l'ordre de Saint-Benoît, et s'en vont essayer sur les sauvages de l'Australie les moyens qui civilisèrent jadis les barbares de l'Europe : à la prière et à la prédication ils joindront la culture de la terre et le défrichement des forêts.

Voici les noms de ces Religieux :

Mgr Joseph-Marie-Benoit Serra, né à Mataro en Espagne,

Fr. Domingo Urquhart,	prêtre,	Irlande;
Fr. Venancio Garredo,	id.	Espagne;
Fr. Pedro Aragon,	id.	id.
Fr. Salvador Marino,	id.	Naples;
Fr. Martin Grivér,	id.	Espagne;
Fr. José Pupades,	id.	id.
Fr. Ramon Terrés,	id.	id.
Fr. Mauro Régnasco,		Naples;
Fr. Constabile Turi,		id.
Fr. Pedro Ferrava,		id.
Fr. José Ascione,		id.
Fr. Rafael Ventura,		Espagne;
Fr. Anlevo Lopez,		id.
Fr. Franco de Asis Marsa.		id.
Fr. José Antonio Suarez.		id.
Fr. Franco Xavier Illa,		id.
Fr. José Rubio,		id.
Fr. Juan Cortada,		id.

Fr. Miguel Marce, Espagne ;
Fr. Ramon Barbara, id.
Fr. Nicolas Filomeno, Naples ;
Fr. Augustin Balzano, id.
Fr. Rafael Rizzo, id.
Fr. Anastasio Brea, Espagne ;
Fr. Manuel Estevan, id.
Fr. Domingo Magardas, id.
Fr. Juan Sala, id.
Fr. Manuel Sotillos, id.
Fr. Feliz Rodriguez, id.
Fr. Jayme Miquelet, id.
Fr. Ignacio Boladeras, id.
Fr. José Mascaro, id.
Fr. Juan Rech, id.
Fr. Sebastian Argemi, id.
Fr. Miguel Villardel, [illegible]
Fr. Vicnte Perez, id.
Fr. Jayme Rodo, id.
Fr. Juan Perejuan, id.
Fr. Geronimo Rodoreda, id.

Le 30 octobre, sont partis de Nantes pour le diocèse de Natchez aux Etats-Unis :

MM. Morisset, prêtre, de Pont-Château ; — Babonneau, diacre, de Georges ; —Guillon, diacre, du Bignon ; — Fiérabras, sous-diacre de Paulx ; — Ardouin, clerc minoré, de Paimbœuf ; — ils sont accompagnés de M. Grignon, prêtre du diocèse de Rennes.

Sur le même navire *le Rouennais*, se trouvent douze douze Trappistes de Meilleray, parmi lesquels le P. Hélio, nantais et ancien curé de la Renaudière. Ils vont rejoindre douze Trappistes de la même abbaye, qui sont partis, il y a quelque mois, pour fonder l'établissement de Gethsémany, au Kentucky.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

[illegible] — N° [illegible]



À LYON,

[illegible]

[illegible]

—

À PARIS,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

Lettre du P. Piéplu, Missionnaire de la Société de Marie, à M. l'abbé G. Auvray, professeur au petit séminaire de Villiers-le-Sec (diocèse de Bayeux).

Callao, le 8 juin 1849, à bord du *Cocyte*.

« MON CHER AMI,

« Il paraît que le bon Dieu veut éprouver la constance de ses Missionnaires, et nous faire payer cher le bonheur de voir nos Océaniens. Depuis plus de huit mois nous avons quitté la France, et nous ne sommes guère qu'aux deux tiers de notre route : nous voilà maintenant au Pérou, mouillés dans le port de Callao, à deux lieues de Lima. Nous espérions n'y rester que quelques jours ; malheureusement l'amiral commandant notre station des mers du Sud, nous retient ici jusqu'au douze mai, pour porter à Taïti les journaux et les lettres qui arriveront de France par le prochain courrier de Panama. Je m'étais promis de t'envoyer mon itinéraire des îles Marquises ; mais tous ces retards m'ont fait changer de sentiment ; je vais donc mettre

en ordre mes notes et te les envoyer tout de suite. D'ailleurs je n'ai pas peur que la matière me manque : le voyage que nous venons de faire a été assez long, assez beau et assez varié pour fournir la plus longue lettre que tu aies peut-être jamais reçue.

« Tu sais que nous nous sommes embarqués à Toulon, sur un vapeur de guerre *le Cocyte*, Monseigneur d'Amata, sept Missionnaires et deux Frères. Deux mois après notre départ, nous étions en vue du Nouveau-Monde.

« Le 14 décembre 1848, sur les dix heures du matin, nous doublons le cap *Frio*, et nous courons vers Rio-Janeiro à deux ou trois milles des côtes. Quel bonheur, mon Ami, de retrouver la terre après avoir été si longtemps bercés sur les plaines mouvantes de l'Océan ! Il me semble que c'est en petit la joie des Saints abordant au port du salut, après les mille dangers de la vie ! Officiers, matelots, Missionnaires, tous montés sur le pont, nous ne pouvons retirer nos yeux de ces bords enchantés de l'Amérique. Nulle part nous n'avons trouvé une nature aussi brillante. Quelle richesse de végétation ! Quelle fraîcheur de verdure ! Quelle majesté dans ces forêts vierges qui tapissent les montagnes jusqu'aux plus hauts sommets, et descendent sur le rivage même comme pour disputer le terrain aux flots de la mer ! C'est au milieu de tout ce luxe de végétation qu'est en quelque sorte encadré Rio-Janeiro, capitale de l'empire du Brésil. De toutes les villes de l'Amérique méridionale, c'est sans contredit la plus belle, la plus commerçante et la plus avantageusement située. Rien n'égale la beauté des sites qui l'environnent. Du sommet du *Cono-Vado* qui la domine, elle, son port, sa vaste rade, l'Océan et une immense étendue de pays, vous avez, au témoignage des voyageurs, l'une des plus

belles perspectives qui existent dans le monde. Je dois m'en tenir à cet éloge; car je n'oserais dire un mot de l'état moral et religieux de cette pauvre cité!

« Un autre sujet de tristesse, c'est le spectacle de ces milliers d'esclaves qui pullulent au milieu de cette grande Babylone. A chaque instant, vous êtes coudoyés par ces malheureux qui trottent dans les rues par bandes de cinq, dix, quinze, vingt et plus, en portant des fardeaux ou traînant des chars comme des bêtes de somme. Quoique la traite des nègres soit abolie par la loi, cet infâme commerce n'en existe pas moins. Le surlendemain de notre mouillage dans le port, il arrivait de l'Afrique un navire chargé de ce genre de marchandise, et elle a eu un libre et prompt débit. Ce seul fait peut te donner une idée de la faiblesse et de l'impuissance du gouvernement brésilien.

« Enfin un dernier et pénible souvenir qui nous reste de Rio-Janeiro, c'est notre trop long séjour dans son port. Du moins s'y mêle-t-il un incident bien propre à en adoucir l'amertume. Outre qu'il nous a donné occasion à de nombreux actes de patience et de résignation, nous y avons touché comme du doigt la protection de Marie. Nous devions partir dix jours après notre arrivée; les feux de la machine étaient allumés depuis plus d'une heure et demie, nos deux ancres levées, tout était prêt, lorsqu'on s'aperçoit, je ne sais comment, qu'il n'y a pas d'eau dans une des chaudières. Quelques instants plus tard, nous étions perdus. Cette chaudière, qui est carrée, s'était arrondie par la force de la vapeur. L'ingénieur de l'arsenal de Rio qui a réparé l'accident, était surpris de ce qu'elle n'avait pas éclaté. Tu vois par là, mon Ami, si nous avons raison de ne mettre notre confiance qu'en notre Mère. Nous aimons à le reconnaître, elle seule nous a sauvés.

Ne l'oublie jamais dans tes voyages; ce sera ton plus sûr et plus vigilant appui.

« Nous avons quitté Rio-Janeiro le 2 février, plus de six semaines après notre arrivée. Huit jours après notre départ, nous remontions la grande rivière de La Plata, et le 10, à minuit, nous abordions à Monte-Video. Ici, nous avons eu un spectacle non moins triste peut-être qu'au Brésil, mais d'un tout autre genre; c'est celui d'une ville qui souffre l'état de siége depuis sept ans, et qui est toujours à la veille d'être envahie par les troupes de Rosas, campées sous ses murs. Sans la présence de notre escadre qui, avec quelques fortifications, en protège le port, depuis longtemps elle aurait capitulé. Les habitants de Monte-Video ne cessent de porter toutes leurs espérances comme leurs sympathies vers la France. Si cet appui leur manquait, le dictateur de Buénos-Ayres aurait bientôt en son pouvoir Monte-Video.

« Enfin, mon cher Ami, laissons tous ces parages; je pense que tu as, comme nous, grande envie *d'aller* plus vite dans cette longue navigation. Partis de Monte-Video le 16 février, nous arrivons le 7 mars en vue du cap des Vierges, après avoir essuyé par le travers du golfe Saint-Georges la plus affreuse tempête. Heureusement notre *Cocyte* est un des plus solides vapeurs. Nous nous en sommes tirés à bon marché; nous n'avons eu qu'un canot emporté et quelques légères avaries.

« Nous voilà donc à la pointe de l'Amérique méridionale. Sur le minuit on double le cap *Las-Virgines*, et nous courons sur le fameux détroit de Magellan.

« C'est ici que commence le curieux, l'intéressant, le vrai beau de notre voyage. Comme cette partie du monde est peu connue, tu me permettras d'être un peu moins court dans mes récits. Cet immense canal, dont

la longueur atteint près de cent quarante lieues, offre de grandes difficultés pour la navigation à cause de la multitude d'îlots, de rochers et de bancs de sable dont il est semé. Aussi n'y a-t-il guère que les bricks, les goëlettes ou les vapeurs qui puissent prudemment en tenter le passage. Des deux côtés on aperçoit en entrant un terrain bas, aride et couvert de hautes herbes desséchées; puis il s'élève peu à peu à mesure qu'on avance, et devient, à une quarantaine de lieues plus loin, de hautes et majestueuses montagnes qui revêtent les formes les plus variées et les plus fantastiques de crêtes, de dômes, de pics ou de pains de sucre. Rien de beau comme ces deux immenses murailles qui se dressent sur les deux bords du détroit, avec leurs forêts vierges, leurs superbes cascades, leurs magiques couronnes de neige et leurs glaciers éternels. A mesure que vous avancez, vous allez de surprise en surprise; c'est toujours un nouveau point de vue, une nouvelle beauté, ou plutôt une autre bizarrerie de la nature plus étrange ou plus pittoresque encore. De plus, il existe principalement sur les bords de la Patagonie un grand nombre de jolies baies, de ports très-sûrs et parfaitement abrités, où nous avons séjourné plus au moins longtemps.

« Le plus renommé est Port-Famine, presqu'au centre du détroit. Il tire son nom d'une petite colonie espagnole qu'on avait voulu y fonder au XVI[e] siècle, et dont tous les habitants, un seul excepté, périrent de misère. C'est maintenant un poste de Chiliens, établis là depuis six ans, pour favoriser le passage du détroit aux navires qui se rendent à Valparaiso. L'état de ces colons fait pitié; ils n'ont pour demeures que de misérables cabanes, et pour nourriture qu'un peu de riz et de biscuit que leur envoie le gouvernement du Chili.

Ce n'est pas qu'ils ne puissent améliorer leur sort ; la terre qu'ils occupent paraît bonne et productive ; nous avons trouvé dans le jardin du religieux fixé ici pour les besoins spirituels de la colonie, nos meilleurs légumes de France ; et il n'est pas douteux que la culture obtiendrait aisément du sol le blé et les autres céréales. Mais l'indolence et l'apathie de ce pauvre peuple n'a d'égales que celles des sauvages. Tout le travail des colons consiste à garder deux ou trois troupeaux de chèvres et de vaches, ou à brûler les forêts qui les environnent. Ils reçoivent trois ou quatre fois par an la visite des Patagons, qui viennent échanger avec eux des peaux d'autruche et de guanaco contre du biscuit et du tabac. J'ai recueilli sur ces sauvages quelques notes précieuses dont je suis heureux de te transmettre le résumé.

« Les Patagons sont grands, larges et bien faits ; mais leur force n'est pas du tout en rapport avec leur taille qui atteint souvent six pieds. Ils ont plus de confiance envers les étrangers, et le regard plus posé que ne l'ont ordinairement les sauvages. Peuple nomade, ils sont toujours à cheval, hommes et femmes. La chasse et la guerre font leur unique occupation. Ils se nourrissent de quelques racines, mais principalement de jeunes cavales, d'autruches et de guanacos (1). Leur costume consiste en un manteau de peau teint avec une terre rouge. Ils sont commandés par des caciques qui semblent revêtus d'un pouvoir absolu. C'est à ces chefs de diriger les marches, les chasses, les guerres ; mais ils n'ont pas droit d'imposer de tributs à leurs sujets.

(1) Le guanaco est un très-joli quadrupède de la taille du cerf, espèce de lama qui n'est autre que le chameau de l'Amérique du Sud. *(Note du Missionnaire.)*

Pour se marier les Patagons doivent acheter leurs épouses, et ils sont ordinairement fidèles l'un à l'autre. Sont-ils malades, ils ont pour médecin un individu qu'ils appellent *Wuirard*, et qui joint à cette fonction celles de prêtre et de sorcier. C'est toujours un homme d'une complexion faible et délicate ou attaqué de maladies nerveuses, qu'ils choisissent pour cet état. Leur médecine consiste dans l'usage de quelques plantes, des saignées faites adroitement avec des coquilles, le tout entremêlé de singeries et de superstitions pour chasser le mauvais génie.

« La sépulture de leurs morts est accompagnée de grandes cérémonies; ils enfouissent avec eux leurs armes, leurs habits, leurs peaux d'autruche et de guanaco, et immolent des chevaux sur leur tombe, quelquefois même des prêtres, si ce sont les funérailles d'un grand chef. La femme qui a perdu son mari doit demeurer un an renfermée sans se laver, peinte en noir et mise avec beaucoup de négligence. Il ne lui est pas permis pendant son deuil de manger de la chair de cheval et de guanaco. En fait de Religion, les Patagons reconnaissent un Dieu, créateur du monde, lequel Dieu ne s'occupe plus de son ouvrage : il en a laissé l'administration à deux génies inférieurs; l'un bon, appelé *Guaraya Kunne;* l'autre méchant, nommé *Valachi*. Ces deux divinités ont une suite de diables et de diablotins, d'anges et d'angelots. Les bons habitent le centre de la terre, les mauvais peuplent un autre lieu inconnu. Ces tribus croient encore à une vie à venir, mais analogue à la vie présente : on y boit, on y mange, on y chasse. Les sorciers y jouiront de plus grands priviléges que les autres hommes; eux seuls entreront en communication avec les dieux, après un grand combat livré aux mauvais esprits. J'oubliais de dire que les Patagons ne con-

naissent pas l'écriture; mais ils comptent très-exactement le temps par les années, les lunes et les jours.

« Pauvres peuples, quand se lèvera pour eux la grand lumière de la foi! Plaise à Dieu, mon cher Ami, que bientôt elle leur soit apportée par quelques-uns de nos prêtres de France! Nous sommes tous convaincus qu'ils auraient de grands succès : c'est aussi le sentiment de notre bon religieux de Port-Famine. Plusieurs fois il les a visités dans leur camp, et toujours ils lui ont fait le plus bienveillant accueil. Il en a même converti une dizaine à l'Evangile. La Mission serait difficile; il faudrait dans les commencements monter comme eux sur une cavale, les suivre dans leurs marches, dans leurs guerres et leurs chasses, à travers les montagnes, les ravins et les précipices... Mais qu'est-ce que tout cela, si l'on avait l'espoir de procurer le salut de ces âmes délaissées! Pour nous, nous aurions bien volontiers accepté cette tâche, si la Providence ne nous eût appelés chez d'autres peuples non moins dignes d'intérêt et de compassion. C'était bien souvent le sujet de nos entretiens, lorsque descendus à terre, nous nous promenions dans leurs forêts ou leurs déserts.

« Après trois jours de relâche à Port-Famine, nous l'avons quitté le 13 mars. A quelques lieues de là, la Providence nous ménageait une heureuse rencontre; c'est celle de M. Marceau qui revenait, avec son *Arche-d'Alliance*, de transporter dans nos îles douze de nos Confrères. Comme il avait été envoyé en quelque sorte exprès par la *Société de l'Océanie* pour visiter nos Missions et leur porter secours, ses renseignements ne pouvaient nous être que très-utiles. Monseigneur d'Amata en pleurait de joie, et par reconnaissance il nous a fait dire à tous une messe d'actions de grâces. Après une heure bien vite écoulée avec ce brave et saint officier,

nous avons continué notre route pour aller mouiller à Port-Gallant, à 25 lieues environ de Port-Famine.

« A peine y sommes-nous entrés que nous voyons se diriger vers nous six ou sept pirogues. C'est toute une famille de Feugiens, hommes, femmes, enfants, vieillards. *Galatas*, *tabago* (biscuit, tabac), nous crient-ils du plus loin qu'ils peuvent se faire entendre ; puis ils rient, gesticulent, se frappent le ventre pour nous indiquer qu'ils ont faim. Mon Dieu ! quelle misère ! quel affreux dénûment! Nous avons sous les yeux toute leur fortune, tout leur mobilier : quelques mauvaises lances en bois, des arcs, des flèches, une corbeille où sont pêle-mêle leurs moules, leur gras de baleine et quelques graines ; c'est aussi dans ce panier qu'ils mirent les restes du dîner de l'équipage qui leur furent distribués. J'ajoute à tout cela une peau de guanaco dans chaque pirogue, sous laquelle se remuent leurs enfants et leurs chiens. Leur habillement n'est pas plus riche : ce sont, pour les deux sexes, des lambeaux de peau de loutre ou de guanaco dont ils se couvrent les épaules. On ne conçoit pas comment ils peuvent supporter cet état de nudité sous un climat si rigoureux et si rapproché du pôle. Leurs embarcations (chérou) peuvent avoir de dix à douze pieds de long sur deux ou trois de large, et contiennent de six à huit personnes ; elles sont faites avec des écorces jointes entre elles, fixées sur une carcasse en bois, et calfatées avec de la mousse enduite d'huile ou de graisse. Au milieu est allumé au petit feu vers lequel tous se penchent tour à tour, et que les femmes ont soin d'entretenir. De plus, nous voyons du bâtiment leur méchantes cabanes, que l'on prendrait plutôt pour les loges de leurs animaux; semblables à de grandes ruches d'abeilles, elles sont formées de jeunes arbres dont les pieds sont disposés en cercle et les extrémités

réunies et attachées avec des liens d'herbe, en laissant une petite ouverture à la partie supérieure pour le passage de la fumée; elles n'ont pas plus de trois ou quatre mètres de circonférence sur une hauteur d'un mètre et demi.

« Ces peuples ont tous les caractères qu'on attribue à la race américaine. Petits et faibles, leur taille ne dépasse pas cinq pieds; ils ont le front très-bas, le nez large, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés et petits, les lèvres épaisses, le teint rouge-cuivré, les cheveux durs, noirs et pendants, les sourcils d'autant plus rares qu'ils ont soin de s'arracher ce qu'il en reste. Ils ont aussi très-peu de barbe et seulement sur la lèvre supérieure. Leurs jambes sont très-courtes, ce qui paraît encore plus disproportionné avec un ventre proéminent. On l'attribue généralement à leur habitude de vivre toujours accroupis, soit sur le rivage, soit dans leurs cabanes et leurs canots. Ils s'enduisent le corps d'huile et d'une terre rouge, leur couleur *de préférence;* le blanc est un signe de guerre, et le noir un signe de deuil. Quoique timides, indolents et apathiques, ils n'en sont pas moins vindicatifs et voleurs; ils ont adroitement pris deux haches à nos matelots qui étaient descendus à terre pour faire du bois. Ils se nourrissent d'oiseaux, de coquillages, de veaux marins, et de quelques fruits sauvages ; ce qui les oblige à vivre dispersés par petites troupes. On n'a jusqu'ici remarqué chez les Feugiens d'autres signes extérieurs de religion qu'une sorte de lamentation qu'ils font entendre le matin, au lever du soleil, et quelques indices de superstition, entre autres une grande répugnance à parler des morts. Ils se marient très-jeunes, vivent en famille, respectent les anciens, à l'exception des vieilles femmes qu'ils mangent sans scrupule quand ils sont dans la disette.

Il paraît qu'ils dévorent aussi leurs ennemis vaincus. Les hommes s'occupent de la pêche, de la chasse et construisent les cabanes et les canots; les femmes font des corbeilles, des lignes, des colliers, pêchent les coquillages, rament dans les pirogues et entretiennent les feux. Ce sont les seuls sauvages que nous ayons rencontrés. Ils appartiennent à la tribu des *Pécherais*, qui se compose d'environ deux cents hommes adultes. Les autres tribus feugiennes sont en général plus nombreuses : ce sont les *Yacanas*, les *Tekoénicas*, les *Alycoolipses*, les *Huémul* et les *Chonos*. A l'exception des *Yacanas* qui semblent appartenir à la race des Patagons, tous ces peuples offrent, dit-on, les mêmes caractères physiques et, à peu de chose près, les mêmes usages.

« Nous sommes demeurés à Port-Gallant pendant six jours. Je n'omettrai pas ici un souvenir qui se rattache à cette station, et qui nous a causé une grande joie. Lorsque nos confrères passèrent par là, en 1845, sur l'*Arche-d'Alliance*, ils plantèrent une croix au milieu d'un petit îlot à l'entrée du port; nous l'avons trouvée debout et parfaitement conservée. Les sauvages la respectent et ont fixé près d'elle plusieurs de leurs cases. Dieu veuille qu'ils en comprennent bientôt le grand mystère!

« Enfin le moment est venu de quitter Port-Gallant avec nos sauvages. Le 19 mars, nous leur faisons nos adieux, auxquels ils répondent de la plage en poussant de grands cris. Déjà nous n'apercevons plus ni leur belle croix, ni leurs pirogues, ni même la fumée de leurs cabanes; notre vapeur pagaye de toutes ses forces au milieu du détroit. Et nous aussi, hâtons-nous plus vite encore. Ne nous arrêtons plus dans notre course, le temps presse et mon papier s'épuise. Je passerai donc sous silence une foule d'autres incidents du voyage,

qui n'ont pas la même importance. Je ne dis rien de ces milliers d'oiseaux de toutes sortes, plongeons, sarcelles, canards, oies sauvages, cormorans, qui rasent la surface des eaux, ou voltigent par centaines sur nos têtes, ou passent à nos côtés, embarqués par grandes bandes sur les herbes fluviales et sur les goëmons qui leur servent de pirogues; ni de ces armées de marsouins qui s'avancent par sauts et par bonds à notre rencontre, comme pour nous livrer combat; ni même de ces énormes baleines dont certaines parties du détroit sont couvertes. Nous en avons vu dix à douze se jouer à la fois tout auprès de notre bâtiment. Leurs vastes narines lançaient des jets d'eau à une hauteur de plus de vingt pieds. Leur souffle imitait un peu le bruit que fait la soupape des bateaux à vapeur.

« Quatre jours après notre départ de Port-Gallant, nous touchons enfin à la sortie du détroit. Le 23, nous nous engageons hardiment dans les canaux qui longent les Andes jusqu'au nouveau Chili. Ces canaux sont beaucoup moins larges que le détroit de Magellan, et offrent de plus grandes difficultés encore pour la navigation. C'est le même aspect sur les deux bords; même beauté, même variété de sites; on remarque plus de grâce encore et plus de fraîcheur dans les îlots qui paraissent à fleur d'eau comme d'innombrables bouquets de verdure, et contrastent si bien avec la majesté, le grandiose et le sublime de ces immenses Cordilières dont les mille têtes vont se perdre au delà des nues. Je t'assure, mon cher Ami, qu'en présence de semblables tableaux, on sent son âme s'élever aisément vers Dieu; pour moi, j'avais souvent sur les lèvres et plus encore dans le cœur le cantique des enfants de la fournaise.

« Le 25 mars, nous entrâmes dans l'Océan-Pacifique par le golfe de la *Trinidad*. Le 5 avril, nous étions à Val-

paraiso, et le lendemain de notre arrivée (vendredi saint), nous sommes tous descendus à terre chez les Pères de Picpus qui possèdent ici un collége florissant. Je ne pourrais dire les soins multipliés, les mille et une attentions dont nous ont entourés ces excellents religieux. Nous avons passé douze jours au milieu de ces biens-aimés confrères; c'est tout le temps de notre séjour à Valparaiso. Enfin, après avoir côtoyé le Chili et nous être arrêtés deux jours à Cobija, l'unique port bolivien, nous sommes remontés vers le Pérou jusqu'à Callao où nous nous reposons avec le *Cocyte* depuis six semaines. Le courrier de Panama que nous attendions pour continuer notre voyage, est arrivé avant-hier, 8 mai; nous partirons le 12, mardi prochain.

« Avant de clore cette trop longue lettre, que je te dise encore un mot de notre vie à bord. Quoique nous soyons ici bien traités, grâces à Dieu nous y avons eu pourtant nos petites croix. Tous les yeux ne s'ouvrent pas sur nous avec la même bienveillance. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, au commencement du voyage, que notre présence inspirait bien des préventions. Toutefois, les préjugés ont disparu petit à petit devant le spectacle de notre patience, de nos sacrifices et de la joie toujours empreinte sur nos fronts.

« Ma plume tombe de mes mains, tant je suis fatigué. N'ayant ni chaise, ni table dans nos étroites cabines, je t'écris ces pages sur mes genoux, assis sur un méchant pliant qui cède et craque de tous côtés. Adieu donc, mon cher Georges; le rendez-vous toujours au ciel, à moins que tu n'aies la bonne idée de venir chez les sauvages de l'Océanie partager nos travaux et notre bonheur. En tous cas, soyons toujours unis dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie. Ne m'oublie pas auprès de mes bons Parents.

« ALF. PIÉPLU, *Mariste.* »

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MÉLANÉSIE.

Lettre du P. Montrouzier, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à ses Parents.

Woodlark, port de la Nativité, le 28 avril 1848.

« Mes chers Parents,

« Je vous ai dit dans ma dernière lettre que le poste n'était plus tenable à San-Christoval (1), où la malignité des fièvres s'unissait à la férocité des habitants pour nous consumer. Nous voyions tous les jours nos forces s'affaiblir sans profit pour les âmes, tandis que, dans notre double vicariat, des îles sans nombre attendaient de nous la parole du salut. Nous nous décidâmes donc, non sans douleur, à quitter les îles Salomon, déjà plusieurs fois arrosées de notre sang et de nos sueurs, pour aller à Woodlark, dont on nous disait beaucoup de bien. Là encore nous avons eu quelques misères ; la fièvre, dans les premiers temps, a semblé vouloir nous

1) Voir le Numéro 120, page 369.

accabler ; et encore aujourd'hui, malgré le mieux sensible que nous éprouvons, elle nous rend incapables de grands travaux. Il faut convenir qu'à Woodlark du moins tout n'a pas été épines. Mais reprenons de plus haut le récit de notre installation.

« Quand nous eûmes le bonheur d'apercevoir Woodlark, notre premier soin fut de chercher un port. Vous en comprenez sans peine la raison ; c'est qu'ayant à faire à des peuples sauvages, d'une réputation assez équivoque, nous devions nous réserver, en cas d'attaque, un asile sur le navire, et par conséquent ce dernier devait être ancré près du rivage. Le bon Dieu, qui nous a fait maintes fois sentir son assistance, ne nous laissa pas chercher longtemps. Nous entrâmes le 15 septembre dans une vaste baie, où notre capitaine se crut tout à fait en sûreté.

« Nous n'étions pas encore au mouillage que déjà plusieurs pirogues étaient venues nous accoster. Parties de divers villages, chacune d'elles voulait nous faire aborder auprès du sien ; non pas, comme vous pouvez bien le penser, pour avoir le plaisir de nous contempler à leur aise, mais uniquement pour se procurer l'avantage de faire des échanges avec nous, et d'obtenir ainsi quelques morceaux de fer, dont les naturels se montraient fort avides. Dans ces pirogues nous distinguâmes un indigène, qui ne cessait de gesticuler plus fort que les autres pour nous attirer chez lui, et qui à ses gestes joignaient quelques mots anglais. Sa bonne mine nous plut, ses petites connaissances d'une langue européenne, (il en savait dix à douze mots), nous prévinrent en sa faveur ; enfin nous le fîmes monter à bord, et ce fut pour nous une véritable conquête. Ce brave homme devait plus tard nous ndre de grands services ; il s'appelait *Pako*.

« Dès lors il se vit entourer d'égards de notre part et de considérations du côté de ses compatriotes. Il s'en aperçut, et en habile politique il profita de sa position, mangeant la viande de fort bon appétit, et se plaignant qu'on n'eût pas mis du sucre dans son eau. Ceci vous étonnera peut-être, mes chers Parents ; et en effet tant de délicatesse parait ridicule chez des sauvages ; mais quand on a un peu vécu dans ces régions lointaines, on ne tarde pas à s'apercevoir que la vanité, l'amour-propre et le désir des distinctions ne sont pas des vices réservés seulement aux riches et aux savants de nos sociétés civilisées; le cœur de l'homme est partout le même.

« Dans la soirée, nous ne cessâmes d'interroger Pako notre interprète, qui employait à tort et à travers les quelques mots qu'il savait, et, bien entendu, ne nous donnait que des renseignements avantageux sur son île. Les sauvages s'entendent fort bien, je vous assure, à vanter leur pays; et quand la vérité ne répond pas au désir qu'ils ont d'en inspirer une haute idée, ils suppléent à la réalité par l'imagination. Ainsi, ces jours derniers, il vint à nous quelques naturels d'une île voisine appelée Massin : désireux de nous attirer sur leur territoire pour avoir, eux aussi, du fer et des haches, ils nous firent un tableau enchanteur de leur terre. « Vois-tu, me disait l'un d'eux, ce gros arbre qui est sur le rivage, (cet arbre pouvait avoir vingt pieds de haut et six de circonférence), eh bien ! nos ignames ne lui cèdent pas en grosseur (1) » Il ajoutait : « Nos cocos sont si gros que ni toi, ni l'Epicopo, ni vous tous ne pourriez en

---

(1) Les plus belles ignames que j'ai vues, ne dépassent pas vingt livres ; à Tonga il y en a, dit-on, de cinquante livres, mais elles sont rares. *(Note du Missionnaire.)*

épuiser un seul. (1). Enfin nos tortues sont si grandes, qu'en nageant elles s'élèvent au-dessus de l'eau de toute la taille d'un homme. » Je vous fais grâce des autres mensonges qu'il me débitait avec un sang-froid imperturbable.

« Le lendemain de notre arrivée, des pirogues vinrent à nous de tous les points de la côte; elles étaient chargées de fruits du pays, que les indigènes voulaient nous vendre pour avoir du fer en retour. En général nous n'eùmes pas à nous plaindre de la mauvaise foi des naturels; seulement nous remarquâmes qu'ils étaient de fins marchands : ils savaient parfaitement arranger leurs paquets, de manière à ne les montrer que du bon côté, et l'on trouvait au fond de leurs paniers tout ce qu'ils avaient de plus mauvais. Ils avaient aussi un expédient singulier pour obtenir du fer malgré nous ; si l'on refusait leurs fruits, ils protestaient qu'ils ne les avaient pas apportés pour les vendre, mais pour les donner, et ils nous forçaient en quelque sorte de les accepter en présents. Un instant après, ils témoignaient tant d'envie d'avoir, eux aussi, un gage d'amitié, qu'on aurait eu mauvaise grâce à ne pas leur accorder le morceau de fer qu'ils indiquaient assez par leurs regards expressifs.

« Le soir du 16, nous descendîmes à terre, pour un instant, afin de témoigner de la confiance aux indigènes. Le 17, nous fîmes dire aux chefs par Pako que nous serions bien aises de les voir. Ils vinrent à bord, mais émerveillés à la vue des petits cadeaux que nous

---

(1) Les plus beaux cocos de ces îles contiennent à peine deux verres de liquide ; ils en ont davantage dans l'Océanie centrale. *(Note du Missionnaire.)*



leur fîmes, ils ne surent répondre que par des cris d'étonnement à tout ce que nous leur dîmes; et, sans doute pour se débarrasser de toutes nos questions, sans plus de façon ils se mirent à chanter. De fait, il faut convenir que nos propositions devaient les confondre d'étonnement. Comment eussent-ils pu comprendre que des étrangers ne manquant de rien, comme ils voyaient que nous étions sur le navire, voulussent rester parmi eux, pauvres et dénués de tout. Toutefois l'objet de notre conférence était atteint; nous pouvions présumer, grâce à nos cadeaux, que les chefs ne nous contrarieraient pas. C'était un point capital, car lorsqu'il s'agit de nuire, les chefs du pays sont toujours fort puissants. Nous commençâmes dès lors nos investigations.

« Pour le choix du lieu où nous devions dresser notre tente, il nous fallait trois choses : une population suffisamment nombreuse, de l'eau potable et un terrain propre à la culture. Nous trouvâmes facilement la première : dans la baie de Guassup où nous étions, il y avait en effet sept villages. Mais pour le reste nous ne vîmes rien qui pût nous satisfaire : l'eau était rare et de mauvaise qualité; le terrain ne différait pas des bords sablonneux de la mer. Nous nous décidâmes cependant à y rester, et nous voulûmes nous placer au centre des villages, dans celui du chef principal. En conséquence, le 18, nous nous rendons sur les lieux, et nous essayons de faire comprendre aux naturels qu'ayant l'intention de fixer parmi eux notre séjour, il nous faut par suite une maison, pour laquelle nous leur demandons un emplacement. Notre proposition les met hors de joie; ils nous répondent que tout le champ qui est devant nous, nous appartient. Aussitôt Monseigneur leur offre ses cadeaux et nous nous mettons en devoir d'inaugurer la Mission, en chantant les Litanies de la Sainte Vierge et l'hymne *Ave, maris stella*.

« Notre marché terminé, les sauvages s'occupent à débarrasser le terrain des broussailles qui le couvraient. Puis ils commencent à nous faire une case à la façon des leurs, c'est-à-dire une hutte ouverte à tous les vents. Notre état de maladie nous obligeait à nous mieux loger. Nous le fîmes comprendre aux indigènes, et tout près de la misérable cabane qu'ils nous avaient construite, nous élevâmes une maison solide en bois. Nous n'étions pas en état de supporter ce travail ; il fallut donc avoir recours aux ouvriers de notre navire, ce qui fut pour nous une forte dépense. Une fois logés, nous nous mîmes à étudier la langue ; car c'est bien par là qu'il faut commencer. Figurez-vous donc quatre Missionnaires, armés d'un calepin et d'un crayon, se dispersant de côté et d'autre pour s'enrichir de quelques mots, s'attaquant au premier insulaire qu'ils rencontrent, et après avoir essayé de tous les gestes pour lui donner l'idée de ce qu'ils veulent exprimer, lui demandant en retour le terme dont il se sert pour la rendre. Ainsi, s'agit-il de savoir le nom de la main et du pied, ils montrent au sauvage ces parties du corps, écoutent de toutes leurs oreilles le son qu'il articule, et s'empressent de le confier au papier. Puis, quel désappointement! quand, venant à conférer ensemble, ils s'aperçoivent qu'ils ont pour exprimer la même chose des termes différents. L'un d'eux a recueilli pour le mot *main* celui de *nimag*, un autre celui de *nimame*, un troisième celui de *nimane*. A force de réfléchir, ils reconnaissent enfin que lorsqu'on leur a dit *nimag*, le naturel montrait sa main, au lieu que c'était le Missionnaire qui présentait la sienne, lorsqu'on lui disait *nimame*, ta main ; ou bien c'était d'un tiers qu'il était question, quand on disait *nimane*, sa main. C'était le même mot au fond, mais la terminaison variait suivant la personne. Il était une autre

difficulté bien plus grande, celle d'apprendre de nos sauvages les mots correspondants à des idées intellectuelles et à des sentiments intimes que l'on ne pouvait rendre par des signes; nous passions quelquefois des heures entières à obtenir une expression, et nous n'en venions pas toujours à bout. Cette étude sans interprète, sans dictionnaire, sans grammaire, puisque nous devons nous tenir à nous-mêmes lieu de tout cela, est d'autant plus laborieuse que chaque île a une langue différente, et souvent même on trouve plusieurs dialectes dans la même île. Il y a peu d'années encore que je suis en Mission, et me voilà déjà à l'étude sérieuse de la troisième langue océanienne. Toutefois ce travail rebutant, et qui a ses épines, n'est pas aussi difficile qu'on pourrait se le figurer. Dieu sait donner du charme aux études les plus arides; le désir de répondre aux mille questions curieuses que nous adressent les naturels, de leur apprendre des choses si nouvelles pour eux, et de les instruire des vérités du salut, fait qu'on oublie ce qu'il en coûte pour communiquer avec eux. En ce point, comme en tout autre, un peu d'amour de Dieu, un peu de zèle pour les âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, adoucissent bien des peines. Le véritable mal est que cet amour et ce zèle sont bien faibles en moi.

« Après un mois d'études linguistiques, nous eûmes la consolation de pouvoir dire à nos sauvages quelques mots de notre sainte Religion; mais vous devez comprendre qu'ils n'entendent qu'avec surprise tout ce que nous pouvons leur en dire. Totalement absorbés par leurs idées matérielles, ils ne songent qu'aux tarots, aux ignames, à la pêche et au fer. Leur parler d'autre chose, c'est leur tenir un langage inconnu; ils ne supposent pas même qu'on puisse les entretenir d'un autre sujet,

et si on leur disait qu'en France il n'y a ni ignames ni tarots, ils regarderaient notre patrie comme un pays détestable.

« Naturellement, pour entrer en matière avec eux, nous avons pris le texte de nos premières instructions dans les merveilles de la création. Ils furent singulièrement impressionnés, quand nous leur dîmes que le soleil, la lune, les étoiles ne s'étaient pas faits eux-mêmes, qu'ils avaient été créés par un grand Esprit, appelé Jéhovah. Dès lors nos catéchismes ont commencé. Voici comment nous employons notre temps : trois fois la semaine nous visitons la baie où nous habitons; elle a sept villages. Nous faisons de plus chaque semaine deux grandes courses, tantôt à Olavat, où sont groupés neuf hameaux dont le dernier est à trois fortes lieues de notre maison; tantôt à Kodeo, qui n'a que trois bourgs à deux lieues de distance de notre demeure, mais par de très-mauvais chemins; tantôt à la baie de Kereirai située à trois lieues de notre résidence et comprenant encore sept villages. Le reste du temps, nous l'employons à étudier la langue, à faire la classe aux enfants qui ont ici une excellente mémoire, et à leur apprendre des cantiques. C'est tout ce que la fièvre nous permet de faire. Ne pouvant tout d'abord traduire nos prières en langue indigène, nous leur avons appris le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Gloria Patri* en latin, et assez souvent nous récitons avec eux quelques dizaines du Chapelet. Les naturels savent que nous prions ainsi Jéhovah et Marie, Mère de Jésus; alors mon cœur, je vous l'avoue, tressaille d'une bien vive allégresse. Quand ces peuples rendront-ils à Dieu un culte plus parfait? quand seront-ils chrétiens? Ce sera lorsque les fidèles d'Europe auront, par leurs prières, obtenu du ciel ces grâces de conversion que le Seigneur brûle du

désir de répandre sur ces nations infortunées, mais qu'il veut qu'on lui demande. Hâtez, je vous en conjure, cet heureux jour après lequel je soupire, et n'oubliez jamais ces pauvres sauvages qui sont nos frères, et auxquels nous ressemblerions si des Missionnaires ne nous avaient apporté le don inestimable de la foi. J'espère beaucoup de notre Mission; elle a passé par de rudes épreuves, elle a eu ses croix bien pesantes, et la croix est la source du salut: *In cruce salus.*

» Dans les catéchismes que nous faisons aux insulaires, nous n'éprouvons pas en général de résistance de leur part, en ce sens qu'ils croient parfaitement tout ce que nous leur disons, mais la légèreté de leur caractère et la grossièreté de leurs idées s'opposent souvent à leurs progrès. Ainsi il n'est pas rare, alors même qu'on leur parle des vérités les plus capables de les impressionner, de les voir interrompre le catéchiste par quelques questions inattendues et sans suite comme celles-ci: « Quel est le nom de ta mère? Y-a-t-il des tarots dans « ton pays? Pourquoi es-tu sorti de France? Tu es « donc brouillé avec tes parents? — Non, répondons-« nous; mais Jéhovah qui vous aime, nous a envoyés « vers vous pour vous apprendre à le connaître et à la « prier. — Mais qui a pu lui dire que nous étions à « Moiu (1), et que nous ne le connaissions pas? — « Jéhovah vous voit, vous entend, comprend tout ce « que vous dites, sait tout ce que vous pensez. » Alors ils laissent échapper un petit cri d'étonnement, haussent les épaules en signe d'admiration et passent à d'autres questions. Ils nous demandent souvent si la France est au ciel, si Jéhovah est un grand chef, s'il est bien

---

(1) Nom que les indigènes donnent à leur île.

riche, s'il a beaucoup de fer, beaucoup de haches; car pour eux c'est tout. Quand nous leur disons : Tous les chefs des hommes, toutes les richesses de la terre ne sont rien devant Jéhovah ! — « Oh ! s'écrient-ils, *cela nous fait mal au ventre!* Ecris-lui donc de venir à *Moiu* pour que nous le voyions, et dis-lui d'apporter bien des haches et du fer. » Parfois c'est un autre qui vient me confier à l'oreille qu'il partira sur le premier navire pour voir comment les choses se passent au ciel. — Un jour que nous parlions du bonheur éternel promis aux bons et du malheur réservé aux méchants, un naturel crut nous avoir parfaitement compris, et se mit à expliquer aux auditeurs que les chefs allaient au ciel et les sujets en enfer. Il fallut disserter longuement pour lui faire entendre que les chefs, tout chefs qu'ils étaient, iraient en enfer s'ils se conduisaient mal, tandis que les sujets iraient au ciel, s'ils se comportaient bien.

« Vous le voyez, nous avons à faire à de grands enfants, qui par malheur n'ont ni la simplicité ni l'innocence du premier âge. Eh bien ! malgré tout cela, et peut-être même précisément pour cela, vous ne sauriez vous figurer le bonheur qu'on éprouve à leur faire le catéchisme, à s'asseoir familièrement au milieu d'eux, à les exercer au signe de la croix, à leur dire quelque chose des grandeurs de Dieu et de la vie future. Ils étaient si éloignés du royaume céleste ! et nous les préparons ainsi à y entrer. Oui, j'éprouve une joie inexprimable à leur faire prononcer des actes d'amour de Dieu : si longtemps l'enfer a été maître de ces sauvages, qu'on jouit de lui ravir une proie dont il se croyait à jamais assuré.

« Quelques enfants ont déjà profité de notre venue; régénérés par la grâce du baptême, ils sont allés au ciel louer Dieu pour l'éternité, et de là ils prient sans

doute pour leurs malheureux compatriotes. Nous avons eu aussi le bonheur de baptiser quelques adultes en danger de mort. Un exemple vous fera juger des dispositions que nous rencontrons ici en pareille circonstance. Comme j'entrais, un jour, dans un village avec un de mes confrères, on accourut au devant de nous pour nous dire « Un jeune homme se meurt, « venez prier pour lui. » Je trouvai ce *jeune homme* presque sans parole, mais plein de connaissance; je l'instruisis et le préparai de mon mieux, et mon confrère lui conféra le saint baptême. C'était déjà une douce consolation pour moi; mais le bon Dieu voulait faire encore plus. Le jeune homme avait expiré peu de temps après sa régénération, et comme je retournais dans son village, je m'attendais à des reproches de la part de sa famille; car nos bons sauvages sont encore assez ignorants, quoique nous essayons de les détromper, pour attribuer à l'eau baptismale soit la guérison soit la mort des malades. Mais il n'en fut pas ainsi; ses parents se contentèrent de me dire avec vivacité : « Où est notre fils? — Je pense, répondis-je, qu'il est au ciel avec Jéhovah. — Il n'est donc pas, reprirent-ils, dans le séjour du démon, où il y a un feu grand comme la mer? — Je ne le pense pas. — Oh! alors tant mieux qu'il soit mort, puisqu'il est heureux avec Jéhovah. » Ces sentiments me ravirent d'autant plus que j'avais fait assez rarement le catéchisme à ces braves gens. Je supposai même qu'ils étaient le fruit des prières de leur fils, au salut duquel j'eus alors encore plus de confiance.

« Nous sommes jusqu'à ce jour contents de nos sauvages. Ils sont vicieux sans doute, comme le sont nécessairement les esclaves de satan, mais moins que beaucoup d'autres peuples; si la loi naturelle est bien

obscurcie en eux par l'ignorance et la dépravation, elle n'est pas complètement effacée; c'est un feu caché sous la cendre qu'un souffle de la grâce divine peut rallumer bientôt. Nous nous apercevons en effet qu'une vérité naturelle qu'on leur expose, les frappe au premier abord. En un mot, nos sauvages sont meilleurs que nous n'avions osé l'espérer, après avoir vu ceux de la Nouvelle-Calédonie et de San-Christoval. Ainsi, tandis que partout ailleurs la guerre est continuelle entre les diverses tribus, ce qui était pour nous une source d'immenses difficultés et d'amères douleurs, ici la paix et l'union règnent entre les divers hameaux; ils ont à peine quelques lances, non pour se battre, mais pour harponner les gros poissons. Quoique l'île ne paraisse pas beaucoup peuplée, les familles sont assez agglomérées sur le même point, et pour aller d'un village à l'autre les chemins sont passables. Nous pouvons les parcourir en toute sécurité; jamais on ne nous a fait la moindre menace. Je me trompe, on nous en a fait une mais qui ne pouvait pas avoir de bien fâcheux résultats. Un jour que des étrangers chez lesquels on présumait, non sans jalousie, que nous pourrions bien faire quelque établissement, s'étaient rendus dans un village voisin du nôtre, on vint nous avertir de ne pas aller les voir, parce que, disait-on, on nous tuerait. Par prudence Monseigneur nous défendit de diriger nos courses de ce côté-là jusqu'à nouvel ordre. Nous respectâmes cette défense jusqu'à ce que les explications fussent venues. Comme nos insulaires nous répétaient toujours qu'on nous tuerait, nous demandâmes en riant comment s'y prendraient les meurtriers; et alors on nous déclara fort sérieusement qu'on ne se servirait pour cela ni de lances ni de haches, mais qu'on nous jetterait un sort qui nous ferait mourir infailliblement. Pour le

coup nous savions à quoi nous en tenir ; nous allâmes visiter les étrangers et nous revînmes triomphants montrer à nos ennemis que nous n'étions pas morts. Ils furent obligés de se moquer avec nous des sorciers.

« Ce qui nous encourage et nous console le plus à Woodlark ce sont les enfants, leur grand nombre, leurs bonnes dispositions et leur intelligence. Tout l'avenir est dans la jeunesse. Nous nous appliquons avec ardeur à l'instruire pour en faire un jour des catéchistes ; et qui sait si plus tard il ne nous sera pas donné de réaliser les désirs du Saint-Siége, en formant ici des prêtres et en naturalisant ainsi l'Eglise catholique dans ces régions ! Voici deux petits traits qui vous feront aimer nos jeunes insulaires. Un jour, le Père Frémont rencontra un enfant de huit à dix ans qui, répétant ce qu'il avait appris au Catéchisme, expliquait à ses parents les œuvres de la création : « C'est Jéhovah, disait-il, qui a fait le soleil ; c'est Jéhovah qui a fait la terre, la mer, les poissons, etc. ; » et dans son énumération il fit entrer jusqu'aux pirogues. « Mais, dit le Père, tu te trompes ; ce n'est pas Jéhovah qui a fait nos pirogues, ce sont les hommes. »

« L'objection l'embarrasse, il se tait ; puis tout à coup d'un air radieux, il répond : « Oui ! mais c'est Jéhovah qui a fait tous les arbres, et avec les arbres les hommes font les pirogues. »

« Un autre jour, revenant d'un village où il avait fait le Catéchisme, le même Père suivait à quelques pas un petit enfant qui ne le savait pas si près de lui ; il l'entendait répéter à demi-voix dans sa langue enfantine : « Il n'y a qu'un seul Jéhovah ; il est beau, il est bon, il est riche ; il reçoit dans sa maison les hommes bons, il jette dans le feu les hommes méchants. Oh ! moi, je veux être bon pour aller dans la maison de Jého-

vah. » Voilà nos plus douces consolations ; et ce sont les prières des pieux Associés à la Propagation de la Foi qui obtiennent à nos chers enfants ces lumières de la grâce. Qu'il plaise à la divine Providence de les appeler bientôt à la connaissance de Jésus-Christ et de son saint Evangile, et nous pourrons leur dire comme l'Apôtre aux Ephésiens : « Votre esprit et votre cœur étaient bien loin de Dieu, et il vous a évangélisé sa paix : *Evangeliazvit pacem vobis qui longè fuistis.* »

« Nous ne connaissons pas encore assez les lois, les coutumes et la religion de cette île pour en parler. Nous savons toutefois que les naturels admettent l'usage de la prière. Comme les Christovaliens, ils professent la spiritualité et la survivance de l'âme; selon eux, à la mort d'un individu, son âme va dans une île, qu'ils appellent *Tumé*, où elle trouve en abondance, vous n'en doutez pas, des tarots, des ignames, du fer et des haches. Mais attendons pour traiter ces questions qu'un plus long séjour à Woodlark nous ait permis de les mieux étudier.

« Le brick *l'Anonyme*, avec son excellent capitaine M. Raballand, vient de nous amener de Sydney un nouveau confrère, le P. Villien. Mgr d'Antiphelles profite de cette occasion pour fonder une seconde station; il va partir avec les Pères Frémont et Villien et le Frère Optat. Je reste ici en attendant son retour avec le P. Thomassin et deux Frères.

« Mon contentement est toujours le même. Dieu est si bon à notre égard ! S'il nous éprouve, aussi il nous console; et puis nous savons qu'il ne nous châtie que pour notre plus grand bien. Oh ! je ne comprendrais pas que nous pussions nous défier de sa tendresse ! Est-ce que vous, mes chers Parents, vous ne m'aimez pas

comme vos yeux? Eh bien! Dieu m'aime bien davantage, et Marie ne cesse de veiller sur moi.

« Je termine cette lettre sans ordre, comme toutes les autres, en vous embrassant du fond du cœur...

« MONTROUZIER,

« *Miss. S. M.* »

Le P. Montrouzier écrivait de Woodlark au Procureur de sa Société, *le* 13 *août* 1848.

« Mgr d'Antiphelles a fondé à Rook la seconde station dont je vous parlais. Cet établissement paraît bien situé et nos Pères sont contents. Ils ont sous la main une nombreuse et belle population, dont les mœurs semblent douces. D'un autre côté, le bon Dieu continue à nous éprouver; que son saint nom soit béni! Mgr Collomb dont la santé baissait de jour en jour, est maintenant dans un état voisin de l'agonie. Hélas! serions-nous encore une seconde fois orphelins?

« C'est M. Raballand qui nous a rapporté de Rook cette triste nouvelle. Ce digne capitaine nous est entièrement dévoué, c'est un vrai trésor pour notre Mission. Son intrépidité le fait passer où des marins, d'ailleurs hardis, n'oseraient s'aventurer. Et cela nous sert beaucoup pour visiter les coins et les recoins de nos archipels. Enfin ce brave homme fait aussi le Missionnaire; à Rook il a baptisé un enfant, qui à cette heure est au ciel. Honneur à lui et à la Société de l'Océanie, dont il est un des dignes représentants.

Lettre du P. Villien, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à Monsieur Villien, directeur des Missions de la Tarentaise, à Moutiers (Savoie).

Rook, port de Saint-Isidore, le 10 juillet 1848.

« Mon cher Cousin,

« Le 6 janvier 1848, je partis de *Rotuma* à bord de *l'Arche-d'Alliance*, espérant trouver à San-Christoval mes Confrères. Hélas ! quand j'arrivai à cette île, ils n'y étaient plus : la cruelle perfidie des naturels avait immolé les uns ; et les autres, au retour de Mgr. Collomb, s'étaient vus réduits à évacuer cette terre fiévreuse et inhospitalière. Je dus aller à leur recherche ; mais pendant que j'étais en voie de les retrouver, nous fûmes assaillis pendant plus de quinze jours par un vent affreux, qui faillit plusieurs fois nous abîmer dans les flots. Le navire essuya de grandes avaries et fut même désemparé de son gouvernail. Grâce à sa solidité, ou plutôt à la divine Providence qui veille d'une manière merveilleuse sur *l'Arche-d'Alliance*, nous fûmes préservés du naufrage. Malgré toute la peine qu'éprouvait M. Marceau, notre digne commandant, à abandonner la trace de nos Confrères, il nous fallut rétrograder et nous arrivâmes sans autre accident à Sydney, après deux mois d'une navigation pénible.

« Je passai un mois dans cette capitale de la Nouvelle-Hollande, puis je repartis par le brick l'*Anonyme*, autre navire de la Société de l'Océanie. Cette fois je fus plus heureux, et en moins de vingt jours je touchai au lieu de la Mission, à la nouvelle résidence de Mgr l'Evêque d'Antiphelles et des collaborateurs qui lui restaient. Mais que cette petite troupe avait diminué ! Et combien ceux qui vivaient encore étaient affaiblis par une fièvre tenace, qui en avait conduit quelques-uns jusqu'aux portes du tombeau !

« Mgr Collomb profita de la présence du brick l'*Anonyme*, pour aller fonder une nouvelle Mission dans son immense vicariat, qui ne compte pas moins de quinze cents îles. Je fus destiné pour cette seconde station avec le P. Frémont et le F. Optat; Mgr. Collomb était avec nous et nous fîmes voile vers le nord. Nous nous arrêtâmes en face de l'île Rook, à soixante lieues nord-ouest de Woodlark, et nous commençâmes par en faire le tour, pour examiner la position la plus favorable à un établissement, et voir s'il y aurait du côté des naturels possibilité de fixer notre demeure parmi eux. Notre choix tomba sur la partie septentrionale de l'île, où existe un petit port parfaitement abrité, que nous avons appelé Saint-Isidore, à cause du saint dont nous célébrions la fête le jour de notre arrivée, 15 mai 1848. C'est là que nous avons fait notre établissement, sur le rivage de la mer, tout près d'un gros village de quatre à cinq cents âmes. Selon toute probabilité, c'est ici que je finirai ma course, que je laisserai ma dépouille terrestre, *hæc requies mea ;* me voilà enfin fixé, *hic habitabo*, en attendant mieux de la divine miséricorde.

« Pour répondre à l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me concerne, je vais vous donner quelques

détails sur ma nouvelle patrie, autant du moins que mon peu de séjour ici me permettra de le faire, sans rien avancer d'inexact ou de hasardé.

« Rook est une île de forme ovale, courant du sud-est au nord-ouest, et comptant de vingt à vingt-cinq lieues marines de circonférence. Elle est située par le 5° 30' de latitude sud, et le 145° 30' de longitude est. Sa position ne saurait être plus avantageuse pour la Mission. Placée dans le détroit de Dampier, elle a la Nouvelle-Bretagne à quatre lieues à l'est, la Nouvelle-Guinée à sept lieues à l'ouest ; sans compter seize îlots qui l'entourent vers le sud, il y a trois îles assez considérables et populeuses à peu de distance. Si Rook devient catholique, la voie aux grandes îles nous sera ouverte, ou du moins devenue bien plus facile. On ne peut se défendre d'un sentiment d'indicible tristesse, quand on a tous les jours sous les yeux de si belles et de si vastes terres habitées par des peuples anthropophages, chez qui le démon domine en maître et en tyran.

« Nous sommes non-seulement les premiers Missionnaires, mais les premiers blancs, qui aient abordé dans cette île. Aussi les naturels nous ont-ils reçus avec une défiance et une anxiété excessives. Ils étaient loin de soupçonner les motifs qui nous amenaient auprès d'eux ; ils s'imaginaient que nous venions les tuer et sans doute les manger ensuite. Aussitôt les vieillards, les enfants et les femmes s'enfuirent dans les forêts, emmenant avec eux leurs animaux domestiques et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, tandis que les jeunes gens et les hommes faits se préparaient à nous combattre. Ils s'efforçaient de nous faire comprendre par des signes et par des cris qu'il fallait nous éloigner de leur rivage. Pauvres aveugles ! Ils ne savaient pas que nous

leur apportions la lumière et la paix. Puissent-ils bientôt goûter avec nous les douceurs de la Religion chrétienne, et rendre grâces au Dieu qui nous a envoyés vers eux pour leur salut! Enfin quelques cadeaux que nous fîmes, et nos manières pacifiques, les rassurèrent; ils consentirent à ce que les matelots de l'*Anonyme* nous construisissent une petite maison en bois. Au moment où je vous écris nous habitons cette nouvelle demeure depuis quatre jours.

« Rook offre toutes les richesses de la végétation d'un terrain volcanique et d'une région intertropicale. Si près de la ligne, on n'y éprouve cependant pas les chaleurs excessives qu'une pareille latitude pourrait faire supposer; l'air y est sans cesse rafraîchi tantôt par les vents alisés, tantôt par la mousson, qui souffle en sens inverse des premiers. La multitude de pierres volcaniques que l'on rencontre sur le rivage et sur les coteaux, la forme des montagnes brusquement déchirées, ne laissent pas le moindre doute sur l'origine volcanique de cette île. Nous avons de plus sous nos yeux une preuve vivante de ce phénomène : dans un îlot à peine distant d'une lieue de Rook, se trouve un volcan en pleine activité, qui du sommet conique de cet écueil projette par plusieurs cratères d'épaisses et nombreuses colonnes de fumée.

« L'ensemble de Rook est généralement gracieux; mais la partie du sud et celle de l'est sont tout ce qu'on peut voir de plus magnifique. D'innombrables ruisseaux la fertilisent, et vers le sud on trouve une belle rivière qui, à son embouchure, forme un excellent mouillage. Si les environs n'eussent pas été marécageux, c'est là que nous nous serions établis. Les montagnes et les coteaux sont couverts jusqu'au rivage d'épaisses forêts, sauf des clairières pratiquées par les naturels

pour y faire des plantations. Bon nombre d'arbres, dont quelques-uns portent d'excellents fruits, atteignent des hauteurs considérables ; l'arbre à pain, le cocotier, le palmier qui donne la noix d'arec, un autre arbre appelé par les naturels Kangarou, qui produit une amande très-nourrissante, et le figuier sauvage, y sont très-nombreux : là habitent une foule d'oiseaux, des pigeons, des tourterelles, des perroquets à la voix criarde, des poules et des pintades sauvages. On trouve aussi dans ces forêts une espèce de porc à petites oreilles avec deux énormes défenses, qui sortent en forme de croissant de sa mâchoire inférieure. Sur les bords de la mer et dans les endroits marécageux se montre pendant la nuit le caïman, espèce de crocodile à la forme de lézard et de la grosseur d'nn homme ; il est fort redouté des naturels. Nos sauvages ont, à l'état de domesticité, de petits chiens, qui ne savent pas aboyer, et dont les cris ressemblent, à s'y méprendre, aux longs gémissements d'une personne qui pleure ; en revanche il y a dans les bois des oiseaux qui imitent l'aboiement du chien.

« Les naturels nous ont paru nombreux ; ils sont robustes et d'une haute taille ; leurs cheveux laineux et frisés sont courts et rasés sur le derrière de la tête. Ils portent suspendus au cou, à la cloison du nez et aux lobes des oreilles, des ornements en coquillage. Leur peau lisse est d'une brun foncé. Une défiance excessive est le fond de leur caractère. La danse, au son du tambour et accompagnée d'un chant monotone, fait leur amusement de chaque soirée. Leurs armes sont la lance, l'arc et la fronde ; leurs maisons sont construites sur des pieux aux bords de la mer. Voilà tout ce que je puis vous dire de ce peuple ; et à tous ces traits je vois que nous avons à faire à une race

malaise. Nous n'avons pas encore pu découvrir, si comme ses voisins de la Nouvelle-Guinée, elle est friande de chair humaine.

« Cette île de Rook, placée presque sous la ligne, arrosée subitement par des averses de pluie qu'un soleil ardent vaporise presqu'aussitôt, et couverte de forêts épaisses, doit être le séjour des fièvres ; j'espère qu'avec des précautions nous parviendrons à nous en garantir, en choisissant les sites les plus favorables. Mgr Collomb éprouve de plus en plus des souffrances continuelles et aiguës qui, avec les sollicitudes de sa nouvelle position, ont épuisé ses forces, et nous craignons bien d'être privés trop tôt de ses lumières et de sa charité. Le P. Frémont est habitué à la fièvre, il la regarde comme une compagne que Dieu lui a donnée ; le F. Optat est plein de vigueur, et pour moi je me porte pour le moins aussi bien qu'en Europe.

« Lorsque je me vois si près de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne, où l'Evangile n'a pas encore été annoncé, il me semble que je serais disposé à faire un nouveau sacrifice pour aller implanter la Religion dans ces vastes contrées. Vos prières et celles des Associés à l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi hâteront cet heureux jour, et obtiendront, si ce n'est pour moi, du moins pour d'autres, ce bonheur.

« Agréez, etc.

« VILLIEN, *Miss. S. M.* »

VICARIAT DE L'OCÉANIE CENTRALE.

Lettre du R. P. Vachon, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à sa mère.

Village de Vailélé, île d'Upolu, Archipel des Navigateurs, août 1848.

« MA MÈRE BIEN-AIMÉE,

« Le bon Dieu qui a pris soin de nous jusqu'à ce moment, ne nous abandonnera jamais, je l'espère. Depuis que je suis dans ma petite Mission, rien d'essentiel ne m'a manqué ; le corps a eu quelquefois à souffrir, mais mon cœur a toujours joui d'un tel contentement, que je ne voudrais pas pour tout au monde échanger ma position présente. Une seule chose me peine, c'est mon isolement ; car je suis provisoirement éloigné de quelques lieues de mon Confrère. Ne croyez pas cependant que l'ennui soit venu me visiter, oh ! non, pas une seconde de tristesse n'a encore pu se faire place au fond de mon cœur.

« Avec les mille occupations différentes que je me suis créées, les jours, quoique je les allonge le plus possible, me paraissent trop courts. Apprendre la



langue a été et est encore pour moi une récréation. Le Seigneur m'a fait trouver facile une étude qui, pour bien d'autres, est assez ardue et semée d'épines. Au bout de quelques mois, je pouvais me tirer d'affaire, et maintenant je suis à même de prêcher et d'instruire mon petit troupeau, qui commence à grandir.

« J'ai été placé par Mgr Bataillon dans une tribu qui était regardée comme le centre du *protestantisme*. Au commencement on ne voulait pas me voir; et le fanatisme a été porté au point que quelques familles sont allées se réfugier dans les bois, pour éviter le contact d'un être maudit de Dieu et des hommes, qu'on leur avait dépeint comme un autre démon, sorti des enfers pour les tourmenter. Cette frayeur a duré pendant quelques mois. Maintenant, ma bonne mère, j'ai de la peine à en croire mes propres yeux, quand je vois le changement qui s'est opéré dans ces esprits naguère si prévenus. Autant ce peuple me détestait, autant il m'est affectionné aujourd'hui, et cela sans excepter ceux même qui avaient pris la fuite, pour ne pas être souillés de ma présence. Cet attachement va si loin que je suis presque obligé de m'absenter en cachette, car, lorsque je veux aller voir mon Confrère, on m'arrête de tous côtés, on veut savoir où je vais, si je m'éloigne pour longtemps; et quand je réponds que c'est pour deux ou trois jours, mes insulaires me disent ingénument que c'est trop, et qu'il faut revenir le plus tôt possible.

« Ils étaient, il y a quelque temps, dans l'inquiétude la plus grande. Plusieurs tribus, qui voulaient se convertir, m'avaient fait dire d'aller les visiter et même d'établir mon séjour au milieu d'elles, me promettant de se faire toutes catholiques et de ne pas se montrer rebelles à la grâce, comme celle où j'habite. A peine

ces dispositions ont-elles été connues, que ma peuplade est venue me prier en grace de ne pas l'abandonner, d'user encore de patience : tous avaient, me disaient-ils, la bonne envie de se convertir, mais ils voulaient agir mûrement dans une affaire d'une si grande importance, afin que leur changement de vie n'en fût que plus solide et plus durable. Ceux qui croyaient, il y a cinq ou six mois, faire un grand péché seulement en me voyant, se font aujourd'hui le plus sensible plaisir de m'offrir tout ce dont leur pauvrété leur permet de disposer.

« La disette règne dans l'île depuis plusieurs mois, par suite des projets belliqueux de quelques tribus : aujourd'hui tous les esprits sont tournés à la guerre; l'île entière est en révolution, et déjà plusieurs combats ont préludé à une mêlée générale. La crainte s'est emparée de tout le monde ; ma maison est encombrée de personnes qui viennent m'apporter leurs petites richesses, pour les mettre à l'abri du pillage. Les hérétiques eux-mêmes ne craignent pas de recourir à cette espèce de droit d'asile, me disant et m'assurant que tout ce qu'abritera ma maison sera respecté des vaincus et des vainqueurs. On est souvent venu me consulter sur cette guerre. Ma réponse a toujours été, que je désirais de tout mon cœur voir régner la paix parmi les naturels, et que j'emploierais mes efforts à la conserver ou la rétablir ; mais, qu'en définitive, je ne voulais nullement me mêler de leurs affaires politiques, et qu'ils se décideraient par eux-mêmes. Cette réponse a satisfait tout le monde ; car ici, comme partout ailleurs, ce n'est point une réserve sans conséquence que de dire à un chef, après lui avoir exposé toutes les raisons pour ou contre, qu'on s'en rapporte à son jugement et à son expérience.

« Pour occuper les loisirs que va probablement me laisser la prochaine campagne, je cultiverai une petite

terre, ou plutôt un bois, que je viens d'acquérir. Il a trois cents mètres de long sur cinquante de large. J'ai commencé par mettre le feu à tous les arbres, puis j'ai défriché le sol. J'y ai planté bon nombre de bananiers, dont les fruits sont excellents au goût et recherchés de tous les étrangers qui passent par ces îles.

« Je me suis procuré plusieurs plants d'oliviers, de figuiers, de raisins muscats, des graines de jujubiers, de grenadiers, de melons et de maïs. Le tout est dans le plus grand état de prospérité et me donne les plus belles espérances. Les cent grains de maïs que j'ai semés il y a trois mois, ont déjà poussé des tiges de dix à douze pieds, et quelques-unes iront, je le présume, jusqu'à quinze. Chaque tige promet trois ou quatre fuseaux gros comme des bouteilles sur un pied de long. Selon le calcul que j'ai fait, d'après les apparences et en examinant un fuseau plus avancé que les autres, je présume que le produit moyen sera de douze à seize cents pour un.

« Encouragé par ce premier essai, je vais préparer ma terre, pour l'ensemencer entièrement de maïs. Je veux montrer aux naturels quel fruit on peut retirer de la culture ; et je m'estimerai trop heureux de pouvoir par ce moyen leur donner un peu le goût du travail, car il n'est guère possible de voir des hommes aussi paresseux que ceux-ci, et de plus si grands parleurs, si grands mangeurs, si grands dormeurs, sans compter tout le reste. La mission protestante ne les a dépouillés de leurs superstitions que pour les plonger dans l'indifférence religieuse, et il n'y a que le bras de Dieu qui puisse les tirer de cet abîme. Au reste, ils ont eu si souvent sous les yeux les scandales de leurs ministres, que leur apathie cesse d'être étonnante. Dernièrement encore celui qui jouissait de la plus grande répu-

tation de sagesse et de bonne conduite, s'est suicidé en se coupant le cou avec un rasoir.

« Si profonde que soit ma solitude, elle n'est cependant pas sans visites. J'en ai reçu plusieurs qui ont fait la plus grande impression sur les naturels ; entre autres celle du commandant de la corvette de guerre *la Junon*. Sous mon humble toit sont venus successivement Mgr Viard de la Nouvelle-Zélande, le consul américain, les commandants de la *Didon* et de la *Calypso*, corvettes de guerre de Sa Majesté Britannique, et plusieurs officiers. Voici ce qui relève ces visites aux yeux des naturels : les ministres protestants avaient répandu le bruit que nous n'étions que de pauvres misérables, chassés de notre pays par la faim et devenus pour tous les peuples, comme pour nos compatriotes, un objet d'horreur et de mépris. Or, en voyant tous ces personnages faire plus de deux lieues pour venir jusque chez moi, nos Océaniens se sont demandé les uns aux autres : « Mais comment se fait-il que les grands chefs des navires de guerre anglais viennent voir les Missionnaires catholiques, et les traitent avec distinction? Ce ne sont donc pas des hommes aussi méprisables qu'on voulait bien nous le dire. » Tout cela contribue puissamment à nous concilier leur estime.

« Je n'avais qu'une chaise pour recevoir mes visiteurs; ils ont ri de ma pauvreté ; d'un autre côté, ma petite chambre était d'une propreté qui leur a fait plaisir. Mon ameublement personnel consiste en une soutane à demi-usée et en une paire de souliers qui bientôt n'en méritera plus le nom. Au reste que la volonté du bon Dieu soit faite ! Celui qui donne aux lis et aux fleurs des champs leur beauté, aux petits oiseaux du ciel leur nourriture, sait bien ce qui doit m'être le plus utile. Priez pour moi, ma bonne mère, afin que

Dieu me fasse miséricorde, et veuille bien, en vue des mérites infinis de mon Sauveur, se contenter de mes légères souffrances en échange de la béatitude.

« Je ne puis entrer dans de plus longs détails, car le temps me presse. Cela ne doit pas vous surprendre. Je suis, comme je vous l'ai déjà dit, l'homme du monde le plus occupé. A ma qualité de grand travailleur, je réunis celle du plus grand docteur de l'Archipel. *Tantôt* médecin tant-pis, tantôt médecin tant-mieux, *le plus* souvent médecin malgré lui, il n'importe, j'ai nombreuse clientèle. On s'est imaginé, à la suite de quelques guérisons qui ont paru étonnantes, que j'avais le pouvoir de guérir toutes les maladies passées, présentes et futures.

« Plusieurs chefs assez influents dans l'île, et dont la maladie avait été déclarée incurable par les ministres protestants, sont venus me trouver en désespoir de cause. Leur guérison complète et entière, opérée en quelques jours, je ne sais comment, a fait si grand bruit, que j'ai reçu plus de douze cents malades *de toutes les parties* de l'île en moins de six mois. Tous ou presque tous s'en sont retournés guéris ou considérablement soulagés; ce qui a singulièrement surpris ces pauvres gens auxquels on avait si souvent répété que nous étions des hommes maudits de Dieu, répandant partout cette même malédiction, comme une maladie contagieuse.

« Eh bien! ma bonne mère, vous ne vous seriez jamais imaginé que votre fils serait un jour à la fois Missionnaire, agronome, horticulteur, docteur, pharmacien, et, qui plus est, empailleur d'oiseaux, lesquels, soit dit en passant, m'ont toujours été enlevés par mes visiteurs. Avec toutes ces occupations, je le répète, l'ennui serait bien fin s'il trouvait à se faire place un nstant au fond de mon cœur.

« Je souhaite, ma bonne mère, que vous soyez aussi heureuse que moi; jamais de ma vie je n'avais été aussi content que je le suis maintenant. Je suis tellement attaché à mon troupeau, que je ne puis m'empêcher de demander au bon Dieu la grâce de n'en être jamais séparé. C'est à ma petite Mission que se bornent tous mes désirs, c'est là que je souhaite finir mes jours, dùt-il m'en couter encore bien des souffrances.

« Je suis avec le plus profond respect...

« Joseph-Xavier VACHON. »

Extrait d'une lettre du Frère Jacques Peloux, de la Société de Marie, à sa Famille

Port d'Apia, Archipel des Navigateurs,
17 août 1848.

« Mes chers Parents,

» Si j'écoutais les sentiments de mon cœur, je vous donnerais plus souvent de mes nouvelles; mais les occasions sont rares, et les besoins de la Mission pressants. Je suis le seul Frère qu'il y ait dans la chrétienté de Samoa; il faut construire des églises, bâtir des maisons, assurer notre petite nourriture. Avec tant de choses à faire, les jours, les semaines et les mois s'écoulent rapidement, sans qu'on s'en aperçoive. Il ne faut pas me demander si je m'ennuie dans ce pays : peut-

on s'ennuyer de travailler pour le bon Dieu, qui nous tient compte de tout, même d'un verre d'eau froide donné en son nom !

« Nous avons maintenant quatre établissements dans l'Archipel des Navigateurs, deux dans l'île Savaï, et deux dans l'île Upolu où je me trouve. Le nombre des néophytes n'est pas encore bien considérable; la Religion trouve des entraves de toutes parts. Les protestants ne négligent rien pour nous rendre odieux aux naturels. De leur côté les insulaires sont fort indifférents pour leur salut. Cependant ils nous voient avec plaisir ; je suis bien avec eux, et je vis au milieu d'eux comme au milieu de vous. Si les circonstances ne changent point, il faut que je travaille à mériter une autre palme que celle du martyre. Ce pauvre peuple, qui n'a pas encore été éclairé des lumières de la foi, est très-orgueilleux. Ces sauvages qui n'ont absolument rien, ni biens, ni richesses, ni vêtements pour se couvrir, pas même de nourriture pour vivre, se croient les premiers des hommes, et ils mettent tous les autres bien au-dessous d'eux. Ils s'imaginent que *Samoa* est le plus beau et le plus grand pays du monde ; lorsqu'ils ont dit : C'est Samoa, il n'y a plus rien à ajouter. Ils nous demandent souvent si la France est plus grande que Samoa ; si notre roi a des cocos à boire, des taros à manger. Nous avons beau leur dire que leur pays n'est rien en comparaison de la France, ils ne sont pas convaincus, bien qu'ils paraissent étonnés de nos paroles. Ils ne sont pas seulement orgueilleux, mais encore très-paresseux ; ils n'ont d'autre occupation que de se coucher pendant tout le jour, ou bien ils restent assis les jambes croisées. C'est pour eux une affaire d'état que de se déranger. Un peuple qui ne connait pas le bon Dieu est bien à plaindre ! Tout misérable que soit le nôtre, on

s'attache facilement à lui, on l'aime, on travaille avec bonheur à le rendre heureux. Priez beaucoup, mes chers parents, pour ces pauvres âmes, elles méritent bien votre pitié.

« Il y avait longtemps que nous n'avions pas de nouvelles de France, lorsque tout à coup, le 22 avril, veille de Pâques, nous vîmes arriver le *Stella del Mare*, qui avait à son bord sept Pères et cinq Frères de notre Société, quatre Lazaristes et douze Filles de la Charité. Ces derniers avec les religieuses se rendaient en Chine. Notre joie fut grande, nous apprenions des nouvelles de la France, nous pressions dans nos bras des confrères et des amis. On régla tout pour la grande cérémonie de Pâques, que nous célébrions le lendemain. Notre église, qui nous a coûté tant de fatigues, était bien ornée, grâce aux bonnes Sœurs qui nous avaient fourni tout ce qu'elles avaient de plus beau. Le lendemain, à 10 heures, tout le monde s'y rendit : il y avait douze missionnaires, six frères, douze religieuses. Tous les naturels étaient réunis, les catholiques dans l'église, les protestants regardant par les fenêtres. La grand'messe fut chantée solennellement. On fit la procession en dehors de la chapelle, dans un ordre parfait et par un temps magnifique. L'endroit ne pouvait être plus convenable ; la procession se déroulait sur le bord de la mer, à l'ombre de grands cocotiers ; le bruit des vagues venait se mêler aux chants de joie. Tous les naturels étaient ravis d'admiration, et nos cœurs tressaillaient d'allégresse de nous voir ainsi réunis pour célébrer une si grande fête. A l'élévation, on hissa le pavillon national au sommet d'un cocotier, et au même moment le canon du navire annonça par douze fois l'apparition du Seigneur sur cette terre étrangère.

« La Messe finie, les religieuses vinrent nous rendre visite dans notre pauvre petite case. Nous n'eûmes que de l'eau à leur offrir. Il est vrai que dans ce pays l'on n'a pas tout ce qu'on désire ; mais nous sommes les disciples d'un Dieu pauvre, et nous sommés heureux de pouvoir imiter en quelque chose notre divin Maître, qui, pendant sa vie mortelle, n'a pas eu où reposer sa tête...

« Mais voilà que bientôt il faut se séparer. Le *Stella del Mare* appareille le 4 du mois de mai pour la Chine avec les Pères Lazaristes et les religieuses ; huit des nôtres, Pères et Frères, partent quelques jours plus tard pour la Nouvelle-Calédonie sur une goëlette de la Société de l'Océanie; deux autres vont à Wallis, et deux enfin restent avec nous, attendant un navire pour se rendre à Sydney. Telle est la vie de celui qui se dévoue aux Missions : des sacrifices et un renoncement continuels.

« F. Jacques PELOUX, *Mariste.* »

VICARIAT APOSTOLIQUE

DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Lettre du R. P. Goujon, Missionnaire apostolique de la Société de Marie au R. P. Lagniet, Provincial de la même Société.

Ile des Pins, N. D. de l'Assomption, le 28 octobre 1848.

« Mon très-Révérend Père,

« C'est un devoir et aussi une douce consolation pour moi, de vous écrire du lieu même de ma Mission. Je me plais à vous dire en commençant que le Seigneur nous a conduits ici par la main. Grâces lui en soient mille fois rendues! Sa tendre et miséricordieuse sollicitude à notre égard nous est un puissant motif d'encouragement et d'espérance.

« Avant de vous parler de l'île des Pins où je me trouve, je vous raconterai la tentative d'établissement que nous avons faite sur un autre point; votre paternité trouvera dans ce récit une preuve nouvelle de la protection sensible dont nous couvre la divine Providence. Le 27 mai, veille de notre arrivée à Annatom, le P. Roudaire était parti à bord de *l'Arche-d'Alliance* pour Halgan, l'une des îles Loyalty, dans l'espoir d'y

fonder une Mission. L'occasion paraissait des plus heureuses pour nous y introduire ; M. Marceau avait ramené, quelques mois auparavant, à Halgan, plusieurs naturels de cette île, qu'il avait trouvés disséminés çà et là dans l'Océanie. Il fut reçu en bienfaiteur; on lui fit des présents; je ne sais même si l'on n'alla point jusqu'à le porter en triomphe. A son second voyage dont je commence à vous parler, il reconduisait encore à Halgan plusieurs de ses malheureux habitants que des Anglais avaient enlevés de force, pour les employer comme esclaves dans l'Australie, et que leurs ravisseurs, arrêtés dans ce projet, par une loi récente, avaient abandonnés dans les rues de Sydney. Parmi ces insulaires que M. Marceau avait eu la charité de recevoir à son bord, se trouvait le fils même du chef d'Halgan. On devait naturellement penser que ce chef se montrerait généreux, et que tant de services, rendus à sa patrie, feraient naître en son cœur quelque sentiment de reconnaissance. M. Marceau bien accueilli, le P. Roudaire devait être aussi bien venu.

« A Annatom, on connaissait tous ces motifs d'espérance. Le P. Rougeron, provicaire et supérieur de la Mission, crut devoir envoyer immédiatement des collaborateurs au P. Roudaire. J'eus l'avantage d'être choisi pour cette œuvre avec le P. Chatelut et le Frère Joseph Reboul. Nous naviguâmes pendant deux jours par un vent favorable, et le 6 juin au matin, lorsque nous étions près d'entrer dans le port, nous vîmes tout à coup paraître l'*Arche-d'Alliance*, qui en sortait. Les pavillons se baissent de part et d'autre; les deux navires s'approchent; quel est notre étonnement, lorsque nous entendons une voix nous crier : « Le poste n'est pas tenable ici; virez de bord. » Nous naviguâmes de conserve, et pendant la journée M. Marceau eut la

complaisance de monter à notre bord, pour nous instruire de ce qui venait de se passer.

« Loin de recevoir des naturels d'Halgan les marques de reconnaissance qu'il avait droit d'en attendre, il avait failli être victime de la plus noire trahison. Afin de mieux réussir dans leur infernal projet, ces insulaires avaient invité M. Marceau à une fête qui devait se donner pendant la nuit; là ils l'auraient massacré avec ses compagnons, tandis que d'autres cannibales se seraient emparés des hommes laissés à la garde du navire. Heureusement M. Marceau eut connaissance de leurs sourdes menées; repoussant avec indignation leur invitation perfide, il ordonna de renvoyer sur-le-champ tous les naturels que la curiosité, ou d'autres motifs moins innocents, avaient amenés à son bord, et fit aussitôt lever l'ancre. Il sortait du port, comme je vous l'ai dit, lorsque la Providence permit que nous allassions à sa rencontre. Je ne sais jusqu'à quel point on eût respecté nos personnes, si nous eussions abordé à cette côte barbare, mais pour le moins nos effets auraient péri par le pillage.

« Voilà, mon très-révérend Père, ce que sont la plupart des insulaires qui habitent les trois archipels dont se compose le Vicariat de la Nouvelle-Calédonie. Pour le moment, il n'y a peut-être que deux points où nous puissions rester en sûreté, et ces deux points nous les occupons, savoir : Annatom dans les Nouvelles-Hébrides, et l'île des Pins, qui peut être regardée comme une dépendance de la Nouvelle-Calédonie.

« Deux mois environ après notre retour d'Halgan, nous sommes partis pour l'île des Pins où nous sommes arrivés après six jours d'une traversée orageuse. Dès que les naturels avaient aperçu notre navire, ils s'étaient jetés à la nage, et déjà trois d'entre eux avaient gagné

le bord ; le P. Chatelut, armé de son lorgnon, considérait la terre, et de leur côté les trois sauvages regardaient avec étonnement ce petit instrument qui leur paraissait passablement curieux; ils voulaient le toucher et essayer aussi de s'en servir. Le premier se ferme hermétiquement les yeux, puis braque le lorgnon, le tourne et le retourne dans tous les sens, et reste tout surpris de ne rien voir. Le second est plus *habile*, *il a* deviné le secret ; il ouvre l'œil droit et *présente le lorgnon* devant le gauche qu'il tient fermé avec *soin*, *et* il ne sait pourquoi il n'y voit rien du *tout*. A nos éclats de rire, le troisième comprit leur erreur ; il saisit à son tour la lunette, écarquille ses deux grands yeux, et il voit passer devant lui des merveilles, qui lui arrachent des exclamations de joie et d'admiration.

« Nous avons pris possession de l'île le 15 août, et nous en avons fait en ce jour la consécration à Marie, Reine du ciel. Elle peut avoir dix lieues de tour ; mais sa population est peu considérable. Sans doute elle tire son nom des forêts de pins qui couvrent ses rives. Tout près de nous sur le revers de la montagne ces arbres s'élèvent en grand nombre, et semblent avoir poussé providentiellement pour nos besoins actuels; c'est là que tour à tour bûcherons et scieurs de long, nous préparons les bois qui sont nécessaires à notre logement. Cette construction sera notre affaire principale pendant près de six mois. Vous conviendrez, mon Révérend Père, que c'est tendre d'une manière assez éloignée au but apostolique qui nous a amenés sur ces côtes. Mais il faut commencer par là, les cases que nous offrent les naturels, sont pour nous inhabitables. Du reste, le pays est sain et nous jouissons d'une bonne santé. Nous voilà reçus en adoption par les indigènes ; ajoutez à cet avantage la bienveillance du grand chef qui, dans

notre première entrevue, nous a concédé un emplacement pour notre maison, et la liberté de couper les bois qui nous seraient nécessaires; et vous aurez ainsi la mesure des faveurs dont nous sommes entourés à l'ile des Pins.

« Ce grand chef réunit dans ses mains toute l'autorité, et reçoit de son peuple des honneurs extraordinaires. Nous fûmes étonnés, dans la première visite que nous lui fîmes, des témoignages de respect qu'on lui rendait. Une foule de naturels, vieillards, hommes, femmes et enfants, s'étaient rassemblés dans sa cour pour nous voir; notre costume, notre teint blanc, notre facilité à nous conformer à leurs usages, tout en nous excitait leur admiration. Mais lorsqu'à leur tour ils se présentaient devant le chef, ils marchaient profondément courbés, la tête basse et les deux mains enlacées derrière le dos. Quand il vint nous rendre sa visite, et tandis que nous étions devant notre habitation à échanger quelques mots avec lui, une mère passa sur le rivage avec toute sa famille; un des enfants plus attentif à satisfaire sa curiosité qu'à rendre son hommage à l'Ariki (chef), marchait étourdiment la tête levée. Sa mère s'en aperçut, elle fit quelques pas en arrière et appliqua à son fils un rude soufflet, qui le tira de sa distraction; à l'instant il se mit à ramper comme les autres. Ce chef cependant n'a rien dans sa personne qui inspire la terreur. Il est haut de taille et il ne manque pas d'une certaine dignité; mais du reste il est simple comme ses sujets et d'un abord facile. Comme il est bien disposé pour nous, l'empire qu'il exerce sur son peuple peut devenir avantageux à notre Mission.

« En attendant qu'un plus long séjour nous ait initiés au caractère et aux usages du pays, je puis vous

donner les petits détails suivants que j'ai lieu de croire exacts. Les habitants de l'île des Pins paraissent appartenir à la race polynésienne, la plus intelligente et la moins féroce des races de l'Océanie. Ils vivent entre eux dans la paix et l'union. C'est là un sujet de consolation pour le Missionnaire, qui espère ainsi les convertir plus aisément à Jésus-Christ.

« Depuis quelque temps ils négligent fort leurs plantations d'ignames et de cannes à sucre, et les vivres commencent à leur manquer. En voici la cause : leur île produit beaucoup de bois de sandal, espèce de bois blanc qui exhale une odeur aromatique et dont les Chinois se servent pour confectionner de petits objets de curiosité, ou composer leur huile de senteur. Nos insulaires exploitent le sandal avec beaucoup de peine et le vendent aux armateurs anglais pour quelques mètres d'étoffe, pour une pipe, un morceau de tabac, etc... Rien ne l'emporte à leurs yeux sur ces bagatelles. Ils oubliaient donc la culture de leurs champs pour faire ce commerce improductif ; mais le grand chef en a reconnu l'abus, il vient de réunir tout son peuple pour une fête publique, à l'issue de laquelle il va lui intimer l'ordre de ne s'occuper désormais qu'à soigner ses plantations.

« Nos insulaires sont de couleur presque noire ; les hommes ont la taille haute et bien prise ; leur regard n'a rien de farouche, et ils ne nous ont pas encore prouvé qu'ils fussent aussi voleurs que leurs voisins. Naturellement curieux et assez intelligents pour comprendre et imiter ce qu'ils voient faire à des étrangers, ils assiégent du matin au soir notre habitation pour considérer toutes nos démarches. Au jugement du P. Roudaire qui connait les sauvages, cette disposition est pour nous un gage d'espérance. Je ne sais si le peuple de l'île des Pins est anthropophage, mais il se défend

de cette réputation, et il a l'air de mépriser ses voisins qui mangent les hommes. Malgré ces démonstrations extérieures, on voit cependant qu'il regarde avec une espèce de convoitise la chair des blancs. Il jette surtout des regards de concupiscence sur le gras des jambes, et plus d'une fois, au moment où vous y pensez le moins, vous sentez une main passer légèrement sur votre mollet. Si vous dites à l'indiscret que vous prenez en faute : « Ce que tu fais est mal, » il répond en se pinçant les lèvres : « Oh! *Lelei, c'est bon.* » Néanmoins, nous n'avons eu jusqu'ici à leur reprocher aucune insulte.

« Bien différents des diverses peuplades de la Polynésie, qui poussent l'orgueil jusqu'à la ridicule prétention de se croire chacun en particulier le premier peuple du monde, nos naturels savent se mettre à peu près à leur place. Ils admirent tout ce que nous possédons, ne fût-ce qu'une épingle. Nous avons remarqué qu'ils enterrent leurs morts avec soin, qu'ils respectent leurs tombes et vont déposer dessus de la nourriture, ce qui témoigne de leur croyance à l'immortalité de l'âme.

« Nous avons à nous tenir en garde contre un préjugé qui excite leur défiance par rapport à nous. Deux catéchistes protestants occupaient, il y a quelques années, le poste où nous sommes maintenant établis. Ces fanatiques, sans doute pour en imposer davantage aux insulaires, faisaient en leur présence différentes grimaces plus ou moins ridicules; ils s'étaient même répandus contre eux en invectives et en malédictions. Or, sur ces entrefaites, une épidémie ayant fait mourir beaucoup de monde, on jugea que ces deux imprudents en étaient la cause, et ils furent tués. Les indigènes craignaient donc encore que nous n'eussions apporté la mortalité dans leur pays, et ils cherchèrent à

découvrir si nous n'avions pas quelques cérémonies singulières. Nous avons besoin d'user de beaucoup de réserve et de prudence dans les commencements. Peu à peu ces vaines craintes se dissiperont, même elles ont déjà bien diminué; nous pourrons leur prêcher dans quelques mois en liberté nos vérités saintes. Notre espérance est fondée sur la grâce puissante du divin Maître qui nous a envoyés, sur la protection de Marie notre auguste Patronne, sur le secours des *prières que* l'on fait sans cesse dans la Société *pour le succès* de nos travaux.

« Pour moi, mon Révérend Père, je pense toujours avec bonheur à l'affection particulière que vous m'avez témoignée dès l'instant où Marie m'a remis entre vos mains, pour me former à l'apostolat. Veuillez achever l'œuvre charitable que vous avez commencée à mon égard, en m'obtenant la grâce de la persévérance dans l'amour de Dieu, ou plutôt la grâce de commencer à l'aimer de tout mon cœur.

« Agréez, mon Révérend Père, etc.

« GOUJON, *de la Société de Marie.* »

MISSIONS DE LA CHINE.

Lettre de Mgr Perrocheau, Vicaire apostolique du Su-tchuen, à MM. les Présidents et Membres des deux Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Su-tchuen, le 4 septembre 1848.

« Messieurs,

« Notre position actuelle est la même que celle de l'an dernier. Comme en 1847 les bons mandarins tolèrent la Religion chrétienne, les mauvais la persécutent. Dans le cours de l'année, en quatre lieux, les magistrats ont voulu forcer les fidèles à apostasier; un de ces néophytes a été si cruellement frappé que les chairs étaient en lambeaux, le sang ruisselait et durant deux ou trois semaines il ne pouvait presque pas marcher. Plus les coups pleuvaient sur lui, plus il criait haut qu'il garderait sa foi jusqu'au dernier soupir. Ce saint confesseur a tenu parole.

« Le gouverneur de notre province a deux fois déclaré que la liberté de professer le christianisme était accordée seulement aux cinq ports ouverts au commerce, quoique dans les rescrits de l'empereur il n'y ait

aucune restriction, et quoique ce gouverneur eût reçu, trois mois avant, une pièce officielle de Pékin où cette liberté est reconnue deux fois comme *générale* et trois fois comme accordée *à chaque province*. Nous ne savons que penser de la conduite de ce vice-roi et des autres mandarins persécuteurs. Ou ils trompent l'empereur en l'assurant qu'ils exécutent ses édits, ou l'empereur leur a envoyé secrètement l'ordre de défendre la Religion chrétienne, en même temps qu'il la permet publiquement pour duper les rois, les ambassadeurs et les peuples de l'Europe. Il est démontré par les faits que le prince Ky-in a vingt fois trompé M. de Lagrenée, en lui répétant que la liberté générale était pour les provinces intérieures comme pour les provinces maritimes, qu'elle était également observée dans les unes et les autres. Nous ne savons pas ce qu'a fait M. Fort-Rouen à Canton pour remplir la belle mission que lui a donnée la France. Il ne peut réussir qu'en déployant une grande énergie, qu'en réclamant avec force contre les infractions du traité, qu'en intimidant les lâches mandarins et en n'ajoutant aucune foi à leurs paroles mensongères, mais uniquement à ses propres yeux. M. le baron Fort-Rouen n'aura efficacement atteint le but de son ambassade que lorsque dans toutes les villes de l'empire on aura affiché la liberté promise. C'est cette publication qu'il doit absolument exiger, sans laquelle il n'aura rien fait de solide ; c'est elle que doivent sans cesse demander à Dieu, par Marie, toutes les bonnes âmes du monde chrétien, surtout les Associés de l'OEuvre admirable de la Propagation de la Foi. Une fois obtenue, elle sauverait chaque année des millions d'infidèles qui attendent ce moment pour se faire chrétiens. Veuillez, Messieurs, je vous conjure, adresser une pathétique exhortation à tous les Associés de votre

belle Œuvre pour les presser de faire monter au ciel continuellement les vœux les plus ardents pour obtenir, avec cette publication, la conversion de l'empire chinois, la conversion des royaumes voisins.

« Malgré les entraves que mettent les mandarins à ces conversions des infidèles, nous avons admis douze cent quatre-vingts néophytes au catéchuménat, et baptisé huit cent quatre-vingt-huit adultes dans l'année. Dieu en soit béni! Mais c'est notre Société Angélique qui nous donne les plus grandes consolations. Le nombre des enfants d'infidèles baptisés en danger de mort va toujours en croissant; il monte cette année à 84,416, dont les deux tiers environ, déjà en possession d'une félicité indicible, aimeront et loueront Dieu éternellement. Plus nous recevrons de secours d'Europe, plus cette Œuvre étendra ses bienfaits. Nous avons ouvert en plusieurs villes de petites boutiques où des médecins chrétiens distribuent gratis des pilules pour les petits malades, et donnent généreusement les soins de leur art à tous les enfants qu'on leur apporte. Cette Œuvre produit des effets merveilleux, procure le baptême à un très-grand nombre d'enfants, plaît singulièrement aux païens, et a même obtenu les louanges de plusieurs mandarins, qui lui ont envoyé des enseignes ornées de leurs noms, dignités et cachets. L'un d'eux charmé d'une telle institution, s'est servi de son utilité publique pour défendre les chrétiens contre des païens qui voulaient les contraindre à contribuer aux frais de comédies superstitieuses. C'était dans la seconde ville de la province, Tcheung-kin. Le mandarin était assis sur son tribunal, les païens accusateurs, les chrétiens accusés et une foule considérable remplissaient la salle d'audience. Ce magistrat, après avoir pris connaissance de la cause, s'exprima à peu près en ces termes: « Ac-

« cusateurs, vous devez savoir que les chrétiens ont « ouvert, dans telle rue, à telle enseigne, une boutique où ils guérissent gratis tous les enfants, et leur « distribuent gratis des pilules médicales. C'est un « établissement admirable, d'une grande utilité pour « toute la ville et les environs. Pour une si bonne œu- « vre, les chrétiens font de grandes dépenses, et ne « demandent point votre argent pour les aider. Vous « ne devez donc pas exiger que ces chrétiens si humains, « si charitables, vous donnent de l'argent pour vos « comédies qui sont inutiles. Ne les inquiétez donc plus « et retirez-vous tous. » Telle est la sentence qui a terminé ce procès.

« Ces boutiques nous causent en effet de grandes dépenses. Il faut louer la maison, la meubler, la fournir de remèdes et entretenir deux médecins, etc. Le nombre de nos baptiseurs ambulants ou à poste fixe va toujours en augmentant; nos écoles des deux sexes sont nombreuses, comme vous le verrez dans le tableau ci-inclus. Dans la partie orientale du Su-tchuen nous avons établi un petit collége préparatoire, où un prêtre chinois et un régent instruisent une vingtaine d'écoliers qui désirent apprendre le latin, et on choisit parmi eux sept ou huit des meilleurs, chaque année, pour aller continuer et achever leurs études ecclésiastiques dans notre grand collége, placé dans les montagnes occidentales de la province Ces deux établissements sont la vie et l'espérance de la Mission; mais il en coûte de grands frais pour les soutenir. En novembre nous aurons dans le grand collége environ cinquante écoliers, dont deux ou trois seulement aident un peu à leur entretien. Je vous supplie donc, Messieurs, de nous allouer entièrement les sommes réclamées sur le tableau pour l'OEuvre des baptiseurs, pour les pharmacies, pour nos deux col-

léges, pour les écoles, pour les Missionnaires et prêtres, et pour toutes les autres branches de dépenses de la Mission. Plus vous donnerez, plus nous sauverons d'âmes. Nous vous adressons mille remercîments pour les aumônes que vous avez eu la charité de nous allouer les années précédentes. Le peu de bien que nous faisons, nous le devons à votre Œuvre divine. Sans ses secours nous ne pourrions absolument rien.

« Pour s'expliquer le prodigieux succès de notre Œuvre Angélique, il faut savoir que la Chine entière est couverte de pauvres, réduits à la dernière misère, et qui sont chargés souvent d'une famille nombreuse. Ces enfants manquent de tout ; point de nourriture, point de vêtements et souvent point d'abri. Les mères meurent de faim et de froid ; les enfants qu'elles allaitent, expirent avec elles. Ce sont surtout ces nourrissons des pauvres qui procurent une abondante moisson à nos bap iseurs. Ils cherchent de préférence ces malheureux, les abordent avec bonté, témoignent un vif intérêt à leur jeune famille, donnent des pilules, ajoutent souvent quelques sapèques d'aumône; aussi sont-ils reçus comme des anges descendus du ciel, et peuvent-ils très-facilement baptiser ces petits moribonds. Les riches présentent aussi très-souvent leurs enfants malades à nos baptiseuses. Les mères surtout espèrent beaucoup des remèdes de personnes si charitables. Elles veulent généreusement payer, nos gens refusent absolument, et alors s'établit une douce et sainte lutte à la gloire de notre Religion. Quelques-uns de nos médecins ont souvent opéré des cures étonnantes, quoiqu'ils soient peu habiles, et ont acquis une réputation extraordinaire. Hippocrate n'était pas si loué. Ici les éponges sont comme inconnues. L'idée nous est venue d'en faire apporter de Macao, comme plus commodes

que le coton pour baptiser. Les païens admirent ces éponges et les regardent comme un antidote infaillible pour opérer la guérison. Ils se complaisent à voir le front de leurs petits malades lavé avec un instrument si merveilleux. Ils rient, et espèrent fort. C'est un peuple enfant sous certains rapports, et vieilli à l'endroit du crime, de la malice, de la fourberie, etc. Nous espérons que l'an prochain le chiffre des enfants baptisés approchera de cent mille, plus tard il pourra parvenir à deux cent mille par an, si vous nous envoyez une forte allocation. Envoyez donc, envoyez beaucoup, je vous en supplie. Nulle part ailleurs votre argent n'opèrera le salut de tant d'âmes. Si la Chine se convertissait, durant plusieurs années, on compterait par millions les enfants de fidèles et de païens régénérés en chaque grande province. Faites donc tous une sainte violence au ciel. Vous serez exaucés. Après la conversion de la Chine qui contient plus de trois cent millions d'habitants, vous pouvez supputer approximativement la multitude de petits Chinois qui chaque année monteraient au ciel. Ici il meurt la moitié des enfants avant l'âge de raison. Le Tonquin, la Cochinchine, la Corée, anciennes provinces de l'empire et même le Japon et la Mandchourie, voudraient probablement imiter la Chine dans sa foi comme ils l'imitent dans son idolâtrie. Ce sera donc une multitude innombrable d'âmes que vous aurez sauvées par vos prières et par vos aumônes. Si je n'étais pas mort alors, j'expirerais de joie et de fatigue.

« On sera peut-être surpris en Europe d'un si grand débit de pilules en Chine. Mais l'étonnement cessera dès qu'on saura que les Chinois sont faits aux médecines, comme les Européens aisés à prendre le chocolat et le café. Des colporteurs courent de bourg en ville, étalent leur pharmacie sur le marché, publient les effets admirables

de leurs drogues, et sont facilement crus par les passants. A ce sujet je vais vous citer un exemple qui vous étonnera. La ville de Tchoung-kin n'a qu'une petite lieue de circuit. Vers 1830, lorsque je faisais la visite de ses chrétiens, je demandai aux pharmaciens catholiques combien il y avait de boutiques d'apothicaires. Ils me répondirent : on en compte 2,300 qui ont enseigne; dans chacune dix ou douze garcons sont continuellement occupés à préparer, à peser les médicaments. En outre, grand nombre de docteurs ont chez eux une pharmacie pour leurs clients. Ils me dirent aussi que dans cette ville on comptait plus de trois mille médecins sans cesse occupés. On pourrait dire que cet empire est un immense hôpital. La plupart des maladies ne sont pas graves. Pour un petit malaise, un Chinois veut boire ses trois pots de tisane, sans compter les pilules qu'il avale sans cesse comme des dragées. J'ai souvent plaisanté mes néophytes de tant de drogues qu'ils prennent. Ils en rient aussi, et sont fort étonnés *du petit nombre d'apothicaires et de médecins* de nos villes d'Europe.

« J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération et la plus vive reconnaissance,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« † J. L. PERROCHEAU, *Evêque*
« *de Maxula*, *Vic. apost. du Su-tchuen.* »

Extrait d'une lettre de M. Pinchon, Missionnaire apostolique du Su-tchuen, à son Directeur.

Ngan-tè fou, en Chine, province du Su-tchuen, le 15 août 1848.

« MONSIEUR,

« ... Voici quelques réflexions puisées dans mes occupations de tous les jours. Mon district est un des plus vastes de la Mission, soit pour son étendue physique et matérielle, soit pour le nombre des chrétiens. Son diamètre est d'environ vingt lieues en tous sens. Sur cette surface se trouvent disséminés, en vingt-quatre paroisses, deux mille néophytes grands ou petits. Durant l'année qui vient de s'écouler, j'ai pu visiter presque tous mes chrétiens deux fois. J'ai entendu deux mille et huit ou neuf cents confessions, baptisé une dizaine d'adultes, donné le catéchuménat à trente-huit personnes, reçu l'abjuration d'une trentaine de païens.

« Parmi les conversions opérées dans mon district, il en est surtout une très-remarquable, c'est celle d'un prétorien célèbre par la terreur qu'il inspirait dans le pays. Lors de la grande persécution suscitée en Chine, il y a environ trente ans, ce prétorien, aux ordres duquel marchaient chaque jour dix satellites, exerça contre

les chrétiens et les Missionnaires des cruautés inouïes dont on conserve encore le triste souvenir. Il avait même reçu la mission particulière de découvrir le chef des fidèles, Mgr le Vicaire apostolique, qui fut martyrisé. Hé bien, cet homme de sang a eu le bonheur de se convertir, il y a six ou sept mois. Il habite une grande et belle ville. Lors de la visite des chrétiens de cette station, il vint me trouver, adora le Dieu qu'il avait persécuté jusqu'à ce jour; et puis, les yeux baignés de larmes, il me fit demander audience. Les anciens chrétiens accoutumés à trembler devant lui, n'osaient se charger de me transmettre sa prière, à plus forte raison n'osaient-ils pas m'engager à l'admettre un instant, craignant une trahison de sa part. Ayant eu vent de tant d'inquiétude, j'y coupai court en me présentant hardiment dans l'oratoire où le prétorien m'attendait. Alors il s'approche avec dignité, me salue respectueusement et me conjure en pleurant de lui pardonner. Je lui répondis : « Le Dieu que vous adorez en ce jour est « le Dieu du pardon : voyez-vous ce Christ qui est « posé sur l'autel, c'est l'image de notre Sauveur. Si « jusqu'à présent vous l'avez persécuté, sachez qu'il « est mort pour ses bourreaux. Il ne demande qu'une « seule chose de vous, c'est que vous lui promettiez « d'être fidèle et ferme dans la foi. Dès aujourd'hui je ne « verrai en vous qu'un frère bien-aimé, plus digne de « miséricorde et d'amour, parce qu'il a péché davan- « tage. » Le vieillard ému me promit fidélité dans la foi, et le bon exemple jusqu'à la mort.

« Deux jours s'étaient écoulés, et on le voyait, lui et son fils actuellement prétorien, traverser la grande ville de Kouán-hién, entourés d'une vingtaine de néophytes des plus notables de la cité : ils portaient une petite croix à la main, le chapelet pendu au côté droit,

selon l'usage des chrétiens de ce pays. Durant le trajet, qui est d'une demi-lieue, ils ne cessèrent de brûler des pétards en signe de joie. Arrivés dans la famille du vieillard, hommes, femmes et enfants tous adorent notre Dieu. Puis on dresse une espèce de bûcher au milieu de la cour, on y jette toutes les idoles, tous les insignes de l'enfer; la collection en était riche, elle a été estimée à huit cents piastres, ce qui en France aurait une valeur plus que double. Telle a été ma plus grande consolation, durant ma première année de visite. Plaise au Seigneur d'y trouver sa gloire, et de multiplier ainsi ses enfants. Cette conversion a eu un très-grand retentissement dans les lieux circonvoisins, à cause de la dignité du néophyte, de la terreur qu'inspirait son nom, de son grand talent et de sa fortune. Dès lors toute sa famille est devenue un modèle de vertu; chacun y étudie la doctrine et s'évertue à donner le bon exemple. Mon prétorien habite dans une ville où sévissait la persécution il n'y a pas encore un an, et, qui le croirait! personne n'a osé l'inquiéter, pas même le mandarin qui le voit chaque jour; sa loyauté et sa franchise ont reçu les applaudissements de tout le monde.

« Mais, vénéré Père, ne croyez pas que nous n'ayons que des consolations à recueillir. La vigne du Seigneur produit aussi des épines. Si d'une part le ciel bénit nos travaux, il permet aussi aux épreuves d'approcher de nous. Nos fidèles sont journellement victimes de mille injustices. Ainsi, une famille de mon district avait à soutenir cette année un procès devant le mandarin. La partie adverse l'accusa d'être chrétienne, et aussitôt le mandarin d'exiger l'apostasie. Sur le refus des néophytes, il ordonne qu'on les flagelle, qu'on leur inflige toutes les peines en usage dans les tribunaux; et on les frappe cruellement, on les traine sur la croix, on les

contraint de la fouler aux pieds. Tout dernièrement, un de nos confrères, M. Renon du diocèse d'Angers, a été pris au Thibet, où il avait été envoyé pour fonder cette nouvelle Mission. Il est conduit à Canton où il ne pourra arriver qu'après un voyage de sept mois à partir du lieu où il a été arrêté ; son catéchiste est détenu dans les prisons de la capitale; il a été mis à la torture pour n'avoir point voulu apostasier. On pense généralement qu'il sera envoyé en exil perpétuel.

« Je ne sais ce que le Seigneur me réserve ; je ferai tout mon possible pour être soumis à sa volonte sainte. Comme je me trouve le Missionnaire européen le plus rapproché de la capitale du Su-tchuen, dont je ne suis éloigné que de six lieues environ, il pourra bien se faire que tôt ou tard, je sois livré au pouvoir du vice-roi ; n'importe! Pourvu qu'on me donne le temps de bien apprendre à parler chinois, ce qui n'est pas chose facile, j'espère y trouver ma sanctification et la gloire de Dieu. Vous m'avez souhaité, très-cher Père, la gloire du martyre! Eh bien soit, j'aime ces vœux : au besoin vous me fortifierez par le secours de vos prières. Je les réclame avec instance, car il y a tant d'écueils pour la piété et la vertu sur cette terre du paganisme! Mille fois le jour, on aperçoit le vice marchant tête levée, recevant les applaudissements de la foule. Si quelque jeune ami de mon pays désire entrer dans les Missions, qu'il devienne un saint, avant de quitter la France. Pour moi qui n'ai pas songé à faire une aussi précieuse acquisition, j'en ressens chaque jour l'absence et la nécessité. Daignez demander à Jésus et à Marie cette grâce pour le dernier de vos enfants.

« PINCHON, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Novella, Coadjuteur de Mgr le Vicaire apostolique du Hou-Kouang, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Yun-Mon-hien, 6 juillet 1849.

« ... Il semble que cette année doive être la dernière pour ces provinces de la Chine, du moins on affirme qu'elle le sera pour la moitié des habitants. L'extrême misère occasionnée par l'inondation de l'année dernière, est maintenant arrivée à un tel point, par suite d'un second débordement, plus horrible encore, qu'une grande partie de cette malheureuse nation est en proie au désespoir. En 1847, nous avions eu à regretter dix-huit néophytes morts de faim. Cette année-ci ils succomberont par centaines, et peut-être par milliers. Dans beaucoup d'endroits on émigre en masse pour aller mendier dans d'autres pays. Chrétiens et gentils, hommes et femmes, vieillards et enfants, tous s'en vont. Les deux tiers de ces armées de mendiants *extraordinaires*, je les appelle ainsi parce qu'en d'autres temps ils vivent sans avoir besoin de secours, sont condamnés à périr de faim et de froid.

« Il y a peu de jours que dans la ville où je me trouve, il en passa une troupe de mille et plus, et plusieurs de ces malheureux expirèrent dans la rue. Hier, il en est arrivé une autre bande de cinq cents. Ces peuplades ambulantes ont toujours avec elles un chef; c'est ordi-

nairement un bachelier, lequel est muni d'une patente que lui a délivrée le mandarin de son endroit. A peine arrivé dans une ville, ce chef se présente au mandarin local et lui montre la patente qui l'autorise à conduire ce troupeau affamé; puis il réclame une aumône suffisante pour le faire vivre au moins un jour. Si le mandarin acquiesce à leur demande ils poursuivent leur route tranquillement, sinon ils refusent de partir et ont recours même à la force.

« Beaucoup de ces pauvres gens idolâtres s'étaient réfugiés dans une partie de cette province qui est à sept ou huit journées d'ici. Mais les montagnards de cet endroit commencèrent par enlever cent de leurs femmes, puis ils égorgèrent sept cents de ces malheureux, pour n'avoir pas à les nourrir.

« Les infirmes et les vieillards meurent de désespoir dans leurs maisons remplies d'eau, croulantes, et en grande partie emportées par les ondes exterminatrices. Quant aux enfants des idolâtres qui ne peuvent suivre à pied leurs parents, ils sont jetés dans les fleuves sans miséricorde. Quelques-uns sont abandonnés sur les routes où ils meurent de faim, quand ils ne sont pas suffoqués par l'eau, car les chemins sont désormais tout autant de torrents. Voilà, en effet, sept mois qu'il pleut presque chaque jour, et souvent avec une telle abondance que tous disent qu'on n'a jamais vu, de mémoire d'homme, un aussi horrible spectacle. On se croirait au temps du déluge universel.

« Un païen de la province sortit cette semaine de chez lui pour émigrer avec beaucoup d'autres; sa femme avec deux petits enfants n'ayant pu le suivre, jeta ses deux enfants dans la rivière, puis se coupa la gorge. Le mari ayant appris cela acheva de détruire cette malheureuse famille en se précipitant aussi dans le fleuve.

On dit que de semblables faits seront fréquents cette année.

« Toutes les récoltes de la plaine ont été perdues. On ne voit plus que de l'eau partout. Presque toutes les maisons en sont remplies. Les habitants des villages ne savent où se réfugier. Quelques-uns doivent faire trois ou quatre journées de chemin pour trouver un endroit où ils puissent se mettre à l'abri de l'inondation : là ils étendent quelques nattes en manière de cases, jusqu'à ce que l'eau vienne leur disputer cet asile, car chaque jour elle croît d'environ une demi-coudée, et alors, s'ils le peuvent, ils s'en vont ailleurs.

« La désolation est si grande que je ne puis la décrire et que personne ne peut se l'imaginer, si ce n'est celui qui la voit. Voici le huitième mois que je suis assiégé sans cesse par mes néophytes affamés, qui me demandent des secours. Je n'ai jamais vu un si déchirant spectacle; il m'arrache les entrailles; aussi me suis-je recommandé à la charité d'un de mes amis du Kiang-nan qui m'a envoyé un copieux subside; mais cette ressource cependant n'est pas suffisante pour fournir de la nourriture, même un seul jour, à tous ces pauvres chrétiens, dont la misère durera au moins jusqu'à la fin de mai de l'année prochaine. Je crains donc sérieusement que loin de pouvoir secourir les autres, moi et tous les Missionnaires nous ne soyons peut-être obligés........ Mais j'espère en Dieu et en l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« † S. JOSEPH, *Evêque de Patare.* »

Lettre d'un catéchiste de la Province du Hou-Kouang à son Vicaire apostolique Mgr Rizzolati (traduite du chinois).

Hou-cham-fou, l'an 29 du règne de l'empereur Tao-Kouang, le 16 de la huitième lune (le 1er octobre 1849).

« MONSEIGNEUR,

« Depuis le 24 janvier, il s'est écoulé cent quatre-vingts jours, et sur ce nombre on en compte à peine quarante de sereins; tous les autres ont été pluvieux. Déjà nous nous désolions, l'année dernière, du désastre causé par le débordement des fleuves, mais cette année, la crue a encore dépassé de huit coudées le niveau de l'inondation précédente. Les eaux du Kiang se sont tellement élevées, qu'elles ont enveloppé dans toute leur circonférence les murs de la ville, inondé tous ses bas quartiers, et interdit à la circulation neuf de ses portes. Il en reste encore six par où entrent les grandes et petites barques destinées au transport des inondés et des provisions. Ces barques dans l'intérieur des rues se heurtent les unes contre les autres, et de leur choc à droite et à gauche finissent d'ébranler les maisons déjà minées par les eaux. L'unique abri qui reste à ce peuple infortuné, ce sont les collines que l'eau n'a pas encore couvertes, et dans ces lieux d'asile où l'on n'a pour aliments que les comestibles apportés par les barques,

la population refugiée habite comme les fourmis en plein air et sur l'herbe. Là plus de distinction entre le noble et le plébéien, entre le pauvre et le riche; nous sommes tous égaux dans la misère. Au milieu de cette foule, on aperçoit de nombreux mandarins qui, après avoir fui leurs palais submergés, dressent dans les champs des siéges et des pavillons pour y rendre la justice et dicter des ordres au peuple qui les entoure.

« L'inondation s'étend si loin que les bateliers ont de longues traversées à faire pour trouver, sur quelques crêtes, un peu de terrain où ils puissent amarrer leurs barques. Un nombre incalculable de cadavres flotte sur les eaux, parmi lesquels on distingue, non-seulement ceux des soldats et des prétoriens, mais encore ceux des plus hauts fonctionnaires, mêlés à des meubles et à des débris de tout genre. J'ai aussi entendu dire que les villes de Tien-men, de Kin-xan et plusieurs autres cités de second et de troisième ordre ont entièrement disparu sous les eaux, et que le grand fleuve Kiang ayant fait une brèche aux remparts de Kin-tcheou, s'est précipité par là sur le centre de la ville. Le gouverneur a construit de grands radeaux, sur lesquels il a pu se sauver avec tous ses mandarins, employés, satellites et soldats; sur cet asile flottant, il continue de juger le peuple des innombrables barques où ses administrés ont trouvé un refuge, tandis que la ville et tous ses faubourgs sont convertis en un lac immense.

« Ce débordement a fait manquer toutes les récoltes, qui ont disparu avec le pays entier sous les eaux. Pour comble de malheur, du grand nombre de jonques qui toutes les années partaient chargées de grains du Ho-nan, pas une cette année-ci n'est venue, parce que cette province est elle-même désolée par une semblable inondation. Je ne dirai plus seulement que les

fleuves ont rompu leurs dignes, je dirai qu'ils les ont couvertes d'un certain nombre de coudées. On se croirait aux préludes du jugement universel. En plusieurs endroits précédemment très-peuplés on ne voit plus que le ciel et l'eau. La rareté des vivres est telle que le boisseau de riz se vend six mille sapèques (cinq écus romains); les autres comestibles sont proportionnellement aussi chers. Les riches les plus à l'aise souffrent aujourd'hui comme nous de la misère et de cent autres calamités. Ceux qui précédemment avaient des amis et des parents empressés à les recevoir, ne trouvent plus maintenant un coin de terre où mettre le pied. Tous sans exception flottent dans des barques ou sur des radeaux; tout ce qui surnage encore est pour nous un objet d'horreur et d'épouvante. Ce sont des familles entières qui meurent de faim; ce sont des pères qui jettent leurs enfants dans les eaux; ce sont des personnes désespérées qui se donnent la mort; le vice-roi lui-même a tenté plusieurs fois de se pendre, et s'il n'y a pas réussi c'est que ses gens le voyant pris au fatal lacet, se hâtaient de le délivrer. Dans plusieurs villes nos résidences et chapelles ont été détruites par les eaux. Les chrétiens de la capitale du Hou-Kouang ont tous disparu: j'ignore s'ils sont encore vivants ou s'ils ont été engloutis, ce que je sais bien c'est que leurs maisons et leur mobilier ont été emportés par l'inondation.

« Sur la fin de la sixième lune, les eaux ont commencé à décroître, mais très-lentement, et qui sait ce qui arrivera encore avant qu'elles soient entièrement rentrées dans leur lit! Maintenant, à tous ces fléaux vient de se joindre la peste, qui fait les plus terribles ravages et enlève ceux qu'avait épargnés l'inondation. A chaque moment nous les voyons tomber en plus grand nombre et mourir sous nos yeux. Il s'exhale de

tous ces cadavres une intolérable infection. Le spectacle dont nous sommes environnés est si lugubre qu'il serait plus doux de mourir que de vivre au milieu d'une telle désolation. Espérons que le Dieu des miséricordes aura enfin pitié de nous, et nous enverra une automne moins terrible.

« Je prie Votre Grandeur de ne point oublier à la sainte Messe les pauvres et affligés chrétiens du Hou-Kouang ; qu'elle daigne surtout se souvenir de moi, son inutile serviteur,

« François FOU, *Catéchiste.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Franchet, Prêtre du diocèse de Reims et Missionnaire apostolique de la Mandchourie, à M. ***, Directeur au grand séminaire de Reims.*

« Monsieur et vénérable Ami,

« ... Tandis que notre vaisseau franchit l'espace immense qui lui reste encore à parcourir, je vais me distraire avec vous, en vous donnant sur notre vie maritime les détails que vous me demandez et que d'autres écouteraient sans intérêt et sans plaisir.

« Voguer si longtemps sur l'eau, sans jamais rencontrer ni terre, ni arbre, ni même un méchant buisson sur lequel puisse un instant se reposer la vue, quelle vie monotone et pénible, avez-vous dit peut-être

bien des fois! La nôtre ne l'est pas autant que vous pourriez le croire, vous allez en juger. D'abord la nuit absorbe le tiers du temps qui doucement s'écoule sans qu'on s'en aperçoive, et quand on s'endort entre les bras de la divine Providence, le sommeil même sur les flots a ses douceurs et ses charmes. Renfermé dans sa cabine, on s'assoupit au balancement des vagues, comme l'enfant aux oscillations de son berceau. Pour les journées où l'ennui est le plus à craindre, nous les remplissions, et par un peu d'études, et par nos exercices de piété; puis nos récréations y répandaient aussi leur agrément. Lorsque nous faisions nos promenades sur notre petit pont réservé, où l'on pouvait faire jusqu'à vingt pas, nous portions avec plaisir nos regards à l'horizon pour en saisir les moindres accidents. Tantôt c'était un navire qui nous adressait en passant près de nous un salut ou une nouvelle; tantôt c'était une armée de poissons-volants que leurs ennemis poursuivaient et qui, avec leurs ailes de chauve-souris, faisaient, à quelques pieds hors de l'eau, un vol d'une cinquantaine de pas; une autre fois c'était un nombreux troupeau de marsouins, qui venaient gambader autour de nous sans se laisser prendre; enfin ce sont les hirondelles de mer qui suivent le vaisseau plusieurs jours, les cormorans qui tournoyent dans les airs, les albatros qui étonnent par leur grandeur, ou les petits oiseaux de toute espèce qui, fatigués et perdus, accourent se reposer sur les cordages : tout cela venait très-agréablement nous récréer, et chaque jour nous apportait sa distraction.

« Du reste, notre vaisseau aurait pu, à lui seul, rompre la monotonie de notre vie sur mer; il réunit tous les agréments de la campagne; c'est un véritable petit village flottant sur l'eau. Le capitaine en est le

maire; le pilote, l'adjoint; une quinzaine de forts matelots, la vigoureuse et modeste population; cinq ou six mousses, la bruyante et joyeuse jeunesse; et nous six missionnaires passagers, les hôtes et les bien-venus de tout le monde. Ce n'est pas tout, notre bâtiment renferme une bergerie et une nombreuse basse-cour; de Londres il avait emporté canards, poules et coqs, qui chaque jour nous ont intéressés autant par leur potage que par leur ramage et leurs cris; il y avait aussi primitivement six moutons, une chèvre qui de ses deux petits vint en route grossir le troupeau, et un gros chien chinois pour leur servir de berger. Mais parlons de choses un peu plus utiles et qui plaisent davantage au cœur du jeune Missionnaire, je veux dire ces réflexions salutaires qui sont si faciles dans ce parfait isolement au milieu des eaux, entre la double immensité de la mer et du ciel!

« Le matin, au lever du soleil, j'allais sur la poupe m'asseoir près du gouvernail; c'est là que j'aimais à faire ma prière, qu'ici on n'oublie pas de commencer par remercier Dieu pour les dangers passés de la nuit, et de finir en lui redemandant sa divine protection pour éviter ceux du jour. Puis, tandis que mes yeux considéraient la trace fugitive du vaisseau qui m'emportait sur l'abime, mon esprit y voyait une fidèle image du chrétien flottant pendant la vie sur la mer orageuse de ce monde, et dans la considération de cette analogie assez parfaite entre le vaisseau et moi je prenais souvent le sujet de ma courte méditation. Occupé de toutes ces pensées, hélas! me disais-je, ne suis-je pas aussi un frêle esquif voguant sur les flots? Ne suis-je pas un petit vaisseau de la Providence pour le grand et saint négoce de l'apostolat? Par les ordres du Seigneur, d'habiles ouvriers m'appareillèrent dans un des plus beaux arsenaux

de l'Eglise ; je suis sorti de France, son plus beau port ; l'Evangile est ma boussole, la croix mon pavillon, la foi mon gouvernail, l'espérance mon ancre de miséricorde, et la charité mon grand mât et mes voiles que le souffle divin de la grâce doit toujours animer. Ne suis-je donc pas aussi un petit vaisseau de la Providence ? C'est elle qui m'envoie vers des contrées lointaines porter les trésors de notre sainte Religion pour le rachat de ses enfants, depuis si longtemps captifs ; c'est elle qui m'envoie échanger tous les plaisirs et toutes les jouissances de la famille et de la patrie contre mille travaux, mille souffrances et mille dangers dont le prix est au ciel. Et malgré tous les périls de cette courte traversée de la vie, sur cet océan du monde si orageux et si fécond en naufrages, tant que brillera sur ma tête pour m'éclairer et me conduire, Marie, cette bienfaisante étoile de la mer, j'espère par ma continuelle vigilance et mes faibles efforts remplir heureusement ma mission divine, et arriver au port du salut. C'est ainsi que je trouvais si près de moi un sujet abondant de réflexions utiles ; Dieu nous instruit par tout ce qui nous entoure, quand on veut mettre ses leçons à profit.

« Le soir au contraire c'était au pied du grand mât que j'aimais à m'asseoir et à méditer. Je contemplais un instant avec mes confrères le soleil couchant sur l'eau, si beau, au milieu de paysages fantastiques et de capricieuses figures que ses rayons dessinent sur de légers nuages ; puis nous regardions la belle phosphorescence de la mer, qui parfois paraît tout étincelante de globules de feu ; enfin nous chantions quelques cantiques en l'honneur de Marie, vers laquelle se lèvent ici si amoureusement le cœur et les yeux ; et chacun de nous lisait ensuite dans le grand et magnifique livre du ciel, parsemé de ses milliers d'étoiles, la belle et

sublime prière du soir écrite en langage connu de tous les peuples de l'univers. Et moi, quand mes yeux rassasiés et las d'admirer tant de merveilles, où l'âme se trouve si proche de son Dieu, laissaient retomber leurs regards sur l'horizon, alors l'esprit prompt et agile, franchissant les espaces, voyait en même temps et le lieu de mon départ où j'avais laissé des objets si chers, et le lieu de mon arrivée future où je devais me consacrer au Seigneur dans le pénible ministère de son apostolat, et de pensée en pensée je m'abandonnais à tous les charmes du souvenir et de l'espérance, jusqu'à ce que la fraîcheur de la brise m'avertit qu'il était l'heure du repos...

« FRANCHET, *Miss. apost.* »

MISSIONS

DE SIAM ET DU TONG-KING.

Extrait de différentes lettres de M. Lequeux, Missionnaire apostolique, à sa famille et à ses amis.

Bangkok, 1848 et 1849.

« ... Maintenant que je connais un peu le royaume de Siam, parlons quelques instants de cette Mission et du long voyage qui m'y a conduit de la manière la plus heureuse. Dès le jour de notre départ de Syncapour, c'en a été fait de la vie européenne. Notre navire, s'il est permis de lui donner ce nom, était une jonque chinoise. Nous voilà donc au milieu d'une vingtaine de Chinois, tous païens. Nous avons pour capitaine un brave homme, qui estime les Européens et surtout nos compatriotes; il nous a même parlé, et fort sérieusement, de faire un voyage en France pour y porter du riz. Mais ce qui est plus important, c'est qu'il veut se faire

chrétien : il nous a priés de le conduire chez Mgr Pallegoix, et depuis il y est revenu de lui-même ; il persévère toujours dans sa résolution d'embrasser l'Evangile. Entre autres curiosités européennes que nous avons offertes à son admiration, il a été charmé de voir la ville d'Autun dans une lanterne magique.

« Très-souvent nous avons été témoins des superstitions de ces pauvres païens. Dès que le vent tombe ou qu'il est contraire, rien de plus pressé que de recourir aux sacrifices ; et à qui sacrifient-ils ? Au démon. Ils croient que c'est lui qui retient la brise favorable ou souffle contre eux la tempête. Pour l'apaiser, voici ce qu'ils font : ils préparent un poulet, du riz, du thé, des gâteaux, puis le fils du capitaine, au son du tam-tam, plante sur ces mets des baguettes allumées en faisant de grandes prostrations. D'autres fois on se contente de faire brûler du papier, sur lequel sont écrits en lettres d'or des mots superstitieux.

« Les jonques chinoises marchent très-lentement ; nous avons mis trente-cinq jours pour faire les deux cent cinquante lieues qui nous séparaient de Bangkok. A la nouvelle de notre arrivée, les Missionnaires vinrent nous chercher avec les élèves du collége. Il fallait voir ces enfants, quand nous entrâmes dans la ville à dix heures du soir, sauter hors des barques pour aller battre les tambours et sonner les cloches, pendant que d'autres apportaient des torches et des bannières pour nous conduire à la maison de Monseigneur !

« Ici, toutes les fois qu'il s'agit de voyager, c'est toujours en barque ; il n'y a pas d'autre chemin dans un pays que l'eau inonde tout entier à certaines saisons. Les grandes routes, les places de commerce ne sont autres que la rivière ; c'est là que sont établies presque toutes les maisons marchandes, surtout celles qui vendent des



objets européens apportés de Syncapour. Outre les habitations assises sur les bords du fleuve, il y en a une autre ligne en avant; ce sont les magasins et les comptoirs. Elles sont flottantes sur dés radeaux de bambous, aux extrémités desquels de gros pieux sont fichés en terre pour les retenir : elles s'élèvent ou s'abaissent le long de ces pieux suivant que la marée monte ou descend. Si le feu prend à l'une d'elles, les voisines coupent leurs amarres et s'en vont au milieu du fleuve. C'est au moins un avantage qu'on ne peut nier à ce système. Les places qu'occupent ces magasins flottants se louent par les propriétaires du rivage, à porportion de ce qu'en France on loue les maisons qui bordent les rues des villes commerçantes.

« Nous avons à Bangkok des peuples de toutes les contrées de l'Orient. Sans parler des voyageurs et de ceux qui ne viennent ici que pour faire le commerce, on y compte près de 200,000 Annamites, presque tous chrétiens. Les Birmans et les Péguans sont en bien plus grand nombre, mais aucun Missionnaire n'ayant encore appris leur langue, peu se sont convertis. Les Laociens et les Malais font aussi une partie notable de la population de la ville; ils sont musulmans, et l'on sait combien ceux qui professent cette religion sont difficilement amenés à la pratique du catholicisme. Les Chinois enfin couvrent une grande partie du royaume et forment aussi notre principale chrétienté. Parmi les Siamois proprement dits, les néophytes sont très-rares. Les raisons de ceci sont : 1° la crainte du rotin, qui est la principale. Le roi n'empêche pas les étrangers de se faire chrétiens, il le désire même, parce qu'il sait que ce sont les meilleurs soldats; mais quant aux Siamois, il ne s'en soucie guère, parce qu'une fois convertis, ils se refusent à concourir de leur personne

et de leurs biens aux cérémonies superstitieuses; 2° la grande dévotion du roi pour les pagodes. Elles sont si nombreuses dans la ville qu'on en rencontre tous les deux ou trois cents pas. Les maisons des habitants sont de misérables huttes, construites en bambous ou en planches, perchées sur des colonnes comme sur des échasses, n'ayant d'autre toit que des feuilles de roseaux, d'autre batterie de cuisine qu'un chaudron, d'autre ouverture pour la fumée que les intervalles des bambous tenant lieu de murs. La plupart des chefs ne sont pas logés d'une façon plus brillante. Mais les pagodes n'ont aucune proportion, aucun rapport avec ces habitations. Ce sont des édifices spacieux et parfois très-élevés, tout enrichis de dessins, de sculptures, de statues, dorés entièrement, même à l'extérieur; enfin ce sont des monuments tels qu'il n'y en a point à Paris de semblables, pour la richesse, non pour l'art, qui n'a rien de commun avec ces pagodes, bien qu'on y ait semé à profusion les décors d'un minutieux et difficile travail. On y trouve néanmoins l'architecture grecque assez bien copiée dans les petits détails, mais mêlée à mille ornements de fantaisie et de superstition. C'est à de telles constructions que se consume la plus grande partie des revenus du pays. Malgré le grand nombre de ces édifices voués au culte du démon, le roi en fait chaque jour élever de nouveaux. Par son ordre on vient de fondre au palais une idole en or massif, toute recouverte de pierres précieuses, et dont le prix, s'il en faut croire le bruit public, monterait à vingt millions. Ces idoles sont ordinairement d'une grandeur démesurée; on m'a parlé d'une qui est couchée et n'a pas moins de soixante pieds de long.

« Chaque année, à la fin de novembre, le roi va en grand cortége faire ses dévotions dans toutes les pagodes.

On appelle cela *faire du Bun* (du mérite) pour l'autre vie. Quelques centaines de barques, à trente ou quarante rameurs, accompagnent celle du prince, derrière laquelle flottent attachées à des cordes de longues files de cocos, afin que, si le roi tombe par malheur à la rivière, il puisse se tirer d'embarras sans le secours de personne. Il y a peine de mort pour quiconque porterait la main sur lui, même pour le sauver.

« Mais j'oublie que je parlais des raisons qui rendent les efforts des Missionnaires stériles auprès des Siamois. Il y a peut-être un quart de la population siamoise au service des pagodes. Or, si la Religion chrétienne était répandue dans le royaume, tous ces gens-là seraient réduits à travailler ou à mourir de faim. Ils sont très-honorés par le roi, qui leur a donné pour chef un de ses frères ; eux seuls peuvent se présenter devant lui, et il les salue toujours le premier. Ici personne autre, excepté deux ou trois grands mandarins, ne parle au roi : on ne peut que lui répondre quand il interroge, encore faut-il courber le front jusque dans la pousière. »

Syncapour, 9 septembre 1849.

« J'arrive de Siam avec huit confrères ; nous sommes chassés par le roi pour n'avoir pas voulu coopérer à une superstition. Voici comment. La religion siamoise enseigne que l'âme des hommes, après leur mort, passe dans le corps des animaux, que tuer ceux-ci est un crime égal à celui de tuer un homme, qu'un des grands moyens de mériter le ciel est de nourrir ces animaux et de leur sauver la vie quand elle est menacée. Dans le courant du mois de juin, le choléra ayant fait périr dans la seule ville de Bangkok cinquante à soixante mille

personnes, le roi voulut faire quelques œuvres méritoires pour effacer les crimes des Siamois, première cause de ce fléau. A cet effet, il consulta les devins. Leur réponse fut qu'il était menacé de la guerre ou de la mort, et que pour éviter ce malheur, il fallait faire une œuvre méritoire à laquelle devraient participer toutes les nations qui habitent le royaume. Le roi ordonna donc que tous les habitants de Siam offrissent des cochons, des canards et des poules à Sa Majesté, pour qu'ils fussent nourris dans le palais ou dans les pagodes, et qu'ils échappassent ainsi à la mort que n'auraient pas manqué de leur donner les chrétiens et autres qui s'en nourrissent. Maintenant que vais-je faire à Syncapour? J'attends ici que le bon Dieu dispose de moi suivant qu'il plaira à sa sainte volonté.

« Adieu, priez pour la pauvre Mission de Siam.

« N. M. LEQUEUX, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Barou, Vicaire général du diocèse de Lyon.

Tong-King occidental, 14 mars 1849.

« Monsieur le Vicaire général,

« ... Vous souhaitez sans doute que je vous donne maintenant quelques nouvelles de nos Missions annamites. Elles sont toujours sous le coup de la persécution qui dure depuis dix-huit ans et qui, au lieu de s'éteindre, ranime toujours de temps en temps ses fureurs. En juillet de l'année dernière, le nouveau roi de ce pays a condamné tout Missionnaire européen à être jeté vivant dans les flots de la mer ou dans le courant des fleuves, et promis une récompense de 2,400 francs à tout individu qui pourra arrêter ou faire arrêter par les mandarins un prêtre étranger. En conséquence de cet édit, déjà plusieurs d'entre nous ont été sur le point de tomber entre les mains des méchants, et ce n'est que par un miracle de protection divine qu'ils ont échappé au danger.

« Néanmoins, malgré tous les orages de la persécution, la Religion a fait ici depuis une dizaine d'années de très-sensibles progrès. Quand j'ai été nommé Vicaire

apostolique du Tong-King occidental, il n'y avait dans tout ce royaume que trois vicariats apostoliques, maintenant il y en a six; il n'y restait plus qu'un seul Evêque sacré, maintenant il y en a dix et *nous serons* bientôt douze. Alors la Mission que je gouverne ne comptait que vingt-huit paroisses, elle en a trente-cinq maintenant; le nombre de ses prêtres *indigènes* qui était de trente-huit, est aujourd'hui de soixante-cinq; elle ne possédait que dix-sept couvents de Religieuses, Amantes de la croix, elle en a *maintenant* vingt-deux qui contiennent quatre cent soixante-neuf sujets. Alors tous ses élèves en théologie, en latinité, les catéchistes et élèves de la maison de Dieu étaient dispersés, morts, ou rentrés dans le monde, maintenant elle a un grand séminaire de trente théologiens, cinq colléges qui contiennent deux cent quatorze étudiants, elle a deux cent soixante-dix catéchistes et plus de six cents élèves dans ses maisons de Dieu. Alors cette Eglise avait tout au plus cent mille chrétiens, maintenant elle en au moins cent trente mille, et un grand nombre d'infidèles se montrent bien disposés à venir annuellement grossir mon cher troupeau...

« Agréez, Monsieur le Grand Vicaire, le respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble serviteur,

« ✝ PIERRE RETORD, *Evêque d'Acanthe*,
« *Vic. apost. du Tong-King occidental.* »

MISSIONS DE LA CALIFORNIE.

Extrait d'une lettre de M. Delorme, Missionnaire apostolique, à ses Parents de Thurins (diocèse de Lyon).

San-Francisco, 6 octobre 1849.

« Mes chers Parents,

« L'Orégon va redevenir désert. Toute sa population canadienne, attirée par l'appât de l'or, s'écoule aujourd'hui vers la Californie, et, ce qui vous causera, sinon un scandale, au moins une surprise, c'est que je suis moi-même en route avec une colonne de ces émigrants. Ce voyage, sans doute, sera mal interprété par plusieurs ; mais il me suffit que Dieu l'approuve : il sait que c'est par obéissance à mon Evêque et non pour mon plaisir que je suis parti ; il sait qu'au milieu de la caravane j'étais encore en Mission, que mon unique but et ma seule pensée étaient d'entretenir la foi de nos Canadiens, de les munir des sécours religieux dans les dangers, de les assister à leur dernière heure, en un mot, de recueillir des âmes où d'autres allaient chercher de l'or. Telle était mon intention. Si le monde en juge autrement, que m'importe ! Mais à vous, mes bien-

aimés Parents, je devais ces explications, et je vais y joindre quelques détails de mon voyage...

« 24 mai, jour de la Pentecôte. — Dès la veille, on avait préparé un autel de feuillage sur le bord de la forêt. Tout ce que la prairie a de fleurs, tout ce que les bois ont de verdure fut mis à contribution pour le parer. Rien n'était plus délicat que nos fraîches guirlandes, rien n'était plus imposant que ce temple du désert. La grand'messe fut chantée solennellement dans ce lieu où jamais peut-être un mot de Religion n'avait été prononcé. Le Dieu du ciel daigna descendre au milieu de nous, sous ces voutes de verdure, et plusieurs fidèles eurent le bonheur de le recevoir dans la sainte communion. Près de cent cinquante personnes assises ou à genoux écoutaient les chants sacrés et la parole de Dieu dans un religieux silence. Sur le soir, les Vêpres couronnèrent la fête avec un enthousiasme pieux. Notre Pentecôte rustique m'a plus ému que si je l'avais vu célébrer dans la grande cathédrale de Saint-Jean. Des chevreuils avaient été tués la veille, des boissons avaient été préparées; nous fîmes ce jour-là un festin plus somptueux que d'habitude.

« 12 juillet, jour de douleur. — Nous entrions dans cette chaîne de montagnes où primitivement se trouvait en abondance l'or de la Californie. Rien de plus triste, de plus désolé que l'aspect de ces contrées : on voit que le sol a subi des bouleversements considérables, dus à l'action des volcans. Ce sont des ravines affreuses, des coupures bizarres, des rochers curieusement amoncelés les uns sur les autres. Là, on ne trouve point d'herbe, pas d'arbre; c'est un sol rougeâtre et si entremêlé de rocs calcinés que la végétation ferait de vains efforts pour y prendre racine. C'est à travers ces obstacles que notre chemin se dirigeait, chemin horrible! Nos chevaux en

piétinant soulevaient cette terre brûlée. La poussière nous entrait dans les yeux, dans le nez, dans la bouche. Nous n'avions pas marché deux heures qu'une soif brûlante nous dévorait. Et nous marchâmes quatorze heures sans rencontrer une goutte d'eau! Depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir nous fîmes vingt lieues dans la poussière.

« Enfin il fallut s'arrêter; la nuit devenait trop épaisse. Je n'essayerai pas de vous dépeindre ma soif, cela me serait impossible. Quelques-uns s'en furent, au milieu des ténèbres, à la recherche d'un peu d'eau. On en trouva bien loin quelques marmites pleines; l'une se vendit dix-huit francs, une autre vingt-cinq. Je pus en avoir environ un demi-verre; mais elle était chaude, mauvaise, et ne me désaltéra nullement. Je me couchai sur un rocher sans manger. Quoique j'eusse à peine déjeuné le matin, la soif m'ôta l'idée de la faim, et d'ailleurs il m'était impossible de rien prendre; j'avais la gorge désséchée et presque brûlée. Mon sommeil fut pénible : à tout instant j'étais réveillé par le tourment de la soif. Des rêves trompeurs augmentaient encore mes souffrances. Tantôt je croyais entendre le bruit d'une source, la chute d'une cataracte; tantôt je croyais voir une grande rivière, un lac bleu, ou bien il me semblait que la pluie tombait légèrement sur mes joues. Je me réveillais alors et je m'apercevais de ma méprise. Illusion amère! Néanmoins j'étais résigné.

« 13 juillet. — A quatre heures du matin, je repris péniblement ma route. Tous les autres émigrants étaient déjà partis, courant à la recherche de l'eau comme des désespérés. A huit heures je descendis de cheval et je me couchai sous un chêne isolé près de mon *Restless*, mon coursier fidèle, qui souffrait autant que moi. Abattu, haletant, respirant avec peine, je songeais aux fruits de

mon pays, aux pêches fondantes, aux poires savoureuses, au raisin si doux ; et soudain au milieu de ces souvenirs décevants j'entends un bruit sinistre, je me lève en sursaut, et j'aperçois un serpent à sonnettes qui s'en venait sur moi. Je me cache derrière le chêne : j'avais un fusil qui avait été abandonné sur le chemin par un de mes coureurs d'eau. Tandis que le reptile était de l'autre côté de l'arbre, j'avance doucement la main et je lui assène plusieurs coups si rudes qu'il se roule mourant à mes pieds.

« Je me remets péniblement en route ; je passe près d'un précipice et j'aperçois à deux cents pieds de profondeur un peu d'eau ! Mais les rochers paraissent si escarpés, si horriblement taillés à pic que, malgré mes douleurs, je n'ose pas hasarder une descente. J'arrive enfin dans l'immense vallée qu'arrose le Rio Sacramento ; mais toutes les rivières sont à sec. Et comment ne le seraient-elles pas ? Un vent brûlant souffle sans interruption : vent funeste qui porte avec lui la maladie et la mort. Que de personnes sont moissonnées par la fièvre dans ce pays où Dieu semble avoir jeté ensemble l'or et la malédiction ! Vous savez ce que c'est que d'être à la porte d'un four : c'est ainsi que l'on est continuellement dans l'intérieur de la Californie.

« En apercevant qu'au pied même des montagnes mes espérances sont encore déçues, je me couche au pied d'un arbre, n'attendant plus que la mort. Je n'attache même pas mon cheval, je lui donne la liberté d'aller où son instinct le guidera, chercher de l'eau pour lui-même. — Après demi-heure d'un sommeil délirant : « Oh ! m'écriai-je ; renoncerai-je à la vie tant que j'aurai un reste de force pour la sauver ! Non, essayons encore. A vous, ô mon Dieu, j'offre mes souffrances, ayez pitié de moi. » *Restless* était resté

à mes côtés, je grimpe péniblement sur lui et me voilà parti au grand galop. Je traverse bien des plaines dësséchées, toujours en suivant les traces de mes gens. Enfin, après une marche de trente-cinq milles depuis le matin, j'arrive un peu après midi sur la rivière Champagne, où la caravane venait de s'arrêter avec les chevaux de charge. Je bus de l'eau du torrent et je relevai la tête : *De torrente in viâ bibet: propterea exaltabit caput.*

« Le lendemain nous fîmes huit milles pour atteindre les rives du Rio Sacramento, rivière magnifique, aux eaux bleues et tranquilles, bordées de saules, de cocotiers, de platanes, de peupliers et d'autres arbres qui me sont inconnus. Là nous trouvâmes la première habitation de blancs, depuis l'Orégon. Un Allemand y demeurait, possédant plus de quatre mille bêtes à cornes et vendant à des prix énormes des provisions aux voyageurs : une bouteille de vinaigre se paye *vingt-cinq* francs, une bouteille de vin *quarante.*

« En arrivant sur les bords du Sacramento, mon voyage d'Orégon en Californie se terminait. Nous avions parcouru environ trois cents lieues, et pour franchir cette distance nous avions mis trente-cinq jours. Le dimanche, 15 juillet, je réunis une dernière fois avant leur dispersion mes Canadiens autour de l'autel. Il y eut encore des communions nombreuses. Je leur donnai mes dernies conseils pour se bien conduire dans un pays où la vertu respire un air empoisonné, où l'amour de l'or fait commettre journellement les crimes les plus abominables ; puis je me séparai de ces braves gens, pour aller dans les différents postes de la Californie visiter et secourir les catholiques malades.

« Mes chers Parents, j'ai eu déjà bien des misères, mais je sens que les plus grandes sont encore à venir. Priez pour moi.

« 6 octobre 1849. — Ma Mission apostolique est terminée ; dans deux ou trois jours je pense m'embarquer pour l'Orégon. La ville de San-Francisco, où j'attends le départ du navire, ne comptait, il y a un an, qu'une dizaine de maisons ; maintenant elle possède quarante mille habitants de tout pays. Le commerce y est considérable ; plus de trois cents vaisseaux sont dans le port. Quant aux mines, on en a tiré des millions et des millions ; mais elles s'épuisent, et parmi cette multitude d'émigrants qui arrivent chaque jour pour les exploiter, l'immense majorité s'en retournera ruinée. Il y a déjà eu beaucoup d'assassinats ; et cet hiver ce sera bien autre chose. Quoique j'aie voyagé presque toujours seul, et que je n'eusse aucune arme défensive sur moi, je n'ai reçu aucune atteinte, tandis que d'autres, armés jusqu'aux dents, se sont sentis frappés au cœur sans savoir même d'où le coup venait...

« DELORME, *Missionnaire apostolique.* »

Lyon. — Impr. de J. B. Pélagaud.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA

[illegible] — N° [illegible]



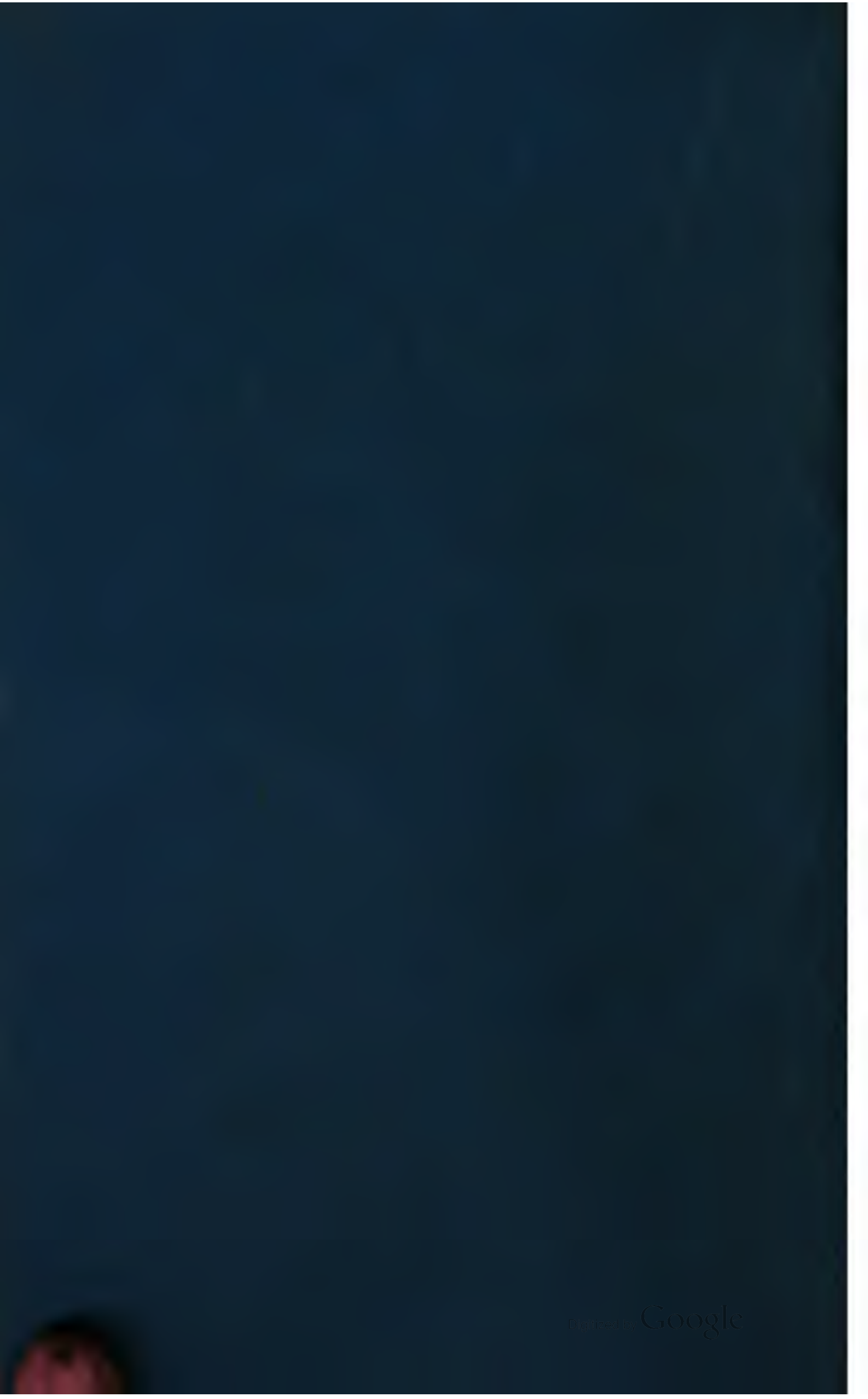
A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR, [illegible]

[illegible]

A PARIS,

[illegible]



COMPTE-RENDU

DE

1849.

La somme des aumônes recueillies par l'Œuvre de la Propagation de la Foi en 1849, dont nous présentons d'autre part le tableau, dépasse le chiffre des recettes de la précédente année. Cette augmentation dans les circonstances actuelles sera pour nos Associés un sujet de consolation et un motif nouveau de persévérance.

COMPTE GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

RECETTES.

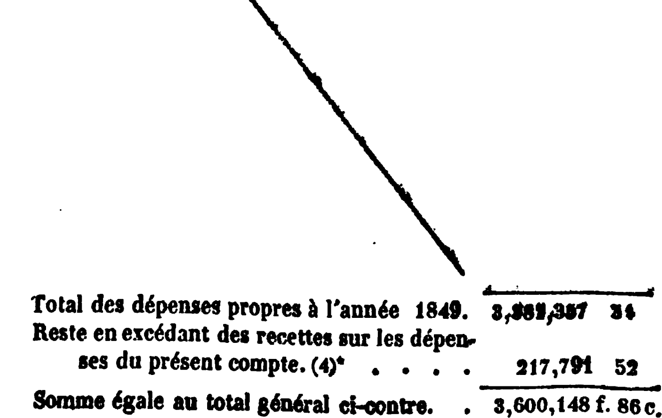
France.	Lyon. 1,049,800 78 / Paris. 791,057 01	. . . .	1,840,857 f.	82 c.
Allemagne			27,865	36
Amérique du Nord			77,919	68
Amérique du Sud			21,984	34
Belgique			181,324	82
Birman (empire)			415	»»
Britanniques (Iles).	Angleterre. 31,158 71 / Ecosse. 5,992 50 / Irlande. 65,653 16 / Colonies. 4,947 15		107,751	52
Eglise (Etats de l')			72,250	03
Espagne			19,435	90
Grèce			1,583	30
Levant			4,282	50
Lombard-Vénitien (royaume)			43,824	10
Malte (île de)			12,360	53
Modène (duché de)			15,499	14
Océanie			262	15
Parme (duché de)			9,946	97
Pays-Bas			81,359	57
Portugal			16,903	30
Prusse			174,947	47
Sardes (Etats)	Gênes. 33,537 52 / Piémont. 123,115 33 / Sardaigne. 90 »» / Savoie. 37,285 »»		194,027	85
Siciles (Deux-)	Naples. 76,483 56 / Sicile. » »»		76,483	56
Suisse			35,086	62
Toscane			39,300	60
De divers pays de l'Italie (versé à Rome)			2,696	36
De diverses contrées du nord de l'Europe			548	32
Recouvrement d'une lettre de change en souffrance			1,500	»»
Total des recettes propres à l'année 1849 (1)*			3,060,516	82
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1848			539,632	04
Total général			3,600,148 f.	86 c.

(*) Voir les notes, pag. 164.

DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, EN 1849.

DÉPENSES.

Missions d'Europe.	552,780 f.	»» c.
Id. d'Asie.	1,066,432	05
Id. d'Afrique.	281,480	»»
Id. d'Amérique.	848,950	30
Id. de l'Océanie.	421,947	56
Frais de publication des Annales et autres imprimés tant en France qu'à l'étranger (2)*	176,228	48
Frais d'administration tant en France qu'à l'étranger (3).	29,805	29
Valeur non encore recouvrée.	4,733	66



Total des dépenses propres à l'année 1849.	3,382,357	34
Reste en excédant des recettes sur les dépenses du présent compte. (4)*	217,791	52
Somme égale au total général ci-contre. .	3,600,148 f.	86 c.

(*) Voir les notes, pag. 164.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers ; parmi ces dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales, qui ont été scrupuleusement respectées. Plusieurs de ces dons, provenant de diocèses français et étrangers, ont été faits à l'Œuvre pour le baptême et le rachat des enfants d'infidèles, et pour honoraires de messes à dire par les Missionnaires.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, *coup d'œil*, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Œuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions des Annales, il s'en trouve trois en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(3) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, de loyers, registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'Œuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(4) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses a déjà servi à faire des payements à différentes Missions à compte de l'exercice 1850.

DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ A L'OEUVRE EN 1849.

FRANCE.

Diocèse d'Aix	13,896 f.	30 c.
— d'Ajaccio.	1,677	55
— de Digne (1).	4,631	65
— de Fréjus.	26,308	80
— de Gap	8,687	»»
— de Marseille (2).	36,940	15
— d'Alby. { Alby 12,556 47 / Castres 10,938 25 }	23,494	72
— de Cahors.	15,605	75
— de Mende (3).	9,600	»»
— de Perpignan	7,300	»»
— de Rodez.	36,874	55
— d'Auch.	27,500	»»
— d'Aire	25,356	55
— de Bayonne.	23,590	»»
— de Tarbes	15,600	»»
— d'Avignon (4).	85,530	»»
— de Montpellier	34,000	»»
— de Nimes	19,293	40
	415,886 f.	42 c.

(1) 818 f. 30 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(2) Y compris un don de 600 francs pour les Missions de la Compagnie de Jésus.

(3) 4,000 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(4) Y compris un don de 44,000 francs.

Report	415,886 f.	42 c.
Diocèse de Valence (1). . . .	16,225	42
— de Viviers. (2).	20,939	05
— de Besançon.	37,036	60
— de Belley.	19,165	10
— de Metz. (3).	31,636	45
— de Nancy (4).	7,800	»»
— de Saint-Dié.	15,713	60
— de Strasbourg	41,044	95
— de Verdun	18,100	»»
— de Bordeaux.	45,390	70
— d'Agen	18,200	»»
— d'Angoulême	4,474	10
— de Luçon.	24,069	50
— de Périgueux	4,530	»»
— de Poitiers.	19,250	»»
— de la Rochelle.	15,590	»»
— de Bourges (5).	5,200	»»
— de Clermont-Ferrand. .	23,134	83
— de Limoges.	9,561	25
— du Puy	16,484	50
— de Saint-Flour.	17,214	»»
— de Tulle (6).	4,600	»»
	831,576 f.	47 c.

(1) 297 f. 65 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(2) Y compris deux dons, l'un de 110 francs, provenant du canton des Vans; l'autre de 300 f., provenant du canton d'Aubenas. La personne qui a fait ce dernier don, en avait déjà fait un pareil en 1848.

(3) Y compris deux dons pour les Missions de Terre-Sainte, l'un de 783 f., et l'autre de 56 f.

(4) 10,000 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(5) 700 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(6) 600 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

Report	831,576 f.	47 c.
Diocèse de CAMBRAY.	70,908	30
— d'Arras	18,898	65
— de LYON.	154,873	51
— d'Autun	18,217	70
— de Dijon.	11,395	60
— de Grenoble.	36,349	90
— de Langres.	19,500	»»
— de Saint-Claude (1). . .	19,578	»»
— de PARIS.	75,556	48
— de Blois.	5,018	95
— de Chartres.	5,641	»»
— de Meaux	3,466	»»
— d'Orléans	9,256	25
— de Versailles	8,240	90
— de REIMS.	11,941	75
— d'Amiens	12,617	»»
— de Beauvais (2). . . .	10,396	10
— de Châlons-sur-Marne. .	7,000	»»
— de Soissons.	13,210	24
— de ROUEN	21,914	95
— de Bayeux	19,234	»»
— de Coutances	26,860	35
— d'Evreux	7,450	»»
— de Séez.	12,200	67
— de SENS.	8,800	»»
— de Moulins	6,201	»»
— de Nevers	5,740	»»
— de Troyes	4,952	30
— de TOULOUSE	43,567	90
	1,500,563 f.	97 c.

(1) Y compris deux dons, l'un de 1,000 francs, et l'autre de 500 f.

(2) Y compris un don de 1,000 francs.

Report	1,600,563 f.	97 c.
Diocèse de Carcassonne (1). .	18,000	10
— de Montauban. . . .	18,088	60
— de Pamiers.	6,000	»»
— de Tours	12,605	»»
— d'Angers.	30,042	40
— du Mans.	45,375	30
— de Nantes. (2). . . .	66,700	»»
— de Quimper	22,005	»»
— de Rennes	54,392	25
— de Saint-Brieuc. . . .	25,018	75
— de Vannes	26,664	65
COLONIES FRANÇAISES.		
Diocèse d'Alger.	3,467	10
Cayenne	470	»»
Guadeloupe.	1,935	»»
Martinique	3,009	50
Pondichéry	990	20
Réunion (île de la)	5,630	»»
	1,840,857 f.	82 c.

ALLEMAGNE.

	florins.	kr.		
De divers diocèses . .	1,677	40	3,595 f.	»» c.
GRAND-DUCHÉ DE BADE.				
Diocèse de Fribourg. . .	776	32	1,664	»»
GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.				
Diocèse de Mayence. .	738	36	1,587	74
			6,846 f.	74 c.

(1) Y compris 4,568 f. 30 c. recueillis en 1848, mais inscrits au compte de 1849, étant arrivés trop tard pour être portés au compte de l'exercice précédent.

(2) Y compris divers dons s'élevant ensemble à 6,380 francs.

		Report	6,846 f.	74 c.

HESSE-ÉLECTORALE.

	florins.	kr.		
Diocèse de Fulde. . .	876	7	1,877	40

DUCHÉ DE NASSAU.

Diocèse de Limbourg. .	524	29	1,123	90

WURTEMBERG.

Diocèse de Rottenbourg.	8,408	4	18,017	32
			27,865 f.	36 c.

AMÉRIQUE DU NORD.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

	liv. can.	sh.	d.		
Dioc. de QUÉBEC (Canada).	1,839	5	0 1/2	39,047 f.	30 c.
— de Montréal (id.) (1)	1,051	10	»	22,323	»»
— de Toronto (id.) (2). . . .				253	18
— d'Halifax (Nouvelle-Écosse) .				1,836	»»
— du Nouveau-Brunswick. . .				1,147	50

ÉTATS-UNIS.

	dollars.			
Diocèse de New-Yorck. .	9	12	45	60
— de la Nouvelle-Orléans	700	»	3,500	»»

MEXIQUE.

De divers diocèses.	9,797	10
	77,949 f.	68 c.

(1) Cette somme est le montant de la recette de 1848.

(2) Cette somme a été recueillie parmi les sauvages de Manitouline.

AMÉRIQUE DU SUD.

BRÉSIL.

Diocèse de Bahia.	3,607 f.	94 c.
— de Rio-Janeiro.	6,178	40

CHILI.

	piastres.	réaux.		
Diocèse de Santiago. . .	2,482	3	11,791	28
— de Coquimbo. . .	85	5	406	72
			21,984 f.	34 c.

BELGIQUE.

Diocèse de Malines. . . .	35,773 f.	30 c.
— de Bruges.	28,854	89
— de Gand	35,423	78
— de Liége.	44,014	25
— de Namur	10,475	90
— de Tournay (1). . . .	26,852	71
	181,394 f.	83 c.

EMPIRE BIRMAN.

Vicariat apostolique de Pégu et Ava . 415 f. »» c.

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

	liv. st.	sh.	d.		
District de Londres. .	292	15	»»	7,465 f.	02 c.
— de Lancastre. .	322	14	1	8,229	36
				15,694 f.	38 c.

(1) Y compris un don de 658 francs.

	Report			15,694 f.	38 c.
	liv. st.	sh.	d.		
District d'Yorck. . .	220	16	1	5,630	41
— du Nord. . .	65	12	6	1,673	43
— du Centre. . .	97	»»	9	2,474	25
— de l'Est. . .	37	7	4	952	73
— de l'Ouest. . .	136	10	8	3,481	58
Pays de Galles. . .	49	1	11	1,251	93
ÉCOSSE.					
District de l'Est. . .	130	»	»	3,315	»»
— du Nord . . .	50	»	»	1,275	»»
— de l'Ouest. . .	55	»	»	1,402	50
IRLANDE.					
Diocèse d'Armagh . .	852	12	»	2,106	30
— d'Ardagh . . .	9	16	4	250	33
— de Clogher. . .	4	9	»	113	48
— de Derry . . .	11	7	6	290	06
— de Down et Connor. . . .	33	5	1	847	98
— de Dromore . .	9	3	4	233	75
— de Kilmore . .	19	9	2	496	19
— de Meath. . .	90	13	4½	2,312	05
— de Raphoë. . .	1	1	8	27	63
— de Cashel. . .	49	16	4	1,270	32
— de Cloyne et Ross	103	14	8	2,645	20
— de Corck. . .	308	11	11½	7,868	25
— de Kerry . . .	16	6	2	415	86
— de Killaloë . .	45	17	3½	1,169	54
— de Limerick . .	21	1	5	537	31
— de Waterford. .	237	1	7	6,045	52
— de Dublin. .	1,112	17	1½	28,377	84
				92,158 f.	82 c.

	liv. st.	sh.	d.		
			Report	92,158 f.	82 c.
Diocèse de Ferns.	118	19	7	3,033	97
— de Kildare et Leighlin	96	5	6 1/2	2,455	06
— d'Ossory	66	5	2	1,689	58
— de Tuam	10	12	2	270	30
— d'Achonry	3	1	8	78	63
— d'Elphin	18	15	10	479	19
— de Galway	103	9	8	2,638	82

COLONIES BRITANNIQUES.

Cap de Bonne-Espérance	765	» »
Dominique (île)	90	50
Gibraltar	1,501	50
Inde	63	75
Jafnapatam (Ceylan)	237	» »
Maurice (île)	2,289	40
	107,751 f.	52 c.

ÉTATS DE L'ÉGLISE (1).

	écus romains.				
ROME	5,372	13		29,196 f.	36 c.
Diocèse d'Acquapendente	40	»		217	39
— d'Alatri	100	»		543	48
— d'Assise	52	»		282	61
— d'Ancône	75	»		407	61
— d'Ascoli	175	62	5	954	48
— d'Albano	48	33	5	262	69
Abbaye des trois Fontaines	61	49		334	19
Diocèse de Bagnorea	7	03		38	21
— de Bénévent	164	80		895	65
— de Bertinoro et Sarsina	29	19		158	64
				33,291 f.	31 c.

(1) Les aumônes des Etats de l'Eglise portées au présent compte sont le résultat de la recette de 1848.

	écus romains.			
		Peport	33,291 f.	31 c.
Diocèse de Bologne. .	1,710	»	9,293	48
— de Citta di Castello.	140	41	763	10
— de Camerino. .	90	40	491	30
— de Civita-Vecchia.	70.	»»	380	44
— de Césène. . . .	132	74	721	41
— de Cagli et Pergola.	68	93	374	62
— de Fabriano. . . .	143	»»	777	17
— de Faenza. . .	210	»»	1,141	30
— de Fano. . . .	312	»»	1,695	65
— de Ferrare. . .	704	50 5	3,828	83
— de Forli. . . .	164	»»	891	30
— de Fossombrone. .	65	40	355	43
— de Foligno. . .	67	17	365	05
— de Forlimpopoli. .	33	60	182	61
— de Frascati. . .	49	85	270	92
— d'Iesi.	116	12	631	09
— d'Imola.	450	»»	2,445	65
— de Lorette. . . .	20	»»	108	70
— de Macerata. . .	42	»»	228	26
— de Montefeltre. .	175	75	955	16
— de Narni. . . .	22	91	124	51
— de Nocera. . .	70	»»	380	44
— de Norcia. . . .	20	»»	108	70
— d'Osimo. . . .	17.	30	94	02
— de Pesaro . . .	512.	»»	2,782	61
— de Pérouse. . .	271	90	1,477	72
— de Palestrina . .	61	55	334	51
— de Pennabilli. .	223	»»	1,211	96
— de Poggio-Mirteto.	46	62	253	37
— de Rimini. . .	150	»»	815	22
			66,775f.	84c.

	Report			66,775 f.	84 c.
	écus romains.				
Diocèse de Recanati.	61	»»		331	52
— de Ripatransone.	77	20		419	57
— de Senigallia.	167	95		912	77
— de San-Severino.	42	»»		228	26
— de SPOLETTE.	162	70		884	24
— de Subiaco.	10	»»		54	35
— de Todi.	25	»»		135	87
— de Tolfa.	34	»»		184	78
— de Terracine.	57	30		311	41
— de Tivoli.	65	20		359	78
— de Terni.	35	71	5	194	10
— d'Urbania (1).	175	96		956	31
— d'URBINO.	35	»»		190	22
— de Viterbe.	30	05		163	32
— de Toscanella.	27	17	5	147	69
				72,250 f.	03 c.

ESPAGNE.

	réaux.		
De divers diocèses (2).	77,743	21	19,435 f. 90 c.

GRÈCE.

	drachmes.			
Diocèse de NAXIE.	49	22	44	30
— de Syra	222	22	200	»»
— de Tine.	1,499	»»	1,339	»»
			1,583 f	30 c.

(1) Y compris un don de 48 f. 70 c., soit : écus romains 8, 96.

(2) Y compris 7,317 f. 30 c. provenant de l'île de Cuba ; et un don de 200 f. à partager entre les quatre Missions les plus pauvres des quatre parties du monde.

LEVANT.

	piastres turques.			
Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE . .	7,325	»»	1,693 f.	50 c.
— de Sophia. . .	1,610	10	372	50
Diocèse de SMYRNE. . .	2,895	»»	600	»»
— de Scio (1).			»	»»
— de Beyrouth. . .	320	»»	80	»»
— de Damas. . .	1,376	»»	313	50
Vicariat apostolique de l'ÉGYPTE. . . .	4,133	20	1,021	»»
Syrie			50	»»
Vicariat apostolique de Tunis			152	»»
Tripoli de Barbarie (2). . . .			»	»»
			4,282 f.	50 c.

LOMBARD-VÉNITIEN (ROYAUME).

	liv. autrich.			
Diocèse de MILAN.	23,960	38	20,312 f.	36 c.
— de Bergame. .	9,705	68	8,250	»»
— de Lodi	189	12	155	»»
— de Trente (3).	5,446	31	4,565	69
— de Concordia .	300	»»	252	40
— d'Udine. . .	4,552	73	3,830	30
De divers diocèses de la Haute-Italie (4).	7,749	40	6,458	35
			43,824 f.	10 c.

(1) 863 1/10 piastres turques, annoncées, ne sont point encore parvenues.

(2) 180 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(3) Y compris 800 f. provenant de la ville de Roverdo.

(4) Y compris un don de 500 f.

ILE DE MALTE.

	écus maltais.	
Diocèse de Malte.	6,000 »»	12,360 f. 53 c.

DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi.	484 f. 25 c.
— de Guastalla.	498 44
— de Massa.	2,027 »»
— de Modène (1). . . .	6,661 08
— de Nonantola. . . .	328 37
— de Reggio.	5,500 »»
	15,499 f. 14 c.

OCÉANIE.

Diocèse d'Adélaïde (Australie).	255 f »» c.
Vicariat apostolique de l'Océanie centrale.	7 15
	262 f. 15 c.

DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino.	301 f. 47 c.
— de Parme.	3,587 37
— de Plaisance (2). . .	5,545 73
— de Pontremoli (3). .	512 40
	9,946 f. 97 c.

PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de Bois-le-Duc.	24,509 f. 96 c.

(1) Y compris divers dons, savoir : 1,894 f. 53 c., 191 f. 47 c., et 120 f.

(2) Y compris un don de 197 f. 96 c. offert par un prêtre de Plaisance, et un autre de 59 f. 42 c. pour le baptême et le rachat des enfants d'infidèles.

(3) Cette somme a été reçue par la voie de Toscane.

	Report	24,609 f. 96 c.
Vicariat apostolique de Bréda.	4,232	80
— du Limbourg. . . .	13,937	49
— du Luxembourg. . .	9,786	93
De divers archiprêtrés . . .	28,892	39
		81,359 f. 57 c.

PORTUGAL.

	reis.		
Diocèse de Braga . .	57,600	360 f.	»» c.
— d'Aveiro. . .	40,800	255	»»
— de Coïmbre. .	156,355	977	22
— de Pinhel. . .	9,600	60	»»
— de Porto . . .	449,070	2,806	69
— de Thomar . .	4,800	30	»»
— de Viseu. . .	151,100	944	38
— d'Evora . . .	186,000	1,162	50
— de Beja . . .	45,320	283	25
— de Crato. . .	15,360	96	»»
— de Faro. . .	42,000	262	50
— de Lisbonne . .	1,020,770	6,380	01
— de Guarda. . .	105,600	660	»»
— de Leïria. . .	92,010	575	06
— d'Angra (Açores).	312,960	1,956	»»
— de Funchal (Madère).	15,150	94	69
		16,903 f.	30 c.

PRUSSE.

GRAND-DUCHÉ DE POSEN.

	thalers.	sil.	pf.	
Diocèse de Posen. . .	1,850	»»	»	6,937 f. 50 c.

PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Culm. .	342	24	1	1,290 97
				8,228 f. 47 c.

	thalers.	sil.	pf.	Report 8,228 f.	47 c.
Diocèse de Varmie. .	2,399	27	9	8,884	18
PROVINCE RHÉNANE.					
Diocèse de Cologne.	23,480	7	5	88,050	92
— de Trèves. .	3,049	3	3	11,434	15
SILÉSIE.					
Diocèse de Breslau.	2,500	»	»	9,145	»»
WESTPHALIE.					
Diocèse de Munster .	7,892	16	2	29,041	31
— de Paderborn .	5,376	27	7	20,163	44
				174,947 f.	47 c.

ÉTATS SARDES.

DUCHÉ DE GÊNES.		
Diocèse de Gênes.	21,468 f.	09 c.
— d'Albenga (1).	2,946	75
— de Bobbio (2).	»	»»
— de Nice.	3,497	85
— de Sarzane (3).	1,673	24
— de Savone.	2,790	04
— de Vintimille.	1,161	55
PIÉMONT.		
Diocèse de Turin. (4).	52,497	76
— d'Acqui.	3,098	17
— d'Albe.	3,774	07
— d'Aoste.	5,500	»»
	98,405 f.	52 c.

(1) 72 f., annoncés, ne sont pas encore parvenus.

(2) 540 f. 50 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(3) Y compris un don de 250 f. offert par un ecclésiastique.

(4) Y compris un don de 500 f. pour le baptême des enfants chinois; et divers autres dons s'élevant ensemble à 1,800 f.

	Report	98,405 f. 52 c.
Diocèse d'Asti.	2,800	» »
— de Coni.	1,600	» »
— de Fossano.	2,609	30
— d'Ivrée.	6,229	70
— de Mondovi	5,033	20
— de Pignerol.	3,157	» »
— de Saluces	4,050	» »
— de Suse.	1,280	10
— de Verceil (1).	5,549	85
— d'Alexandrie.	1,863	20
— de Bielle.	4,728	» »
— de Casal.	5,205	45
— de Novare.	6,000	» »
— de Tortone.	6,000	53
— de Vigevano.	2,143	» »
SARDAIGNE.		
Diocèse de Cagliari.	90	» »
SAVOIE.		
Diocèse de Chambéry.	9,200	» »
— d'Annecy.	20,400	» »
— de Moutiers.	5,185	» »
— de St-Jean-de-Maurienne.	2,500	» »
	194,027 f.	85 c.

DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

	ducats.	gr.	
Diocèse de Naples . .	6,633	94	29,194 f. 60 c.
— de Nocera de Pagani.	240	»	1,056 19
			30,250 f. 79 c.

(1) Y compris un don de 500 f.

	ducats.	gr.	Report	30,250 f. 79 c.
Diocèse de TRANI et NAZARETH.	82	40	362	63
— de Castellamare. .	120	»	528	09
— de Pouzzoles. . .	60	»	264	05
— de Lecce. . . .	230	»	1,012	18
— de Lucera. . . .	8	»	35	21
— de Castellaneta. .	26	»	114	42
— d'Oppido. . . .	172	20	757	82
— de San-Severo. . .	66	88	294	32
— de Teramo. . . .	119	04	523	87
— de Cava. . . .	200	»	880	16
— de Gerace. . . .	130	»	572	10
— de Monopoli. . .	53	48	235	35
— de Sora. . . .	100	»	440	08
— de Molfetta. . .	130	96	576	33
— de TARENTE. . . .	71	19	313	29
— de Reggio. . . .	100	»	440	08
— de Montevergine. .	31	85	140	16
— de GAETE. (1). . .	55	60	244	63
— de Gravina, Monte-peloso et Altamura.	110	»	484	09
— de SORRENTO. . .	680	»	2,992	54
— de Gallipoli. . .	18	»	79	21
— de Boïano. . .	80	34	353	56
— de Marsi. . . .	49	32	217	05
— d'Ugento. . . .	54	»	237	64
— de Bisceglie. . .	132	»	580	90
— d'Isernia . . .	15	»	66	01
— d'Oria.	21	15	93	08
			43,089 f.	69 c.

(1) Cette somme a été recueillie dans la ville de Traetto.

		Report	43,089 f.	69 c.
	ducats.	gr.		
Diocèse de Mileto	100	»	440	08
— de Valva et Sulmona.	118	»	519	29
— d'Aquila. . . .	208	50	917	57
— du Mont-Cassin .	74	30	326	98
— d'Alife et Telese. ..	9	»	39	61
— de Sessa. . . .	104	02	457	77
— de Brindes. . .	64	89	285	57
			46,076	56
Solde de la recette de 1848 (1).			30,407	»»
			76,483 f.	56 c.

SUISSE.

	francs de Suisse.			
Diocèse de Bâle (2).	9,301	03	13,287 f.	19 c.
— de Coire. . .	2,905	98	4,151	40
— de Côme (Tessin).	2,800	»»	4,000	»»
— de Lausanne .	3,515	19	5,021	70
— de Saint-Gall.	2,405	15	3,435	93
— de Sion. . .	3,633	28	5,190	40
			35,086 f.	62 c.

TOSCANE.

	liv. tosc.	s. d.		
Diocèse de Florence (3).	10,604	» »	8,907 f.	38 c.

(1) La recette de 1848 s'élevait à la somme de 50,407 f., dont 20,000 f. seulement étaient arrivés avant la clôture du compte de la susdite année, où ils ont été inscrits.

(2) Y compris deux dons, l'un de 428 f. 57 c.; l'autre de 90 f. pour le baptême des enfants d'infidèles.

(3) Y compris un don de 504 f.

	liv. tosc.	s.	d.	f.	c.
			Report	8,907 f.	38 c.
Diocèse de Colle. . .	527	10	»	442	68
— de Fiesole . .	3,084	17	8	2,590	56
— de Pistoie (1).	1,923	6	8	1,615	60
— de Prato (2).	1,898	10	8	1,594	74
— de San-Miniato.	2,400	»	»	2,016	»»
— de San-Sepolcro.	2,480	»	»	2,083	20
— de Pise. . .	5,000	»	»	4,200	»»
— de Livourne .	1,500	»	»	1,260	»»
— de Sienne. .	2,026	13	4	1,702	40
— d'Arezzo . .	1,269	4	»	1,066	12
— de Chiusi . .	199	»	»	167	16
— de Cortone. .	500	»	»	420	»»
— de Grosseto .	320	»	»	268	80
— de Massa et Populonia. .	500	»	»	420	»»
— de Modigliana.	994	»	»	834	96
— de Monte-Pulciano . .	293	6	8	246	40
— de Pescia. .	650	»	»	546	»»
— de Pienza. .	109	13	4	89	60
— de Sovana. .	1,200	»	»	1,008	»»
— de Volterra .	1,200	»	»	1,008	»»
— de Lucques. .	9,243	14	»	6,813	»»
				39,300 f.	60 c.

	écus romains.				
De divers pays de l'Italie. (Versé à Rome). .	496	13	»	2,696 f.	36 c.

(1) Y compris un don de 168 f.

(2) Y compris un don de 84 f. pour le baptême des enfants de la Chine.

De diverses contrées du Nord de l'Europe.	548 f. 32 c
Recouvrement de 1,500 f. sur le montant de diverses lettres de change qui avaient été portées au compte rendu de 1847 comme non encore recouvrées.	1,500 f. » » c.



La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1849, a été arrêtée dans l'ordre suivant:

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse).	30,000 f. »» c.
A Mgr Murdoch, évêque, vicaire apostolique du district occidental (Ecosse).	25,000 »»
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Ecosse).	25,000 »»
Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre). . . .	2,000 »»
Vicariat apostolique du district du Nord (Angleterre)	3,000 »»
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Jersey . . .	4,000 »»
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Guernesey. .	3,000 »»
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission d'Aurigny. . .	2,000 »»
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles (Angleterre).	9,000 »»
Mission des Oblats de Marie Immaculée en Cornouailles (Angleterre)	9,000 »»
A Mgr Haly, évêque de Kildare	
	112,000 f. »» c.

Report	112,000 f. »» c.
et Leighlin.	2,000 »»
Séminaire de Drumcondra (Irlande).	7,200 »»
A Mgr Delany, évêque de Corck (Irlande).	10,000 »»
A Mgr Egan, évêque de Kerry (Irlande).	14,080 »»
A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar.	6,000 »»
Diocèse de Lausanne et Genève.	32,000 »»
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle (Suisse).	5,000 »»
A Mgr Gaspard de Carl, évêque de Coire (Suisse).	8,200 »»
Diverses Missions de l'Allemagne et du nord de l'Europe.	150,200 »»
Missions allemandes des Rédemptoristes	3,600 »»
A Mgr Antoine de Stefano, évêque, vicaire apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels).	15,000 »»
A Mgr Parsi, évêque administrateur du vicariat apostolique de la Valachie et de la Bulgarie	15,000 »»
Vicariat apostolique de la Bosnie.	5,000 »»
A Mgr Barisich, évêque, vicaire apostolique de l'Herzégovine.	5,000 »»
Mission de la Compagnie de Jésus dans l'Herzégovine	1,600 »»
Mission de Trébigne.	3,000 »»
	394,880 f. »» c.

Report	394,880 f. »» c.	
A Mgr Topich, évêque d'Alessio.	2,000	»»
A Mgr Bogdanovich, évêque administrateur du diocèse de Scopia.	3,000	»»
A Mgr Severini, évêque de Sappa.	4,000	»»
A Mgr Pooten, évêque administrateur du diocèse d'Antivari.	2,500	»»
A Mgr d'Ambrosio, archevêque de Durazzo	2,000	»»
A Mgr Topich, évêque administrateur du diocèse de Scutari.	3,500	»»
A Mgr Dodmassei, évêque de Pulati	2,500	»»
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople.	40,000	»»
A Mgr Hassun, archevêque arménien catholique de Constantinople.	15,000	»»
Mission des Lazaristes à Constantinople, collége, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité, impressions, etc.	34,700	»»
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégué apostolique pour la Grèce.	14,000	»»
Mission des RR. PP. Capucins à Syra.	300	»»
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.	3,000	»»
Missions de la Compagnie de Jésus en Grèce.	8,400	»»
A Mgr Cuculla, évêque de Santorin.	1,000	»»
Mission des Lazaristes et établis-		
	530,780 f. »» c.	

	Report	530,780 f. »» c.
sement des Sœurs de la Charité à Santorin		6,000 »»
Diocèse de Corfou.		8,000 »»
Mission des RR. PP. Capucins à Céphalonie.		2,000 »»
Mission des RR. PP. Capucins dans l'île de Candie.		3,000 »»
A Mgr Sant, archevêque-évêque de Malte, pour l'établissement catholique des Sœurs de Saint-Joseph à Malte.		3,000 »»
		552,780 f. »» c.

MISSIONS D'ASIE.

Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité, etc.	15,900 f. »» c.
Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne	6,000 »»
A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie mineure.	4,000 »»
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	2,000 »»
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Rhodes.	7,000 »»
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Mételin.	4,000 »»
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Bournabat.	1,500 »»
Mission de l'île de Chypre. .	10,000 »»
	50,400 f. »» c.

Report	50,400 f.	»» c.
Mission des RR. PP. Capucins dans le Levant.	2,500	»»
Mission des RR. PP. Capucins dans l'Anatolie.	7,000	»»
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie	10,000	»»
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie	3,000	»»
Missions des Lazaristes en Syrie, Sœurs de la Charité à Beyrouth, collége d'Antoura, etc.	32,333	»»
Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie.	30,560	»»
A Mgr Villardell, archevêque, délégué apostolique au Liban, et pour les divers Rits-Unis. . . .	10,013	»»
A Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem.	30,839	»»
Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour la Mission de Terre-Sainte.	3,000	»»
Mission d'Aden (Arabie). . . .	2,000	»»
A Mgr Merciaj, archevêque, délégué apostolique dans la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie mineure.	13,500	»»
Missions des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan.	10,000	»»
A Mgr Trioche, archevêque de Babylone et délégué apostolique en Perse.	7,000	»»
Mission arménienne en Perse.	4,000	»»
	216,145 f.	»» c.

Report	216,145 f. » » c.
Mission des Lazaristes en Perse.	14,000 » »
A Mgr Carli, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins).	20,000 » »
A Mgr Hartmann, évêque, vicaire apostolique de Patna. . . .	13,580 » »
A Mgr Carew, archevêque, vicaire apostolique de Calcutta. .	10,000 » »
A Mgr Olife, évêque, vicaire apostolique de Dacca.	14,000 » »
A Mgr Whelan, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes).	3,000 » »
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, archevêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes).	18,000 » »
Mission de Koulan.	15,000 » »
Mission de Mangalore. . . .	10,000 » »
A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry (Congrégation des Missions étrangères).	32,594 » »
Mission de Maïssour (Congrégation des Missions étrangères). . .	26,465 » »
Mission de Coimbatour (Congrégation des Missions étrangères). .	21,615 » »
A Mgr Canoz, évêque, vicaire apostolique du Maduré (Mission de la Compagnie de Jésus).	56,820 » »
A Mgr Fenelly, évêque, vicaire apostolique de Madras. . . .	18,000 » »
	487,619 f. » » c.

Report	487,619 f.	»» c.
Mission d'Hyderabad . . .	20,000	»»
Mission de Vizagapatam. . .	15,000	»»
A Mgr Gaetano Antonio, évêque, vicaire apostolique de Colombo (Ceylan).	2,500	»»
A Mgr Bettachini, évêque, vicaire apostolique de Jafnapatam (Ceylan).	15,000	»»
A Mgr Balma, évêque, vicaire apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la sainte Vierge).. ..	20,000	»»
Mission du Thibet (Congrégation des Missions étrangères). . . .	11,980	»»
A Mgr Maresca, évêque. administrateur du diocèse de Nankin.	15,000	»»
A Mgr Louis de Castellazzo, évêque, vicaire apostolique du Chan-Tong.	7,000	»»
A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés).	25,000	»»
A Mgr de Moretta, évêque, vic. apostolique du Chan-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins). .	11,000	»»
A Mgr de Donato, évêque, vicaire apostolique du Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins) . .	12,000	»»
A Mgr Forcade, évêque, vicaire apostolique du Japon, pour la Mission de Hong-Kong.	12,000	»»
Procure des Missions italiennes de la Chine à Hong-Kong. . .	3,000	»»
Mission de Canton.	19,197	»»
	676,296 f.	»» c.

Report	676,296 f.	» » c.
A Mgr Pérocheau, évêque, vic. apost. du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères).	29,894	» »
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yun-Nan (Congrégation des Missions étrangères). . .	17,082	» »
A Mgr Albrand, évêque, vicaire apostolique du Koueï-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères).	19,102	05
Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Hong-Kong.	28,333	» »
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains).	7,000	» »
A Mgr Daguin, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie-Mongole (Mission des Lazaristes). . . .	5,000	» »
A Mgr Mouly, évêque, pour les Missions des Lazaristes dans le diocèse de Pékin.	4,000	» »
A Mgr Baldus, évêque, vic. apost. du Ho-Nan (Mission des Lazaristes).	6,000	» »
A Mgr Larribe, évêque, vic. apost. du Kiang-Si (Mission des Lazaristes).	7,000	» »
A Mgr Lavaissière, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang (Mission des Lazaristes). . . .	5,000	» »
Procure des Lazaristes à Macao.	3,000	» »
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine.	41,120	» »
A Mgr Verrolles, évêque, vicaire		
	848,827 f.	05 c.

Report	848,827 f. 05 c.
apostolique de la Mandchourie (Congrégation des Missions étrangères) .	25,119 »»
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de la Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . .	12,915 »»
A Mgr Forcade, évêque, vicaire apostolique du Japon (Congrégation des Missions étrangères). . .	11,980 »»
Pour les Vicariats apostoliques du Tong-King oriental et du Tong-King central (Missions des RR. PP. Dominicains)	15,000 »»
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères)	23,857 »»
A Mgr Gauthier, évêque, vicaire apostolique du Tong-King méridional (Congrégation des Missions étrangères).	20,990 »»
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (Congrégation des Missions étrangères).	22,922 »»
A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Congrégation des Missions étrangères).	19,510 »»
A Mgr Bouchot, évêque, vic. apost. de la presqu'île Malaise (Congrégation des Missions étrangères).	27,097 »»
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire	
	1,028,732 f. 05 c.

Report	1,028,732 f. 05 c.
apostolique de Siam (Congrégation des Missions étrangères). . . .	17,700 »»
Collége de Pulo-Pinang (Congrégation des Missions étrangères).	20,000 »»
	1,066,432 f. 05 c.

MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Pavy, évêque d'Alger. .	35,000 f. »» c.
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le diocèse d'Alger.	8,000 »»
Séminaire arabe en Afrique (Compagnie de Jésus).	10,000 »»
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). .	18,000 »»
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie . . .	4,000 »»
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Egypte, et pour les divers Rits Unis	20,000 »»
Mission des Lazaristes à Alexandrie d'Egypte, établissements des Frères de la doctrine chrétienne et des Sœurs de la Charité, etc. . .	33,400 »»
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés dans la Haute-Egypte. . .	10,000 »»
A Mgr de Jacobis, évêque, pour la Mission d'Abyssinie (Mission des Lazaristes).	12,000 »»
A Mgr Massaia, évêque, vicaire apostolique des Gallas (Mission des RR. PP. Capucins).	11,000 »»
	161,400 f. »» c.

Report	161,400 f. »» c.
A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie occidentale. . . .	18,000 »»
A Mgr Devereux, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie orientale	24,000 »»
A Mgr Bessieux, évêque, vic. apost. des Deux-Guinées (Mission de la Congrégation du Saint-Esprit). .	50,080 »»
Mission du Sénégal.	4,000 »»
A Mgr Monnet, évêque, vicaire apostolique de Madagascar . . .	24,000 »»
	281,480 f. »» c.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Provencher, évêque, vicaire apostolique de la Baie d'Hudson. .	12,000 f. »» c.
Mission des Oblats de Marie Immaculée à la Baie d'Hudson. . . .	15,000 »»
A Mgr Walsh, évêque d'Halifax (Nouvelle-Ecosse).	20,000 »»
A Mgr Dollard, évêque du Nouveau-Brunswick.	8,000 »»
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town	5,000 »»
A Mgr Guigue, évêque de Bytown (Haut-Canada)	22,547 60
A Mgr Larkins, évêque de Toronto (Haut-Canada).	20,000 »»
A Mgr Phelan, évêque administrateur de Kingston (Haut-Canada). .	9,000 »»
	111,547 f. 60 c.

Report	111,547 f.	60 c.
A Mgr Signay, archevêque de Québec (Bas-Canada)	36,499	70
A Mgr Bourget, évêque de Montréal (Bas-Canada).	22,323	»
Missions de la Compagnie de Jésus au Canada.	30,840	»
A Mgr Demers, évêque de Vancouver	12,000	»
A Mgr Alexandre Blanchet, évêque de Walla-Walla (Etats-Unis). . .	12,000	»
Mission des Oblats de Marie Immaculée dans l'Orégon. . . .	16,000	»
A Mgr Norbert Blanchet, archevêque d'Orégon-City (Etats-Unis). . .	32,000	»
A Mgr Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis).	18,000	»
A Mgr Lefévère, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit (Etats-Unis)	16,000	»
A Mgr Rapp, évêque de Cleveland (Etats-Unis)	15,000	»
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (Etats-Unis).	8,000	»
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg (Etats-Unis).	11,000	»
A Mgr Whelan, évêque de Richmond (Etats-Unis)	12,000	»
Diocèse d'Hartford (Etats-Unis).	10,000	»
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck (Etats-Unis)	20,000	»
A Mgr Mac-Closkey, évêque d'Albany (Etats-Unis)	10,000	»
	393,210 f.	30 c.

Report	393,210 f. 30 c.
A Mgr Timon, évêque de Buffalo (Etats-Unis)	30,080 » »
A Mgr Miles, évêque de Nashville (Etats-Unis).	6,000 » »
A Mgr Flaget, évêque de Louisville (Etats-Unis).	9,900 » »
Mission des RR. PP. Trappistes dans le dioc. de Louisville (Etats-Unis)..	3,000 » »
A Mgr de Saint-Palais, évêque de Vincennes (Etats-Unis). . . .	30,000 » »
Aux établissements de la Congrégation de Sainte-Croix aux Etats-Unis.	9,500 » »
A Mgr Kenrick, archevêque de Saint Louis (Etats-Unis). . . .	15,000 » »
A Mgr Henni, évêque de Milwaukie (Etats-Unis)	12,000 » »
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock (Etats-Unis).	8,000 » »
A Mgr Van de Velde, évêque de Chicago (Etats-Unis).	30,000 » »
A Mgr Chanches, évêque de Natchez (Etats-Unis).	15,000 » »
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis).	18,000 » »
A Mgr Portier, évêque de Mobile (Etats-Unis).	18,000 » »
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston (Etats-Unis)	30,000 » »
A Mgr Odin, évêque de Galveston (Etats-Unis).	35,000 » »
	662,690 f. 30 c.

Report	662,690 f. 30 c.
A Mgr Montgomery, évêque de Monterey (Etats-Unis).	10,000 »»
Mission des Lazaristes aux Etats-Unis.	25,000 »»
Missions de la Compagnie de Jésus aux Montagnes-Rocheuses (Etats-Unis).	41,120 »»
Mission des RR. PP. Dominicains dans le Wisconsin (Etats-Unis). . .	6,000 »»
A Mgr Smith, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises.	20,000 »»
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . .	8,000 »»
Mission de la Compagnie de Jé- à la Jamaïque.	5,140 »»
A Mgr Hynes, évêque, vicaire apostolique de la Guyane britannique.	14,000 »»
Vicariat apostolique de Curaçao. / Mission de Surinam. . . .	47,000 »»
Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . .	10,000 »»
	848,950 f. 30 c.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

A Mgr Jaussen, évêque, vicaire apostolique des Archipels de Mangareva, de Tahiti, etc. (Missions de la Congrégation de Picpus) . .	45,000 f. »» c.
A Mgr Maigret, évêque, vicaire apostolique de l'Archipel Sandwich (Mission de la Congrégation de Picpus).	30,634 »»
	75,634 f. »» c.

Report	75,634 f. »	» c.
A Mgr Baudichon, évêque, vicaire apostolique de l'Archipel des Marquises (Missions de la Congrégation de Picpus).	15,000	»
Procure de la Congrégation de Picpus à Valparaiso, pour ses Missions de l'Océanie.	10,000	»
A Mgr Pompallier, évêque d'Auckland (Nouvelle-Zélande). . . .	30,000	»
A Mgr Viard, évêque de Port-Nicholson (Nouvelle-Zélande). . .	40,000	»
Vicariat apostolique de la Mélanésie.	28,000	»
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (Missions des RR. PP. Maristes). .	64,200	»
A Mgr Douarre, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie (Missions des RR. PP. Maristes). .	60,000	»
Procure des RR. PP. Maristes à Sydney (Australie).	12,000	»
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie).	25,000	»
A Mgr Murphy, évêque d'Adélaïde (Australie).	15,000	»
Diocèse de Perth (Australie). .	35,113	56
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diémen). .	12,000	»
	421,947 f.	56 c.

Au moment de mettre sous presse le compte-rendu qui précède, nous recevons la note des recettes effectuées dans les Etats de l'Eglise en 1849; nous l'inscrivons ici, sauf à en reporter le montant à l'exercice 1850.

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.				
ROME.	3,881	36	5	21,094 f.	38 c.
Diocèse d'Alatri. . .	150	»		815	22
— d'Albano. . .	5	20		28	26
— d'Amelia. . .	10	40		56	52
— d'Anagni. . .	70	»		380	43
— d'Ancône . .	85	»		461	96
— d'Assise. . .	62	13		337	66
— d'Ascoli . . .	160	30	5	871	22
— de Bagnorea. .	88	80		482	61
— de Bertinoro. .	79	23		430	60
— de Sarsina. . .	32	50		176	63
— de Bologne. . .	800	»		4,347	83
— de Cagli . . .	63	10		342	94
— de Pergola . .	18	10		98	37
— de Camerino. .	171	15		930	16
— de Césène . .	187	66		1,019	89
— de Cingoli. . .	17	»		92	39
— de Citta della Pieve.	25	»		135	87
— de Citta di Castello.	100	»		543	48
— Civita-Vecchia.	71	50		388	59
— de Corneto. .	15	»		81	52
— de Faenza. . .	240	70		1,308	15
— de Fano. . .	311	80		1,694	57
				36,119 f.	25 c.

	écus romains			
	Report		36,119 f.	25 c.
Diocèse de Ferentino.	121	08	658	04
— de Foligno.	62	15 5	337	80
— de Forli.	161	34	876	85
— de Forlimpopoli.	31	20	169	57
— de Fossombrone.	64	»	347	83
— d'Iesi.	88	33	480	05
— d'Imola.	350	»	1,902	17
— de Lorette.	50	40	273	91
— de Recanati.	67	67	367	77
— de Matelica.	83	29	452	66
— de Montalto.	23	05	125	27
— de Montefeltre.	90	85 5	493	78
— de Montefiascone.	60	74	330	11
— de Narni.	14	77	80	27
— de Nepi (Tolfa).	12	43	67	55
— de Nocera.	60	01	326	14
— de Norcia.	41	25	224	18
— d'Orvieto.	154	97	842	23
— d'Osimo.	14	»	76	09
— de Palestrina.	45	20	245	65
— de Pérouse.	260	34	1,414	89
— de Pesaro.	170	»	923	91
— de Poggio-Mirteto	10	09	54	84
— de Ravenne.	504	97	2,744	40
— de Rimini.	120	09	652	66
— de San-Severino.	48	»	260	87
— de Senigallia.	88	64	481	74
— de Terni.	22	65	123	10
— de Terracine.	57	20	310	87
— de Tivoli.	66	35	360	60
— d'Urbania et S. An-				
			52,125 f.	05 c.

	Report		52,125 f.	05 c.
	écus romains.			
gelo in Vado (1).	161	»	875	»»
Diocèse d'Urbino. .	31	26	169	89
— de Velletri . .	114	76	623	70
— de Veroli. . .	104	25	566	58
			54,360 f.	22 c.
De divers pays de l'Italie (versé à Rome). .	278	22	1,512 f.	06 c.

Nous recevons également, mais trop tard pour la comprendre dans le compte-rendu de 1849, la note des aumônes recueillies dans les différents diocèses de la Sicile, s'élevant en total à 9,492 f. 66 c., soit : 2,278 ducats 24 grains. Cette somme sera reportée au compte-rendu de 1850.

Même observation pour une somme de 196 f. 52 c., provenant du diocèse de Santorin (Archipel grec).

(1) Y compris un don de 25 f., soit : écus romains 4. 60., provenant du diocèse d'Urbania.

MISSIONS DE LA CHINE.

Extrait d'une lettre de Mgr Maresca, administrateur apostolique du diocèse de Nankin, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Chang-hai, 16 mars 1849.

« Messieurs,

« Jusqu'ici je m'étais presque borné à admirer la sainte Œuvre de la Propagation de la Foi, à prier pour son accroissement et son extension, et à bénir le ciel d'avoir suscité dans ces derniers temps un moyen si propre à faire fructifier la vigne du Seigneur. Mais aujourd'hui que l'administration d'un vaste diocèse vient de m'être confiée, et que je sens mes forces faillir pour ainsi dire sous le poids du fardeau imposé à ma faiblesse, mes regards se tournent instinctivement vers vous, comme vers la montagne sainte d'où me viendra le secours; et mon cœur me presse avant tout de vous exprimer les sentiments de gratitude dont il est pénétré pour toutes vos libéralités envers cette Mission. Je ne crois pas pouvoir le faire d'une manière qui vous soit plus agréable qu'en portant à votre connaissance les fruits de bénédictions que vos dons ont produits. Ces heureux résultats viendront, j'en ai la confiance, apporter quelque soulagement aux peines inséparables d'une

sollicitude qui, comme celle de votre Œuvre, ne connaît d'autres bornes que celles de l'univers.

« Le diocèse de Nankin était autrefois la Mission la plus florissante de la Chine. Comme toutes les autres, elle a eu ses époques de tribulations et de souffrances. Elle a eu ses autels renversés, ses temples fermés ou abattus, ses prêtres persécutés, exilés et quelquefois même mis à mort. La persécution, l'abandon de tout secours religieux pendant de bien longues années, l'ignorance et l'apostasie fruits de cet abandon lui ont fait éprouver bien des pertes douloureuses. Par une suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, cette Mission a vu venir encore plus tard que la plupart des autres la main bienfaisante qui devait cicatricer ses plaies. Enfin des jours plus sereins se sont aussi levés sur elle, et, nonobstant toute ces sources de décadence, ses quatre cents chapelles et ses soixante-dix mille fidèles lui donnent encore incontestablement le pas sur toutes les autres chrétientés de la Chine.

« Grâces à vos pieuses libéralités, Messieurs, nous avons pu mettre la main à cette œuvre de reconstruction. Les Religieux de la Compagnie de Jésus ont été appelés à venir, sous l'autorité du premier Pasteur, reprendre en sous-œuvre l'ouvrage de leurs anciens Pères. Sous nos efforts réunis, cette Mission paraît enfin sortir de son long assoupissement et rappeler même déjà son ancienne fecondité, à mesure que le nombre des ouvriers augmente. Il y a à peine cinq ou six ans que le diocèse de Nankin ne renfermait que trois ou quatre Missionnaires européens et sept ou huit prêtres indigènes, pour la plupart vieux ou infirmes. Aujourd'hui je puis déjà compter vingt-huit Missionnaires européens, quatre prêtres indigènes, cinq étudiants en théologie qui pourront être sous peu promus aux ordres

sacrés, et quatre frères coadjuteurs fort utiles à la Mission. Mon petit séminaire contient trente élèves tous indigènes, hormis un jeune Anglais. Les plus avancés font cette année-ci leur cours de Philosophie.

« A mesure que nous voyons notre nombre s'accroître, nous voyons aussi la foi de nos chrétiens se ranimer, leur ignorance diminuer de jour en jour, leur piété trouver un nouvel aliment dans la participation aux Sacrements, dans leur amour pour le salutaire exercice du Chemin de la Croix et leur dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Le saint jour du repos commence enfin sérieusement à être pour eux le jour du Seigneur et de la prière. L'érection du Chemin de la Croix dans près de trois cents localités, plus de cent chapelles construites à neuf ou considérablement réparées y ont puissamment contribué. L'établissement de plusieurs écoles de l'un et l'autre sexe, cinq cents mariages revalidés, cinq ou six mille chrétiens, la plupart avancés en âge et qui ont retrouvé dans une bonne confession la porte du bercail qu'ils ne connaissaient déjà plus, cinq mille païens adultes régénérés dans les eaux du baptême et aggrégés au troupeau de Jésus, quinze à vingt mille enfants d'infidèles qui pour la plupart sont allés, après leur baptême grossir la suite de l'Agneau sans tache, voilà en deux mots, Messieurs, ce qu'il nous a déjà été donné de réaliser ici avec votre concours.

« Quand vos libéralités, Messieurs, nous auront suffisamment pourvus d'ouvriers apostoliques, je pourrai sans sortir de mon diocèse ouvrir un nouveau et vaste champ à leur zèle. Le Kiang-Nan qui le compose, renferme, terme moyen, une population de quarante à cinquante millions d'âmes, répandus dans les deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-hoei. Cette dernière

province n'a point encore vu les envoyés du Très-Haut venir lui annoncer la bonne nouvelle. C'est donc une terre toute neuve, et comme elle n'a point encore abusé de la grâce, l'Evangile pourrait y faire de rapides progrès.

« Je dois ajouter, Messieurs, que les effets de votre bienveillance à l'égard de cette Mission se font sentir aussi à la plupart des autres. C'est qu'en effet le centre de la Mission se trouve à Chang-hai dont l'importance, sous le rapport commercial et religieux, est reconnue de tous. On regarde cette ville comme la cle de la Chine catholique. Les nombreux et florissants comptoirs qu'y ont établis les Européens facilitent grandement l'arrivée des Missionnaires. Aussi en recevons-nous en foule. C'est ici que viennent aborder les apôtres destinés à la Corée, à la Mandchourie, à la Mongolie, au Thibet, au Chan-si, au Chen-si, au Petcheli, au Honan, au Chang-tong, au Hou-pé, au Hou-nan, au Kiang-si et au Kiang-nan, c'est-à-dire à peu près aux trois quarts de la Chine.

« Si notre cœur se dilate à la vue de nos chrétiens et nous porte à nous prodiguer tout entiers à leur service, à combien plus forte raison doit-il en être ainsi à l'égard de leurs pères dans la foi. Aussi ce ministère de charité est-il spécialement cher à mon cœur, et c'est un bonheur pour moi de pouvoir partager avec eux tous, à quelque Société qu'ils appartiennent, le toit qui m'abrite et la table qui me nourrit. Je consacre au moins le tiers des aumônes qu'on peut me faire à payer cette dette sacrée de l'hospitalité, et je sacrifierai jusqu'à ma dernière obole plutôt que d'y manquer...

« Agréez, etc.,

« † F. Xavier Maresca, *Ev. de Solen*,

« *Administrateur apostolique de Nankin.* »

MISSIONS DU THIBET.

Lettre de M. Huc, Missionnaire apostolique en Mongolie, à M. Etienne, Supérieur-Général à Paris (1).

(Suite et fin de la Relation du Voyage au Thibet.)

« Tsiamdo présente l'aspect d'une vieille ville en décadence. Ses grosses maisons construites avec une choquante irrégularité, s'éparpillent confusément sur une vaste étendue de terrain, laissant de tout côté de grands espaces vides ou recouverts de décombres; à part quelques constructions de fraîche date, tout le reste porte l'empreinte d'une extrême vétusté. La population nombreuse qu'on remarque dans les divers quartiers de la ville est sale, mal peignée et croupissant dans une oisiveté profonde.

« Il nous a été difficile de deviner quels pouvaient être les moyens d'existence des habitants de Tsiamdo. Ils sont sans arts, sans industrie, et on peut dire aussi

(1) Cette lettre fait suite à la correspondance du même Missionnaire, publiée dans les Nos 122, 125 et 127 des Annales.

presque sans agriculture. Les environs de la ville ne présentent en général que des plages sablonneuses, et très-peu favorables à la culture des céréales. On y fait pourtant quelques récoltes d'orge grise, mais elles sont sans doute bien insuffisantes pour l'alimentation du pays. Il est probable que le musc, les peaux de bœufs sauvages, la rhubarbe, les turquoises bleues et la poudre d'or fournissent à ces populations les moyens de faire un peu de commerce, et de se procurer les choses nécessaires à la vie.

« Quoique Tsiamdo montre peu de luxe et d'élégance, on peut y admirer néanmoins une grande et magnifique lamaserie, située vers l'ouest, sur une plate-forme élevée qui domine le reste de la ville. Elle est habitée par environ deux mille Lamas qui, au lieu d'avoir chacun leur petite maisonnette, comme cela se pratique dans les autres couvents bouddhiques, demeurent tous ensemble dans les vastes édifices dont le temple principal est entouré. Les décorations somptueuses qui ornent ce temple, le font regarder comme un des plus beaux et des plus riches du Thibet. La lamaserie de Tsiamdo a pour Supérieur un Lama Houtouktou (1) qui est en même temps souverain temporel de toute la province de Kham.

« A cinq cents *lys* de *Tsiamdo*, en allant vers les frontières de Chine, on rencontre une ville nommée *Djaya* qui, avec les contrées qui en dépendent, est soumise à un grand Lama portant le titre de *Tchaktchouba*. Cette dignité lamanesque est peu inférieure à celle de Houtouktou. A l'époque où nous étions dans le Thibet,

---

(1) La dignité sacerdotale des *Lamas Houtouktous* n'est inférieure qu'à celle du *Talé-Lama*, chef politique et religieux du Thibet.

il s'était élevé une grande lutte entre le Houtouktou de Tsiamdo et Tchaktchouba de Djaya. Ce dernier, jeune Lama audacieux et entreprenant, s'était déclaré Houtouktou, en vertu d'un vieux diplôme qui lui aurait été accordé dans ses vies antérieures par le Talé-Lama. Il voulait en conséquence faire valoir ses droits à la suprématie, et réclamait le siége de *Tsiamdo* avec le gouvernement de la province de Kham. Le Houtouktou de Tsiamdo, Lama d'un âge très-avancé, ne voulait pas se démettre de son autorité, et alléguait de son côté des titres authentiques, envoyés par la cour de Pékin, et ratifiés par le grand Lama de H'Lassa. Toutes les tribus et toutes les lamaseries de la province étaient entrées dans cette querelle, et avaient pris parti, les unes pour le jeune, et les autres pour le vieux Houtouktou. Après de longues et inutiles contestations, soit écrites, soit verbales, on en vint aux armes, et pendant une année entière ces peuplades sauvages et fanatiques se livrèrent de sanglantes batailles. Des villages entiers furent détruits, et leurs habitants *taillés* en pièces. Dans leur épouvantable fureur, ces farouches combattants portaient partout le ravage. Ils poursuivaient dans les déserts, à coups de flèches et de fusils, les troupeaux de chèvres et de bœufs à long poil; et, dans ces courses de destruction, ils ne manquaient jamais d'incendier les forêts qu'ils rencontraient sur leur passage.

« Quand nous arrivâmes à Tsiamdo, la guerre avait cessé depuis quelques jours, et on avait consenti à une trève, dans l'espoir de réconcilier les deux partis. Des négociateurs thibétains et chinois avaient été envoyés conjointement par le Talé-Lama et par l'ambassadeur Ki-Chan. Le jeune Houtouktou de Djaya avait été appelé à cette espèce de congrès; et, de crainte de trahi-

son, il s'y était rendu avec une formidable escorte de ses plus braves partisans. Plusieurs conférences avaient eu lieu sans présenter aucun résultat satisfaisant. Ni l'un ni l'autre des deux rivaux ne voulait rien céder de ses prétentions. Les partis étaient irréconciliables, et tout faisait présager que la guerre allait bient t recommencer avec un nouvel acharnement. Il nous parut que le parti du jeune Houtouktou avait toutes les chances de triomphe, parce qu'il était le plus national, et par conséquent le plus populaire et le plus fort. Ce n'est pas que son titre fût au fond plus authentique et valût mieux que celui de son compétiteur; mais il était facile de voir que le vieux Houtouktou de Tsiamdo froissait la fierté de ces tribus, en réclamant l'arbitrage des Chinois et en s'appuyant sur la protection du gouvernement de Pékin.

« Notre sejour à Tsiamdo ne se ressentit en rien de cet état d'irritation et de colère dans lequel se trouvaient tous les esprits. Nous fûmes traités avec ces témoignages d'attention et de bienveillance que nous avions partout rencontrés sur notre route, depuis notre départ de H'Lassa. Le vieux et le jeune Houtouktou nous envoyèrent l'un et l'autre une écharpe de félicité avec une bonne provision de beurre et de quartiers de mouton.

« Nous nous arrêtâmes à Tsiamdo pendant trois jours, car notre conducteur, le Pacificateur des royaumes, avait un besoin urgent de repos. Les fatigues de cette pénible route avaient sensiblement altéré sa santé; ses jambes s'étaient tellement enflées, qu'il ne pouvait plus monter à cheval et en descendre sans le secours de plusieurs personnes. Les médecins et les sorciers de Tsiamdo qu'on consulta, donnèrent des réponses dont le sens le plus clair était que, si cette maladie guérissait,

cela ne serait pas grand'chose; mais que, si elle empirait, cela pourrait devenir sérieux. Les gens les plus raisonnables conseillaient à Ly-Kouo-Ngan de continuer sa route en palanquin. Un Mandarin chinois du lieu voulait lui vendre le sien et lui procurer des porteurs. Ce parti était sans contredit plein de prudence; mais l'avarice se mit en travers, et le malade certifia qu'il se fatiguerait bien davantage en palanquin qu'à cheval.

« A la maladie de Ly-Kouo-Ngan était venue se joindre une autre cause de retard. Une caravane chinoise, partie de H'Lassa quelques jours après nous, était parvenue à Tsiamdo le soir même de notre arrivée. Cette caravane se composait d'un *Leang-Tai*, ou fournisseur de vivres, de son fils, jeune homme de dix-huit ans, et d'une nombreuse suite de soldats et de domestiques. Nous voulûmes les laisser passer devant, car en voyageant ensemble, il eût été à craindre de ne pas trouver des logements et des oulah suffisants pour une aussi grande multitude. Le Leang-Tai et son fils allaient en palanquin. Cependant malgré toutes les commodités de ce moyen de transport, ces deux illustres voyageurs étaient tellement exténués de fatigue et découragés, qu'on doutait généralement qu'ils eussent assez de force et d'énergie pour arriver en Chine. Les Mandarins lettrés étant accoutumés à mener une vie molle et aisée, sont d'ordinaire peu propres à supporter les innombrables misères de la route du Thibet. Parmi ceux qu'on y envoie remplir les divers postes de fournisseurs, il en est peu qui aient le bonheur de revoir leur patrie.

« Le jour de notre départ, le vieux Houtouktou de Tsiamdo nous envoya une escorte de quatre cavaliers thibétains pour protéger notre marche jusque chez le

Tchaktchouba de Djaya. En sortant de la ville, nous passâmes sur un magnifique pont, entièrement construit avec de grands troncs de sapins, et nous joignîmes la route du Sse-Tchouan qui serpente sur les flancs d'une haute montagne, au pied de laquelle coule avec rapidité la rivière Dza-Tchou. Après une vingtaine de lys, nous rencontrâmes, à un détour de la montagne, dans une gorge profonde et resserrée, une toute petite troupe de voyageurs, qui présentait un tableau plein de poésie. La marche était ouverte par une femme thibétaine à califourchon sur un grand âne, et portant un tout jeune enfant solidement attaché sur son dos avec de larges lanières en cuir; elle traînait après elle, par un long licou, un cheval bâté, et chargé de deux caisses oblongues qui pendaient symétriquement sur ses flancs. Ces deux caisses servaient de logement à deux enfants, dont on apercevait les têtes rieuses et épanouies, étroitement encadrées dans de petites fenêtres. La différence d'âge de ces enfants paraissait peu notable; cependant, il fallait qu'ils ne fussent pas tous les deux de la même pesanteur; car pour établir entre eux un juste équilibre, on avait été obligé de ficeler un gros caillou aux flancs de l'une de ces caisses. Derrière le cheval, chargé des boîtes à enfants, suivait à pas lents un cavalier, qu'à son costume on pouvait facilement reconnaître pour un soldat chinois en retraite; il avait en croupe un garçon d'une douzaine d'années. Enfin, un énorme chien à poil roux, au regard oblique, et d'une allure pleine de mauvaise humeur, fermait la marche de cette singulière caravane, qui se joignit à nous et profita de notre compagnie pour aller jusqu'à la province du Sse-Tchouan.

« Ce Chinois était un ancien soldat de la garnison de Tsiamdo. Ayant rempli les trois années de service

fixées par la loi, il avait obtenu le privilége de rester dans le Thibet pour se livrer au commerce. Il s'y était marié, et après avoir ramassé une petite fortune, il s'en retournait dans sa patrie avec toute sa famille. Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer le courage, l'énergie et le dévouement de ce brave Chinois, *si différent* de ses égoïstes compatriotes, qui ne se font pas le moindre scrupule d'abandonner femmes et enfants dans les pays étrangers; il avait à braver *non-seulement* les dangers et les fatigues d'une longue route, mais encore les railleries de ceux qui n'avaient pas le cœur d'imiter son bel exemple. Les soldats de notre escorte ne tardèrent pas en effet à le tourner en *ridicule*. — Cet homme, disaient-ils, a évidemment une cervelle moisie... Rapporter de chez les peuples étrangers de l'argent et des marchandises, voilà ce qui est raisonnable; mais emmener dans la nation centrale une femme à grands pieds et tous ces petits barbares, c'est ce qui est contraire à tous les usages... Est-ce que cet homme aurait encore envie d'amasser *de l'argent en* faisant voir ces bêtes du Thibet?... — *Plus* d'une fois, des propos de ce genre vinrent exciter notre indignation. Nous nous fîmes toujours un devoir de prendre parti pour ce brave père de famille, de louer sa belle conduite, et de réprouver hautement la barbarie et l'immoralité des usages chinois.

« Peu de temps après avoir admis dans notre caravane la petite et intéressante troupe de Tsiamdo, nous laissâmes sur notre droite la rivière Dza-Tchou, et nous franchîmes une montagne couverte de grands arbres et d'énormes rochers enveloppés de larges plaques de lichens. Nous rejoignîmes ensuite la rivière, nous la côtoyâmes par un sentier scabreux pendant quelques lys, et nous arrivâmes à *Meng-Phou*. Nous n'avions fait

guère plus de huit lieues, mais nous étions brisés de fatigue. Les trois jours de repos que nous avions pris à Tsiamdo, nous ayant fait perdre un peu l'habitude du cheval, nous n'avions pu qu'à grand'peine remettre nos jambes au pli. *Meng-Phou* est une réunion de sept à huit maisonnettes construites en pierre brute dans un large et profond ravin.

« Le lendemain, nous voyageâmes sur la crête d'une haute montagne, étant continuellement obligés de monter et de descendre pour aller d'un mamelon à un autre. Dans cette route, nous dûmes fréquemment franchir des précipices sur des ponts de bois qui, selon l'expression de l'itinéraire chinois, sont *suspendus dans la région des nuages*. Après soixante lys de marche, nous arrivâmes à *Pao-Tun*, où nous changeâmes les oulah, et où nous commençâmes à trouver les Thibétains moins souples et moins maniables que de l'autre côté de *Tsiamdo*. Leur œil devenait plus altier, et leurs manières plus brusques; par contre-coup, les Chinois de la caravane se faisaient plus humbles, moins exigeants, et s'abstenaient prudemment de parler à l'impératif.

« Nous arrivâmes au petit village de Bagoung peu de temps avant la nuit; nous allâmes mettre pied à terre au corps-de-garde chinois, composé de quelques maisonnettes construites en magnifiques fragments de marbre blanc, cimentés avec de la boue ou de la bouse de vache. Aussitôt que nous fûmes arrivés on nous annonça la mort du *Leang-Tai* nommé *Pey* qui nous avait rencontrés à Tsiamdo. Il y avait deux jours que sa caravane était passée à Bagoung. Etant parvenus au corps-de-garde, les porteurs du Mandarin, après avoir déposé la litière, en ouvrirent les rideaux selon l'usage, pour inviter Son Excellence à vouloir bien

entrer dans l'appartement qu'on lui avait préparé. Mais dans le palanquin il n'y avait plus qu'un cadavre. Selon les usages chinois, le fils du défunt ne pouvait laisser le corps de son père sur une terre étrangère, il devait le conduire dans sa famille pour l'inhumer dans la sépulture de ses ancêtres. Or nous étions encore au cœur du Thibet, et la famille du Mandarin *Pey* se trouvait dans la province du *Tche-Kiang*, tout à fait à l'extrémité de la Chine. La route, comme on voit, était longue et difficile, cependant il n'y avait pas à balancer, la piété filiale devait aplanir tous les obstacles. Un cercueil tout préparé se trouva par hasard au corps-de-garde. Le fils du Mandarin l'acheta très-chèrement aux soldats; il y déposa les restes de son père, on adapta au cercueil les brancards du palanquin, et les porteurs, moyennant un supplément de salaire, consentirent à porter jusqu'aux frontières de Chine un mort au lieu d'un vivant. La caravane avait quitté Bagoung la veille de notre arrivée.

« La nouvelle de cette mort étonna et frappa tout le monde. Ly-Kouo-Ngan surtout, qui était dans un état bien peu rassurant, en fut épouvanté. La peur qu'il en eut l'empêcha de souper. Mais dans la soirée une idée vint le distraire de ces tristes pensées de la mort. Le chef du village thibétain se rendit au corps-de-garde pour annoncer aux voyageurs qu'il avait été arrêté dans le pays, que désormais on ne fournirait plus les oulah gratuitement... que pour un cheval, on payerait une once d'argent et pour un yak une demi-once. — La caravane qui est partie hier, ajouta-t-il, a été obligée d'en passer par là... Pour bien nous prouver ensuite que ce règlement ne supportait aucune discussion, il nous tira brusquement la langue et s'en alla.

« Un manifeste si clair et si précis fut pour le Pacificateur des royaumes un véritable coup de foudre. Il oublia complétement la mort si mélancolique du pauvre Léang-Tai, pour ne plus s'occuper que de l'effroyable catastrophe qui allait fondre sur sa bourse. Nous participâmes charitablemect à sa douleur, et nous essayâmes de notre mieux de conformer nos paroles à ses sombres pensées. Mais, au fond, la chose nous était parfaitement indifférente. Si on refusait de nous fournir les moyens de continuer notre route, nous n'avions qu'à rester dans le Thibet; ce qui, au bout du compte, n'était pas pour nous un parti extrêmement difficile à prendre. En attendant, nous allâmes nous coucher, et nous laissâmes les gens de l'escorte s'occuper de politique et d'économie sociale.

« Le lendemain quand nous nous levâmes, il n'y avait dans la cour du corps-de-garde ni bœufs ni chevaux. Ly-Kouo-Ngan était plongé dans une profonde désolation. — Aurons-nous des oulah? lui demandâmes-nous; partirons-nous aujourd'hui? — Les hommes sauvages, nous répondit-il, n'entendent pas raison... Ils ne comprennent pas le mérite de l'obéissance. J'ai pris le parti de m'adresser à *Proul-Tamba*. Je lui ai envoyé une députation; il y a long-temps que je le connais, et j'espère qu'il nous fera avoir des oulah. — Ce Proul-Tamba était un personnage dont nous avions déjà beaucoup entendu parler; il était à la tête du parti du jeune Tchakchouba de Djaya, et par conséquent l'ennemi déclaré de l'influence chinoise. Il était, disait-on, aussi instruit que les lamas les plus savants de H'Lassa; personne ne l'avait jamais égalé en bravoure; jamais dans les combats il n'avait éprouvé de défaite. Aussi parmi toutes les tribus de la province de Kham, son nom seul était une puissance, et

agissait comme un talisman. Sur l'esprit de la multitude Proul-Tamba était en quelque sorte l'Abdel-Kader de ces rudes montagnards.

« La demeure de Proul-Tamba n'était guère éloignée de Bagoung, que de cinq ou six lys. La députation qu'on y avait envoyée fut bientôt de retour, et annonça que le *grand-chef* allait lui-même venir. Cette nouvelle inattendue mit tout en émoi au village thibétain et au corps-de-garde chinois. On se disait avec empressement : Le grand-chef va venir ; nous allons voir le grand-chef !... Ly-Kouo-Ngan se hâta de mettre ses beaux habits, de chausser ses bottes en soie et de se coiffer de son bonnet de cérémonie. Les soldats chinois firent aussi de leur mieux un peu de toilette. Pendant que les Thibétains se rendaient en courant au devant de leur chef, Ly-Kouo-Ngan choisit dans ses malles un magnifique *Khata*, ou écharpe de félicité, et alla se poster sur le seuil de la porte pour recevoir le fameux Proul-Tamba. Quant à nous, le rôle qui nous convenait le mieux en cette circonstance, c'était de nous livrer tranquillement à l'étude des physionomies qui nous entouraient. La plus intéressante à observer était sans contredit celle du Pacificateur des royaumes. Il était curieux de voir ce Mandarin chinois, ordinairement si plein de morgue et d'insolence en présence des Thibétains, devenu tout à coup humble et modeste, et attendant avec tremblement l'arrivée d'un homme qu'il croyait fort et puissant.

« Enfin le grand-chef parut; il était à cheval et escorté de quatre cavaliers d'honneur. Aussitôt qu'ils eurent mis tous pied à terre, le Pacificateur des royaumes s'approcha, fit une profonde inclination, et offrit son écharpe à Proul-Tamba. Celui-ci fit signe à un de ses hommes de recevoir l'offrande, et sans rien

dire, il traversa brusquement la cour et alla droit à la chambre préparée pour la réception, et où nous attendions avec le lama Dsiam-Dchang. Proul-Tamba nous fit une toute petite inclination de tête, et s'assit, sans façon, à la place d'honneur, sur un grand tapis de feutre gris. Ly-Kouo Ngan se plaça à sa gauche, le lama Dsiam-Dchang a droite, et nous sur le devant. Il y avait entre nous cinq une si respectueuse distance, que nous formions comme un grand cercle. Des soldats chinois et une foule de Thibétains se tenaient debout derrière l'assemblée.

« Il y eut un moment d'un silence profond. Le grand-chef Proul-Tamba était âgé tout au plus d'une quarantaine d'années. Il était de taille moyenne. Pour tout vêtement, il portait une grande robe en soie verte, doublée d'une belle fourrure en peau de loup, et serrée aux reins par une ceinture rouge; de grosses bottes en cuir violet, un effrayant bonnet en peau de renard, et un long et large sabre, passé horizontalement dans la ceinture, complétaient son costume. De longs cheveux d'un noir d'ébène, qui descendaient sur ses épaules, donnaient à sa pâle et maigre figure une grande expression d'énergie. Les yeux étaient surtout ce qu'il y avait de plus remarquable dans la physionomie de cet homme; ils étaient larges, flamboyants, et respiraient un courage et une fierté indomptables. Dans toute son allure d'ailleurs Proul-Tamba dénotait un homme vraiment supérieur et né pour commander à ses semblables. Après nous avoir regardés attentivement les uns après les autres, en tenant ses mains appuyées sur les deux extrémités de son sabre, il tira de son sein un paquet de petits khatas et nous en fit distribuer un à chacun par un de ses hommes. Se tournant ensuite vers Ly-Kouo-Ngan: « Ah! te voilà revenu, lui dit-il d'une

voix qui résonnait comme une cloche. Si on ne m'avait annoncé ce matin que c'était toi, je ne t'aurais pas reconnu. Comme tu as vieilli depuis ton dernier passage à Bagoung! — Oui, tu as raison, répondit le Pacificateur des royaumes d'une voix papelarde et mielleuse, et en se traînant sur le tapis de feutre pour se rapprocher de son interlocuteur, oui, tu as raison, je suis bien caduc; mais toi, te voilà plus vigoureux que jamais. — Nous vivons dans des circonstances où j'ai besoin d'être vigoureux... Il n'y a plus de paix dans nos montagnes. — C'est vrai, j'ai appris là-bas que vous aviez eu ici entre vous une *petite contestation*. — Voilà plus d'un an que les tribus de Kham se font une guerre acharnée, et tu appelles cela une petite contestation? Tu n'auras qu'à ouvrir les yeux sur ta route, et tu verras de toute part des villages en ruine et des forêts incendiées. Dans quelques jours nous serons obligés de mettre de nouveau la main à l'œuvre, car personne ne veut entendre les paroles de paix. Cette guerre eût pu être terminée par quelques combats; mais depuis que vous autres Chinois, vous avez voulu vous mêler de nos affaires, les partis sont devenus irréconciliables... Oh! vous autres, Mandarins chinois, vous n'êtes bons qu'à apporter dans nos contrées le désordre et la confusion. Cela ne peut pas durer de la sorte. On vous a laissé faire pendant longtemps, et maintenant votre audace n'a plus de bornes... Je ne puis, sans frémir de tous mes membres, penser à cette affaire du Nomekhan de H'Lassa. On prétend que le Nomekhan a commis de grands crimes (1). Cela n'est pas vrai. Ces grands crimes, c'est

---

(1) Ce *Nomekhan* était accusé d'avoir fait périr successivement trois jeunes *Tale-Lamas*, pour conserver le pouvoir absolu qu'il exerçait pendant leur minorité.

vous autres qui les avez inventés. Le Nomekhan est un saint... c'est un Boudha vivant! Qui avait jamais entendu dire qu'un Boudha vivant pût être jugé et envoyé en exil par Ki-Chan, un Chinois, un homme noir? — L'ordre est venu du grand empereur, répondit Ly-Kouo-Ngan, d'une voix basse et tremblante. — Ton grand empereur, s'écria Proul-Tamba, en se tournant avec emportement vers son interrupteur; ton grand empereur n'est plus qu'un homme noir. Qu'est-ce que c'est que ton empereur à côté d'un grand Lama, d'un Boudha vivant?»

« Le grand-chef de la province de Kham invectiva longtemps contre la domination des Chinois dans le Thibet. Il attaqua tour à tour l'empereur, le vice-roi du Sse-Tchouan, et les ambassadeurs de H'Lassa. Dans toutes ses énergiques philippiques, il faisait sans cesse revenir l'affaire du Nomekhan. On voyait qu'il s'intéressait vivement au sort de ce grand Lama, qu'il regardait comme une victime de la cour de Pékin. Le Pacificateur des royaumes se garda bien de faire de l'opposition. Il fit semblant de partager les sentiments de Proul-Tamba, et s'empressa d'accueillir toutes ses paroles par de petites inclinations de tête. Enfin il se hasarda à lâcher quelques mots touchant le départ et les oulah. « Les oulah? répondit Proul-Tamba; désormais il n'y en aura plus pour les Chinois, à moins qu'ils ne consentent à les payer convenablement. C'est bien assez que nous laissions des Chinois pénétrer dans nos pays, sans que nous ayons encore la sottise de leur fournir gratuitement des oulah. Cependant, comme je te connais depuis longtemps, on fera aujourd'hui une exception pour ta caravane. Tu conduis d'ailleurs deux Lamas du ciel d'Occident qui m'ont été recommandés par le premier Kalon de H'Lassa, et qui ont

droit à mes services... Où est le Dhéba de Bagoung? qu'il avance. » L'individu qui la veille était venu nous dire : Point d'argent, point de oulah..., se présenta. Il posa un genou en terre devant le grand-chef et lui tira respectueusement la langue. « Qu'on conduise les oulah à l'instant, s'écria Proul-Tamba, et que tout le monde fasse son devoir. » Les Thibétains qui se trouvaient dans la cour du corps-de-garde poussèrent tous ensemble une grande acclamation et se rendirent en courant au village voisin. Proul-Tamba se leva, et après nous avoir invités à aller prendre le thé dans sa maison, qui se trouvait sur notre route, il sauta à cheval et s'en retourna au grand galop. Les oulah ne tardèrent pas à arriver, et la caravane se trouva bientôt organisée comme par enchantement.

« Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à la demeure du grand-chef. C'était une maison haute, vaste et assez semblable à un château-fort du temps de la féodalité. Un large canal, bordé de grands arbres, en faisait le tour. Un pont-levis s'abaissa devant nous; nous mîmes pied à terre pour le traverser, et nous arrivâmes, par un immense portail, dans une cour carrée, où nous attendait le seigneur Proul-Tamba. On attacha les chevaux à des poteaux plantés au milieu de la cour, et nous fûmes introduits dans une vaste salle qui paraissait tenir lieu de temple domestique. Les énormes poutres qui soutenaient la toiture étaient entièrement dorées. Les murs étaient tapissés de nombreuses banderolles de diverses couleurs et chargées d'inscriptions thibétaines. Enfin, au fond de la salle, on voyait trois colossales statues de Bouddha, devant lesquelles étaient placées de grandes lampes à beurre et des cassolettes pour les parfums.

« Dans un angle du temple on avait disposé une

table basse avec quatre épais coussins doublés en pou-lou rouge(1). Proul-Tamba nous invita gracieusement à prendre place, et aussitôt que nous fûmes accroupis, parut la châtelaine en grand costume, c'est-à-dire avec sa figure horriblement barbouillée de noir et ayant ses nombreuses tresses de cheveux ornées de paillettes, de grains de corail rouge et de petits disques en nacre ; de la main droite elle tenait par son anse une majestueuse cruche à thé, dont le large ventre reposait sur son bras gauche. Chacun présenta son écuelle qui fut à l'instant remplie d'une bonne rasade de thé, à la surface duquel flottait une épaisse couche de beurre ; c'était un thé de première qualité. Pendant que nous dégustions par petits coups ce brûlant liquide, la châtelaine reparut portant deux plats en bois doré, chargés, l'un de raisins secs et l'autre de noix. — Voilà des fruits de notre pays, nous dit Proul-Tamba, ils viennent dans une belle vallée qui est peu éloignée d'ici. Dans le ciel d'Occident, y a-t-il des fruits de cette espèce? — Oui, beaucoup. Oh! tu ne saurais croire tout le bien que tu nous fais en nous présentant de ces fruits, car ils nous rappellent notre patrie... Et en disant ces mots, nous puisâmes au plat doré une pincée de raisins. Malheureusement ils n'étaient remarquables que par une peau âpre et coriace, et par une foule de grains qui craquaient sous la dent comme du gravier. Nous tournâmes nos regards vers les noix qui étaient d'une magnifique grosseur ; mais nouvelle déception ! La pulpe se trouvait si solidement enchâssée dans ses durs compartiments, que nous eûmes toutes les

(1) Le pou-lou est une étoffe de laine qui se fabrique à H'Lassa et dont il se fait une exportation considérable en Chine.

peines du monde à en extraire quelques parcelles avec l'extrémité de nos ongles. Nous retournâmes aux raisins secs, puis nous revînmes aux noix, nous promenant ainsi tour à tour d'un plat à l'autre, cherchant toujours, mais toujours vainement, de quoi calmer un peu les récriminations de notre estomac. Nous commencions à être convaincus que madame Proul-Tamba avait voulu nous jouer une mauvaise plaisanterie, lorsque nous vîmes apparaître deux vigoureux Thibétains portant une nouvelle table sur laquelle s'élevait un chevreau tout entier, surmonté d'une superbe cuisse de cerf. Cette apparition inattendue nous fit tressaillir, et un sourire involontaire dut annoncer à notre amphitryon combien son second service était accueilli favorablement. On enleva les peaux de raisin et les coques de noix, la bière thibétaine remplaça le thé beurré, et nous nous mîmes à l'œuvre avec une incomparable énergie.

« Quand nous eûmes glorieusement triomphé de ce repas homérique, nous offrîmes au grand-chef une écharpe de félicité, et nous remontâmes à cheval. Non loin du château féodal du fameux Proul-Tamba, nous rencontrâmes sur notre route une montagne calcaire, ayant à son sommet de grandes ouvertures, et portant sur ses flancs escarpés de nombreuses sentences bouddhiques gravées en caractères gigantesques. Tous les Thibétains de la caravane s'arrêtèrent et se prosternèrent trois fois, la face contre terre. Cette montagne servait de retraite à un Lama contemplatif pour lequel toutes les tribus de la province de Kham avaient une vénération profonde. D'après les récits des gens du pays, ce saint Lama s'était retiré depuis vingt-deux ans dans une des cavernes de la montagne. Depuis lors, il y était constamment resté sans en sor-

tir une seule fois, passant les jours et les nuits dans la prière et la contemplation des dix mille vertus de Bouddha. Il n'était permis à personne d'aller le visiter; cependant, tous les trois ans, il donnait une grande audience de huit jours, et pendant ce temps, les dévots pouvaient se présenter librement dans sa cellule pour le consulter sur les choses passées, présentes et futures. Alors les grosses offrandes ne manquaient jamais d'affluer de toute part; mais le saint Lama ne gardait rien pour lui; il avait l'habitude de faire tout distribuer aux pauvres de la contrée. Qu'avait-il besoin d'ailleurs des richesses et des biens de ce monde? Sa cellule, creusée dans la roche vive, ne réclamait jamais la moindre réparation, sa robe jaune doublée de peaux de mouton, lui allait à toutes les saisons; chaque six jours seulement il prenait un repas composé d'un peu de thé et de farine d'orge, que les personnes charitables du voisinage lui faisaient passer par le moyen d'une longue corde, qui descendait du haut de la grotte jusqu'au pied de la montagne.

« Quelques Lamas s'étaient placés sous la conduite de cet ermite, et avaient résolu de suivre son genre de vie. Ils habitaient des cellules creusées aux environs de celle de leur maître; le plus célèbre de ces disciples était le père du grand Proul-Tamba. Il avait été, lui aussi, guerrier illustre, et n'avait jamais cessé d'être à la tête des peuples de ces contrées. Etant parvenu à un âge avancé, et voyant son fils capable de lui succéder, il lui avait donné le titre de grand-chef; s'étant ensuite rasé la tête et ayant endossé l'habit sacré des Lamas, il s'était retiré dans la solitude, laissant à des bras plus jeunes et plus vigoureux la charge de terminer la lutte qui s'était engagée entre es deux Houtouktou de la province de Kham.

« Le soleil n'était pas encore couché, lorsque nous arrivâmes aux portes de Wang-Tsa, éloigné de Bagoung d'une cinquantaine de lys. Wang-Tsa est un petit village aligné au pied d'une colline de terre noire, où croissent de grandes touffes de houx et de cyprès. Les maisons bâties avec cette terre noire donnent au village un aspect extrêmement sombre et funèbre. A Wang-Tsa, nous commençâmes à remarquer les traces de la guerre civile qui désolait ces contrées. Le corps-de-garde chinois, construit en grosses planches de sapin, avait été complètement brûlé. Les nombreux débris à moitié charbonnés qu'on rencontrait encore çà et là, nous servirent à faire, pendant toute la soirée, un feu magnifique.

« Le lendemain, aussitôt que nous nous mîmes en route, nous remarquâmes dans la caravane un singulier changement. Les chevaux et les bœufs étaient bien encore ceux que nous avions pris à Bagoung, mais tous les conducteurs thibétains avaient disparu, il n'en était pas resté un seul; des femmes de Wang-Tsa les avaient remplacés. Ayant demandé la cause de cette nouvelle et surprenante organisation... — Aujourd'hui, nous répondit le lama Dchiam-Dchang, on doit arriver à Gaya, c'est un village ennemi : si les hommes y allaient, on ne pourrait s'empêcher de se battre, et les habitants de Gaya s'empareraient des animaux de la caravane; les oulah étant conduits par des femmes, il n'y a rien à craindre. Des hommes qui auraient la lâcheté de se battre contre des femmes et de prendre les animaux confiés à leur garde, seraient méprisés de tout le monde : tels sont les usages de ces contrées... Nous ne fûmes pas peu surpris de rencontrer, parmi ces sauvages montagnes du Thibet, des habitudes et des sentiments si conformes aux mœurs

de notre patrie. C'était de la pure chevalerie française; nous étions donc quelque peu impatients de voir de quelle façon courtoise et galante les dames de Wang-Tsa seraient accueillies par les gentilshommes de Gaya.

« Après avoir franchi une grande montagne couverte de gros quartiers de rochers à moitié ensevelis dans de vieilles couches de neige, nous entrâmes dans une vallée entièrement livrée à la culture et dont la température était assez douce. On apercevait de loin, dans un enfoncement, les maisons de Gaya; elles étaient hautes, flanquées de tours d'observation, et assez semblables à des châteaux-forts. Lorsque nous fûmes à quelques centaines de pas de ce gros village, il en sortit tout à coup un formidable escadron de cavalerie qui se précipita avec impétuosité à l'encontre de la caravane. Tous ces cavaliers armés de fusils en bandoullière et de longues lances, paraissaient tout disposés à un coup de main ; cependant toute leur humeur martiale s'évanouit, aussitôt qu'ils s'aperçurent que la troupe était conduite par des femmes. Ils se contentèrent de s'abandonner à de grands éclats de rire et de railler la couardise de leurs ennemis.

« Quand nous fîmes notre entrée à Gaya, hommes, femmes, enfants, tout le monde était en mouvement, de toute part on poussait des clameurs qui ne nous paraissaient nullement sympathiques. Il n'arriva toutefois aucun accident, nous allâmes mettre pied à terre dans la cour d'une grande maison à trois étages, et aussitôt que l'on eut dessellé les chevaux et déchargé les bœufs à long poil, les dames de Wang-Tsa burent à la hâte une bonne écuellée de thé beurré, qu'on eut la courtoisie de leur servir à la ronde, et, immédiatement après, elles s'en retournèrent avec leurs oulah.

« Nous trouvâmes à Gaya un logement assez confortable, mais nous ne savions pas trop à quelles conditions nous en sortirions. L'importante question des oulah préoccupait tout le monde. Personne cependant n'eut le courage de la poser franchement, et on alla se coucher en remettant au lendemain les affaires sérieuses.

« Le jour avait à peine paru que la cour de la maison où nous étions logés se trouva encombrée d'une foule de Thibétains, qui étaient venus délibérer sur le mode de taxer notre caravane. Du haut d'un balcon du second étage, nous pûmes jouir à notre aise du singulier spectacle que présentait cette assemblée délibérante. Parmi cette nombreuse multitude, il n'y avait pas un seul individu qui ne *fût orateur*. Tout le monde parlait à la fois, et à en juger par le timbre éclatant des voix et par l'impétueuse animation des gestes, il devait certes se prononcer là de bien belles harangues. On voyait des orateurs *monter sur* les bagages entassés dans la cour et s'en faire des *tribunes*, d'où ils dominaient l'assemblée. Il paraissait quelquefois que l'éloquence de la parole n'était pas suffisante pour porter la conviction dans les esprits, car on en venait aux coups, on se prenait aux cheveux et on se battait avec acharnement, jusqu'à ce *qu'un tribun* influent parvînt à rappeler à l'ordre ses honorables confrères. Le calme n'était pas de longue durée; le tumulte et le désordre recommençaient bientôt avec une intensité qui allait toujours croissant. La chose devint si grave, que nous demeurâmes convaincus que ces gens-là ne parviendraient jamais à se mettre d'accord, qu'ils finiraient par tirer leurs sabres de leurs fourreaux et par se massacrer les uns les autres. En pensant ainsi, nous nous trompions étrangement. Après

que l'assemblée eut bien vociféré, hurlé, gesticulé et boxé pendant plus d'une heure, de grands éclats de rire se firent entendre; la séance fut terminée et tout le monde se retira dans le plus grand calme. Deux hommes montèrent aussitôt au second étage où logeait l'état-major de la caravane. Ils annoncèrent à Ly-Kouo-Ngan que les chefs de famille de Gaya, après avoir délibéré sur l'organisation des oulah, avaient décidé qu'on fournirait gratis des animaux aux deux Lamas du ciel d'Occident et aux Thibétains de H'Lassa; mais que les Chinois seraient obligés de payer une demi-once d'argent pour un cheval, et un quart pour un bœuf à long poil... A cette nouvelle, Ly-Kouo-Ngan ramassa toutes ses forces et se mit à invectiver avec énergie contre ce qu'il appelait une tyrannie, une injustice. Les soldats chinois de la caravane, qui étaient présents, poussèrent les hauts cris, et firent des menaces dans l'intention d'intimider les délégués de l'Assemblée nationale de Gaya. Mais ceux-ci conservèrent une attitude admirablement fière et dédaigneuse. L'un d'eux fit un pas en avant, posa avec une certaine dignité sauvage sa main droite sur l'épaule de Ly-Kouo-Ngan, et après l'avoir fixé un instant avec ses grands yeux noirs ombragés d'épais sourcils: — Homme de la Chine, lui dit-il, écoute-moi. Crois-tu que pour un habitant de la vallée de Gaya, il y ait une grande différence entre couper la tête d'un Chinois ou celle d'un chevreau?... Dis-donc à tes soldats de ne pas faire les méchants et de ne pas proférer de grandes paroles... Est-ce qu'on a jamais vu qu'un renard ait pu intimider le terrible Yak des montagnes? Les oulah vont arriver à l'instant. Si vous ne les prenez pas, si vous ne partez pas aujourd'hui, demain le prix sera double. — Les Chinois entrevoyant que la violence ne

pourrait conduire qu'à de funestes résultats, eurent recours à la ruse et aux cajoleries. Mais tout fut inutile. Ly-Kouo-Ngan n'eut d'autre moyen pour terminer l'affaire que d'ouvrir son coffre fort, et de peser la somme demandée. Les oulah ne tardèrent pas à arriver, et l'on s'occupa avec activité de l'organisation de la caravane afin de quitter le plus tôt possible ce village de Gaya, que les Chinois trouvaient barbare et inhabitable, mais qui nous avait paru à nous extrêmement pittoresque.

« De Gaya à *Angti* où l'on devait changer les oulah, ce ne fut qu'une petite course de trente lys. Les Chinois étaient désespérés d'avoir été forcés de dépenser tant d'argent pour faire si peu de chemin. Mais ils n'étaient encore qu'au début de leurs misères, car nous devions rencontrer des tribus thibétaines, encore moins traitables que celles de Gaya.

« La neige qui nous avait donné quelques jours de répit depuis notre départ de *Tsiamdo*, vint de nouveau nous assaillir le soir même de notre arrivée à Angti. Pendant la nuit et le jour suivant elle tomba en si grande abondance que nous ne pouvions sortir de notre habitation sans en avoir jusqu'aux genoux. Pour comble d'infortune, nous avions à franchir, en quittant Angti, une des montagnes les plus escarpées et les plus dangereuses de cette route. L'itinéraire chinois s'exprimait ainsi : « A Angti on traverse une « grande montagne neigeuse. Le chemin est très-roide; « les neiges accumulées ressemblent à une vapeur « argentée. Le brouillard que la montagne exhale « pénètre dans le corps et rend les Chinois malades. »

« Selon une tradition populaire du pays, dans les temps anciens, un chef de la tribu de Angti, guerrier fameux et redouté de tous les voisins, fut un jour en-

seveli sous une avalanche pendant qu'il traversait la montagne. Tous les efforts que l'on fit pour retrouver son corps, demeurèrent infructueux. Un saint Lama de cette époque ayant déclaré que le chef était devenu génie de la montagne, on lui éleva un temple qui subsiste encore, et où les voyageurs ne manquent jamais d'aller brûler quelques bâtons d'odeur avant de se mettre en route. Dans les temps d'orage, quand le vent souffle avec violence, le génie du mont Angti ne manque jamais d'apparaître. Il n'est personne dans le pays qui ne l'ait aperçu plusieurs fois. On le voit toujours monté sur un cheval rouge, il est revêtu de grands habits bleus et se promène tranquillement sur la crête de la montagne. S'il vient à rencontrer quelque voyageur, il le prend en croupe, et disparaît aussitôt au grand galop. Le cheval rouge étant tellement léger qu'il ne laisse jamais aucune trace même sur la neige, personne jusqu'à ce jour n'a pu découvrir la retraite du *cavalier blanc;* car c'est ainsi qu'on le nomme dans le pays.

« Pour notre compte, nous n'étions que médiocrement préoccupés de la rencontre du cheval rouge et du cavalier blanc. Ce que nous redoutions, c'était la montagne. Nous ne pouvions nous empêcher de trembler à la vue de l'effroyable quantité de neige qui était tombée, et qui devait rendre la route extrêmement dangereuse. Nous fûmes forcés d'attendre le retour du beau temps, et d'envoyer ensuite, comme nous l'avions pratiqué dans de semblables circonstances, quelques troupeaux de bœufs à long poil pour fouler la neige, et tracer un sentier sur la montagne.

« Nous demeurâmes cinq jours à Angti. Ly-Kouo-Ngan mit à profit cette longue halte, pour soigner la maladie de ses jambes, qui, de jour en jour, prenait un

caractère plus alarmant. La question des oulah fut longuement débattue dans plusieurs assemblées, et résolue enfin de la même manière qu'à Gaya, ce qui ne manqua pas de vexer beaucoup les Chinois, et de leur arracher de grandes clameurs.

« Ce que nous trouvâmes de plus remarquable à Angti ce fut, sans contredit, le Dhéba ou chef de la tribu. Ce personnage, nommé Bomba, était tout au plus haut de trois pieds. Le sabre qu'il portait à la ceinture avait pour le moins deux fois la longueur de sa taille. Malgré cela cet homme avait un buste magnifique, et surtout une figure large, énergique, et d'une belle régularité. L'exiguité de sa taille provenait d'un complet avortement des jambes, sans que pourtant ses pieds présentassent aucune difformité. Ce manque presque total de jambes, n'empêchait pas le chef de la tribu de Angti d'être d'une activité surprenante. On le voyait sans cesse aller et venir avec autant d'agilité que les plus ingambes. Il ne pouvait pas, à la vérité, faire de grands pas, mais il y suppléait par la rapidité de ses mouvements. A force de rouler à droite et à gauche, de bondir et de rebondir, il arrivait toujours aussitôt que les autres. Il était, disait-on, le plus habile cavalier, et le guerrier le plus intrépide de la tribu. Quand on l'avait une fois hissé sur son cheval, où il se tenait en même temps debout et assis, il était invincible. Dans les assemblées populaires, que les montagnards de ces contrées ont coutume de tenir fréquemment et toujours en plein air, pour traiter toutes les questions d'intérêt public et privé, le chef Bomba se faisait toujours remarquer par l'ascendant de son éloquence et de son caractère. Quand on débattait à Angti la taxe des oulah, on ne voyait, on n'entendait que l'étonnant Bomba. Perché sur les épaules d'un gros et grand monta-

gnard, il parcourait comme un géant l'assemblée tumultueuse et la dominait par sa parole et par son geste, encore plus que par sa stature gigantesque.

« Le chef de Angti ne laissa passer aucune occasion de nous donner des témoignages particuliers de bienveillance et de sympathie. Un jour il nous invita à dîner chez lui. Cette invitation avait le double but d'exercer d'abord à notre égard un devoir d'hospitalité, et en second lieu de piquer la jalousie des Chinois qu'il détestait et méprisait de toute son âme. Après le dîner qui n'offrit de remarquable qu'une grande profusion de viande crue et bouillie, et un thé richement saturé de beurre, il nous fit visiter une salle remplie de tableaux et d'armures de toute espèce. Les tableaux qui tapissaient les murs étaient des portraits grossièrement coloriés, représentant les plus illustres ancêtres de la famille des Bomba. On y voyait une nombreuse collection de Lamas de tout âge et de toute dignité, et quelques guerriers en costume de bataille. Les armes étaient nombreuses et d'une grande variété. Il y avait des lances, des flèches, des sabres à deux tranchants, en spirale et en forme de scie, des tridents, de longs bâtons armés de grosses boules de fer et des fusils à mèche, dont les culasses affectaient les formes les plus bizarres. Les armes défensives étaient des boucliers ronds, en cuir de yak sauvage, et mailletés avec des clous en cuivre rouge, des brassards et des cuissards en lames de cuivre, et des camisoles en fil de fer, d'un tissu épais et serré et conservant malgré cela beaucoup d'élasticité. Le chef Bomba nous dit que les camisoles étaient des armures des temps anciens ; qu'on les avait laissées de côté depuis que l'usage du fusil était devenu général dans leurs contrées. Les Thibétains, comme nous l'avons dit, sont trop indifférents en matière de

chronologie, pour qu'ils puissent assigner l'époque où ils ont commencé à se servir des armes à feu. Il est présumable, pourtant, qu'ils n'auront connu la poudre à canon que vers le treizième siècle, du temps des guerres de Tcheng-Khi-Khan qui avait, comme on sait, de l'artillerie dans ses armées. Une chose assez remarquable, c'est que parmi les montagnes du Thibet, aussi bien que dans l'empire chinois et dans les steppes de la Tartarie, il n'est personne qui ne sache fabriquer la poudre : chaque famille en fait pour son usage. En traversant la province de Kham, nous avons remarqué des femmes et des enfants activement occupés à broyer le charbon, le soufre et le salpêtre. La poudre de ces peuples ne vaut certainement pas celle d'Europe ; cependant, quand on en met dans un canon de fusil avec une balle par dessus, elle a assez de force pour pousser la balle et l'envoyer tuer des cerfs à la chasse, et des hommes à la guerre.

« Après cinq jours de repos, nous reprîmes notre route, et la caravane se mit à gravir la haute montagne de Angti. Nous ne rencontrâmes ni cheval rouge, ni cavalier blanc ; aucun génie ne nous prit en croupe pour nous emmener dans sa solitude. De tout côté nous ne vîmes que de la neige, mais une neige si abondante que nulle part, même sur les montagnes les plus fameuses, nous n'en avions jamais trouvé une quantité si effroyable. Souvent les guides montés sur des bœufs à long poil disparaissaient entièrement dans des gouffres dont ils ne pouvaient se débarrasser qu'avec de grandes difficultés. Plus d'une fois nous fûmes sur le point de rebrousser chemin, et de renoncer à l'espérance de parvenir au sommet.

« La petite caravane sinico-thibétaine qui s'était jointe à nous à Tsiamdo, et qui depuis lors ne nous

avait jamais abandonnés, présentait un spectacle digne de la plus grande compassion. On oubliait, en quelque sorte, ses propres souffrances, en voyant ces pauvres petites créatures presque à chaque pas enveloppées de neige, et ayant à peine la force de crier et de se lamenter. Nous admirâmes l'intrépidité et l'énergie de cette mère thibétaine qui savait, pour ainsi dire, se multiplier pour voler au secours de ses nombreux enfants, et qui puisait dans la tendresse maternelle des forces surhumaines.

« La montagne de Angti est si haute et si escarpée, qu'il nous fallut la journée tout entière pour la gravir et la descendre. Le soleil était déjà couché quand nous achevâmes de rouler au bas. Nous nous arrêtâmes quelques minutes sous des tentes noires habitées par des bergers nomades, nous avalâmes quelques poignées de tsamba délayé dans du thé salé, et nous nous remîmes en route, en suivant une vallée rocailleuse où la neige était totalement fondue. Nous longeâmes, pendant deux heures, dans l'obscurité la plus profonde, les bords escarpés d'une rivière dont nous entendions les eaux sans les voir. A chaque instant nous tremblions d'y être précipités. Mais les animaux qui avaient l'expérience du chemin et que nous abandonnâmes à leur instinct, nous conduisirent sans malheur jusqu'à *Djaya*.

« Notre arrivée au milieu de la nuit mit toute la ville en commotion. Les chiens, par leurs aboiements acharnés, commencèrent à donner l'alarme. Bientôt toutes les portes des maisons s'ouvrirent, et les habitants de la ville se répandirent en tumulte dans les rues avec des lanternes en corne, des torches et des armes de toute espèces On croyait généralement que c'était une invasion des ennnemis. Mais à mesure qu'on remarquait l'allure pacifique et même un peu tremblante de

la caravane, les esprits se calmaient, et chacun rentrait chez soi. Il était plus de minuit quand nous pûmes enfin dérouler nos couvertures et prendre un peu de sommeil. Nous nous couchâmes après avoir statué qu'on s'arrêterait un jour à Djaya. Ce n'était pas trop d'un jour de repos après avoir traversé la fameuse montagne de Angti.

« Djaya est, comme nous l'avons déjà dit, la résidence du jeune Lama Houtouktou, qui pour lors était en guerre avec celui de Tsiamdo. La ville située dans une belle vallée est assez vaste ; mais au moment où nous y passâmes, elle était à moitié ruinée. Il y avait tout au plus une vingtaine de jours quelle avait été attaquée par les partisans du grand *Houtouktou*. Les deux partis s'étaient livrés, nous dit-on, des combats terribles, et de part et d'autre les victimes avaient été nombreuses. En parcourant la ville nous vîmes des quartiers totalement ravagés par la flamme. Il ne restait plus que d'énormes amas de pierres calcinées, et des boiseries réduites en charbon. Tous les arbres de la vallée avaient été coupés, et le piétinement des chevaux avait ravagé et bouleversé de fond en comble les champs cultivés. La célèbre Lamazerie de Djaya était déserte. Les cellules des Lamas et le mur de plus de cent toises de circonférence qui les entourait, tout avait été démoli, et n'offrait plus qu'un horrible amas de ruines. On n'avait respecté que les principaux temples de Bouddha.

« Un peu avant d'arriver à la station de *Adzou-Thang*, nous rejoignîmes la troupe qui accompagnait le cercueil du *Leang-Tai*, décédé à Bagoung. Le fils, lui aussi, venait de mourir dans une tente noire, après quelques heures d'une affreuse agonie. La caravane n'ayant plus de chef se trouvait dans une désorganisation complète ; la plupart des soldats de l'escorte s'étaient

dispersés après avoir pillé les bagages de leurs Mandarins : trois seulement étaient restés à leurs poste et s'occupaient des moyens d'effectuer le transport de ces deux cadavres jusqu'en Chine. Ils désespéraient de pouvoir continuer leur route en si petit nombre ; aussi l'arrivée de notre caravane les tira-t-elle d'un grand embarras. Le convoi du père avait été convenablement organisé à Bagoung ; restait celui du fils. Les porteurs de son palanquin n'avaient pas voulu s'en charger, parce qu'ils prévoyaient qu'on ne trouverait pas assez d'argent pour les payer. Placer le cercueil sur un bœuf de charge était une mesure impraticable ; jamais on n'eût pu décider les conducteurs thibétains à porter sur un de leurs animaux un cadavre, et surtout le cadavre d'un Chinois. Il fallut donc user de ruse. Le corps du nouveau défunt fut secrètement coupé en quatre parties, puis arrimé dans une caisse qu'on abandonna sans distinction parmi les bagages. On fit croire aux Thibétains que pour honorer la piété filiale, le corps du fils avait été déposé à côté de celui du père dans le même cercueil.

« Ces deux cadavres que nous nous étions adjoints pour compagnons de route, donnèrent à la caravane un aspect triste, funèbre, et qui agissait fortement sur l'imagination des Chinois. Ly, le Pacificateur des royaumes, dont les forces allaient tous les jours s'affaiblissant, en était surtout épouvanté ; il eût bien voulu éloigner de lui ce sinistre spectacle, mais il ne l'eût pu sans s'exposer à l'accusation terrible d'avoir mis des obstacles à la sépulture de deux Mandarins morts en pays étranger.

« De Adzou-Thang nous allâmes coucher et changer les oulah dans un petit village de la vallée de *Ché-Pan-Keou* (vallée des Ardoises). Selon le témoignage

de l'itinéraire chinois, les habitants de cette vallée sont des gens *très-grossiers, méchants et indociles;* ce qui signifie, en d'autres termes, qu'ils n'ont pas peur des Chinois, et qu'ils sont dans l'habitude de leur faire bien payer les yaks et les chevaux qu'ils leur fournissent.

La vallée de Ché-Pan-Keou, comme l'indique son nom, abonde en carrières de schiste argileux. Les Thibétains de ces contrées en retirent de belles feuilles d'ardoise dont ils recouvrent les plates-formes de leurs maisons; ils sont aussi dans l'usage d'en extraire des lames très-épaisses, et de graver dessus des images de Bouddha avec la formule : *Om*, *Mani*, *Padmé*, *Houm*. Ces ardoises sont d'un grain extrêmement fin : les petites parcelles de mica ou de talc qu'elles renferment leur donnent un lustre brillant et soyeux.

« Le ruisseau qui coule au centre de la vallée contient une grande quantité de poudre d'or : les gens du pays ne négligent pas de la recueillir et de la purifier. En nous promenant le long de ce ruisseau, nous avons trouvé plusieurs fragments de creusets où étaient encore attachées de nombreuses parcelles d'or; nous les montrâmes au Pacificateur des royaumes, et cette vue sembla ranimer ses forces et resserrer les liens qui l'attachaient à la vie. Sa figure s'empourpra soudainement, ses yeux presque éteints pétillèrent d'un feu inaccoutumé; on eût dit que la vue de quelques grains d'or lui avait fait complétement oublier et sa maladie, et les deux cadavres qui l'escortaient.

« Les daims musqués abondent dans la vallée schisteuse. Quoique cet animal, ami des froids climats, se rencontre sur presque toutes les montagnes du Thibet, cependant nulle part, peut-être, on n'en voit un aussi grand nombre qu'aux environs de Ché-Pan-Kéou : les pins, les cèdres, les houx et les cyprès qui recouvrent

ce pays contribuent sans doute beaucoup à y attirer ces animaux qui affectionnent, d'une manière particulière, les racines de ces arbres à odeur forte et aromatique.

« Le daim musqué est de la hauteur d'un chevrotin ; il a la tête petite, le museau pointu et orné de longues moustaches blanchâtres ; ses jambes sont fines et sa croupe large et épaisse ; deux dents longues et recourbées qui sortent de sa mâchoire supérieure lui servent à arracher du sol les racines parfumées qui font sa nourriture ; son poil a généralement de deux à trois pouces de longueur, il est creux comme celui de presque tous les animaux qui vivent vers le nord des monts Hymalaya, extrêmement rude et toujours hérissé ; sa couleur est noire à la partie inférieure, blanche au milieu et tirant sur le gris à la partie supérieure. Une vessie suspendue sous le ventre, du côté du nombril, renferme la substance précieuse du musc.

« Les habitants de la vallée schisteuse prennent à la chasse une quantité si considérable de daims musqués, que dans leurs maisons on ne voit de toute part que des peaux de cet animal suspendues à des chevilles plantées aux murs. Ils utilisent le poil pour rembourrer les épais coussins où ils sont accroupis pendant le jour et les espèces de matelas qui leur servent de lit. Ils trouvent dans le musc la source d'un commerce très-lucratif avec les Chinois.

« Le lendemain de notre arrivée à Ché-Pan-Keou, nous dîmes adieu aux habitants de la vallée, et nous continuâmes notre route. Dans les trois stations qui suivirent, on fut encore sans pitié sur la question des oulah. Les Chinois de la caravane étaient exaspérés de la conduite de ces montagnards sauvages qui, disaient-ils, n'entendaient rien aux rites et n'avaient au-

cune idée du juste et de l'injuste. Pour notre compte, nous nous sentions au contraire de la sympathie pour ces hommes à tempérament rude et vigoureusement trempés. Leurs manières, il est vrai, étaient peu raffinées, mais leur naturel était la générosité et la franchise même ; à nos yeux, le fond emportait la forme.

« Nous arrivâmes enfin à Kiang-Tsa, et les Chinois commencèrent à respirer, car nous entrions dans un pays moins hostile. Kiang-Tsa est une vallée très-fertile et dont les habitants paraissent vivre dans l'aisance. On remarque parmi eux, outre les soldats du poste, un grand nombre de Chinois des provinces du Se-Tchouan et du Yun-Nan, qui tiennent quelques boutiques de commerce et exercent les arts et les métiers de première nécessité. Peu d'années, dit-on, leur suffisent pour faire dans ce pays une assez jolie fortune. Les deux Mandarins militaires de Kiang-Tsa, qui avaient été compagnons d'armes de Ly-Kouo-Ngan, furent effrayés de l'état déplorable dans lequel ils le trouvèrent réduit et lui conseillèrent fortement de continuer sa route en palanquin. Nous joignîmes nos instances aux leurs, et nous eûmes le bonheur de triompher de l'avarice du Pacificateur des royaumes. Il parut enfin comprendre qu'un mort n'avait pas besoin d'argent, et qu'avant tout il fallait songer à conserver sa vie. Le fils du Mandarin Pey semblait être mort fort à propos pour mettre à la disposition de Ly-Kouo-Ngan son palanquin et ses huit porteurs chinois. Le tout se trouvait à Kiang-Tsa. On s'arrêta un jour pour faire quelques réparations au palanquin et pour donner aux porteurs le temps de préparer leurs sandales de voyage.

« Les contrées que nous rencontrâmes au sud de Kiang-Tsa, nous parurent moins froides et moins stériles que celles que nous avions parcourues précédem-

ment. Le sol allait en inclinant d'une manière très-sensible. Nous étions bien encore constamment environnés de montagnes, mais elles perdaient peu à peu leur aspect triste et sauvage ; on ne voyait plus ces formes menaçantes, ces gigantesques masses de granit aux découpures brusques et perpendiculaires. Les grandes herbes et les forêts apparaissaient de toute part ; les animaux devenaient plus nombreux ; tout annonçait que nous avancions rapidement vers des climats plus tempérés. Les cimes seules des montagnes avaient encore conservé leurs couronnes de neiges et de glaçons.

« Quatre jours après notre départ de Kiang-Tsa, nous arrivâmes sur les bords du Kin-Cha-Kiang, fleuve à sable d'or (1), que nous avions déjà traversé sur la glace avec l'ambassade thibétaine, deux mois avant d'arriver à H'Lassa. Au milieu des belles plaines de la Chine, ce fleuve magnifique roule ses ondes bleues avec une imposante majesté ; mais parmi les montagnes du Thibet, il bondit sans cesse et précipite la grande masse de ses eaux au fond des gorges et des vallées, avec une impétuosité et des mugissements épouvantables. A l'endroit où nous rencontrâmes le fleuve, il était encaissé entre deux montagnes, dont les flancs escarpés se dressant perpendiculairement sur ses bords, lui faisaient un lit étroit, mais d'une grande profondeur. Les eaux couraient rapidement, en faisant entendre un bruit sourd et lugubre. De temps en temps on voyait avancer d'énormes quartiers de glace qui, après avoir tour-

(1) Ce fleuve, vers sa source, porte le nom mongol de *Mourou oussou*, *fleuve tortueux*. Dans son cours à travers la Chine, et à son embouchure, il est appelé *Yang-tche-Kiang*, *fleuve fils de la mer*. Les Européens le nomment *fleuve bleu*.

noyé dans mille remous, allaient se briser avec fracas contre les aspérités de la montagne.

« Nous suivîmes la rive droite du Kin-Cha-Kiang pendant une demi-journée. Vers midi, nous arrivâmes à un petit village où nous trouvâmes disposé à l'avance tout ce qui était nécessaire pour le passage du fleuve. La caravane se divisa sur quatre grands bateaux plats, et dans peu de temps nous fûmes sur la rive opposée. Non loin du bord, à l'entrée d'une étroite vallée, était la station de Tchou-Pa-Loung. Le Dhéba du lieu nous fournit pour souper d'excellents poissons frais, et pour dormir une chambre très-bien fermée à tous les vents, et d'épais matelas bourrés avec des poils de daims musqués.

« Le lendemain nous cotoyâmes une maigre rivière qui va se réunir au fleuve à sable d'or. Notre cœur était plus épanoui que de coutume, car on nous avait annoncé que le jour même nous arriverions dans une contrée ravissante. Chemin faisant nous portions donc nos regards de côté et d'autre, avec une inquiète curiosité; de temps en temps, nous nous dressions sur nos étriers pour voir de plus haut; mais le tableau ne se hâtait pas de devenir poétique. A notre gauche, nous avions toujours la susdite rivière, sautillant prosaïquement à travers d'énormes cailloux, et à notre droite une grosse montagne rousse, triste, décharnée et coupée en tout sens par de profonds ravins; des paquets de nuages blancs, poussés par un vent piquant, glissaient sur les flancs de la montagne et allaient former devant nous un sombre horizon de brouillards.

« Vers midi, la caravane s'arrêta dans une masure pour boire une écuellée de thé et manger une poignée de tsamba; ensuite, nous grimpâmes jusqu'au sommet de la montagne rousse, et du haut de ce grand obser-

vatoire nous admirâmes à notre droite la magnifique, la ravissante plaine de *Bathang* (1). Nous nous trouvâmes transportés tout à coup et comme par enchantement en présence d'une contrée qui offrait à nos regards toutes les merveilles de la végétation la plus riche et la plus variée. Le contraste surtout était saisissant. D'un côté, un pays stérile, sombre, montagneux et presque toujours désert; de l'autre, au contraire, une riante plaine, où de nombreux habitants se livraient, au milieu de fertiles campagnes, aux travaux de la vie agricole. L'itinéraire chinois dit: « Le canton « de Bathang est une belle plaine de mille lys de lon« gueur, bien arrosée par des ruisseaux et des sources; « le ciel y est clair, le climat agréable, et tout y ré« jouit le cœur et les yeux de l'homme. » Nous descendîmes à la hâte le versant de la montagne, et nous continuâmes notre route dans un véritable jardin, parmi les arbres en fleurs et le long des vertes rizières. Une douce chaleur pénétra peu à peu nos membres, et bientôt nous sentîmes la pesanteur de nos habits fourrés. Il y avait plus de deux ans que nous n'avions sué; il nous semblait tout drôle d'avoir chaud sans être devant un bon feu.

« Aux environs de la ville de Bathang, les soldats de la garnison se trouvèrent en ligne pour rendre les honneurs militaires au Pacificateur des royaumes qui, empaqueté au fond de son palanquin, passa au milieu des rangs d'une façon très-peu guerrière. La population thibétaine, qui était toute sur pied, accompagna la caravane jusqu'à une belle pagode chinoise qui devait nous servir de logement. Le soir même les Mandarins

(1) Bathang signifie en thibétain *Plaine des vaches*.

de la garnison chinoise et les grands Lamas de la ville vinrent nous rendre visite, et nous faire des offrandes de viande de bœuf et de mouton, de beurre, de farine, de chandelles, de lard, de riz, de noix, de raisins, d'abricots, et de plusieurs autres produits de la contrée.

« La ville de Bathang est grande et très-populeuse. Ses habitants paraissent vivre dans l'aisance. Les Lamas y sont très-nombreux, comme dans toutes les villes thibétaines. La principale Lamazerie, qu'on nomme le grand-couvent de *Ba*, a pour supérieur un *Khampo* qui tient son autorité spirituelle du Talé-Lama de H'Lassa.

« La puissance temporelle du Talé-Lama finit à Bathang. Les frontières du Thibet proprement dit, furent fixées en 1726 à la suite d'une grande guerre que les Thibétains eurent avec les Chinois. Deux jours avant d'arriver à Bathang, on rencontre au sommet de la montagne *Mang-Ling* un monument en pierre indiquant ce qui fut réglé à cette époque entre le gouvernement de H'Lassa et celui de Pékin au sujet des limites. Actuellement les contrées situées à l'est de Bathang sont indépendantes de H'Lassa sous le rapport temporel. Elles sont gouvernées par des Tou-sse, espèce de princes feudataires institués à leur origine par l'empereur chinois et reconnaissant encore aujourd'hui son autorité suzeraine. Ces petits souverains sont tenus de se rendre à Pekin tous les trois ans pour offrir leur tribut à l'empereur.

« Nous nous arrêtâmes à Bathang pendant trois jours. La maladie de notre conducteur Ly-Kouo-Ngan fut la cause de ce retard. Les fatigues journalières de cette longue route avait tellement accablé ce pauvre Mandarin, qu'il était dans un état presque désespéré. Son meilleur parti était de profiter du beau climat de

Bathang et de laisser la caravane poursuivre sa route. Ses amis le lui conseillèrent, mais ce fut vainement. Il voulut continuer le voyage, et chercha par tous les moyens imaginables à se faire illusion sur la gravité de son mal. Pour notre compte, nous jugeâmes son état si dangereux, que nous crûmes devoir profiter du repos et du calme dont nous jouissions à Bathang pour lui parler sérieusement de son âme et de l'éternité. Les conversations que nous avions eues en route l'avaient déjà suffisamment éclairé sur les principales vérités du Christianisme. Il ne s'agissait plus que de lui faire voir bien clair dans sa position, et de le convaincre de l'urgence d'entrer franchement et définitivement dans la voie du salut. Ly-Kouo-Ngan fut tout à fait de notre avis. Il trouva que nos observations surabondaient en raison. Il nous parla lui-même fort éloquemment de la fragilité et de la brieveté de la vie, des vanités du monde, de l'impénétrabilité des décrets de Dieu, de l'importance du salut, de la vérité de la religion chrétienne, et de l'obligation pour tout homme de l'embrasser. Il nous dit sur tout cela des choses très-sensées et très-touchantes. Mais quand il fallait conclure, en venir à la pratique, en un mot se déclarer chrétien, tout se détraquait. Il voulait absolument attendre d'être arrivé dans sa famille, et d'avoir abdiqué son mandarinat. Nous eûmes beau lui représenter le danger auquel il s'exposait en ajournant cette grande affaire, tout fut inutile.—Tant que je suis Mandarin de l'empereur, disait-il, je ne puis me mettre au service du Seigneur du ciel. Il avait logé cette idée absurde si avant dans son cerveau, qu'il n'y eut pas moyen de l'en arracher.

« En quittant le poste de Bathang, nous fûmes contraints de remonter pendant quelque temps tout à fait vers le nord pour reprendre la direction de l'est ; car

depuis notre départ de Tsiamdo, pendant vingt jours consécutifs, nous n'avions cessé un instant de descendre vers le midi. Les caravanes sont obligées d'allonger la route d'une manière considérable, afin d'aller chercher un endroit où l'on puisse passer avec quelque sécurité le grand fleuve Kin-Cha-Kiang.

« Notre première journée de marche, en nous éloignant de Bathang, fut pleine de charme, car nous cheminâmes avec une douce température à travers des paysages d'un ravissante variété. L'étroit sentier que nous suivions était continuellement bordé de saules, de grenadiers et d'abricotiers en fleurs. Le jour suivant nous retombâmes au milieu des horreurs et des dangers de notre ancienne route. Nous eûmes à gravir une montagne extrêmement élevée, sur laquelle nous fûmes impitoyablement fustigés par la neige et le vent du nord. C'était une véritable réaction contre le sybaritisme que nous avions savouré dans la plaine tiède et fleurie de Bathang. Au pied de la montagne, la neige fut remplacée par une pluie abondante et glaciale qui s'infiltrait jusqu'à la moelle des os. Pour comble d'infortune, nous fûmes forcés de passer la nuit dans une habitation, dont le toit largement crevassé en plusieurs endroits, donnait un libre passage au vent et à la pluie. Nous étions cependant tellement exténués de fatigue, que cela ne nous empêcha pas trop de dormir. Le lendemain nous nous éveillâmes dans la boue ; nous trouvâmes nos couvertures entièrement imbibées, et nos membres roidis par le froid. Nous fûmes obligés de nous frictionner violemment avec des morceaux de glace pour faire reprendre au sang sa circulation. L'abominable hameau qui nous procura cet abominable logis, porte le nom de *Ta-So*.

« En sortant de la vallée de Ta-So, on monte par une

étroite gorge à un plateau que nous trouvâmes encombré de neige. De là nous entrâmes dans une forêt magnifique, la plus belle que nous ayons vue dans les montagnes du Thibet. Les pins, les cèdres et les houx entrelaçaient leurs vigoureuses branches et formaient un dôme de verdure impénétrable au soleil, et sous lequel on se trouve bien mieux à l'abri de la pluie et de la neige que dans les maison de Ta-So. Les branches et les troncs de ces grands arbres sont recouverts d'une mousse épaisse qui se prolonge en longs filaments extrêmement déliés. Quand cette mousse filandreuse est récente, elle est d'une jolie couleur verte, mais lorsquelle est vieillie, elle est noire et ressemble exactement à de longues touffes de cheveux sales et mal peignés. Il n'est rien de monstrueux et de fantastique, comme ces vieux pins qui portent un nombre infini de longues chevelures suspendues à leurs branches. Le houx épineux, qu'on rencontre sur les montagnes du Thibet, est remarquable par le prodigieux développement qu'il acquiert. En Europe il ne dépasse jamais la taille d'un arbuste, mais là il s'élève toujours à la proportion d'un grand arbre. S'il ne devient pas tout à fait aussi haut que le pin, il rivalise avec lui par la grosseur du tronc ; il lui est même supérieur par la richesse et l'abondance de son feuillage.

« Cette journée de marche fut longue et fatigante. Il était nuit close quand nous arrivâmes à la station de *Samba* où nous devions changer les oulah. Nous étions sur le point de nous coucher, quand on remarqua qu'il manquait un Thibétain de l'escorte. C'était précisément celui qui avait été désigné pour notre domestique. On le chercha avec soin, mais en vain, dans tous les recoins du petit village où nous venions d'arriver. On conclut qu'il s'était égaré dans la forêt. La

première pensée fut d'envoyer à sa découverte, mais avec la nuit obscure qu'il faisait, comment trouver un homme dans cette vaste et épaisse forêt ? On se contenta de se rendre en troupe sur une colline voisine, de pousser des cris, et d'allumer un grand feu. Vers minuit le voyageur égaré reparut presque mourant de fatigue. Il portait sur son dos la selle de son cheval, qui, trouvant sans doute, la route trop longue, avait jugé à propos de se coucher au milieu de la forêt, sans avoir voulu se relever. Le retour de ce pauvre jeune homme combla de joie tout le monde, et chacun alla prendre un peu de sommeil.

« Le lendemain on se leva tard. Pendant que les habitants de *Samba* conduisaient les chevaux et les bêtes de somme pour l'organisation de la caravane, nous allâmes faire une petite promenade, et jeter un coup d'œil sur cette contrée où nous étions arrivés de nuit. Le village de Samba est un assemblage d'une trentaine de maisonnettes construites avec de gros *cailloux* et grossièrement cimentées, les unes avec de la bouse de vache, les autres avec de la boue. L'aspect du village est triste, mais les environs sont assez riants. Deux ruisseaux venant l'un de l'ouest, l'autre du sud, opèrent leur jonction tout près du village, et donnent naissance à une rivière qui roule ses eaux transparentes à travers une vaste prairie. Un petit pont de bois peint en rouge, des troupeaux de chèvres et de bœufs à long poil qui folâtraient parmi les pâturages, des cigognes et des canards sauvages qui pêchaient leur déjeuner sur les bords de l'eau, quelques cyprès gigantesques disséminés çà et là, la fumée même qui s'élevait des cases thibétaines et que le vent chassait doucement le long des coteaux voisins, tout contribuait à donner de la vie et du charme à ce tableau. Le ciel du reste était pur

et serein; déjà le soleil, ayant fait un peu de chemin au dessus de l'horizon, nous promettait un beau jour et une douce température.

« Nous retournâmes au logis en continuant à pas lents notre promenade. La caravane était organisée et sur le point de se mettre en route. Les bêtes à laine étaient chargées de leurs fardeaux; les cavaliers, la robe retroussée et le fouet à la main, étaient prêts à monter à cheval. — Nous sommes en retard, dîmes-nous, pressons le pas... et, d'une course, nous fûmes à notre poste. — Pourquoi vous hâter? nous dit un soldat chinois, Ly-Kouo-Ngan n'est pas prêt; il n'a pas encore ouvert la porte de sa chambre. — Aujourd'hui, répondîmes-nous, il n'y a pas de grande montagne; le temps est beau; rien n'empêche de partir un peu tard. . Cependant, va avertir le Mandarin que la caravane est prête... Le soldat poussa la porte et entra dans la chambre de Ly-Kouo-Ngan. Il ressortit à l'instant pâle et les yeux hagards. — Ly-Kouo-Ngan est mort! nous dit-il à voix basse. Nous nous précipitâmes dans la chambre, et nous vîmes l'infortuné Mandarin étendu sur son grabat, la bouche entr'ouverte, les dents serrées et les yeux crispés par la mort. Nous plaçâmes la main sur son cœur, et sa poitrine se souleva lentement. Il y avait encore un faible reste de vie; mais tout espoir était perdu. L'agonisant avait tout à fait perdu l'usage de ses sens; il poussa encore quelques râlements et rendit le dernier soupir. Les humeurs dont ses jambes étaient engorgées avaient reflué à sa poitrine et l'avaient étouffé.

« La mort de notre conducteur n'avait pas été imprévue; elle n'avait, au fond, rien qui dût surprendre, mais elle était arrivée d'une manière si triste et si pitoyable, que tout le monde en fut bouleversé. Pour

nous, en particulier, nous en fûmes attristés au-delà de toute expression. Nous regrettâmes amèrement qu'il ne nous eût pas été donné d'assister à la dernière heure de cet infortuné, que nous désirions tant faire passer des ténèbres du paganisme aux clartés de la foi. Oh! que les décrets de Dieu sont impénétrables!... Une pensée d'espérance, pourtant, peut encore se mêler à nos justes motifs de crainte : puisque cette pauvre âme était suffisamment éclairée des vérités de la religion, il est permis de penser que Dieu, dans son infinie miséricorde, lui aura peut-être accordé, au dernier moment, la grâce du baptême de désir.

« Ce jour-là, la caravane ne se mit pas en marche; les animaux furent dessellés et renvoyés au pâturage, puis les soldats de l'escorte disposèrent tout ce qui était nécessaire, d'après les rites chinois, pour transporter le corps de leur Mandarin jusque dans sa famille. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de tout ce qui fut fait à ce sujet, parce que ce qui concerne les mœurs, les usages et les cérémonies des Chinois, trouvera sa place ailleurs. Nous dirons seulement que le défunt fut enveloppé dans un grand linceul qui lui avait été donné par le Bouddha vivant de Djachi-Loumbo : ce linceul à fond blanc était entièrement recouvert de sentences thibétaines et d'images de Bouddha imprimées en noir. Les Thibétains et autres Bouddhistes ont une confiance illimitée aux suaires imprimés qui sont distribués par le Talé-Lama et le Boudchou-Remboutchi ; ils sont persuadés que ceux qui ont le bonheur d'y être enveloppés après leur mort ne peuvent manquer d'avoir une heureuse transmigration.

« Par la mort de Ly-Kouo-Ngan, la caravane se trouva sans chef et sans conducteur. Il y avait bien le lama Dsiam-Dchang, à qui le pouvoir eût

dû revenir de droit et par une succession légitime ; mais les soldats chinois n'étant que très-peu disposés à reconnaître son autorité, nous passâmes de l'état monarchique à la forme républicaine démocratique. Cet état de choses dura tout au plus une demi-journée. Nous étant aperçu que les gens de la caravane, soit Thibétains, soit Chinois, n'étaient pas encore mûrs pour un gouvernement si parfait ; considérant que l'anarchie débordait de toutes parts, et que les affaires menaçaient d'aller à la débandade ; n'envisageant enfin que l'intérêt public, et voulant assurer le salut de la caravane, nous nous emparâmes de la dictature. Nous lançâmes immédiatement force décrets, afin que tout fût prêt le lendemain à la pointe du jour, pour nous remettre en route. Le besoin d'être gouverné se faisait tellement sentir, que personne ne s'avisa de faire de l'opposition, et que nous fûmes obéis ponctuellement.

« A l'heure fixée, nous nous éloignâmes de Samba. La caravane avait un aspect mélancolique et sombre. Avec ses trois cadavres, elle ressemblait absolument à un convoi funèbre. Après trois jours de marche à travers des montagnes, où nous rencontrâmes, à l'ordinaire, du vent, de la neige et du froid, nous arrivâmes au poste de *Lithang* (1). Le gouvernement chinois y tient un magasin de vivres et une garnison composée d'une centaine de soldats. Les Mandarins de Lithang sont : un Léang-Tai, un Cheou-Pei et deux Pa-Tsoung. Quelques minutes après notre arrivée, ces messieurs vinrent nous rendre visite ; avant toutes choses, il fut longuement parlé de la maladie et de la mort de notre conducteur : ensuite, il fallut

(1) Lithang veut dire : *plaine à cuivre.*

dire quelle était notre qualité et à quel titre nous étions dans la caravane. Pour toute explication, nous exhibâmes une longue et large pancarte munie du cachet et de la signature de l'ambassadeur Ki-Chan, et contenant les instructions qui avaient été données à Ly-Kouo-Ngan à notre sujet. — C'est bien, c'est bien, nous dirent ces personnages; la mort de Ly-Kouo-Ngan ne doit rien changer à votre position; vous serez bien traités partout où vous passerez. Jusqu'à ce jour, vous avez toujours vécu en paix avec les gens de la caravane, certainement la bonne harmonie durera jusqu'au bout. Nous l'espérions bien aussi; cependant, comme, vu la fragilité humaine, il pouvait s'élever en route des difficultés, *surtout parmi les soldats* chinois, nous désirions beaucoup avoir avec nous un Mandarin responsable; nous en fîmes la demande, et on nous répondit que des quatre Mandarins qui étaient à Lithang, aucun ne pouvait s'absenter pour nous conduire, que nous pourrions bien aller tout doucement, comme cela, avec notre escorte thibétaine et chinoise, jusqu'aux frontières, et que là, on nous trouverait facilement un Mandarin pour nous conduire jusqu'à la capitale du Sse-Tchouan. — Bon! dîmes-nous, puisque vous ne pouvez pas nous donner un Mandarin, dans ce cas, nous allons voyager comme nous l'entendrons, et aller où il nous plaira. Nous ne répondons même pas de ne pas reprendre, en sortant d'ici, la route de H'Lassa. Vous voyez que nous y allons franchement; réfléchissez... Nos quatre magistrats se levèrent en disant qu'ils allaient délibérer sur cette importante affaire, et que dans la soirée nous aurions une réponse.

« Pendant notre souper, le Pa-Tsoung, l'un des quatre Mandarins, se présenta en costume de céré-

monie. Après les politesses d'usage, il nous annonça qu'il avait été désigné pour commander notre escorte jusqu'aux frontières; que jamais, dans ses rêves d'ambition, il n'avait songé à l'honneur de conduire des gens de notre espèce ; qu'il était confus d'avoir, dès le premier jour, à nous demander une faveur, c'était celle de vouloir bien nous reposer pendant deux jours à Lithang, afin de réparer un peu nos forces qui devaient être épuisées par une si longue et si pénible, route... Nous comprîmes que notre homme avait besoin de deux jours pour terminer quelques affaires et se disposer à un voyage qu'il n'avait pas prévu. — Voilà, lui répondîmes-nous, que ton cœur est déjà plein de sollicitude pour nous ! Nous nous reposerons donc pendant deux jours, puisque tu trouves que ce sera bien ainsi... Le pouvoir ayant été de nouveau constitué, notre dictature cessa. Mais nous crûmes nous apercevoir que cela plaisait fort peu à nos gens : ils eussent bien mieux aimé avoir affaire à nous qu' à un Mandarin.

« La ville de Lithang est bâtie sur les flancs d'un coteau, qui s'élève au milieu d'une plaine assez vaste, mais presque stérile. Il n'y vient qu'un peu d'orge grise, et quelques maigres herbes qui servent de pâturage à de chétifs troupeaux de chèvres et d'yaks. Vue de loin, la ville a mine de quelque chose. Deux grandes lamazeries, richement peintes et dorées, qui sont construites tout à fait sur le sommet de la colline, lui donnent surtout un aspect imposant; mais, quand on parcourt l'intérieur, on ne trouve que des rues laides, sales, étroites et tellement inclinées, qu'il faut avoir les jambes bien façonnées aux routes des montagnes pour ne pas perdre l'équilibre à chaque pas.

« En deçà du grand fleuve à sable d'or, on remar-

que, parmi les tribus qu'on rencontre, une assez notable modification dans les mœurs, le costume et le langage même. On voit qu'on n'est plus dans le Thibet proprement dit; à mesure qu'on se rapproche des frontières de la Chine, les indigènes ont moins de fierté et de rudesse dans le caractère. On les trouve déjà un peu cupides, flatteurs et rusés; leur foi religieuse n'est plus même ni si vive ni si franche. Quant au langage, ce n'est plus le thibétain pur qui se parle à H'Lassa et dans la province de Kham, c'est un dialecte qui tient beaucoup de l'idiome des *Si-Fan*, et où on remarque plusieurs expressions chinoises. Les Thibétains de H'Lassa qui nous accompagnaient avaient, toutes les peines du monde à comprendre et à être compris. Le costume ne varie, en général, que dans la coiffure; les hommes portent un chapeau de feutre gris ou brun, ressemblant assez à nos chapeaux de feutre, lorsqu'ils sortent du fouloir et qu'ils n'ont pas encore été arrondis sur la forme; les femmes fabriquent avec leurs cheveux une foule innombrable de petites tresses qu'elles laissent flotter sur leurs épaules; elles appliquent ensuite sur leur tête une grande plaque en argent assez semblable à une assiette. Les plus élégantes en mettent deux, une de chaque côté, de façon que les deux extrémités aillent se rencontrer au-dessus de la tête. Le précepte de se barbouiller la figure en noir n'existe pas pour les femmes de Lithang : ce genre de toilette n'est en vigueur que dans les pays qui sont temporellement soumis au Talé-Lama.

« La plus importante des lamaseries de Lithang possède une grande imprimerie pour les livres bouddhiques; c'est là qu'aux jours de fête les Lamas des contrées voisines vont s'approvisionner. Lithang fait encore un assez grand commerce de poudre d'or, de

chapelets à grains noirs, et d'écuelles fabriquées avec des racines de vigne et de buis.

« Au moment où nous sortîmes de Lithang, la garnison chinoise se trouva sous les armes pour rendre les honneurs militaires à Ly-Kouo-Ngan : on n'en fit ni plus ni moins que s'il eût été en vie. Quand le cercueil passa, tous les soldats fléchirent le genoux et s'écrièrent : Au Tou-Ssé Ly-Kouo-Ngan, la chétive garnison de Lithang, salut et prospérité !... Le petit Mandarin, à globule blanc, qui était devenu notre conducteur, rendit le salut à la garnison au nom du défunt. Ce nouveau chef de la caravane était un Chinois d'origine musulmane; on ne trouvait dans toute sa personne rien qui parût tenir le moins du monde du beau type de ses ancêtres; son corps mince et rabougri, sa figure pointue et goguenarde, sa voix de fausset, son étourderie, tout contribuait à lui donner la tournure d'un petit garcon de boutique, mais pas du tout celle d'un Mandarin militaire; il était prodigieux en fait de bavardage. Le premier jour il nous amusa assez, mais il ne tarda pas à nous être à charge. Il se croyait obligé, en sa qualité de musulman, de nous parler à tout propos de l'Arabie et de ses chevaux qui se vendent leur pesant d'or, de Mahomet et de son fameux sabre qui coupait les métaux, de la Mecque et de ses remparts en bronze.

« Depuis Lithang jusqu'à *Ta-Tsien-Lou*, ville frontière de Chine, on ne compte que six cents lys, qui se divisent en huit étapes. Nous trouvâmes la fin de cette affreuse route du Thibet en tout semblable à son milieu et à son commencement. Nous avions beau franchir des montagnes, nous en trouvions toujours de nouvelles devant nous, montagnes toujours d'un aspect menaçant, toujours couvertes de neige et semées

de précipices. La température n'avait pas subi non plus un changement sensible ; il nous semblait que, depuis notre départ de H'Lassa, nous ne faisions que nous mouvoir dans un même cercle. Cependant, à mesure que nous avançions, les villages devenaient plus fréquents, sans pourtant rien perdre de leur style thibétain. Le plus important de ces villages est *Makian-Dzoung*, où quelques marchands chinois tiennent des magasins pour approvisionner les caravanes. A une journée de Makian-Dzoung on passe en bâteau le *Ya-Loung-Kiang*, rivière large et rapide ; sa source est au pied des monts Bayen-Harat, tout près de celle du fleuve jaune. Elle se réunit au Kin-Cha-Kiang, dans la province du Se-Tchouan. D'après les traditions du pays, les bords du Ya-Loung-Kiang auraient été le premier berceau de la nation thibétaine.

« Pendant que nous passions le Ya-Loung-Kiang en bateau, un berger traversait la même rivière sur un pont uniquement composé d'un gros câble en peau de yak fortement tendu d'un bord à l'autre ; une espèce d'étrier en bois était suspendu par une solide lanière à une poulie sur le câble. Le berger n'eut qu'à se placer à la renverse sous ce pont étrange, en appuyant ses pieds sur l'étrier et en se cramponant au câble de ses deux mains. Ensuite il tira le câble par petits coups, et le poids du corps faisant avancer la poulie, il arriva de l'autre côté dans peu de temps. Ces ponts sont assez répandus dans le Thibet ; ils sont très-commodes pour traverser les torrents et les précipices, mais il faut être habitué à s'en servir ; nous n'avons jamais osé nous y aventurer. Les ponts en chaînes de fer sont aussi très en usage, surtout dans les provinces d'Oui et de Dzang. Pour les construire on fixe sur les deux bords de la rivière autant de cram-

pons en fer qu'on veut tendre de chaînes ; on place ensuite sur les chaînes des planches qu'on recouvre quelquefois d'une couche de terre. Comme ces ponts sont extrêmement élastiques on a le soin de les garnir de garde-fous.

« Enfin nous arrivâmes sains et saufs aux frontières de la Chine où le climat du Thibet nous fit de bien froids adieux. En traversant la montagne qui précède la ville de *Ta-Tsien-Lou*, nous fûmes presque ensevelis sous la neige, tant elle tombait épaisse et abondante. Elle nous accompagna jusque dans la vallée où est bâtie la ville chinoise qui nous reçut avec une pluie battante : c'était dans les premiers jours du mois de juin 1846. Il y avait près de trois mois que nous étions partis de H'Lassa ; d'après l'itinéraire chinois nous avions parcouru 5,050 lys.

« Ta-Tsien-Lou signifie *la forge des flèches :* ce nom a été donné à la ville parce que l'an 234 de notre ère le général Wou-Heou, en dirigeant son armée contre les pays méridionaux, envoya un de ses lieutenants pour y établir une forge de flèches. Cette contrée a tour à tour appartenu aux Thibétains et aux Chinois ; depuis une centaine d'années elle est considérée comme partie intégrante de l'empire.

« Nous nous reposâmes trois jours à Ta-Tsien-Lou. Pendant ce temps nous eûmes à nous quereller plusieurs fois par jour avec le principal Mandarin du lieu, qui ne voulait pas consentir à nous faire continuer notre route en palanquin. Il dut pourtant en passer par là ; car nous ne pouvions pas même supporter l'idée d'aller encore à cheval ; nos jambes avaient enfourché tant de chevaux de tout âge, de toute grandeur, de toute couleur et de toute qualité, qu'elles n'en voulaient plus ; elles aspiraient irrésistiblement à s'étendre

en paix dans un palanquin. Cela leur fut accordé, grâce à la persévérance et à l'énergie de nos réclamations.

« L'escorte thibétaine, qui nous avait accompagnés si fidèlement pendant cette longue et pénible route, s'en retourna après deux jours de repos. Nous remîmes au lama Dchiam-Dchang une lettre pour le régent, dans laquelle nous le remerciâmes de nous avoir donné une escorte si dévouée et qui n'avait cessé de nous faire souvenir, tous les jours de notre voyage, des bons traitements que nous avions reçus à H'Lassa. En nous séparant de ces bons Thibétains nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes, car insensiblement et comme à notre insu, il s'était formé entre nous des liens qu'il était bien pénible de rompre.

« Le lendemain, à l'aube du jour, nous entrâmes dans nos palanquins, et nous fûmes portés, aux frais du Trésor public, jusqu'à la capitale de la province du Sse-Tchouan, où, par ordre de l'empereur, nous devions subir un jugement solennel, par devant les grands Mandarins du céleste Empire.

« *P. S.* Après quelques mois de marche à travers la Chine, nous arrivâmes à Macao, dans les commencements du mois d'octobre 1846... Notre long et pénible voyage était terminé, et nous pûmes enfin, à la suite d'un si grand nombre de tribulations, retrouver un peu de calme et de repos.

« E. HUC. »

Lyon. — Impr. de J. B. Pélagaud.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

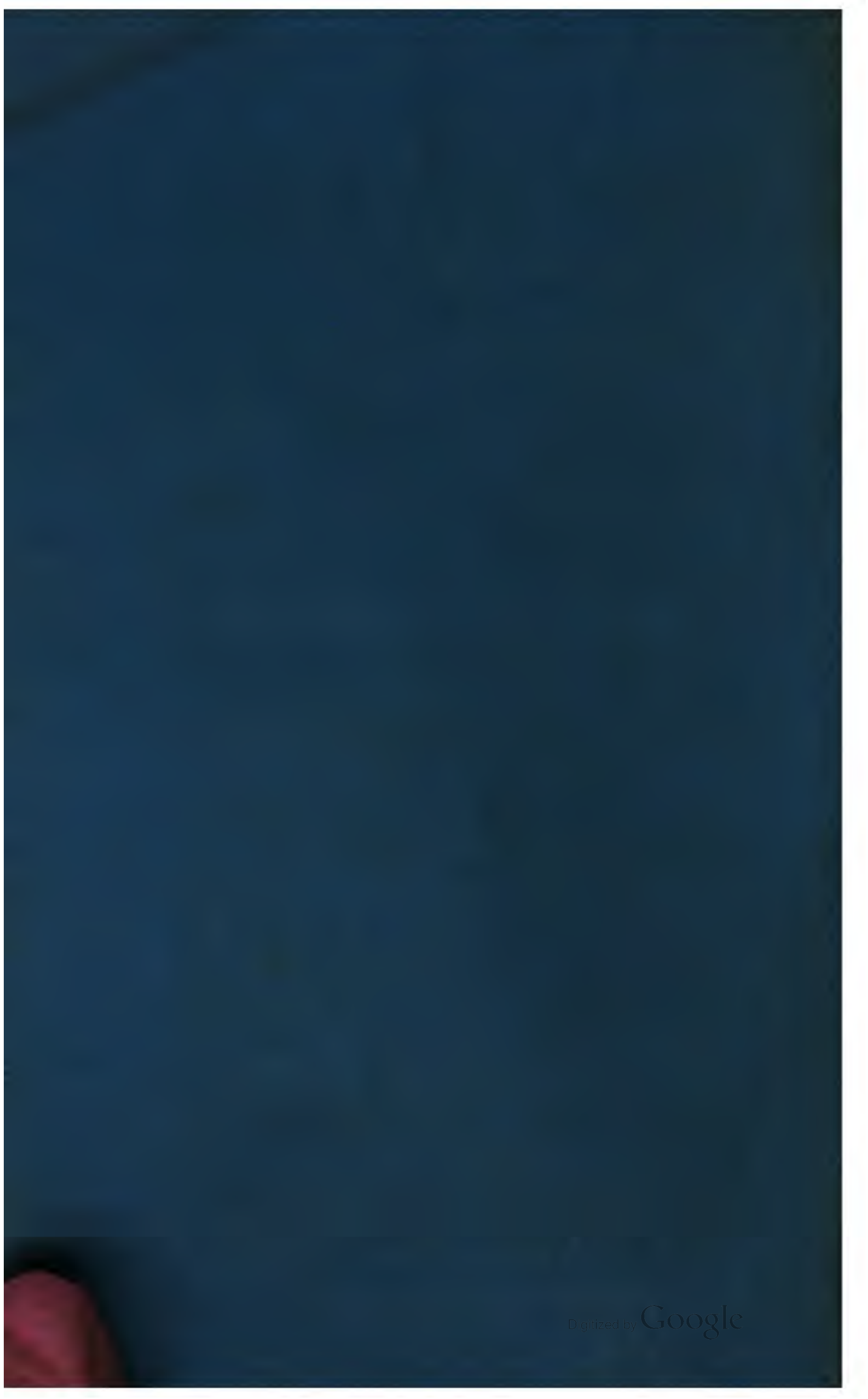
JUILLET 1860 — N° 191.



À LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR, AU BUREAU DE L'ŒUVRE,
RUE DU PERAT, 6.

À PARIS,
AU BUREAU DE L'ŒUVRE,
RUE CASSETTE, 34.

Avec approbation des Supérieurs.



MISSIONS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Lettre du R. P. de Smet, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, à Messieurs les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Université de Saint-Louis, 1 juin 1849.

« Messieurs,

« Une courte visite que j'avais faite à quelques tribus de Sioux, dans le Haut-Missouri, lors de mon retour des Montagnes-Rocheuses, m'avait laissé un vif désir de revoir ces pauvres Indiens; je voulais juger plus sûrement de leurs dispositions et des espérances que pourrait faire concevoir une Mission au milieu d'eux. C'est dans le courant de l'été de l'année dernière, que mes Supérieurs m'ont accordé cette douce satisfaction.

« Pour me rendre parmi ces peuplades, il me fallut remonter le Missouri en bâteau à vapeur jusqu'à Belle-



Vue, village situé sur le territoire des Ottos, à la distance de six cent dix milles de Saint-Louis, et ensuite continuer ma course à cheval à travers des plaines immenses, pendant environ vingt-cinq jours. Un voyage dans les belles plaines du grand désert Américain, et surtout dans le voisinage de cette magnifique rivière qui descend par d'innombrables torrents des Monts-Rocheux, offre sans doute beaucoup de charmes et pourrait prêter à des descriptions pleines d'intérêt; mais c'est une matière dans laquelle j'ai eu des devanciers; ce serait, de plus, donner aux lettres que j'ai l'honneur de vous adresser une extension que je ne puis et n'ose me permettre. Je me bornerai à vous transcrire l'aperçu général qu'en a tracé M. Nicollet. J'ai pu apprécier par moi-même l'exactitude et la fidélité du tableau.

« Jetez un regard sur la vaste étendue d'une plaine, « dominez une à une ses ondulations, et porté, « comme d'une vague à l'autre, de la vallée sur le co- « teau, arrivez enfin à l'interminable prairie qui se « déroule sous vos yeux, les heures, les jours et les se- « maines se succèderont, et toujours des émotions « pleines de charmes et de variété captiveront votre « esprit, comme le spectacle d'inépuisables richesses « et de nouvelles beautés fascinera vos regards. Il est « sans doute des instants où les ardeurs d'un soleil « de feu, et la dure privation d'une eau limpide et « propre à étancher la soif qui vous dévore, viennent « vous rappeler que les jouissances les plus pures ont « aussi leurs épines; mais ces épreuves sont rares et « de courte durée. La brise rafraîchit presque con- « stamment ces vastes plaines, dont le sol est si uni « qu'il rend impossibles les suprises de l'ennemi le plus « rusé. La route est un champ de verdure, parsemé

« de fleurs odoriférantes dont le brillant éclat n'a pour « témoin que l'azur du firmament. C'est surtout en été « que l'aspect des déserts respire la gaîté, la grâce et « la vie, et s'il est un moment où ils doivent attirer « toutes les sympathies du voyageur, c'est lorsque l'In- « dien, à la poursuite du chevreuil et du buffle, « anime cette immense solitude de sa présence et de « ses mouvements. J'ai pitié de l'homme dont l'âme « n'est point émue à l'aspect ravissant d'un si magnifi- « que spectacle. »

« Ce fut à Belle-Vue, à neuf milles au-delà du *Nebraska*, ou *Rivière Plate*, que commença mon voyage par terre; de là à l'embouchure du *Niobrarah*, ou l'*Eau qui court*, pendant dix jours de marche, nous ne rencontrâmes aucun Indien, et ne découvrîmes pas le moindre vestige d'habitation. Mais çà et là se distinguaient quelques monticules artificiels, élevés par la main de l'homme; quelques monceaux de pierres entassées irrégulièrement, et des tombeaux qui contenaient les restes mortels de quelques sauvages, soigneusement enveloppés dans des peaux de buffle; parfois un poteau solitaire qui marquait l'endroit où quelque brave avait succombé sur le champ de bataille, où reposait peut-être quelque vieux Nestor du désert. Ces monuments, quoique sans inscription pour raconter de hauts faits, ou transmettre des noms à la postérité, sont le tribut d'un cœur affectueux, le témoignage muet du respect que l'Indien porte à la mémoire d'un père ou d'un ami, et du prix qu'il attache à la gloire de ses ancêtres. Quelques troupeaux de buffles, de grosses bandes de cerfs, des chevreuils de différentes espèces que notre approche mettait en fuite, furent les seules distractions aux fatigues du voyage.

« Dans une course si longue, par des régions si sin-

gulièrement variées, on éprouve assez souvent deux graves inconvénients : le manque d'eau et de bois. Plus d'une fois nous n'eûmes pour alimenter notre feu que la fiente sèche de buffle. Trois fois l'eau nous manqua au lieu de notre campement : c'est là une rude épreuve pour l'homme et son coursier, surtout après une grande journée de marche, sous le soleil brûlant du mois d'août. Une espèce de tourment encore moins supportable, dans ces moments où la chaleur se fait plus vivement sentir, c'est l'apparence de lacs et de rivières fantastiques qu'on voit au bout de l'horizon, et qui semblent inviter le voyageur épuisé à venir renouveler ses forces sur leurs rives ; le besoin et la fatigue ne laissent entrevoir au loin que verdure, ombrage et fraîcheur. L'illusion ajoute encore au désir d'étancher la soif qui vous dévore. Vous pressez le pas pour arriver au terme ; les heures se succèdent ; le mirage trompeur devient de plus en plus brillant, et toujours le voyageur s'avance haletant, sans soupçonner même que le fantôme fuit devant lui. Dans une région ouverte et élevée, où l'atmosphère est toujours en mouvement, ce phénomène pourrait bien être produit par la réverbération du soleil sur la surface des plaines, reflétant les couleurs variées de cette verdure sur l'azur du firmament.

« Outre les inconvénients qui naissent de la nature du sol, il en est d'autres que l'été ramène toujours avec ses milliers d'insectes. Parmi ceux-ci le plus à redouter est sans contredit le taon, dont la piqûre a plus d'une fois fait bondir de rage l'animal le plus doux. Heureusement que la Providence semble avoir donné au cheval, dans ces plaines, un défenseur également habile et dévoué ; c'est l'étourneau que la présence de l'homme n'intimide point, et qui, voltigeant sans cesse autour du

cavalier, se place sur la charge ou sur le dos du cheval, pour s'abattre ensuite avec une admirable adresse sur l'insecte malfaisant qui vient assaillir son compagnon de voyage.

« Pour nous, nous eûmes à faire une guerre sans relâche à des myriades de maringouins et à leurs alliés les brulots. Ceux-ci nous tourmentaient pendant le jour, les autres, plus lâches, nous attaquaient pendant la nuit. Ces ennemis affamés, qui sont le produit des eaux stagnantes et des plantes en décomposition, à l'approche d'un convoi, quittent leurs demeures infectes, et l'accompagnent de leurs bourdonnements plaintifs jusqu'à l'endroit où il cherche en vain à trouver du repos, après les chaleurs et les fatigues de la journée. La tribu ailée sonne aussitôt la trompe guerrière, et se lançant sur sa victime déjà harassée, l'aiguillonne, l'agite et la poursuit jusqu'à ce qu'elle ait assouvi sa fureur sanguinaire, et obligé l'infortuné voyageur, déjà exténué par la chaleur, à chercher un abri étouffant sous une robe de buffle ou sous une épaisse couverture. Un jour je fus comme le point d'attaque d'un essaim de fourmis ailées. Elles fondaient sur moi avec une telle impétuosité et en si grand nombre que j'en fus totalement couvert. J'agitai alors mon mouchoir autour de ma tête, et j'eus bientôt obtenu de mon cheval de laisser bien loin derrière nous cette phalange serrée d'insectes noirâtes, qui remplissaient un espace d'environ un quart de mille.

« A ceux qui ont passé leur vie au milieu des joies de la famille, entourés de toutes les délicatesses de l'abondance, un voyage au travers du désert peut paraître une triste réalité des misères et des souffrances humaines ; mais celui qui élève ses pensées au-dessus des choses terrestres et passagères, pour se dévouer au

salut de tant d'âmes infortunées qui aimeront et serviront leur créateur quand elles l'auront connu, celui-là ne peut voir dans toutes les privations du désert, dans toutes les difficultés et les périls qui s'y rencontrent, que de légères incommodités, bien préférables pour lui aux douceurs de l'indolence et aux dangers des richesses. Il a médité ces sublimes paroles du Seigneur : que *le royaume des cieux est le prix de généreux efforts et que c'est la violence qui l'emporte ;* il se rappelle qu'un Dieu fait homme, *quoiqu'il fût sans péché, en porta cependant toute la peine.* Ses souffrances lui apprennent enfin que c'est par les tribulations et les sacrifices qu'il peut entrer au ciel et y conduire ceux qui désirent se ranger et mourir sous l'étendard de la croix.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

« Messieurs,

« *Votre* très-humble et *très-obéissant serviteur,*

« P. J. de Smet, *S. J.* »

Lettre du même Père à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Université de Saint-Louis, 2 juin 1849.

« MESSIEURS,

« Je vous parlais, dans ma dernière lettre, de la guerre incessante et du bourdonnement des maringouins et des brûlots. J'ajouterai à cette ingrate musique le bruit plus effrayant et bien plus désagréable encore des serpents à sonnettes, que nous rencontrâmes souvent dans la région appelée *Mauvaises-Terres.* C'est un plateau très-remarquable dont j'essayerai tout à l'heure de vous esquisser la description, et où le petit Missouri, le *Mankizita-Watpa, rivière Terre-Blanche*, et le *Niobrarah* prennent leur source.

« On y trouve le caméléon aux couleurs variées, le hideux lézard, la grenouille cornue, appelée par quelques-uns, plus classiquement sans doute, du nom de salamandre, et plusieurs espèces de petites tortues. Je fus témoin, dans cet endroit, d'un fait admirable et digne d'être rapporté, produit par l'instinct du serpent à sonnettes. Le reptile se chauffait au soleil, entouré de huit ou dix petits. Dès qu'il m'aperçut, il râla, ouvrit la gueule et aussitôt toute la couvée s'y réfugia. Je m'éloignai pour quelques instants et revins ensuite :

les petits avaient quitté leur tombeau vivant dans lequel ma présence les fit rentrer de nouveau.

« Le sol inculte et aride des *Mauvaises-Terres*, qui désespèrera toujours la plus laborieuse industrie et le travail le plus soutenu, compte cependant ses milliers de villages, remplis de mouvement et de vie. Je veux parler des villages nombreux habités par les *chiens de prairie*, dont chaque emplacement couvre une étendue de plusieurs milles, sur un plateau uni où le gazon est court et rare. L'instinct de ces étranges villageois, qui ressemblent assez à l'écureuil, a quelque chose de curieux et d'amusant. Ils arrachent jusqu'à la racine du gazon autour de leurs gîtes, et cependant ce vandalisme reconnait quelques exceptions. Ils semblent respecter et épargner certaines fleurs qui généralement environnent leurs petites demeures et en rendent l'aspect beaucoup plus agréable : telles sont l'*Hedeoma hirta*, le *Solanum triflorum*, le *Lupinus pusillus*, l'*Erigeron divaricatum*, le *Dysodia chrysanthemoides*, l'*Ellisia nyctagenea*, le *Panicum virgatum*.

« A l'entour de leurs gîtes, ils élèvent la terre à environ un ou deux pieds au-dessus du sol, et c'est assez pour les mettre à l'abri des inondations qui, dans la saison des pluies ou à la fonte des neiges, les engloutiraient avec toutes leurs petites espérances. Guidés par un instinct prévoyant, ils ramassent soigneusement les pailles éparses dans la plaine et les portent dans leur asile souterrain, pour se prémunir contre les rigueurs de l'hiver. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent de l'approche d'un cavalier, l'alarme se communique rapidement à tous les citoyens de cette singulière république. Ils quittent leurs habitations, lèvent la tête, dressent les oreilles avec inquiètude, et regardent avec anxiété... Tous se tiennent debout à l'entrée de leurs demeures,

ou sur l'ouverture de leurs monticules coniques, et après un court instant de silence, c'est un chorus général d'aboiements perçants et plusieurs fois répétés. Pour quelques instants on ne voit que vie, mouvement et agitation, dans le vaste champ qu'ils habitent. Mais au premier coup de fusil, tout est tranquille, chacun a disparu avec la rapidité de l'éclair. Une petite espèce de hibou et les serpents à sonnettes semblent entretenir des relations amicales avec le chien de prairie : on les voit ensemble à l'entrée des gîtes; et dans l'alarme générale, à l'approche de l'ennemi, c'est dans le même asile qu'ils cherchent leur salut : sympathie assez singulière dont on ignore encore les motifs et la nature. Le loup et le renard sont leurs plus grands ennemis.

« Le mot indien *Mankizita-Walpa*, communément traduit par *rivière Terre-Blanche*, signifie plus littéralement *rivière de la Terre-Fumante*. Les *Mauvaises-Terres* qu'elle traverse sont sans contredit la région la plus singulière que j'aie parcouru dans mes voyages au travers du désert. L'action des pluies, des neiges et des vents sur ce sol argileux est à peine croyable, et l'influence combinée de ces éléments en fait un théâtre aux scènes les plus variées. Aperçues de loin, ces terres se présentent à la vue, comme de grands villages, comme de vieux châteaux, mais sous des apparences si extraordinaires, et avec une architecture si capricieuse, qu'on les supposerait appartenir soit à un monde tout nouveau, soit à des siècles très-reculés. Ici c'est une tour gothique qui s'élève majestueusement environnée de tourelles ; d'énormes colonnes semblent y être placées pour soutenir le dôme du firmament. Plus loin c'est un fort battu par la tempête, entouré de murs dentelés. Ses vieux parapets paraissent avoir soutenu pendant des siècles les assauts

successifs des neiges, des pluies, des secousses souterraines et de la foudre. On y voit des coupoles aux proportions colossales, et des pyramides qui rappellent les travaux gigantesques de l'ancienne Egypte. Les agents atmosphériques les travaillent et les consument de telle sorte, que probablement deux années de suite ne passent pas sur les cimes de ces étranges constructions, sans les refondre ou les détruire. Cette terre qui se durcit facilement au soleil est ou grisâtre, ou d'un blanc éclatant; elle s'amollit et se mêle facilement avec l'eau. Le *Mankizita-Watpa* est le grand égoût de ce désert, et répond admirablement au nom que les sauvages lui ont donné.

« L'industrie du colon essayerait en vain de labourer et de semer cette terre flottante et stérile; jamais la moisson ne viendrait couronner ses efforts. Mais si elle n'offre aucun intérêt au laboureur et peu au botaniste, le géologue et le naturaliste y trouveraient une abondante matière d'études et d'observations. Ils y trouveraient un monde de pétrifications de toutes les grandeurs et de toutes les espèces; ils y verraient des débris curieux du mastodonte ou mammouth, le plus grand des quadrupèdes connus, mêlés avec ceux du petit lièvre des montagnes. J'ai vu des têtes entières très-bien conservées, des cornes, des tortues d'une grandeur énorme que deux hommes pouvaient à peine soulever. Toutes portaient distinctement les empreintes de leur nature primitive.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« P. J. de Smet, *S. J.* »

Autre lettre du même Père à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre.

Université de Saint-Louis, 4 juin 1849.

« MESSIEURS,

« Il me reste à vous donner quelques détails sur les sauvages que j'ai pu visiter. Dans aucune de mes courses précédentes, je n'avais rencontré des Ponkahs; cette fois je trouvai toute la tribu rassemblée à l'embouchure du *Niobrarah*, leur résidence favorite dans la saison des fruits et à la récolte du maïs. La manière dont ils abordèrent mes compagnons de voyage semblait ne présager rien de bon, et faillit avoir les suites les plus fâcheuses. Il paraît, en effet, qu'ils ne méditaient rien moins qu'une attaque sur la petite troupe de blancs qui, au nombre de quinze seulement, escortaient un wagon de marchandises destinées à la compagnie des pelleteries. Du moins ils avaient l'intention de piller ce convoi et de mettre à mort un des voyageurs, sous prétexte qu'il venait du pays des Pawnées, où un de leurs guerriers avait perdu la vie. Je vous donne ici la formule laconique du raisonnement d'un de ces barbares, tandis qu'il couchait en joue sa victime. « *Mon frère a été tué par un Pawnée. Tu es l'ami reconnu des Pawnées. Je dois*

le venger par ta mort, ou recevoir en chevaux et en couvertures la dette (valeur) *de son corps*. Voilà malheureusement où en sont réduites les idées de justice chez les sauvages. Un Indien a-t-il été tué par un blanc, tout homme de la même tribu se croit en droit d'user de représailles envers le premier blanc qu'il rencontre, quel que soit le pays qui ait vu naître celui-ci, ou de quelque partie du monde qu'il arrive.

« J'avais pris les devants ; mais au premier signal d'alarme, je fis volte face vers le lieu du danger. Aussitôt l'air retentit des cris répétés : *La Robe noire arrive! la Robe noire arrive!* La surprise et la curiosité arrêtent l'œuvre de pillage. Les chefs demandent des explications et donnent aussitôt aux spoliateurs l'ordre de se tenir en respect et de rendre ce qu'ils avaient déjà volé, ils se pressent alors autour de moi pour me serrer la main (cérémonie qui dura longtemps, car ils étaient plus de six cents) et nous conduisent tous ensemble comme en triomphe à notre campement sur les bords du *Niobrarah*. De mon côté je fais une petite distribution de tabac, présent qu'ils semblent apprécier plus que tout autre ; on fume paternellement le calumet qui passe de bouche en bouche, et bientôt ils me prodiguent ainsi qu'à mes compagnons les marques les plus affectueuses de bienveillance et de respect. Telle fut l'heureuse issue d'une rencontre qui nous avait d'abord inspiré de si justes craintes. Mais les vues miséricordieuses de la Providence s'étendaient encore plus loin. Ils me prièrent de les accompagner dans leur village à quatre milles de là, pour y passer la nuit au milieu d'eux. Je me rendis d'autant plus volontiers à leur invitation, qu'elle devait me procurer une occasion favorable de leur annoncer les vérités de la Foi. Aussi ne perdis-je point de temps, et, peu après mon arrivée, toute la tribu, au nombre de

plus de mille personnes, se trouvait rangée autour de la *Robe noire*. C'était la première fois que les Ponkahs entendaient prêcher Jésus-Christ par la bouche de son ministre. Leur sainte avidité et l'attention qu'ils prêtèrent à mes paroles, me firent prolonger mes instructions bien avant dans la nuit.

« Le lendemain, je baptisai un grand nombre de leurs petits enfants, et quand le moment de la séparation fut arrivé, ils me prièrent avec les plus vives instances de renouveler ma visite et de venir me fixer au milieu d'eux : « *Nous écouterons volontiers la parole du* « *Grand-Esprit*, me disaient-ils, *et nous nous sou-* « *mettrons à ses ordres que tu nous feras connaître.* » En attendant que leurs vœux puissent s'accomplir, je me crus très-heureux de rencontrer là un métis catholique assez bien instruit dans sa religion, qui me promit de leur servir de catéchiste.

« La langue des Ponkahs diffère peu de celle des Ottos, des Kansas et des Osages. Intrépides et d'une bravoure éprouvée, ils savent, malgré leur petit nombre, se faire redouter de leurs voisins plus nombreux. On pourrait bien les appeler les Têtes-Plates des plaines à cause de leur courage. Quoique attachés par goût à la vie nomade, ils ont cependant commencé à cultiver quelques champs de maïs, de citrouilles et de patates.

« Voilà donc une terre encore en friche, mais qui n'attend qu'une main généreuse et charitable pour porter des fruits dignes de la céleste rosée. Le Seigneur pourrait-il refuser sa grâce et ses secours à l'homme apostolique qui abandonne tous les avantages de la vie civilisée, pour venir au milieu des privations de tout genre, apprendre au pauvre sauvage les vérités salutaires et si consolantes de l'Evangile?

« Quand je pense aux espérances que me font con-

cevoir les tribus de l'ouest et du nord des Etats-Unis, je ne puis m'empêcher de bénir la bonté et la miséricorde de mon Sauveur, et de trembler en pensant combien redoutables sont les jugements de sa justice. Tandis que l'Europe, ébranlée par les efforts incessants d'une impiété savante, semble n'avoir plus de force et de vigueur que pour secouer ce joug divin que le sang de Jésus-Christ a rendu si doux et si léger, l'infortuné habitant du désert lève ses mains suppliantes vers le ciel, et lui demande, dans toute la sincérité de son cœur, de connaître la vraie foi, d'être dirigé dans les sentiers qui conduisent au vrai bonheur. Tandis qu'au centre même du catholicisme les ministres du Seigneur succombent sous l'oppression, la providence de Dieu, impénétrable dans ses vues, leur prépare secrètement les vastes solitudes d'un hémisphère éloigné. Peut-être est-ce là que le Divin Maître fixera son sanctuaire, et se choisira de nouveaux adorateurs, dont les cœurs simples ne feront entendre que les accents de la reconnaissance.

« Je suis avec le plus profond respect et en me recommandant à vos bonnes prières,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« P. J. DE SMET, S. J. »

Autre lettre du même Père aux Directeurs de l'Œuvre.

Saint-Louis, 5 juin 1849.

« Messieurs,

« Il est temps de passer aux Sioux dont j'atteignis le territoire peu de jours après ma visite aux Ponkhas. M. Campbell, un des meilleurs interprètes de ces contrées, s'offrit généreusement à m'accompagner chez les différentes tribus de cette nation. La connaissance du pays et des mœurs de ces Indiens, ainsi que l'amitié et le respect qu'ils lui portent, contribuèrent beaucoup à faciliter mes rapports avec eux. Je dois en même temps ajouter, comme un tribut de ma juste reconnaissance, que les officiers du Fort-Bonis et du Fort-Pierre m'accueillirent avec la bienveillance la plus délicate, et que l'efficacité de leurs concours aida puissamment à rendre plus faciles et plus fructueuses mes relations avec les sauvages.

« J'ai fait plusieurs fois la remarque, dans d'autres lettres, que les Indiens qui habitent la vallée du Haut-Missouri sont, en général, plus cruels que ceux qui séjournent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Cela provient probablement des guerres presque incessantes qu'allument entre eux l'amour du pillage et le désir de la vengeance. A l'époque de ma visite chez les Sioux,

une troupe de ces barbares revenait d'une guerre contre les Mahas, avec trente-deux chevelures humaines arrachées à des vieillards sans défense, à des femmes et à des enfants, dont les pères et les maris étaient partis pour la chasse. Ils attachent ces horribles trophées de leur honteuse victoire au bout de leurs lances ou au mors de leurs chevaux, lorsqu'ils font leur rentrée dans le village après le combat. A la vue de ces dépouilles, la tribu entière jette des cris de joie, et tous se font une fête d'assister aux cérémonies atroces *de la Danse* et *du Festin de la chevelure*, célébrés au milieu des vociférations les plus discordantes et des mouvements les plus affreux. Ils plantent, à cette occasion, un poteau vermillonné au milieu du camp ; les guerriers l'entourent et agitent dans leurs mains les chevelures qu'ils ont rapportées du champ de bataille ; chacun d'eux hurle sa chanson de guerre au son lugubre d'un tambour grossier; puis, donnant tour à tour son coup de casse-tête au poteau, il proclame les victimes que sa hache a immolées, et montre avec ostentation les cicatrices des blessures qu'il a reçues.

« Tel est encore aujourd'hui l'état où sont plongés ces malheureux Indiens. Ils n'entreront point en campagne sans avoir tâché d'attirer sur eux les faveurs du Grand-Esprit, soit par des rites diaboliques, soit par des jeûnes rigoureux ou par des macérations et d'autres peines corporelles. Ils vont même jusqu'à se couper les phalanges des doigts. Ajoutez aux profondes ténèbres du Paganisme un débordement de mœurs effrayant, et vous aurez une faible idée de la triste position de ces infortunées tribus. Eh bien ! ces mêmes hommes me reçurent à bras ouverts, comme un envoyé du Grand-Esprit. Une vive émotion, peinte sur tous les visages, accompagnait en eux l'attention la plus respectueuse

à mes discours, pendant que je les instruisais des grandes vérités de notre sainte religion.

« Un événement, qui survint deux jours après mon arrivée au Fort-Pierre, contribua beaucoup à augmenter en ma faveur la confiance des sauvages. Le voici tel qu'il se passa. La tribu des Ogallallas avait pénétré hostilement sur les terres de leurs voisins les Absharokés (ou Corbeaux), et leur avait livré bataille. Ceux-ci se défendirent en braves, mirent leurs agresseurs en déroute et leur tuèrent dix ou douze guerriers. Ils avaient même employé un mode de répulsion qui couvre à jamais d'infamie la tribu qui en a éprouvé les effets ; ils avaient chassé les Ogallallas avec la verge et le bâton. Ce qui signifiait, selon eux, que leurs adversaires *ne valaient ni le plomb ni la poudre qu'il aurait fallu employer pour les mettre à mort.* Une défaite si honteuse décourage l'Indien, et il n'ose plus se présenter devant un tel ennemi.

« Dans cette affaire le chef de la peuplade vaincue, nommé le *Poisson-rouge*, avait perdu sa fille, prisonnière des Corbeaux et conduite par eux en captivité. Triste et humilié, il quitta les loges de sa tribu, que la perte de son honneur et la mort de tant de guerriers plongeaient dans le deuil et l'affliction. Ce fut le lendemain de mon arrivée au Fort-Pierre, qu'il s'y présenta lui-même. L'objet de son voyage était d'obtenir, par l'entremise des officiers du Fort, la liberté de sa fille ; il offrait pour sa rançon quatre-vingts belles robes de Buffle et ses meilleurs chevaux. Dans la visite qu'il me fit, tenant ma main serrée dans les siennes, les larmes aux yeux et le cœur brisé par la douleur, il m'adressa ces paroles souvent interrompues par ses sanglots : « *Robe noire,*
« *je suis un père bien malheureux. J'ai perdu ma fille*
« *bien-aimée. Aie pitié de moi. J'ai appris que la médeci-*

« *ne* (la prière) *des Robes noires est puissante auprès du*
« *Grand-Esprit. Parle au Maître de la vie en ma faveur,*
« *et je conserverai encore l'espoir de revoir mon enfant.* »

« A ce peu de paroles, que les émotions du vieillard rendaient singulièrement éloquentes, je répondis que je prenais part à son affliction, mais que lui-même devait préparer les voies aux faveurs du ciel, et que ce serait par des actions honnêtes qu'il obtiendrait du Grand-Esprit l'accomplissement de ses vœux. J'ajoutai que, sans doute, le Maître de la vie avait été offensé par cette coupable attaque contre les Corbeaux, dont lui-même avait été le principal moteur, en sa qualité de Grand chef, et qu'à lui-même il devait attribuer l'infortune de sa fille et tous les malheurs qui avaient été la suite de cette expédition. Je l'engageai à renoncer désormais à toute agression injuste contre ses voisins, et à presser sa tribu d'écouter les ordres du Grand-Esprit que je venais leur annoncer. Je finis en lui parlant des miséricordes du Seigneur qui écoute toujours la voix des affligés, pourvu qu'ils veuillent l'aimer et le servir. Je lui promis aussi le secours de ma prière; et lui, de son côté, promit de suivre mes conseils.

« Le *Poisson-rouge* retourna bientôt après dans sa tribu et rassembla tous les principaux chefs pour leur communiquer ce qui s'était passé au Fort, et particulièrement ses entretiens avec la *Robe noire* au sujet de sa fille. Au même instant un cri de joie se fait entendre à l'extrémité du camp. On accourt de tout côté; on s'informe; on annonce enfin la joyeuse nouvelle *que la fille captive s'est échappée saine et sauve des mains de ses ennemis.* Le vieux chef ose à peine en croire ce qu'il entend. Il se lève, et, au sortir de sa loge, il a la douce consolation de revoir cette enfant chérie, que la providence vient de lui rendre. Jugez, si vous le pou-

vez, de son étonnement et de son bonheur, que partage avec lui toute sa tribu! Toutes les mains se lèvent vers le ciel pour remercier le Grand-Esprit de la délivrance de la captive. Le bruit en vola bien vite d'une peuplade à l'autre; et cette heureuse coïncidence, que la divine providence permit pour le bien des Ogallallas, fut pour eux la preuve certaine du grand pouvoir de la prière chrétienne, et contribuera, j'espère, à raffermir ces pauvres sauvages dans leurs bonnes dispositions.

« Le nombre d'enfants Métis et Indiens baptisés chez les Sioux s'élève à plusieurs centaines. Je conférai le même sacrement à six adultes fort avancés en âge, dont deux étaient nonagénaires, et habitaient une petite loge en peau de Buffle, où un pauvre feu réchauffait à peine leurs membres glacés par les années. Ils me reçurent avec bonheur. Je leur parlai du Grand-Esprit, de la nécessité du baptême, de la vie future, de l'éternité heureuse ou malheureuse qui doit suivre cette vie. Ils écoutèrent avec avidité les instructions que je leur répétai pendant plusieurs jours, et reçurent enfin le sacrement de la régénération. Ils ne se lassaient pas de me redire qu'ils n'avaient jamais cessé d'aimer le Grand-Esprit, et qu'ignorant des prières plus convenables, ils lui avaient offert chaque jour les prémices du calumet.

« Ceci me rappelle un fait assez insignifiant par lui-même, mais qui n'a pas moins été pour moi la source d'une bien vive consolation. A mon arrivée dans la tribu des *Brûlés*, je fus singulièrement surpris de me voir abordé par un enfant de quinze ans environ, à qui ma présence semblait causer une joie qu'il serait difficile de décrire. Quelques petites caresses, par lesquelles je répondis à cette manifestation si extraordinaire de contentement, me concilièrent si bien son affection que

les efforts et les menaces des sauvages qui m'entouraient ne purent le séparer que momentanément de ma personne. A peine l'avait-on éloigné par la violence, qu'un petit détour le ramenait à mes côtés ; il pénétrait même dans le grand conseil des chefs, où la diplomatie assez expéditive des *Brûlés* agitait les questions dont mon arrivée au milieu d'eux exigeait la solution. La nuit vint mettre fin aux délibérations de l'assemblée, et dut me soustraire aussi aux incessantes caresses de mon nouvel ami. Son front extrêmement étroit et aplati, son regard niais, ses gestes désordonnés m'avaient bientôt fait comprendre qu'il était du nombre de ces êtres chez qui le manque de raison est une sauvegarde contre la perte de l'innocence, et je me déterminai à le régénérer le lendemain dans les eaux salutaires du baptême. Je fis donc rassembler toute la tribu, et après lui avoir donné une claire explication des bienfaits du sacrement que j'allais conférer, je fis comprendre le bonheur qui était réservé pour toute l'éternité à un être en apparence si vil, et qui n'avait été jusqu'alors que l'objet de leur mépris ou au moins de leur pitié. Ce peu de paroles fit sur mon nouvel auditoire une profonde impression, et fut suivi de nombreuses demandes pour obtenir la grâce d'appartenir au Grand-Esprit, comme mon pauvre Paschal (c'est le nom du petit idiot), qui est entouré maintenant du respect, je dirais presque de la vénération de toute sa tribu. Mais ne devant rester au milieu d'eux que peu de jours, je me contentai de baptiser un grand nombre de leurs enfants ; aux autres je fis espérer que, plus tard, nous reviendrions les visiter, et que nous pourrions alors les instruire et leur accorder ainsi plus utilement la faveur qu'ils sollicitaient.

Dans les différents camps que je visitai, je fis pré-

sent à chacun des grands chefs d'une médaille à l'effigie de Notre très-saint Père le pape Pie IX. A ce sujet, je leur expliquai la haute position du grand chef de toutes les *Robes noires*, le respect, la vénération et l'amour que toutes les nations fidèles au Grand-Esprit témoignent à son représentant sur la terre, etc, etc. Aussitôt on apporta le calumet, et après l'avoir offert d'abord au Maître de la vie, en implorant ses bienfaits, les sauvages, dans leur naïve simplicité, le présentèrent à son chef visible, me priant de lui faire connaître l'estime et l'amour qu'ils lui portent et le désir ardent qu'ils ont d'écouter les *Robes noires* envoyées en son nom.

« Dans une distribution de médailles aux sauvages, ces explications deviennent nécessaires ; car étant naturellement superstitieux, ils attachent souvent plus que du respect à ces sortes d'objets. Un chef Sioux m'en donna une preuve bien étrange. Comme je lui pendais au cou la médaille de Pie IX, il m'en témoigna une joie et une reconnaissance extraordinaires. « *Je la placerai*, « me dit-il, *avec mon Manitou de la guerre ; elle saura* « *me rendre aussi sage dans les conseils de paix, que l'au-* « *tre a su me rendre fort dans les combats.* » Je lui demandai le sens de ces paroles. Il ouvre aussitôt une petite boîte et en sort un rouleau enveloppé soigneusement dans une peau de chevreuil ; il le déroule, et à ma grande surprise, je vois l'image coloriée du général *Diebitch*, en grand uniforme et monté sur un beau coursier. Depuis plusieurs années, le Russe avait été le Manitou de la guerre du chef Sioux ; il l'invoquait et lui présentait le calumet avant toutes ses entreprises contre l'ennemi, et lui attribuait toutes les victoires qu'il remportait. J'ai tâché de désabuser le pauvre Indien de son étrange culte, et j'ai l'espoir que mes efforts n'ont point été inutiles.

« Je l'ai déjà dit, j'ai été envoyé chez les tribus Siouses pour sonder leurs dispositions, au point de vue religieux et moral. La petite relation que j'ai l'honneur de vous présenter vous fait connaître le résultat de ma visite. Tout ce que je viens de raconter sur ces pauvres habitants du désert n'est pas très encourageant pour un missionnaire. Il y a loin de ces sauvages aux Têtes-plates et à tant d'autres Indiens qui demeurent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Ces premiers enfants de mon apostolat m'ont donné des consolations que je chercherais en vain chez les Sioux. Une mission parmi ces derniers serait-elle donc sans espoir de succès? Le peu d'expérience que j'ai pu acquérir, et mon séjour au milieu d'eux, m'inspirent plus de confiance en celui qui tient entre ses mains les cœurs les plus durs et les volontés les plus récalcitrantes. J'espère que, dans le courant de cette année, quelque chose sera fait en faveur de ces malheureux Indiens, si longtemps privés des secours de la Religion. Le même bonheur sera accordé à la nation des *Pieds-noirs* qui compte déjà onze cents néophytes dans son sein. C'est une bonne œuvre dont les prières des pieux Associés de la Propagaiton de la Foi contribueront puissamment à aplanir les difficultés.

« Je quittai les terres supérieures du *Niobrarah* et du *Mankizita*, vers la fin d'octobre 1848, avant la saison des pluies et des neiges. Ces lieux sont le séjour où différentes tribus des Sioux se rendent en automne, pour faire la chasse aux animaux sauvages qui y abondent alors, et afin de se pourvoir de peaux et de viande pour l'hiver qui approche. La consommation de peaux dans le Missouri doit être immense, car tous les Indiens s'en servent pour la construction de leurs loges, pour les harnais de leurs chevaux et pour leurs habillements,

L'année dernière, cent dix mille peaux de buffle et autres dépouilles de cerf, de gazelle, de chevreuil, de grosse corne, de loutre, de castor, etc., et vingt-cinq mille langues salées ont été reçues dans les magasins de pelleteries à Saint-Louis. Par là vous avez une idée du nombre extraordinaire de buffles tués, et de l'étendue du vaste désert qui sert de pâturage à ces animaux.

« Nous partîmes en esquif du Fort-Bonis, qui se trouve près de l'embouchure de la petite rivière à Médecine. Notre voyage fut des plus heureux. Le temps était magnifique, et les deux rives du Missouri, peuplées dans cette saison d'une quantité extraordinaire de gibier de toute espèce, offraient le spectacle le plus gracieux et le plus varié, en même temps qu'elles ouvraient un vaste champ à la convoitise et à l'habilité de nos chasseurs.

« Parvenus à Council-Bluffs, le ciel, qui jusqu'alors avait été clair et serein, changea tout à coup pour faire place aux vents, à la tempête, et à d'épais nuages de neige qui nous accompagnèrent pendant deux jours; nous nous réfugiâmes dans une forêt profonde pour nous mettre à l'abri de la tourmente. Le miel qui y abondait fut notre principale ressource. Un seul peuplier que nous abattîmes nous en fournit bien au-delà de nos besoins.

« Enfin, après quatre mois d'absence, j'arrivai sans autre accident au milieu de mes chers confrères de l'université de Saint-Louis, où les charmes de la vie commune m'eurent bientôt fait oublier les petites fatigues de mon expédition.

« Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur, »

« P. J. de Smet, S. J. »

Lettre du R. P. Jaffré, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à son Supérieur, à Paris.

Sandwich, le 19 janvier 1849.

« Mon Révérend Père,

« Les Missionnaires du Haut-Canada sont si peu nombreux et si accablés par les travaux du saint ministère, qu'ils n'ont guère le loisir d'écrire des lettres. Il faut cependant que je vous fasse connaître sommairement ce qui s'est passé de plus important parmi nous depuis ces deux dernières années.

« Vous savez que notre Résidence de Sandwich n'a compté jusqu'ici que deux ou trois Pères. Néanmoins, outre cette paroisse nous en avons eu quatre autres à desservir, savoir : Moldène, à 16 milles d'ici, comptant près de 3,000 catholiques; Maidstone, à 14 milles, avec 1,200 catholiques; Belle-Rivière à 30 milles, avec 1,400 catholiques, et enfin Chatham à 62 milles, où commence maintenant une congrégation destinée à devenir fort considérable. Vous comprenez aisément les difficultés qui se présentent pour porter les secours spirituels à tant de fidèles disséminés de loin en loin autour de nous.

« Ces difficultés augmentent encore par le grand

nombre d'hérétiques et d'infidèles qui se trouvent mêlés avec la population catholique. On voit ici pulluler toutes les sectes; nous avons des partisans de l'église anglaise, des adhérents au Kirck écossais, des méthodistes, des presbytérieurs, des mourmonts, etc, etc. Il n'y a point de village si petit, où l'on ne voie trois ou quatre temples consacrés à différentes erreurs, avec un grand personnel de ministres. Malheureusement c'est à l'hérésie qu'appartiennent le plus souvent les hommes en place, les gros commerçants, les gens instruits, les écoles et la presse avec toutes ses séductions. En présence de tant d'obstacles et de besoins, nous avons senti toute notre insuffisance, mais nous n'avons point perdu courage, et nous nous sommes mis à l'œuvre selon l'étendue de nos forces. Pour soutenir ceux qui sont déjà catholiques et les préserver de la corruption, nous les avons visités autant de fois qu'il nous a été possible, voyageant selon la coutume du pays, tantôt à cheval, tantôt en voiture, tantôt en traineau et tantôt en barque. Quelquefois même nous poussions nos excursions au-delà des limites accoutumées, et là nous trouvions des fidèles qui à l'âge de dix-huit et vingt ans, n'avaient encore jamais vu de prêtre, et des protestants qui paraissaient disposés à se convertir dès nos premières prédications.

« Dans chacune des paroisses ci-dessus nommées, nous avons fait des catéchismes et donné des retraites de première communion à soixante, quatre-vingts et même cent enfants qui assistaient régulièrement à tous les exercices. Et ce qu'il y avait de plus édifiant dans cette cérémonie, c'était la modestie de ces jeunes Canadiens qui devaient approcher pour la première fois de la table sainte. Vous les auriez vus, placés sur des siéges à part, en dehors de la multitude, comme une

troupe d'élus, chantant eux-mêmes le bonheur dont leurs cœurs étaient pleins, et prononçant devant la foule émue de leurs parents, de tous les paroissiens, les touchantes formules de leur piété.

« Les œuvres des missions pour les grandes personnes ont aussi porté partout leur fruit, et nous ont prouvé quel bien immense on ferait dans les âmes, si l'on pouvait multiplier davantage ces saints exercices. Voici quelques détails que vous serez peut-être bien aise de connaître.

« Nous avons prêché pendant quinze jours de suite à Moldène, poste très-important, parce qu'il est pour les Canadiens la clé du lac Erié, et qu'il contient une population urbaine assez considérable. Dès les premières prédications, la foule se rendit à l'Eglise et les confessionnaux furent encombrés jusqu'à notre départ. Il y eut plusieurs communions générales, toutes fort nombreuses, au point qu'il resta à peine quatre ou cinq catholiques en âge qui n'eussent pas participé aux sacrements, tandis qu'on en comptait auparavant des centaines. La grâce s'étendit aussi aux protestants. Beaucoup d'entre eux suivaient régulièrement les instructions anglaises qui avaient lieu tous les jours à l'Eglise, et les lectures publiques que je faisais faire tous les soirs par un des assistants, dans une salle particulière. Un incident, qui se produisit à ces lectures du soir, amusa beaucoup l'assemblée. Comme j'offrais le livre tantôt à l'un, tantôt à l'autre, il m'arriva une fois de le présenter à un ministre méthodiste que je ne connaissais pas. Le Ministre n'osa pas donner un refus, il prit le livre, vint s'asseoir dans le fauteuil à côté du Missionnaire, et d'une voix magnifique lut sans changer un mot et sans manquer une syllable, tout ce qu'il y avait de plus fort pour réfuter les erreurs de sa secte.

« Les Missions de Belle-Rivière et de Maidstone eurent le même succès que celle de Moldène. Mais nulle n' offrit autant de conversions remarquables que celles de Rivière-à-tranche. Les vieux retardataires, qui formaient une partie notable de la paroisse, se rendirent tous, à trois ou quatre exception près, et une douzaine de protestants abjurèrent l'hérésie. Pendant cet élan de ferveur, des mesures furent prises pour réparer et agrandir l'Eglise; et toutes ces améliorations sont aujourd'hui réalisées.

« A Chatham, ville deux fois plus populeuse que Sandwich, rien n'avait encore été fait pour le catholicisme quand, en janvier 1846, j'y allai ouvrir une mission. Point d'église, pas même la moindre petite chapelle pour y célébrer. On y voyait quatre temples consacrés aux faux cultes; mais pas un autel dédié au véritable. Je commençai les exercices de la prédication dans un atelier transformé en oratoire, et dès les premiers sermons, on vit apparaître beaucoup plus de catholiques qu'on n'en croyait à Chatham. Ils avaient été comme cachés jusque-là et étrangers les uns aux autres; alors ils se connurent et s'encouragèrent mutuellement. Il en vint aussi des campagnes voisines, et bientôt j'eus plus d'auditeurs qu'aucun ministre protestant de la ville. Je leur parlai de bâtir une église : c'était bien leur plus grand désir; mais tous m'objectaient l'insuffisance complète de leurs moyens. Je les engageai à ouvrir une souscription, à laquelle les protestants eux-mêmes seraient priés de prendre part. Que de peines il fallut pour les y déterminer. Ils n'osaient, répondaient-ils, se présenter chez les protestants, sachant bien d'avance qu'ils n'en recevraient aucun secours. J'insistai cependant avec plus de force que jamais pour qu'on parcourût au plus tôt la ville avec la liste de

souscription, et je tâchai de leur prouver que le concours empressé des protestants à nos instructions indiquait assez qu'ils ne nous étaient pas hostiles. Vaincus par ces raisons, deux ou trois des plus notables *se déterminent* enfin à frapper à quelques portes, comme par essai, avec la détermination de ne pas aller plus loin, s'ils étaient mal reçus. Il n'en fallait pas davantage pour animer leur courage. Le premier accueil fut si amical et si généreux qu'ils ne doutèrent plus du succès. Dès lors ils n'eurent plus besoin d'être poussés, ils allèrent d'eux-mêmes de maison en maison, ne voulant en omettre aucune. Au bout de quelques jours, la souscription dépassait déjà deux mille piastres (plus de 10,000 francs), et les protestants avaient concouru plus que les catholiques à former cette somme. Depuis ce temps, le chiffre des dons a continué d'augmenter; et aujourd'hui s'élève sur un plan assez étendu une Eglise en briques, dont Monseigneur est venu lui-même bénir en grande solennité les fondations.

« A Sandwich, la grâce a peut-être porté encore plus de fruits que dans les autres localités. Pendant quinze jours, quatre et quelquefois cinq missionnaires y ont été occupés à prêcher et à entendre les confessions. Un d'entre eux eut la pensée de placer le théâtre de son zèle, non dans l'église de paroisse trop éloignée des habitants, mais dans le centre même de la ville, afin d'être plus près des protestants qu'il voulait attirer. Une petite chapelle fut bien vite improvisée à cet effet dans une maison particulière, et là, deux fois par jour, se donnait une instruction en anglais. Le soir surtout il y venait un bon nombre de sectaires mêlés aux catholiques; et pour preuve qu'ils n'étaient pas insensibles à la parole de Dieu, on remarqua plus d'une fois, qu'à la parole du prédicateur, ils pleuraient aussi bien que les autres.

« Je termine, mon R. Père, en vous annonçant que nous sommes parvenus à établir une bibliothèque de bons livres anglais et français, destinés à répandre la vérité et à combattre l'erreur. Cette œuvre promet les plus grands succès, si les ressources ne nous manquent pas pour la soutenir.

« Je me recommande à vos saints sacrifices, en union desquels je suis, etc,

« J. Jaffre, S. J. »



MISSIONS DE LA MALAISIE.

Lettre de M. Favre, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions Etrangères, à MM. les directeurs du séminaire des Missions Etrangères.

Malacca, 25 août 1848.

« Messieurs,

« Le zèle qui vous anime envers nos Missions, au bien desquelles vous vous êtes consacrés, ne me permet pas de douter que vous ne receviez avec satisfaction quelques détails sur la pauvre Mission de Malacca, si intéressante par le souvenir qu'elle rappelle et par l'état où elle se trouve aujourd'hui. Voici donc en quelques mots l'histoire de cette malheureuse chrétienté.

« Malacca, dont il est beaucoup parlé dans la vie de saint François-Xavier, dont la terre fut quatre fois foulée par les pieds du saint apôtre et arrosée de ses sueurs, fut pendant longtemps sous la domination portugaise ; ensuite, occupé alternativement par les gouvernements Hollandais et Anglais, il obéit à ce dernier depuis 1825. Le Saint-Siége y érigea en 1553

un évêché, et le donna pour suffragant à l'archevêché de Goa. En 1838, il subit le sort de toutes les anciennes possessions portugaises qui se trouvent actuellement sous le pavillon britannique, c'est-à-dire qu'il fut réduit à l'état de missions et administré par un Vicaire apostolique. Ces changements, déjà opérés en partie depuis un certain nombre d'années par des décrets particuliers, furent enfin accomplis d'une manière générale en vertu de la Bulle *Multa præclarè*, donnée à Rome le 24 avril 1838. Les deux prêtres Indo-Portugais, qui administraient alors la chrétienté de Malacca, refusèrent de recevoir les ordres du Saint-Siége. Depuis ce temps jusqu'en 1845, le Vicaire apostolique, Mgr l'évêque de Bide, et ensuite son successeur Mgr Boucho, évêque d'Athalie, ne cessèrent, par tous les moyens que la prudence put leur suggérer, de chercher à ramener ces pauvres égarés à la soumission, mais toujours sans succès. Enfin, au mois de mai 1845, je reçus ordre de me rendre à Malacca pour les exhorter de nouveau à l'obéissance, en leur présentant des copies authentiques de la Bulle ; et en cas de refus, de leur déclarer qu'ils n'avaient plus aucun pouvoir et que je prenais charge de la chrétienté. Dès ce moment, ces malheureux se déclarèrent indépendants de Rome et entraînèrent l'Eglise de Malacca dans le schisme. Je fus alors obligé de m'adresser aux chrétiens. Quelques-uns des plus instruits et les plus respectables familles eurent horreur de la rébellion de leurs anciens pasteurs, et se rangèrent sous l'autorité du Vicaire apostolique Grâce à Dieu, leur exemple fut suivi par quelques autres, et en peu de mois j'eus un petit troupeau, composé de la meilleure partie de la chrétienté ; le nombre en augmente continuellement, quoique d'une manière assez lente : ce qui me porte à croire que, si nous ne

pouvons espérer une prompte fin à ce schisme, au moins nous pouvons entrevoir son entière extinction à une époque un peu plus éloignée. Le grand mal de ces pauvres gens est l'ignorance causée par la négligence de leurs anciens pasteurs. Un des plus efficaces moyens de relever cette nation ainsi tombée, serait l'établissement de bonnes écoles; mais l'état de dénûment où se trouve la mission ne nous a pas encore permis de le mettre à exécution. Une autre nécessité, qui ne se fait pas moins vivement sentir, serait la construction d'une église : projet aussi empêché par la même raison.

« Au mois de juin 1846, je reçus du renfort dans la personne de M. Dastugue qui, à cause de son défaut de santé, ne pouvant entrer dans la mission de Cochinchine pour laquelle il avait été destiné, reçut ordre de venir me rejoindre à Malacca. Son arrivée me fut d'un grand secours; car, malgré sa faiblesse, M. Dastugue put cependant tenir le poste en mon absence : ce qui me permit d'exécuter un projet que j'avais conçu depuis quelque temps, et que je ne pouvais réaliser étant seul. C'était de visiter les peuplades sauvages répandues dans l'intérieur des forêts dont la péninsule Malaise est couverte, et dont on m'avait parlé comme d'un peuple bon et heureusement disposé à recevoir l'Evangile. Je fis part de ce dessein à Mgr le Vicaire apostolique qui l'approuva et m'enjoignit de lui rendre compte du fruit de mes recherches, de dresser autant que possible une statistique exacte de ces peuples, et d'étudier les moyens à prendre pour établir parmi eux une mission. Je fus donc occupé, pendant les six derniers mois de 1846 et une partie de 1847, à voyager dans ces forêts plus peuplées de tigres, de panthères et d'éléphants que d'êtres raisonnables. J'y ai cependant

trouvé les sauvages que je cherchais; mais si épars que ce sera un grand travail de les réunir pour en faire des chrétientés. Mais, d'un autre côté, je dois dire que de tous les païens que j'ai vus jusqu'à présent, ce sont ceux dont les dispositions me paraissent les plus favorables aux succès de la prédication. Leur vie est généralement simple et frugale; ils se nourrissent de la pêche, de la chasse, et cultivent les *cladées* ou pommes de terre du pays; quelques-uns même récoltent le riz. J'ai remarqué en eux une grande horreur de la polygamie, ce qui contraste singulièrement avec les mœurs des autres peuples païens qui les environnent. Quelques-uns bâtissent des maisons à la manière des Malais et sont vêtus de même, tandis que d'autres vivent sans habitation et sont presque sans vêtements. Mais tous se distinguent par une grande bonté. Toujours je fus reçu par eux avec beaucoup de respect, et je les trouvai toujours prêts à me rendre les services que je leur demandais.

« J'avais déjà parcouru presqu'entièrement cette partie de la péninsule qui se trouve entre Singapore et Malacca, lorsque je fus informé que les sauvages que j'avais vus étaient seulement les avant-postes d'agglomérations plus considérables, qui se trouvaient à l'intérieur de la péninsule, dans la direction de Malacca à Siam et à Pulo-Pinang. J'entrepris donc de visiter ces contrées. Cette fois j'étais accompagné de M. Borie, que Sa Grandeur vient de charger d'une manière plus spéciale de cette mission. Nous rencontrâmes dans ces endroits un bien plus grand nombre de Carians, quoique toujours bien épars. Ce fut donc dans cette direction que M. Borie eut ordre de commencer son apostolat. Déjà une maison en planches s'y trouve construite avec une petite chapelle; déjà un certain nombre de personnes

se font instruire, et seront probablement en état de recevoir la grâce du Baptême dans peu de temps. Cette mission donne de grandes espérances; mais elle demanderait aussi des dépenses considérables : je ne sais si la mission sera en état de les faire.

« Ce ne sera peut-être pas sans exciter votre intérêt que vous suivrez nos courses dans des endroits qui, pour la première fois, reçoivent la visite d'un Missionnaire, et peut-être, d'un être civilisé. Voici quelques circonstances d'un de ces voyages que je fis sur le territoire de Johore, pays situé entre Singapore et Malacca. Les nombreuses difficultés que j'avais déjà éprouvées en parcourant l'intérieur de la péninsule, de la part des petits chefs Malais établis sur chaque village, m'avaient convaincu qu'il était presque impossible de réussir dans ces excursions sans avoir préalablement obtenu un passe-port en bonne forme des premières autorités des royaumes Malais. A cette fin, je me rendis à Singapore au mois de septembre, pour obtenir de Sa Majesté le Sultan de Johore, et de Son Altesse le Tommongong de Singapore, une permission par écrit de voyager librement sur le terriroire de leur domination. Comme je connaissais déjà la mère du Sultan, j'eus soin d'en obtenir des lettres de recommandation pour son fils : elles eurent tout le succès que j'en attendais. Je fus favorablement reçu de Sa Majesté, et quelques jours après on me remit la pièce que je sollicitais, munie du sceau royal. Je quittai Singapore le 5 du mois de septembre, accompagné seulement d'un jeune Indo-Portugais et d'un Chinois chrétien. Mes provisions consistaient en quelques mesures de riz, du poisson sec et quelques habits de rechange. La petite barque qui me portait était conduite par quelques rameurs indiens. A dix heures, j'entrai

dans la rivière de Johore, et quelques instants après j'arrivai à un village Malais nommé Pomatang. Le chef en était absent, et les habitants, quoique passant pour gens civilisés, me parurent bien sauvages. A mon arrivée, une partie de la population prit la fuite, et quelques personnes auxquelles je pus parler ne surent me donner aucune information sur leur pays. Je rentrai donc dans ma barque et continuai à remonter la rivière jusqu'à l'ancienne cité de Johore, où j'arrivai vers le soir. Cette ville fut fondée en 1511 ou 1512 par le Sultan Mahomet Shah II de Malacca, après son expulsion de cette ville par les Portugais. Depuis cette époque, elle fut la résidence habituelle du Sultan et la capitale de l'empire qui prit le nom d'Empire de Johore, au lieu de celui de Malacca. Aujourd'hui la capitale a subi le sort de l'empire : elle est entièrement tombée ; ce n'est plus qu'un pauvre village composé de vingt-cinq ou trente maisons malaises, la plupart bâties en écorces d'arbres et couvertes en feuilles. Une misérable mosquée en planches, située au milieu de la place du hameau, en fait tout l'ornement.

« Le 6 septembre et les jours suivants, je continuai de remonter le fleuve, sans pouvoir rencontrer les sauvages que je cherchais et que l'on me disait toujours être plus avant. Enfin, le quatrième jour de navigation, j'arrivai à un endroit situé près la source de la rivière, où je trouvai une population de deux à trois cents personnes. Je m'y arrêtai quelques jours, pendant lesquels je pris de ces pauvres gens des informations sur leurs mœurs et coutumes. Je sondai aussi leurs dispositions à embrasser la foi. Le tout coïncidait assez bien avec ce que j'avais déjà remarqué dans différents autres voyages. De cet endroit commença la route à pied. Après avoir obtenu quelques sauvages pour me con-

duire dans ce pays inconnu, je me dirigeai vers un point où, d'après les renseignements que l'on m'avait donnés, devait se trouver une autre agglomération. Quatre jours furent employés à sa recherche, sans rencontrer ni homme ni habitation, sans route et même souvent sans aucun sentier, dans une forêt épaisse, parmi l'épineux *rottan* qui plusieurs fois me fit laisser derrière moi mes habits en lambeaux. Cette partie de la péninsule, à ce que j'en puis juger, est un terrain bas; car une partie de la route se fit dans la fange et dans l'eau, tantôt jusqu'au genou et tantôt jusqu'à la ceinture. Nous couchions sur la terre, ayant soin de nous couvrir de quelques feuilles. Enfin, au quatrième jour, j'atteignis une place nommée Benaut où je trouvai environ quatre-vingts personnes, parmi lesquelles je passai deux jours. Je me disposais à reprendre la direction du Mont-Ophyr, lorsque mon Portugais et mon Chinois me dirent que l'état de leurs jambes ne leur permettait plus de marcher. Je les examinai et les trouvai effectivement dans un misérable état, causé par la déchirure des épines, et par la morsure des sangsues qui sont en si grand nombre dans ces forêts, qu'il est presqu'impossible de les éviter entièrement; j'en avais, moi-même, souffert aussi. L'état de mes deux compagnons me fit prendre la résolution de sortir de la péninsule par la rivière de Benaut, pour y rentrer par celle de Batu-Pahat : ce qui m'aurait donné occasion de visiter quelques autres peuplades sauvages, et aurait procuré à mes hommes quelques jours de repos, ce trajet devant se faire en barque.

« Les sauvages, qui m'avaient reçu avec beaucoup de bonté, me fournirent un canot fait d'un tronc d'arbre, et trois hommes pour descendre la rivière jusqu'à la mer. Nous fûmes trois jours à en suivre le cours,

Pendant lesquels nous ne rencontrâmes personne. Notre barque étant trop petite pour y passer la nuit, nous dormions sur le bord de la rivière. Des deux côtés de son lit la terre est basse, et se trouvait alors couverte d'eau : ce qui faisait l'effet d'une forêt plantée dans un vaste étang. Nous fixions donc quelques perches sur lesquelles nous posions des bâtons en travers, puis en long, et ainsi s'improvisait une espèce de plancher, servant de cuisine, de salle à manger, de table et de lit. Les nuits précédentes, nous avions reçu la visite des tigres ; ici c'était celle des crocodiles ; mais Dieu qui veille sur les siens ne permit pas que nous reçussions aucune atteinte ni des uns ni des autres.

« Trois jours de cette navigation nous conduisirent à un village Malais, situé à peu près à une demi-lieue de l'embouchure de la rivière. Les habitants, au premier abord, parurent me faire un bon accueil ; m'ayant promis de remplacer par des gens de leur hameau les sauvages qui m'avaient amené, je congédiai ceux-ci ; mais le lendemain, quand je voulus partir, j'eus occasion de m'apercevoir que je me trouvais entre les mains des pirates. Déjà ils avisaient aux moyens d'exploiter leur capture. J'eus beau les assurer que je n'étais qu'un pauvre missionnaire, que je ne possédais actuellement pour tout bien qu'une petite provision de riz et de poisson sec qui, dans peu de jours, allait être épuisée ; que non-seulement je n'avais pas d'argent sur moi, mais que de plus je n'avais aucune fortune à Malacca, ma demeure habituelle ; qu'il ne leur reviendrait rien de me garder, sinon la peine de me nourrir ; toutes ces réflexions furent inutiles : on me confina dans une petite maison, au milieu d'un marais fangeux, où mes deux hommes eurent l'avantage de se délasser pendant sept jours. Je m'aperçus cependant que cette retraite

ne leur était pas moins désagréable qu'à moi. Bientôt notre provision de poisson sec fut épuisée; nous étions par conséquent réduits au riz seul, que nous faisions cuire avec l'eau croupie qui entourait notre demeure, et qui nous servait aussi de breuvage. Enfin, après quelques jours de détention, ceux qui nous gardaient ainsi finirent par se convaincre que, non-seulement je n'avais pas d'argent, mais encore qu'il ne fallait pas s'attendre que j'en fisse venir pour ma rançon, et en conséquence on résolut de mettre fin à ma captivité. Je fus cependant inquiet pendant les derniers jours : et en voici la raison. Je m'étais aperçu que nos gardiens avaient peur qu'à mon arrivée à Malacca je ne fisse des plaintes aux autorités anglaises. Je craignais donc que, pour obvier à cet inconvénient, il ne leur vînt en pensée de se défaire de nous, ce qui leur était si facile. Quelques démarches que mon portugais avait observées et qui s'accordaient avec ce que je voyais, me confirmaient dans cette crainte. Je tâchai donc de me mettre dans une disposition de soumission absolue à tout ce que la Providence voudrait bien permettre. Quelques bruits tumultueux que nous entendîmes à différentes reprises, principalement pendant la dernière nuit, furent pour nous des moments sinistres. Enfin, le huitième jour de ma séquestration, on se mit en état de nous transporter à un village Malais, situé à quelques lieues de là, sur le bord de la mer. Une barque avait été préparée pendant la nuit, et dix hommes se disposaient à me conduire. Je ne pouvais m'expliquer pourquoi un si grand nombre d'hommes armés de pied en cap; je supposai quelqu'intention hostile. Je leur dis donc que je voulais payer les hommes qui me guideraient, et qu'en conséquence je n'en voulais prendre que le plus petit nombre possible, quatre ou cinq tout

au plus. Cela fut le sujet d'une longue et chaleureuse discussion. Mais comme je refusai absolument de partir avec dix hommes, ils se retirèrent pour se consulter, puis acquiescèrent à ma proposition. Au moment de mon départ, un vieillard, dont le fils avait été pendu comme pirate par les autorités anglaises de Pinang, vint presqu'en tremblant me faire de longues excuses sur ce qu'il n'avait pu, disait-il, me laisser partir plus tôt. Depuis quelques jours mon portugais avait une indisposition causée, je pense, par la mauvaise qualité de l'eau que nous buvions. Quand nous fûmes en mer, la maladie augmenta, et le mit bientôt dans un état qui me donna de vives inquiétudes. Alors je dis à mes guides qu'il ne s'agissait plus d'aller à aucun village Malais, mais qu'il fallait se rendre le plus promptement possible à Malacca. Ils firent de grandes difficultés, par la peur qu'une fois dans cette ville je ne fisse contre eux quelque dénonciation. Je m'efforçai de les convaincre qu'un prêtre catholique ne se venge du mal qu'en faisant du bien ; puis je leur donnai ma parole que rien de fâcheux ne leur arriverait. Cela joint à la promesse d'une petite récompense les décida. Nous nous dirigeâmes donc sur Malacca où nous touchâmes en quarante-huit heures. Le vingt-cinquième jour après mon départ de Singapore, je remis mon malade entre les mains d'un médecin anglais catholique, par les soins duquel il fut promptement rétabli.

« Je me propose, dans une prochaine lettre, de vous donner quelques détails sur les mœurs et coutumes des peuples sauvages de la péninsule Malaise.

« Veuillez, vénérables confrères, recevoir l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« P. Favre, *Miss. Apost. de la Congrégation des Missions Etrangères.* »

Autre lettre du même Missionnaire à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères.

Malacca, 25 octobre 1848.

« Messieurs,

« Dans ma dernière lettre je vous annonçais que dans la suivante j'aurais à vous parler de l'origine, des facultés intellectuelles, de la population, des demeures et des usages des Orang-Benuas qui habitent le midi de la péninsule Malaise. Sans donc m'arrêter à de plus longs préliminaires, j'aborde immédiatement cette série de sujets.

« L'origine des Benuas, comme celle de toute nation qui ne possède ni littérature ni monuments, est une question difficile à résoudre et sur laquelle la science est encore réduite aux conjectures. Ce qui est certain, c'est que ce peuple remonte à la plus haute antiquité. Entre toutes les races qui se sont établies dans la péninsule Malaise, la priorité d'occupation paraît appartenir aux Benuas, ainsi que l'indique leur dénomination d'habitants du sol. Ce titre leur serait également confirmé par l'histoire, à en juger par un passage d'Hérodote qui mentionne, aux régions les plus reculées de l'Inde, un peuple où les enfants dévoraient leurs vieux pères. Or tel était l'ancien usage des Benuas, disent

ırs traditions. Quand un vieillard touchait à la décré-.udc, on le faisait monter sur un arbre de la forêt, s'y tenait suspendu par les mains à une branche, et attendant que ses forces épuisées lui fissent lâcher ce :rnier appui, ses enfants réunis à l'entour chantaient ı chœur : « Quand le fruit sera mûr, il tombera de lui-même. » En effet, il ne tardait pas à tomber, et famille, se jetant sur lui avec fureur, se disputait les .mbeaux du vieillard, qu'elle mangeait sur place et ıns remords.

« Les connaissances des Orang-Benuas sont très-ornées. Je crois cependant que la cause doit en être .ttribuée moins à un défaut d'intelligence qu'à l'absence le moyens nécessaires au développement de leurs fa-:ultés. S'ils sont ignorants, du moins ils paraissent :apables d'acquérir une certaine instruction ; et je ne loute pas que, si les soins convenables leur étaient lonnés, on parviendrait à obtenir des résultats très-satisfaisants. Ils paraissent aussi susceptibles d'une bonne éducation que la plupart des peuples de l'Inde. La présence des Missionnaires parmi eux montrera si ces conjectures sont fondées. Pour le présent voici à quoi se borne leur savoir.

« Un grand nombre d'entre eux connaissent l'existence d'un Être suprême. Ils l'appellent *Thuan-Alla*, c'est-à-dire *Seigneur-Dieu*. L'idée des châtiments réservés aux pécheurs est beaucoup plus répandue que celle des récompenses promises aux justes. Quelques tribus, qui se trouvent en communications plus fréquentes avec les Malais, ont aussi un peu plus de principes religieux. Ainsi il en est qui m'ont parlé de Dieu comme créateur de toutes choses, d'Adam comme premier homme ; ils ont même une notion confuse d'Abraham et de Moïse. Mais ils n'ont absolument aucune connaissance de Jésus-Christ ni de la religion chrétienne.

« Si les Benuas sont peu riches en dogmes, ils passent aux yeux des Malais pour être très-versés dans l'art de guérir. Ces derniers se croient extrêmement heureux, dans leurs maladies, lorsqu'ils peuvent, par des présents, obtenir de ces pauvres Carians quelque prescription médicale. Plusieurs d'entre eux, nommés *Panangs*, prétendent avoir des connaissances en médecine, et posséder certains secrets de la nature; mais quand on les examine, on s'aperçoit qu'ils sont à peu de choses près aussi ignorants que les autres sauvages.

« Pour la géographie et l'astronomie on peut aisément se figurer ce qu'ils savent. Chaque matin ils se lèvent avec le soleil, et se servent de sa lumière tant qu'il est sur l'horizon; lorsqu'il est nuit, ils dorment, sans avoir jamais fait aucune recherche ni observation sur la révolution des astres. Combien y a-t-il de jours dans une lunaison, combien de lunes dans un an? beaucoup d'entre eux l'ignorent. Ils ne connaissent ni leur âge ni celui de leurs enfants. Je me rappelle que les deux premiers Benuas que j'interrogeai sur ce point étaient un père et son fils: ils me répondirent d'abord qu'ils n'en savaient rien; mais sur mes instances pour obtenir au moins un à peu près, ils gardèrent un instant le silence, paraissant vouloir fixer leurs souvenirs, après quoi ils me dirent d'un commun accord que l'un d'eux avait sept ans et l'autre à peu près cinq.

« Un climat qui est toujours le même, un été perpétuel qui exclut tout changement de saisons, un soleil qui se lève et se couche toute l'année à la même heure, divisant le jour et la nuit en deux parties égales et uniformes, ne contribuent pas peu à entretenir les peuples de ces pays-ci dans une telle ignorance. A quoi bon observer ce qui est éternellement le même? Pour

nous européens, la vie a des époques qui en font le charme, et il nous semble qu'elle nous serait ennuyeuse si les dimanches et les fêtes, si les commencements des mois et le renouvellement des années n'en venaient rompre la monotonie. Mais pour les Benuas, il n'en est pas ainsi, leur vie est toute d'un trait; depuis la naissance jusqu'à la mort, elle s'écoule sans aucune variation entre un jour et l'autre, excepté la circonstance du mariage qui se célèbre avec quelque solennité.

« La langue des Benuas est celle des Malais, avec quelques légères différences. Aucune espèce d'écriture ne leur est connue. Ils savent généralement compter jusqu'à dix, ce qu'ils font sur leurs doigts; mais là se bornent leurs sciences mathématiques.

« Il serait difficile de dire au juste quelle est la population des Benuas. Les personnes qui m'ont parlé de ces peuples en ont généralement beaucoup exagéré le nombre. D'après les visites que j'ai faites parmi eux, les informations que j'ai prises, et les recherches auxquelles je me suis livré, voici un aperçu qui ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité. Les Benuas de Malacca sont très-peu nombreux, et ne doivent pas s'élever à plus de deux ou trois cents, ceux de Johore à peu près à mille, et ceux de Menang-Kabou au moins à quatre mille. C'est parmi ces derniers que la Mission a commencé. L'établissement s'est fait à un endroit nommé Rombea, à quatre lieues de Malacca. Là, se trouve déjà réunie une centaine de néophytes dont une partie se prépare à recevoir prochainement le baptême. Ainsi, je crois que le nombre total des Benuas qui habitent la partie méridionale de la péninsule ne dépasse pas cinq ou six mille. J'avais entendu dire qu'une agglomération considérable de ces sauvages devait se trouver dans les environs du Mont-Ophyr, le point le plus

élevé de la presqu'île Malaise. Mais au mois de juin de l'année dernière, j'ai visité cette fameuse montagne ainsi que ses environs, sans y rencontrer personne. J'ai vu, à la vérité, dans ces vastes forêts différentes places où s'élevaient autrefois des villages habités par des Malais et peut-être aussi par des Benuas, mais dont il ne reste que des ruines. Quelques Chinois, qui exploitent les mines d'or, sont les seuls débris d'une population jadis nombreuse de cultivateurs Malais et de mineurs Chinois, qui, de ces lieux aujourd'hui déserts, faisaient des contrées fertiles et commerçantes. Triste effet de la mauvaise administration des gouvernements Malais.

« Quant aux habitations, les Benuas de Johore sont les mieux partagés ; j'en ai vu parmi eux d'assez grandes et de commodes. Les Benuas de Menang Kabou ont des maisons beaucoup plus simples ; la plupart ne sont que de misérables huttes perchées sur le haut de quatre gros bâtons, précaution inspirée par la crainte des tigres. On y monte par une longue échelle. Ces demeures qui, vues de loin dans la forêt, ressemblent plutôt à des nids de gros oiseau qu'à des habitations d'êtres humains, ont de cinq à six pieds en carré sans aucune division à l'intérieur. Là, se loge pêle-mêle toute la famille, avec les chiens, quelques singes et les corps des animaux qui ont été pris à la chasse. Ces huttes, ordinairement construites en feuilles, se trouvent communément près des montagnes, le long des rivières et des ruisseaux. Au bas des réduits aériens on voit les os, le poil ou les plumes des animaux qui servent de nourriture aux habitants, et dans les environs on aperçoit quelques plantations de bananiers et de *cladées* ou pommes de terre du pays.

« Entre tous les Benuas ceux de Malacca sont l·

plus misérables. Beaucoup n'ont pas de maison : voici la manière dont ils se logent. Ils se rassemblent au nombre de cinq ou six familles, choisissent un des endroits les plus touffus de la forêt; là ils abattent les arbres et nettoient une place en rond, d'un diamètre de vingt-cinq à trente pieds, puis ils entourent cet espace avec les branches des arbres qu'ils viennent de couper. A cela ils ajoutent encore quelques arbustes épineux qu'ils tâchent de trouver dans les environs, et forment ainsi une espèce de rempart contre les tigres, les ours et autres bêtes sauvages. Ayant ainsi préparé cet enclos, ils travaillent à y établir leur demeure. Chaque famille se met à construire ce qui devra servir de lit pendant la nuit, de siége pendant le jour, de table pour le repas et d'abri dans le mauvais temps; le tout consiste en quinze ou vingt morceaux de bois placés l'un à côté de l'autre, supportés, aux deux extrémités, par deux traverses, lesquelles reposent sur quatre pieux; c'est un échaffaudage de quatre pieds de large sur six de long et deux de hauteur. Une douzaine de feuilles de *Chucho*, réunies par leurs pédicules, et attachées à la tête du lit, s'étendent jusqu'au pied et en font la couverture ou le toit. Ces espèces de lits sont placés de telle sorte que, quand tout le monde est couché, les pieds de chacun sont tournés vers le centre, qui reste vide, étant destiné à la cuisine et à d'autres usages.

« La grande occupation des Benuas est la chasse. Formés dès l'enfance à cet exercice, ils ont pour lui une spéciale prédilection, comme étant le principal moyen de se procurer leur nourriture. Lorsque la famille a épuisé ses provisions, le mari va battre la forêt pendant quelques heures. Souvent il revient chargé de quelque grosse pièce de gibier; parfois aussi il revient les mains vides, et alors on va se coucher sans souper.

La chasse est ordinairement la corvée du soir. Dans le reste de la journée, les Benuas s'occupent à préparer leurs flèches et la matière avec laquelle ils les empoisonnent; ils bâtissent ou réparent leurs maisons, et mangent les animaux qu'ils ont atteints la veille. Il en est aussi qui courent les bois une partie considérable du jour pour chercher du rotin, de la résine, et autres articles de commerce; puis ils vont à quelque maison Malaise où ils échangent le fruit de leur labeur contre un peu de riz, quelquefois insuffisant pour sustenter leur famille même un seul jour, après quoi ils se remettent en quête de leur nourriture du lendemain, et ainsi de suite pendant toute l'année. Dans les lieux où s'exploitent des mines, les Chinois emploient quelquefois les Benuas comme manœuvres. La fonction des femmes est de prendre soin des enfants, de préparer les repas et d'aller, elles aussi, par la forêt cueillir des fruits et des racines.

« On peut juger, d'après ce que j'ai dit jusqu'à présent, que les Benuas ne suivent pas un régime alimentaire très-régulier. Sans doute, ils aiment les bons mets, mais à leur défaut ils mangent sans difficultés ni répugnance tout ce qui peut être mis sous la dent, même ce qui ferait horreur à des peuples civilisés. Ils se nourrissent de serpents, de singes, d'ours, de tigres, d'oiseaux et d'animaux de toutes sortes. Les bananes, les cladées, les fruits sauvages, les feuilles de certains arbres et différentes espèces de racines, sont aussi une partie de leurs victuailles. Ceux qui cultivent le riz en vendent une partie aux Malais pour acheter des vêtements; le reste leur suffit à peine pour quelques mois. Parfois ils rôtissent la chair avant de la manger, mais d'autres fois ils la dévorent toute crue. Assez souvent ils se contentent de passer l'animal sur le feu, et quand

le poil en est grillé, on dit qu'il est cuit. J'ai vu de grands singes préparés de cette manière, et servis à un cercle de sept ou huit personnes qui les expédiaient en quelques minutes, n'en laissant que les squelettes. Dans ces repas, les cocos servent de vases à boire; les feuilles de bananes tiennent lieu d'assiettes. Les cuillères, les fourchettes, les couteaux et tout autre instrument de cuisine et de table sont remplacés par les dents, les mains et les doigts des convives.

« Plusieurs tribus de Benuas ont en horreur la chair d'éléphant, par la raison, disent-ils, qu'elle occasionne des maladies; d'autres, au contraire, s'en font un grand regal. Lorsqu'un de ces animaux a été tué, ceux des sauvages qui les premiers en sont avertis, courent annoncer cette bonne nouvelle à leurs parents; tout le monde se rend à l'endroit où gît le colossal gibier; on bâtit tout autour de petites cabanes en feuilles, puis on mange et on se divertit jusqu'à ce que l'animal qui fait les frais de la fête soit achevé, après quoi chacun décampe et retourne au train de sa vie ordinaire.

« Il existe dans la forêt différentes places où l'arbre qui produit le fruit appelé *dourian*, se trouve en grande quantité. Vers le mois de juillet les Benuas s'y rendent en foule, y dressent leurs tentes de feuillage, et pendant plusieurs semaines, se nourrissent exclusivement de *dourian*. La saison passée, chaque famille rentre au logis, aussi affamée qu'elle en était partie.

« J'ai observé qu'un des mets les plus recherchés par nos sauvages est un rayon de miel. Mais, soit dit sans blesser l'opinion de nos cuisiniers européens, le temps où le miel est dans toute sa pureté n'est pas, selon nos épicuriens de la nature, la saison de le manger, on attend que les petites abeilles soient bien formées dans les alvéoles, et quelques jours avant le départ pré-

sumé du jeune essaim, on s'empare avec soin du rayon, on l'enveloppe dans une feuille de banane, on le met sur le feu pour quelques instants, puis abeilles et cire tout est dévoré à la fois.

« Les Benuas de Malacca et ceux de Johore n'ont pour toute arme qu'une lance et un parang. Bien peu parmi eux connaissent le sampitan, aussi bien que la manière d'empoisonner les flèches. Le parang est une lame de fer, d'à peu près un pied de long sur deux ou trois pouces de large, avec un manche assez semblable à celui d'un grand couteau. Cet instrument sert à couper les arbres et à repousser les attaques des bêtes sauvages. Je connais un Benuas qui, assailli par un tigre, se défendit très-bravement avec un simple parang. Ce combat singulier dura près d'une demi-heure. Le Benuas y perdit un œil, mais le tigre y perdit la vie.

« L'arme favorite des Benuas de Menang-Kabou est le sampitan. C'est un petit bambou de la grosseur du doigt et long de six à dix pieds, ayant à l'une de ses extrémités une tête de la grosseur d'un œuf. Cette pièce de bambou est insérée jusqu'à la tête dans un autre plus gros et de même longueur. Les flèches qu'on y introduit sont de petits morceaux de bois très-durs, tels à peu près que des aiguilles à tricotter, et se terminant par une pointe enduite de poison. A l'autre bout de la flèche est placé un petit cône en bois léger, coupé de manière à remplir juste le tube du sampitan, afin d'empêcher toute perte de souffle. Le trait est lancé en rassemblant une quantité d'air dans les poumons et en l'émettant fortement dans le canon du sampitan, dont la tête doit être en partie dans la bouche du projecteur. La distance à laquelle il peut avoir son effet est de soixante-dix à quatre-vingts pieds, quelques-uns atteignent jusqu'à cent vingt et cent quarante; mais alors le coup est peu à craindre.

« J'ai dit que le seul évènement remarquable dans la vie d'un Benuas était l'époque de son mariage. Elle est ordinairement fixée à la saison des fruits; c'est-à-dire vers les mois de juillet et d'août. Lorsque les deux personnes qui veulent s'unir ont obtenu le consentement de leurs parents, on assigne un jour, pour lequel on prépare un festin plus ou moins solennel, suivant les ressources des contractants et leur rang dans la tribu. Ce moment arrivé, le futur époux se rend à la maison de la jeune fille, où toute la peuplade doit se trouver rassemblée. De part et d'autre on se fait des présents, les anciens déclarent l'alliance conclue, et en signe d'union les nouveaux époux mangent dans le même plat; puis commence le repas des noces. La fidélité conjugale est tellement respectée chez les Benuas que l'adultère est punissable de mort. Et c'est réellement une chose digne de remarque, que ces peuples sauvages, quoique entourés par les Malais, les Chinois et autres païens très-vicieux, aient conservé le mariage dans son état de pureté et d'unité primitives, avec cette différence toutefois, qu'ils admettent le divorce. Dans ce cas, les conditions de la rupture sont que, si c'est le mari qui demande à se séparer, il perd les présents qu'il a faits à sa femme; si, au contraire, la demande en est faite par l'épouse, elle doit rendre les présents qu'elle a reçus du mari et perd ceux qu'elle a pu lui faire. Je crois cependant que le divorce, quoique permis, est extrêmement rare.

« Je finis par un mot sur les funérailles. Si le Benuas est mort le matin, il est enterré le jour même; s'il est décédé le soir, les obsèques sont différées jusqu'au lendemain matin. Le sampitan, les flèches, le parang et la lance du défunt sont enterrés avec lui; on y joint ordinairement du riz, de l'eau et du tabac,

J'ai questionné les Benuas sur la signification de ces pratiques, mais je n'ai pu obtenir d'autre réponse, sinon que c'était la coutume des ancêtres. Comme beaucoup d'autres peuples de l'Asie, les Benuas considèrent la couleur blanche comme sacrée, et c'est un grand sujet de consolation pour eux, quand, à leur dernière maladie, ils peuvent se procurer quelque pièce de linge blanc pour être ensevelis.

« J'espère, Messieurs, dans une autre lettre achever cette notice et terminer les renseignements que j'avais à vous donner sur les Orang-Benuas.

« Veuillez agréer, etc.

« P. FAVRE, *Miss. Apost. de la Congrégation des Missions Etrangères.* »

MISSIONS DE L'INDE.

Extrait d'une lettre de M. l'abbé Dodot, Missionnaire apostolique et chapelain catholique de la station militaire de Lahore, à Messieurs les Membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris.

Lahore, capitale du Penjaub, Indes orientales,
16 février 1850.

« Messieurs,

« ... Après avoir travaillé sur plusieurs points importants de l'immense Mission d'Agra, j'ai été dirigé par notre nouvel évêque, Mgr Carli, sur Lahore; et depuis quinze mois, je me trouve dans cette capitale des Seikhs, grande ville dont on a beaucoup parlé en Europe, les années passées, et qui, depuis la grande et décisive bataille de Goozérat, le 21 février 1849, est devenue comme le centre des opérations anglaises dans le nord de l'Inde. En effet l'armée européenne, avancée en ce moment presque jusqu'aux portes du Caboul, forme çà et là autour de Lahore, et dans le centre du Penjaub, de grandes stations militaires où se trouvent



beaucoup de catholiques. Il peut y avoir actuellement dans ces vastes contrées nouvellement conquises environ huit mille fidèles, Européens ou natifs; et ce nombre assurément augmentera de jour en jour par l'arrivée de nos pauvres frères irlandais, qui viennent chercher ici un pain moins amer que celui de leur patrie. Je vais essayer de vous présenter brièvement le résumé de ce qui a été fait par Mgr Borghi, *actuellement* élevé sur le siége de Cortone en Italie, et tout ce qu'il reste à faire au pieux prélat qui lui succède dans l'Inde. Je puis certifier que les documents que je vais vous donner sont vrais en tous points, et j'ose espérer qu'en considérant notre pénible position, vous viendrez au secours de notre excellent Evêque.

« Comme, dans le centre de l'Inde, la conversion des Musulmans et des Indous est très difficile, et que les chrétiens natifs sont exposés à tous les vices en vivant au milieu des idolâtres, Mgr Borghi chercha à s'emparer de la jeunesse et à ouvrir des écoles pour les indigènes. Ainsi à Sirdanah, où feue la princesse *Sembro* laissa quelques fonds pour la Mission, un collége fut bâti pour recevoir les enfants catholiques et ceux qui peuvent être achetés des idolâtres. Naguère deux ecclésiastiques élevaient environ une quarantaine de petits garçons dans cet établissement. Le manque de prêtres pour les stations fait qu'aujourd'hui cette œuvre, destinée aussi à former un clergé indien, est en pleine décadence.

« Convaincu par l'expérience que l'éducation donnée à nos pauvres enfants était le seul moyen d'arrêter les ravages de l'hérésie dans ces jeunes cœurs, Mgr Borghi mit tout en œuvre pour opposer des écoles catholiques aux écoles protestantes. Les Religieuses de Jésus-Marie, sous la direction du Vicaire apostolique, bâtirent deux couvents, l'un à Agra, et l'autre dans

les montagnes de l'Hymalaiah. Dans le premier elles ont environ cent vingt petites filles, et environ quarante dans l'autre établissement. Sans ces excellentes dames, dont la vie de sacrifices est au-dessus de tout éloge, la plus grande partie de ces enfants serait perdue pour le ciel. Beaucoup ont été arrachées à l'hérésie ou à l'idolâtrie. De plus, un collége dédié au prince des Apôtres a été fondé à Agra pour les jeunes garçons de nos pauvres catholiques venus d'Europe, et pour recueillir tous les malheureux orphelins. Là deux prêtres, sous la direction de Mgr Carli lui-même, donnent leurs soins les plus assidus à environ soixante enfants, et opposent une noble résistance aux envahissements du protestantisme. Toutes les ressources de la Mission ont été presque totalement absorbées par ces diverses écoles et par l'érection de l'église catholique d'Agra. Pour soutenir les établissements dont je viens de parler, et subvenir aux dépenses qu'occasionnent tous ces pauvres enfants, il faut que notre saint et zélé Pasteur se résigne à bien des sacrifices, à bien des privations dont le récit ne pourrait qu'émouvoir profondément vos cœurs pieux et chrétiens. Oh! si vous voyiez sa pauvreté, si vous étiez témoin de la grandeur de ses sentiments, si, comme moi, vous aviez vu ce noble prélat pleurer, il y a quelques mois, sur le malheur de ses ouailles privées de pasteurs, privées d'églises et d'instructions faute de ressources pécuniaires, j'en suis convaincu, vous auriez décidé à l'unanimité qu'il fallait vous imposer de nouveaux sacrifices en faveur de notre Mission.

« Vous savez qu'à l'exception de quelques chapelains militaires qui, comme moi, reçoivent de la Compagnie des Indes ce qu'il faut à peine pour vivre, tous les membres de la Mission, le vicaire apostolique compris,

ne touchent aucun traitement. Ainsi, Mgr Carli, obligé de subvenir aux besoins pressants de plusieurs prêtres, de donner du pain aux enfants orphelins, n'a de ressources que dans les modiques et volontaires aumônes de malheureux chrétiens natifs, de quelques bons soldats irlandais, de certains protestants moins hostiles que les autres à notre ministère, et dans les allocations qui peuvent lui être faites par votre sainte Œuvre. Il en est de même pour nos pauvres Religieuses; elles n'ont vraiment d'autres secours que la générosité de quelques bonnes âmes, et les modiques pensions qu'elles peuvent obtenir de quelques élèves.

« Voilà, Messieurs, où en est présentement l'ancienne partie du Vicariat d'Agra. Manque de prêtres pour les stations importantes, manque de sujets pour donner l'instruction dans les écoles catholiques, manque d'argent pour soutenir ces mêmes établissements. Oh! que c'est triste! Mais tout cela est encore brillant à côté de ce qui existe dans le Penjaub, sous le point de vue religieux. Les idolâtres peuvent s'y trouver au nombre d'environ quinze à dix-huit millions. Lahore seule, qui n'est plus en ce jour qu'une ombre de ce qu'elle fut sous l'empire Mogol et sous *Ranjeet-Sing*, peut en compter 200,000. Mais pour planter la croix dans ces beaux pays, qui, au temps d'Alexandre-le-grand, firent pleurer ce conquérant quand il se vit forcé de retourner sur ses pas, par la mutinerie de ses fiers Macédoniens; mais pour opposer une digue convenable aux efforts de l'anglicanisme, qui cherche déjà à s'établir là en maître, combien l'Eglise catholique a-t-elle de représentants? Dans la partie méridionale de son immense Vicariat, Mgr Carli, en ce moment, compte à peine six prêtres capables de partager les travaux de son apostolat, et de soutenir la foi chancelante de neuf à dix

mille catholiques. Dans les vastes provinces de Lahore, trois anciens curés français et un irlandais forment tout son clergé. Et pour conserver environ huit mille fidèles, Européens ou natifs ; et pour convertir des peuples qui jamais encore n'ont bien entendu la parole de Dieu, voilà les seuls instruments mis en œuvre!!!

« Aux portes du Caboul, c'est-à-dire au premier poste avancé de l'armée anglaise, à *Peshawer* située à environ cent cinquante lieues au nord-ouest de Lahore, se trouve le premier prêtre français, M. Bertrand qui, dans les dernières batailles des Seikhs avec les Européens, s'est montré digne de tout éloge, et a vraiment marché sur les traces du bon Père François, mort en 1845, victime de son zèle dans les plaines de Sobraon. En revenant sur Lahore, non loin du Jhélum, et probablement à peu de distance du lieu où Porus fit face à Alexandre, est placé un autre prêtre français M. Moria, dont la vie n'est, depuis deux ans, qu'un long martyre. Quant à moi, depuis quinze mois, je me trouve comme perdu dans la capitale des anciens Mogols, naguère celle des Seikhs, et aujourd'hui tombée sous le pouvoir Britannique. Là, à la tête d'environ dix-huit cents catholiques, j'ai souvent à pleurer sur la perte de bien des âmes qui, faute de prêtres et d'instructions, ne verront jamais leur Créateur et leur Dieu. A quinze lieues au sud de Lahore, est placé un prêtre irlandais plein de zèle et digne de la généreuse, mais trop infortunée Irlande. Ainsi peu de Missionnaires, point d'écoles, presque pas de chapelles, point de ressources pour élever quelque église digne de notre sainte Religion, sur un sol où l'hérésie commence à jeter l'argent et l'or à pleines mains pour pervertir les âmes! Combien de fois cet affligeant tableau ne nous fait-il pas jeter les yeux sur des portions moins mal-

heureuses de la vigne du Seigneur! Oh! Messieurs, au nom de notre commun Maître, faites donc dans les Annales un appel au zèle de notre pieux clergé de France, et au dévouement de nos bonnes Sœurs en J.-C. Redites aux catholiques nos frères combien nous sommes destitués de secours dans ces lointains pays, combien nous avons besoin de leurs prières pour avancer ici l'œuvre de Dieu. J'ose espérer que ces réflexions, tracées sous une impression de douleur, exciteront l'ardeur de quelques bons prêtres, et qu'ils viendront partager nos peines et nos quelques consolations. Ici peut-être ils ne verseront pas leur sang pour Jésus-Christ, mais il leur restera suffisamment à souffrir et à mériter. Ici la vie est courte, et cependant les peines sont nombreuses; mais voilà ce qui fait l'Apôtre et le Missionnaire. Qu'il nous vienne donc un saint renfort, car sans cela nous ne pouvons que succomber bientôt, et laisser, à notre mort, bien des âmes dans les sentiers du vice, et un jour les voir réprouvées pour l'éternité.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Messieurs,

« Votre très-humble et dévoué serviteur en Jésus-Christ.

« L'Abbé Dodot, *M. A.* »

Nota. Les mêmes cris de détresse nous arrivent de toute part. Nous croyons utile d'en reproduire ici quelques-uns, poussés par la misère des apôtres aux différents points du globe; car nos Associés doivent connaître toutes les souffrances comme toutes les joies du Missionnaire. Peut-être aussi, le spectacle d'un si profond dénûment est-il nécessaire pour dissiper l'illusion de certains esprits qui penseraient, après tant d'aumônes recueillies, que leurs sacrifices ont dû tarir partout la source des besoins.

DIOCÈSE DE CHICAGO—ÉTATS-UNIS.

Mgr Wan Welde aux Conseils de l'Œuvre. — 13 *décembre* 1849.

« Depuis ma consécration, j'ai visité à peu près le tiers de mon nouveau diocèse. Cette tournée épiscopale, qui répond à un voyage de douze cents lieues françaises, m'a révélé toute la misère du troupeau qui m'est confié. Vous en jugerez, Messieurs, par ce simple aperçu, dont j'ai vérifié de mes yeux la désolante exactitude.

« En général, les émigrants qui arrivent dans ce pays, et qui forment presque toute la population catholique, sont hors d'état de subvenir à leurs propres besoins. La pauvreté est si grande qu'il n'y a pas une paroisse, même parmi les plus anciennes, qui soit suffisamment pourvue des choses les plus nécessaires à la célébration des saints offices. Un seul prêtre a quelquefois jusqu'à huit églises à desservir, et comme il ne possède pour ces diverses stations qu'un seul calice, un missel, une chasuble, une aube, une pierre d'autel, il doit porter tout cela avec lui quelque part qu'il aille, si pénible et si long que soit le chemin. Pour ce qui est des ostensoirs et des ciboires, ces sortes de choses sont presque inconnues dans ce diocèse. Je n'ai



vu jusqu'ici, dans toutes les paroisses que j'ai visitées, sur une espace de 3,700 milles anglais, que trois ostensoirs et cinq ciboires. A défaut de vases sacrés, on conserve le Très-Saint-Sacrement soit dans un corporal, soit dans une boîte de ferblanc ou dans une coupe de porçelaine, etc, etc.

« Après ces détails, je crois superflu de vous faire une description de ma résidence épiscopale. Elle s'accorde en tout point avec le reste. J'ignore s'il en est de plus humble dans le monde, mais au moins est-il sûr qu'il n'y en a pas de plus pauvre en Amérique.

MISSIONS DES MONTAGNES-ROCHEUSES.

Le R. P. de Smet aux Conseils de l'Œuvre. — 5 juin 1849.

« Depuis dix ans, une partie disponible des fonds de la vice-Province du Missouri a été employée pour le bonheur des Indiens. Votre libéralité, Messieurs, nous a puissamment aidés à convertir et à civiliser les tribus d'au-delà des Montagnes-Rocheuses, où plusieurs de nos frères poursuivent encore la même œuvre de Charité. Plusieurs de nos Pères et de nos frères sont prêts à visiter ces mêmes peuplades que je parcourus moi-même l'année dernière, et à s'établir au milieu d'elles à l'est des montagnes; mais les ressources pécuniaires

qu'ils ont à leur disposition sont loin de répondre à l'œuvre qu'ils méditent. Le vif intérêt que vous portez, Messieurs, au salut et à la civilisation de tant de milliers de nos frères infortunés du désert, m'inspire assez de confiance pour oser m'adresser à votre générosité qui seule peut nous fournir les moyens d'exécuter une entreprise si vaste et si éminemment catholique. J'ajouterai que, parmi ces Indiens, il y a plusieurs centaines d'enfants de race mêlée, pour qui leurs parents désireraient obtenir les bienfaits de l'instruction. A cet effet il faudrait ouvrir des écoles et des établissements d'agriculture, où l'on pourrait aussi recevoir beaucoup d'enfants de race pure, que les chefs de famille désirent confier aux soins des Missionnaires.

MISSIONS DE L'ORÉGON ET DU CANADA.

Mgr l'Evêque de Marseille aux Conseils centraux. — Février 1850.

« Vous ne sauriez croire, Messieurs, quels sont les besoins extrêmes des Missions de l'Orégon et de la Rivière-Rouge. Dans l'Orégon c'est au point de mourir de faim : les relations que je reçois me montrent les Missionnaires réduits à manger pour grand régal des

chiens et des loups, à marcher nu-pieds faute de pouvoir se procurer des souliers, et obligés pour se vêtir de couper une couverture pour s'en faire une espèce de soutane. Vous sentez que je n'avais pas négligé de leur faire passer ce qui pouvait leur être le plus nécessaire. Mais la traversée est si longue pour parvenir à cette extrémité du monde, qu'ils ont beaucoup souffert d'une telle attente. Ceux de la Rivière-Rouge vivent dans une atmosphère glaciale, et à de si grandes distances les uns des autres qu'il en coûte énormément pour leur procurer les plus simples aliments. Dieu seul pourra tenir compte à ces hommes de sacrifices de tout ce qu'ils souffrent pour sa gloire et pour le salut de ces pauvres âmes vraiment abandonnées.

MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

Don Romuldo Salvado, Bénédictin, à un ami.
5 avril 1848.

« ... Vous savez déjà par d'autres lettres qu'au printemps de 1846, nous commençâmes à pénétrer dans ces immenses forêts de l'Australie, dont la vaste étendue a été confiée aux soins de notre cher collègue, le R. P. Serra et aux miens, en compagnie d'un novice français et d'un catéchiste irlandais. Ce dernier qui

promettait beaucoup et en qui nous avions fondé de grandes espérances, a succombé à la rigueur de nos épreuves; l'autre, pauvre jeune homme, rebuté par l'excès des privations, est retourné dans sa patrie. Nous voici donc seuls, le P. Serra et moi : notre équipement consiste en la soutane que nous avons sur nous, un manteau et notre bréviaire. Nous passâmes les mois de juin et de juillet, pendant lesquels il pleut souvent ici, abrités par les arbres de la forêt, et dormant sur quelques branches recouvertes de nos manteaux. Pour mieux nous garantir de l'intempérie des saisons, nous fîmes ensuite une cabane avec des pieux, et nous en garnîmes les intervalles avec de la feuillée.

« Notre nourriture répondait à notre logement. Pendant deux mois surtout, nous dûmes nous contenter de quelques fruits sauvages, et quand nous pouvions y ajouter une espèce de bouillie assez semblable à de la colle, nous nous trouvions largement servis. Mais notre privation la plus sensible était de n'avoir rien à donner aux pauvres indigènes, tout aussi affamés que nous. Avant notre arrivée parmi eux, ils se battaient, se tuaient même pour le moindre aliment, et bien souvent les pères dévoraient leurs nouveau-nés. Grâce à Dieu, cette barbarie a disparu.

« Cependant l'hiver approchait. Nos chaussures étaient complètement usées, nos bas et nos chemises en lambeaux, tout le reste de nos vêtements n'offrait qu'un assemblage de pièces chaque jour rajustées; puis, notre barbe, s'étant évertuée à grandir, donnait à nos traits amaigris la physionomie d'un spectre, à tel point que, souvent, le P. Serra et moi nous nous prenions à rire l'un de l'autre, et nous disions que si quelque homme sensé nous eût vus en cet état, et qu'il nous eût demandé : « Qui êtes-vous ? » ce personnage

n'aurait pu que sourire de pitié en nous entendant répondre : « Nous sommes deux missionnaires apostoliques, chargés de la civilisation de ces pauvres « sauvages. Mon compagnon que voici, est le vicaire « général de ces contrées, l'abbé de cette cabane, le « Supérieur des monastères à venir dans cette partie « occidentale du continent australien. Moi, je suis son « second, son majordome et toute sa communauté. »

« Donc nous étions dans un dénûment absolu des choses les plus indispensables à la vie. Dans cette extrémité, il fut décidé que j'irais à Perth, distant de cent vingt milles, pour y quêter quelques secours. Là, je me tins à la porte de l'église et je demandai l'aumône. A l'aide de quelques autres démarches, je parvins à recueillir quelques pièces d'argent, avec lesquelles je me pourvus du plus nécessaire pour couvrir notre nudité et apaiser notre faim; et, chargé de ces provisions, je repris en toute hâte le chemin de notre cabane.

« Ce voyage à Perth ne fut pas le seul que la détresse nous imposa ; mais tous ne furent pas aussi heureux. Une fois, à notre retour, nous trouvâmes notre chaumière pillée, presque tous nos travaux détruits, le fruit de nos sueurs perdu, toutes nos espérances anéanties. N'importe, dîmes-nous, recommençons au nom de la très-Sainte-Trinité, comme si c'était aujourd'hui le premier jour de notre arrivée dans la forêt.

« Mon cher ami, si, alors que nous vivions ensemble dans notre chère maison de Santiago, on m'eût prédit toutes les épreuves par lesquelles j'ai passé, je n'aurais pu y croire, et j'eusse été effrayé à la pensée de les subir. Heureusement nous étions à la garde de Dieu, qui nous conservait à la fois le courage et la santé. Si ce bon Maître n'avait pas fait tous les frais de notre

existence, comment s'expliquer que deux hommes, restés seuls pendant deux ans, sans autre compagnie que celle des sauvages, souffrant les horreurs de la faim et la rigueur des saisons, passant les nuits sans autre abri qu'un manteau tout mouillé, et ne mangeant le plus souvent que des patates cuites sous la cendre, comment s'expliquer, dis-je, que ces deux hommes aient pu y tenir? Combien de fois avons-nous dû, sur ce sol que nous travaillions et dont l'âpreté mettait nos pieds nus tout en sang, laisser la bêche à demi-enfoncée dans la terre, et défaillant de fatigue et d'inanition, nous retirer dans notre cabane pour y prendre quelque repos et calmer un peu notre faim!!! Croyez bien que nous nous sommes souvent étonnés nous-mêmes, en voyant que deux chétives créatures, qui n'y étaient nullement accoutumées, aient pu résister à un tel genre de vie.

INDULGENCE ACCORDÉE PAR LE SOUVERAIN PONTIFE AUX ASSOCIÉS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

—

Il y a quelques mois, la rentrée triomphale du Souverain Pontife à Rome était pour tous les catholiques le sujet d'une commune et filiale joie; *mais, par une* faveur nouvelle, Sa Sainteté a voulu que son retour fût encore pour nos associés l'occasion d'une spéciale gratitude. C'est le 13 avril, au milieu des acclamations unanimes de son peuple, que Pie IX a trouvé dans son cœur un souvenir pour ses enfants de la Propagation de la Foi, et que sa main paternelle s'est levée sur eux pour les bénir. Voici les termes dans lesquels cette grâce a été demandée par Mgr Timon et accordée par le Saint Père :

« Pour le salut des âmes, et pour honorer le retour « heureux de Sa Sainteté, l'Evêque de Buffalo, qui a « eu pendant de longues années occasion d'admirer le « grand bien que fait l'OEuvre de la Propagation de la « Foi, prie très-humblement le Saint Père d'accorder « *Indulgence plénière* aux abonnés à cette OEuvre, qui, « en signe de reconnaissance envers Dieu pour la « protection accordée au Chef visible de l'Eglise, re- « cevront dignement, au jour de leur choix, avant « Noël, les Sacrements de Pénitence et d'Eucharis- « tie, et qui prieront selon l'intention du Souverain « Pontife.

« Donné à Rome, le 13 avril 1850.

« *Nous accordons la grâce demandée.*

« PIE IX, PAPE. »

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

L'Œuvre sainte de la Propagation de la Foi reçoit, chaque année, de nouveaux gages de la bienveillance épiscopale. Nous sommes heureux de les signaler à la reconnaissance de nos Associés, et d'inscrire sur la liste, déjà si nombreuse, de nos illustres bienfaiteurs, les noms de Nosseigneurs les Archevêques et Evêques d'Auch, de Limoges, de Gap, de Verdun, de Perpignan, de Tarbes et de Carpi dans le Duché de Modène.

Extrait d'une lettre de Mgr Vrancken, Evêque de Colophon, Vicaire apostolique des possessions hollandaises dans les Iles de la Sonde, à M. le Comte Paul Van der Vrecken, commandeur de l'ordre de Saint Grégoire-le-Grand à Mastricht.

Batavia, 24 mai 1849.

« Mon cher Ami,

« ... Au jour de la Pentecôte 1848, j'ai donné ici pour la première fois le sacrement de la Confirmation à une certaine quantité de fidèles de toute nation, de toute tribu et de toute langue. Peu de temps après, je me suis rendu accompagné d'un de nos missionnaires

de Batavia, dans une partie de l'intérieur, afin d'y administrer la confirmation et les autres sacrements dans les principales villes et localités. Ce fut d'abord à Samarang, où, par les soins de M. le curé et de la Fabrique, l'Eglise était fort bien décorée; j'ai donné la confirmation à cent cinquante fidèles, environ à un pareil nombre à Socraboya, et ensuite dans les principales villes et forteresses de la seconde division *militaire* de Java, telles que Salatiga, Socrakarta, Djoadjocarta, Bagelen, Gombong, Baujvemoas, Tjlatyap, Magelong, Ambrawa, et plusieurs autres places. Partout j'ai été reçu avec assez d'intérêt, pour un pays où, jusqu'à présent, jamais un Evêque catholique n'avait posé l'empreinte de ses pieds, et dans lequel on avait vécu jusqu'alors dans un oubli presque total de Dieu et de la Religion. Dans tous les lieux que j'ai visités, non-seulement les propriétaires catholiques, mais les protestants sont venus assister au service divin avec recueillement, et même quelques princes Javanais, qui sont mahométans, ont voulu être témoins de nos saintes cérémonies.

« L'Empereur de Solo, entre autres, m'a reçu avec une certaine pompe orientale dans son Kraton ou palais, et le sultan de Djoadjocarta en a fait autant. Ce dernier prince a donné le 21 août dernier, à 6 heures du soir, à dîner à 5 ou 6,000 hommes assemblés dans une très-grande cour de son palais, qui avait été disposée et illuminée tout exprès pour ce festin. Le repas était servi par terre, sur des nattes de paille, et aux endroits où les princes du sang devaient s'asseoir, ces nattes étaient couvertes de serviettes ou de nappes. Lorsque cette multitude de Mahométans fut arrangée, et que tout fut d'ailleurs préparé, le sultan, m'ayant offert son bras droit, descendit avec moi les marches du

palais, précédé de divers corps de musique de toute espèce, entouré et suivi de ses courtisans javanais et d'une garde d'honneur. Il parvint ainsi jusque dans la cour, où ces milliers de convives étaient rassemblés et rangés en lignes à perte de vue. Alors, à un signal donné pour annoncer la présence du Prince, toute cette multitude se coucha tout-à-coup la face contre terre, et le silence fut si profond, qu'on aurait dit qu'il n'y avait pas une âme. Je ne puis vous exprimer, mon cher M. Vander Vrecken, ce qui alors se passa dans mon cœur; je devais me faire violence pour cacher mon émotion. Oh! si j'avais pu lever les mains pour bénir ce bon peuple!!!

« Après cela chacun prit sa place à la manière orientale, c'est-à-dire par terre, et l'on commença à manger, pendant que le Sultan se promenait avec moi au milieu de ces immenses rangées de convives, au grand étonnement des Européens présents à cette scène. Un sultan, un mahométan, donnant le bras à un Evêque catholique au milieu de tant de milliers de mahométans! Dieu veuille que de tels signes de rapprochement portent de riches fruits pour l'avenir! je pourrais vous dire encore bien des choses, mais je n'ai pas à présent le temps d'entrer dans de plus longs détails; je vous les donnerai plus tard, s'il plaît à Dieu.

« Je suis votre, etc,

Signé « ✝ Pierre, *Evêque de Colophon.* »

—

Madagascar. — Mgr Monnet, ancien Supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit, et récemment nommé Vicaire apostolique de Madagascar, vient de succomber aux fièvres de cette île, peu de mois après son arrivée dans la mission.

Océanie. — Le 16 juillet 1848, Mgr Collomb, Vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, est mort dans l'île de Rook, située entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne. Cette perte, causée par l'insalubrité du climat, a eté suivie, quatre mois après, de celle du R. P. Villien, autre membre de la Société de Marie également emporté par les fièvres du pays. Le R. P. Frémont, qui restait seul à Rook avec le F. Optat, a dû quitter cette île pour se réunir à ses confrères dans la Mission de Woodlarck, où se trouvent actuellement sept Religieux Maristes.

Chine. — Une lettre de Macao, du 12 février 1850, nous annonce que Mgr J. Roque Carpéna, Vicaire apostolique du Fokien, est mort le 30 décembre 1849, dans sa 90e année. Les *funérailles du Prélat* se sont faites publiquement et avec un prodigieux concours de néophytes chinois. Son coadjuteur, Mgr Miguel Calderon, aujourd'hui Vicaire apostolique, a pris le gouvernement de la mission.

Etats-Unis. — La mort vient d'enlever à l'Eglise américaine son patriarche, Mgr Flaget, promu à l'épiscopat en 1808, et décédé dans son diocèse de Louis-Ville, le 11 février 1850. Nos lecteurs savent qu'à une époque récente le nom de ce saint Pontife a retenti dans toute l'Europe, mêlé à celui de notre Œuvre dont il s'était fait le zélé propagateur, et qu'il n'a cessé de bénir jusqu'à son dernier jour. Le 4 novembre 1849, le vénérable Prélat écrivait encore aux Associés de la Propagation de la Foi : « En retour de votre généreuse

« assistance, je puis vous assurer bien sincèrement « que vous ne serez pas oubliés dans les prières et les « suffrages du vieil évêque de Louis-Ville. Si mon « grand âge et mes infirmités ne me permettent plus « de combattre dans la plaine, j'ai du moins la con- « solation d'élever mes faibles mains vers le ciel, pour « en attirer sur vous les plus abondantes bénédic- « tions. »

Erratum du Numéro de mars, page 149. — Au lieu de 200,000 Annamites établis à Bangkok, lisez : 2,000.

DÉPART DES MISSIONNAIRES.

Le 25 décembre dernier, trois Prêtres de la Congrégation des Missions-Etrangères se sont embarqués à Londres pour se rendre à Calcutta, et de là passer dans le Thibet. Ce sont MM. Kirck, du diocèse de Nancy; Rabin et Bernard, du diocèse de Nantes.

Huit Religieux de la société de Picpus sont partis, dans le courant d'avril, pour la nouvelle mission de la Californie. Dès que nous saurons les noms de ces missionnaires, nous nous empresserons de les publier.

Les trois départs que nous allons mentionner portent actuellement à *soixante* le chiffre des missionnaires du S. Cœur de Marie, dans la Sénégambie et la Guinée.

Du port du Hâvre, sont partis le 25 novembre dernier :

MM. Claude-François-Aimé-Marie Morel, du diocèse d'Annecy (Savoie); et Jean-Marie-Guillaume Tanguy, du diocèse de Quimper,

Du port de Brest, sont partis le 31 janvier :

MM. Isaïe-François Boulanger, du diocèse de Poitiers; Jean-Baptiste-Eugène Thiérard, du diocèse de Reims; Maxime de Régnier, du diocèse de Metz; Louis Ramboz, du diocèse de Saint-Claude; Joseph Bourget, du diocèse de Nantes; et Jean-Claude Duret, du diocèse d'Annecy (Savoie);

Les FF. Michel Wurm, du diocèse de Strasbourg; Antoine-Joseph Roussel, du diocèse de Saint-Claude; Charles Guy, du diocèse d'Autun; et Mugnier (Julien), du diocèse d'Annecy.

Se sont embarquées sur le même navire pour la même Mission, quatre Religieuses de l'Immaculée Conception de Castres, dont les noms suivent :

Flavie Pénarie, dite Sœur Sophie, du diocèse d'Alby; Melanie Rivals, S. Magdeleine, du diocèse de Montpellier; Claire Barége, S. Véronique, du diocèse de Toulouse; et Anna Roques, S. Thaïs, du diocèse d'Alby.

Du port de Lorient, sont partis, le 20 mai :

MM. Pierre Logier, du diocèse d'Arras; François Duboin, du diocèse d'Annecy (Savoie); Aloyse Welty, du diocèse de Strasbourg; et Maurice Allard, du diocèse de Saint-Claude;

Les deux FF. Ange Guyomard, du diocèse du Quimper; et Lucien Girardet, du diocèse de Saint-Claude.

Les trois Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres, Aglaé Rahoux, Cécile Viala et Marie Ségouzac.

Liste des étudiants qui ont quitté le collége d'All Hallows près Dublin, pour leurs Missions respectives, dans le cours de l'année scholaire 1848 et 1849.

Les RR. André Mac Govern, prêtre, Ile Maurice.

Nathaniel O'Donnell, id. Madras.
James Mac Glue, id. Madras.
Lallaghan Mac Carthy, diacre, Sydney.
Denis Byrne, prêtre, Angleterre.
Roger Mac Cart, id. Angleterre.
Barthélemy Stock, sous-diacre, Richmond (Etats-Unis).
Thomas Mulvey, id. Richmond.
John Tuohig, Pittsbourg (Etats-Unis).

DESTINATION APOSTOLIQUE DES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

Sont partis pour aller rejoindre, à Ceylan, les Pères de leur Congrégation déjà en exercice de Mission dans cette île :

Les PP. Mouchet, du diocèse de Rouen; Lebescou, du diocèse de Quimper ; Leydur du diocèse d'Avignon; Maunit, du diocèse de Cambrai; Viviers, du diocèse de Valence;

Le F. de Stephanis, du diocèse d'Asti;

Sont partis pour l'Orégon, les PP. Fandozi, du diocèse de Marseille ; Chisonze, du diocèse de Valence ; Lempfrit, du diocèse de Nancy ; Dherbomez, du diocèse de Cambrai ;

Les FF. Blanchet, du diocèse de Grenoble ; Gaspard, du diocèse d'Annecy; Surey, du diocèse du Puy; Verney, du diocèse de ***

Sont partis pour la Rivière-Rouge (Amérique du Nord), pour y rejoindre les Pères de leur Congrégation :

Les PP. Faraud, du diocèse d'Avignon ; Maison-

neuve du diocèse de Viviers ; Tissot, du diocèse d'Annecy.

Sont partis pour les Missions du haut et bas Canada et pour les Missions de la Baye d'Hudson :

Les PP. Delcage du diocèse du Puy; Bernard, du diocèse de Grenoble ; Arnaud, du diocese d'Avignon ; Garin, du diocèse de Grenoble ; Ryan, du diocèse de Watterfort ; Boyle, du diocèse de Thuam ; Mulloy ; Chevalier du diocèse de Gap.

Sont partis pour le Texas :

Les PP. Tesmon, du diocèse de Digne ; Gaudet, du diocèse de Grenoble ; Souterin, même diocèse.

Sont partis pour le diocèse de Buffalo :

Les PP. Amisse, du diocèse de Rennes ; Pourret, du diocèse de Valence ; Messony, du diocèse de Cork.

Sont partis pour les Missions d'Angleterre :

Les PP. Bellon, du diocèse de Marseille ; Tortel, du diocèse de Valence ; Arnoux, du diocèse de Gap ; Dutertre, du diocèse du Mans ; Bargy, du diocèse de Tulle ; Jolivet, du diocèse de *Quimper* ; *Rouisse*, du diocèse de Montreal ; Trudeau, même diocèse ; Tamburini, du diocèse d'Ajaccio ; Robert Cook, du diocèse de Waterfort ; Roger Cook, même diocése ; Daly, du diocèse de Dublin ; Noble, même diocèse ; Nagihen, du diocèse de Clary ; Walsh, du diocèse de Limerick ; Bradshaw, du diocèse de Cashel ; Hichey, même diocèse ; Grey, du diocèse de Caslow.

Tous ces Pères Irlandais ont été élevés en France dans le sein de la Congrégation des Oblats.

Lyon, — Imprimerie de J. B. Pélagaud.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA

[illegible] 1850 — N°



A LYON,
CHEZ L'EDITEUR, AU BUREAU DE L'ŒUV
RUE DU PERAT, 6.

—

A PARIS,
AU BUREAU DE L'ŒUVRE,
RUE CASSETTE, 34.

Avec approbation des Supér



MISSIONS D'AMÉRIQUE.

NOTICE SUR L'EGLISE DES ETATS-UNIS.

Quoique les Missions catholiques dans l'Amérique du nord soient encore de fraîche date, et qu'un ou deux siècles se soient à peine écoulés entre l'état actuel de cette Eglise et son berceau, telle est la transformation radicale opérée aux Etats-Unis que rien, excepté le sol, ne subsiste aujourd'hui de ce qu'ont vu les premières *Robes-noires.* Le sauvage qui les accueillit sous sa hutte, ou qui les perça de ses flèches, ne reconnaîtrait plus de son ancienne patrie que l'immuable majesté de ses fleuves, ses lacs aux chûtes toujours solennelles, et les débris de ses vieilles forêts qui vont tombant chaque jour sous la hache des colons. Mais les tribus de ses frères, mais ses *Sackem* si vénérés et si terribles, mais sa langue, ses guerres, ses chasses et ses déserts, tout a disparu, de la Floride au Canada, des bords de l'Atlantique aux rives du Missouri. Qui veut en retrouver des vestiges de quelque valeur, doit pousser au loin vers les plaines de l'Ouest et les régions glacées du Nord, où quelques familles indiennes s'agitent encore comme les tronçons mutilés d'un corps

qui achève de mourir. Avant qu'elles eussent cédé la place au peuple d'étrangers qui s'y est installé en maître, ce qu'on voyait alors, comparé à ce qu'on voit aujourd'hui sur le vaste territoire de l'Union, c'était au lieu de cités industrieuses les campements capricieux des sauvages, au lieu de la fusion pacifique des races les luttes sanglantes des rivalités indigènes, au lieu de la liberté religieuse les chances héroïques du martyre; au lieu d'un appel sympathique aux consolations de la foi, c'était cette haine de l'Indien qui lui faisait si souvent répondre : Nous ne voulons pas d'un *ciel* où il y a des Européens.

A cette époque, le Missionnaire s'avançait par des routes que l'avarice elle-même n'avait osé se frayer, tantôt s'égarant dans ces forêts vierges où l'homme se trouve perdu comme au milieu de l'Océan, tantôt s'abandonnant sur un frêle radeau au cours de fleuves inconnus, tantôt s'enfonçant dans d'immenses prairies auxquelles les naturels mettaient le feu, lorsqu'ils l'y savaient engagé. Là sous la main de Dieu, dont le regard seul le voyait, l'enfant de St Ignace et de St Dominique s'en allait à la conquête des âmes, sans autre arme que le crucifix à sa ceinture, sans autre compagnon que son bréviaire sous le bras. Le sauvage, accoutumé à ne voir les blancs venir à lui que pour ravir son or ou sa liberté, s'étonnait à l'aspect de ces hommes qui ne demandaient rien, qui affrontaient, le sourire sur les lèvres, ses menaces de mort et tous les raffinements de ses supplices; et l'on se pressait autour du prêtre, qui, sachant à peine quelques mots du dialecte parlé par la foule, lui montrait une croix et le ciel. Bientôt les peuplades, subissant l'influence de sa parole et de sa vertu, se prenaient à le considérer comme un envoyé du *Grand-Esprit*, et elles l'écoutaient avec surprise les

presser de renoncer à la vie errante, à des unions fortuites, aux repas de chair humaine, pour connaître la sainteté de la famille et les bienfaits de la société.

Ainsi commencèrent, entre autres Missions, au Midi celle des Florides qui resta toujours à peu près stérile, quoique arrosée bien souvent par le sang de ses apôtres, et celle de la Louisiane illustrée par la foi des Natchez, après avoir coûté les mêmes sacrifices; à l'Ouest celle de la Californie que l'épée des Espagnols avait trouvée indomptable, mais que la charité sut vaincre et rendre heureuse : ses trente Réductions, soumises à un gouvernement patriarcal, virent s'écouler de longs jours dans les joies de la primitive Eglise; au Nord celle des Abenakis, des Hurons et des Iroquois, malheureusement trop voisines des passions européennes pour n'être pas entraînées sur leurs champs de bataille; et vers le centre celle des Ilinois qui fut réputée l'oasis chrétienne de l'Amérique septentrionale.

Pour faire des hommes et des chrétiens avec ces enfants des forêts, le Missionnaire avait dû se résigner à la vie des sauvages. Ici, il dressait le matin son autel, et le soir étendait sa tente à la suite des chasseurs de bisons; là, il enseignait l'agriculture en labourant lui-même avec des socs de bois, sous les yeux des Naturels indolents qui le regardaient faire en fumant leur calumet; ailleurs il s'associait aux revers de ses néophytes, et en s'éloignant avec eux pour un exil de privations où il lui fallait manger jusqu'à ses vêtements, il se contentait d'écrire : *Je pars, chargé de mes péchés et de ma misère; nos provisions sont dans la main de celui qui nourrit les oiseaux de l'air;* partout il consumait en fatigues et en périls une vie ignorée, sacrifiée dans les déserts à d'obscurs bienfaits. Quelques-uns, restés chers à la science comme à la Religion qu'ils ont éga-

lement enrichies, s'aventuraient à la reconnaissance du pays, à l'exploration des fleuves; et pour nous en tenir à une seule découverte, les PP. Hannequin et Marquette signalaient les premiers au commerce européen l'existence du Mississipi, après l'avoir descendu pendant quatre cents lieues sur un simple canot ou une nacelle d'écorce. Ainsi, pendant près d'un siècle, toutes ces rivières ont vu leurs ondes servir à la régénération des âmes, toutes ces forêts ont donné leurs plus beaux arbres pour construire la *loge de la prière*, toutes ces solitudes ont entendu les louanges de *Dieu chantées* par des voix indiennes, toutes ces tribus ont été cultivées, instruites, et, il faut le dire, uniquement protégées par leurs *Robes-noires*; et c'est aussi tout ce qu'elles aiment encore des Blancs.

Or, un jour vint où tout cela n'exista plus. Tandis que les Missionnaires se hâtaient de rajeunir ce peuple dans la Foi, pour qu'il fût suffisamment *trempé* pour l'épreuve au jour où la civilisation déborderait dans ses mystérieuses solitudes, une persécution religieuse, suivie d'une révolution politique, lui enleva brusquement ses guides et ses seuls défenseurs. « Alors, dit un illustre Prélat (1), on put voir les enfants des forêts, restés fidèles à leurs croyances, verser des larmes sur les rives du grand fleuve, et mêler leurs cris de douleur au bruit des vents, comme pour attester la destruction de leurs autels, si pauvres et cependant si vénérés. La cognée avait abattu les forêts, les bêtes sauvages s'étaient enfuies vers les contrées de l'Ouest, la charrue ouvrait partout le sein de la terre, les cités s'élevaient en foule, la force de la vapeur triomphait de la résistance des

(1) Mgr England, Evêque de Charlestown — 1838.

courants, les ossements des premiers adorateurs étaient déjà réduits en poussière ; et cependant les Kaskaskia et bien d'autres contrées étalaient encore les ruines de ces premiers établissements chrétiens où l'Ottawa, l'Illinois et le Pottowatomie venaient enterrer leurs haches en signe de paix, tandis que leurs yeux se mouillaient de larmes au récit des souffrances du Fils de Dieu. L'Angleterre devint maîtresse de ces contrées : le sacrifice chrétien fut aboli ; la révolution coloniale suivit de près, et l'aigle d'Amérique, qui s'élevait dans la vigueur de la jeunesse et dans la joie de la victoire, ne vit aucun vestige du culte catholique sur ces plages désolées. »

Quant aux anciens possesseurs de ce riche domaine, décimés d'abord par la guerre et l'eau de vie, ils furent ensuite surpris dans l'ivresse; ils apposèrent leurs figures d'oiseaux et de fleurs à l'acte de vente de leurs terres, et maintenant, refoulés de proche en proche jusqu'à l'entrée du désert qui s'étend au pied des *Montagnes-Rocheuses*, ils poursuivent le cours de leurs migrations et de leurs infortunes loin des tombeaux de leurs pères, sur un sol pauvre, sans tradition, et qui n'est pas leur patrie. En jetant aujourd'hui les yeux sur la nouvelle carte de leur pays, on trouve le territoire symétriquement divisé en Etats, en districts, en comtés; on y remarque une profusion de villes, de chefs-lieux, de siéges législatifs; on y entend les langues de tous les peuples de l'Europe : c'est la population moderne qui a succédé à la race primitive, et dont nous allons maintenant parler.

En 1633, deux cents familles catholiques anglaises, fuyant l'oppression religieuse qu'elles subissaient au sein de leur patrie, franchirent l'Atlantique et se fixèrent dans le Maryland, sous la conduite de lord Baltimore.

la ville qu'elles y fondèrent devait être un jour la métropole d'une grande Eglise. Mais, comme toutes les œuvres que Dieu prépare à de hautes destinées, il fallait à sa naissance le baptême des persécutions. Aussi les premiers colons ne jouirent-ils pas longtemps de la paix et de la liberté de conscience, qu'au prix de si grands sacrifices ils étaient venus chercher dans les forêts américaines. Tandis qu'autour d'eux les mille sectes de la réforme, installées les premières dans ces contrées sous les pavillons de la Hollande et de la Grande-Bretagne, s'armaient les unes contre les autres de pénalités et d'ostracisme, tout en s'accordant dans la détermination commune de proscrire les catholiques, la jeune colonie de Baltimore offrit au Nouveau-Monde un exemple alors unique de charité chrétienne, en accordant l'asile de son territoire et l'égalité de ses droits aux opprimés de tous les cultes. Mais, qui le croirait! cette hospitalité généreuse ne fut payée que par l'ingratitude de ceux qu'elle abritait. Accueillis au Maryland comme des frères, les protestants y accoururent en si grand nombre qu'ils furent bientôt les maîtres, et le premier usage qu'ils firent de leur prépondérance fut d'interdire la Religion qui seule avait eu pitié de leurs infortunes. L'établissement de Baltimore ne comptait pas encore vingt-cinq ans de durée, et déjà les catholiques se voyaient privés de leurs droits civils, religieux et politiques ; une bande d'étrangers, naguère proscrits, confisquait les biens de ses hôtes, donnait la chasse à leurs prêtres comme à des animaux nuisibles, et, pour avilir les confesseurs de la foi, imposait à l'introduction d'un Irlandais qui avait renoncé à sa patrie pour rester fidèle à son Dieu, la même taxe que pour l'importation d'un nègre. Dégradante similitude qui ne savait même pas tenir la balance égale entre l'esclave qui pouvait

librement adorer ses fétiches, et le noble enfant de l'Irlande qui ne pouvait impunément vénérer la croix, sur un sol où il venait d'être taxé et flétri! « De la sorte, « écrit un historien protestant, dans une colonie fondée « par des catholiques, et qui avait acquis, sous le gou- « vernement d'un catholique, puissance et prospérité, « le catholique seul devint la victime de l'intolérance « religieuse (1) ».

Pendant cette période d'épreuves qui dura jusqu'en 1776, époque de l'émancipation des colonies anglaises, les Jésuites furent les seuls à cultiver cette partie de la vigne du Seigneur; la suppression de leur société n'interrompit même pas sur ce point les travaux apostoliques de ses membres. Depuis le P. White qui fut le premier Missionnaire de Baltimore jusqu'au R. John Carroll qui en fut le premier Evêque, ils avaient tenu leur juridiction du Vicaire apostolique de Londres. Mais quand la victoire eut laissé les Américains maîtres de leur pays, il devint nécessaire d'avoir un chef plus immédiat, et les Prêtres du Maryland et de la Pensylvanie en soumirent la demande au St-Siége. Pie VI l'exauça en accordant au clergé des Etats-Unis la permission de se choisir un Evêque. Les suffrages unanimes se réunirent sur le R. John Carroll, si estimé de ses concitoyens que les fondateurs de la liberté Américaine, après avoir pris ses conseils pour assurer dans la Constitution le principe de l'indépendance religieuse, l'invitèrent à signer avec eux l'acte solennel de fédération. Sa consécration épiscopale eut lieu en 1790. Ainsi, par une de ces compensations dont la Providence a le secret, une Eglise nouvelle se levait au-delà des

(1) Mac Mahon, histoire de Maryland.

mers, dans la sérénité de la jeunesse et de la paix, au temps même où la vieille Europe chassait Dieu de ses sanctuaires, et forçait ses pontifes à mendier le pain de l'exil ! Puissant motif d'espérer pour ceux qui oublient trop aisément que la croix n'est jamais *jetée* à terre, sans que le contact de sa vertu divine n'en fasse aussitôt sortir des rejetons vigoureux.

Soixante ans se sont écoulés depuis que *l'épiscopat* américain a inauguré l'ère de sa constitution apostolique. Ses pas ont été ceux d'un géant. Pour mesurer la course qu'il a déjà fournie, il *importe de constater* d'abord ce qu'il était à son point de départ. En 1791, Mgr Carroll tint son premier synode diocésain; tous ses prêtres y assistèrent; ils étaient au nombre de 22. Le dénombrement des catholiques donna les chiffres suivants : pour le Maryland 16,000, pour la Pensylvanie 7,000, pour le reste des Etats-Unis 1,500; en tout 24, 500. A l'exception d'un seul couvent, *celui des Thérèsiennes*, il n'y avait point de communauté religieuse ou ecclésiastique, point de collége, point de séminaire, point d'école catholique. Les quelques chapelles d'alors n'étaient que des cabanes ou des maisons particulières, qu'on louait pour le service divin.

Aujourd'hui l'étonnement le dispute à *la joie*, en voyant succéder à un seul évêché trente siéges épiscopaux, à 22 Missionnaires 1,100 prêtres, à de rares et pauvres chapelles 1300 églises ou oratoires, à l'absence complète de tout établissement d'éducation et de charité 26 séminaires, 9 ordres religieux, 23 communautés de prêtres, 34 colléges dirigés par des ecclésiastiques, 58 couvents de religieuses, 86 pensionnats et écoles de filles, plus de 100 sociétés de bienfaisance, des hôpitaux et des asiles sans nombre qui prospèrent par le dévouement des vierges consacrées à Dieu; enfin

au premier troupeau de 24,500 catholiques un imposant bercail de 2 millions de frères. Deux millions de fidèles sur un total de 20 millions d'habitants, c'est un catholique sur 10 américains, tandis qu'à la fin du siècle dernier on n'en comptait qu'un sur 200. Si prodigieux qu'ait été le développement des Etats-Unis, on est donc en droit de conclure que les conquêtes de la foi ont marché plus vite encore, puisque les progrès du catholicisme sont vingt fois plus rapides que l'accroissement général de la population (1).

Une autre différence utile à signaler entre les deux époques, c'est qu'autrefois l'Amérique était protestante de nom et de fait, et qu'elle ne l'est plus que de nom. Ses 18 millions de dissidents peuvent se classer ainsi : 4 millions seulement sont attachés à quelqu'une des innombrables sectes qui fourmillent aux Etats-Unis, et dont aucune, prise à part, n'égale en nombre l'Eglise catholique ; 14 autres millions n'ont encore opté pour aucun culte, mais ils espèrent bien ne pas mourir, disent-ils, avant d'avoir fait leur choix. Pour qui sera leur préférence un jour ? A en juger par les discours qu'ils tiennent, notre foi aurait plus à glaner qu'une autre dans cette moisson flottante. Ce qui résulte de ces données, c'est que l'esprit du protestantisme se retire du corps américain dans la même proportion que le catholicisme y pénètre, que pour la grande majorité cet esprit se repose déjà dans l'indifférence, et tend chaque jour à s'éteindre dans le néant de son origine.

A la suite de ces deux évolutions en sens contraire, celle d'un catholicisme en progrès, et celle d'un pro-

(1) Nous avons puisé ces chiffres dans un Mémoire de Mgr Timon, Evêque de Buffalo.

testantisme nominal, s'est produite en notre faveur une dernière conséquence que voici : L'Eglise prend aujourd'hui dans l'opinion américaine la place d'honneur. Dans un passé qui est encore récent, elle était frappée d'une sorte d'ilotisme moral ; les préjugés de la réforme étaient alors tout puissants et universels, et ils pesaient sur les catholiques, pauvres et dispersés, de toute cette force humiliante que donnent le nombre, les richesses, l'éducation et les positions sociales. Si la croix était soufferte dans les grandes villes, si sa vue consolait, à de longues distances, le pieux voyageur qui parcourait les bois du Kentucky et les solitudes de l'Ouest, elle y était moins protégée par le respect des populations que par leur dédain. Grâce à Dieu, cet état de choses a changé. Des faits éclatants en rendent témoignage. Au mois d'août 1846, l'Evêque de Boston, Mgr Fenwick venait de mourir. Le cortége religieux qui devait porter son corps au lieu de la sépulture, parcourut les rues de la cité puritaine, offrant *pour la première fois* aux regards de la foule étonnée les vêtements sacerdotaux, les croix, les bannières, tous les ornements enfin de notre culte, et recevant partout les respects de la multitude. Deux églises protestantes tintèrent le glas funèbre, et l'on s'aperçut avec surprise que la mort d'un Evêque catholique était un événement pour Boston (1). C'était pourtant le même peuple, qui, douze années auparavant, avait abreuvé ce prélat d'amertume en livrant au sacrilége et aux flammes son église de *Mont-Benedict !*

Plus récemment encore, en 1849, deux archevêques et vingt-trois Evêques traversaient les rues de Baltimore

---

(1) Lettre de M. Brasseur de Bourbourg — février 1847.

pour aller, au pied du même autel, terminer la dernière session de leur VIIe concile. Un peuple immense, de cultes différents, était accouru sur les pas du cortége, qui s'avançait au bruit sonore des cloches de la cité, au chant des hymnes religieux et dans toute la pompe épiscopale, vers la basilique où il devait cimenter les joies de son union féconde. Partout la foule s'inclinait devant la majesté de ce sénat d'Evêques, tous vétérans des Missions, et pour la plupart fondateurs de leurs églises. A la vue de ces vieillards dont la main tremblante ne se lassait pas de bénir, au chant de ces voix usées dans les fatigues et les luttes de la parole sainte, les protestants eux-mêmes comprenaient que la seule autorité obéie avec amour fût celle qui bénit, qui prie et qui s'immole. En comptant ces guides vénérés d'un grand peuple, on énumérait avec eux toutes les provinces qui, de la Louisiane à l'Orégon, des rives du St-Laurent à l'Océan pacifique, s'honorent de les nommer leurs pères; on se rappelait que, pour en arriver là, il ne leur avait fallu qu'un peu de la liberté donnée à tous, qu'un morceau de pain acheté avec le sou du pauvre, que le serment de mourir où ils avaient planté leur croix; et chacun se disait dans le pressentiment de ses espérances ou de ses craintes : Si l'avenir appartient à la vertu, à l'abnégation, à la discipline et à l'unité, l'avenir religieux des Etats-Unis est aux catholiques américains.

Après avoir embrassé d'un coup d'œil général les développements religieux des Etats-Unis, il nous faut en chercher l'explication pratique dans l'étude d'un diocèse particulier, qui soit, à lui seul, la fidèle histoire de toute Eglise américaine. Nous prendrons pour exemple le diocèse de Bardstown, parce qu'il fut le berceau de la Religion dans l'ouest, et que son vénérable fondateur

mérita par sa longue carrière d'être appelé le Patriarche de l'Amérique du Nord, comme ses travaux et ses vertus l'ont fait proclamer le modèle de la vie apostolique (1).

Nommé au Siége de Bardstown en 1808, Mgr Flaget comprenait dans sa juridiction, outre le Kentucky et le Tennessé qui constituaient proprement son *diocèse*, les Etats de l'Ohio, du Michigan, de l'Indiana, des Illinois et du Missouri. « J'étais alors seul Evêque, dit le « Prélat, dans toute cette partie de l'*Union*. Ainsi, « pour bien remplir la tâche qui m'*était imposée*, j'a- « vais à parcourir un territoire six ou sept fois plus « étendu que l'Italie; et c'était, sous plus d'un rapport, « en apôtre qu'il me fallait entreprendre ces courses, « car je n'avais absolument rien, sinon les bénédic- « tions dont me combla le vénérable archevêque de « Baltimore... »

Tel était, en effet, son dénûment, qu'il fut retenu quatre mois loin de son Eglise, faute de pouvoir payer les frais du voyage. Enfin l'humble produit d'une quête, joint à un emprunt de 1,000 francs, le mit à même de se rendre à Bardstown, alors petit village de huit cents âmes, perdu comme la plupart des jeunes *cités* américaines au milieu des forêts.

Il y arriva donc avec une dette pour tout trésor.

Il y trouva une cabane ouverte à tous les vents pour cathédrale. Il y compta quatre familles catholiques pour tout troupeau. Il avait deux prêtres séculiers et quatre Dominicains pour tout clergé. Il fonda un séminaire de trois jeunes gens pour tout avenir.

Peu de jours après son installation, le nouveau pas-

---

(1) Paroles de Mgr Portier, Evêque de Mobile.

teur était déjà en course pour connaître ses brebis dispersées et en être connu. Ce qu'étaient alors ces voyages, sous le rapport des fatigues et des privations, on s'en ferait difficilement une idée. Tour à tour sous les brûlantes ardeurs de la canicule, ou sur les neiges glacées de l'hiver, on voyait le Prélat missionnaire traversant à cheval des plaines ou des forêts immenses, ramant sur les lacs et les rivières, côte à côte avec les Algonquins et les Iroquois dans leurs canots d'écorce de bouleau; quêtant à la porte de cabanes isolées son pain de chaque jour; couchant la nuit dans les bois, à ciel ouvert, sur la dure, ou à l'abri du Wigwam enfumé des *Peaux-rouges*. Telle fut sa vie apostolique pendant de longues années. A la fin de 1815, il avait visité en tout sens le Tennessé et le Kentucky, et porté les secours de la Religion à ses 15,000 diocésains, disséminés par petits groupes sur un espace de 600 milles de longueur. Mais au-delà de ces limites, déjà si vastes, d'autres âmes abandonnées sollicitaient son zèle. En 1819, il repart des rives du Mississipi pour ne s'arrêter qu'à l'embouchure du St-Laurent. Quand on suit la trace de ce voyage de 700 lieues, on dirait que partout où Mgr Flaget dresse sa tente, il jette les fondements d'une nouvelle Eglise, et que chacune de ses haltes principales est appelée à devenir un Evêché. C'est St-Louis sur le Missouri; c'est Vincennes dans l'Indiana; c'est Détroit dans le Michigan; c'est Cincinnati capitale de l'Ohio; c'est Erié et Buffalo sur le bord des lacs; c'est Pittzbourg qu'il évangélise en revenant à Louis-Ville, après treize mois d'absence, après avoir donné des missions partout où il a trouvé une bourgade de Blancs, une plantation d'esclaves ou un village d'Indiens.

Pour se délasser de ses courses lointaines, le Prélat organise ses établissements religieux à l'intérieur du

Kentucky. Dès 1836, une école secondaire ecclésiastique était ajoutée à son grand séminaire; trente églises nouvelles étaient en construction et s'élevaient avec le concours des souscriptions protestantes; trois ordres religieux de femmes étaient appelés à diriger l'éducation des jeunes filles; onze colléges ou écoles faisaient la gloire et hâtaient les progrès du catholicisme; une œuvre de charité se préparait pour les *orphelins, bien qu'on manquât de bâtiments pour les loger, et de pain pour les nourrir*, et trois diocèses nouveaux étaient déjà formés des démembrements de Bardstown.

A une vie si pleine de travaux et de succès Dieu n'a pas refusé la récompense que Mgr Flaget sollicitait comme une dernière consolation, avant de chanter, disait-il, son *Nunc dimittis*. C'était d'abord de léguer son cher troupeau à un enfant de son diocèse, qui eût appris par ses exemples autant que par ses leçons ce qu'était la vie apostolique; et peu de temps avant sa mort, le vénérable Prélat nous écrivait: « Mon Coadjuteur était agé « d'un an, à mon arrivée dans le Kentucky; il a fait ses « premières études dans mes écoles, et maintenant il « est le bâton de ma vieillesse. » Un second vœu qui a présidé à toute l'administration du saint Evêque, était de ne point laisser de dettes à son successeur, et ce vœu a été également exaucé. « Grâce à l'infinie bonté de Dieu, écrivait-il au Souverain Pontife, *tout est payé,* « *et s'il me reste peu de chose, au moins je ne dois rien.* »

Voilà ce qu'a pu faire un Evêque pour la Religion et l'humanité, dans un pays habité il y a quatre vingts ans par des sauvages et des bêtes fauves; voilà, dans l'abrégé d'une seule vie, ce que font encore aujourd'hui les fondateurs de nouveaux diocèses américains, obligés de suppléer à tout par le zèle, et de cimenter avec l'aumône leurs sanctuaires conquis sur la forêt.

(La suite à un autre Numéro.)

DIOCÈSE DU DÉTROIT.

Lettre de M. Frédéric Baraga, Missionnaire et Vicaire Général au Détroit en Amérique, aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris.
(Traduction de l'allemand.)

1er Septembre 1849.

« Messieurs,

« Le manque complet de livres de prières, qui se fait sentir partout dans nos Missions des sauvages, m'a déterminé à quitter, pour quelque temps, ma station de l'Anse sur le bord du lac Supérieur, pour faire, au Détroit, une nouvelle édition de tous ces livres de dévotion. Ce sera une forte dépense, mais elle était impérieusement exigée par le nombre de nos lecteurs indiens, qui s'accroît chaque année dans une proportion considérable. J'étais très-embarrassé pour savoir comment je couvrirais les frais de cette nouvelle impression, lorsque Monseigneur Lefèvre, mon Evêque, m'apporta une lettre dans laquelle on nous annonçait des secours de la part de l'Autriche. Ces fonds, aug-

mentés de quelques cotisations locales, suffiront à réaliser la bonne œuvre. Du reste, il serait impossible de mieux employer les aumônes qui nous parviennent d'Europe, et de leur assigner un emploi plus conforme à l'intention des pieux donateurs, au but que se propose l'Association de la Propagation de la Foi. Si nos bienfaiteurs étrangers pouvaient être témoins oculaires du bien immense que les livres de piété procurent à nos Missions, ils ne sauraient assez témoigner leur reconnaissance à Dieu, qui leur a fourni les moyens de donner en propriété au sauvage un manuel qui alimente chaque jour sa ferveur. Au jugement, non seulement des prêtres qui travaillent parmi les Indiens, mais encore des Evêques qui ont ce genre d'apostolat dans leurs diocèses, ces opuscules sont absolument nécessaires au progrès et au maintien de ces Missions. Nos Indiens manifestent le plus grand désir de savoir lire, et ils aiment leurs livres de prières avec *passion ; quand* ils font des voyages, ils les emportent avec eux, afin que le soir, après s'être couchés, ils puissent lire ou chanter. J'ai vu des Indiens qui, sur leur lit de mort, demandaient comme dernière grâce, qu'après leur trépas on leur mît ces recueils de prières sur la poitrine dans leur cercueil, afin qu'au jour du dernier jugement, ils puissent paraître, ces livres à la main, devant Jésus-Christ, leur juge futur.

« Il faut maintenant que je vous donne quelques détails sur ma Mission et mes voyages parmi les Indiens. La Mission que j'ai fondée à l'Anse, au bord du lac Supérieur, il y a six ans, est en voie de prospérité. Les sauvages nouvellement convertis sont *constants* et fidèles dans la pratique de tous les devoirs religieux ; mais ce qui m'édifie surtout en eux est cette fermeté avec laquelle ils résistent à toutes les séductions qui ont

pour but de les faire retomber dans le vice de l'ivrognerie, auquel ils étaient si adonnés avant leur conversion. Sur ce point ils sont un objet d'admiration pour tous les blancs qui ont connaissance de leurs vertus. On a voulu en exciter plusieurs à boire, en leur offrant de l'or au prix de cette complaisance; mais ils ont mieux aimé refuser tous les dons plutôt que d'accepter un seul verre d'une boisson fermentée. D'autres ont été menacés du bâton par des Blancs sans conscience, s'ils repoussaient leur liqueur enivrante; mais ils préféraient encore s'exposer au danger de recevoir des coups, que s'exposer au danger bien plus grand de retomber dans leur ancienne et honteuse habitude. Ils détestent maintenant l'ivrognerie autant qu'ils en étaient esclaves, avant leur baptême. Dieu soit loué! Au jugement des Saints, c'est la véritable marque d'une conversion sincère, quand on hait le mal au même degré qu'on l'aimait auparavant.

« Mais notre sainte Religion, qui nous commande l'occupation à l'égal de la prière, a aussi produit un grand et salutaire changement parmi ces Indiens, par rapport à l'amour du travail. Avant leur conversion, ils étaient paresseux au suprême degré, comme le sont tous les sauvages. Les pauvres femmes étaient obligées de faire tout l'ouvrage, de couper le bois, de planter les pommes de terre et de les porter au logis. Leurs maris étaient uniquement occupés à la chasse et restaient quelquefois couchés, des jours entiers, dans leurs tristes cabanes. Aujourd'hui, ces hommes sont devenus des travailleurs actifs; ils défrichent et labourent avec soin leurs champs, qui augmentent toujours en étendue et en fertilité; ils se construisent de bonnes maisons, élèvent déjà quelques bêtes à cornes et font sans cesse des progrès en industrie et en économie domestique.

« Tant il est vrai que la Religion catholique est seule capable de civiliser les nations sauvages et de les rendre temporellement et éternellement heureuses ! Combien de fois le gouvernement américain n'a-t-il pas essayé d'arriver à ce résultat par des moyens purement philanthropiques ! mais, comme on voulait élever un édifice auquel le Seigneur ne prêtait point son concours, on travaillait en vain. Aussitôt que les Missionnaires se furent mêlés aux Indiens, aussitôt qu'ils eurent courbé le front de ces hommes sauvages sous le joug si doux de Jésus-Christ, tout le bien s'est fait de lui-même. Ici, comme partout ailleurs, l'apostolat a été marqué par des fruits abondants de salut. Les Américains mêmes qui n'appartiennent à aucune secte religieuse, commençent à comprendre et à apprécier cet immense avantage, et disent ouvertement que les Missionnaires catholiques sont, sans contredit, les meilleurs civilisateurs des sauvages ; ils s'expriment de cette manière à chaque occasion, de vive voix et par écrit, à la plus grande gloire de Dieu et à l'avantage de notre sainte Religion.

« Je vous annonce, en outre, que j'ai de nouveau fait quelques courses apostoliques, pénibles il est vrai, mais remplies de consolations. Les voyages d'hiver, au bord du lac Supérieur, sont très-difficiles et périlleux à cause du froid excessif qui y règne souvent. Vous en jugerez par celui que j'ai fait au mois de février dernier.

« Connaissant très-bien le chemin, je m'étais mis tout seul en route, portant sur mon dos ce qui était indispensable pour célébrer les saints mystères. Au commencement tout allait bien, le sentier était un peu frayé et mes raquettes étaient légères. Je visitai plusieurs petites localités où je prêchai et administrai le

sacrement de baptême. Mais un jour, où je n'avais qu'un espace de dix milles à parcourir pour arriver auprès de quelques habitants, il arriva que la neige, récemment tombée en très grande quantité, avait entièrement caché le chemin, de sorte qu'en plusieurs endroits il était impossible d'en découvrir la trace. Néanmoins je ne voulus pas reculer devant cette difficulté, car il y avait des âmes qui réclamaient ma présence au hameau prochain. Il est situé sur de hautes montagnes, et le chemin qui y conduit passe par des collines escarpées et des gorges profondes. A mesure que j'avançais, je trouvais une plus grande quantité de neige, et comme elle était toute récente, à chaque pas je m'enfonçais toujours davantage, ne retirant mes pieds qu'avec bien de la peine.

« Après trois lieues ainsi parcourues, je sentis que mes forces commençaient à m'abandonner; mais mon courage et ma confiance dans le bon Pasteur, dont les brebis égarées étaient l'objet de ma recherche, restèrent inébranlables; je me reposai un peu, et je continuai de nouveau mon chemin. Bientôt, je me vis tellement affaibli, qu'il me fut impossible de porter plus loin mon bagage. Je le suspendis à un arbre, et je cheminai encore, quoique toujours plus lentement. Plus d'une fois je pensai que j'allais tomber de fatigue, sans pouvoir me relever, et alors j'aurais trouvé une mort certaine; car le froid était très intense, et les forces me manquaient pour aller chercher le bois dont j'aurais eu besoin pour me réchauffer. Enfin, j'arrivai à un endroit, d'où il n'y avait plus que pour trois quarts d'heures de marche. Là je m'assis un instant sur la neige, puis faisant un dernier effort, je me remis en route, et me traînant encore pendant trois heures et demie, j'arrivai au lieu de ma destination. Les bonnes gens que je

venais consoler eurent pitié de moi, lorsqu'elles me virent dans un épuisement pareil. Le lendemain, un jeune homme fut envoyé à la recherche de mon bagage. S'il est vrai que j'eus mille difficultés pour arriver à ce hameau, grâce à Dieu, mes peines furent amplement compensées, par le bon usage que ces Indiens firent de la visite du Missionnaire.

« Une autre fois, je me suis trouvé en grand danger à mon retour d'une excursion apostolique. J'étais encore seul, et j'avais un espace de trente milles (dix lieues) à parcourir, avant de rencontrer une maison. Je préférai toutefois faire ce trajet en un seul jour plutôt que d'être obligé de passer la nuit sur la neige, sous la voûte du ciel; ce qui m'est toujours très-pénible, quoique je l'aie fait souvent dans mes voyages de Missions. Je partis donc le matin de très-bonne heure, profitant du clair de lune. Au commencement, tout allait bien; car je passais par un bois, et le vent ne pouvait m'atteindre. En sortant de la forêt, je me vis obligé de traverser de grands lacs gelés, et le vent qui me soufflait droit au visage était devenu une véritable tempête. Il était si violent qu'il faillit me renverser, et si froid qu'il glaçait le sang dans mes veines. En outre, je perdis souvent ma direction; obligé de suivre une ligne droite, à défaut de chemin, j'avais peine à m'orienter; car souvent je ne voyais qu'à dix pas devant moi, les tourbillons de neige m'enlevoppant comme d'épais nuages. Et au milieu de cette tourmente je dus faire six lieues, ayant toujours mes raquettes aux pieds. Si une faiblesse m'avait pris alors, et si j'eusse été forcé de me reposer seulement une demi-heure, je serais mort de froid. Deux Canadiens, qui s'étaient mis en route le même jour, ont eu, l'un le nez gelé, l'autre les oreilles. Pour moi, grâce à

Dieu, je n'ai eu aucun accident de ce genre à déplorer; seulement, à mon retour, la peau de mon visage se pelait et tombait comme un vêtement suranné.

« Sans doute, ces voyages sont une rude épreuve pour la santé et la vie des apôtres; mais aussi, comme ils sont riches en fruits de bénédiction pour le salut des âmes! Voilà la pensée qui console le Missionnaire, au milieu de ses peines et de ses tribulations; voilà le secret de son dévouement et de ses forces. Remercions Dieu de toutes ses bontés, et que notre ministère puisse s'accomplir pour sa plus grande gloire et pour le salut éternel de nos frères.

« Je finis en vous signalant dans mon district l'existence de beaucoup d'Allemands, qui travaillent dans les mines de cuivre, si nombreuses dans ce pays. Je fais de temps à autre quelques visites à ces bons fidèles, qui sont mes compatriotes, pour leur dire la sainte messe, leur prêcher l'Evangile et leur fournir l'occasion de s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il vous serait difficile d'avoir une juste idée du bonheur de ces braves gens, lorsqu'ils possèdent, si loin de leur partie, sur une terre étrangère, un prêtre allemand qui leur annonce la bonne nouvelle dans leur propre langue, et qui leur procure toutes les autres consolations du saint ministère. Monseigneur Lefèvre fait tout ce qui depend de lui pour procurer à cette portion de son troupeau les avantages des secours religieux. Il les aide, autant que possible, dans la construction de leurs églises, dans l'établissement des écoles, dans l'achat des lieux de sépulture, et dans l'entretien de leurs prêtres. Il a surtout déboursé des sommes considérables, et il est obligé d'en débourser encore, pour le grand hopital qu'il a fait bâtir au Détroit : fondation qui procure aux Allemands (presque tous appartiennent à la classe pauvre) les plus grands avantages.

« Puisse ce récit être un sujet de consolation pour tous mes chers compatriotes qui sont membres de l'Association bienfaisante de la Propagation de la Foi! Puissent-ils se réjouir dans le Seigneur, et être persuadés que toutes leurs offrandes sont employées, ici, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut éternel des âmes, surtout pour le salut de nos chers compatriotes, si nombreux dans le pays! Je me recommande *ainsi que* ma mission aux charitables prières de nos pieux bienfaiteurs, et je supplie moi-même le Dieu rémunérateur de tout bien qu'il daigne, en récompense, leur accorder les biens éternels.

« Frédéric Baraga, *Missionnaire et*
« *Vicaire général.* »

MISSIONS DE LA CHINE.

Lettre de M. Bertrand, Missionnaire apostolique du Su-Tchuen, à M. Legrégeois, Directeur du séminaire des Missions étrangères.

Su-tin-fou, le 21 août 1849.

« Monsieur et très-vénérable confrère,

« Que pourrai-je vous dire en échange des nouvelles curieuses et intéressantes que vous m'avez données dans votre dernière lettre? Je n'ai cette fois ni détails amusants, ni événements sérieux à vous raconter. J'essaierai cependant de vous peindre certaines inventions chinoises qui pourraient passer en France pour des nouveautés, car je pense bien que vos savants n'ont jamais rien imaginé de semblable : je veux parler des moyens qu'on emploie ici pour faire venir ou cesser la pluie.

« En vérité, nos Mandarins et nos lettrés ont poussé la science au-delà des bornes du concept Européen. Veut-on que le ciel se couvre de nuages et verse sur les champs altérés sa rosée bienfaisante? la recette est

bien simple : on se hâte de fermer les portes méridionales des villes, et tôt ou tard la pluie arrive. Est-on, au contraire, ennuyé de la pluie? nos Mandarins ont un autre secret de même force; ils font fermer les portes septentrionales, et le ciel tôt ou tard devient serein. Libre à vous de trouver là du merveilleux. Pour nos esprits forts de la Chine, ils n'y voient qu'une chose très-naturelle. C'est que les Mandarins, par leurs profondes études, sont parvenus à connaître non-seulement la couleur, les causes et les effets des vents, mais encore leurs jalousies et leurs rivalités mutuelles. On a donc découvert que le vent du sud est père de la chaleur et grand'père de la sécheresse; que le vent du nord est père de la pluie et grand'père des inondations; que ces deux terribles fils d'Eole, continuellement en guerre, se disputent avec acharnement l'empire des villes et des campagnes, et que l'un d'eux, une fois maître du pays, y exerce une puissance absolue, sans que son adversaire puisse y avoir accès, ou, s'il y entre, c'est furtivement, et comme un dieu détrôné.

« Le vent du midi, par exemple, a-t-il inauguré son règne? il lance sur les villes et les campagnes ses chaudes bouffées, les citadins sont hors d'haleine, le laboureur pâlit à la vue de ses rizières desséchées, la gent aquatique, comme jadis aux noces du Soleil, pousse des cris de détresse, et l'avenir se montre accompagné de l'horrible famine. Heureusement que le Mandarin est là pour conjurer le fléau. Sensible aux malheurs de son peuple, il fait fermer les portes méridionales des villes, pour en interdire l'entrée au brûlant africain. Celui-ci, trouvant une barrière sur son chemin, est bien forcé de s'arrêter. C'est le moment qu'attendait son rival pour relever la tête. Aussi, le voilà qui commence à respirer, et sous son humide haleine la

nature rafraîchie a frissonné de joie. D'heure en heure son empire s'affermit; il appelle les nuages du fond du Nord et des rives du Saghalien ; par ses rapides progrès, il ranime le boutiquier haletant, et souffle l'espérance au pauvre laboureur.

« Que si, malgré l'attention des Mandarins à tenir fermées les portes méridionales, l'audacieux vent du midi trouve encore le moyen d'exhaler par-dessus les remparts ses brûlantes ardeurs et de prendre la ville par escalade, alors nos lettrés, s'érigeant en Souverains-Pontifes, portent un décret par lequel il est enjoint à tout le monde de jeûner tant que durera le fléau. Or, ce jeûne consiste à s'abstenir de toute espèce de viandes, de poissons, d'œufs et de vin; le nombre et l'ordre des repas ne sont point réglés. Pendant cette pénitence publique, des prières sont ordonnées dans les pagodes, et, pour se rendre surtout propice le Dieu qui préside aux destinées des peuples, on porte l'idole ventrue au sommet d'un monticule hors de la cité; une table ou une pierre lui sert de piédestal; une natte de bambou le garantit des ardeurs du soleil; là, le hideux immortel, la figure grimaçante tournée vers le nord, reçoit jour et nuit les adorations du peuple, et flaire avec ses larges, mais insensibles narines, l'odeur des parfums qui ne cessent de brûler. Le Mandarin, la tête nue sous un ciel de feu, vient deux fois le jour se prosterner devant le bloc muet et lui offrir sa poignée d'encens; tous les grands personnages rivalisent de dévotion.

« En ces temps-là, on voit surgir des fanatiques, qui font les vœux les plus étranges en faveur de la cause commune. Celui-ci promet une somme d'argent pour faire jouer la comédie; celui-là en promet autant pour construire une pagode; d'autres, poussés par une fer-

veur sans pareille, restent immobiles sur une roche, depuis le matin jusqu'au soir, la tête nue et la face continuellement tournée vers le soleil; tandis que d'autres grimpent au sommet des montagnes, aux endroits où se cahent des sources d'eau, et là, chantant des prières cadencées, conjurent les Naïades chinoises d'épancher vers la plaine leurs urnes bienfaisantes.

« Après tant de jeûnes et de sacrifices, si l'implacable midi s'obstine encore à souffler, alors on attribue la calamité publique au Dragon, au fameux Dragon, qui, dans les temps reculés, descendit du ciel et se cacha au sein de la terre, où il s'est creusé diverses routes tortueuses, allant d'un pôle à l'autre, accaparant toutes les richesses, dont il ne fait part qu'aux enfants de ceux qui ont eu le bonheur d'être enterrés sur son passage. De là, la grande science des *In-yang* qui, par le moyen de la boussole, savent trouver les endroits propres à la sépulture, c'est-à-dire placés sur la route du Dragon. « C'est donc ce fameux serpent, disent nos Mandarins, qui est de connivence avec le vent du midi pour rendre les hommes malheureux; il faut désarmer sa colère, et nous le rendre favorable. » On indique alors une procession solennelle du Dragon pour obtenir la pluie. Aussitôt, de façonner avec du papier un énorme reptile, un Dragon monstre avec une grosse tête, une gueule béante, et une queue longue à proportion; de le barioler de la manière la plus bizarre, et six hommes de le prendre chacun sur un bâton de bambou, deux au cou, deux au milieu du corps, deux à la naissance de la queue, de le promener musique en tête, de le replier, de l'allonger et de le faire bondir comme s'il était vivant. On parcourt ainsi toute la ville, dont les habitants se tiennent devant leur porte, une jarre d'eau à la main, pour la verser sur les porteurs du Dra-

gon, tandis qu'une foule immense le suit en faisant pleuvoir une grêle de pétards.

« Si le ciel est encore d'airain, si l'atmosphère continue d'être embrasée, ne croyez pas que nos Mandarins aient vidé leur sac; leur Rituel est inépuisable en rubriques. Cette fois, c'est le *chien céleste*, le *tien keou*, ce chien formidable qui dévore le soleil ou la lune, quand vous autres Européens, avec vos télescopes, dites qu'il y a éclipse de lune ou de soleil; c'est ce chien, dit un *Hiang-yo* à barbe grise, qui empêche l'aquilon de rassembler les nuages. Irrité contre les mortels, il ne cessera pas de les tourmenter, si on ne l'apaise par quelque sacrifice. Aussitôt, une amende honorable est décrétée; il faut honorer le *chien céleste* dans la personne d'un de ses semblables; ainsi donc on saisit un chien grand rongeur d'os, on lui passe aux jambes postérieures un pantalon qu'on lui ajuste au milieu du corps, on l'affuble d'une redingote et on lui couronne la tête d'un bonnet de cérémonie. Dans cet accoutrement, la bête canine est installée dans un palanquin, portée, musique en tête, par toute la ville, et suivie de tout le peuple, qui lance des pétards, qui rit aux éclats et crie à tue-tête : *Keou-laò yé; Monseigneur-chien* !

« En voilà bien assez pour le vent du midi. Vienne maintenant celui du nord, dont le règne est parfois tout aussi despotique et aussi désastreux. Nos Mandarins font aussitôt fermer les portes septentrionales des villes, afin d'en exclure l'aquilon avec ses nuages et ses torrents de pluie. Mais il n'obéit pas toujours à cette première sommation, et alors recommencent les jeûnes publics et les prières dont j'ai parlé plus haut. Tout cela ne coûte qu'une ordonnance. Il n'est pas aussi facile de mettre un frein à la fureur des eaux et d'arrêter le cours des inondations. Voilà déjà le fleuve qui

ressemble à une mer : la frayeur s'empare de toute la population. Que vont faire nos mandarins? Voyez, ils prennent un porc et l'immolent au dieu *Kiang*, en le conjurant de ne point nuire à la ville. Souvent il arrive que *Kiang* ne savoure pas l'odeur du sacrifice, et qu'en dépit des Mandarins il rompt ses digues, emporte meubles et maisons. C'est alors que le Mandarin a besoin de déployer toutes les ressources de sa puissance; armé d'une chaîne de fer, il descend sur le rivage, et châtie le dieu en frappant plusieurs coups sur la surface de l'eau, et si, les jours suivants, l'eau baisse, tout le monde publie que le fleuve a eu peur du mandarin. Telle est la civilisation si vantée de la Chine.

« Un mot maintenant sur le moyen d'éteindre les incendies. Le feu prend-il à une maison, la flamme s'élève-t-elle déjà dans les airs et gagne-t-elle les habitations voisines? le Mandarin en est averti. Il est alors ou à prendre son repas, ou à fumer l'*opium* : comme s'il ne s'agissait de rien, il continue sans se déranger, sans rien perdre de son calme stoïque. Son dîner fini ou sa pipe achevée, il se rend sur le théâtre de l'incendie. Vous croyez peut-être qu'il va faire jouer la pompe sur les édifices qui brûlent, ou tirer le canon sur ceux qui peuvent servir d'aliment au feu. Erreur. La puissance d'un Mandarin est bien autre : sa force est dans sa foi. Il s'agenouille à terre, et fait plusieurs prostrations à l'incendie, le priant de se retirer; ensuite il s'en va. Le lendemain, chacun fait l'éloge de la vertu du Mandarin, et publie que le feu a eu peur de son globule, que sans lui toute la ville était perdue. Ceux dont les maisons ont été brûlées répètent que si le Mandarin avait été averti un peu plus tôt, le feu n'aurait pas consumé leurs habitations... Mais il faut que je termine.

« Je suis tout à vous.

« J. Bertrand, *M. A.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Lavaissière, Vicaire apostolique du Tche-Kiang, à M. le Supérieur général des Lazaristes.

Chine, 20 mai 1848.

« .... Nous avons été témoins d'un rare exemple de patience parmi nos chrétiens. Une jeune mère de famille, peu avantagée des biens de la fortune, mais d'une conduite exemplaire dans le paganisme, commença de venir à nos instructions avec sa belle-mère, dans le mois de mai. Cette famille avait la réputation de vivre dans une paix rare parmi les Chinois. La bonne vieille, femme simple et douce, allait son petit train sans tracasser personne ; la bru de son côté, attentive aux plus légers besoins de sa mère, cherchait tous les moyens de lui plaire et de lui prouver son affection. Epouse fidèle et dévouée, depuis le jour de son union elle n'avait jamais donné le moindre déplaisir à son mari ; mère tendre et vigilante, elle prenait un soin religieux de ses enfants, qu'elle instruisait autant par ses exemples que par ses leçons. Aussi était-elle l'admiration de ses voisins. Lorsqu'on me la présenta pour la première fois, je fus frappé de son air grave, de la dignité et de l'aisance de ses manières; qualité rare chez les Chinoises qui, avec leur modestie affectée, paraissent toujours embarrassées de leur personne.

Vers la mi-juillet, son mari, excité par de mauvaises langues, lui défendit de venir à l'église. Elle s'en tint d'abord à ses ordres pour ne pas l'irriter, espérant peu à peu le ramener à de meilleurs sentiments. Mais voulant concilier son salut avec la prudence, dès que son époux allait au dehors faire le commerce, elle reprenait ses pieux exercices. Il finit par le savoir, et la frappa si rudement qu'il faillit l'assommer. Cette pauvre femme, qui depuis quinze ans vivait dans une si heureuse union, se voyant, sans la moindre faute, maltraitée à ce point ne put y tenir; elle prit le jeune enfant qu'elle allaitait et alla cacher sa douleur chez sa mère, Le mari la suivit de près. Il raconta à son beau-frère ce qui venait de se passer, et celui-ci, oubliant tous les droits de la victime, trouva sa sœur digne de châtiments. Cette approbation exaspéra davantage le mari. Il frappait une seconde fois son épouse, quand la mère de cette pauvre femme, étant survenue, demanda avec indignation quel crime avait donc commis sa fille pour qu'on vînt la battre sous ses yeux. Après avoir entendu la plainte de son gendre, elle répartit froidement : « Si « elle ne vous a manqué que sur ce point, je ne vois « pas de raison pour l'en punir; car c'est moi qui lui « ai conseillé d'aller à l'église catholique et de se faire « chrétienne. »

« Le mari condamné reconnut ses torts, au moins en apparence, et, pour gage de réconciliation, il présenta à sa femme la coupe dans laquelle il buvait.

« Cette concession voila pour un instant sa colère, mais au fond elle n'était pas apaisée. Revenu chez lui, il restait toujours morne, aigri, et ne disait mot à sa femme. Celle-ci, plus affligée que jamais d'un tel genre de vie, lui dit d'un ton ferme, mais plein de douceur : « Depuis quelques jours tu parais irrité contre moi,

« pourtant je ne sais en quoi j'ai pu t'offenser. Toute « ma vie n'a été pour toi que fidélité et attachement, « et quoique tu m'aies cruellement maltraitée sans au- « cun motif, je n'ai pas cessé pour cela de t'aimer et « de te servir : je n'ai pas même ouvert la bouche pour « me plaindre : je ne vois donc pas pourquoi tu me « gardes rancune. » Le mari ne répondit rien ; mais il paraît que ces paroles lui firent impression, car ce jour-là, partant pour la capitale de la province, il demanda à sa femme si elle désirait acheter quelque chose. Celle-ci, pour lui plaire plutôt que par besoin, le pria de lui acheter quelques bagatelles. Après cette explication, les voisins croyaient la paix rétablie ; la néophyte elle-même le pensait ainsi, et continua à venir se faire instruire de la religion.

« Mais, dès que revint le mari, recommencèrent les persécutions, et cette pauvre femme, craignant de succomber aux coups et à sa douleur, demanda le baptême pour se préparer à tout évènement. Pendant que durait son épreuve, je lui dis un jour : « Ton mari est dur maintenant à ton égard ; mais aie confiance, le bon Dieu te consolera, tu en feras un chrétien. — Monseigneur, me répondit-elle, mon mari est extrêmement bon, je ne puis l'accuser de dureté. Il ne sait pas encore ce que c'est que la religion, et des méchants l'excitent contre moi. » Ainsi, cette belle âme n'avait que des excuses pour son bourreau. Enfin ce misérable, résolu de la corriger, disait-il, une bonne fois pour toutes, l'assaillit comme un forcené et la roua de coups. Et l'humble néophyte ne répondait à ces mauvais traitements que par ces paroles : « Tu peux me frapper et « me tuer, je mourrai sans plainte et sans défense ; je « ne t'ai jamais résisté, je ne te résisterai jamais ; je ne « me suis fait chrétienne que pour être meilleure mère

« et meilleure épouse, et tant que je vivrai je t'aime-
« rai et te serai fidèle en servant et en adorant le Dieu
« qui a sauvé mon âme. » A ces mots, la fureur du mari se calma tout-à-coup, et il lui promit de la laisser libre désormais dans l'exercice de sa foi...

« † Lavaissière, *Vicaire apostolique du Tche-Kiang.* »

Extrait d'une lettre de M. Albrand, Missionnaire apostolique en Chine, à un de ses Confrères de la Société des Missions Etrangères.

« Kouei-Yang, 12 janvier 1849. — En ce moment nos prisonniers pour la Foi sont au nombre de dix. Parmi eux est notre ancien maître d'école qui, bourrelé par sa conscience, a voulu présenter lui-même une supplique en faveur de la Religion, pour réparer sa précédente apostasie. Le jour de sa rentrée en prison, il reçut sur le dos 140 ou 180 coups de rotin. Aujourd'hui il encourage tous ses compagnons de captivité à la persévérance dans la Foi. On raconte d'un autre confesseur des traits de bravoure malheureusement trop rares en Chine pour ne pas vous être signalés. Il fut arrêté au début de la persécution, et ne s'est pas démenti un seul instant. Un jour qu'un mandarin lui demandait à quoi servait un surplis qui se trouve parmi les objets confisqués. « On s'en revêt pour prier, répond hardi-

« ment le confesseur. — Voyons, comment fait-on?
« Prends-le et prie comme si tu étais à ton église. »
Aussitôt dit aussitôt fait, voilà mon homme qui en plein tribunal se met à chanter le *Pater*, le *Credo*, etc, et les mandarins d'écouter. — « C'est bien, dirent-ils;
« mais sais-tu comment jusqu'ici on a traité ceux qui
« ont adoré ton Dieu? — Je le sais. — Si tu le sais,
« pourquoi es-tu venu du Su-tchuen pour prêcher ici
« cette religion? — C'est parce que je ne crains pas
« de mourir pour elle. — Ah! tu es sans peur; eh! bien,
« voyons; foule cette croix. — Je ne le puis. — Si tu
« ne la foules pas, je vais te faire crucifier comme ton
« Jésus. — Oh! non, mandarin, ce serait trop d'hon-
« neur, reprit en souriant le généreux athlète; il
« vaut mieux me faire mourir autrement. » En ce moment, il fut soumis à une horrible bastonnade. — « Eh!
« bien, es-tu mieux comme cela? lui dit le mandarin.
« — Ce n'est pas assez; ni la bastonnade, ni le cru-
« cifiement n'empêcheront la Religion de se prêcher à
« Kouei-Yang. — Que faut-il donc pour qu'à l'avenir
« on ne vienne plus du Su-tchuen faire ici des chré-
« tiens? — Pour cela il faut me faire couper la tête et la
« suspendre aux portes de la ville. Les prédicateurs
« qui la verront, n'oseront peut-être pas y entrer, ni
« prêcher notre sainte religion. — Impertinent, tu oses
« braver ainsi ma colère! » Et la bastonnade recommença tout de nouveau. Cet homme a près de soixante ans je crains bien qu'il ne meure en prison...

Lettre de M. Paul Perny, du diocèse de Besançon, Missionnaire apostolique en Chine, à M. l'abbé Demandre, Directeur du grand séminaire d'Orléans.

Saint-Jacques-les-Kaô-chan, août 1849.

« Monsieur et bien cher Directeur,

« Une violente et soudaine persécution a surgi dans cette province vers la mi-octobre de l'an passé. C'est au sein de la capitale qu'elle prit naissance. Avec une rapidité incroyable pour ce pays, elle devint en quelques jours générale. L'élite des chrétiens de la métropole est tombée au pouvoir des mandarins, et le reste du troupeau a été aussitôt en fuite. La maison de prière a été rasée par les mandarins, qui s'étaient transportés sur les lieux avec toute leur pompe civile et religieuse. Sous ce vieux prétexte que les chrétiens voulaient exciter des révoltes contre S. M. Tao-Kouang, et qu'ils avaient des armes cachées, on fouilla tout le terrain avec le plus grand soin. Confus de ne rien trouver, les satellites arrêtèrent un païen qui demeure tout près de là et qui exerce le métier de serrurier : on voulut lui faire avouer, même par les supplices, que les chré-

tiens achetaient des armes, etc. Il est rare que la question n'arrache pas tous les aveux dont ont besoin les juges iniques de ce pays, où la loi n'est rien devant les caprices de leur volonté. Dieu ne permit pas toutefois, en cette occasion, que le mensonge servît de texte à l'accusation de ses enfants. Plusieurs néophytes mêlés à la foule gémissaient amèrement en voyant les superstitions qui se firent sur le lieu même de l'oratoire, comme pour purifier une terre qui avait cessé d'appartenir au démon.

« Vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur et bien cher Directeur, que je trace le récit des tortures auxquelles ont été soumis nos généreux confesseurs. Trop de fois mes larmes ont coulé du fond de la chaumière où j'étais caché, en apprenant avec quelle fureur la rage de l'enfer se déchaînait contre eux. Le supplice du rotin, des bamboux, la cangue, tout cela était trop peu pour des gens que l'on voulait trouver criminels, et qui avaient le tort de ne pas s'avouer coupables. Sur le refus de fouler aux pieds la croix, on les plaçait à genoux sur des chaînes armées de pointes ; le reste du corps était suspendu. Les confesseurs avaient les mains attachées à des poulies que l'on maniait en tout sens ; une boîte enchâssait les chevilles des pieds des patients. Au signal du juge la machine fonctionnait ; les bras, la tête se repliaient sur les pieds, sans que le corps pût tomber à droite ou à gauche ; les chevilles des pieds, pressées par les planchettes, étaient aplaties. Pendant que le confesseur endurait ainsi dans ses membres des souffrances atroces, d'autres bourreaux frappaient à coups de verges sur toutes les parties du corps en criant sans cesse : « Veux-tu apostasier ? *Già péij* « *poù péij Kiâo ?* » Le silence, ou le refus formel du confesseur, faisait continuer le supplice, jusqu'au

moment où il allait rendre l'âme. Alors on lâchait tout à coup la machine, on faisait avaler quelques remèdes au pauvre supplicié, puis on le portait presque sans connaissance dans sa prison. Là il reprenait ses sens petit à petit, mais le lendemain il fallait subir une opération nouvelle. Un jeune néophyte, âgé de vingt ans que j'aime spécialement, car il est mon fils en Jésus-Christ, a souffert jusqu'à six fois cet horrible supplice. Des vierges ont vaincu leurs bourreaux. Au spectacle de tant de vertu, l'étonnement des juges était visiblement peint sur leurs visages. La foule était morne, silencieuse; elle ne concevait ni le courage des uns, ni la cruauté des autres.

« Une lettre tombée entre les mains de nos ennemis avait fait connaître ma présence et celle de mon seul confrère, M. Albrand; nous avions le cœur déchiré à la pensée que les tortures de nos néophytes étaient d'autant plus grandes, qu'on voulait les forcer à découvrir notre retraite. Par conjecture on suivit les traces de M. Albrand; ce bien-aimé confrère fut à la veille d'être surpris par un petit mandarin qui le poursuivait avec une prodigieuse ardeur. Toute la partie sud de la province a été cruellement ravagée. Pauvre Kong-Tcheoù! ou plutôt heureuse province qui déjà compte des martyrs plus que beaucoup d'autres ensemble, et qui vient encore de rendre hommage au vrai Dieu par la générosité de ses néophytes!

« Pour ne pas exposer mon district à ces ravages, après avoir erré dans les montagnes, inondé d'une joie indéfinissable d'avoir à souffrir pour mon Jésus, j'ai reçu l'ordre de quitter la province. Oh! combien je m'éloignais à regret de ces néophytes si chers à mon cœur! Je tremblais que leur courage ne vînt à faiblir; il me semblait que, quoique caché, ma présence au milieu

d'eux les aurait soutenus, que j'aurais pu leur faire arriver des paroles de consolation. Jamais je n'ai célébré la sainte Messe avec autant de suaves délices qu'en ces jours de tempête ; chaque nuit me semblait être la dernière ; je pouvais, d'un instant à l'autre, être appelé à confesser le nom adorable du Sauveur. Mais, hélas ! je n'étais pas digne de cette faveur ; il fallut laisser mon district ; je le plaçai sous la tutelle de l'auguste reine des martyrs. Comment bénir assez cette divine mère ? L'orage a parcouru la majeure partie de la province, et il n'a pu briser ceux que Marie avait pris sous sa garde puissante ! Oh ! bénissez, s'il vous plait, cette auguste mère pour moi et pour tous ces chers néophytes, qui me mandaient lorsque je les quittai : « *Père,* « *ne craignez rien, nous voulons mourir pour notre* « *Dieu.* » Enfin le calme revint peu à peu. La justice de Dieu ne se fit pas attendre ; les auteurs de la persécution ont été destitués pour crime civil ; leurs successeurs ferment les yeux sur nous ; les confesseurs sont élargis. En juin dernier, j'ai pu rejoindre mes pauvres ouailles ; quoique nous nous cachions avec soin, le mouvement religieux va reprendre, car nos espérances étaient magnifiques au moment de la dernière épreuve. Dans le lieu que j'habite, il se passe peu de jours sans que je ne voie des païens venir adorer le vrai Dieu. C'est au suffrage des âmes pieuses d'Europe, aux vôtres, bien cher Directeur, que je dois ces bénédictions de mes faibles travaux. Et les petits païens, voilà que je puis leur procurer le baptême. Oh ! que mon cœur est navré, quand on m'apporte ces innocentes créatures, délaissées dans une rue, dans une haie, auprès d'une mare d'eau par des parents pauvres et barbares.

« Procurez-moi les suffrages des âmes pieuses de votre connaissance : nous avons si grand besoin de

force en ces moments. Nos vœux sont incessants pour notre chère patrie, encore exposée à de nouveaux orages. Mais Marie est là ; elle aime la France !

« Aimons-nous aussi en Jésus, Marie, Joseph !..

« L'Abbé Paul Perny,
Miss. Apost. »

Note du correspondant de M. Perny. J'ai reçu cette lettre de mon ancien condisciple et compatriote, M. Perny, le 1er février dernier; elle m'a paru de nature à intéresser les pieux lecteurs des Annales. Le jeune Missionnaire qui l'a écrite est une des *gloires vivantes* de N.-D. de Fourvières. Il y a une douzaine d'années environ, M. Perny, qui déjà se destinait à l'état ecclésiastique, était condamné à subir l'amputation d'une jambe dévorée par cinq ulcères affreux. Malgré son extrême faiblesse et l'opposition des médecins, animé d'une sainte confiance en Marie, il se fit conduire à petites journées de Pontarlier à Lyon. Arrivé à Fourvières, il fit vœu de partir pour les Missions, si Notre-Dame lui obtenait sa guérison; dès ce moment, trois de ses ulcères se fermèrent complétement, et les deux autres allant toujours en diminuant, il put bientôt entrer au séminaire de Besançon et parvenir enfin au sacerdoce. Il y a trois ans environ, il était parfaitement guéri, et il accomplissait son vœu en partant pour la Chine.

« L'Abbé Demandre, *Directeur au séminaire d'Orléans.* »

MISSIONS

DE LA COCHINCHINE.

Lettre de Mgr Pellerin, Coadjuteur de Mgr le Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères, à Paris.

Hué, capitale de la Cochinchine, 26 novembre 1848.

« Messieurs et très-chers Confrères,

« En réponse à votre lettre du mois de janvier 1847, je vais tâcher de résumer les événements accomplis cette année, dans la partie de la Cochinchine que j'habite depuis plus d'un an.

« Au mois d'août 1847, je partis de la moyenne Cochinchine pour me rendre dans le nord de la Mission. En arrivant, je faillis me noyer, car une toute petite barque qui me portait à terre fut engloutie sous

une grosse lame ; mais je pus me sauver à la nage, et je rencontrai sur la côte deux braves chrétiens qui m'attendaient et qui me conduisirent très-secrètement dans la pauvre cabane occupée par M. Sohier. Vous savez, Messieurs, quel bonheur on éprouve lorsqu'on rencontre dans ces lointains parages un confrère européen ; cette joie fut la mienne. Et cependant, toute cette partie de la Mission, plus voisine de la capitale, était alors sous l'impression de la frayeur, occasionnée par un décret sanglant que le roi *Thieu-tri* venait de lancer, à la suite de la bataille de Touranne. J'appris qu'il se publiait encore un nouvel édit, spécialement dirigé contre les Mandarins et soldats chrétiens : ordre était donné de les faire apostasier. Vous savez déjà tout ce que les chrétiens ont eu à souffrir en vertu de ces deux ordonnances, et les sommes immenses qu'il nous a fallu dépenser pour en atténuer l'effet. Grâces à Dieu et à notre bonne Mère, il n'y a pas eu de bien graves défections, et la Providence n'a pas permis qu'aucun de nous tombât au pouvoir des persécuteurs.

« A peine le roi *Thieu-tri* eut-il résolu d'en finir avec la Religion chrétienne dans ses Etats, et de marcher sur les traces de son père, le cruel *Minh-Menh*, que la main de Dieu le frappa d'une maladie mortelle, causée, dit-on, par la peur que lui avaient inspirée les Européens, et surtout deux vaisseaux anglais venus à Touranne, au mois d'octobre. Ces deux navires s'étaient présentés pour négocier un traité de commerce entre l'Angleterre et la Cochinchine ; les Anglais disaient au roi pour l'engager à conclure cette alliance, qu'ils défendraient son royaume contre les Français, et ils ajoutaient que, pour eux, ils ne pratiquaient pas la Religion du maître du ciel. Malgré ces deux motifs, dont le second excita quelque

peu de mépris, on n'écouta aucune proposition, et on ne permit pas aux négociateurs d'aller jusqu'à la ville royale. On leur rendit les présents qu'ils avaient apportés, et les Anglais se retirèrent, en promettant de revenir avec des forces plus imposantes, et alors, ont-ils ajouté, nous verrons bien si on pourra nous empêcher de parler au roi. Peu de jours après, malgré tous les médecins, malgré les sorciers et les jongleurs qu'on fit venir de tous côtés, *Thieu-tri* mourut dans la nuit du 3 au 4 novembre 1847.

« Le second de ses fils, nommé *Nhâm*, âgé de 19 ou 20 ans, monta sur le trône et prit le nom de *Tu-Duc*; son frère aîné, nommé *An Phong*, fut frappé de déchéance, soit par le testament de *Thieu-tri*, soit par le grand conseil des mandarins. On dit que le motif de cette exclusion a été son peu d'instruction dans les lettres chinoises et son mauvais naturel. Quoi qu'il en soit, je sais qu'il a cherché plusieurs fois les moyens de reprendre la couronne qu'il était appelé à porter par droit de naissance, et qu'il a voulu surtout attirer les chrétiens dans son parti, en leur promettant non seulement la liberté, mais encore l'appui de son influence pour convertir tout son royaume à l'Evangile. J'ignore jusqu'à quel point ces promesses étaient sincères. Mes néophytes sont venus plusieurs fois me consulter à ce sujet; je leur ai toujours répondu qu'il fallait se confier uniquement en Dieu et en notre bonne Mère, et je leur ai défendu de se mêler en rien des affaires politiques.

« Ce frère aîné du roi sait ou soupçonne le retour de Mgr Lefèvre en basse Cochinchine, et il a fait chercher ce Prélat pour le mettre à la tête d'une insurrection, ou du moins pour favoriser son évasion à l'étranger. Toutes ces menées auraient pu soulever de nou-

veaux orages sur nos têtes; mais, avec la grâce de Dieu, je crois que le calme est maintenant rétabli. J'ai trouvé moyen de faire dire à *An Phong*, qu'on ne savait pas au juste où était Mgr Lefèvre, et que, supposé le retour de sa Grandeur, elle n'était dans ce pays-ci, comme tous les Missionnaires qui y viennent, que pour prêcher la vraie Religion et sauver les âmes, sans s'occuper de questions dynastiques. En somme, nous pourrions bien voir dans peu de grandes misères, peut-être la guerre civile; car les mandarins ne s'accordent pas. *Tu-Duc* est très-faible de santé, il n'a pas d'enfants, et pas même d'espoir d'en avoir; un médecin, qui a tiré son horoscope, prétend qu'il n'aura pas plus de trois ans de règne.

« Quoi qu'il en soit, depuis la mort de *Thieu-tri* l'état de la Religion allait toujours en s'améliorant; les chrétiens espéraient qu'un édit de liberté paraîtrait bientôt; on disait même qu'il y avait déjà un ordre secret de ne plus nous persécuter. Lorsqu'arriva le premier de l'an Chinois, époque de grandes superstitions et d'avanies pour les chrétiens, dans toute la partie septentrionale de la Cochinchine personne n'a été inquiété. Quelques villages chrétiens ont eu seulement un peu à souffrir, à l'occasion d'un nouveau culte inventé, je crois, par *Minh-Menh*. Ce roi, qui a voulu singer plusieurs de nos pratiques religieuses, voyant que les chrétientés avaient chacune un Patron, a établi en loi que chaque village recevrait un Esprit pour protecteur. Ces démons sont distribués par le prince, lorsqu'il monte sur le trône, et le maire, avec les notables de chaque commune, doit aller se pourvoir d'une pancarte dorée, marquée du sceau royal, sur laquelle sont écrits en gros caractères les noms et les qualités du génie qu'on aura pour Patron. Ce diplôme est porté en

grande pompe dans la maison commune, où l'on doit le conserver précieusement et lui offrir des sacrifices. Le nouveau roi a donc aussi fait sa distribution de diables ; mais les chrétiens ont pu en général se soustraire à cette ignoble superstition. Dans quelques endroits, il a fallu dépenser un peu d'argent ; et je crois que, dans la moyenne Cochinchine, quelques chrétiens ont eu à ce sujet l'honneur de porter la cangue.

« Depuis quelques mois, je cherchais à me rendre dans la province qu'habite le roi, et à visiter les pauvres chrétiens de la capitale, où depuis bien longtemps aucun Missionnaire, à moins qu'il ne portât la chaîne, n'avait pu parvenir. Au mois de mars de cette année, je m'embarquai donc sur un bateau couvert d'un petit toit de nattes, et je voyageai fort agréablement sur deux beaux fleuves, unis l'un à l'autre par un canal. La traversée ne fut que de deux nuits et d'un jour et demi. Arrivé à midi sous les murs de la capitale, et ne pouvant pas descendre à terre pendant le jour, je restai dans ma barque, caché sous une natte, et, tout le reste de la journée, je pus contempler à loisir, par quelques petites ouvertures, les lieux qui ont servi d'arènes à nos Missionnaires et à tant de chrétiens, et qui fument encore du sang des martyrs. Lorsque la nuit fut venue, je débarquai et je fus conduit dans la maison d'un néophyte, où je ne pus rester que trois jours. Les fidèles, dans la joie qu'ils avaient de me recevoir, négligeaient les précautions habituelles, et j'allais être pris par suite de leur indiscret empressement. Il me fallut donc passer dans une autre chrétienté ; j'en ai visité ainsi quelques-unes, et partout on m'accueillait avec bonheur. Les fêtes de la semaine sainte et de Pâques se célébraient avec une solennité et une publicité qu'on n'avait pas vues depuis longtemps. Néanmoins

je ne jugeai pas à propos de me mettre trop en évidence; les édits de persécution n'étaient pas révoqués, et une imprudence pouvait rallumer un vaste incendie. Je me contentai d'exercer le saint ministère près des personnes qui m'entouraient, et j'attendis avec patience que l'avenir se dessinât tel qu'on se plaisait à l'annoncer. On disait qu'après les funérailles de *Thieu-tri* paraîtrait l'édit de liberté religieuse. A la fin de juin eurent lieu ces pompes funèbres, dont je vais vous parler en détail; peut-être cela vous offrira-t-il quelque intérêt.

« Lorsque *Thieu-tri* mourut, on chercha des sorciers pour indiquer le jour et l'heure propices à la sépulture royale ; et lorsque cette heure fut venue, on déposa dans la bière avec le cadavre une multitude d'objets, à l'usage du mort dans l'autre monde, tels que sa couronne, des turbans, des habits de toutes sortes, de l'or, de l'argent et tout un ameublement de matière précieuse. Les cercueils dans ce pays sont faits d'une seule grosse pièce de bois ciselé, qui ferme hermétiquement, de sorte qu'on peut garder les corps plusieurs mois et même plusieurs années, sans qu'il s'en exhale aucune mauvaise odeur. Quand *Thieu-tri* eut été déposé dans la bière, on le porta dans une maison mortuaire faite exprès, et là chaque jour on immolait des buffles, des porcs et des poulets; on préparait des mets sur une table placée près du cercueil, et le nouveau roi, fils du défunt, revêtu d'habits de deuil, venait adorer son père et lui offrir des aliments. Chaque jour aussi on allumait des cierges, on brûlait de l'encens, on préparait du béthel, de l'areck, du tabac, et toutes autres choses dont le défunt avait coutume de se servir pendant sa vie. C'étaient surtout les jours fastes, déclarés tels par le calendrier du royaume, entre autres les premiers et les quinzièmes de cha-

que lune, que les sacrifices se faisaient avec plus de splendeur. Le corps resta ainsi dans sa chambre ardente jusqu'au 21 de la cinquième lune 1848 (21 juin), jour indiqué par les devins comme propice pour commencer les funérailles. Rien de ce qui regarde les morts ne se fait ici au hasard : il faut que le lieu et le moment de la sépulture soient fixés par les astrologues, qui cherchent l'emplacement au moyen d'une boussole, et qui lisent dans les astres les jours heureux ou malheureux. Si toutes les formalités n'ont pas été remplies, si l'on n'a pas suivi toutes les prescriptions des sorciers, les païens disent que les enfants et les parents du mort n'auront jamais de bonheur, que leur existence ne sera qu'une succession non interrompue de calamités de tout genre. Il arrive souvent qu'on déterre plusieurs fois un mort pour l' inhumer ailleurs, lorsqu'un famélique sorcier vient, pour gagner quelques sapèques, jeter l'épouvante dans une famille, en lui prédisant des malheurs inouïs, parce qu'un parent n'a pas été enseveli en bonne forme. Ce n'est pas seulement le peuple qui se prête à ces absurdités, ce sont encore les grands, les rois et les mandarins. J'ai fait plusieurs fois interroger les devins pour savoir s'ils croyaient à tout ce qu'ils débitent, et toujours ils ont répondu franchement aux questions de nos chrétiens qu'ils n'y croyaient pas le moins du monde ; mais quand on les presse de quitter leur ignoble métier, ils ont un grand argument et le voici : « Si nous quittons notre « état, il faudra donc mourir de faim. » Pour les païens, quand on leur montre le ridicule de leurs observances, ils ne trouvent autre chose à répondre, sinon que le roi fait tout cela, donc le peuple doit le faire; car il n'est pas possible que le roi se trompe. Quand est-ce donc que la lumière de l'Evangile aura

fait disparaître ces épaisses ténèbres de tout le pays chinois, comme elle les a dissipées dans la plupart des autres contrées du globe, et surtout en Europe, où nos pères étaient plongés dans des superstitions peut-être plus grossières que celles de l'Asie, avant que notre patrie n'eût été éclairée par le flambeau de la Foi!

« Le 21 de la cinquième lune, le cercueil contenant le corps du prince fut porté dans une maison bâtie exprès à l'une des portes de la ville. Sur le fleuve, tout près de cette porte, étaient réunies toutes les barques qui devaient servir au convoi; la route qu'on allait parcourir était couverte de tapis, de belles nattes, de pièces de soie et d'indienne; les deux côtés du fleuve étaient également préparés et embellis avec soin. Un édit avait ordonné aux maires et aux anciens de chaque village de la province, de venir dresser chacun un autel tout le long du rivage, d'apporter de l'encens et des cierges; et lorsque le corps passait, il fallait se prosterner à terre et pousser trois grands cris. Chaque côté du fleuve était aussi bordé d'une haie de soldats. Le tombeau du roi est à une lieue environ de la ville; cependant on a mis trois jours pour y arriver, car on allait très-lentement, et il y avait trois stations. A chacune on s'arrêtait un jour pour faire des sacrifices; c'étaient des buffles, des bœufs, des porcs qu'on immolait; puis on offrait encore tout ce qui sert à la nourriture : du béthel, du tabac, etc. Les païens disent que l'âme se repait de l'essence de toutes ces choses. Les animaux étaient offerts en entier, ensuite on les divisait, et on les distribuait aux mandarins et aux soldats.

« Le cercueil resta donc un jour dans la maison bâtie non loin du fleuve, et ce jour-là on sacrifia trente-cinq gros animaux. Sur le soir on se mit en marche. Le corps était porté par des soldats. Le nouveau

roi marchait à la suite ; comme chef de la famille, il conduisait le deuil ; il allait à pieds, vêtu d'un habit de coton blanc, long et à grandes manches ; sur la tête il avait une espèce de bonnet de paille ; à la main il tenait un bâton de bambou sec, et après lui venaient les autres enfants de *Thieu-tri*, puis les parents du roi défunt, tous en habit blanc et en turbans blancs (c'est la couleur du deuil dans ce pays). Lorsqu'on fut arrivé au fleuve, on déposa le cercueil dans une magnifique barque faite exprès ; personne ne descendit dans cette embarcation ; le corps y fut laissé seul, et le cercueil caché de manière à ce qu'il ne pût être vu de personne. Voici l'ordre que suivit le convoi sur le fleuve.

« D'abord s'avançait la barque des Bonzes, montés sur une estrade que des soldats portaient sur leurs épaules ; soit qu'on allât à pied ou à la rame, les Bonzes étaient perchés sur cette estrade, et là ils criaient, hurlaient, déclamaient l'éloge du défunt, mais tout cela d'une manière ridicule même aux yeux des païens sensés. Ces pauvres Bonzes étaient obligés de rester sur leurs tréteaux toute la journée ; on ne leur permettait de descendre pour aucune affaire, quelque pressante qu'elle fût. Ensuite venait une autre barque avec son estrade, où l'on voyait étalée une pièce de damas soutenue par un châssis en bois ; sur ce damas étaient écrits en gros caractères plusieurs signes superstitieux : c'est là, disent les païens, le siége de l'une des âmes du défunt. La troisième barque avait aussi son estrade, sur laquelle étaient du riz, des fruits, des pains et d'autres aliments. Enfin suivait une quatrième barque plus curieuse que les autres : elle supportait également une plate-forme, où s'agitait un grand nombre de jongleurs, dont la fonction était de chasser les démons qui au-

raient pu inquiéter le mort. Leurs figures étaient peintes en rouge, en blanc, en noir, en jaune, en bleu, en violet, etc; ils avaient des habits grotesques, et tenaient à la main des sabres ou des lances de bois; quelques-uns avaient des tisons enflammés; ils hurlaient, pleuraient, riaient, s'épuisaient en contorsions, brandissaient leurs armes de bois ou leurs tisons de feu, et tout cela pour épouvanter les démons. Après cette avant-garde, venait la barque du défunt, remorquée par divers canots; puis la barque du nouveau roi, et à sa suite une infinité d'autres nacelles, dont les unes étaient montées par des individus portant des armes, les autres par des hommes munis de torches allumées et de fanaux. C'est ainsi qu'on marcha pendant trois jours, en jetant de tous côtés une quantité prodigieuse de papier d'or et d'argent.

« Enfin, le 24, on arriva près du tombeau, construit dans l'intérieur d'une montagne, assez près du fleuve. A mi-côte de la colline on a élevé un édifice en belles pierres : ce bâtiment est renfermé dans une enceinte de muraille, et là sont les appartements destinés à servir comme de prison aux femmes du défunt qui n'ont pas eu d'enfants. Elles doivent y rester perpétuellement pour garder le sépulcre et pour préparer, chaque jour, les repas et les autres choses dont on croit que le mort a encore besoin. Dans la montagne même est creusée une caverne profonde, dont l'ouverture, placée dans l'édifice, est fermée par une grosse pierre. C'est dans cette caverne, qui se prolonge, dit-on, en plusieurs sens jusqu'au milieu de la montagne, qu'on dépose le cercueil. Ce lieu est protégé par le mystère; nul ne le sait, excepté les quelques personnes qu'il est indispensable de mettre dans la confidence; car l'on craint qu'en cas de guerre, les ennemis ne viennent

profaner les restes du mort ; ce qui est regardé comme le plus grand des malheurs.

« Depuis le fleuve jusqu'au tombeau, régnait un plancher recouvert de belles nattes, sur lequel passa le cercueil, défila tout le convoi, furent portées toutes les barques, toutes les estrades ; et à l'heure précise, indiquée par les astrologues, le corps fut déposé dans la caverne mystérieuse. Avec lui on enfouit beaucoup d'or, d'argent, de pierreries et autres matières précieuses. Ce ne furent pas les seules richesses perdues. Dans l'enceinte des murailles on construisit trois grands bûchers avec les barques, les estrades et tout ce qui avait servi aux funérailles, avec tous les objets qui avaient été à l'usage du roi pendant sa vie : des jeux d'échecs, des instruments de musique, des éventails, des boites, des parasols, des nattes, des lits, des voitures, des filets, et, de plus, un cheval de bois et un éléphant de carton ; et le nouveau roi mit le feu à ce gigantesque bûcher. On brûla aussi, mais séparément, une magnifique barque toute dorée, dans laquelle on avait déposé de l'or et des pierres précieuses ; c'était la barque dont *Thieu-tri* se servait pendant sa vie. Une autre barque d'une égale richesse, qui avait été construite exprès pour porter le corps, fut également livrée aux flammes. Pendant que tout cela brûlait, les jongleurs dont j'ai déjà parlé, s'agitaient d'une manière étrange ; ils dansaient, brandissaient leurs armes de bois ou leurs tisons de feu ; ils chantaient, hurlaient et menaçaient les démons, pour les empêcher d'entrer dans la caverne. Lorsque tout fut consommé, le nouveau roi et les mandarins s'en retournèrent à la ville ; il ne resta que les femmes du défunt, avec quelques soldats pour garder le sépulcre.

« Dans cette cérémonie plusieurs fonctionnaires ont

perdu leur dignité, car la moindre faute contre le cérémonial est sévèrement punie. Quelque temps après les funérailles, à deux reprises différentes, on a construit dans une bonzerie deux magnifiques palais de bois, en tout semblables à celui qu'habitait le monarque enterré; on a porté la plus scrupuleuse attention à ce que rien n'y manquât de ce qui peut orner un séjour princier, et ces palais ont encore *été brûlés en* grande pompe. C'est ainsi que des richesses immenses sont devenues la proie des flammes, par la sotte croyance qu'elles pourront servir au *mort dans* l'autre vie. Mais le peuple qui paie ces folles dépenses, et qui cependant meurt de faim, murmure en secret et souffre bien à contre cœur un joug si dur à porter. Toutefois, il n'ose guère manifester sa désapprobation; car un mot de plainte, qui parviendrait aux oreilles des autorités supérieures, suffirait pour faire punir des derniers supplices celui qui l'aurait prononcé.

« Cependant, on avait dit qu'après les funérailles de *Thieu-tri* les chrétiens auraient enfin la paix; il paraît même qu'il y avait déjà un projet d'édit tout rédigé; le roi s'était fait apporter les Annales du règne de *Gia-Long*, et avait lu tous les services rendus à sa famille par Mgr d'Adran. D'après tous ces indices, je saluais donc avec bonheur l'aurore d'une liberté prochaine; et mes espérances, que je croyais fondées, diminuaient la peine que me causait la vue des désolantes ruines amoncelées par la persécution dans la province royale. Chaque jour, je découvrais quelque nouvelle plaie; mais, confiant dans le secours de Dieu, je me promettais d'en guérir plusieurs, et même d'étendre le royaume de Jésus-Christ plus qu'il ne l'a jamais été dans ce pays. Beaucoup de païens sont animés des plus heureuses dispositions, et n'attendent, dit-on, que la li-

berté religieuse pour se convertir. Mais voilà que vers la fin de juin, des espions envoyés à Singapore, et quelques élèves interprètes que le roi y entretenait pour apprendre les langues étrangères, arrivèrent à la capitale et apportèrent la nouvelle de la révolution française. Nos ennemis profitèrent de cet événement pour persuader au roi de saisir l'occasion de se venger, en exterminant la Religion chrétienne une fois pour toutes : car, disaient-ils, maintenant que tout est bouleversé en Europe, personne ne songera à venir faire la guerre au Tong-King. Le roi, qui est encore jeune et dont la couronne est chancelante, fut obligé de faire céder ses bonnes dispositions pour nous aux exigences de ses grands mandarins qu'il redoute. Vers la fin de juillet, un prêtre annamite m'annonça qu'un nouvel édit de persécution se rédigeait au ministère. J'eus d'abord peine à le croire, et j'envoyai quelqu'un interroger un fonctionnaire chrétien, de mes amis : ce mandarin répondit qu'en effet une ordonnance allait paraître, et il put même m'en faire remettre une copie. Je me hâtai d'en expédier la teneur à tous mes confrères, afin qu'ils pussent se mettre en mesure avant la publication du décret dans les provinces. Voici en substance ce que porte cet édit :

« La Religion de Jésus, déjà proscrite par les rois « *Minh-Menh* et *Thieu-tri*, est évidemment une reli- « gion perverse; car dans cette religion on n'honore « pas ses parents morts, on arrache les yeux des « mourants pour en composer une eau magique, dont « on se sert pour fasciner les gens; de plus, on y pra- « tique beaucoup de superstitions.

« En conséquence : 1° Les maîtres européens de « cette religion, qui sont les plus coupables, doivent « être jetés à la mer avec une pierre attachée au cou.

« Une récompense de trois cents clous ou trente barres « d'argent (environ trois mille francs) sera donnée « pour chacun de ceux qu'on pourra prendre (1). « 2° Les maîtres annamites de la religion, moins « coupables que les premiers, seront mis à la question « pour voir s'ils veulent apostasier; s'ils refusent, ils « seront marqués à la figure et exilés sur les *montagnes*, « dans les endroits les plus malsains. 3° *Pour les gens* « du peuple qui suivraient encore les pratiques de « cette religion perverse et qui ne voudraient pas apos- « tasier, comme ils sont seulement *séduits*, et que ce « sont en général de pauvres idiots et de misérables « imbécilles, le roi, dans son grand amour pour le « peuple, décide qu'ils ne seront plus punis de la « mort, de l'exil ou de la prison, mais que les man- « darins se borneront à les châtier sévèrement, puis ils « seront renvoyés à leurs familles. » Le même *édit* prohibe aussi tout commerce avec les Européens.

« Dès que parut ce décret, je crus qu'il était prudent de me cacher, pour voir quelle tournure prendraient les choses; car à peu près tous les chrétiens, peut-être même quelques païens, connaissaient déjà ma présence dans la province royale, et l'un d'eux aurait bien *pu* se laisser séduire par l'appât des trente *grosses pièces* d'argent. Des notables d'une chrétienté voisine de celle où j'étais vinrent me proposer de me conduire secrè-

(1) Minh-Menh lui-même n'avait jamais mis la tête des Missionnaires à un prix si élevé. Dans le projet de l'édit présenté au roi, il était dit qu'aussitôt après l'arrestation d'un européen, il fallait exécuter immédiatement la sentence, sans autre forme de procès et sans demander aucune sanction; mais le prince a voulu qu'on lui en donnât d'abord avis et qu'on attendît ses ordres.

tement chez eux, et de me loger dans une petite cabane, où je ne courrais aucun danger : j'acceptai leur proposition. Bientôt j'appris que l'édit avait porté l'effroi dans plusieurs provinces, et que dans certaines localités les mandarins et les chefs païens des communes avaient pris de là occasion de tracasser les chrétiens. Mes confrères et moi-même avons eu aussi quelques alertes plus ou moins fondées, mais je n'ai pas su qu'il soit rien arrivé de grave.

« Cependant dès que l'édit parut, on mit en liberté les prisonniers pour la Foi. Dans les prisons de la capitale il y avait seulement quatre confesseurs, entre autres le *Thây-Tham* et le *Thây-Phuoc* (1), condamnés à mort avec sursis lors de la première arrestation de Mgr Lefèvre. Le premier est un habile médecin du pays. Pendant sa captivité il a guéri plusieurs mandarins et plusieurs membres de la famille royale, qui, par reconnaissance, lui faisaient porter des présents, au moyen desquels il pouvait secourir grand nombre de détenus. Ici les prisonniers sont laissés dans un si cruel abandon qu'il en meurt beaucoup de faim et de misère. De plus, les deux confesseurs ont converti à la Foi dix malfaiteurs, dont cinq ont déjà reçu le baptême, et cinq autres le recevront incessamment. Ces deux apôtres chargés de chaînes s'étaient concilié l'estime et l'affection de tous leurs compagnons de captivité; aussi, à leur départ, c'était pitié de voir les larmes et d'entendre les gémissements de tous ces malheureux. Le *Thây-Phuoc*, qui est catéchiste, n'a pas pu tenir à ce spectacle, et il m'a prié de le garder ici, pour con-

(1) Le mot *Thay* signifie *maître*; *Tham* et *Phuoc* sont les noms propres des deux confesseurs.

tinuer ses soins aux condamnés. Quoiqu'il soit libre, il va presque tous les jours en prison consoler et *instruire* les pauvres détenus. Pour cela, il est obligé de prendre quelques précautions; car nos païens sont fort peu entendus en fait de charité, et j'apprends qu'un nouveau capitaine a voulu empêcher les prisonniers néophytes et catéchumènes de se *réunir*, le matin et le soir, pour réciter leurs prières *en commun*, comme ils le faisaient du temps du *Thây-Tham*.

« Peu de temps après la publication du décret, j'appris que les mandarins n'étaient *pas d'accord* entre eux au sujet de la Religion, que plusieurs voulaient la liberté, d'accord en cela avec le jeune prince qui désire accorder ce bienfait, mais qu'il a fallu céder aux instances de quelques vieux mandarins, lesquels auraient, dit-on, juré à *Minh-Menh* que de leur vivant on n'accorderait pas le libre exercice de la Foi. N'importe, il faudra bien qu'ils cèdent ou qu'ils soient brisés. Le roi voudrait aussi la paix avec les Européens, qui inspirent toujours une grande frayeur, et je suis convaincu que s'il se présentait un navire avec l'intention de négocier, on accepterait toutes les propositions qui seraient faites.

« Aujourd'hui nos fidèles de la province royale sont très-tranquilles; ils récitent leurs prières à plus haute voix que jamais, et bâtissent sans nulle opposition des maisons de pierres. Un membre notable de la chrétienté où je suis, qui était médecin célèbre, vient de mourir : je m'étais rendu à sa demeure pour lui administrer les derniers sacrements, et, au moment des funérailles, un prêtre annamite est venu faire la bénédiction du corps et chanter le *Libera* au su et au vu des païens; le défunt a été porté en terre avec toute la pompe possible; une croix gigantesque précédait le convoi, et les

néophytes, tenant des cierges à la main, récitaient des prières de toute la force de leurs poumons. On a passé ainsi sous les murs de la capitale, sans que personne ait manifesté la moindre opposition. Des païens et même des mandarins assistaient à l'enterrement avec gravité, et tous disaient : « Les chrétiens ensevelissent « leurs morts avec plus de dignité et de respect que « nous. »

« Maintenant j'ai donc des espérances de paix plus fondées que jamais. Il est certaines petites circonstances qui semblent nous présager des jours meilleurs. Je compte sur d'humbles moyens pour obtenir ce que des escadres et des batailles n'ont pu nous donner : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Après tout, que la volonté de Dieu soite faite! S'il faut encore être persécuté, il est bon de souffrir quelque chose en ce monde; pour le martyre, il est bien à craindre qu'il ne soit pas mon partage. Je resterai encore probablement quelque temps à la capitale, quoique je sois tout près de nos plus grands ennemis; en allongeant un peu la main, ils pourraient presque me tenailler sans sortir de chez eux. Dans trois ou quatre jours, je quitterai la cabane que j'habite depuis l'édit, et j'irai m'établir dans une maison voisine où je pourrai réunir nos élèves. C'est là notre plus impérieux besoin. Il importe d'augmenter le nombre de nos prêtres; la moisson est abondante, et les ouvriers sont en petit nombre : les Européens ne peuvent pas encore se livrer au ministère extérieur dans cette partie de la Mission. A peine avons-nous six prêtres valides, et il y a trois provinces, huit grands districts, 24,000 fidèles et 2,400,000 païens, sans compter les sauvages, chez qui je crois qu'il nous serait facile de pénétrer. M. Sohier est dans la province de *Quang-Tri*, et M. Galy réside à l'extré-

mité septentrionale de la Mission. Si le premier a pu rester tranquille à son poste malgré l'édit, le second a eu une très forte alerte; il avait été, dit-on, dénoncé aux grands mandarins qui se disposaient à venir le prendre. Ce cher confrère a dû se cacher pendant quelque temps, mais il est maintenant revenu à son ancienne habitation.

« Dans la chrétienté où je suis, la justice divine a donné tout récemment un exemple terrible des châtiments qu'elle inflige souvent, dès ce monde, aux infracteurs de la loi sur la sanctification du dimanche. Un néophyte, le seul peut-être de cette chrétienté qui négligeât depuis assez longtemps les pratiques de la Religion, voulut aller sur les montagnes ramasser du rotin. Ses amis le priaient d'attendre que la Nativité de la très-Sainte Vierge, fête patronale de l'endroit, et le dimanche fussent passés; il ne tint aucun compte de leurs paroles, il s'en moqua même; mais à peine était-il arrivé sur la montagne, qu'un tigre s'est jeté sur lui, et l'a presque entièrement dévoré. On n'a retrouvé que sa tête.

« Vous raconterai-je, Messieurs, une petite histoire qui montre la science des Cochinchinois dans l'art militaire. On a voulu fondre des canons immenses, qui pussent défendre le royaume contre tous les ennemis du monde. Ces pièces devaient avoir douze coudées de long, et on a pris les boulets que M. Lapierre avait lancés à Touranne pour en mesurer le calibre. D'abord on essaya de faire ces canons en fonte, mais impossible! Quand on voulait couler le métal, il se durcissait immédiatement, et l'on n'obtenait que des avortons d'une coudée ou deux tout au plus. Alors on prit du bronze, et cette fois on obtint douze gros canons. Or voici qu'à la première épreuve presque tous ont crevé,

non pas par la culasse, comme crèvent ordinairement les canons, mais plus ou moins près de la gueule. Un mandarin, voyant cela, a eu la lumineuse pensée de faire scier et enlever la partie avariée, assurant qu'on pourrait s'en servir ensuite comme si rien n'était, pourvu qu'on leur offrît des sacrifices et qu'on les appelât *maîtres* ou *seigneurs*. Les pièces ont donc été sciées et on les appelle *Messeigneurs les canons*. C'est en eux que quelques mandarins lettrés ont mis toute leur confiance en cas d'attaque de l'ennemi. Mais les mandarins militaires et les soldats ont une autre ressource, ils comptent par-dessus tout sur leurs jambes ; car ils sont bien déterminés à prendre la fuite, s'ils voient paraître les Européens.

« Il est bien temps que je termine cette lettre déjà très-longue. Je recommande toute la Mission à vos prières : surtout lorsque vous irez à Notre-Dame-des-Victoires, recommandez-nous bien à notre bonne Mère; j'ai mis toute ma confiance dans le très-saint et immaculé Cœur de Marie, et j'ai promis de bâtir une église en son honneur, dès que nous aurons la paix.

« Agréez, Messieurs et très-chers Confrères, les sentiments de respect et d'affection, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en union de vos prières et SS. Sacrifices,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« ✝ François Marie-Henri Agathon,

Evêque de Biblos et Coadjuteur du Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale. »

Extrait d'une autre lettre de Mgr Pellerin, Coadjuteur de Mgr le Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, à Messieurs les Directeurs du séminaire des Missions Etrangères, à Paris.

Hué, capitale de la Cochinchine, le 18 décembre 1849.

« Messieurs et très-chers Confrères,

« Dans ma lettre de l'année dernière, je vous parlais de ce qui s'était passé ici jusqu'au mois de décembre 1848. Je reprends donc, à cette époque, l'histoire sommaire de notre mission.

« Jusqu'au mois de mars, j'ai pu rester fort tranquille aux environs de la capitale, sans cependant me livrer ouvertement à l'administration des chrétientés ; il m'était facile de communiquer avec les prêtres et les néophytes qui avaient quelque affaire à traiter avec moi, et tous les fidèles savaient fort bien où j'étais. Mais au commencement de mars, un petit événement, qui n'a pas eu de mauvaise suite, m'a obligé de me réfugier dans une autre province. Deux soldats païens que le roi envoie pour prendre bon gré mal gré le béthel et l'a-

reck qui doivent servir à sa Majesté, ou être offerts tous les jours à ses ancêtres défunts, entrèrent brusquement dans le jardin au milieu duquel est l'habitation qui me servait de retraite. Je disais tranquillement mon bréviaire dans un hangar attenant à la maison, et les deux soldats m'ont parfaitement vu et se sont bien assurés que j'étais un européen; ils pouvaient donc me prendre aussitôt et gagner ainsi les trente barres d'argent promises à qui livrera un missionnaire étranger. Mais la Providence n'a pas permis qu'ils aient eu la pensée de mettre immédiatement la main sur moi. Il est, du reste, dans le caractère des Annamites de ne rien faire qu'après en avoir délibéré, et c'est souvent ce qui nous sauve. Les soldats pouvaient encore aller sur-le-champ me dénoncer à un village tout païen, situé à une portée de fusil du lieu que j'habitais; on aurait cerné la maison et même le hameau, et j'aurais encore pu difficilement m'échapper. Ils ont préféré retourner à la ville royale, me dénoncer à leur mandarin, et pendant ce temps-là j'ai pu plier bagage, faire disparaître toutes traces de mon séjour dans la maison, me jeter dans une petite barque et gagner à force de rames une chrétienté distante de cinq à six lieues. Peu de jours après, je jugeai prudent de passer pour quelque temps dans une autre province, et je partis pour le *Quang-Tri*, où je retrouvai M. Sohier.

« Depuis longtemps je cherchais un endroit convenable pour établir un petit collége, et après avoir passé en revue toutes les chrétientés de la Cochinchine septentrionale, j'ai cru que, sans trop s'exposer, on pouvait commencer cet établissement dans celle où la Providence venait de me conduire. Après avoir consulté Mgr de Metellopolis et avoir tout mis sous la protection du très-saint et immaculé Cœur de Marie, nous avons

inauguré cette œuvre si importante pour le maintien et l'accroissement de la Religion dans ce pays. J'ai fait venir tous les anciens élèves, dispersés à la suite des prêtres annamites, et quelques autres nouveaux, et j'ai pu en réunir une trentaine. La maison où était M. Sohier devait servir de lieu de prières pour la chrétienté; placée au centre d'un jardin enclavé dans les vergers d'autres néophytes, elle est cachée par les arbres, et des haies épaisses que j'ai fait planter en défendent l'entrée aux personnes étrangères ou suspectes. J'ai acheté ce jardin, et la maison n'étant pas suffisante, nous en avons bâti deux autres. C'est nous qui avons tout fait. Il est vrai que ce ne sont que de pauvres huttes en bambous, couvertes de paille; mais dans ce pays, pourvu qu'on ait de quoi s'abriter contre les ardeurs du soleil pendant l'été, et contre la pluie pendent l'hiver, c'est tout ce qu'il faut. Une natte étendue à terre, voilà notre lit. Nous avons tâché cependant d'arranger nos trois cabanes avec le plus de propreté possible, surtout celle qui nous sert de chapelle : aux jours de fête on y déploie des draperies en soie du pays et en toile peinte de l'Inde, et ce n'est pas encore très mal. Il y a même un peu de luxe dans notre collége : j'ai trouvé moyen de façonner un billard où nos pauvres élèves, obligés de rester perpétuellement dans la maison, sans pouvoir faire aucun jeu bruyant, prennent quelques instants de récréation. C'est, du reste, l'œuvre de leurs mains : des chevilles en bois tiennent lieu de clous, et une couverture que j'ai apportée avec moi de France sert de tapis. Une bonne vieille nous procure chaque jour nos provisions; elle est obligée de prendre bien des précautions pour que les païens ne se doutent de rien ; souvent elle s'en revient du marché les mains vides, et elle nous dit tristement : « Aujour-

« d'hui je n'ai pu rien acheter, car j'ai craint qu'on « ne me surveillât. » Il nous manque encore beaucoup de choses essentielles, surtout des livres; la Providence y pourvoira. Tous nos élèves nous ont donné jusqu'ici les plus grandes consolations par leur piété, leur docilité et leur amour du travail. Je recommande très-instamment à vos prières le succès d'un établissement si précieux. Vous comprenez quelle doit être pour lui notre inquiétude, car il est placé au centre de la persécution; la province du *Quang-Tri* est celle qui a le plus souffert : c'est là que M. Jacquart a été mis à mort, que d'autres missionnaires ont été pris, que les chrétiens ont senti toute la pesanteur de la croix; une imprudence, un mot dit trop haut pourrait tout perdre en quelques instants. Au milieu de ces périls, je compte par-dessus tout sur le Cœur immaculé de Marie, sous la protection et le nom duquel j'ai mis le collége. Priez bien ce très-saint Cœur pour nous !

« En dehors des affaires religieuses, il y a eu, cette année, dans le royaume plus d'un événement important; mais ce qui a le plus occupé le monde annamite, a été l'investiture accordée au roi par l'empereur de la Chine et l'invasion du choléra-morbus : je vais vous en dire quelques mots.

« D'après une coutume ou un droit établi de temps immémorial, les rois de Cochinchine doivent recevoir l'investiture de l'empereur; et quoique ce soit une simple formalité, puisque le royaume annamite est indépendant des Chinois, cependant ses princes auraient cru que quelque chose manquait à leur royauté, s'ils n'avaient pas obtenu un diplôme de l'empereur de la Chine, et le peuple aussi n'eût pas regardé comme tout-à-fait roi un souverain qui n'aurait pas été institué par une puissance étrangère. Jusqu'ici la cérémonie de

l'investiture se faisait à *Ké-cho*, jadis capitale du royaume et ancien séjour des rois ; et même depuis que le Tong-King et la Cochinchine ne forment plus qu'un seul Etat, dont la capitale est *Hué* dans la Cochinchine septentrionale, les rois se rendaient encore à *Ké-cho* et rejoignaient là les ambassadeurs chinois. Ce voyage du monarque se faisait avec grande pompe, avec grande fatigue pour les mandarins, et grandes dépenses pour le peuple ; car dans ce pays c'est sur le peuple que pèsent toutes les charges. Outre les impôts qu'il paie régulièrement, s'il arrive quelque chose d'extraordinaire, on lui impose des corvées et on l'oblige de subvenir à tous les frais.

« Lorsque le roi *Tu-Duc* est monté sur le trône, ses mandarins l'ont engagé à demander à l'empereur de Chine que les ambassadeurs du Céleste Empire vinssent lui donner l'investiture dans sa capitale ; il paraît même qu'en cas de refus on était disposé à ne plus se soumettre à cette formalité. Après quelques pourparlers, la Chine a souscrit au désir du nouveau roi, et dès que la nouvelle certaine de cette concession est arrivée en Cochinchine, on s'est hâté de tout disposer pour donner à l'ambassade étrangère une grande idée du royaume annamite. En conséquence, les populations qui avoisinent les routes par lesquelles elle devait passer, ont dû se mettre à l'œuvre et elles ont travaillé pendant quatre ou cinq mois. On avait décidé qu'on ne ferait faire que peu de chemin chaque jour aux députés, afin que, mesurant le pays sur la durée du voyage, ils crussent que le royaume est immense. Aussi à chaque distance de quatre ou cinq lieues on avait construit des palais pour les faire reposer avec toute leur suite.

« A la sixième lune, les ambassadeurs, après avoir été annoncés plusieurs fois, entrèrent dans le royaume

par la partie la plus septentrionale du Tong-King. Ils ont mis plus d'un mois pour se rendre jusqu'à *Hué*. La caravane se composait de cent quarante personnes environ : à leur tête était un mandarin du second ordre, c'était le premier ambassadeur ; puis venaient trois autres mandarins subalternes, un interprète, quatre ou cinq sorciers ou astrologues ; le reste se composait de soldats. Les Chinois professent un grand mépris pour les Annamites : aussi pendant le voyage les ont-ils soumis à mille vexations, gaspillant avec impunité les provisions amassées pour leur usage. Tout ce dont ils ne se servaient pas, était jété dans les champs ou dans les fleuves. Cependant leur voracité naturelle n'était pas en défaut : à chaque station ils se faisaient peser pour voir s'ils n'avaient rien perdu de leur embonpoint, et s'il manquait quelque chose à leur poids, ils restaient à manger jusqu'à ce qu'ils eussent comblé le déficit.

« Le 17 de la septième lune, les ambassadeurs arrivèrent à la capitale et furent reçus par plusieurs mandarins de différents grades en grande tenue. Ils montèrent ensuite dans des palanquins portés par des soldats, et entrèrent dans la ville en grande cérémonie, escortés par trois mille hommes de troupes, portant des armes et des étendards ; il y avait aussi des éléphants et des chevaux ; tout cela allait en assez bon ordre, et on arriva ainsi au palais de réception qui était préparé avec beaucoup de soin dans la ville extérieure.

« La capitale du royaume annamite, appelée *Hué*, *Thûa-Thieu*, ou *Phû-Xuân*, se compose de deux enceintes : l'une, appelée ville extérieure ; et l'autre, ville intérieure. La ville extérieure est entourée de murailles et d'un assez beau fleuve ; elle est fortifiée à l'européenne ; on y entre par dix ponts correspondants à dix portes. Cette ville, qui est très-vaste, contient, outre la cité intérieure qui est

au centre, les différents ministères, les maisons de quelques-uns des parents du roi, des casernes, des prisons, des magasins et des greniers; quelques personnes du peuple y habitent aussi, mais ils sont pauvres; ce sont de petits marchands qui vendent du riz, du béthel et autres denrées dont les soldats ont besoin. C'est peut-être du monde entier la capitale qui offre le plus triste aspect. Tout gémit sous la double tyrannie et du despote qui s'imagine que lui seul dans son royaume doit être heureux, et des mandarins qui pour la plupart ne songent qu'à tromper le roi et à pressurer le peuple à leur profit. La cité intérieure, au milieu de la ville extérieure, est aussi entourée de murailles; elle contient le palais du roi, dans lequel aucun homme ne pénètre jamais, le palais de la reine-mère, la maison où le roi reçoit ses mandarins, et une caserne pour les soldats qui veillent à la porte.

« Le vingt-deuxième jour de la septième lune était fixé pour la cérémonie de l'investiture, et le lieu était la maison où le roi reçoit ses mandarins. Le matin, six coups de canon annoncèrent que les ambassadeurs partaient de leur hôtel, et peu après neuf autres coups de canon firent savoir qu'ils étaient arrivés à la porte de la ville intérieure. *Tu-Duc* y était déjà rendu; il s'avança hors de la porte pour recevoir les ambassadeurs: dès que ceux-ci l'aperçurent, ils descendirent de leurs palanquins et tous entrèrent ensemble, le roi à la droite, les ambassadeurs à la gauche; le diplôme impérial fut déposé sur une espèce d'estrade ou d'autel, au milieu des parfums; alors le mandarin chargé des cérémonies avertit le roi de s'avancer, et *Tu-Duc* vint en face de l'autel où il se prosterna cinq fois, puis il resta à genoux. Le premier ambassadeur prit le diplôme, et se levant au milieu de l'estrade,

il le lut tout entier, et le remit au roi, qui, le tenant élevé au-dessus de sa tête, fit une solennelle prostration ; puis le diplôme fut confié à un des princes et le roi le salua de nouveau en se prosternant cinq fois. Cela fait, *Tu-Duc* reconduisit les ambassadeurs jusqu'en dehors de la porte, et ils revinrent chez eux dans le même ordre qu'ils étaient partis.

« Voilà en quoi a consisté cette investiture des rois de la Cochinchine. Tout cela a une physionomie plus religieuse que politique, et c'est probablement un reste des traditions primitives, horriblement défigurées par les passions humaines. Cependant, dans les pays même les plus barbares, un sentiment inné et naturel paraît indiquer que l'homme ne peut avoir de puissance sur ses semblables, si elle ne lui est communiquée par un ordre supérieur, ce que la doctrine catholique exprime par ces paroles de Saint Paul : *Non est potestas nisi à Deo.*

« A peine les ambassadeurs étaient-ils partis, qu'un autre événement est venu jeter la consternation dans tout le royaume; c'est l'invasion du choléra. Au mois de septembre, le fléau commença ses ravages dans la province royale ; il s'avança rapidement vers le nord, et en peu de jours toute cette partie de la Mission en fut envahie. Il en est qui prétendent, mais c'est une exagération évidente, que la seule province royale a perdu cent mille habitants. Dans ce deuil général, tout le monde s'accorde à dire que les chrétiens ont été visiblement protégés : je n'ai pas pu encore savoir au juste le nombre de nos morts; toutefois il est infiniment moindre, toute proportion gardée, que celui des païens. Dès que l'épidémie fut déclarée, j'écrivis une circulaire pour ordonner des prières publiques et recommander surtout d'invoquer le très-saint et immaculé Cœur de

Marie. Ces pieux exercices se sont accomplis partout avec la plus grande publicité, et presque partout aussi le mal a diminué aussitôt; il a même cessé entièrement dans quelques endroits, dès qu'on a eu commencé les prières.

« Pendant cette épidémie, on a pu voir jusqu'à l'évidence la différence qu'il y a entre l'égoïsme des infidèles et le dévouement des chrétiens. Car, tandis que les premiers, malgré le respect qu'ils professent pour les morts, respect qui va jusqu'à l'idolâtrie, abandonnaient les défunts et les mourants dans la crainte de contracter la maladie; les chrétiens, au contraire, se confiant en Dieu, pratiquaient tous les devoirs que la charité chrétienne prescrit, jusque-là que les païens venaient souvent prier nos néophytes d'enterrer leurs morts. Il s'est passé à ce sujet des choses atroces parmi les païens. Les cadavres, précipités en foule dans les fleuves, en ont encombré et corrompu les eaux. Des hommes encore vivants étaient bien vite jetés hors des maisons, enterrés à la hâte ou portés à la rivière. On en cite quelques-uns qui sont revenus; ils ont pu recueillir assez de force pour se relever, et ils sont encore pleins de vie. Des enfants tout vivants étaient laissés près des cadavres de leurs mères, recouverts quelquefois d'un peu de terre, et périssaient là après avoir crié pendant quelques heures. Les chrétiens ont pu sauver plusieurs de ces pauvres créatures. C'est surtout à la capitale et dans les environs que tout cela s'est passé, afin, sans doute, que les grands du royaume pussent voir par eux-mêmes les châtiments exercés par Dieu sur une nation qui lui a déclaré la guerre, et peut-être en particulier la punition de l'édit de l'année dernière, dans lequel il était dit que les chrétiens n'avaient aucun soin de leurs morts. Oh! priez bien pour que ce

peuple, ou plutôt ceux qui le gouvernent, plus aveugles peut-être que méchants, ouvrent enfin les yeux!

« Depuis le commencement de l'épidémie, le roi s'était renfermé dans son palais, et jusqu'à ces derniers jours il ne donnait audience à personne, pas même à ses grands mandarins, dans la crainte que quelqu'un, en pénétrant jusqu'à lui, ne lui communiquât la maladie. Pendant plus d'un mois, les ministres eux-mêmes ne se sont occupés d'aucune affaire publique.

« Agréez, Messieurs et très-cher Confrères, la nouvelle assurance du respect, de la reconnaissance et de la bien tendre affection avec lesquels je suis, en union de vos prières et SS. sacrifices,

« Votre très-humble et très-obéissant, serviteur,

« † Francois-Marie-Henri Agathon,

Evêque de Biblos, et Coadjuteur du Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale. »

NOUVELLES DIVERSES.

Lettre de Mgr Maresca, Vicaire apostolique du Kiang-Nan, à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Chang-Hai, 12 avril 1850.

« Messieurs,

« Nous sentons en ce moment, plus que jamais, que vos secours nous sont indispensables : c'est maintenant que nous voyons toutes les conséquences de la disette dont nous vous parlions dans notre lettre précédente. Les chrétiens mouraient de faim dans plusieurs districts ; il m'a fallu épuiser toutes mes ressources ; les RR. PP. Jésuites ont comme moi tout donné, et néanmoins, nous n'avons pu arriver à temps pour arracher plusieurs fidèles à la mort. Et les païens, grand Dieu ! quel spectacle !... Des milliers de faméliques que nous nourrissons tous les deux jours à notre porte, nous donnent une idée bien triste de l'état général de la province ! Le moins que nous en ayons est trois mille,

quelquefois le nombre s'élève jusqu'à près de cinq mille affamés. Nous les voyons passer devant nous, pour recevoir de nos mains un billet valant une ration de riz, comme des hommes qui viennent chercher leur sentence de vie ou de mort; nous avons alors le cœur ému de la plus pénible compassion. M. de Montigny, consul de France, s'est mis avec ses compatriotes à la tête d'une souscription; et M. Forth-Rouen, ministre de France en Chine, nous envoyait aussi hier son offrande. Le R. P. Gotland a demandé lui-même l'aumône dans les maisons européennes, en faveur des affamés. Oh! si nous pouvions tendre la main au-delà des mers, nous sommes bien sûrs que la charité, si généreuse en France, nous aiderait à sauver bien des vies; puissiez-vous, Messieurs, à l'occasion de la détresse actuelle, nous accorder les fonds nécessaires à l'entretien d'une école et d'un petit hôpital, que la bonne disposition des esprits et la nécessité du moment nous inspirent de fonder!

« En effet, le moment de la détresse paraît être celui de la grâce pour beaucoup de Chinois. Sans compter les petits enfants malades que nous baptisons à mesure que leurs mères se présentent à la distribution du riz, une foule de petites créatures nous sont données à élever; parmi les adultes, nous tâchons d'aider ceux qui meurent de misère à passer des angoisses de la faim au bonheur éternel. Un catéchiste, ancien Bonze converti, court journellement les rues de la ville, cherchant, soulageant, instruisant, exhortant, baptisant les moribonds sur les chemins, dans les places, au seuil des pagodes, à la porte même des Mandarins. Le R. P. Nicolaï Borellion, jésuite, mon compagnon de travail, qui fait très-souvent lui-même ces excursions de charité au milieu des païens de toutes les classes

ébahis de son zèle, me déchire le cœur par de lamentables tableaux, mais en même temps me console par ce qu'il rapporte des sentiments dans lesquels ces néophytes improvisés invoquent, en expirant, les doux noms de *Jésus* et de *Marie*. En un seul jour, il en a baptisé jusqu'à dix ; que d'âmes se trouveront, grâce à la faim, transportées au ciel presque sans y avoir pensé ! Ce qui rend respectables aux *Chinois nos apôtres* de la rue, c'est l'attitude que la Religion catholique a prise en face de la misère ; en réunissant quatre à cinq mille indigents à notre porte, nous avons entrepris avec succès ce qu'aucun mandarin, dit-on, n'a osé ici depuis des siècles. Lorsque le missionnaire ou ses agents abordent un malade gisant sur le pavé, on se demande aussitôt : « Que fait-il ? » A quoi quelque spectacteur réplique : *Tsu-hao* : c'est-à-dire, « *il fait une bonne chose.* » Alors la foule, riches et pauvres, ignorants et lettrés, *s'approchent* avec une réserve que nous n'avions pas l'habitude de voir auparavant. Si le malade peut prendre quelque chose, on le lui procure ; puis, l'on procède à l'œuvre de miséricorde spirituelle ; et il se trouve toujours quelque spectateur qui explique aux autres que ces bienfaiteurs sauvent l'âme de l'infortuné. Nous en faisons transporter plusieurs chez nous pour les soigner, mais impossible d'accomplir cette œuvre comme nous le désirerions ; nous songeons néanmoins à la régulariser, car ce serait le moyen de faire un bien plus sûr et plus solide.

« Les païens ont fait aussi une œuvre d'humanité qui mérite des éloges, en ouvrant une vaste maison pour y nourrir, durant deux mois, environ deux mille enfants ; nous y rendons quelques services, surtout par le P. Cajetan de Massa, Jésuite, dont les connaissances

en médecine pratique sont l'occasion de beaucoup de baptêmes. Les visites que nous y faisons avec fruit, ont inquiété le démon; mais il n'ose dire mot depuis que le P. Nicolaï Borellion a déclaré au nom de l'Evêque, que nos soins, accueillis et loués par des hommes intelligents, étaient devenus inévitables, tant par des motifs d'honneur que par des raisons de charité.

« Ces œuvres, Messieurs, animent un peu notre ministère, mais n'allez pas croire que la ville de Chang-Hai soit conquise à l'influence catholique, parce que l'on a rendu quelques terrains à la Religion, sur les instances des consuls européens : les païens sont si mobiles ! Priez et faites prier sans cesse pour que le mouvement commencé se propage. De notre coté, nous sommes pressés de fonder sous le titre d'école un cours de conférences religieuses, et d'élever un hospice pour recueillir un certain nombre de malades : des secours votés à cette intention nous arriveraient fort à propos; car laisser perdre l'occasion présente, c'est peut-être compromettre notre ministère pour un temps indéfini.

« Nos relations futures complèteront ces détails.

« Nous vous prions d'agréer nos profonds respects et ceux de nos collaborateurs.

« J'ai l'honneur d'être,

« Messieurs,

« Votre très-humble et trés-obéissant serviteur,

« † Maresca, *Vicaire apostolique du*
« *Kiang-Nan.* »

Extrait d'une lettre de M. Huot, Missionnaire apostolique dans le Yun-Nan, à Monseigneur Luquet, Evêque d'Hésebon.

25 avril 1849.

« Dans mes premières lettres datées *d'ici*, en parlant des nombreuses tribus qui se partagent *le midi* du Yun-Nan, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Grandeur que, pour leur conversion, nous *comptions* beaucoup sur un jeune indigène, envoyé au collége de Pinang en 1839, et qui, dès son entrée, donna les plus belles espérances. Cette année, cet élève est revenu au milieu des siens, revêtu du sacerdoce. Je l'accompagnais à son entrée dans son village : il a été reçu par ses compatriotes avec un enthousiasme inexprimable. Dès les premiers jours, il leur a parlé des *motifs de son absence* et de son retour. Dieu leur a *fait la grâce* de le comprendre, et en moins de quinze jours, presque tout son village natal avait adore le vrai Dieu et renoncé au culte des idoles. Nous travaillions depuis longtemps nous-mêmes à cette conversion des Lolo, mais nous avions toujours été accueillis avec une indifférence désolante, et aucun d'eux ne s'était montré *disposé à se faire* chrétien. En voyant cet effet de la grâce, je ne pouvais assez demander à Notre-Seigneur d'accorder le même bonheur aux autres tribus, et je prenais plus sincèrement que jamais la résolution de me consacrer, autant que ma position me le permettra, à l'œuvre du clergé indigène.

« Agréez, etc.

« Huot, *prêtre des Missions-Etrangères.* »

Lyon. — Impr. de J. B. Pélagaud.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.



[illegible] 1850. — N° [illegible]





À LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR, AU BUREAU D'ŒUVRE,
RUE DU PÉRAT, 6.

—

À PARIS,
AU BUREAU DE L'ŒUVRE,
RUE CASSETTE, 34.

Avec approbation [illegible]

AVIS.

Ceux d'entre les Souscripteurs qui n'auraient point encore soldé leur annuité sont instamment priés de la solder au plus tard le 31 décembre. MM. les Correspondants, de leur côté, voudront bien faire leur dernier versement au Conseil Central le 20 janvier au plus tard. MM. les Collecteurs de l'Œuvre sont invités aussi à faire circuler les Annales aussi promptement que possible, et à renvoyer au Correspondant principal du Diocèse, les cahiers qui seraient restés sans emploi.

ETAT DES MISSIONS

CONFIÉES

A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Ces missions sont au nombre de douze ; à savoir : deux en Europe, Tine et Syra dans l'Archipel, et Trébigne dans l'Herzegovine ; trois en Asie, la Chine, le Maduré et la Syrie ; deux en Afrique, l'Algérie et Madagascar ; cinq en Amérique, l'Amérique méridionale, la Jamaïque, les missions dépendantes du Missouri, les Montagnes-Rocheuses et le Canada.

TINE ET SYRA.

Sept Pères, deux Frères Coadjuteurs.

Les Pères employés dans ces îles y continuent leur modeste, mais utile ministère ; la connaissance du grec moderne qu'ils ont acquise, et dans laquelle quelques-uns même excellent, les mettra à même de profiter, pour étendre leur Apostolat, de la première ouverture favorable. L'édification que procure le zèle de ces mis-

sionnaires, s'accroît encore de leur extrême pauvreté. Leur maison a plutôt besoin d'être entièrement reconstruite que réparée ; et cependant ils ne se sont jamais plaints dans leurs lettres de l'incommodité de leur habitation, ni des privations de tout genre qu'ils ont à endurer.

TRÉBIGNE OU HERZÉGOVINE.

Huit Pères, trois Frères Coadjuteurs.

Dans le diocèse de Trébigne proprement dit, il n'y a en ce moment que cinq Pères et un Frère coadjuteur. Deux autres Pères et deux Frères sont employés dans le diocèse de Raguse ; un Père se trouve seul en ce moment à Durazzo.

Les stations du diocèse de Trébigne, occupées par les Pères Jésuites, sont Trébigne, Gradaz et Dubrave. Pendant plus des deux tiers de l'année, le missionnaire doit être en tournée pour visiter les habitations des catholiques, presque tous gardiens de troupeaux, disséminées au milieu des montagnes, et souvent fort éloignées du chef lieu de la paroisse. Il y fait le catéchisme, entend les confessions et fortifie par l'administration des sacrements ces chrétiens simples, qui se trouvent environnés de Mahométans auxquels ils sont soumis.

Les stations du diocèse de Raguse sont Topollo et Trapano ; elles ne diffèrent pas des précédentes, si ce n'est que le pays n'est pas sous la domination musulmane.

Dans la ville de Durazzo, on compte deux cents catholiques. Outre le soin de ces pauvres chrétiens qui depuis longtemps étaient sans secours spirituel, et de ceux que le commerce du port y attire, le Missionnaire a commencé à ouvrir une école pour les garçons.

CHINE.

Vingt-six Pères, quatre Scolastiques, cinq Frères Coadjuteurs.

Malgré le nombre consolant de religieux de la Compagnie déjà employés en Chine, cette mission n'a pas encore pris les développements qu'elle obtiendra plus tard. Les derniers renforts ont permis à Mgr Maresca et au Supérieur d'accorder à quelques missionnaires, déjà anciens, un peu de temps pour l'étude de la langue mandarine et des caractères chinois. Jusqu'ici, à cause de l'abandon complet où se trouvaient depuis longues années plusieurs districts, les Pères jésuites avaient dû se contenter d'apprendre à la hâte le dialecte du Kiang-Nan, pour être en état, bientôt après leur arrivée, d'entendre les confessions et de faire le catéchisme, souvent même ils étaient jetés au milieu des chrétientés avant de pouvoir se passer d'interprètes, et lorsque, aidés de la grâce, ils avaient triomphé des premières difficultés du dialecte, de manière à se faire entendre des gens du peuple, ils étaient néanmoins condamnés à ne pouvoir pas exercer leur ministère auprès des lettrés, faute de connaître la langue savante. Cet obstacle une fois levé, il sera permis à quelques Pères d'essayer de gagner à notre sainte religion des prosélytes dans les classes supérieures. Outre les quatre scolastiques qui étudient en même temps la théologie et la langue mandarine à Zikawei, quatre Pères aussi se livrent à ce dernier travail. — Le P. Alexandre Roze dirige toujours le séminaire de Wamdam; on a vu récemment en France un jeune élève de cet établissement qui se rendait à Naples pour y terminer ses études. Les autres missionnaires disséminés dans

différents districts s'y livrent avec zèle aux travaux accoutumés de l'Apostolat. Les aumônes de la Propagation de la Foi concourent, avec les dons des indigènes et des étrangers, à la construction de la cathédrale dont Mgr Besi a jeté les fondements à Chang-Hai, et que Mgr Maresca continue.

MADURÉ.

Quarante Pères, treize Scolastiques, six Frères Coadjuteurs.

Le Noviciat établi depuis quelques années dans cette mission commence à produire des fruits; les novices qui y ont fait leurs vœux avaient été fournis par le diocèse de Goa, ou envoyés d'Europe après avoir donné des preuves suffisantes de vocation et d'aptitude à l'apostolat des Indes. Il en est déjà sorti quatre Pères, actuellement occupés aux travaux de la mission et dont deux ont été ordonnés au Maduré, et cinq Scolastiques appliqués à la direction des études dans le collége de Négapatam. Depuis la fondation de cette maison, la mort a enlevé deux des plus jeunes novices, que leurs frères aiment à regarder comme des protecteurs qui les ont précédés au ciel.

On sait qu'au Maduré ce sont toujours les mêmes travaux, les mêmes vicissitudes de consolations et d'épreuves. C'est de la part des schismatiques que viennent les plus grands obstacles à l'accroissement de l'œuvre de Dieu. Les dernières lettres de Mgr Canoz nous apprennent que trois villages du Sud, entraînés par un chef qui était toujours resté attaché au schisme, s'étaient révoltés contre leurs missionnaires. Peut-être, à force de patience et de douceur, ceux-ci parviendront-ils à faire rentrer dans le devoir ces néophytes, pour la plupart

plus à plaindre qu'ils ne sont coupables; mais tant qu'un coup décisif n'atteindra pas les chefs à Goa, les prêtres catholiques seront sans cesse exposés à ces déplorables revers. Cette situation de l'Eglise primatiale des Indes est d'autant plus affligeante, qu'avec les habitudes de foi qui depuis trois siècles y sont enracinées, et que les familles Indo-portugaises conservent encore, il serait facile sous une bonne administration ecclésiastique d'y former de nombreux et de fervents missionnaires pour tous les Vicariats apostoliques de l'Inde. Les jeunes gens de Goa, qui sont entrés dans la Compagnie ces dernières années, ont jusqu'ici confirmé cette conjecture.

Le collége de Négapatam s'avance; ce sera un grand bienfait pour les enfants des familles étrangères et une nouvelle espérance pour la Religion. Celui des Tamoulers promet des fruits aussi précieux que celui des blancs; quelques vocations s'y sont déjà déclarées.

A Tutucurin, une belle église vient d'être terminée; ses dimensions ont dû être porportionnées au nombre des chrétiens, qui s'élèvent dans cette ville à trois mille cinq cents. Elle a la forme d'une croix latine, et trois nefs; mais elle n'est encore couverte que de feuilles de palmier, défense insuffisante contre la violence des vents d'ouest qui soufflent dans ces parages.

A la prière de Mgr Bettachini, Vicaire apostolique de Jaffna, Mgr Canoz a pu lui prêter quatre missionnaires, pour les îles situées entre le Maduré et Ceylan, et qui étaient privées entièrement de secours. Mgr Bettachini a divisé en trois districts principaux son Vicariat; il a confié la partie occidentale qui comprend Jaffna, aux Oblats de Marseille; la partie orientale aux prêtres séculiers; les îles aux Pères de la Compagnie. Si la divine Providence permet que la mission du

Maduré se constitue assez solidement pour avoir un Noviciat et une maison d'études pour les Scolastiques, elle pourra rendre plus tard aux autres Vicariats de l'Inde un service analogue à celui qu'elle a la consolation de prêter en ce moment au Vicariat de Jaffna.

ILE DE LA RÉUNION ET DE MADAGASCAR.

La principale espérance de cette mission est l'établissement de la RESSOURCE, fondé en faveur des jeunes Malgaches, et aussi pour offrir aux missionnaires fatigués par des fièvres opiniâtres un lieu de repos où ils puissent recouvrer leurs forces. On y compte déjà trente enfants de Madagascar; mais à peine ont-ils un logement capable de les contenir. Les cases qu'ils occupent actuellement, et qui leur ont servi jusqu'à ce jour de chapelle, de salles de classes et d'études, de réfectoire, de chambre à coucher, etc, outre l'immense inconvénient de n'offrir qu'un espace beaucoup trop restreint et insuffisant, se trouvent encore, malgré les réparations qu'on ne cesse d'y faire, dans un tel état de délabrement et de vétusté, qu'il y a lieu de craindre qu'au premier coup de vent tout cela ne finisse par crouler et par ensevelir les missionnaires et les enfants sous des ruines. La violence des ouragans qui règnent dans ces colonies donnent du fondement à ces appréhensions.

Pour intéresser encore plus nos Associés en faveur de cette œuvre, nous citerons un trait de ces jeunes Malgaches. Ils ne sont pas encore tous baptisés; les missionnaires leur font attendre et vivement désirer cette grâce, et ils employent tous leurs soins à leur en faire bien apprécier l'importance. Un jour que ces enfants étaient allés laver leur linge, l'un d'eux laissa

tomber dans l'eau et dans un endroit assez profond un morceau de savon. Il s'agissait de le repêcher et l'enfant allait plonger, lorsque tout-à-coup il se rappelle qu'il n'est pas encore chrétien. Alors il s'arrête, et s'adressant à un des camarades qui était déjà baptisé : « Toi qui es chrétien, lui dit-il, plonge ; tu « n'as rien à craindre, parce que si tu te noies, au « moins tu iras au ciel, mais moi non, puisque je ne « suis pas chrétien. »

SYRIE.

Treize Pères, quatre Frères Coadjuteurs.

Les établissements de cette mission se réduisent jusqu'à présent aux Résidences de Beyrouth et de Bickfaja, au collége de Ghazir et à la mission de Zahlé. Les élèves du collége de Ghazir continuent à donner beaucoup de consolation à leurs maîtres. A Zahlé, les écoles sont toujours florissantes et très-nombreuses. Celles de Bickfaja n'ont pas diminué; à Beyrouth le nombre des élèves a augmenté ; ils sont maintenant cent vingt, pour la plupart catholiques et de la nation maronite; il y a néanmoins parmi eux un certain nombre de Grecs schismatiques ou de Roum, ainsi qu'on les appelle dans le pays, qui reçoivent des Révérends Pères l'instruction littéraire. Ces points de contact avec les missionnaires dissipent, et chez eux, et chez leurs parents, bien des préjugés, et ne doivent pas être inutiles pour leur salut dans les vues de la Providence. Une congrégation de jeunes gens vient de se former à Beyrouth ; ils ne sont pas encore très-nombreux, mais plusieurs sont très-zélés, et font espérer que l'œuvre prospérera. Un des premiers buts de cette association était d'aider ses membres à passer saintement le dimanche ; ce pre-

mier but étant atteint, on a pu mettre quelques jeux à leur disposition. Le P. de Prunières, qui dirige cette œuvre, cherche les moyens de leur procurer une bibliothèque de bons livres, pour les préserver du danger que peut présenter pour eux la connaissance de nos langues européennes, et ne les laisser profiter que de leurs avantages.

ALGERIE.

Vingt-sept Pères, six Scolastiques, trente-six Frères Coadjuteurs, dont vingt-neuf se trouvent à Ben-Aknoum ou à Dely-Ibrahim succursale de cet établissement. Outre le ministère qu'exercent ces Religieux auprès des soldats dans les expéditions militaires et dans les hôpitaux, nous devons mentionner l'*Orphelinat* où deux cents enfants indigènes, privés de famille, ont été adoptés et sont élevés par la Religion, et le *Noviciat* qui a pour but la préparation immédiate des jeunes missionnaires destinés aux pays où l'arabe est la langue usuelle. Dans quelques années seulement, on pourra recueillir les fruits de cette institution; mais il est facile d'en apprécier déjà l'importance.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Soixante-deux Pères, vingt-huit Scolastiques, vingt-cinq Frères Coadjuteurs.

Les missions comprises sous ce nom forment deux divisions principales, dont chacune a un premier Supérieur qui dépend immédiatement du P. Provincial d'Espagne. La Nouvelle-Grenade forme une de ces divisions; les missions dites du Paraguay composent la seconde.

La division de la Nouvelle-Grenade a trente Pères,

vingt-un Scolastiques, seize Coadjuteurs; elle comprend les colléges-pensionnats de Santa-Fé de Bogota et de Médellin, le noviciat et le séminaire épiscopal de Popayan et la Résidence de Pasto.

Aux colléges de Santa-Fé et de Médellin, les externes sont nombreux; les pensionnaires de ces établissements atteignent le nombre que le local permet de recevoir. Le saint ministère est exercé avec fruit dans ces deux populeuses cités, autant que le permettent les soins que réclament les élèves. Plusieurs missions ont été données dans le pays et suivies des bénédictions accoutumées.

La Résidence de Pasto a surtout été établie en vue des missions indiennes. Elle se trouve néanmoins encore à trois ou quatre journées de distance de la vaste étendue de terrain (deux cents lieues environ), couverte en grande partie de marécages et de forêts, qui sert de retraite aux sauvages. — Lorsque la divine Providence en fournira les moyens, on établira plus près d'eux une autre Résidence; mais c'est déjà beaucoup pour les missionnaires, qui rapportent presque toujours la fièvre de leurs excursions dans ces terres incultes, où l'humidité de la nuit le dispute la plupart du temps à la chaleur accablante du jour, c'est déjà beaucoup pour eux de n'avoir pas un trajet d'un mois à faire, tout malades et tout languissants, avant de trouver une maison où ils puissent être soignés (1).

(1) Nous apprenons que toutes ces œuvres, colléges, séminaires et missions de la Nouvelle-Grenade, viennent d'être frappées par un décret du gouvernement qui bannit les RR. Pères Jésuites. Il aura donc suffi d'un arrêt inspiré par la haine pour enlever à la Religion ses apôtres, à la jeunesse ses guides, aux sauvages l'unique espoir de leur civilisation!



La mission unie du Paraguay a trente-trois Pères, sept Scolastiques et neuf Frères Coadjuteurs. Sur ce nombre, il y a dans le Brésil dix-huit Pères, sept Scolastiques et quatre Frères Coadjuteurs; à Montevideo quatre Pères et un Coadjuteur; dans la République de Bolivia huit Pères et un Coadjuteur; au Chili deux Pères et un Coadjuteur.

Sur tous ces points, des bénédictions vraiment étonnantes accompagnent constamment les missions données par les RR. Pères; elles sont toutes un triomphe de la grâce et de la miséricorde divine. L'œuvre des Indiens est dans ces différents pays l'objet des vœux les plus ardents de la Compagnie. Mais pour être continuée d'une manière durable, elle demande qu'il y ait auparavant des résidences ou des colléges bien établis. Elle a commencé avec succès au Brésil. C'est pour cette œuvre surtout, pour l'entretien des Scolastiques et les frais de traversée, que les secours de la Propagation de la Foi sont le plus nécessaires.

JAMAÏQUE.

Six Pères.

L'arrivée de deux nouveaux missionnaires a déjà permis de visiter toutes les semaines les stations voisines de Kingston. Dans le courant de l'année dernière, il y a eu dans cette seule ville et ses dépendances cent baptêmes d'adultes.

MISSIONS DÉPENDANT IMMÉDIATEMENT DE LA PROVINCE DU MISSOURI.

Six Pères et neuf Frères Coadjuteurs.

Ces missions, situées à l'est des Montagnes-Rocheuses,

sont celles des Osages et des Potowatomies. Ces dernières continuent à combler de joie et de consolation leurs missionnaires. L'école établie parmi les Osages marche bien, et les adultes donnent de grandes espérances. Toutefois leur proximité des frontières de l'Union et leur commerce habituel avec les blancs seront pour longtemps un obstacle à leur conversion.

MONTAGNES-ROCHEUSES.

Onze Pères et dix Frères Coadjuteurs.

Les craintes qu'on avait de voir ces missions troublées, dispersées peut-être, à l'occasion de la guerre déclarée aux sauvages, à la suite du meurtre commis par eux sur la personne d'un ministre protestant qui exerçait la médecine, ne se sont pas réalisées. On compte aux Montagnes-Rocheuses quatre stations principales : Sainte-Marie chez les Têtes-plates, le Sacré-Cœur chez les Cœurs d'Alênes, St-Ignace chez les Kalispels et St-François-Xavier à Wallamette. La direction de ces jeunes chrétientés absorbe les Pères qui s'y trouvent en ce moment, et ne leur permet pas de chercher à convertir en masse de nouvelles tribus, auxquelles ils ne pourraient donner les soins que réclament de nombreux Néophytes, sans négliger les missions déjà fondées et en compromettre l'existence. Ainsi celle de Sainte-Marie des Têtes-plates s'est vue, l'année dernière, à deux doigts de sa perte ; les blancs voulaient s'emparer des terres voisines ; leur complot fut déjoué par la vigilance du P. Mengarini, contre lequel ils cherchèrent à se venger par des calomnies. Un petit orphelinat établi chez les Cœurs d'Alênes promet beaucoup pour l'avenir religieux de ces Indiens.

CANADA.

Trente-un Pères, sept Scolastiques et vingt-un Frères Coadjuteurs.

Sur ce nombre d'apôtres les missions proprement dites occupent quinze Pères et dix Frères Coadjuteurs; elles sont toutes dans le Canada Supérieur. Ce sont celles de Sandwich ou de l'Assomption, dans laquelle il n'y a point de sauvages ou presque point, de Wilmot et de New-Germany formées en grande partie de colonies Allemandes, du Sault-Sainte-Marie, du St-Cœur dans l'île Walpool, de Ste-Croix dans l'île Manitouline, et de l'Immaculée-Conception sur le lac Supérieur. Ces quatre dernières sont principalement pour les Indiens; elles sont très-laborieuses, et, sans jeter d'éclat, elles produisent des fruits solides et bien précieux aux yeux du Seigneur. Mais le nombre des ouvriers qui les desservent est encore bien insuffisant. Ainsi le P. Hanipaux, qui se trouve dans l'île Manitouline avec le P. Nicolas Point, a, tant dans cette île que sur le continent, plus de vingt postes ou villages à visiter. Quelques-unes de ces stations qui renferment de cinquante à cent néophytes, sont à une trentaine de lieues de Sainte-Croix; de là ce Père, quoique robuste et très-actif, s'estime heureux quand il a pu, une fois par année, accorder quelques jours à plusieurs de ces postes.

Le Sault-Sainte-Marie dessert une station de sauvages qui en est éloignée d'environ quatre-vingts lieues. L'Immaculée-Conception a plusieurs postes à quarante, cinquante, soixante milles de distance. A la fatigue des excursions se joignent d'autres épreuves bien pénibles au cœur des missionnaires. Dans une nuit du mois de mars dernier où le P. Du Ranquet était absent,

l'église et le presbytère furent incendiés ; rien ne fut sauvé des flammes ; l'opinion commune attribue l'incendie à la haine de quelques chefs infidèles, attisée encore par l'esprit de secte.

Nous terminons ce rapide exposé des travaux apostoliques de la Compagnie de Jésus par un fait auquel nous serions trop heureux d'applaudir, s'il ne renfermait pas pour nos contrées une perte et un reproche. « Dans « la seule année dernière, écrit le R. Père Général des « Jésuites, plus de cent trente de mes Religieux ont quit- « té l'Europe pour aller renforcer les missions. Les se- « cours de la Propagation de la Foi ont puissamment « contribué à ce que ce nombre fût si considérable. Il « semble que la divine Providence veuille réserver « cette Œuvre miraculeuse et si éminemment catholi- « que la gloire d'avoir créé, ou rétabli, ou sauvé du « moins, toutes les missions actuellement existantes « sur la surface de la terre. »

MISSIONS

DE MADAGASCAR.

Lettre du R. P. Neyraguet, Jésuite, à un Père de la Compagnie de Jésus.

Nossi-bé, le 10 août 1849.

« Mon Révérend Père,

« Il y aura bientôt cinq ans que la Mission de Madagascar, qui commençait à s'établir sur la côte ouest de cette île à Saint-Augustin, se vit, par l'imprudence et la malice des hommes, anéantie dans ses fondements, sans espoir aucun de se relever prochainement de ses ruines. Dans cette situation fâcheuse, M. Dalmond, préfet apostolique de Madagascar, mort depuis deux ans à Sainte-Marie, homme si connu par son zèle pour la conversion des Malgaches, dirigea les pas des Missionnaires de la baie de St-Augustin vers l'île de Nossi-bé, où abordaient tous les jours de nouveaux transfuges Sakalaves et Betsimisaras, fuyant le

fer homicide des Hovas qui s'emparaient de leur patrie. En peu de temps, grâces aux secours de la Propagation de la Foi, l'on vit s'élever dans cette île trois établissements principaux : le premier à Hell-ville, le second à Tafondro et le troisième à Fasseighé, comprenant chacun un presbytère, une église et une école. Malgré les fatigues de l'acclimatation et les accès presque incessants de la fièvre, malgré les difficultés de la langue malgache, les nouveaux missionnaires annoncèrent la bonne nouvelle à ces diverses tribus; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que d'autres pensées préoccupaient l'esprit de ces populations. Le désir de rentrer dans leur patrie, à l'aide d'une expédition française qui doit les y introduire, remplit exclusivement leur cœur, et fait l'objet de toutes leurs espérances. C'est au milieu de cette agitation des esprits, que M. Webber, nommé par intérim provicaire apostolique de Madagascar, jugea opportun de visiter la côte ouest de la Grande Terre, encore presque entièrement indépendante de l'empire des Hovas. Il lui fallait un compagnon. La maison de Tafondro jeta les yeux sur moi et me désigna pour accompagner M. le provicaire apostolique dans sa visite pastorale. J'acceptai d'autant plus volontiers cette mission, que depuis longtemps je désirais voir de près un peuple dont on racontait tant de bien. D'ailleurs, j'avais la certitude que le poste que j'occupais à Nossi-fali serait rempli par un confrère, et que ma paroisse ne souffrirait pas de mon absence. Un navire, prêt à faire voile pour les parages du Ménabé, nous mit à même d'exécuter sans délai notre résolution.

« Ce fut le 29 novembre que nous appareillâmes, et que nous sortîmes du port de Nossi-bé. Le bâtiment qui nous portait, appelé *Léocadie*, était commandé par un français, M. Giroud; nous lui devons le sentiment

de la plus vive reconnaissance, pour les prévenances et honnêtetés dont nous avons été l'objet pendant tout le cours de notre voyage. Il devait, avant de se rendre dans le sud de Madagascar, passer par Mayotte, où l'appelaient les affaires de son commerce. Force nous fut donc de le suivre dans ce détour, court, à la vérité, mais trop long pour nous, impatients de visiter les nouvelles terres du Ménabé. Il faut le dire *cependant*, dans ces contrées lointaines, le plaisir de revoir un confrère et d'embrasser un ami, dédommage bien des fatigues qu'on a à supporter dans le voyage. Le P. Cotain est curé de Mayotte; il habite sur le rocher de Zaoudzi, îlot séparé de la grande terre de Mayotte, et destiné, par les fortifications qu'on doit y faire, à devenir le Gibraltar de la mer des Indes. Pendant huit jours nous y avons été témoins des efforts du génie et de la puissance de l'art. Quelle diversité de travaux! Voyez-vous, sur le flanc de la montagne, cette nombreuse compagnie de mineurs qui ébranlent jusqu'aux fondements de l'île, et font voler en éclats d'énormes quartiers de roche qui se précipitent dans la plaine. Là, des compagnies de maçons coupent et taillent ces blocs et donnent à la pierre la forme voulue. Plus loin, vous entendez le bruit du marteau qui résonne sur l'enclume, ou le cri du fer qui frémit sous la lime de l'habile serrurier.

« Partout, dans les chemins, vous ne trouvez que des tas de pierres, de chaux et de sable. Que vous dirai-je? c'est le chaos qui se débrouille; c'est une île dans l'enfantement d'une ville et de ses fortifications. C'est au milieu de ces diverses tribus d'Arabes, de Sakalaves et d'Indiens, que réside le P. Cotain, plus heureux, dit-il, de l'accomplissement de la volonté divine sur lui, que des succès qu'il obtient au milieu de ces po-

pulations. Cette île a le bonheur de posséder un établissement de Sœurs de St.-Joseph, destinées au soulagement des malades et à l'instruction des enfants. Après ces quelques jours de repos, nous embrassons le P. Cotain qui nous avait accompagnés jusque sur le rivage, et le 8 décembre nous faisons route pour le Ménabé.

« Ce royaume, situé sur le bord de la mer, entre le 17° et 21° de latitude Sud, est borné au Nord par le royaume de l'Ambougon, et au Sud par celui de Feregné; il a environ cent lieues de long sur quinze ou vingt de large. Il n'offre, sur toute la côte, aucun abri sûr pour des navires; aussi ces contrées sont-elles restées jusqu'à ce jour inexplorées par les Européens, et peut-être le seraient-elles encore, si les Hovas n'avaient fermé les ports de la côte orientale au commerce des blancs. Cependant une maison de commerce de Bourbon est parvenue à y établir trois postes, où elle traite par ses agents avec les naturels du pays. Le navire qui nous portait devait visiter successivement ces trois stations, et séjourner dans chacune l'espace de quelques jours. Après une navigation pleine d'orages, nous mouillons enfin devant le village de Tsimanan-Rafozan, où se trouvait le premier comptoir. Ici commencent des peines et des soucis d'un autre genre. Il faut, pour les connaître, vous donner une idée du caractère Sakalave.

« Le Sakalave n'est pas méchant par caractère, il n'est cruel que par circonstance; c'est le seul défaut, au reste, dont je le crois exempt : car il possède énergiquement tous les autres. Fainéant, il dort la nuit et repose le jour; cupide, il désire posséder tout ce qui flatte sa vue, et il le demande sans honte : depuis le roi, jusqu'au dernier de ses sujets, tout ce peuple est mendiant, et mendiant jusqu'à l'importunité. Cédez-

vous à ses instances, et lui accordez-vous l'objet de ses convoitises? n'attendez pas de lui un sentiment de reconnaissance; il semble que tout ce qu'on lui donne lui est dû. Mais un vice chez le Sakalave qui les domine tous, un vice qui règne dans tous les rangs et dans tous les âges, c'est l'immoralité. Elle règne dans l'intérieur des terres comme sur la côte; avec cette différence cependant, que sur le rivage ce vice, sous le vernis d'une civilisation commencée, sait déguiser sa laideur, tandis que dans l'intérieur de l'île, il se montre dans sa nudité, et marche sans honte comme sans retenue. Aussi n'y a-t-il sous la case Malgache point de supériorité paternelle, point de piété filiale, en un mot point d'esprit de famille. Sauf quelques exceptions, qui sont assez rares, tel est le caractère du Sakalave. Vous en jugerez vous-même par la suite de cette narration.

« Nous étions arrivés le matin à Tsimanan-Rafozan, et à peine avions-nous mouillé, que le chef du village s'empresse de nous expédier une pirogue, pour reconnaître le navire, s'informer de la nature de sa cargaison, du nombre et de la qualité des passagers. L'envoyé, satisfait de nos réponses, et plus encore des petits présents qu'il a reçus, s'en retourne au village. Cependant nous nous disposons, M. Webber et moi, à le suivre de près, pour faire connaître, par nous-mêmes, aux naturels l'objet de notre mission.

« Nous avions à peine pris terre, que le chef du village, instruit par son envoyé de notre prochain débarquement, s'était hâté d'assembler son conseil sous un grand hangar, lieu des délibérations publiques. Tout Sakalave a droit de s'y trouver et d'y émettre son opinion. Notre arrivée avait excité la curiosité générale, et la réunion était nombreuse. Nous sommes donc in-

troduits au milieu de cette assemblée. Tous les assistants étaient armés de fusils ou de zagaies; nous seuls étions sans armes; toutefois, montrant à leurs yeux une confiance entière, nous prenons place au milieu de l'assemblée, et assis à terre, sur le sable, nous faisons connaître le motif de notre voyage.

« Nous ne sommes pas des marchands, dit M. le provicaire apostolique, et nous ne venons pas faire le commerce parmi vous. Nous sommes des voyageurs partis du nord de la Grande Terre pour offrir nos hommages au roi de Ménabé. La confiance dont nous jouissons auprès des rois du nord de Madagascar, nous fait espérer de trouver un accueil favorable auprès de votre prince. Notre profession est d'instruire les hommes, de leur révéler l'art de la lecture et de l'écriture, c'est-à-dire, la grande science de parler aux yeux comme l'on parle aux oreilles; et surtout de donner à l'homme la connaissance de ses destinées futures. L'enseignement de toutes ces sciences, ajouta-t-il, nous a valu l'amitié des princes Sakalaves du Nord, et nous espérons par elles n'être pas indignes de celle des princes Sakalaves du Sud.

« C'est bien, répliqua le chef; mais savez-vous qu'on ne peut se présentér devant le roi sans avoir des cadeaux à lui offrir? il en faut aussi pour ses officiers. — Je le sais, reprit M. Webber; aussi apportons-nous des présents pour le prince et sa cour; ils sont encore à bord du navire où j'irai les chercher, lorsque vous nous aurez préparé des embarcations pour nous conduire au Lapa. » C'est la demeure royale, placée à dix lieues dans l'intérieur des terres; on s'y rend en remontant en pirogue le cours de la rivière appelée *Tsizi-bouaji*.

« Soit par lenteur de caractère, soit plutôt par cupidité, nos embarcations n'étaient jamais prêtes; et les brasses de toile données au chef n'ayant pu lui faire ac-

tiver le service, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que le Sakalave voulait exploiter notre inexpérience dans ces nouveaux parages. Désespérant alors de voir le roi par ce moyen, nous retournons au navire, dans le dessein d'attendre des circonstances plus heureuses. Dans cet intervalle nous apprenons que Iariari, parent et premier ministre du roi de Ménabé, doit se rendre, sous peu de jours, à Tsimanan-Rafozan, pour y prendre connaissance d'un assassinat commis dans un village voisin. Dès lors nous nous tînmes prêts à saisir cette occasion de nous faire présenter à Sa Majesté. Le jour suivant, Iariari arrive au village et nous fait appeler pour nous donner audience. Aussitôt nous nous rendons près de lui, en grande tenue, sous le hangar où se trouvait, outre les Sakalaves des environs, la suite nombreuse du ministre du roi. « Je suis déjà instruit, nous dit-il, du motif de votre voyage, je suis content de vos dispositions, et vos désirs seront satisfaits. Préparez-vous à partir demain. Je vous conduirai moi-même et vous présenterai au roi. » Nous nous retirons donc enchantés de l'accueil d'Iariari, et de ses bonnes dispositions pour ceux qui enseignent la science de la lecture.

« Il était déjà nuit, lorsqu'un envoyé du ministre vint à la case nous demander les présents que nous voulions faire au roi, afin de s'assurer qu'ils étaient dignes de la Majesté royale. Dans l'intervalle écoulé depuis la première audience, les chefs du village avaient persuadé au ministre que nous n'avions rien à offrir, et l'avaient déterminé à cette marque de défiance à notre égard. Nous revenons donc au conseil, et pour faire disparaître tout soupçon de supercherie : « Voilà, dit M. Webber, des bracelets qui sont presque d'or, ils sont destinés au prince. J'apporte aussi, pour ses enfants,

deux riches robes, confectionnées pour des Majestés royales. Pour toi, qui aime la musique, je te donne mon accordéon, et comme expression de mon amitié, voici un gage que tu ne récuseras pas. » En même temps, il lui passe au poignet deux brillants bracelets de crysokal. Confus de ses défiances et de nos générosités, le ministre multipliait sans cesse ses inclinations de tête, en signe de sa satisfaction. . .

« On se retire contents de part et d'autre, et la nuit s'avançant, il était temps de prendre quelque repos. Le sommeil fut léger et devait l'être pour bien des raisons. Des milliers de moustiques faisaient une horrible symphonie autour de nos oreilles. Cependant, roulés dans une couverture, nous nous défendions de notre mieux contre les piqûres de ces impitoyables insectes, lorsque un troisième envoyé vint au milieu de la nuit crier à la porte de la case que les blancs ne partiraient pas, parce que les chefs ne jugeaient pas leurs présents assez considérables. Comme cette voix n'avait rien d'officiel, nous n'y répondons que par un profond silence. Dès l'aube du jour, nous nous rendons à la case du ministre, et nous demandons à lui parler. « Qu'est-il donc arrivé, lui disons-nous, depuis notre dernière entrevue, pour te faire changer si subitement de dispositions à notre égard? Mais des blancs ne sont pas des enfants, pour que sans motif ils se voient joués par le premier ministre du roi de Ménabé? — Ce n'est pas ma pensée, dit le ministre, ce ne sont pas là les sentiments de mon cœur : non; je ne reviens pas sur ma parole, je ne suis pour rien dans ces nouvelles exigences, c'est l'œuvre de mes chefs subalternes. » En même temps il les appelle auprès de lui, et prenant devant eux notre défense, il désapprouve leur conduite intéressée, se plaint de leurs obsessions mendiantes, et

leur ordonne de tenir prêtes les embarcations pour partir au premier signal.

« Cette fois, la sentence est sans appel. Après un sobre repas où le ministre ne refusa pas de prendre sa part, Iariari se charge dans sa pirogue d'une partie de nos provisions, le reste est placé dans la nôtre. Suivent ensuite quatre ou cinq canots que remplissent les divers chefs et officiers du ministre. A l'aide d'une forte brise qui vient du large, nous remontons aisément le cours rapide du fleuve.

« Il n'offre rien de remarquable dans ses détours. Tantôt roulant ses flots au travers de vastes forêts, tantôt serpentant au milieu de plaines couvertes de verdure, il nourrit sur ses bords des troupes nombreuses de canards sauvages, et dans son sein il recèle de monstrueux crocodiles. Après cinq heures de navigation, nous arrivons au port. On tire les pirogues sur le rivage. Les paquets et les provisions sont répartis entre tous les membres du cortége, et quittant la direction de la rivière, la caravane, à pied, lourdement chargée de balots de tout genre, prend la route de la demeure royale, située dans les terres, à deux lieues de distance. Ici j'eus lieu de remarquer combien le noir marche vite, et surtout lorsqu'il y a quelque temps qu'il n'a point pris de nourriture. C'est tout l'opposé du blanc. Aussi, nous trouvant dans des conditions contraires, M. le provicaire et moi, nous suivions avec peine, affamés, faibles et haletants de soif. Nous touchons enfin au séjour royal. Le village n'offre rien qui trahisse la dignité de celui qui le gouverne.

« Le chef du village, proche parent du roi, nous reçoit sur un tapis de sable, et nous présente à boire dans une calebasse de l'eau en abondance. Cependant on instruit le roi de notre arrivée. Bientôt la sœur du

prince vient nous complimenter de sa part, et demander nos présents pour les montrer au roi, avant d'être admis en sa présence. Comparativement aux cadeaux qu'il reçoit des autres visiteurs, les nôtres n'en méritaient pas le nom. Nonobstant ils furent agréés de sa Majesté; sans doute qu'il eut égard à l'ignorance où nous étions des exigences du pays. On nous les rapporta pour les offrir nous-mêmes, et voici comment cela se fit. On plaça les deux robes de soie dans une belle corbeille, destinée à cet usage. Quelques mouchoirs de couleur sont développés et pendent suspendus sur les bords. Un riche bracelet, brillant de pierreries, occupe dans la corbeille la place d'honneur. Enfin des officiers du palais s'arment de quelques bouteilles de vin. La corbeille ouvre la marche, portée au-dessus de leur tête par deux esclaves. Nous suivons nos présents, et toute la caravane défile à pas lents, l'un derrière l'autre et après nous. Nous nous dirigeons ainsi vers la case du roi. Il nous attendait hors de son enclos, assis sous un grand tamarinier. Il avait deux officiers à ses côtés, armés de zagaies et de fusils. Un esclave derrière lui tenait un parasol étendu sur sa tête; un autre gardait entre ses mains sa pipe et sa boîte à tabac, enfin un troisième, et sans contredit le plus occupé, avait un verre d'une main et de l'autre un grand flacon rempli d'arac, prêt à lui verser à boire au moindre signe de sa volonté. Ce prince fait un usage trop fréquent de liqueurs fortes, il a rarement l'esprit lucide, ce qui lui donne un air silencieux, niais et hebêté. Il essaya d'articuler quelques mots qu'il ne comprenait pas et qui furent moins compris encore de l'auditoire. Cependant Iariari, son premier ministre, qui nous présentait, lui fit connaître le but de notre voyage. Le roi n'était pas en état de répondre, les vapeurs de

l'arac lui avaient troublé le cerveau; du moins elles ne lui permettaient pas de mettre de la suite dans ses idées. Comme il fallait, avant de se retirer, accomplir le cérémonial, on apporte aux pieds du roi la corbeille où se trouvaient les étoffes. Un esclave y verse un peu d'eau, et l'on fait boire les gouttes qui en découlent au petit domestique qui était à notre service. On débouche ensuite une bouteille de vin, on en verse dans un verre, et on le présente à M. Webber, sans doute pour en éprouver le premier la vertu. Puis on en remplit une grande calebasse, qui se vide à mesure qu'elle fait le tour de l'assistance. Cela fait, le roi veut aussi nous offrir de l'arac à boire; nous en prîmes quelques gouttes. Mais revenant à la charge, il en remplit un verre, me le présente et me presse de le boire. Je ne voulais pas lui désobeir, car il est facile à s'irriter; je ne voulais pas non plus m'indisposer; que faire? Après avoir fait semblant de boire à longs traits, je profite d'un moment où les yeux du roi étaient distraits, et je passe le verre à un des officiers, assis derrière moi, qui trouva sans doute qu'il n'y en avait pas trop pour lui. Comme notre présence avait suspendu le cours de ses fréquentes libations, les idées du roi commençaient à s'éclaircir, et sa langue à devenir plus libre. Il nous invita donc à passer dans son enclos pour nous donner audience sous son lapa, espèce de Belvédère, au toit de chaume, élégamment construit et porté sur quatre colonnes; c'est là que le roi fait monter à côté de lui les personnes qu'il veut honorer. Le prince tenait à nous y montrer un orgue à manivelle dont lui avait fait présent la maison de commerce de Bourbon qui fait la traite dans son royaume.

« A peine sommes-nous assis sous le lapa, que le roi, entr'ouvrant le buffet de l'orgue, se met à faire

tourner le cylindre. Bientôt fatigué, il cède la manivelle à M. Webber. Celui-ci passe en revue tout le répertoire. Il était déjà las, lorsque le roi lui ordonne de recommencer la série des airs, faisant répéter plusieurs fois ceux dont la mesure plus marquée lui permettait d'accompagner le chant de la voix et du geste. Le pauvre Missionnaire n'en pouvait plus ; la sueur ruisselait sur sa figure. Voulait-il respirer un instant? le roi, d'un ton irrité, lui disait brutalement : Jouez, jouez encore. Plusieurs fois je m'étais offert inutilement au provicaire pour le remplacer, lorsque le voyant à bout de forces, je m'empare tout-à-coup de la manivelle, et je me mets à tourner à tour de bras. J'avais remarqué que M. Webber, en habile musicien, observant scrupuleusement la mesure, donnait aux airs quelque chose de nouveau pour le prince, qui captivait ses oreilles. Quelquefois le talent est nuisible. Je crus donc, pour en finir plus tôt, devoir suivre une marche différente ; et loin de conserver aux airs leur mouvement et leur mesure, je m'étudiai à brusquer l'un et à manquer l'autre ; aussi le roi fut bientôt dégoûté de mon jeu, et arrêtant mon bras : C'est assez, dit-il, c'est assez. En effet, c'en était assez pour lui et trop pour nous. Parfois, au milieu de quelques chants tout brûlants de patriotisme ou de courage, le prince s'animait, s'enflammait, et tirant son poignard, il le brandissait sur nos têtes, ou le dirigeait vers nos poitrines. Alors ses officiers, assis autour du lapa, le rappelaient à son devoir, et lui représentaient l'incivilité de sa conduite. Le monarque, obéissant, rengainait son poignard, pour le tirer encore, à la première impression vive qu'il éprouvait. Ces traits peuvent vous donner la mesure de l'homme. Jugez si, dans ces circonstances, la musique pouvait avoir des attraits pour nos oreilles. Nous

étions accablés de la fatigue du voyage, et la faim nous dévorait.

« Prenant donc congé du roi, nous allons nous installer dans la demeure que le chef du village tient en réserve pour les voyageurs. C'était la première fois que nous logions dans une case malgache. Elles sont ici comme dans tout Madagascar, petites, basses et étroites. On y entre presque en rampant sur ses mains, et dedans, même au centre, à peine peut-on se tenir debout. Une petite enceinte de huit pieds de long, sur six ou sept de large, renferme quelquefois une nombreuse famille. Ce même appartement sert tout à la fois de cuisine, de réfectoire, de chambre à coucher, et résume toutes les dépendances de nos maisons de France. C'est dans une de ces cases, que nous nous retirâmes, après avoir pris un peu de riz simplement cuit à l'eau. Là, dans un coin de la cabane, s'élevaient, à un pied de terre, quelques barres de bois croisées ensemble, le tout porté sur quatre piquets. C'était le lit qui nous tendait les bras; et que le sommeil y eût été bon, si les moustiques nous avaient permis d'en goûter les douceurs!

« Le lendemain matin, le roi à qui la nuit avait fait retrouver ses esprits et le calme de son âme, nous rappela sous son lapa pour converser avec nous; il s'intéressa au motif de notre voyage, nous traita avec bonté, et finit par nous faire servir à déjeûner. Les rois sakalaves ont en général plus de mauvaises qualités que de bonnes. Ils sont, comme leurs sujets, cupides, ingrats, paresseux, voluptueux et perfides. Aussi, ne peut-on compter ni sur leur parole, ni sur leurs promesses, surtout lorsqu'ils sont sous l'influence des Arabes. Telle est la condition du roi de Ménabé. Quelle garantie peut-il offrir à l'établissement d'une mission

dans ses Etats? Il la demande; mais qui connaît ses motifs? Si c'est par intérêt qu'il nous appelle, ne peut-il pas plus tard nous sacrifier à la haine que l'enfer ne manquera pas de lui inspirer? Un roi, dont le moral demeure presque toujours abruti par les liqueurs fortes, ne peut-il pas, même sans le vouloir, nous immoler au ressentiment des ennemis de la religion?

« Cependant ce prince, sachant que nous devions repartir sans délai et accompagner son premier ministre à Ambika, lieu de sa demeure, nous permit de regagner nos compagnons de voyage. Nous nous dirigeons avec Iariari vers le fleuve où nous attendaient les pirogues. Nous devions encore remonter le cours de la rivière pendant cinq heures, avant d'entrer dans ses Etats. Ce prince, d'une humeur joviale et spirituelle, a vu de près les Européens à Bourbon; il les aime, il les estime. Il a du jugement, plus que n'en comporte la race noire; habile dans la discussion des affaires, il est chargé par le roi du gouvernement du pays, tandis que, s'endormant sur le trône, Ravinángo se contente de l'honneur de régner. Pendant la route, ce prince exerçait son adresse au fusil, à tirer sur des caïmans qu'il voyait étendus le long du fleuve, endormis sur le sable.

« Le village d'Iariari est comme celui du roi dans les terres et d'un accès bien plus difficile encore. Nous dûmes, pour nous y rendre, charger tous nos bagages sur les têtes de la caravane, passer au travers des bois et de vastes prairies inondées, où plus d'une fois nous avons eu l'eau jusqu'à la ceinture. Enfin, après trois heures d'une marche pénible, nous arrivons à l'entrée de la forêt au milieu de laquelle se trouve le hameau. Iariari veut faire ici un coup de theâtre. Ayant fait serrer les rangs à la nombreuse caravane, il nous place

avec lui les derniers de la file; puis, prenant l'accordéon que lui avait donné M. Webber, il tiraille en tout sens ce pauvre instrument, et fait retentir le bois d'une harmonie nouvelle. A ce bruit, hommes et femmes sortent de leurs cases, et nous accompagnent jusques à la place publique. Là, le prince fait apporter un tapis de jonc et nous invite à prendre place à côté de lui; puis faisant signe à son peuple de s'asseoir, il lui expose le motif de la visite des nouveaux voyageurs. Après son discours, nous nous levons, et le peuple congédié, le prince nous introduit dans son enclos, où pour nous donner une grande marque de sa confiance, il nous fait passer dans l'appartement de ses femmes. Elles étaient assises à terre, superbement vêtues, et au nombre de cinq. Un immense tulle, richement brodé, les voilait de la tête jusqu'aux pieds. Elles échangèrent quelques paroles avec le prince, après quoi nous sortîmes de l'enclos, pour aller nous installer dans la case qu'on nous avait préparée. Depuis longtemps Iariari nourrissait dans son cœur un violent désir d'apprendre à lire, et il n'avait encore trouvé aucun blanc qui eût le temps ou la patience de lui en donner les premiers principes. Aussi, le lendemain de notre arrivée, dès la pointe du jour, n'eut-il rien de plus pressé que de mettre à contribution les loisirs de M. Webber. La journée entière s'était passée dans cet exercice si agréable au prince, lorsque, sur le soir du même jour, arrivent deux envoyés de Ravinango, avec ordre de nous ramener tous les deux auprès du roi. Nous nous regardons tous surpris de ce contre-temps, nous demandons aux messagers le motif de ce rappel; ils ne peuvent nous satisfaire. Alors Iariari, s'approchant de moi, me dit à l'oreille : C'est un effet de l'ivresse. Cependant M. Webber, pour ne pas compromettre l'avenir de la

mission, se résolut à suivre seul les envoyés, tandis que je le remplacerais auprès du prince, et que je continuerais à lui donner des leçons de lecture. Il était cinq heures du soir; M. le provicaire devait traverser des pays fangeux et inondés, suivre au milieu des ténèbres ses guides à travers les bois et les forêts. Sa fatigue fut extrême, et la nuit fut si obscure, qu'il dut s'attacher à la main et aux vêtements de son guide pour ne pas perdre la route. Aussi, à peine fut-il arrivé le lendemain au village royal, qu'il fut pris successivement de trois accès de fièvre tels, qu'il n'en avait jamais éprouvé de si violents; et pour comble d'épreuve le roi qui aurait dû l'attendre, s'il eût été homme d'honneur, venait de partir, pour aller visiter, à une dixaine de lieues de là, un coutre arabe qui venait d'aborder sur les côtes de son royaume. M. Webber revint donc me rejoindre malgré sa fatigue, et le jour suivant nous étions en route pour notre retour à Tsimanan-Rafozan.

« Nous n'avons eu qu'à nous féliciter des procédés et des attentions d'Iariari, pendant tout le temps que nous avons séjourné dans son village. Il désire ardemment que nous revenions chez lui, pour apprendre la lecture aux enfants, et faire connaître à son peuple la loi de Dieu. Ses dispositions sont bien meilleures que celles de son parent Ravinango; mais qui peut nous assurer qu'elles ne se démentiraient pas, si le roi venait un jour à se déclarer notre ennemi? Il voulut, avant notre départ, nous montrer son trésor; c'est un immense troupeau de bœufs. Il en tua un en l'honneur de notre visite. C'est à Madagascar la plus grande marque d'affection et de respect que les rois puissent donner à leurs hôtes. Comme le fleuve de Tsizi-bounji a un cours rapide, et que les pirogues, rapides comme la flèche,

volent à sa surface, nous fûmes rendus dans quelques heures à Tsimanan-Rafozan, que nous avions quitté depuis une dixaine de jours.

« Nous avions visité deux provinces du royaume de Ménabé, avec leurs chefs respectifs, et il nous restait encore le pays de Manemboule et celui des Antsansas à explorer. Mahinti-rano, village sakalave situé sur la côte à 30 lieues au nord de Tsimanan-Rafozan, nous parut le point le plus favorable pour rayonner de là dans ces deux provinces. Nous nous embarquâmes donc sur le navire qui nous attendait pour partir, et, après quelques jours de repos passés à Mahinti-rano, nous nous disposâmes à descendre dans le Manemboule. Nous nous remettons donc en mer, sur une pirogue, frêle embarcation dans laquelle on a fréquemment l'occasion de recommander son âme à Dieu. Deux Sakalaves conduisaient la nacelle, et parce que la distance n'est que de 15 lieues, trajet que l'on peut faire en quelques heures par un bon vent, nous ne prîmes des provisions que pour un seul jour. Malheureusement pour nous, notre navigation en dura quatre, pendant lesquels nous eûmes constamment vent debout. Tous les matins, l'océan étant paisible, nous avancions à force de rames; mais le soir, à deux heures après-midi, la mer devenait grosse, et nous étions obligés de regagner la terre. Là, sur le rivage, à l'aide de la voile de la pirogue, on dressait la tente pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, et la nuit arrivée, l'on se couchait sur le sable pour y prendre quelque repos. Voilà la vie du missionnaire de Madagascar, lorsqu'il voyage sur les côtes désertes de cette île. La nuit du premier jour, nous dormions tranquillement à la fraîcheur du ciel, lorsque voici venir un de ces orages si communs entre les tropiques dans la saison des pluies; des tor-

rents d'eau se précipitent sur nous ; que faire ? où se mettre à l'abri ? pas de retraite. Habits, provisions, tout est mouillé, tout est transpercé par les eaux. Le meilleur parti à prendre dans ces circonstances, c'est de chanter : *Benedicite, omnis imber et ros, Domino*... L'orage passé, on allume un vaste foyer et l'on se sèche de son mieux, avec la confiance que les ardeurs du soleil du jour suivant achèveront l'œuvre imparfaite des feux de la nuit. Le second jour de notre navigation fut en tout semblable au premier, avec cette différence que nous n'avions plus de vivres, ni pour nous, ni pour nos matelots. Seuls sur un rivage désert, retenus par les vents, loin de toute habitation humaine, et n'ayant rien pris de tout le jour, nous commencions à éprouver avec la faim les effets de la sainte pauvreté, lorsqu'un de nos matelots, à l'œil clair-voyant, aperçut au large une pirogue, qui, comme nous, forcée par la mer de relâcher, se dirigeait vers le rivage.

« Les Sakalaves ont l'habitude de ces mers ; aussi lorsqu'ils voyagent, sont-ils fournis de vivres, et parés contre les chances d'une longue navigation. En effet, cette pirogue avait des provisions de riz, de manioc, et de maïs. Nous accourons sur le rivage, et nos matelots s'empressent de prêter leurs secours, pour mettre la pirogue à sec. Nos provisions achetées, nous allumons un grand feu, nous faisons cuire une marmite de riz, et nous bénissons le Seigneur des soins de sa divine providence. Cependant la nuit arrive, chacun se couche sous le magnifique pavillon des cieux, et s'endort sur le sable du rivage. Telle a été notre manière de voyager sur toute la côte ouest de Madagascar.

« Nous étions arrivés à l'embouchure du Manemboule, et nous nous disposions à remonter le cours de cette grande rivière, lorsque nous fîmes l'heureuse ren-

contre d'un chef qui devait suivre la même route que nous. Il nous avait connus chez Ravinango, et sachant l'accueil que nous avions reçu du roi, il se crut honoré de nous présenter aux divers princes qui sont fixés sur le bord du fleuve. Cette manière de voyager, avec un chef pour sauf-conduit, nous a été d'une grande utilité, soit pour ne pas éveiller des soupçons, soit pour nous frayer un accès favorable. Aussi, partout sur notre passage, les chefs nous parlaient à cœur ouvert, et nous traitaient avec bonté. « Comment, di-
« saient-ils, pourrions-nous ne pas accueillir des blancs
« que le roi a si bien reçus ? Nous voulons tout ce que
« veut le roi ; et s'il les admet dans son royaume,
« nous sommes prêts à les admettre dans nos villages. »

« Pendant notre retour à Mahinti-rano, fatigués d'avoir encore vent contraire, nous abandonnâmes notre pirogue aux matelots pour achever la route à pied.

« Voilà, mon Révérend Père, l'histoire de mon voyage dans le Ménabé. Je regrette que cette exploration n'ait pas été faite par le Supérieur de la mission, à qui il appartient de voir par lui-même, d'apprécier et de décider.

« Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, en union desquels,

« Je suis, mon Révérend Père, votre tout dévoué fils en Jésus-Christ,

« Neyraguet, *Miss. apost.* »

MISSIONS DE LA CHINE.

Lettre de M. Guillemin, Missionnaire Apostolique de la Société des Missions-Etrangères, à sa mère.

Canton, le 12 février 1850, fête de Ste Eulalie, et premier jour de l'année chinoise.

« MA BIEN CHÈRE MÈRE,

« Vous savez que c'est le 1er octobre dernier que j'ai quitté l'île de Hong-Kong, pour me rendre à ma nouvelle destination. Le matin, apres avoir embrassé nos confrères, et les avoir remerciés de leurs bontés à notre égard, un autre Missionnaire, destiné pour l'intérieur de la province, et moi, nous montâmes sur le bateau à vapeur, et le soir, veille de la fête des SS. Anges gardiens, nous arrivions en vue des rivages de Canton, qui est proprement la première ville du territoire chinois. J'étais heureux de prendre possession de ma Mission, sous les auspices de ces célestes protecteurs; je me suis recommandé à eux d'une manière particulière, et les ai priés de me diriger eux-mêmes dans toutes mes démarches. Vers les dix heures, mon compagnon de voyage et moi, nous traver-

sions en silence les rues de la ville, et nous nous rendions au logement qui nous avait été préparé quelques jours auparavant.

« J'aurais bien désiré n'avoir à Canton d'autre demeure que l'asile ordinairement offert au Missionnaire par ses néophytes, c'est-à-dire, une habitation qui change presque à chaque instant avec ses courses journalières; mais Canton renfermant quelques chrétiens portugais qui y sont pour leur commerce, et cette ville étant appelée à devenir un point central pour les catholiques chinois qui s'y rendent de tous les points de l'empire, il était nécessaire que j'y eusse une demeure fixe et connue de tout le monde. Elle est simple, comme le demande la position d'un Missionnaire; il y a deux chambres assez petites, puis une autre qui nous sert de chapelle. Le lendemain, nous avons reçu la visite de plusieurs Portugais. Tous, dans cette circonstance, nous ont témoigné le plus vif intérêt, et nous ont offert les services dont nous pouvions avoir besoin. Le dimanche suivant, j'ai eu la consolation de les voir avec quelques Chinois se presser autour de l'autel nouvellement érigé; c'était comme le noyau d'une chrétienté naissante, qui, je l'espère, avec la grâce de Dieu, prendra chaque jour de nouveaux accroissements, et pour laquelle je ne puis assez demander vos prières et celles de toutes les personnes qui veulent bien encore conserver de moi quelque souvenir.

« La Mission de Canton, cédée à notre Congrégation par un décret de Rome du 30 septembre 1848, se compose des provinces du Quang-Tong et du Quang-Si, deux des plus populeuses de la Chine. Si l'on en croit les renseignements donnés par les indigènes, elles renfermeraient, à elles seules, trente à quarante millions d'habitants. Elles ont, dans leur plus grande lon-

gueur, environ trois cents lieues, et cent soixante en largeur, sans compter un nombre presque infini d'îles qui couvrent leurs rivages. Au Midi, elles sont bornées par la mer, et au Nord par des montagnes élevées, où se trouvent plusieurs peuplades sauvages, qui n'ont pu encore être soumises. Placées à peu de distance de la ligne, ces deux provinces ne connaissent pas les froids de l'hiver et ne voient jamais leurs arbres entièrement dépouillés de feuillage; mais, en été, les chaleurs y sont excessives. Leurs productions sont celles des pays méridionaux : des babanes, des lichy, des papayas, des citrons, des oranges, dont quelques-unes sont plus grosses que la tête d'un homme, et surtout une énorme quantité de riz, qui croît au milieu de campagnes fleuries et bien cultivées. Elles renferment des mines abondantes d'or et d'argent, toute espèce de métaux et de bois, et en particulier le bois de fer et le bois de rose, un des plus estimés de la Chine. La province du Quang-Si, un peu plus retirée vers le Couchant, possède en outre des rhinocéros, une sorte de papillons, si beaux qu'ils sont toujours réservés pour l'empereur, enfin une espèce de moucherons qui s'attachent aux arbres et y déposent des rayons de cire aussi blancs que la neige.

« Parmi les îles sans nombre qui forment une partie de notre Mission, et qui s'étendent sur le littoral comme des jardins semés au milieu des flots, je citerai en particulier l'île de Haïnan, une des plus grandes de l'Asie. Elle a soixante lieues de l'Orient à l'Occident, et quarante à cinquante du Midi au Nord, ce qui lui donne une circonférence de cent soixante lieues. A en croire les récits des Chinois, d'ailleurs peu véridiques, il n'y aurait rien d'aussi curieux que cette île. L'intérieur, disent-ils, est habité par des peuples qui sont encore à

l'état sauvage. Ils ne marchent jamais qu'armés de leurs arcs, de leurs flèches et d'un coutelas qu'ils portent au côté. Du reste, ils sont très-difformes, d'une petite taille et de couleur rougeâtre; une simple toile, attachée autour des reins, leur sert de vêtement. Les femmes se distinguent des hommes par des raies bleues, qu'elles se tracent avec de l'indigo depuis le front jusqu'au bas du visage. Les productions ne sont pas moins curieuses; sans parler de l'or, de l'argent, des bois précieux qui y sont en abondance, on y voit une foule de singes, des serpents d'une grosseur prodigieuse, mais surtout une quantité d'oiseaux, dont la variété et le merveilleux plumage feraient l'ornement des plus beaux cabinets d'Europe.

« Un millier de chrétiens, environ, se trouvent dispersés sur toute la surface de l'île. Le premier qui vint leur annoncer la bonne nouvelle est un jésuite italien, dont le tombeau se voit encore dans le cimetière des néophytes, à peu de distance de la ville principale.

« Une autre île, moins grande, mais plus remarquable par les touchants souvenirs qu'elle rappelle, est l'île de Sancian, à six lieues environ de la côte. C'est là que le saint Apôtre des Indes et du Japon, méditant la conquête de la Chine, est venu terminer sa carrière et mettre le dernier sceau à sa sainteté, en s'abandonnant au coup de la mort qui le frappait, sans qu'il adressât à Dieu une seule plainte, une seule parole pour voir cette terre après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Autrefois, une petite chapelle marquait l'endroit où Xavier avait offert à Dieu son dernier soupir; elle a été renversée par les pirates, et maintenant on n'y voit guère que des ruines. Quoi qu'il en soit de son état matériel, c'est bien là le lieu le plus vénérable de notre Mission, et pour mon compte, je ne

puis assez remercier Dieu de m'avoir conduit sur cette terre, honorée par la présence de ce grand Apôtre. Je me dis quelquefois, en revenant sur les années écoulées : Qui aurait prévu, dans ma jeunesse, lorsque je me réunissais avec les enfants de mon âge pour faire la neuvaine de Saint François-Xavier, en usage dans notre diocèse, que je viendrais un jour travailler au lieu où il est mort ? Si ce grand Saint a eu quelque part dans ma vocation, je ne puis assez le remercier. Chaque jour son tombeau me rappelle ce que je dois faire pour répondre à mon apostolat. Chaque jour aussi, il me fait espérer que je ne serai pas étranger à la protection de celui qui a tant aimé ce pays, et qui ne l'a quitté que pour s'élever au ciel. J'espère que plus tard, quand les circonstances le permettront, nous pourrons donner à ce lieu quelques décorations plus en rapport avec les pieux souvenirs qu'il rappelle à l'esprit et au cœur.

« Vous voyez déjà, ma chère mère, quelle est notre Mission, son étendue, trente à quarante millions d'habitants, des îles et des rivages à n'en plus finir ; n'y a-t-il pas de quoi exercer le zèle d'autant d'ouvriers apostoliques qu'il y a de prêtres en France ? et cependant, pour défricher ce terrain immense, nous ne sommes que huit Missionnaires, dont quatre n'ont pu se rendre encore au poste qui leur est assigné ; mais je me hâte d'arriver à Canton, qui est ma résidence actuelle.

« La ville de Canton est sans contredit une des plus grandes, des plus populeuses, et des mieux situées de la Chine. Placée à l'embouchure d'un fleuve et sur les bords de la mer, elle voit se développer devant elle une immense nappe d'eau, sur laquelle surnagent quantité de petites îles ; et d'une autre part, elle est adossée à une chaîne de montagnes qui va se perdre à

l'extrêmité de la province. Elle compte, dit-on, un million d'habitants et a trois lieues de circonférence. Mais dois-je dire que c'est une belle ville? pour la juger, il faut mettre de côté toutes les idées de grandeur de symétrie que nous nous formons, lorsque nous voulons nous peindre une cité vaste et brillante. Ici, rien de tout cela. Figurez-vous des rues qui vont serpentant dans une longueur infinie, tandis qu'elles ont à peine quatre à cinq pieds de large; des rues où l'on ne peut circuler sans être mille fois coudoyé par les passants, et surtout par la multitude des porte-faix, qui, ici, tiennent lieu de chevaux, voitures et autres moyens de transport, qu'on ne voit jamais dans la ville. Représentez-vous encore de petites maisons en bois, à un seul étage, n'ayant souvent pas de fenêtres et recevant le jour par la porte ou par une ouverture pratiquée au toit, sans autre ornement qu'une petite niche dorée, où le Chinois dépose ses dieux. Voilà l'aspect de Canton. Mais dans cette ville si grande, si populeuse, n'y a-t-il pas quelque promenade, quelque édifice public, quelques statues élevées aux grands hommes de l'empire? Non, je n'en ai point vu. Là, il ne se trouve ni fontaines pour abreuver la ville, ni égoûts pour porter ses immondices à la mer. Ne cherchez pas à voir l'heure sur une horloge publique, il n'y en a pas; seulement, au bout de chaque rue, un homme environné de chaudrons de dimensions différentes, frappe sur l'un ou sur l'autre, selon qu'il est plus ou moins habile à calculer la marche du temps; c'est lui qui vous indique l'heure : savoir où lui-même l'a prise, c'est son secret qu'il ne dit à personne. Un autre homme, armé d'une espèce de sabots, parcourt le soir la ville, en frappant dessus à coups cadencés; quelle est la fonction de celui-ci? il vous répondra

qu'il veille à la sûreté publique, et qu'avec ses sabots il avertit les habitants qu'ils peuvent dormir tranquilles. Mais, ce qui m'a le plus frappé à Canton, c'est la multitude de ses commerçants. Il n'est pas une seule maison où il n'y ait quelque marchandise étalée ; il n'est pas un seul Chinois qui, interrogé sur sa profession, ne vous réponde par ce mot : *Mày-may*, c'est-a-dire, *j'achète et je vends.*

« A côté de cette ville s'en trouve une autre que je pourrais appeler *ville flottante* ; elle se compose de bateaux amarrés les uns aux autres, et couvrant au loin les abords de Canton. Nouvelle cité, elle a ses rues, ses usages, ses marchés, son négoce à part. C'est un peuple qui semble fourmiller par son mouvement continuel, et qui est remarquable par ses étranges allures. Grand nombre de ces barques sont comme tapissées de dorures et présentent, la nuit, un fort beau coup d'œil avec leurs lampes à verres de toutes couleurs qui jettent au loin le plus vif éclat. Le peuple qui naît dans ces barques doit y vivre et y mourir ; car des lois impérieuses lui défendent d'en sortir et de penser jamais à élever une habitation sur la terre ferme.

« Telle est en raccourci la ville de Canton, dont il serait difficile à un Européen de faire l'éloge. Non-seulement il n'y trouve rien qui lui rappelle les idées de civilisation que l'Evangile a fait germer depuis longtemps en Europe ; mais encore à peine peut-il sortir du lieu assigné à sa demeure, sans que des cris insolents ne viennent l'assaillir de toutes parts. *Fan Konei Fan Konei ! Au diable l'étranger !* s'écrient les enfants du plus loin qu'ils l'aperçoivent; pour les personnes plus graves, elles se contentent de prononcer ce mot à demi-voix, en passant à côté de vous. On me demandera, après cela, comment on peut vivre dans une

ville où, brûlé par le soleil d'été, l'on est privé à la fois d'eau et d'air pour se rafraîchir? La meilleure réponse à faire, c'est que l'homme par nécessité ou par habitude se fait à tout. Les quelques Anglais qui habitent la ville ont su donner à leur position un adoucissement qui certainement leur est bien permis. Ils se sont construit des maisons assez commodes, et chaque soir, on les voit sur de brillantes pirogues se lancer au milieu de la mer, avec une vitesse qui égale celle de nos chars les plus légers. Pour le missionnaire, il faut qu'il trouve dans l'amour de son état les satisfactions qu'il n'a pas d'ailleurs. Mais si, au dire de saint Bernard, Dieu répandait parfois une douceur ineffable sur le pain noir dont ses religieux se nourrissaient, il peut bien aussi donner quelques consolations à ses missionnaires qui ont tout quitté pour lui. Aussi, depuis que je suis à Canton, la tristesse n'est pas encore venue jusqu'à moi; je me porte aussi bien qu'en Europe, si ce n'est mieux, et je ne puis trop remercier le Seigneur de son assistance paternelle. Chaque matin, après ma messe, je me rends, le bréviaire sous le bras, dans un petit jardin appartenant aux Anglais, et renfermant dans un espace assez étroit le seul lieu où l'on puisse se promener. Je m'y rencontre ordinairement avec un vieux Parsis à cheveux blancs, qui de son côté s'enfonce dans une touffe de bambous pour y faire sa prière au soleil levant. A mesure que l'astre du jour s'élève, il redouble de ferveur; le soir, il vient encore lui offrir ses vœux, avant qu'il ne se couche dans l'Océan. Nous sommes là deux étrangers en prières; l'un s'adresse au maître de l'univers, l'autre à l'astre matériel qui n'est que son image; mais encore y a-t-il moins de dégradation dans le culte de cet enfant de l'ancienne Perse, qu'il n'y en a dans celle de ces malheureux Chinois

prosternés devant leurs idoles, dont la laideur seule suffirait pour révolter. Rentré dans ma petite chambre, je m'occupe avec mon catéchiste à l'étude de la langue chinoise. Après avoir appris pendant huit mois la langue mandarine, il faut me remettre au dialecte particulier de cette province, beaucoup plus difficile parce que c'est un langage moins épuré. Quelques chrétiens chinois viennent me voir, je les reçois de mon mieux; quand ce sont des étrangers, je m'informe de l'état de la religion dans leur pays, je les exhorte à s'en montrer toujours les fidèles observateurs, et s'ils le peuvent, les propagateurs et les apôtres. Quand ils sont de la ville ou des environs, j'entre dans quelques détails sur leurs familles, je cherche à me les attacher, afin d'en faire comme un centre et un point de réunion pour les autres. Le reste du temps passe vite. Le soir arrive, il faut préparer sa natte et sa tente. Sa natte et sa tente, me dites-vous? quels mots poétiques! — Oui, on s'en sert en Europe pour exprimer des idées orientales; ici, c'est tout bonnement une natte qu'on étend pour s'y coucher, une tente que l'on dresse par dessus pour se préserver des moustiques et autres insectes malfaisants; tel est le lit chinois. Rien de si simple, et cependant il y a quelque chose d'agréable dans cette tente qui nous rappelle celle dont parle le prophète Ezéchiel, et qui convient si bien à la vie voyageuse du missionnaire. Image de son pèlerinage continuel, il la plie le matin sans savoir où il l'étendra le soir. Je pourrais ajouter que la mienne, formée sur le modèle d'un pavillon tartare, et apportée par un ancien missionnaire des hauteurs du Thibet, a des charmes qui pourraient être recherchés. Aussi, j'aime le matin et le soir à la voir deployée dans mon humble demeure; je suis plus content encore quand je sais que

mon catéchiste la prépare pour faire quelque excursion parmi les chrétiens; car sans ses bâtonnets, son éventail et sa tente, un Chinois ne saurait faire route. Mais n'anticipons pas sur la suite naturelle de mon récit; avant de sortir de Canton j'ai plusieurs choses encore à vous en dire.

« Si l'aspect matériel de la ville est déjà si triste, que dirai-je de son état moral, de cette misère affligeante qui se présente sans cesse sous les yeux, de cette corruption qui en a fait la Babylone de la Chine et qui a donné naissance à ce proverbe : *Vieillard, ne vas pas au Su-tchuen ; jeune homme, ne vas pas à Canton*, voulant dire que l'un ne pourra habiter un pays aussi montagneux, et que l'autre ne résistera pas à la corruption qui règne dans cette malheureuse cité. Je ne sais s'il est au monde une ville où les pauvres soient à la fois plus nombreux et plus abandonnés qu'ici. On ne peut sortir sans en rencontrer une foule, qui vont à la file les uns des autres, appuyés sur un bâton, et frappant sur une espèce de timbale en bois, qu'ils portent au côté. La plupart joignent encore à leur pauvreté le malheur d'être aveugles. Le soir, lorsqu'ils regagnent leur logis, on n'entend que la voix lamentable de leurs prières, ou le bruit de leurs bâtons frappant uniformément le pavé. Il faut que le sentiment de la faim qui les presse soit bien grand, pour les porter à tout ce qu'ils font dans le but de toucher la sensibilité de leurs compatriotes. J'en ai vu plusieurs, par un temps de pluie et de froid, se jeter sans habits au milieu de la boue des rues, et là, la face contre terre, demander l'aumône à ceux qui passaient. D'autres restent à genoux et baisent la poussière des chemins pendant des heures entières. Enfin, j'en ai vu qui étendaient sur le pavé un petit enfant, à peine

âgé de quinze jours, demandant quelques sapèques (quelques centimes), pour soutenir sa vie. Mais faut-il le dire, le plus souvent ces prières sont vaines, ces peines sont inutiles! Depuis que je suis ici, à peine une fois ou deux j'ai vu une pièce tomber de la main d'un Chinois dans celle de ces malheureux. Aussi, dit-on qu'il en périt un grand nombre de misère et de faim, et je n'ai pas de peine à le croire.

« La vente ou exposition des enfants qu'on voue à la mort est encore un des crimes qu'il faut déplorer à Canton. Je ne sais si ce désordre s'étend ici aussi loin qu'on l'a représenté dans l'intérieur de la Chine; mais ce qu'on voit suffit pour montrer le peu de cas que l'on fait de ces malheureux, et combien leurs mères ont dépouillé les sentiments les plus sacrés de la nature. Il y a environ deux mois, une personne avait annoncé qu'elle achèterait tous les enfants qu'on lui apporterait. En moins d'une heure, une multitude de femmes arrivèrent, portant elles-mêmes derrière leur dos leurs petits enfants, qui semblaient par leurs cris s'élever contre l'indigne action commise à leur égard. Passant à ce moment, j'ai voulu m'arrêter pour voir un trafic qu'on a peine à croire, si on n'en a pas été soi-même le témoin. Eh bien! j'ai entendu les deux parties marchander, se disputer longtemps et enfin conclure le marché pour une somme qui revenait à peine à dix ou douze sous de notre monnaie; et ces malheureuses, après avoir livré le fruit de leurs entrailles, sont parties en comptant leur argent, sans donner une larme à l'innocente victime qu'elles venaient de sacrifier à l'esclavage, à la corruption et peut-être à la mort. Quelle différence y a-t-il entre ce marché et celui des animaux qu'on mène à une foire!

« Une autre fois, j'ai été témoin d'un spectacle éga-

lement triste! je revenais d'une excursion sur le fleuve, lorsque je vis flotter sur l'eau quelque chose qui me parut être un enfant. Je voulus m'approcher pour m'assurer du fait; il n'y avait pas moyen d'en douter. La batelière qui me conduisait n'en parut pas le moins du monde surprise. Quelques jours après exprimant à une femme chrétienne la peine que j'en avais éprouvée, elle me dit que, peu de jours auparavant, elle avait aussi trouvé dans le fleuve un enfant qui venait d'y être jeté; qu'elle s'était empressée de le retirer et de lui donner le baptême, et qu'ensuite elle le portait chez elle pour l'élever, lorsque cet enfant déjà mutilé mourut en chemin. Heureux, du moins, ce dernier qui a trouvé dans son malheur une âme charitable pour lui procurer la vie de la grâce! Si tous ceux qui sont noyés avaient au moins le même sort; si, lorsqu'on les plonge dans l'abime, une bouche chrétienne prononçait sur eux les paroles sacramentelles, leur mort serait un baptême qui leur ouvrirait le ciel. Mais non, il n'y a même personne qui soit chargé de recueillir leurs cadavres; ce soin, sans doute, est trop au-dessous de la sagesse et de la police des Chinois. Et on les verra flotter sur l'eau du fleuve jusqu'à ce qu'ils deviennent la pâture des poissons, qui deviennent eux-mêmes la pâture des Chinois! Combien de fois à la vue d'un pareil désordre, je me suis demandé, le cœur navré de tristesse: Où sont nos Dames de Charité, où sont nos sœurs hospitalières, où sont nos sociétés de saint Vincent de Paul, dont les membres se montrent si empressés de visiter la chaumière du pauvre, d'adoucir ses douleurs et de lui porter au nom de la Religion des secours et des espérances qu'il chercherait vainement ailleurs! Oh! il faudrait que les hommes qui ne croient pas aux vertus de l'Evangile, qui se plaisent à déverser tant de

ridicule sur notre sainte Religion, sur ses dogmes et ses pratiques de piété; il faudrait, dis-je, que ces hommes vinssent en Chine, pour voir quelle différence existe entre un pays fécondé par la foi et celui qui n'a point encore été régénéré par la charité de Jésus-Christ. Alors, je n'en doute pas, ils comprendraient combien la Religion est belle, et ils ne pourraient s'empêcher de convenir, au moins dans leur cœur, qu'elle seule est capable de faire notre bonheur dans ce monde, en assurant celui de notre Eternité!

« Ce n'est pas toutefois que les Chinois n'aient aussi leur religion; mais quelle religion! Loin d'éclairer le peuple sur ses devoirs, sur son existence présente et sa destinée future, elle ne fait que le rattacher à la terre par les idées les plus basses et les plus ridicules. Il est possible qu'il y ait quelques belles sentences dans leurs livres; mais il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point encore descendues jusqu'au peuple et ne rendent pas les savants meilleurs. Acquérir le plus de fortune possible, parce que c'est le seul moyen de se rendre heureux en ce monde et en l'autre, voilà la devise de tous les états, de toutes les conditions. De là cet empressement à s'enrichir auquel ils sacrifient toutes les idées de droiture et de justice que Dieu a déposées dans leurs cœurs. Quelques bâtonnets qu'ils allument le soir devant leurs maisons, pour en éloigner le diable ou pour le remercier d'un gain ou d'un vol qu'ils ont fait; voilà une des pratiques les plus ordinaires de leur religion. En voulez-vous une autre, dont je viens d'être le témoin, et qui prouve combien ce peuple est profondément enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition? Vous allez en juger.

« Pendant les trois premiers jours de l'an, les Chinois honorent d'une manière spéciale le Dieu-dragon,

que l'on promène dans toutes les rues de la ville. J'avais prié mon catéchiste de m'avertir lorsqu'il viendrait à passer. Or, le 13 de ce mois à 8 heures du matin, j'entends le bruit des timbales, les cris confus d'une multitude en marche, et en même temps on vient me prévenir de me tenir prêt, parce que le dragon était sur le point d'arriver. Je descends rapidement pour voir une scène aussi curieuse; j'aperçois effectivement un dragon, d'une longueur démesurée, planant au-dessus de toutes les têtes et s'avançant en longs replis tortueux au milieu de cette populace étonnée. Il avait de trente à quarante pieds de long, sur huit ou dix de circonférence, avec des pattes, une tête monstrueuse, une queue couverte d'écailles, comme on représente chez nous les animaux mythologiques. Huit hommes bien exercés et placés dessous le soutenaient au bout de leurs piques et dirigeaient avec habileté tous ses mouvements. Un neuvième marchait devant le monstre, et lui présentait au bout d'une *perche* une grosse boule rouge, que le dragon cherchait à saisir et qui lui échappait sans cesse. Ayant demandé des explications sur le sens religieux de cette cérémonie, on me dit que c'était là le Dieu que les Chinois honoraient comme dispensateur de la félicité. Aussi, allait-il à la plupart des portes saluer la famille et lui *souhaiter* une heureuse année; tous l'*accueillaient* avec joie : les femmes surtout se prosternaient devant lui, pour lui demander le bonheur de devenir mères, et en particulier mères d'un garçon, toujours bien venu dans la famille.

« Ce caractère burlesque se rencontre dans toutes les pratiques de leur religion. Il y a à Canton un grand nombre de pagodes ; chaque rue presque a la sienne. Dans ces temples destinés au démon et noircis par la

fumée des sacrifices, on ne voit que des figures hideuses, telles qu'on pourrait en faire pour jeter l'effroi dans l'âme des enfants. Ce qui dans nos journaux est caricature, ou pour me servir du mot usité, ce qu'on appelle *charges*, est ici l'objet devant lequel ce pauvre peuple se prosterne et auquel il demande ses faveurs.

« Mais ce qu'il y a de plus curieux sous ce rapport à Canton, est une pagode ou temple de Bonzes, située dans une ile, à une lieue environ de la ville. Bien que l'entréc n'en soit pas très facile aux Européens, un de mes Confrères et moi, nous avons essayé d'y pénétrer, et rien, Dieu merci, n'a pu nous faire repentir de notre heureuse tentative.

« La maison de ces religieux est vaste, spacieuse et paraît, dès l'abord, destinée aux exercices du cloître. En y entrant, on se rappelle ces fameux bonzes, dont il est parlé dans la vie de saint François Xavier, et j'étais bien aise de voir si je retrouverais ici ce que j'en avais lu autrefois avec tant d'intérêt. D'abord, de grandes cours ombragées d'arbres séculaires nous ont conduits à une espèce de vestibule, où se trouvent deux statues colossales de 30 à 40 pieds de haut et grosses en proportion. Ce sont les Dieux gardiens de la Pagode, et c'est sans doute pour cette raison qu'on les a représentés armés d'un glaive et tenant le poing levé, comme pour menacer les profanes qui oseraient approcher du sanctuaire.

« Plus loin, au milieu d'une seconde cour plus spatieuse, se trouve la grande salle où les Bonzes se réunissent pour prier. Au moment où nous entrions ils faisaient leur office du soir : nous ne pouvions arriver plus à propos. Il serait difficile d'exprimer l'étonnement où j'ai été, en voyant ces hommes, au nombre d'une centaine, la tête rasée, revêtus d'une espèce de tunique en

soie jaune, qu'ils jettent sur leurs épaules, se prosterner devant leurs dieux, ou bien tourner autour de la Chapelle, récitant leurs prières au son d'un petit tambour et d'une clochette, que le supérieur agite alternativement et avec une certaine cadence, pour donner le ton à la Communauté. Quelquefois même on croirait qu'ils ont emprunté au Christianisme quelques-unes de ses cérémonies, telles que cette gravité religieuse, ces mains jointes, ces chants prolongés, ces prostrations qui indiquent si bien notre état de suppliant, en présence de celui auquel nous nous adressons. Et qu'y aurait-il de surprenant à ce que le démon eût voulu singer quelques-uns de nos usages, et faire servir à son culte les cérémonies même employées dans celui du vrai Dieu ?

« Quoi qu'il en soit de la conduite des bonzes, diversement appréciée, je puis dire que nous n'avons eu qu'à nous louer de leur attention à notre égard. Nous avons attendu que leur office fût terminé pour leur parler, et nous nous sommes placés à dessein sur leur passage. Quelques-uns effectivement se sont arrêtés auprès de nous. J'avais alors mon habit ecclésiastique, que je porte tant que je ne m'éloigne pas trop de la ville. Chacun d'eux voulut le voir, le toucher et bien s'assurer de quelle étoffe il était fait. Puis vinrent des questions à ne plus finir sur notre pays et nos voyages. Voyant leur bonne volonté, nous en avons profité pour demander à visiter leurs tombeaux, chose qu'ils n'accordent pas facilement ; mais déjà nous avions gagné leurs bonnes grâces. Un des anciens de la bande appela un domestique et le chargea de nous y conduire.

« Après bien des détours au milieu de ces cours et jardins, nous arrivâmes à un bosquet touffu et si-

lencieux. Là, sous de vieux arbres, s'élève une petite construction chinoise, comme une espèce de voûte dont les murs noircis par la fumée indiquent assez à quel usage elle est destinée. Lorsqu'un religieux est décédé, c'est là que ses confrères apportent son corps pour le brûler ; ils le renferment dans un cercueil en bois, le placent sur des tréteaux en fer et mettent le feu dessous. Tandis que la flamme s'élève et consume sa victime, les Bonzes rangés autour du cadavre, debout et découverts, adressent leurs prières aux génies tutélaires de la pagode, afin qu'ils recueillent l'âme du défunt. Deux jours avant notre visite, cette triste cérémonie avait eu lieu, et on voyait encore dispersés çà et là les morceaux de bois à demi calcinés qui avaient servi à brûler le cadavre. Quand le corps est ainsi consumé, on en recueille les cendres et on les porte processionnellement dans un catafalque, qui se trouve à quelque distance de là. C'est ce qu'il y a de plus beau. Il est placé sur une petite éminence, ombragée d'arbres, d'où il domine une partie du jardin. On y monte par un fort bel escalier de granit, qui va en se rétrécissant et qui offre sur ces côtés des sculptures en pierre bien travaillées. En haut se trouve le tombeau commun, qui n'est autre chose qu'un carré en pierres de taille, dont on enlève la pierre supérieure, afin d'y verser les cendres de ceux qui sont morts. Tout autour sont des inscriptions destinées à rappeler le nom, les vertus, l'époque du décès des Bonzes qui se sont distingués dans l'ordre. En voyant leur vie et la fin qui la termine, combien on est tenté de s'écrier : Quelle misère ! quel aveuglement! Mais on est bien plus surpris encore, quand on apprend le motif qui les fait agir. Pourquoi tout cela ? Pourquoi cette vie du cloître, qui sous bien des rapports est loin d'être satisfaisante ? Hé-

las ! pour le bonheur puéril de pouvoir après leur mort être les génies de quelques montagnes ! Voilà tout ce que ces hommes livrés au silence de la retraite et de la méditation ont pu trouver, dans leur philosophie, comme la récompense de leurs sacrifices ! Qu'il y a loin de là au sentiment qui fait agir un chrétien pendant sa vie, dans l'espérance de voir un jour Dieu et de partager avec les anges et les saints son éternelle félicité ! Nous nous sommes retirés le cœur attristé de voir tant d'illusions dans ces hommes qui ne sont pas sans inspirer quelque intérêt, mais en conservant l'espoir d'y revenir, lorsqu'une connaissance plus approfondie de la langue nous permettrait d'entamer avec eux des conversations religieuses !

« Tel est le misérable état où se trouvent la ville et la province de Canton ! Et cependant, combien de fois déjà ce malheureux pays, depuis près de trois cents ans, n'a-t-il pas reçu la bonne semence de l'Evangile ? Combien de fois déjà les apôtres de la civilisation chrétienne ne sont-ils pas venus lui apporter la parole du salut et le conjurer, au nom de ses plus chers intérêts, de ne pas rejeter le bienfait qui lui était offert ! Mais je me réserve de vous en parler plus au long dans la lettre suivante. Priez, ma chère Mère, et vous tous qui avez à cœur la propagation de l'Evangile, priez pour que Dieu ouvre enfin les yeux de ce peuple et l'amène au sein de son Eglise.

« Guillemin, *Miss. Apost.* »

Autre lettre du même Missionnaire à sa mère.

Canton, le 12 février 1830.

« Ma bien chère mère,

« Je vous ai parlé, dans ma lettre précédente, de toutes les misères que j'avais pu remarquer dans la ville de Canton ; il est juste maintenant que j'attire vos regards sur un sujet plus consolant ; je veux parler des efforts, des généreux sacrifices qu'ont faits nos devanciers, pour répandre en ce pays la lumière de l'Evangile. Canton aura éternellement la gloire, parmi toutes les villes de la Chine, d'avoir la première ouvert ses portes aux apôtres de la foi. C'est sur son rivage qu'ils abordaient d'abord ; c'est dans ses murs qu'ils se reposaient des fatigues d'une longue et périlleuse navigation, avant de prendre leur vol pour des climats plus rigoureux, pour des contrées plus éloignées. C'est là aussi que, dans les temps de persécution, ils apportaient les fers de leur captivité, et montraient à cette ville étonnée que l'amour du Sauveur est plus fort que les tourments et la mort. Je ne pourrai pas, sans doute, vous raconter tout ce qu'il y aurait d'intéressant dans la vie de ces saints Missionnaires ; je me contenterai de prendre par ci par là un trait qui vous fera juger des autres actes de dévouement dont cette ville a été le glorieux théâtre.

« Saint François Xavier est le premier qui ait tenté d'apporter l'Evangile dans la province de Quang-Tong. Vous savez qu'arrivé à la petite île de Sancian sur la fin de l'année 1552, il n'était plus qu'à cinq ou six lieues du rivage chinois ; il allait se jeter dans une simple barque de pêcheur pour aborder au lieu où il plairait à la Providence de le conduire ; mais déjà sa couronne était prête dans le Ciel. Consumé par la fièvre, couché dans une pauvre cabane, manquant de tout secours humain, ce modèle des hommes apostoliques, comme un nouveau Moïse, remit son âme entre les mains de son Dieu, à la vue même de cette terre qui avait été tant de fois l'objet de ses désirs.

« Elle fut encore fermée trente ans au zèle impatient des apôtres. Enfin le P. Mathieu Ricci put s'introduire à Canton avec une ambassade portugaise, et y recueillir les prémices de ces conquêtes spirituelles qu'il alla bientôt après continuer à Nankin et jusqu'à la cour de l'empereur. Admis en présence du souverain, il lui offrit entre autres présents une horloge, une montre sonnante, un tableau du Sauveur et de la Vierge. Jamais choses si merveilleuses n'avaient paru à la cour du Céleste Empire. Le prince charmé s'empara au plus vite de l'horloge et de la montre, qu'il fit déposer en lieu sûr, dans la crainte que la reine mère n'eût aussi envie de les posséder. Puis, apprenant que les deux tableaux représentaient les deux plus augustes personnages de la religion chrétienne, il les fit placer dans le lieu le plus honorable de son palais. Quant au Père, l'Empereur le combla de présents ; il lui permit, à lui et à son compagnon, de se fixer à la capitale, et leur assigna sur son trésor un revenu suffisant pour leur entretien.

« Cependant, à la faveur de la liberté dont jouis-

saiént ses ministres, la religion fit de rapides progrès. Dire tous les mandarins qui embrassèrent l'Evangile à la voix du P. Ricci m'entraînerait trop loin; mais il en est un dont je ne puis passer le nom sous silence, c'est Paul Siû, mandarin du premier ordre et ministre de l'Empereur. Ce grand homme, revêtu d'une des plus hautes dignités de l'empire, possesseur de biens immenses, doué d'un savoir remarquable, voulut, après son baptême, que tous ces avantages servissent désormais à instruire ses compatriotes et à les amener à la religion chrétienne. Le premier fruit de son zèle fut la conversion de son vieux père, qu'il eut le bonheur de gagner à Jésus-Christ, peu de temps avant que ce vénérable vieillard, âgé de 80 ans, ne descendit dans la tombe. Tant de vertus méritaient de trouver dans sa famille des imitateurs qui les fissent revivre dans les siècles suivants. Candide, sa petite fille, se distingua de tous les autres par sa piété. Devenue veuve à 30 ans, elle ne songea plus qu'à se livrer aux œuvres que lui inspirait son zèle pour le salut de ses compatriotes. Sans toucher aux biens de ses enfants, elle trouva dans ses économies et son travail de quoi fonder 30 églises dans sa province natale; de plus elle acheta une vaste maison, où elle recueillait tous les enfants exposés. Le nombre en était si grand, que, quelque soin que l'on prît d'eux, il en mourait plus de 200 chaque année. Les pauvres aveugles eurent aussi leur part de ses bienfaits; elle leur offrit un asile, où elle leur fit donner, avec l'instruction chrétienne, la nourriture et les habits dont ils avaient besoin.

« Le bruit de tant de vertus s'étant répandu jusqu'à la Cour, l'Empereur, pour la récompenser, lui envoya une robe magnifique, garnie de plaques d'argent, avec une coiffure de perles et de pierreries, et lui donna le

titre honorable de *Chên-giù*, c'est-à-dire, de *femme vertueuse*. Candide reçut cet habit avec respect, elle s'en revêtit le jour anniversaire de sa naissance; puis elle détacha l'une après l'autre les plaques d'argent et les perles de sa coiffure, et les employa à secourir les pauvres et à décorer les autels.

« Enfin, après 40 ans de viduité passés de la sorte, voyant approcher le moment de sa mort, Candide demanda les sacrements qu'elle reçut avec les sentiments de la foi la plus vive, et mourut, laissant à tous ceux qui l'ont connue un des plus beaux modèles de la sagesse et de la perfection chrétienne.

« Mais, de même que Canton avait été pour les missionnaires la porte de la Chine, de même aussi cette ville devint en plusieurs occasions la terre de leur exil et le lieu de leur réclusion. Sous le successeur de Kang-hi, on y vit arriver jusqu'à trente religieux, à la tête desquels se trouvaient quatre évêques, chargés des fers glorieux de leur captivité. Les uns furent envoyés à Macao; d'autres, alléguant leur âge et leurs infirmités, obtinrent de rester à Canton, où ils pouvaient encore se livrer aux œuvres du saint ministère. Parmi ces derniers se trouvait le P. Dubaury, qui s'occupa avec prédilection du baptême des petits enfants, et laissa à tous ceux qui viendront après lui un exemple que nous ne pouvons trop imiter. Nouveau Vincent de Paul, il allait lui-même chercher ces enfants dans les endroits où ils sont le plus ordinairement exposés. Il leur trouvait une nourrice, les élevait et les confiait ensuite à quelques chrétiens, qui leur apprenaient un métier et pourvoyaient d'une manière convenable à leur établissement.

« Un autre moyen qu'employait le Père Dubaury, moyen plus fécond encore en précieux résultats, était

de les faire baptiser à l'hospice même des enfants trouvés. Dans toutes les grandes villes de la Chine, il existe une maison destinée à les recevoir et entretenue aux frais de l'impératrice ; heureuse idée qui donne à tant d'orphelins la reine même de l'Empire pour mère ! Malheureusement la cupidité chinoise rend à peu près stérile cette sage institution. Livrés à des mains mercenaires, la plupart des enfants meurent avant d'avoir atteint l'âge de l'adolescence. Le P. Dubaury vit bien quel immense résultat il obtiendrait, s'il pouvait introduire quelqu'un dans cet hospice, pour y donner le baptême aux enfants en danger de mort. Il fit sonder à cet égard un Mandarin qui en permit l'entrée à un catéchiste ; quelques pièces d'argent données à propos fermaient la bouche à ceux qui auraient été tentés de parler, et ainsi le bien se faisait dans l'ombre, sans autres témoins que Dieu et ses Anges. Chaque année, on baptisait jusqu'à trois cents de ces pauvres créatures, dont un grand nombre mourait peu de temps après avoir reçu le sacrement de la régénération. Pour les autres, on en tenait un registre fidèle ; un catéchiste allait fréquemment les voir pour leur rappeler leur sublime vocation au Christianisme et leurs saints engagements. Parvenus à l'âge où ils devaient sortir de la maison et pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, le Père Dubaury les recueillait encore et les remettait à différents chrétiens qui se chargeaient de les placer.

« Après une vie employée d'une manière si admirable, ce saint religieux, précédé dans le ciel par tant d'enfants qu'il y avait envoyés, mourut le jour de l'Assomption et fut enterré, par l'ordre du Mandarin, dans un temple situé hors de la porte orientale de la ville.

« Ce n'est pas le seul vestige qui nous reste à Canton

du séjour qu'y firent nos premiers missionnaires. Un chrétien chinois, attaché à notre service, me disait souvent : « Père, nous avons dans l'île de Honan le tombeau de saint François Xavier ; si le Père veut, je l'y conduirai. » Bien que je susse certainement que le tombeau dont il parlait ne pouvait être celui de notre saint protecteur, cependant j'étais envieux de voir un objet qui attirait ainsi la vénération des fidèles. Un de nos confrères passant par Canton, je profitai de cette occasion pour lui offrir de faire ensemble ce pèlerinage d'amis. Pendant une demi-heure environ, nous n'eûmes qu'à nous abandonner au courant du fleuve qui nous porta bientôt au rivage voisin. Arrivés à terre, nous eûmes d'abord à essuyer les huées d'un assez bon nombre d'enfants qui nous suivaient ; puis nous traversâmes une magnifique campagne, dont les champs couverts d'un riz verdoyant étaient séparés les uns des autres par des haies de grenadiers et d'orangers. A l'extrémité de la plaine, au pied d'un petit monticule, et non loin d'une pagode, se trouve le monument que nous allions voir. En l'abordant, notre chinois s'agenouilla ; une croix et la figure d'une hostie taillée sur la pierre du tombeau nous firent connaître qu'un confesseur de la foi reposait là, et en même temps nous nous agenouillâmes aussi pour lui rendre nos devoirs. Le tombeau, quoique ancien, est fort bien conservé, il est en forme d'oméga grec (Ω), comme tous les tombeaux chinois ; bien que les symboles de la religion chrétienne soient marqués dessus, les Chinois, sans doute par respect ou par crainte pour tout ce qui tient aux morts, n'ont pas osé y toucher. Sur la pierre élevée au fond du tombeau, on lit cette inscription, que je transcris ici, telle que je l'ai prise sur les lieux :

A. R. P. F.	A. R. P. F.
Antonio	Au R. P. Antoine.
à S. Mariâ	de Ste Marie
Ordinis minorum	de l'Ordre des Frères mineurs,
Ministro et Præfecto	Ministre et Préfet
Verè apostolico,	Vraiment apostolique,
Ab exilio Cantonensi	appelé
Ad cœlestem patriam	de l'exil de Canton
evocato	à la céleste Patrie
An. MDCLXIX.	l'an 1669
XIII kal. junii.	le 13 des calendes de juin.
Fr. Gregorius	Fr. Grégoire
Lopez,	Lopez,
Episcopus Basilitanus	Evêque de Basilée
Et Vic. Apostolicus	Et Vicaire apostolique
Nankini	de Nankin, après avoir res-
Patri suo spirituali	tauré son tombeau, lui éri-
Restaurato sepulcro	gea comme à son Père spi-
Lapidem hunc	rituel cette pierre
Gratitudinis monumen-	Monument de sa reconnais-
tum erexit.	sance.

« Nous étions fort contents de notre découverte. Une fois revenus à Canton, j'en fis part à un Portugais de nos amis; bientôt le bruit s'en répandit, comme d'une chose merveilleuse. On me demanda l'inscription latine; quelques protestants voulurent aller la voir, et on me pressa même de faire insérer dans les journaux une Notice sur ce monument, qu'on était loin de soupçonner en ce lieu. Je ne pouvais sans doute me prêter à un semblable désir. Mais n'est-il pas bien consolant pour nous, en mettant le pied sur cette terre située à l'extrémité du monde, d'y retrouver des traces de la présence de nos Pères et un nouveau témoignage rendu à la vérité de notre religion? Il se-

rait plus consolant encore, si ces témoignages qui s'élèvent de toutes parts pouvaient aussi éclairer ceux qui en sont les témoins, et les ramener au sein de l'Eglise qu'ils ont abandonnée. Mais revenons à notre mission de Canton.

« Cette ville était donc, à une époque plus reculée, le lieu d'exil des Confesseurs de la Foi. Encore maintenant, il n'est presque pas d'année où ses prisons ne s'ouvrent pour recevoir quelques missionnaires ou catéchistes, surpris dans l'exercice de leurs fonctions. En citer ici les noms serait chose difficile, mais bien douce à mon cœur. Toutefois je ne puis m'empêcher de dire un mot d'Augustin Hô et de l'attachement qu'il a fait paraître pour la religion catholique. Arrêté sur les confins de la province, lorsqu'il conduisait un missionnaire dans l'intérieur, on ne crut pas trop punir son dévouement à la cause du Christianisme, en le retenant pendant deux ans dans les prisons de la ville; là, il n'y eut mauvais traitements qu'on ne lui fit subir. Garrotté à un malfaiteur, couché sur un peu de paille, rongé par la lèpre et la vermine, il éprouva dans cet horrible cachot toutes les misères qu'on peut faire souffrir aux plus grands criminels; mais, toujours inébranlable dans sa foi, il refusa d'acheter sa liberté aux dépens de sa conscience. Enfin l'amiral Cécile, venant à passer à Canton à la tête de sa flotte, traita de sa délivrance avec le gouverneur et l'obtint. Les lettres qu'il écrivait de sa prison sont un précieux monument de sa constance au milieu des plus rudes épreuves, et en même temps de la facilité avec laquelle il s'exprimait en latin. Deux ans plus tard, ce même jeune homme, qui avait été mille fois maudit par le vice-roi de la province, son juge et son tyran, mangeait à sa table comme interprète de M. Lagrenée.

Des circonstances particulières viennent de le rappeler dans la province du Yu-Nan, sa patrie, où ses talents et ses vertus le feront probablement élever au sacerdoce.

« Pour terminer la série des missionnaires qui souffrirent à Canton, je citerai M. Renon, notre Provicaire, qui, surpris sur les hauteurs du Thibet, lorsqu'il allait fonder une nouvelle mission au milieu de ces régions inaccessibles, fut ramené ici sous l'escorte des mandarins. Jeté dans les prisons de la ville, il y passa une dizaine de jours, jusqu'à ce que notre consul vint le réclamer comme français. A peine arrivé à Canton, j'ai voulu voir ces lieux honorés par la captivité de tant de saints Confesseurs, et chaque fois que je le puis, je leur renouvelle encore ma visite. Ce n'est qu'avec un profond respect que je me glisse le long de ces murs, où ils ont scellé de leurs souffrances et de leur sang la foi qu'ils prêchaient ! Heureuses chaînes, avec lesquelles ils pouvaient dire comme S. Paul écrivant aux chrétiens : *Ego vinctus Christi! moi le prisonnier enchaîné de Jésus-Christ!* Espérons toutefois qu'avec les idées qui commencent à prévaloir ici et l'ascendant qu'y prennent les représentants européens, nous ne verrons plus ces incarcérations, toujours funestes aux nouveaux néophytes, qui n'ont pas assez de foi pour y découvrir un titre de gloire et un nouveau degré de mérites !

» Tandis que nos Pères et nos catéchistes combattaient ainsi pour la gloire de Dieu, de généreux chrétiens se montraient leurs dignes rivaux par le courage qu'ils faisaient paraître au milieu des plus rudes vexations. On cite, entre autres, l'exemple d'une famille qui montre combien Dieu veille sur ceux qui le servent fidèlement. Ayant été dénoncée à cause de son attachement

au christianisme, cette famille fut citée au tribunal du mandarin, puis condamnée à l'exil au-delà de la grande muraille. Quelque dure que fût la sentence, elle l'entendit sans se plaindre; elle quitta le lieu de la patrie et alla se réfugier parmi les hordes non encore civilisées des Tartares. Mais Dieu ne l'abandonna point. Son chef entreprit un petit commerce qui prospéra, et qui le rendit un des hommes les plus riches et les plus considérables du pays. Dieu lui donna aussi de nombreux enfants, qu'il eut le bonheur de voir marcher constamment dans les principes qu'il leur avait inspirés. Enfin après 30 années passées dans l'exil, attristé de ne plus voir les Pères qui avaient dirigé son enfance, et désirant recevoir une dernière fois les consolations de la religion avant de mourir, il envoya un de ses serviteurs à Pékin, pour demander un missionnaire et le ramener avec lui en Tartarie. Les Pères de la compagnie de Jésus se trouvaient alors à la capitale de la Chine; ils lui députèrent un prêtre chinois, comme plus capable d'entendre la langue de ce pays. A peine le vieillard a-t-il appris son arrivée, qu'il va au-devant de lui et se jette dans ses bras. Pendant huit jours, ce fut une fête continuelle dans cette heureuse famille; les païens eux-mêmes y furent invités et y prirent part; mais ce qu'il y eut de plus beau encore, c'est que ce vénérable vieillard présenta au Père trente catéchumènes qu'il avait lui-même préparés au baptême. Beaucoup d'autres, n'étant pas assez instruits, furent remis au second voyage du Père, fixé à l'année suivante; et ainsi cette famille devint dans cette région barbare le berceau d'une nouvelle chrétienté qui, maintenant encore, se multiplie et bénit Dieu de la miséricorde qu'il a exercée à son égard.

« Vous le voyez, ma chère mère, Canton a eu aussi ses apôtres, ses martyrs, ses fidèles disciples ! Telle est la destinée de l'Eglise. Depuis qu'elle a été fondée sur le calvaire par la croix de son divin Maître, il faut qu'elle se répande sur les différentes parties du globe par les travaux, les larmes et le sang de ses ministres. Sans doute nous n'aurons pas à traverser les épreuves par lesquelles nos illustres devanciers ont passé ; mais que leurs vertus sont belles ! qu'elles se présentent bien à nous avec tout le charme qui peut engager à les imiter ! que je serais heureux de marcher sur leurs traces, et que vous seriez saintement fière vous-même, ma bien chère mère, si vous appreniez que, dans cette partie du monde, je contribue quelque peu à étendre le royaume de Jésus-Christ ! Demandez donc pour moi le cœur d'un apôtre qui ne se rebute de rien, qui s'occupe uniquement et ardemment du grand objet pour lequel il lui a fallu traverser les mers, la conversion des malheureux païens qui gisent encore au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. C'est ainsi que je remplirai ma glorieuse destinée, et que je me montrerai plus digne de votre affection, en retour de laquelle je vous offre les sentiments de respect et d'attachement du plus soumis et du plus affectionné des fils.

« Guillemin, *Miss. Apost.* »

Autre lettre du même Missionnaire à sa mère.

Canton, le 12 février 1836.

« Ma bien chère mère,

« Après avoir vu les traits de courage que firent paraître nos chrétiens de Canton au temps des persécutions, vous me demanderez sans doute quel est maintenant l'état de la religion dans cette province, si la première ferveur s'y est conservée, si le nombre des conversions au christianisme va chaque année en augmentant, quelles sont les espérances fondées que nous avons d'y faire le bien? Hélas! que je voudrais pouvoir vous donner une réponse consolante! mais je vous dois la vérité. Il y a quarante ans que cette mission n'a été visitée ni par un Evêque ni par aucun missionnaire Européen, c'est-à-dire que depuis quarante ans, elle n'a eu personne dans son sein qui en fût l'âme, qui en stimulât le zèle et la piété. Les quelques prêtres chinois qui en prenaient soin étaient trop peu nombreux, pour augmenter et conserver le troupeau de Jésus-Christ. De là nulle conversion parmi les païens, et une défection journalière parmi les néophytes! Des villages entiers, se voyant ainsi abandonnés, sont retournés à l'idolâtrie; d'autres, sans renoncer ouvertement à la foi, ont perdu toute connaissance de

ses dogmes et toute pratique de sa morale. Que dirai-je de la ville de Canton en particulier? Sur un million d'habitants qui se heurtent dans cette ville immense, combien compterai-je d'adorateurs du vrai Dieu? A peine cent cinquante ou deux cents. Là, plus que partout ailleurs, ils n'ont rien qui les distingue, point de centre, point de lieu de réunion! Ces églises nombreuses, qui autrefois servaient à rassembler les fidèles, où chaque jour on chantait les louanges de Dieu, où s'immolait la victime du salut, ont été détruites ou vendues aux païens. L'une sert aujourd'hui de tribunal; une autre depuis peu a été convertie en pagode, et on vient de commander cent cinquante statues infernales, pour les mettre là où étaient les reliques de nos saints et les tableaux qui nous rappelaient leurs vertus! O mission de Canton, dans quel état d'anéantissement es-tu tombée! Quel douloureux contraste entre les jours de ta gloire et les jours présents! Quelle différence entre ce que tu es aujourd'hui et ce que sont d'autres missions de la Chine! Tandis que dans la province du Su-Tchuen on compte jusqu'à cinquante-cinq mille chrétiens, ici sur une population de quarante millions, à peine pouvons-nous en trouver sept à huit mille, c'est-à-dire un sur cinq mille. Vous concevez, ma chère mère, combien cet état, rapproché de si beaux souvenirs, doit être triste pour nous! mais enfin nous sommes venus, moins pour nous plaindre que pour travailler, et avec la grâce de Dieu nous tâcherons de déblayer ces ruines.

« La seule chose qui reste au milieu des débris de la religion catholique à Canton, est un petit cimetière situé à l'extrémité orientale de la ville, comme si on avait voulu ne laisser aux chrétiens que la place pour s'y ensevelir. Au moins ai-je voulu le visiter, autant

pour voir dans quel état se trouve cet unique monument de notre foi, que pour vénérer la cendre des chrétiens qui y reposent. Il est dans une position fort belle, occupant le revers d'une petite colline et le fond de la vallée ; on y voit plusieurs tombes, tant anciennes que modernes, toutes marquées du symbole de notre religion. Les païens jusqu'ici n'ont pas osé y toucher ; et avec quelques dépenses, on peut facilement donner à ce lieu un air religieux et grave, comme il convient à notre dernière demeure.

« Quelques endroits cependant, dans l'intérieur de la province, présentent un aspect moins triste que Canton. Il y a plusieurs petits villages qui renferment jusqu'à deux cents néophytes ; c'est-à-dire que la population en est presque toute chrétienne. Parmi ceux-ci, je dois en citer deux surtout, qui se distinguent des autres par leur ferveur et l'origine de leur vocation au christianisme. L'un, placé dans une petite vallée, au pied de cinq collines, se nomme le village des *Cinq montagnes*; l'autre, situé sur les bords de la mer, s'appelle le village du *Dragon de pierre*. C'étaient anciennement deux lieux déserts, cédés par les empereurs aux malheureux lépreux qui venaient y chercher un asile. La vue de ces misérables, si répugnants à la nature, ne fut pas capable d'en éloigner les apôtres de Jésus-Christ. Ils s'approchèrent d'eux, avec ces paroles de consolation que donne la charité ; ils les instruisirent peu à peu, les baptisèrent ; et depuis, ils ne se sont jamais démentis dans leur piété. Par une faveur spéciale du ciel, peu après qu'ils furent lavés de la tache originelle, ils se trouvèrent délivrés de la lèpre, soit que Dieu accordât cette grâce à leur foi, soit que les bonnes mœurs qu'amène avec soi l'observation de la loi de Dieu, aient opéré ce changement. Ces deux

petits villages forment aujourd'hui une population saine et vigoureuse; ils recoivent encore la faible redevance que le trésor public leur payait autrefois, et ont en outre l'avantage de posséder une chapelle, protégée par un enclos, qui en défend l'entrée aux étrangers.

« Tel est l'état de la Mission où la Providence m'a envoyé. Les peines n'y manqueront pas, si nous voulons en être vraiment les apôtres ; mais quel sera le résultat de nos fatigues? Dieu le sait! nous ne pouvons que semer et arroser, et c'est à lui de faire luire le soleil de sa grâce sur nos œuvres, pour qu'elles fructifient. Cependant, s'il nous est permis de nous livrer à quelque pressentiment, déjà je pourrais dire que la moisson se montre prête à blanchir. Dans l'intérieur de la province, où le peuple est plus simple, il y a beaucoup à espérer. Un de nos confrères, envoyé vers la côte orientale, nous écrivait, il y a peu de jours, qu'il avait trouvé les chrétiens bien disposés, qu'un assez grand nombre de païens ne demandaient qu'à être instruits pour embrasser la religion. Pour moi, je n'aurai pas à me flatter d'aussi douces espérances. Placé au milieu de cette Babylone de la Chine, je me demande quelquefois : Comment ferai-je entendre les sévères leçons de l'Evangile à des hommes dont le cœur, et, pour la plupart, même le corps, sont viciés dès l'enfance? Et puis, le contact des Européens, la guerre qui eut lieu, il y a quelques années, loin de nous concilier l'affection des Chinois, n'ont fait que les irriter davantage contre nous. Néanmoins, je ne me décourage pas; car, quelque grands que soient les obstacles, quelque faibles que soient les instruments dont Dieu se sert, il sait toujours, d'une manière ou d'une autre, arriver à ses fins. Déjà, j'ai commencé l'exercice de mon ministère, et, bien que ce soit peu de chose, je

veux vous en dire un mot, afin de vous montrer au moins les rapports qui s'établissent entre nos chrétiens et le Missionnaire qui les visite.

« C'est le jour de Noël que j'entrai pour la première fois dans une habitation chrétienne. La veille au soir une famille, demeurant à quelque distance de la ville, était venue me demander si je voulais aller dire chez elle la messe de minuit; elle ajoutait que plusieurs fidèles seraient heureux de s'y rencontrer. Ce désir était trop juste pour avoir un refus. Le lendemain, dès que la nuit fut venue, je pris mes habits chinois, et précédé de la lanterne qui devait nous éclairer au milieu des sinuosités de la ville, je fis route sans être reconnu. Vous pouvez juger de la joie que je dus éprouver en pénétrant dans cette pauvre et simple maison, où vingt-cinq néophytes, réunis de différents points, m'attendaient pour célébrer ensemble la naissance du Sauveur des hommes. A peine arrivé, il fallut recevoir leurs salutations; ensuite on vint m'offrir le thé, et je m'assis au milieu d'eux sur le siége d'honneur qu'ils m'avaient préparé.

« Un Européen en face de Chinois qu'il n'a jamais vus, et pour lesquels cependant il a tout quitté et fait plus de six mille lieues de chemin, vous concevez combien une semblable position prête aux douces émotions de l'âme et provoque la curiosité. Aussi, les questions ne discontinuaient-elles pas. On me demanda quel était mon nom, mon âge, mon pays; combien de temps j'avais été en mer; si j'avais éprouvé des accidents; si j'avais encore mon père, ma mère, des frères, des sœurs; si ma famille avait eu bien de la peine à se séparer de moi.... Je répondis à tout de mon mieux; mais sachant combien les Chinois tiennent aux sentiments de l'affection filiale, je

m'appesantis surtout sur ce dernier point. Je leur dis que ma famille ne m'avait quitté qu'à regret, que moi-même j'avais eu bien de la peine à m'en éloigner ; mais que le désir de leur faire quelque bien m'avait déterminé à ce sacrifice, que je serais heureux de pouvoir leur être utile, qu'ayant tout quitté pour leur salut, j'esperais aussi trouver en eux d'autres parents, d'autres amis, qui me dédommageraient par leur bonne conduite des pertes que je m'étais imposées. Il paraît que ces bonnes gens entendent aussi le langage du cœur ; car, à ces mots, ils se levèrent tous, et protestèrent par leurs paroles et leur attitude qu'ils seraient dociles à mes moindres conseils. A mon tour je m'informai de l'âge, de la position, de la famille de chacun, me conformant en cela aux usages chinois et cherchant à leur montrer la satisfaction que j'avais à me trouver au milieu d'eux. Vous comprenez que de tout cela je ne disais en chinois qu'une partie, les phrases les plus simples et les plus faciles, et le reste je l'exprimais en latin, que mon catéchiste leur rendait aussitôt en langue vulgaire.

« Après ce premier entretien, je me retirai dans un coin de la chambre, pour me préparer à la célébration de la sainte messe et laisser à mon catéchiste le temps d'arranger l'autel. Chacun voulut y apporter le petit tribut de son travail. A minuit précis, je commençais. Cette cérémonie était touchante pour moi. Deux ans auparavant, à pareil jour, je disais cette messe dans notre église de Vuillafans (1), où s'était écoulée mon enfance, au milieu de mes bons et chers com-

(1) Vuillafans est un bourg situé dans le département du Doubs, à sept lieues de Besançon.

patriotes; l'année dernière, au milieu des îles sauvages de l'Océanie; cette année, je la célébrais dans une cabane chinoise, parmi ces bonnes gens qui sont désormais l'objet tout particulier de ma sollicitude. Eux-mêmes n'étaient pas moins émus. J'avais cherché à leur faire sentir toute la grandeur du bienfait accordé en ce jour à leur pauvre chaumière. Combien, leur disais-je, de maisons à Canton, à *Pékin* ! combien, dans ces deux villes, de palais, de demeures somptueuses ! Dieu y descendra-t-il? Non ! c'est ici qu'il veut venir; il vous appelle autour de son autel, comme autrefois les bergers autour de sa crèche; il va descendre au milieu de vous, non dans l'appareil de sa gloire, mais dans la simplicité d'un enfant qui n'a que des grâces à répandre. — Et ces humbles néophytes recevaient ces paroles avec un sentiment de piété difficile à décrire. Pendant les deux messes, ils restèrent constamment à genoux, le plus souvent la face prosternée contre terre. J'aurais bien désiré pouvoir ajouter à cette consolation celle de les confesser et de les admettre à la Sainte Table; mais n'entendant pas encore assez la langue, j'ai mieux aimé remettre cette faveur à une autre circonstance.

« Après avoir encore longtemps prié après ma deuxième messe, j'ai été agréablement surpris de les voir, selon l'usage européen, se préparer à la collation, les hommes dans une pièce, les femmes dans un autre; car en Chine l'usage ne leur permet pas de manger ensemble. Ma place était marquée à une troisième table; mais à mon grand regret je n'ai pu l'occuper, n'ayant dit que deux messes, et devant réserver la troisième pour les personnes qui viennent l'entendre les dimanches et autres jours de fêtes à neuf heures. Je me contentai de me jeter sur une natte, pour reposer un peu jusqu'à ce que le matin arrivât.

« Ainsi se passa ma première visite. Sur les cinq heures du matin, lorsque la ville était encore endormie, je fis mon petit paquet de missionnaire, et regagnai mon logis, sans être reconnu de personne. L'exercice de la religion catholique, comme de tout autre culte, est bien permis à Canton ; mais nos chrétiens sont si timides et si peu nombreux, qu'il est mieux de n'aller les voir que d'une manière occulte. Quelques jours après, la bonne femme qui avait donné sa demeure pour le lieu de notre réunion, m'envoyait par un gentil petit chinois deux poules, qu'elle me priait de recevoir comme ma part du festin auquel je n'avais pu assister.

« Ma deuxième visite eut pour objet les enfants trouvés. Je vous ai dit que l'hospice chinois de Canton regorgeait d'orphelins qui, pour la plupart, mouraient en bas âge. Je m'étais assuré d'autre part que des femmes chrétiennes pourraient s'y introduire, sous prétexte de visiter ces enfants, et qu'elles pourraient baptiser ceux qu'elles trouveraient en danger de mort. Deux généreuses néophytes s'étaient offertes pour cette bonne œuvre; mais, avant de les employer, je voulais leur donner quelques avis sur la manière dont elles devaient agir. Je leur fis donc savoir l'heure et le jour auxquels j'irais les voir, et bien que ma visite n'eût pas d'autre objet, je trouvai en arrivant chez elles bon nombre de chrétiens. Après leur avoir parlé quelque temps, je me suis spécialement occupé de nos deux baptiseuses. Comme elles ne demandent que leur entretien, c'est-à-dire leur logement et leur nourriture, j ai calculé que la dépense pouvait revenir à 300 francs par an, y compris quelques petits cadeaux qu'il faudra bien donner au concierge et autres personnes constituées en dignité, pour se les rendre favorables. Mais où prendre

cet argent? j'ai pensé, ma bien chère mère, que la première œuvre que j'établirais dans ce pays, je vous prierais de la prendre sous vos auspices, et de la regarder comme la vôtre. Je vous offre d'autant plus volontiers celle-ci, qu'elle a été conclue le premier jour de l'an, et que c'est non seulement le meilleur moyen de vous offrir mes souhaits de bonne année, mais encore d'attirer sur nous les bénédictions divines. Tous ces petits enfants qui se réuniront aux anges presqu'aussitôt après leur baptême, seront autant de protecteurs qui intercèderont pour nous et demanderont à Dieu de nous rendre, en ce monde et en l'autre, le bienfait inestimable que nous leur aurons procuré. Déjà une dixaine d'entre eux sont allés porter nos noms au ciel. Si quelques personnes de ma connaissance désiraient faire quelque chose pour Dieu et le salut des âmes, je pourrais leur indiquer mille autres bonnes œuvres, non moins dignes de leur pieuse générosité. Sans doute il y a bien moyen de placer son argent en Europe; mais je ne sais s'il peut être mieux employé que dans ces régions où tout est à faire, où quelques pièces de monnaie sagement distribuées peuvent procurer à tant d'âmes la couronne du Ciel!

« Enfin, il faut que je vous dise un mot de ma troisième et dernière visite. Elle eut lieu dans cette belle île de Honan, dont je vous ai déjà parlé. Parti de Canton la veille de l'Epiphanie, j'arrivais une heure après dans la famille chrétienne qui m'avait offert l'hospitalité. J'y suis resté deux jours, pendant lesquels j'ai goûté tout le plaisir qu'il y a à vivre sans gêne avec nos néophytes chinois, à s'asseoir à leur table, et à partager leur honnête médiocrité. Quelques chrétiens s'y étaient rendus de différents points de l'île; il fallut les satisfaire sur toutes leurs nombreuses de-

mandes. Il est rare que, dans ces conversations, où chacun apporte ce qu'il sait de plus intéressant, il ne se présente pas quelque trait édifiant à recueillir. Ainsi, on me parla d'une pauvre femme qui avait été instruite par une de ses amies des vérités de la religion, mais dont les parents n'avaient jamais voulu consentir à ce qu'elle reçût le sacrement de baptême. Atteinte d'une maladie mortelle et sentant sa fin approcher, elle fit de nouvelles instances, afin que l'on ne s'opposât pas plus longtemps à la grâce qu'elle demandait. Sa famille irritée lui répondit que, si elle se faisait baptiser, immédiatement après on la mettrait hors de la maison. « Eh bien ! dit cette femme avec un courage et une foi bien surprenante, j'ai encore un arbre qui m'appartient, j'irai m'y réfugier pour devenir chrétienne, et je mourrai dessous. » C'était peut-être la dernière propriété que Dieu lui conservait pour lui faciliter les moyens de faire son salut. Comme elle l'avait dit, elle appelle son amie, se fait transporter sous son arbre, y reçoit le baptême et, deux heures après, elle meurt en bénissant le Seigneur de la grâce qu'il lui avait accordée. La personne même qui l'a baptisée était celle qui me racontait ce trait, et on voyait encore à son langage l'impression profonde qu'elle en avait reçue.

« Beaucoup de conversions, j'espère, se préparent dans cette île. Il y a une trentaine de familles chrétiennes, dont je me servirai d'abord pour parler aux païens. Allons ! mettons-nous vite à l'étude de la langue ! le temps presse et les néophytes viennent en masse nous chercher ! je puis déjà exprimer ce que je veux ; mais non encore assez comprendre ce que l'on me dit. Dieu veuille ouvrir mes oreilles et donner plus tard à ma langue des paroles qui aillent au cœur de ces pauvres Chinois.

« Ma bien chère mère, vous m'avez demandé quelques détails sur ma position personnelle; je crois avoir satisfait à vos désirs dans les pages précédentes; j'y ajoute une dernière particularité, qui se présente à mon esprit et qui, j'espère, vous fera plaisir. Voulez-vous savoir avec exactitude la position où je suis? je puis vous l'indiquer d'une manière tellement précise, que vous verrez juste le point correspondant à celui où je me trouve. Dans une des belles matinées de juin, entre le 20 et le 30 du mois, si vous montez sur quelqu'une des montages qui dominent notre pays, vous n'avez qu'à considérer le soleil, lorsqu'il marque 5 heures moins 14 minutes du matin. En ce moment il est sur notre tète et marque le midi de Canton. Quelle énorme distance! direz-vous. Il est vrai, il faut au soleil 7 heures 14 minutes pour la parcourir; mais le cœur et l'esprit la franchissent bien plus rapidement, et soyez persuadée, ma bien chère mère, que le mien fait le voyage aussi souvent que l'astre du jour. Pensez aussi à moi, et recevez ici, pour vous d'abord, pour toutes les personnes de ma famille, pour toutes celles qui me sont chères et qui veulent bien conserver de moi un souvenir amical, l'expressien du respectueux et bien sincère attachement avec lequel je suis.

« Votre très-obéissant et affectionné fils,

« GUILLEMIN, *Miss. Apost.*
« *de la Société des Missions-Etrangères* »

TABLE DU TOME VINGT-DEUXIÈME

DES ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

STATISTIQUE DES MISSIONS EN 1849.

ÉTAT DES MISSIONS CONFIÉES AUX LAZARISTES.

NOTICE SUR L'ÉGLISE DES ÉTATS-UNIS.

MISSIONS DE L'INDE, DE SIAM ET DU TONG-KING.

MISSIONS DE LA MALAISIE.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MÉLANÉSIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OCÉANIE CENTRALE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-CALEDONIE.

MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

MISSIONS DE LA CALIFORNIE.

MISSIONS DES ETATS-UNIS ET DU CANADA.

MISSIONS DE MADAGASCAR.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-DEUX.



LYON, IMPRIMERIE DE J. B. PÉLAGAUD.

COMPTE-RENDU

DE 1848.

Nos Associés ne s'étonneront pas d'apprendre que les recettes de 1848 sont demeurées fort inférieures à celles de la précédente année. Les circonstances n'expliquent que trop cette diminution, et quelque douloureuse qu'elle soit, puisqu'elle aura pour conséquence de ralentir les progrès des Missions, toutefois nous devons bénir le Ciel de ce qu'elle n'a pas été plus considérable. Malgré la réduction qu'ils ont subie, les résultats n'en ont pas moins surpassé notre attente, et nous donnent un juste sujet de remercier toutes les personnes qui y ont pris part, de la persévérance de leur zèle.

Loin donc de nous sentir découragés, nous redoublerons d'ardeur, et Celui qui du haut du ciel a soutenu notre Œuvre dans des jours difficiles, bénira de nouveau nos efforts et les couronnera de succès.

Deux mots résument toute l'Œuvre de la Propagation de la Foi : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ces mots qui suffiront toujours pour animer notre zèle, toujours aussi auront la puissance de susciter des Associés nouveaux.

COMPTE GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

RECETTES.

France.	Lyon. 983,243 17 / Paris. 790,242 43		1,773,485 f.	60 c.
Allemagne.			46,831	01
Amérique du Nord.			49,798	58
Amérique du Sud.			14,908	75
Belgique.			165,679	71
Birman (empire).			637	85
Britanniques (îles).	Angleterre. 22,766 29 / Ecosse. 1,037 64 / Irlande. 77,245 18 / Colonies. 11,994 64		113,043	75
Eglise (États de l')			»	»
Espagne.			7,467	97
Grèce.			325	55
Levant.			4,486	23
Lombard-Vénitien (royaume).			28,428	21
Malte (île de)			12,326	47
Modène (duché de)			15,618	18
Parme (duché de)			9,749	30
Pays-Bas.			85,539	64
Portugal.			29,354	87
Prusse.			164,063	58
Sardes (États)	Gênes. 39,837 57 / Piémont. 127,117 32 / Sardaigne. 2,015 04 / Savoie. 36,755 »»		205,724	93
Siciles (Deux-)	Naples. 20,000 »» / Sicile. 13,162 50		33,162	50
Suisse.			36,588	47
Toscane.			47,848	19
De diverses contrées du nord de l'Europe.			672	75
Total des recettes propres à l'année 1848 (1)*			2,845,691	59
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1847.			440,999	57
		Total général.	3,286,691 f.	16 c.

(*) Voir les notes, pag. IV.

DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, EN 1848.

DÉPENSES.

Missions d'Europe.	414,821	27
Id. d'Asie.	800,485	50
Id. d'Afrique.	301,913	34
Id. d'Amérique.	634,087	94
Id. de l'Océanie.	416,705	66
Frais de publication des Annales et autres imprimés tant en France qu'à l'étranger (2)*	151,651	39
Frais ordinaires et extraordinaires d'administration tant en France qu'à l'étranger (3)*	27,394	02
Total des dépenses propres à l'année 1848.	2,747,059	12
Reste en excédant des recettes sur les dépenses du présent compte (4)*	539,632	04
Somme égale au total général ci-contre. .	3,286,691	16

(*) Voir les notes, pag. IV.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers ; parmi ces dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales, qui ont été scrupuleusement respectées. Plusieurs de ces dons, provenant de diocèses français et étrangers, ont été faits à l'Œuvre pour le baptême et le rachat des enfants d'infidèles, et pour honoraires de messes à dire par les Missionnaires.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Un don de 675 francs, provenant d'un diocèse du Midi, arrivé trop tard, sera porté au compte-rendu de 1849.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coup-d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Œuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions des Annales, il s'en trouve trois en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(3) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, de loyers, registres, *ports de lettres* pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'Œuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(4) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses a déjà servi à faire des payements à différentes Missions à compte de l'exercice 1849.

—

DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ A L'OEUVRE EN 1848.

FRANCE.

Diocèse d'Aix	16,218 f.	95 c.
— d'Ajaccio (1)	1,335	»»
— de Digne	5,524	15
— de Fréjus	25,475	»»
— de Gap	8,265	»»
— de Marseille	38,107	05
— d'Alby. { Alby 10,439 65 ; Castres 12,674 20 }	23,113	85
— de Cahors	15,365	»»
— de Mende	14,000	»»
— de Perpignan	6,700	»»
— de Rodez	39,654	75
— d'Auch (2)	28,462	60
— d'Aire	24,659	75
— de Bayonne	23,001	»»
— de Tarbes	15,500	»»
— d'Avignon	38,009	40
— de Montpellier	38,302	»»
— de Nîmes	17,296	80
— de Valence	14,385	40
	393,375 f.	70 c.

(1) 384 francs, arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

(2) Une somme de 37 f. 40 c., portant à 28,500 francs la recette

	Report	393,375 f.	70 c.
Diocèse de Viviers		20,554	30
— de Besançon. (1)		27,076	50
— de Belley		20,532	70
— de Metz		30,233	15
— de Nancy		14,400	»»
— de Saint-Dié		15,324	30
— de Strasbourg		41,693	30
— de Verdun		18,925	»»
— de Bordeaux		35,161	20
— d'Agen		21,000	»»
— d'Angoulême		3,600	»»
— de Luçon		25,213	80
— de Périgueux		5,330	»»
— de Poitiers		18,050	»»
— de la Rochelle		15,186	25
— de Bourges		5,500	»»
— de Clermont-Ferrand		26,103	47
— de Limoges		9,327	30
— du Puy		18,527	15
— de Saint-Flour		17,500	20
— de Tulle		5,605	50
— de Cambray		72,234	53
— d'Arras		20,807	»»
— de Lyon		142,072	75
— d'Autun		18,100	60
— de Dijon		10,005	»»
— de Grenoble		27,768	15
— de Langres		20,000	»»
— de Saint-Claude		19,180	»»
		1,118,387 f.	85 c.

du diocèse d'Auch, a été annoncée, mais n'est point encore parvenue.

(1) Un don de 1,000 francs, arrivé trop tard, sera porté au compte-rendu de 1819

Report	1,118,387 f.	85 c.
Diocèse de PARIS. (1)	65,958	55
— de Blois	4,850	»»
— de Chartres	6,205	»»
— de Meaux	4,262	10
— d'Orléans	8,857	50
— de Versailles	9,395	35
— de REIMS	11,570	53
— d'Amiens	13,069	95
— de Beauvais	7,310	35
— de Châlons-sur-Marne	5,809	15
— de Soissons	13,013	35
— de ROUEN. (2)	22,837	85
— de Bayeux	19,228	62
— de Coutances	32,100	»»
— d'Evreux	6,499	»»
— de Séez	11,131	90
— de SENS	7,500	»»
— de Moulins	6,118	75
— de Nevers	6,300	»»
— de Troyes	6,906	10
— de TOULOUSE	47,485	20
— de Carcassonne	10,000	»»
— de Montauban	13,199	»»
— de Pamiers	6,045	»»
— de TOURS	11,550	»»
— d'Angers	31,085	50
— du Mans. { Le Mans. 22,250 »» / Laval. 27,917 »» }	50,167	»»
	1,556,843 f.	60 c.

(1) Y compris un don de 2,000 francs, pour la Mission des Montagnes-Rocheuses.

(2) Y compris deux dons provenant du Hâvre, et s'élevant à 670 fr. — Le don provenant de la même ville, mentionné au compte-rendu de 1847, était de 1,500 fr., et non de 1,174 fr.; cette différence néanmoins ne changeait rien au chiffre total de la recettes du diocese

	Report	1,556,843 f.	60 c.
Diocèse de Nantes. (1). . . .		67,230	50
— de Quimper		23,300	»»
— de Rennes		58,803	60
— de Saint-Brieuc. . . .		24,000	»»
— de Vannes		29,509	»»

COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger.	4,008	90
Cayenne.	410	»»
Martinique	2,500	»»
Pondichéry.	700	»»
Réunion (île de la)	6,000	»»
Sénégal.	180	»»
	1,773,485 f.	60 c.

ALLEMAGNE.

	florins.	kr.		
De divers diocèses . .	3,868	54	8,290 f.	50 c.
AUTRICHE.				
Diocèse de Trieste et autres diocèses voisins. .	200	»»	442	»»
GRAND-DUCHÉ DE BADE.				
Diocèse de Fribourg .	2,275	14	4,875	52
GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.				
Diocèse de Mayence .	2,098	29	4,496	72
HESSE-ÉLECTORALE.				
Diocèse de Fulde . .	1,804	08	3,866	»»
			21,970 f.	74 c.

(1) Y compris divers dons s'élevant à 5,410 f. — Les dons de ce diocèse portés dans le compte-rendu de 1847 à 27,348 f. 50 c., s'étaient élevés réellement à 42,098 f. 50 c. ; cette différence néanmoins ne changeait rien au chiffre total de la recette du diocèse.

		Report	21,970 f. 74 c.

DUCHÉ DE NASSAU.

	florins.	kr.		
Diocèse de Limbourg.	1,607	47	3,445	25

WURTEMBERG.

Diocèse de Rotembourg.	9,993	40	21,415	02
			46,831 f.	01 c.

AMÉRIQUE DU NORD.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

	liv. can.	sh.	d.		
Diocèse de Québec (Canada).	1,983	7	7	42,112 f.	08 c.
— de Montréal (id.) (1). . . .				»	»»
— de Toronto (id.).				199	»»
— d'Halifax (Nouvelle-Écosse). .				1,540	»»
— du Nouveau-Brunswick . . .				1,912	50

ÉTATS-UNIS.

	dollars.		
Diocèse de Galveston. . .	7	35	»»
— de la Nouvelle-Orléans	800	4,000	»»
		49,798 f.	58 c.

AMÉRIQUE DU SUD.

BRÉSIL.

	reis.		
Diocèse de Rio-Janeiro .	1,647,746	4,778 f.	33 c.
— de Rio-Grande. .	364,000	918	51
— de Pelotas . . .	265,087	668	91
— de Minas-Geraes .	167,000	493	»»
		6,858 f.	75 c.

1) La recette de ce diocèse n'est point encore parvenue.

Report 6,858 f. 75 c.

CHILI.

	piastres.	réaux.		
Diocèse de SANTIAGO. .	1,456	7 1/4	7,284	55
— de Coquimbo . . .	153	3/4	765	45
			14,908 f.	75 c.

BELGIQUE.

Diocèse de MALINES. (1). . .	37,778 f.	87 c.
— de Bruges.	31,868	54
— de Gand	35,017	92
— de Liége. (2)	20,513	» »
— de Namur	13,249	50
— de Tournay	27,251	88
	165,679 f.	71 c.

EMPIRE BIRMAN.

Vicariat apostolique de Pégu et Ava. . 637 f. 35 c.

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

	liv. st.	sh.	d.		
District de Londres. (3)	178	17	11	4,561 f.	84 c.
Ile de Jersey.	5	15	» »	146	62
District de Lancastre. .	325	14	2	8,305	56
				13,014 f.	02 c.

(1) Y compris un don de 5,393 fr. 75 c.

(2) Y compris un don de 900 francs.

(3) 28 liv. st., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

	liv. st.	sh.	d.		
Report				13,014 f.	02 c.
District d'Yorck. (1). . .	2	1	8	53	13
— du Nord	30	5	»»	771	38
— du Centre. . .	160	11	6	4,094	66
— de l'Est . . .	39	4	6	1,000	24
— de l'Ouest. . .	115	2	10	2,936	11
Pays de Galles . . .	35	3	4	896	75
ÉCOSSE.					
District de Glascow . .				1,037	64
IRLANDE.					
Diocèse d'Armagh. . .	61	16	5	1,582	13
— d'Ardagh . . .	9	3	8	235	04
— de Clogher. . .	3	12	3	92	46
— de Derry. . . .	20	3	7	516	43
— de Down et Connor	36	1	6	923	24
— de Dromore . .	23	12	8	604	83
— de Kilmore . .	10	10	4	269	15
— de Meath. . .	96	16	5 1/2	2,477	91
— de Raphoë . .	6	10	»»	166	36
— de Cashel. . .	79	17	1	2,043	65
— de Cloyne et Ross	142	12	9	3,650	41
— de Corck . . .	434	17	3 1/2	11,129	16
— de Kerry . . .	11	14	»	299	44
— de Killaloë . .	65	5	7	1,670	64
— de Limerick . .	66	»	4	1,689	52
— de Waterford. .	289	»	9 1/2	7,397	17
— de Dublin. . .	1,162	11	5	29,752	80
— de Fernes. . .	150	12	5	3,854	72
				92,158 f.	99 c.

(1) 115 liv. st., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

	liv. st.	sh.	d.	Report 92,158 f.	99 c.
Diocèse de Kildare et Leighlin . . .	101	15	1 ½	2,604	17
— d'Ossory . . .	85	12	2	2,190	91
— de Tuam . . .	22	8	5	573	80
— d'Achonry . .	4	11	8	117	31
— de Clonfort . .	3	16	8	98	13
— d'Elphin . . .	13	4	8	338	68
— de Galway . .	114	17	2	2,939	38
— de Kilmacduagh.	1	1	8	27	74

COLONIES BRITANNIQUES.

Adélaïde (Australie).	1,275	»»
Bombay	27	63
Gibraltar.	1,126	69
Jafnapatam (Ceylan)	40	»»
Madras	4,842	80
Maurice (île).	3,318	35
Négapatam (Indes-Orient.) . . .	140	82
Patna . . . (id.)	125	»»
Trichinopolly . (id.)	273	35
Vérapolly (Malabar)	825	»»
	113,043 f.	75 c.

ESPAGNE.

	réaux.	
De divers diocèses (1).	29,871 30 .	7,467 fr. 97 c.

GRÈCE.

	drachmes.	
Diocèse de Naxie . .	96 »»	85 f. »» c.

(1) Y compris 989 fr. 85 c. provenant de l'île de Cuba; et un don de 420 f. provenant de Séville.

		Report	85 f.	»» c.
	drachmes.			
Diocèse de Santorin .	267	28	240	55
— de Tine (1). . .	»	»»	»	»»
			325 f.	55 c.

LEVANT.

	piastres turques.			
Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE . .	6,062	»»	1,515 f.	50 c.
— de Sophia. . .	2,533	»»	589	»»
— de la Moldavie. .	548	»»	137	»»
Diocèse de SMYRNE. . .	2,557	»»	553	»»
— de Scio . . .	680	»»	147	»»
— de Damas. . .	616	»»	135	»»
Vicariat apostolique de l'ÉGYPTE.	3,121	28	814	73
Vicariat apostolique de Tunis			185	»»
Tripoli de Barbarie.			360	»»
			4,436 f.	23 c.

LOMBARD-VÉNITIEN

(ROYAUME).

	liv. autrich.			
Dioc. de MILAN. (dons part.) (2).	20,279	65	16,935 f.	46 c.
— de Bergame (id.)	9,462	57	8,052	25
— de **** (id.)	399	96	334	»»
— de ****** (id.)	2,250	10	1,879	»»
— d'Udine. (id.)	1,459	93	1,227	50
			28,428 f.	21 c.

(1) 720 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

(2) 1,200 fr., soit : 1,437 liv. autrich., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849. — En outre, 2,400 fr., soit : 2,874 liv. autrich., sont annoncés.

ILE DE MALTE.

	écus maltais.	
Diocèse de Malte. .	5,988 »»	12,326 f. 47 c.

DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi.	1,222 f. 23 c.
— de Massa.	872 40
— de Modène (1). . . .	8,242 73
— de Nonantola. . . .	280 82
— de Reggio.	5,000 »»
	15,618 f. 18 c.

DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino.	344 f. 25 c.
— de Guastalla. . . .	425 32
— de Parme.	2,839 03
— de Plaisance. . . .	6,140 70
	9,749 f. 30 c.

PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de Bois-le-Duc.	24,603 f. 49 c.
— de Bréda.	4,444 86
— du Limbourg . . .	15,804 64
— du Luxembourg. . .	8,613 39
De divers archiprêtrés . . .	32,073 26
	85,539 f. 64 c.

1) Y compris un don de 3,481 fr. 28 c., et un autre de 599 fr. 80c.

PORTUGAL.

	reis.			
Diocèse de BRAGA . .	670,960	»»	4,193 f.	51 c.
— d'Aveiro. . .	72,800	»»	455	»»
— de Bragance. .	141,200	»»	882	50
— de Castello-Branco	4,320	»»	27	»»
— de Coimbre .	309,880	»»	1,936	75
— de Pinhel. .	10,560	»»	66	»»
— de Porto . .	653,340	»»	4,083	38
— de Thomar .	5,280	»»	33	»»
— de Viseu . .	346,660	»»	2,166	62
— d'EVORA . .	120,000	»»	750	»»
— de Beja . .	81,600	»»	510	»»
— de Crato . .	16,320	»»	102	»»
— d'Elvas. . .	24,000	»»	150	»»
— de Faro . .	41,000	»»	256	25
— de LISBONNE.	1,577,775	»»	9,861	09
— de Guarda .	51,105	»»	319	40
— de Lamego .	5,760	»»	36	»»
— de Leïria. .	142,120	»»	888	25
— d'Angra (Açores).	422,100	»»	2,638	12
			29,354 f.	87 c.

PRUSSE.

GRAND-DUCHÉ DE POSEN.

	thalers.	sil.	pf.		
Diocèse de POSEN. .	355	»»	»	1,331 f.	25 c.

PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Culm. .	1,051	28	5	4,207	80
— de Varmie (1).	180	»»	»	720	»»
				6,259 f.	05 c.

(1) 3,908 f. 58 c. soit 1,075 thalers 28. sil. 4. pf., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

Report 6,259 f. 05 c.

PROVINCE RHÉNANE.

	thalers.	sil.	pf.		
Diocèse de Cologne (1)	18,228	4	8	68,355	58
— de Trèves . .	3,225	28	»	12,097	25
SILÉSIE.					
Diocèse de Breslau. .	4,587	8	»	16,643	61
— d'Olmutz (partie prussienne).	53	»	»	190	76
— de Prague (partie prussienne).	689	»	»	2,483	80
WESTPHALIE.					
Diocèse de Munster. .	10,121	15	7	37,575	19
— de Paderborn (2)	5,455	16	9	20,458	34
				164,063 f.	58 c.

ÉTATS SARDES.

DUCHÉ DE GÊNES.

Diocèse de Gênes.	25,729 f.	15 c.
— d'Albenga.	3,492	»»
— de Bobbio (3).	»	»»
— de Nice	4,216	20
— de Sarzane	1,626	57
— de Savone.	2,711	85
— de Vintimille.	2,061	80
PIÉMONT.		
Diocèse de Turin (4).	56,766	77
— d'Acqui	3,125	»»
	99,729 f.	34 c.

(1) 7,476 f. 25 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

(2) 2,125 fr. annoncés, ne sont point encore parvenus.

(3) La recette de ce diocèse n'est point encore parvenue.

(4) Y compris divers dons de 250 f., 150 f., et 100 f., etc., provenant de Turin ; et deux dons de 1,000 f. 50 c., et 1,050 f., provenant de Chieri.

	Report	99,729 f.	34 c.
Diocèse d'Albe.		4,160	30
— d'Aoste		5,500	»»
— d'Asti.		2,800	»»
— de Coni		1,496	25
— de Fossano		2,419	50
— d'Ivrée		7,399	55
— de Mondovi		6,843	87
— de Pignerol.		3,097	20
— de Saluces		4,586	40
— de Suse		1,157	90
— de Verceil		5,020	»»
— d'Alexandrie.		2,040	90
— de Bielle.		5,187	03
— de Casal.		2,433	90
— de Novare		4,500	»»
— de Tortone		6,008	05
— de Vigevano.		2,574	70
SARDAIGNE.			
Diocèse de Cagliari (1).		»	»»
— d'Oristano		126	96
— de Sassari		761	97
— d'Alghero.		1,126	11
SAVOIE.			
Diocèse de Chambéry.		9,000	»»
— d'Annecy.		20,480	»»
— de Moutiers.		4,825	»»
— de St-Jean-de-Maurienne.		2,450	»»
		205,724 f.	93 c.

(1) 90 francs, arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

De divers diocèses (1).	20,000 f. » » c.

SICILE.

De divers diocèses (2).	13,162	50
	33,162 f.	50 c.

SUISSE.

	francs de Suisse.			
Diocèse de Bâle (3)	14,960	13	21,371 f.	62 c.
— de Coire .	2,867	66	4,096	64
— de Lausanne.	4,568	20	6,526	» »
— de Saint-Gall.	2,585	95	3,694	21
— de Sion (4). .	630	» »	900	» »
			36,588 f.	47 c.

TOSCANE.

	liv. tosc.	s.	d.		
Diocèse de Florence.	8,929	3	4	7,500 f.	50 c.
— de Colle . .	550	»	»	462	» »
— de Fiesole. .	2,382	10	»	2,001	30
— de Pistoie. .	1,560	»	»	1,310	40
				11,274 f.	20 c.

(1) Le complément des recettes de 1848 et le détail par diocèse ne nous sont point parvenus.

(2) Le complément des recettes de 1848 et le détail par diocèse ne nous sont point parvenus.

(3) Y compris un don de 1,392 francs de Suisse, soit : 1988 f. 58 c., et un autre de 63 francs de Suisse, soit : 90 francs de France ; ce dernier est destiné au rachat et au baptême des enfants d'infidèles en Chine.

(4) En outre, une somme de 2,090 f. 40, a été annoncée, mais n'est pas encore parvenue.

	liv. tosc.	s.	d.		
			Report	11,274 f.	20 c.
Diocèse de Prato. .	2,195	»	»	1,843	80
— de San-Miniato.	2,877	»	»	2,416	68
— de San-Sepolcro.	2,120	»	»	1,780	80
— de Pise. . .	4,905	»	»	4,120	20
— de Livourne .	2,850	»	»	2,394	»»
— de Pontremoli.	190	»	»	159	60
— de Sienne. .	2,103	»	»	1,766	52
— d'Arezzo . .	3,142	»	»	2,639	28
— de Chiusi. .	242	»	»	203	28
— de Cortone. .	475	»	»	399	»»
— de Grosseto .	305	»	»	256	20
— de Massa et Populonia. .	855	»	»	718	20
— de Montalcino.	400	»	»	336	»»
— de Monte-Pulciano . .	390	»	»	327	60
— de Pescia. .	380	»	»	319	20
— de Pienza .	101	»	»	84	84
— de Sovana .	1,235	»	»	1,037	40
— de Volterra .	1,805	»	»	1,516	20
— de Lucques.	19,609	11	8	14,255	19
				47,848 f.	19 c.

De diverses contrées du nord de l'Europe (1). . . . 672 f. 75 c.

(1) Y compris 275 fr. 75 c., produit de la rente d'un capital de 6,000 fr. provenant du diocèse de Varsovie, donné à l'OEuvre en 1843, et dont il a été fait mention dans le compte-rendu de la susdite année.

La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1848, a été arrêtée dans l'ordre suivant :

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse)	27,360 » »
A Mgr Murdoch, évêque, vicaire apostolique du district occidental (Ecosse).	23,040 » »
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Ecosse)	18,000 » »
Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre). . . .	6,120 » »
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Jersey . . .	3,600 » »
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Guernesey. .	1,920 » »
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles (Angleterre).	7,920 » »
Mission des Oblats de Marie Immaculée en Cornouailles (Angleterre)	10,500 » »
Mission des Rédemptoristes en Cornouailles (Angleterre). . . .	2,640 » »
Séminaire de Drumcondra (Irlande).	7,200 » »
A Mgr Hughes, évêque, vicaire	
	108,300 f. » » c.

Report	108,300 f.	»» c.
apostolique de Gibraltar. . . .	5,400	»»
Diocèse de Lausanne et Genève .	42,200	»»
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle (Suisse).	1,872	»»
A Mgr Gaspard de Carl, évêque de Coire (Suisse).	6,192	»»
Diverses Missions du nord de l'Europe	111,892	»»
Missions allemandes des Rédemptoristes	3,600	»»
Vicariat apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels).	10,800	»»
A Mgr Parsi, évêque administrateur du vicariat apostolique de la Valachie et de la Bulgarie . . .	11,520	»»
A Mgr Barisich, évêque, vicaire apostolique de l'Herzégovine.	4,320	»»
Mission de la Compagnie de Jésus dans l'Herzégovine	1,600	27
A Mgr Topich, évêque d'Alessio.	2,592	»»
A Mgr Bogdanovich, évêque administrateur du diocèse de Scopia.	1,620	»»
A Mgr Severini, évêque de Sappa.	2,160	»»
A Mgr Pooten, évêque administrateur du diocèse d'Antivari. .	1,440	»»
A Mgr d'Ambrosio, archevêque de Durazzo	2,160	»»
A Mgr Guglielmi, évêque de Scutari.	3,240	»»
A Mgr Dodmassei, évêque de Pulati	1,440	»»
	322,348 f.	27 c.

Report	322,348 f. 27 c.
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople.	28,800 » »
A Mgr Hassun, archevêque arménien catholique de Constantinople.	3,640 » »
Mission des Lazaristes à Constantinople, collége, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité, impressions, etc.	23,533 » »
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégat apostolique pour la Grèce.	12,240 » »
Mission des RR. PP. Capucins à Paros.	2,250 » »
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.	2,160 » »
Missions de la Compagnie de Jésus en Grèce.	3,000 » »
Mission des Lazaristes et établissement des Sœurs de la Charité à Santorin	6,000 » »
Diocèse de Corfou.	3,600 » »
Mission des RR. PP. Capucins à Céphalonie.	1,350 » »
Mission des RR. PP. Capucins à la Canée.	900 » »
	414,821 f. 27 c.

MISSIONS D'ASIE.

Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité et écoles à rebâtir.	22,800 » »
Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne	4,320 » »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	1,800 » »
	28,920 f. » » c.

Report	28,920 f.	»» c.
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Mételin	2,160	»»
Missions de l'île de Chypre. .	8,640	»»
Mission des RR. PP. Capucins dans le Levant.	540	»»
Mission des RR. PP. Capucins dans l'Anatolie.	3,600	»»
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie	2,914	20
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie	2,520	»»
Missions des Lazaristes en Syrie, Sœurs de la Charité à Beyrouth, et collége d'Antoura.	39,700	»»
Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie.	14,500	»»
A Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem.	12,000	»»
Mission des RR. PP. Servites en Arabie.	2,592	»»
A Mgr Merciaj, évêque, délégat apostolique dans la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie mineure.	12,960	»»
Missions des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan.	7,200	»»
A Mgr Trioche, évêque de Babylone et délégat apostolique en Perse.	6,480	»»
Mission arménienne en Perse.	3,600	»»
Mission des Lazaristes en Perse.	12,000	»»
A Mgr Carli, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins).	14,400	»»
	174,726 f.	20 c.

Report	174,726 f.	20 c.
Mission de Patna.	7,920	»»
A Mgr Carew, archevêque, vicaire apostolique de Calcutta. .	7,200	»»
Mission de Dacca	9,720	»»
A Mgr Whelan, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes).	8,000	»»
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, archevêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes).	6,480	»»
Mission de Koulan.	5,760	»»
Mission de Mangalore. . . .	7,200	»»
A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry (Congrégation des Missions étrangères).	25,000	»»
Mission de Maïssour (Congrégation des Missions étrangères). .	15,405	»»
Mission de Coimbatour (Congrégation des Missions étrangères). .	15,745	»»
Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré.	48,050	»»
A Mgr Fenelly, évêque, vicaire apostolique de Madras. . . .	14,400	»»
Mission d'Hyderabad . . .	16,200	»»
Mission de Vizagapatam. . .	9,720	»»
A Mgr Bettachini, évêque, pour les Missions de Ceylan. . . .	17,100	»»
Vicariat apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la sainte Vierge).	20,880	»»
Mission du Thibet (Congrégation des Missions étrangères). . . .	10,000	»»
	419,506 f.	20 c.

Report	419,506 f. 20 c.
A Mgr Maresca, évêque, vicaire apostolique du Chan-Tong, et administrateur de Nankin. . . .	12,600 »»
A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés).	18,000 »»
A Mgr de Moretta, évêque, vic. apost. du Chan-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins). . .	7,920 »»
A Mgr de Donato, évêque, vic. apost. du Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins.) . .	9,720 »»
A Mgr Forcade, évêque, préfet apostolique de Hong-Kong. . .	15,000 »»
Procure des Missions italiennes de la Chine à Hong-Kong. . .	1,500 »»
Vicariat apostolique de Canton.	11,320 »»
A Mgr Pérocheau, évêque, vic. apost. du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères). . . .	20,580 55
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yun-Nan (Congrégation des Missions étrangères). . .	11,220 »»
A Mgr Desflèches, évêque, vicaire apostolique du Koueï-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères).	9,724 »»
Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Hong-Kong.	37,825 15
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains).	9,000 »»
	583,915 f. 90 c.

Report	583,915 f. 90 c.
A Mgr Daguin, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie-Mongole (Mission des Lazaristes). . . .	6,000 » »
A Mgr Mouly, évêque, pour les Missions des Lazaristes dans le diocèse de Pékin.	4,000 » »
A Mgr Baldus, évêque, vic. apost. du Ho-Nan (Mission des Lazaristes).	7,000 » »
A Mgr Larribe, évêque, vic. apost. du Kiang-Si (Mission des Lazaristes).	8,000 » »
A Mgr Lavaissière, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang (Mission des Lazaristes). . . .	5,000 » »
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine	39,580 » »
A Mgr Verrolles, évêque, vicaire apostolique de la Mandchourie (Congrégation des Missions étrangères) .	14,425 60
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de la Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . .	7,915 » »
Mission des îles Lieou-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères).	7,603 » »
A Mgr Hermosilla, évêque, vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains).	12,960 » »
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères)	14,685 » »
	711,084 f. 50 c.

	Report	711,084 f. 50 c.
A Mgr Gauthier, évêque, vicaire apostolique du Tong-King méridional (Congrégation des Missions étrangères)		12,210 »»
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (Congrégation des Missions étrangères).		13,910 »»
A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Congrégation des Missions étrangères).		12,040 »»
A Mgr Bouchot, évêque, vic. apost. de la presqu'île Malaise (Congrégation des Missions étrangères).		21,200 »»
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (Congrégation des Missions étrangères). . . .		14,041 »»
Collége de Pulo-Pinang (Congrégation des Missions étrangères).		16,000 »»
		800,485 f. 50 c.

MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Pavy, évêque d'Alger. .	64,800 »»
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le diocèse d'Alger.	7,200 »»
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). .	10,800 »»
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie . . .	2,880 »»
	85,680 f. »» c.

Report	85,680 f.	» » c.
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Egypte, et pour les divers Rits Unis	23,040	» »
Mission des Lazaristes à Alexandrie d'Egypte, établissements des Frères de la doctrine chrétienne et des Sœurs de la Charité. . . .	27,633	34
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés dans la Haute-Egypte. . .	6,920	» »
Mission des Lazaristes dans l'Abyssinie.	8,000	» »
A Mgr Massaia, évêque, vicaire apostolique des Gallas (Abyssinie) (Mission des RR. PP. Capucins) .	9,680	» »
A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie occidentale (Mission des RR. PP. Dominicains). . . .	12,960	» »
A Mgr Devereux, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie orientale	26,000	» »
A Mgr Bessieux, évêque, vic. apost. des Deux-Guinées (Mission de la Congrégation du Saint-Esprit). .	40,000	» »
A Mgr Monnet, évêque, vicaire apostolique de Madagascar . . .	50,000	» »
Mission de la Compagnie de Jésus à Madagascar	12,000	» »
	301,913 f.	34 c.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Fleming, évêque de Terre-Neuve	5,008	» »

Report	5,000 f.	»» c.
A Mgr Provencher, évêque, vic. apost. de la Baie d'Hudson. . .	9,600	»»
Mission des Oblats de Marie Immaculée à la Baie d'Hudson.	11,500	»»
A Mgr Walsh, évêque d'Halifax (Nouvelle-Ecosse).	18,000	»»
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town	3,960	»»
A Mgr Guigue, évêque de Bytown (Haut-Canada)	10,000	»»
Diocèse de Toronto (Haut-Canada).	10,440	»»
A Mgr Phelan, évêque administrateur de Kingston (Haut-Canada). .	6,480	»»
A Mgr Signay, archevêque de Québec (Bas-Canada)	42,112	08
Missions de la Compagnie de Jésus au Canada.	13,020	»»
A Mgr Demers, évêque de Vancouver	8,000	»»
A Mgr Alex. Blanchet, évêque de Walla-Walla (Orégon). . . .	8,000	»»
Mission des Oblats de Marie immaculée dans l'Orégon. . . .	12,400	»»
A Mgr Norbert Blanchet, archevêque d'Orégon-City (Etats-Unis). .	16,000	»»
A Mgr Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis).	19,440	»»
A Mgr Lefévère, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit (Etats-Unis)	14,400	»»
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati (Etats-Unis)	10,530	36
	218,882 f.	44 c.

Report	218,882 f.	44 c.
A Mgr Rapp, évêque de Cleveland (Etats-Unis)	7,920	» »
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (Etats-Unis).	9,360	» »
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg (Etats-Unis).	7,920	» »
A Mgr Whelan, évêque de Richmond (Etats-Unis)	10,080	» »
A Mgr Tyler, évêque d'Hartford (Etats-Unis).	7,920	» »
A Mgr Mac-Closkey, évêque d'Albany (Etats-Unis)	7,920	» »
A Mgr Timon, évêque de Buffalo (Etats-Unis).	7,920	» »
A Mgr Miles, évêque de Nashville (Etats-Unis).	5,040	» »
A Mgr Flaget, évêque de Louisville (Etats-Unis).	7,900	» »
Mission des RR. PP. Trappistes dans le dioc. de Louisville (Etats-Unis).	3,000	» »
Diocèse de Vincennes (Etats-Unis).	23,040	» »
Aux établissements de la Congrégation de la Sainte-Croix dans le diocèse de Vincennes.	3,600	» »
A Mgr Kenrick, évêque de Saint-Louis (Etats-Unis).	19,440	» »
A Mgr Henni, évêque de Milwaukie (Etats-Unis)	9,360	» »
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock (Etats-Unis).	9,000	» »
Diocèse de Chicago (Etats-Unis).	24,480	» »
A Mgr Chanches, évêque de Natchez (Etats-Unis)	19,600	» »
	402,182 f.	44 c.

Report	402,182 f.	44 c.
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis). . . .	16,200	»»
A Mgr Portier, évêque de Mobile (Etats-Unis).	19,440	»»
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston (Etats-Unis)	23,040	»»
A Mgr Odin, évêque de Galveston (Etats-Unis).	23,040	»»
Mission des Lazaristes aux Etats-Unis.	20,000	»»
Mission de la Compagnie de Jésus au Missouri (Etats-Unis). . .	4,500	»»
Missions de la Compagnie de Jésus aux Montagnes-Rocheuses (Etats-Unis).	32,652	24
Mission des RR. PP. Dominicains dans le Wisconsin (Etats-Unis). . .	6,480	»»
A Mgr Smith, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises.	16,200	»»
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . .	2,880	»»
A Mgr Hynes, évêque, vicaire apostolique de la Guiane britannique .	14,400	»»
Vicariat apostolique de Curaçao. Mission de Surinam. . . . }	47,073	26
Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . .	6,000	»»
	634,087 f.	94 c.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

Vicariats apostoliques de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus).	91,267 f.	33 c.

Report	91,267 f.	33 c.
A Mgr Pompallier, évêque d'Auckland (Nouvelle-Zélande). . . .	40,000	»»
A Mgr Viard, évêque de Port-Nicholson (Nouvelle-Zélande) (Missions des RR. PP. Maristes). . .	32,000	»»
A Mgr Collomb, évêque, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie (Missions des RR. PP. Maristes).	42,000	»»
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (Missions des RR. PP. Maristes). .	61,333	33
A Mgr Douarre, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie (Missions des RR. PP. Maristes). .	65,000	»»
Procure des RR. PP. Maristes à Sydney (Australie).	5,905	»»
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie).	28,800	»»
A Mgr Murphy, évêque d'Adélaïde (Australie).	9,720	»»
A Mgr Brady, évêque de Perth (Australie).	30,240	»»
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diémen). .	10,440	»»
	416,705 f.	66 c.

LETTRES

DE SA SAINTETÉ, PIE IX,

AUX ASSOCIÉS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

A la nouvelle du retour si désiré de Pie IX dans la capitale du monde chrétien, les Directeurs de l'OEuvre se sont empressés de porter aux pieds du Saint-Père l'expression de leur joie, comme ils s'étaient précédemment associés aux tribulations du Pontife. Voici les réponses que Sa Sainteté a daigné faire à l'un et à l'autre Conseil. En les publiant, nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs ce nouveau témoignage de la *bienveillante sollicitude*, de la *tendresse paternelle*, et des *vœux ardents* du Saint-Père pour ses enfants de la Propagation de la Foi.

LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

PIUS PP. IX.

Dilecti Filii salutem et Apostolicam Benedictionem.

Filialis in nos pietatis atque observantiæ studium quod in vobis summum reperitur, Dilecti Filii, nunc iterum litteris vestris confirmari per quam jucunde intelleximus, quibus die vigesima secunda Aprilis proximi reditum in hanc urbem nostrum gratulari, ac diuturnam nobis rebusque nostris tranquillitatem ex animo precari voluistis. Quapropter amantissimo ipsi litterarum vestrarum officio iterata studiosissimæ paternæ nostræ erga vos voluntatis testificatione respondemus, multisque ut par est laudibus vestri addicti nobis devinctique animi sensus prosequimur, quibus in omni nostra tum adversa tum prospera fortuna mirum in modum excelluistis. Non est autem opus, Dilecti filii, ut pluribus excitemus vos ad ingentes ut par est gratias parenti salutis nostræ Deo in humilitate cordis persolvendas; novum enim est, maximeque stupendum beneficium, quod tristi hoc sane et luctuoso tempore contulit nobis. Utinam vero ipse flagella iracundiæ suæ quæ pro peccatis nostris meremur pœnitentia placatus avertat, atque in benignitate vultus sui super christianum Gregem universum tandem respiciat. Id nos summis votis ac precibus ab eodem clementissimo Domino quotidie postulamus, quem etiam quanta possumus humilium

TRADUCTION DE LA LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE LYON,

PIE IX PAPE,

Chers fils, salut et Bénédiction Apostolique.

La piété filiale pour notre personne et l'empressement respectueux qui vous distinguent, chers fils, c'est avec une douce satisfaction que Nous les voyons confirmés de nouveau dans votre lettre du 22 avril dernier, par laquelle vous avez voulu Nous féliciter de notre retour dans cette ville et souhaiter du fond du cœur une tranquillité durable à Nous et à tout ce qui Nous concerne. C'est pourquoi, aux sentiments généreux exprimés dans votre lettre, Nous répondons par le témoignage réitéré de notre paternelle et très-bienveillante sollicitude pour vous et Nous donnons, comme il convient, de grands éloges aux sentiments de dévouement à notre égard dont vous avez été animés d'une manière admirable, soit dans nos épreuves, soit dans notre prospérité. Il n'est pas besoin, chers fils, que Nous vous excitions par beaucoup de paroles à rendre, comme il est juste, avec humilité de cœur, de très-vives actions de grâces à Dieu, auteur de notre salut, car c'est un bienfait nouveau et très-étonnant qu'il Nous a accordé dans ce temps de tristesse et d'affliction. Plaise cependant au Seigneur, qu'apaisé par la pénitence il détourne les fléaux de sa colère que nous méritons pour nos péchés, et qu'il jette enfin des regards miséricor-

precum contentione rogamus ut sua in vobis, Dilecti filii, munera multiplicet ac tueatur. Atque horum auspicem, simulque paternæ qua vos prosequimur caritatis testem esse cupimus Apostolicam benedictionem, quam vobis omnibus, Dilecti Filii, intimo cordis affectu ac peramanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 22 maji anni 1850. Pontificatus nostri Anno IV.

PIUS PP. IX.

dieux sur l'universalité du peuple chrétien ! C'est ce que par nos vœux ardents et nos prières Nous demandons chaque jour au Dieu très-clément, et Nous le conjurons aussi, avec toute l'instance de nos humbles prières, de multiplier ses dons sur vous et de vous couvrir de sa protection. Comme gage de ces biens et dans le désir que ce soit un témoignage de la tendresse paternelle que Nous avons pour vous, Nous donnons à vous tous, chers fils, avec le plus grand amour et la plus intime affection de notre cœur notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 22 mai de l'an 1850, de notre Pontificat l'année quatrième.

PIE IX, PAPE. »

LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

PIUS PP. IX,

Dilecti Filii salutem et Apostolicam Benedictionem.

Singulare illud obsequii erga Nos pietatis ac devotionis vestræ studium, quod tum maxime patuit, cum post luctuosissimam istius Urbis conversionem Cajetam Nos concedere debuimus, Vestris iterum confirmatum est Litteris die vigesima septima Aprilis proximi datis, quibus Nostrum in Romanam hanc Urbem reditum impense gratulati estis. In quo felici eventu majorem in modum jure gaudetis, Dilecti Filii, atque immortali Deo hujus et aliorum omnium auctori maximas agentes gratias Gallicanis aliisque militaribus copiis ob egregiam, quam in tuendo civili sedis apostolicæ principatu ac tutanda necessaria Romani Pontificis libertate et dignitate operam navarunt, amplissimas tribuitis laudes. Respiciat bonorum operum remunerator Dominus in tantam Catholicarum Gentium alacritatem, et quod Nobis et supremæ huic Petri sedi exhibent ipsæ præsidium omni cum terrestri, tum cœlesti felicitate remuneret. Vobis interim, Dilecti Filii, gratissimum pro officio profitemur animum, atque iterata laudum commendatione prosequimur studia, quibus in præstantissimum fidele Propagationis opus incumbitis. In humilitate cordis Omnipotentem Dominum obsecramus ut sua super Vos munera multiplicet ac tueatur; quorum auspicem simulque præcipuæ Nostræ in Vos caritatis testem Apostolicam Benedictionem Vobis omnibus, Dilecti Filii, intimo paterni cordis affectu amanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 8 junii Anni 1850. Pontificatus Nostri Anno IV.

PIUS PP. IX.

TRADUCTION DE LA LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

PIE IX PAPE,

Chers fils, salut et Bénédiction Apostolique :

Les sentiments de piété et de complet dévouement à notre personne que vous Nous avez manifestés avec tant d'empressement lorsqu'après la déplorable révolution de cette ville, Nous avons dû nous réfugier à Gaëte, Nous les retrouvons dans votre lettre du 27 avril, où vous Nous félicitez avec tant d'affection de notre heureux retour dans cette ville de Rome. C'est avec raison, très-chers fils, que vous vous livrez au sujet de cet heureux événement à la joie la plus vive ; c'est avec raison aussi, qu'après en avoir d'abord rendu grâces à l'immortel auteur de toutes choses, vous décernez un brillant tribut d'éloges aux soldats de la France, et aux autres troupes auxiliaires qui ont bien mérité de Nous, et en affermissant la puissance temporelle du siége apostolique, et en assurant la dignité et la liberté indispensables au Souverain Pontificat. Que Dieu, le suprême rémunérateur des bonnes œuvres, laisse tomber un regard bienveillant sur ces nations catholiques si zélées pour sa gloire ; que pour le secours que leurs mains ont porté, et à notre personne, et au siége suprême de Pierre, il les récompense et par les bénédictions de la terre et par les dons du ciel. Pour vous, très-chers fils, Nous vous adressons le témoignage de notre juste reconnaissance, et Nous Nous plaisons à

renouveler les éloges que mérite le zèle avec lequel vous travaillez à l'Œuvre si importante de la Propagation de la Foi. Dans l'humilité de notre âme, Nous conjurons le Seigneur Tout-puissant de multiplier et de faire fructifier en vous les dons de sa miséricorde. Comme augure de ces célestes faveurs, et en témoignage de notre vive affection pour vous, Nous vous accordons à tous, très-chers fils, du fond de notre cœur paternel, notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome à Saint-Pierre, le *8 juin de l'an* 1860 et de notre Pontificat le quatrième.

Signé « PIE IX, PAPE. »

